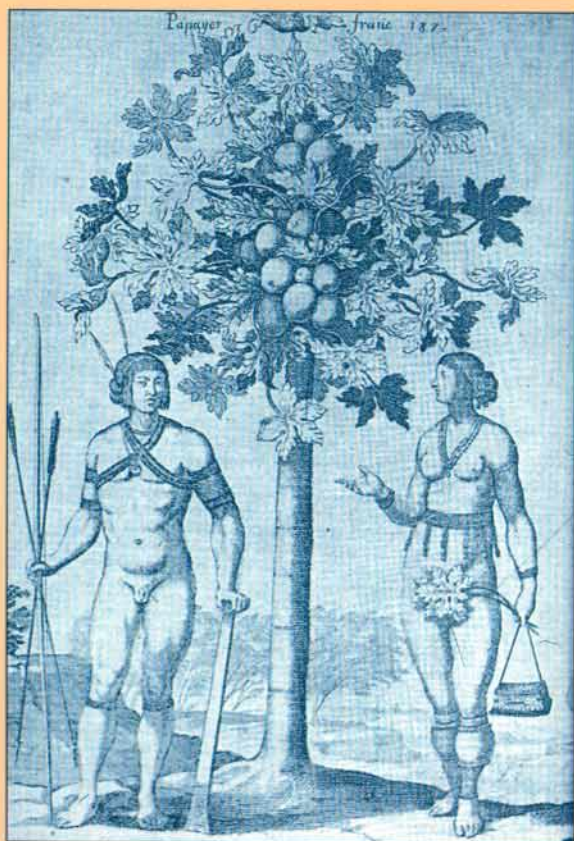


Dictionnaire caraïbe-français

(avec cédérom)

Révérend Père Raymond Breton
1665



Édition présentée et annotée
par le CELIA et le GERIC

IRD - KARTHALA

DICTIONNAIRE CARAÏBE-FRANÇAIS

Karthala sur internet : <http://www.karthala.com>.

Couverture : *Couple caraïbe des Antilles*, Sébastien Le Clerc. Estampe tirée de l'*Histoire générale des Antilles* par Jean-Baptiste Du Tertre, Paris, 1667. Qu'ici se trouve remerciée Mademoiselle Cécile Celma, conservateur du Musée archéologique de la Martinique, qui nous en a obligeamment fourni la reproduction.

© Éditions KARTHALA et IRD, 1999
ISBN KARTHALA : 2-86537-907-8
ISBN IRD : 2-7099-1421-2

Dictionnaire caraïbe-français

Révérénd Père Raymond Breton

1665

nouvelle édition
sous la responsabilité de
Marina Besada Paisa (CELIA)

Jean Bernabé (GEREC)
Sybille de Pury (CELIA)
Raymond Relouzat (GEREC)
Odile Renault-Lescure (IRD)
Marc Thouvenot (CELIA)
Duna Troiani (CELIA)

Centre d'études des langues indigènes d'Amérique
UMR 0197 - CNRS

Groupe d'études et de recherches en espace créolophone
Université Antilles-Guyane

Éditions KARTHALA
22-24, boulevard Arago
75013 Paris

Éditions de l'IRD
213, rue La Fayette
75010 Paris

Parti des Antilles et plus précisément du GEREC, le projet de réédition du *Dictionnaire caraïbe-français* du père Raymond Breton a cristallisé un nouveau type de collaboration entre des chercheurs appartenants à des institutions distantes les unes des autres. C'est ainsi que le rapprochement du GEREC, du CELIA et de l'IRD donne ici ses premiers fruits.

La première saisie du *Dictionnaire* fut à la charge de Denise Caumartin (GEREC). Une relecture fut confiée à Marina Besada Paisa (CELIA). Mais le travail de modernisation du français et la nécessité d'apporter une aide et des éclaircissements aux lecteurs s'avéra une tâche trop lourde pour une seule personne, c'est alors qu'un groupe de travail se constitua. L'ouvrage fut divisé en quatre parties qui furent corrigées par Sybille de Pury (CELIA), Odile Renault-Lescure (IRD), Marc Thouvenot (CELIA) et Duna Troiani (CELIA), Marina Besada Paisa supervisant l'ensemble.

Le CELIA remercie Françoise Grenand pour sa lecture et ses suggestions ainsi que Mme Cavalazzi, de l'IRD, pour ses corrections orthographiques.

Le Directeur du GEREC Jean Bernabé, Professeur des Universités, et le Coordonnateur, Mr Raymond RELOUZAT, Agrégé de l'Université, de la faculté des Lettres de l'Université des Antilles et de la Guyane tiennent à remercier pour leur participation financière à la présente réédition du *Dictionnaire caraïbe-français* du R. P. Raymond Breton :

l'UNESCO

le Conseil Régional de la Martinique

le Conseil Général de la Martinique

le Conseil Régional de la Guadeloupe

le Conseil Général de la Guadeloupe

le Conseil Régional de la Guyane;

et pour leur soutien :

le Ministère des Affaires Etrangères

le Ministre de la Culture de Sainte-Lucie

le Ministre de la Culture de la Dominique



Atlas Historique, 1713, tome VI n° 27 p. 101 : « Carte contenant le Royaume du Mexique et la Floride » (détail)
(code BN : Ge DD 1534)



Atlas Historique, 1713, tome V et VI n°35, p. 154.: « Carte des Antilles Françaises et des Isles voisines » (détail)
 (code BN : Ge DD 1534)

Préface

Michel Launey

Parmi les domaines du savoir dont la conquête de l'Amérique a permis un ample développement, la linguistique a une place éminente et encore trop peu reconnue. Dans ce domaine, la contribution française, plus tardive et de moindre importance que celle d'origine espagnole, est cependant d'un niveau plus qu'honorable. On pourra sur ce point consulter les *Actes du Colloque sur la "découverte" des langues et des écritures d'Amérique* (*Amerindia* n° 19-20, A.E.A. Paris 1994) et l'ouvrage coordonné par S. Auroux et F. Queixalos *Pour une histoire de la linguistique amérindienne en France* (A.E.A. Paris 1985).

Dans cette production française, le *Dictionnaire français-caraïbe et caraïbe-français* du Père Breton constitue de loin la pièce d'époque coloniale la plus remarquable. Comme on le verra, son importance en tant que document se double d'un triple paradoxe. D'abord, la langue décrite est celle d'Amérindiens des Antilles, qui ont subi le même sort tragique que tous leurs frères insulaires : ce peuple et leur langue ont donc disparu de leur territoire, tout en laissant des traces profondes dans la mémoire collective des Antillais d'aujourd'hui. Ensuite, la dénomination même de la langue prête à confusion, puisque la base de cette langue appartient à la famille arawak. Enfin, il s'agit de beaucoup plus qu'un simple dictionnaire, puisqu'à bien des égards il présente l'allure d'une véritable encyclopédie : au-delà de l'intérêt strictement linguistique, il constitue une mine de renseignements sur tous les aspects de ces Caraïbes insulaires, dont les historiens, les ethnologues et d'autres peuvent tirer le plus grand profit.

C'est ce qu'avaient bien compris les responsables du GEREC de l'UAG, MM. Jean Bernabé et Raymond Relouzat, qui ont en 1990 pris l'initiative de cette réédition. Connaissant l'expérience et les compétences déjà acquises dans ce domaine par les chercheurs du CELIA, c'est tout naturellement à ces derniers qu'ils ont confié cette tâche. Marina Besada Paisa, Sybille de Pury, Odile Renault-Lescure, Marc Thouvenot et Duna Troiani ont chacun apporté leurs compétences complémentaires pour l'élaboration de cet ouvrage et du

céderom qui lui est associé. Ils ont bénéficié des précieux avis de Françoise et Pierre Grenand.

Le CELIA se réjouit donc de pouvoir présenter au public cette réédition du *Dictionnaire* avec un accompagnement critique, et espère susciter à la fois l'intérêt du grand public cultivé et celui des spécialistes de diverses disciplines qui ont à rencontrer le monde caraïbe. La richesse et la complexité historique et humaine de cette région du monde étaient tout naturellement le lieu d'une rencontre scientifique entre les études créoles, représentées par le GEREC, et les études amérindiennes, représentées par le CELIA, dont la collaboration a pour fruit cet ouvrage.

Présentation

Jean Bernabé

La présente réédition du *Dictionnaire caraïbe-français* du Père Breton dont le projet fut initié par le GEREC (Groupe d'Etudes et de Recherches en Espace Créolophone de l'Université des Antilles et de la Guyane) a une genèse et relève d'une logique qui valent d'être signalées.

Le bicentenaire de la Révolution française n'avait pas encore éteint ses derniers lampions que déjà, un nouveau millésime était mis en perspective — fût-ce de façon contradictoire — par ceux à qui l'Histoire n'est pas indifférente. 1992 ne pouvait donc laisser inerte, chez des chercheurs inscrits dans l'aire américaine, le désir de poser une pierre bien visible à la croisée de l'Histoire qui se fait au jour le jour et de l'Histoire que la mémoire déroule, en ce si nécessaire travail de remémoration, en ces oeuvres parfois si contestables de commémoration, mais qui peuvent être incontestées à condition que soit ressuscitée la valeur étymologique du préfixe latin *cum*, lequel résonne comme une ouverture à l'autre et non pas comme un enfermement dans un rituel de conjuration et d'autosatisfaction. Le principe de *commensalité* qui vient, par ces termes, d'être suggéré explique assurément la volonté d'une mise en regard, voire en commun des mondes créoles et amérindiens, mais pour autant elle n'éclaire pas encore d'un jour suffisamment lumineux, et au-delà d'une accointance fortuite, le parentage établi en ce volume entre créolistes et amérindianistes.

Pour rendre justice à la chronique, il faut avouer qu'une subvention sollicitée par le GEREC auprès de l'UNESCO et obtenue en 1991 pour la mise en graphie moderne du texte de Breton avait excité notre impatience d'aller au-delà d'un simple *aggiornamento* graphique, entreprise qui au demeurant requérait de solides qualités de vigilance, qualités, cependant notoirement insuffisantes dès lors qu'il s'agissait d'offrir au public d'aujourd'hui l'opportunité et les moyens intellectuels d'une véritable lecture de l'ouvrage, s'appuyant donc sur un appareil critique pertinent, judicieux, éclairé autant qu'éclairant.

Passée l'étape de la témérité volontariste de ceux qui pensent que rien de ce qui est américain ne leur est étranger, restait, à la mesure surtout des

ambitions nouvelles, à assurer la viabilité et la crédibilité de l'entreprise. S'imposa alors aux créolistes du GEREC la nécessité d'en appeler aux compétences de spécialistes patentés du domaine amérindien, singulièrement caraïbe. On ne saurait mieux rendre compte, en ses aspects circonstanciés, du motif qui conduisit au partenariat unissant, en cette affaire, créolistes et amérindianistes et dont personne ne s'étonnera que ces derniers y aient joué un rôle majeur, prépondérant, décisif même. Mais ce faisant, on n'a encore rien dit de la légitimité de cet appariement, vu sous l'angle des attendus scientifiques, épistémologiques et — pourquoi pas idéologiques ? — qui soutiennent un tel projet.

La participation à un espace géographique identique ne suffit pas — loin s'en faut — à conférer le même statut anthropologique aux cultures créoles et amérindiennes. Le syndrome créole tel qu'il a opéré aux Amériques ressortit à une réalité exogène par opposition à celle dont relèvent les sociétés amérindiennes lesquelles sont non seulement indigènes, mais encore marquées du sceau emblématique de l'autochtonie. On sait que la créolisation est la traduction anthropologique d'un processus de *naturalisation*, lequel, à terme produit des indigènes. Il apparaît avec évidence que l'implantation des Créoles a toujours été corrélative d'un mécanisme de refoulement voire d'élimination des Amérindiens. Si le processus de refoulement concerne plus l'Amérique continentale, l'élimination, elle, a été très tôt perpétrée dans la Caraïbe insulaire, victime, avant la fin du XVII^e siècle du génocide que l'on sait, ce qui rend d'ailleurs d'autant plus précieux le témoignage linguistique établi par le Prère Breton.

Si on interroge le contenu étymologique de l'élément qui sert de base au terme *naturalisation*, il révèle que la nature (*natura*) est l'endroit où on est né (*natus*). Les Créoles s'opposent donc, d'une part, aux colons nés en Europe (les "Vieux Habitants", ou "Vyéblan") et, d'autre part, aux esclaves nés en Afrique ("Bossales") : les Créoles en tant que tels s'originent nécessairement dans la deuxième génération "migrante". C'est donc le *droit du sol* (celui acquis par la naissance) et non le *droit du sang* (celui acquis par la lignée) qui caractérise la créolité. En ce sens, appartenance créole et appartenance amérindienne sont antinomiques. A-t-on assez réfléchi sur le fait que le principe de la *créolité* (précisément parce que cette dernière est liée au sol et que pour elle le sol est un enjeu de pouvoir et un instrument de légitimation essentiel) est celui-là même qui a voué le monde amérindien à sa perte ? Certes pendant longtemps, le concept de créole ne s'est auto-appliqué qu'aux colons d'ascendance européenne avant de désigner aussi, par extension, les esclaves noirs, les animaux et les plantes acclimatés aux Amériques, sans même d'ailleurs que l'on sache dans quel ordre intervient cette désignation. Mais les esclaves ne pouvaient, en définitive, avoir d'autre vocation que d'être

solidaires — fût-ce de façon conflictuelle — avec les colons pour établir une nouvelle *domiciliation* dans l'écosystème américain, plus proche, il est vrai, de celui qui prévaut en Afrique que de celui qui existe en Europe. L'exemple de l'Amazonie, notamment du plateau des Guyanes où les Buschi-Nengue, (Boni, Saramaca, Djuka) ont retrouvé un mode de vie et une organisation sociale en rapport étroit avec les données anthropologiques amérindiennes, ne doit précisément pas nous cacher le fait que ces groupes humains correspondent respectivement, d'une part, à des Créoles indigénisés et, d'autre part, à des indigènes autochtones. Si on peut devenir indigène (statut vers quoi tend la créolisation), en revanche, on ne *devient* pas autochtone : on *est* autochtone. Il y a en effet lieu, malgré le parallélisme formel qui unit le couple terminologique *indigène / autochtone* (dont les composantes renvoient respectivement à une étymologie latine et grecque), de marquer, au plan théorique, une distinction entre ces deux termes. D'ailleurs il suffit de se reporter aux acceptions prises par ces mots dans le vocabulaire en usage dans le monde colonial inauguré par 1492 pour se rendre compte que le terme *indigène* est marqué de connotations négatives, péjoratives, tandis que le mot *autochtone* renvoie, au contraire, à des valeurs prestigieuses. Cela s'explique par le fait que l'autochtonie est liée à une mythologie fondatrice tandis que la condition d'indigène est *un état de fait*. L'autochtonie remonte à une temporalité immémoriale, elle est consubstantielle à un imaginaire historique tandis que l'"indigénie" est le résultat d'un processus d'historicisation et s'inscrit dans une mémoire collective aux balises chronologiques sinon toujours repérables, en tout cas assignables.

Il est une oeuvre littéraire en laquelle éclate avec une vérité dénuée d'artifices la vision qui oppose le monde créole et le monde non créole (en l'occurrence amérindien) de Guyane. Il s'agit d'*Atipa*, premier roman créole, écrit en guyanais, publié en 1885 sous le pseudonyme (paradoxalement amérindien mais plus par glottophagie symbolique que par hommage véritable) de Parépou (nom d'une espèce de palmier) en qui certains croient deviner un Blanc créole; d'autres, un Créole de couleur. Quoi qu'il en soit, Parépou entonne dans son roman un véritable hymne à la Guyane et se livre à un culte quasi-hyperbolique de la guyanité. Cependant, quand on fait l'inventaire des composantes anthropologiques de cette guyanité, loin d'y retrouver quoi que ce soit qui ait rapport avec l'Amérindien, on ne retrouve que les traits du Créole et, qui plus est, du Créole réduit à son expression la plus étroite excluant donc les Buschi-Nengue pour se borner aux habitants de l'île de Cayenne et à leurs prolongements ruraux.

Symptôme freudien d'évitement ou indice d'une idéologie captive au service d'une aliénation coloniale intériorisée et que pourtant l'on s'imagine combattre à grands renforts de nationalisme culturel ? En tout cas, un tel

exemple, dont il n'est pas insignifiant qu'il soit emprunté au domaine continental de l'Amérique créole, nous révèle l'intégration dans le discours des caractéristiques factuelles inhérentes au processus de créolisation, au moins tel qu'il a opéré dans les Amériques : l'indigénisation par domiciliation dans l'écosystème américain de populations, dont la vocation consciente ou inconsciente et l'objectif explicite ou implicite visent à la négation, à la néantisation de l'autochtone, en l'occurrence l'Amérindien. Tragique calcul que celui de Las Casas qui, pour sauver les Indiens de l'esclavage et de l'ethnocide, imagina qu'ils dussent être remplacés dans la servitude par les Nègres d'Afrique, au motif d'une plus grande robustesse de ces derniers. C'était assurément en rester à une logique aristotélicienne du maître et de l'esclave, laquelle a été de fait battue en brèche et transcendée par la dynamique de la créolité aux dépens des Amérindiens, dont, en ce qui concerne la Caraïbe insulaire, l'histoire a montré, rappelons-le, que leur présence significative n'y a guère excédé le dernier quart du XVII^e siècle. En sorte que leur repli et leur fixation dans des territoires tels que la Dominique ou Bélize les maintiennent dans la situation de subir les effets d'une acculturation au monde créole qui a largement affecté non seulement leur langue, mais encore leur mode de vie.

L'histoire des Caraïbes insulaires nous révèle des peuples, à propos desquels il y a lieu de penser que la postulation de leur autochtonie est devenue inopérante, neutralisée par les effets d'une domination économique et culturelle qui les ravale au statut de simples indigènes. La situation des Amérindiens du continent n'est pas fondamentalement différente, qui voue le discours d'autochtonie à n'être qu'un paravent rhétorique ou une concession démagogique. Nulle part le statut, fût-il officiellement reconnu de "premiers habitants des Amériques" n'assure une promotion collective à toute une communauté. Nulle part, elle n'ouvre les perspectives d'une reconquête au profit des vaincus. Il n'est que de jeter un regard sur les mouvements de revendication identitaire des Amérindiens pour se rendre compte que, d'une part, l'occidentalisation poussée de l'Amérique et, d'autre part, la globalisation et la mondialisation des moyens de communication inscrivent ces communautés, comme toutes les autres sur la planète, dans un contexte d'échange généralisé des valeurs et des traits culturels. En d'autres termes, la question de l'identité et de l'altérité ne peut plus se poser en des termes analogues à ceux qui prévalaient dans le contexte ouvert par la modernité issue de l'aventure de Christophe Colomb. Une nouvelle créolité accouchée par l'ère post-moderne est déjà en train de battre en brèche la créolité traditionnelle qui opposait Ancien et Nouveau Monde, Ici et Ailleurs, Blancs et Noirs, Créoles et non Créoles. Opérant désormais à l'échelle de la planète, la créolité constitue, aujourd'hui, la métaphore la plus signifiante des

processus en cours dans la phase actuelle d'hominisation, en ce sens qu'elle tend à substituer à une *identité-racine* une *identité-rhizome*, selon la belle expression d'Edouard Glissant empruntée à Gilles Deleuze. En effet, au monde clos, saisi du voeu d'universalité, elle vise à substituer un monde ouvert, acquis à la diversalité. En sorte qu'il apparaît avec une grande présomption de vraisemblance que l'urgence de l'heure réside non pas dans le culte de valeurs lignagères mais dans une saisie rénovée par le travail critique des valeurs plurilignagères ; que l'urgence de l'heure n'est pas dans la guerre des ancêtres mais dans le partage des ancêtres Bambara, Kaliña, Gaulois, et autres...

L'ouverture par le GEREC, dans cette Guyane qui est un laboratoire vivant (et bien autre chose encore !) de diplômés d'université en langues et cultures régionales : créole, buschi-nengue et amérindienne, consacre depuis plusieurs années, la collaboration, sur le terrain, des créolistes et des amérindianistes. Mais en outre, elle constitue un effort en vue non pas de spécialiser chaque groupe ethnique dans la quête et la reconquête de sa seule culture, mais en vue de faire en sorte que chacun ait part à une connaissance, un commerce et une appropriation de ces cultures diverses et variées. C'est que — et il est à espérer que la présente publication en consacra la pertinence — la liaison entre chercheurs amérindianistes et créolistes constitue un signe parmi d'autres balisant une voie nouvelle éloignée des nationalismes chauvins et des mondialismes sans âme pour construire la nécessaire convivialité du village planétaire. A tout cela, le dictionnaire du Révérend Père Breton aura donné motif et occasion.



Le Père Breton par lui-même

Sybille de Pury

Ce dictionnaire, je l'ai ouvert tant de fois... et toujours ces mêmes questions : qui était le Père Breton ? Comment a-t-il appris la langue caraïbe, avec qui, dans quelles conditions ? Je me les suis posées de mon point de vue de linguiste de terrain, m'étant aussi heurtée aux difficultés de l'intercompréhension pendant les enquêtes, au sentiment de dérisoire, parfois, devant la validité d'interprétations issues d'un regard extérieur, qui n'ai pu cependant me résoudre à abandonner le désir de comprendre comment fonctionnent les langues autres. Je reconstitue ici quelques bribes d'un dialogue avec le Père Breton où seules me répondent des phrases glanées ici ou là dans ses écrits¹.

Il y a évidemment plusieurs acteurs dans cette histoire qui ne peut se résumer aux faits et gestes d'un seul individu. Qui étaient-ils ? Nous savons relativement peu de choses sur ces fameux Caraïbes qui défrayèrent la chronique espagnole au début de la conquête des Antilles, et à peine plus sur les Européens (Français, Anglais, Hollandais) qui envahirent la zone, longtemps après les Espagnols, au début du XVII^e siècle — navigateurs qui cherchaient "l'aiguade"², découvreurs de l'Amérique, flibustiers ou pirates spécialistes de la "course"³, colons de toutes sortes, édiles des gouvernements européens, évangélistes écartelés par les conflits entre les différents ordres

1 Elles sont extraites des deux dictionnaires (cf. note 4), de la grammaire qu'il publia à la suite et des *Relations*, sortes de suppliques adressées à Rome pour défendre la cause des missions dominicaines aux Petites Antilles. L'histoire assez compliquée de ces manuscrits a pour la première fois été débrouillée par l'abbé Rennard - Joseph Rennard *Les Caraïbes, la Guadeloupe 1635-1656. Histoire des vingt premières années de la colonisation de la Guadeloupe d'après le R.P. Breton*, Paris : Ficker, 1929. Une nouvelle édition, comportant additions et corrections, en a été réalisée par la Société d'Histoire de la Guadeloupe - Père Raymond Breton; *Relations de l'Île de la Guadeloupe*, Basse-Terre : Société d'Histoire de la Guadeloupe, tome 1, 1978.

2 Aiguade : les haltes temporaires qui permettaient aux navires de se réapprovisionner en eau.

3 Course : poursuite et arraisonnement des bateaux appartenant aux nations ennemies pour en voler la marchandise.

religieux. Le *Dictionnaire caraïbe-français*⁴ est, parmi les témoignages sur cette époque, la source la plus authentique et la plus fiable : non seulement le Révérend a séjourné de longs mois chez les Indiens de la Dominique, entre 1642 et 1654, mais surtout il s'est intéressé à leur langue. La connaissance de son oeuvre est le passage obligé pour celui qui participe du désir de "penser" ce qu'ils furent et, du coup, ce que nous sommes un peu aujourd'hui.

Il avait sûrement une personnalité très forte, ce frère prêcheur qui n'avait qu'une seule idée en tête, vivre chez les Indiens caraïbes et cela, à une époque où l'expansion française dans les Iles provoquait les représailles indiennes. Les obstacles à ce projet, quels étaient-ils ? On pensera immédiatement à la peur qu'inspirait la légendaire cruauté des Caraïbes connus à l'époque comme des amateurs de chair humaine. Cette peur, le Père y fait indirectement allusion à l'entrée "**Etoucou, guerre**" du dictionnaire où il évoque un épisode pour le moins effrayant :

Je leur ai ouï dire qu'ils avaient tué à Portric trois de nos Religieux, et fait boucaner, mais que, pensant les manger, le coeur leur souleva en telle sorte qu'ils ne les osèrent regarder.

Pourtant il prétend, ailleurs dans le *Dictionnaire*, que cette crainte n'est pas fondée, et on ne sait s'il veut rassurer les futurs missionnaires auxquels il dédie son oeuvre ou s'il évoque simplement son expérience personnelle :

... nos Caraïbes insulaires [...] sont ces cannibales et anthropophages dont les Espagnols se plaignent tant, comme des personnes qu'ils n'ont pu dompter, et qui ont dévoré un si prodigieux nombre des leurs et de leurs alliés [...] quant à moi, je n'ai pas sujet de me plaindre de leur cruauté, au contraire, je me plaindrais volontiers de leur douceur à mon égard⁵.

Est-ce que "caraïbe"⁶ est synonyme de "cannibale" dans sa bouche ? Bien qu'il utilise parfois le terme "cannibale"⁷, le Père Breton veut en finir avec cette renommée héritée des luttes entre les Espagnols et les populations

4 Nous ne rééditons ici que le premier de deux dictionnaires : à la publication en 1665 de la version caraïbe-français de 480 pages (*Dictionnaire caraïbe-françois meslé de quantité de remarques historiques pour l'esclaircissement de la Langue*) succède, en 1666, celle de la version français-caraïbe de 414 pages (*Dictionnaire françois-caraïbe*), plus analytique dans sa conception (elle marque, par exemple, systématiquement, la différence entre le parler des hommes et celui des femmes).

5 Cf. *infra*.

6 Pour une définition du mot "caraïbe" se reporter à l'introduction d'O. Renault-Lescure dans ce même ouvrage.

7 "La Guadeloupe est la plus grande des îles qu'on appelle *Cannibales* dans le golfe du Mexique" in R. Breton, *Relations...*, *op. cit.*, p. 130.

autochtones. En vivant parmi eux, il a "enfin appris des Capitaines de l'Ile de la Dominique" qu'ils ne sont en fait ni "cannibales", ni "caraïbes" et qu'ils se dénomment eux-même **callinago**, dans le parler des hommes, et **calliponan**⁸, dans celui des femmes⁹.

Ce constat, le Père Raymond ne l'a fait qu'après avoir longuement séjourné parmi les Caraïbes. Comment se représentait-il, avant son départ, ceux à qui il allait porter la foi catholique ? Était-il un futur martyr ? Le Père Carré, prier du noviciat général de Paris où se trouvait Breton, a dû évoquer lui aussi cette éventualité avant de choisir qui, au noviciat, allait partir pour les Petites Antilles. Il ne pouvait se dérober à la demande que lui avait faite Richelieu d'envoyer quatre de ses religieux en qualité de missionnaires à la Guadeloupe où Messieurs De l'Olive et Du Plessis (ou Duplessis) projetaient de fonder une colonie. On imagine l'embarras du Prieur : sur qui faire porter son choix ? C'était la Saint-Mathias¹⁰. La messe lui inspira l'idée d'imiter le geste de Saint Pierre et de tirer au sort le nom des quatre "apôtres de la Guadeloupe" :

C'est ainsi que le sort tomba sur les Pères Dominique Gardez, Nicolas Bruchet, Vincent Michel et moi-même [R. Breton]. Cependant le Père Carré ne suivit pas tout à fait l'inspiration si convenable de l'Esprit Saint. Il retint deux noms et en remplaça deux autres.¹¹

On constate donc que le Père Breton a été choisi tout à la fois par le sort et par le Père Carré qui ne changea pas son nom sur la liste alors qu'il le fit pour deux des autres missionnaires.

Raymond Breton débarque donc à la Guadeloupe le 29 juin 1635, avec les Pères Pélican (ou Pellican), Bruchi (ou Bruchet, parfois Breschet) et Griffon. Il fonde une chapelle dans le quartier gouverné par De l'Olive, alors que le Père Bruchi fait de même dans celui de Du Plessis. Les deux autres dominicains partent pour Saint-Christophe. De l'Olive aurait dû faciliter la tâche du Père Breton vu que l'évangélisation était considérée être un atout majeur de la colonisation. Pourtant les conflits avec lui ne manquèrent pas : ils eurent pour origine l'attitude à tenir face aux Indiens.

8 On trouve aussi la forme **calliponam** ; les voyelles nasales en finale de mot sont, en effet, notées chez Breton soit par un *tilde*, soit par un *n*, soit par un *m*.

9 Cf. *infra* entrée **Callinago**.

10 L'Évangile dit de Mathias qu'il fut tiré au sort parmi les soixante-douze disciples de Jésus pour remplacer Judas comme douzième apôtre, après que celui-ci se fut pendu. Cf. Voragine, Jacques de, *La légende dorée*, Paris : Garnier-Flammarion, tome 1, 1967, pp. 214-219.

11 R. Breton, *Relations...*, *op. cit.*, "Relatio B", p. 164.

Ceux-ci peuplent la Guadeloupe au moment où les Français s'y installent. Ils y ont des "carbets"¹² et des champs, et vont et viennent d'une île à l'autre, sans qu'on en sache exactement le nombre. Dans les premiers temps ils rendent volontiers visite aux nouveaux arrivants dans l'espoir de faire la "traite"¹³. Leurs pirogues regorgent des produits de leurs "jardins" — racines, légumes et fruits — et de leur pêche, et même de "vins". Mais les Français trouvent ces visites interminables, et les palabres incompréhensibles :

Ils ont un baragoin ou langage particulier dont ils traitent avec nous qui est espagnol, français, caraïbe pêle-mêle par ensemble¹⁴.

Il y avait donc déjà eu suffisamment de contacts pour que se crée une sorte de sabir¹⁵ — appelé dans les textes de l'époque "barago(u)in" — qui permettait d'établir des relations minimales entre les populations en présence. Breton nous en fournit un exemple dans le *Dictionnaire*, quand il introduit à la lettre **K** le morphème caraïbe /k-/ qui "mis au commencement du verbe dénote habilité et la disposition qu'on a à quelque chose"¹⁶, comme dans **Kátégati** "il fait bien" ; il explique alors comment cette expression caraïbe est rendue dans le baragouin commun aux Français et aux "Sauvages" par "luy mouche manigat (à abattre du bois, à manier l'aviron, etc.)" ; on reconnaît dans cet énoncé le français *lui*, l'espagnol *mucho* "très" et la forme *manigat*, dont le Père Breton dit, dans l'introduction du *Dictionnaire*¹⁷, que ce n'est pas un "mot sauvage", c'est-à-dire qu'il n'est pas d'origine caraïbe. Nous n'avons pas trouvé d'autre exemple de ce sabir dont on se demande s'il a joué un rôle dans la formation du créole. Ce qui est au moins sûr, c'est que la création linguistique était au rendez-vous dès les premiers contacts.

L'existence d'un baragouin montre l'importance des relations entre les Indiens et les Européens ; mais cela ne veut pas forcément dire qu'elles furent toujours bonnes. D'après le Père Breton, les colons étaient terrorisés par ceux qui, amicaux dans leurs traites, n'hésitaient pas à les massacrer à d'autres occasions :

12 Carbet : cf. *infra* le Glossaire français d'origine amérindienne.

13 Traite : commerce par troc.

14 J. Rennard, *op. cit.*, p. 49. Nous nous appuyons sur cette édition lorsque nous désirons présenter la version modernisée du texte.

15 Sabir : système linguistique pauvre réduit à quelques règles de combinaison et à un vocabulaire hétéroclite né du contact entre communautés linguistiques n'ayant aucun moyen de se comprendre.

16 Cf. *infra*.

17 Cf. *infra* p. vii.

Au commencement de l'établissement de la Colonie de la Guadeloupe, nous avions les Sauvages sur les bras, qui nous assiégeaient quelques heures de temps, au bout desquelles, quoiqu'ils levassent le siège, ils ne laissaient pas néanmoins de rôder dans les bois, et le long des côtes dans leurs Canots où ils tuaient tous ceux qu'ils pouvaient trouver¹⁸.

Qui massacrait qui ? Il semble qu'au début du XVII^e siècle les Indiens vivaient plutôt en bonne entente avec les rares Français établis sur les Iles dès lors que ceux-ci n'empiétaient pas sur leurs territoires. Les relations d'homme à homme auraient alors été relativement satisfaisantes¹⁹. Les choses se gâtèrent avec la colonisation et les conflits pour la possession des terres.

Le Père Breton n'en restait pas moins décidé à "aller aux Sauvages". Mais, vu la situation politique, ce projet n'était pas facile à réaliser. Arrivé en 1635 à la Guadeloupe, il ne se rendra pour la première fois à la Dominique que le 19 janvier 1642²⁰. Et voilà qu'à peine parti, on le rappela :

Monsieur le Général de Poincy, homme fort judicieux, n'eût pas si tôt appris le voyage du Père Raimond aux sauvages qu'il pria le Père Delamare de le rappeler par sa lettre du 23 février 1642²¹.

Dans la relation de la mission qu'il envoie en 1654 à Rome, le Père Breton insiste sur le fait que ce sont des raisons politiques (ce qu'il appelle les "puissances temporelles"), et non personnelles, qui ont retardé son départ : si les Caraïbes l'avaient maltraité, cela aurait remis en cause les négociations pour la paix :

Mais trouvez bon que nous mettions icy les raisons qui nous ont obligé de remettre si longtemps le voyage à la Dominique pour instruire les sauvages qui devoit être le plus grand de tous nos soins puisque la mission a été principalement établie pour cet effect. [...] C'en est pourtant une marque infallible [de notre zèle] que nous avons été à la Dominique lorsque la paix n'estoit pas encor bien affermie et qu'il y avoit plus de danger, et que nous n'avons mortifié nostre inclination pour le bien de ces Infidèles que par une prudence très nécessaire, qui [...] ne nous a point permis de choquer les

18 Cf. *infra*.

19 Lire à ce sujet un manuscrit anonyme du début du XVII^e siècle présenté par Jean Pierre Moreau : *Un flibustier français dans la mer des Antilles 1618-1620*, Paris : Seghers, 1990.

20 Quoiqu'on trouve toujours dans les *Relations* la date 1642 pour le premier départ du Père Breton à la Dominique, il apparaît dans le *Dictionnaire* (cf. *infra*) qu'il s'y rendit "le 17 janvier 1641 avec le F. R. Pouzet". Il est possible qu'il s'agisse là d'une coquille de l'édition.

21 J. Rennard, *op. cit.*, p. 102.

puissances temporelles, qui prenoient intérêt à la paix et désiroient empêcher la rupture qui fut arrivée infailliblement par la mort ou mauvais traitement de quelques-uns de nos Pères²².

Les séjours du Père Breton à la Dominique furent, en outre, écourtés par les épisodes sanglants de cette guerre de colonisation. Ses supérieurs craignaient qu'il soit la victime des représailles indiennes :

[Le Révérend Père Raymond] repartit [pour la Dominique] à la Pentecôte [de 1647] avec Bon Pierre qui est un autre capitaine sauvage et trois mois après, sur le bruit qui court qu'on doit habiter²³ Marie Galante, le Père Supérieur l'a rappelé d'autant que ces sauvages ne verront qu'à regret habiter cette île qui leur est extrêmement chère....²⁴

Dès son arrivée à la Guadeloupe, le Père avait vraisemblablement pris contact avec les Indiens. Et très vite ses prises de position contre les massacres l'ont mis au ban de la société locale. Dès 1636, en effet, les colons, qui n'iaient une possible cohabitation avec les autochtones caraïbes, entreprirent de les massacrer. "Le gouverneur de l'Olive s'en revint de Saint-Christophe et les gens le persuadèrent que rien ne changerait tant qu'on n'aurait pas expulsé les indigènes"²⁵. Pourquoi ? Parce que les colons en avaient peur, on l'a vu ; mais aussi, me semble-t-il, parce que les Français, "nouveaux aux Iles", mouraient de faim :

... la disette de pain et d'eau faisait sécher les autres [les Français] dedans leurs habitations et demeures, en telle sorte qu'ils étaient plus jaunes que des coings, plus secs que bois de Brésil, n'ayant que la peau et les os²⁶.

Souffrances d'autant plus insupportables qu'ils avaient sans cesse sous les yeux ces Caraïbes rompus à la vie des îles et qui, malgré leur frugalité, étaient en excellente santé. Dans ses *Relations*, Breton s'en étonne à plusieurs reprises :

Je ne pense pas qu'il y ayt nation au reste du monde qui face plus maigre chère que celle-cy quoy qu'ell'ayt moyen de se bien nourrir. Mais qu'importe, puisqu'ils se portent bien, sont gras et robustes...²⁷

22 R. Breton, *Relations...*, *op. cit.*, "Relation française", p. 118.

23 Dans le sens de "coloniser".

24 J. Rennard, *op. cit.*, p. 110.

25 R. Breton, *Relations...*, *op. cit.*, "Relation B", p. 166.

26 Cf. *infra*.

27 R. Breton, *Relations...*, *op. cit.*, "Relation française", p. 63.

... c'est merveille que menant une vie si chétive, ils sont si sains et gras et vivent si longtemps²⁸.

Dans une telle situation, les vieux antagonismes refont surface, les haines ancestrales réapparaissent : les Indiens seraient-ils des juifs ? On remarquera, en effet, que cette hypothèse, très courante à l'époque, est évoquée à l'entrée "**Ibónanum, graisse**" du *Dictionnaire* dans la mesure, peut-être, où elle sert d'alibi aux exactions — "Quelques auteurs soupçonnent les naturels Américains, d'être Juifs réfugiés en ces lieux". Le Père la met en doute — "Je ne sais pas ce qu'ils sont" — car ils ne sont pas circoncis, et même si certaines de leurs coutumes ressemblent à celles des juifs, il "ne pense pas à présent qu'ils le fassent [suivre ces coutumes] par motif de religion"²⁹.

Du Plessis décéda à la fin de l'année 1635. De l'Olive resta alors seul gouverneur de la Guadeloupe. Il ne faut pas oublier que c'était un ancien flibustier. Il prit la tête des colons pour chasser les Indiens et leur voler les produits de leurs jardins. Les Caraïbes se retirèrent alors de la Guadeloupe, cherchant refuge à la Dominique. Leurs pirogues chargées de vivres n'accostaient plus que rarement :

On soufflait déjà le feu qui s'embrasa bientôt après contre les Caraïbes. Lorsqu'ils ne venaient pas, on criait qu'il fallait alors les tuer et prendre leurs vivres. Il en vint trois pirogues en moins d'une semaine avec quantité de traites fort propre pour la saison. Les malins crièrent qu'ils venaient espionner, et qu'il s'en fallait défaire et se mirent en devoir par deux fois de massacrer ces pauvres gens qui étaient venus à la bonne foi. Le Père Raimond les empêcha toutes les deux fois...³⁰

Raymond Breton essaya d'empêcher les exactions :

On commença les hostilités contre les Caraïbes, quelque mauvais gré qu'en eussent les Missionnaires, et on les expulsa de l'île³¹.

On le voit pourtant impuissant :

Et le P. Nicolas [...] luy [à M. De l'Olive] en escrivit de là en gros termes qui le fâchèrent d'autant plus que le P. Raymond confirma le tout adjoustant qu'il n'estoit pas permis de faire la guerre injustement à une nation libre et luy ravir ses biens et habitation [...] mais c'estoit chanter alors à des sourds qui au lieu

28 R. Breton, *Relations...*, *ibid.*, p. 79

29 Voir *infra* entrées **Ibónanum** et **Eúnapa**.

30 J. Rennard, *Les Caraïbes...*, *op. cit.*, p. 84.

31 R. Breton, *Relations...*, *op. cit.*, "Relatio A", p.140.

de regretter cette cruauté. l'accumulèrent d'une hayne extrême contre nos Pères³².

Alors, unie comme un seul homme, toute la colonie lui tourna le dos :

Le P. Raymond en beut toute l'amertume et personne ne luy osoit plus parler non plus qu'à un Espagnol³³.

Les missionnaires étaient venus à la Guadeloupe pour évangéliser les Indiens. Or, les voici incapables d'empêcher leur expulsion et en conflit ouvert avec les colons. En outre, les nouveaux venus meurent comme des mouches : la faim est présente au rendez-vous, et les épidémies aussi. Cette mission était-elle vraiment réalisable ?

Trois des missionnaires accablés de dénuement et indignés de l'expulsion des Indiens : les Pères Pierre Griffon et Pierre Pélican, furent obligés de rentrer en France pour raison de santé. Puis bientôt le frère Nicolas Breschet lui-même [...] Le Frère Raymond resta finalement seul dans l'île où pendant plus de deux ans et demi, il se fit tout à tous³⁴.

L'attitude hostile des colons fit envisager au Père Breton son retour en France, d'autant que le Père Carré le lui demandait avec insistance "vu la mauvaise réputation de l'île à cause de tant de misère et de maladies puis de la terreur qu'avait causée à tout le monde l'état lamentable des trois missionnaires rapatriés"³⁵.

Et comme le Père résolu de s'en aller eut laissé ses coffres au bord de la mer pour être prêts à la première occasion, le Sieur De l'Olive le voulant empêcher s'en aller, fit porter les coffres au milieu de sa place et les laissa là sans les mettre à couvert et y furent longtemps, jusqu'à ce que quelques Messieurs de la Martinique passant par cette île, lui firent des reproches de ce mauvais traitement envers le Père. Il fit donc faire une petite chapelle où le Père se retira³⁶.

Il fit d'autres tentatives "d'évasion" dans les années qui suivirent. Ainsi au début de juillet 1639 :

Au commencement de Juillet arriva en l'isle le Capitaine Grégoire de Dieppe qui portoit des Capucins à Saint-Christophle. Le Père Raymond harassé de maladie, de faim, de nudité, ne recevant aucun ordre de France de demeurer ou

32 R. Breton, *Relations...*, *op. cit.*, "Relation française", p. 92.

33 *Idem*.

34 R. Breton, *Relations...*, *op. cit.*, "Relatio A", p. 140.

35 *Idem*.

36 J. Rennard, *op. cit.*, p. 86.

quitter l'isle; creut que l'intention de son Supérieur estoit qu'il retourmast ; [...] il insista auprès du capitaine de le repasser [en France] ; ce qu'il luy promit. Mais Mr. de l'Olive, les officiers et habitans en ayant cognoissance s'assemblèrent et députèrent Mr. de la Ramée pour luy faire deffense de le passer à peine de confiscation de son navire, quoy nonobstant il luy promit secrettement que lorsque le navire auroit levé les ancrs, il l'envoyroit quérir sur sa place ; mais la mort l'empescha de rien exécuter ; en récompense de sa bonne volonté, le Père Raymond l'enterra honorablement au fort de Mr. De l'Olive³⁷.

Peu importait aux colons qu'on envoyât des missionnaires chez les Indiens, ce qu'ils revendiquaient, par la force au besoin, c'était la présence de prêtres parmi eux. Le Père Breton se soumit à cette demande, il resta.

Et les Indiens ? Acceptaient-ils la présence des missionnaires ? Monsieur Aubert, devenu Gouverneur de la Guadeloupe en 1640, avait immédiatement entrepris de faire la paix avec eux. Cette paix, bien que relative, permit enfin au Père Breton de se rendre à la Dominique. Il est probable qu'il connaissait déjà personnellement les "capitaines", ces chefs caraïbes qui avaient pris des noms français³⁸. Ceux-ci avaient dû donner leur accord à ce qu'il se rendît chez eux. Le voilà donc enfin parti, accompagné du R. P. Pouzet, le 19 janvier 1642.

Pourtant, une fois débarqué à la Dominique, le capitaine caraïbe Henri Comte refusa catégoriquement la présence du Père dans son carbet. Un autre capitaine, le dénommé Hamichon (ou Amichon), fit mine d'accepter de recevoir les missionnaires mais, une fois ceux-ci arrivés chez lui, il s'y nia tout aussi énergiquement. Son neveu, Cayermant, prit leur défense et obtint à grand-peine de les héberger chez lui jusqu'à l'arrivée du prochain bateau où ils devaient rembarquer. Lorsque ce bateau arriva, il s'y trouvait le capitaine Baron, qui décida d'emmener le Père Raymond et son compagnon dans son propre carbet, de l'autre côté de l'île. Pourquoi cette valse-hésitation ?

37 R. Breton, *Relations...*, *op. cit.*, "Relation française", pp. 110-111.

38 On ne s'étonnera pas que les capitaines caraïbes portent des noms français, le cas échéant anglais : "Ils ne nomment jamais personne par son nom, particulièrement s'il est parent. Que s'ils sont contraints de le nommer, ils ne disent que la moitié du mot. Ils prennent souvent le nom de celui avec qui ils contractent amitié ou compéragage particulier." (J. Rennard, *Les Caraïbes...*, *op. cit.*, p. 49). Voir aussi l'entrée **Itignaom**, mon compère : "Ce mot de compère est en usage en toutes les Iles où il y a des Sauvages, tant parmi les Français, lorsqu'ils traitent avec leurs amis Sauvages, que parmi les Sauvages quand ils parlent au Français avec lequel ils ont contracté amitié, le Français donne son nom au Sauvage et le Sauvage le sien au Français, s'il ne lui donne pas sa traite, au moins il le préfère aux autres, et cela n'est pas sans lui apporter quelque profit".

L'installation du frère prêcheur à la Dominique attisait sans doute l'opposition entre les Caraïbes de la Basse-Terre et ceux de la Capesterre. A quoi étaient dues les rivalités entre les Indiens et quelles formes prenaient leurs guerres intestines ? je serais bien incapable de le dire. Ce qui est certain, par contre, c'est que deux clans s'affrontaient à la Dominique qui choisirent par la suite, l'un le parti des Anglais, derrière le capitaine Warner, et l'autre, le parti des Français. Ici encore le Père Breton se trouvait pris entre deux feux.

Voici donc nos deux religieux arrivés à bon port, sous la protection du Baron. On espère qu'après tant de péripéties ils vont enfin pouvoir profiter, cette première nuit, d'un repos bien mérité. Le récit qui en est fait permet d'en douter :

Cette première nuit ils se soûlèrent tous et comme ils sont dangereux dans leurs vins, il y eut deux vieilles qui faisaient bien mine de vouloir frapper le Père et son compagnon. Mais un jeune garçon, fils d'une, prit un escabeau et dauba dessus elles. Cela les mit si bien en colère qu'elles quittèrent la compagnie, mais n'oublièrent pas de prendre à boire pour s'achever d'enivrer³⁹.

Que conclure d'un tel accueil ? Le Père Raymond, bien qu'il reconnût que "le Baron était plus brutal qu'Amichon"⁴⁰, fut contraint de résider chez le premier, c'est-à-dire chez celui qui avait choisi le camp des Français. On peut penser que le Baron resta son hôte privilégié durant ses différents séjours chez les Caraïbes.

Le R.P. Delamare, supérieur de la Guadeloupe, avait laissé partir le Père Breton "avec condition qu'il retournerait dans six semaines"⁴¹. Son premier séjour à la Dominique dura, en fait, trois mois :

Le douzième de mars le capitaine Baron voulut venir à la Guadeloupe. Le Père Raimond retourna quant et lui pour rendre compte au Rév. Père Delamare de son voyage, mais il le trouva décédé⁴².

Il n'y retournera qu'en avril 1646, mais pour de longs séjours, à peine coupés par de courts passages à la Guadeloupe. En 1648, on sait qu'il était encore "chez les sauvages"⁴³. Il est impossible de le suivre avec exactitude dans ses périple ; il note seulement : "Pour moi, il [le Gouverneur Houël]

39 J. Rennard, *op. cit.*, p. 100.

40 *Idem.*

41 J. Rennard, *op. cit.*, p. 99.

42 J. Rennard, *op. cit.*, p. 101.

43 R. Breton, *Relations...*, *op. cit.*, "Relatio B", p. 182.

m'expédia chez les indigènes à la Dominique" en 1649⁴⁴, et "En 1650 je demeurai au milieu des indigènes"⁴⁵. Il est probable qu'il y fit d'autres séjours.

Quel fut le résultat de ces quelques cinq années passées sur les terres des Caraïbes ? Le Père Breton réussit-il à les convertir à la foi catholique ? Il dit lui-même n'avoir été que le premier maillon de l'évangélisation — "j'ai [...] jeté les premières semences du Christianisme"⁴⁶ — et se déclare parfaitement optimiste quant à sa possible réussite :

La docilité de leur complexion m'a fait assez connoître en leur conversation qu'ils ne sont que trop capables d'estre instruits dans celles de la foy⁴⁷.

Le croyait-il vraiment ? On le voit plus réservé dans un passage du Dictionnaire :

Je n'y ai baptisé que quatre personnes, dont trois moururent bientôt après, n'osant pas entreprendre davantage, d'autant que je ne voyais pas les moyens de les maintenir dans la créance que je tâchais de leur inspirer⁴⁸.

Laissons passer la fin du siècle et écoutons le Père Labat. Point ne m'est besoin de présenter ici ce dominicain qui débarqua à la Martinique en 1694 où il résida jusqu'en 1705 ; son souvenir hante, aujourd'hui encore, les Antilles⁴⁹ :

Dans les commencements qu'on travaillait à leur conversion, les missionnaires y ont été souvent trompés. Les voyant [les Caraïbes] bien instruits, assidus aux prières et aux catéchismes, ils croyaient les pouvoir baptiser avec sûreté [...] et dans ces occasions on leur faisait des présents et on les régalaient bien. Cela les contentait beaucoup, mais au bout de quelques jours ils demandaient d'être encore baptisés afin de recevoir de nouveaux présents [...] Il faudrait pour en

44 *Ibid.* p. 186.

45 *Idem.*

46 Cf. *infra*.

47 *Grammaire Caraïbe composée par le P. Raymond Breton, suivie du Catéchisme caraïbe* publiée par L. Adam & Ch. Leclerc, Nouvelle Edition, Paris, 1877 : Maisonneuve, Collection Linguistique Américaine, tome III, Kraus Reprint, 1968 "Petit Catéchisme" (p. 4).

48 Cf. *infra*.

49 Cf. dans la présentation de Michel Le Bris de Jean Baptiste Labat, *Voyage aux Isles. Chronique aventureuse des Caraïbes 1693-1705*, Paris : Phébus, 1993 p. 12 : "On comprend qu'il [Labat] ait pu laisser aux Iles un souvenir partagé et que les feux follets puissent encore être dits "chandelles du père Labat", ou que les mères, parfois, menacent leurs petits enfants d'appeler le terrible curé pour qu'il les viennent chercher s'ils ne restent pas sages".

faire des chrétiens persévérants les dépayser pour toujours. Ils vivraient alors en chrétiens, et même en bons chrétiens, car ils sont d'un naturel assez facile et suivent aisément les exemples qu'ils ont devant les yeux. Mais il faut s'attendre que le premier jour qu'ils reverraient leur pays et leurs compatriotes serait le dernier jour de leur christianisme. Ces raisons, dont la vérité est soutenue d'une longue suite d'expériences, ont enfin forcé tous les missionnaires d'abandonner une entreprise où ils se consumaient inutilement, de sorte qu'il n'y a plus de religieux à la Dominique⁵⁰.

Comment expliquer alors que les Indiens aient relativement bien reçu les missionnaires, jusqu'à aller les chercher parfois d'eux-mêmes ?

Le 20 mars [1646] le Père Supérieur étant allé visiter M. le Gouverneur reçut de lui avis que le capitaine Baron lui avait demandé le Père Raymond pour aller avec lui à la Dominique et lui apprendre à prier Dieu⁵¹.

Il apparaît comme un leitmotiv dans les témoignages de ceux qui côtoyèrent les Caraïbes, une remarque dont je ne sais pas si elle est fondée mais qui pourrait expliquer que des relations personnelles, amicales mêmes, aient été tissées entre les ecclésiastiques et les Indiens :

Il est constant qu'ils sont souvent maltraités par le diable. Cela n'est point arrivé pendant que j'étais dans leurs carbets, et c'est une chose avérée que la présence d'un chrétien les délivre des persécutions de l'esprit malin⁵².

Mais le Père Breton ne semble pas accorder d'importance à de tels arguments :

Ce que l'on dit communément que le Diable les bat. Car jamais je n'ai rien vu ni ouï dire de semblable aux Sauvages, en tous les 19 ans que j'ai conversé avec eux, voici le fondement de ce dire : quand leur rate est comprimée par leur coude étant couché sur le côté gauche, elle envoie des fumées noires au cerveau qui leur causent des songes noirs et horribles, comme s'ils étaient aux prises avec **máboya**, ou qu'ils les emportassent ; j'en ai pris quelques-uns entre mes bras, que je voyais être en ses peines, et les ai éveillés et tirés hors du lit, qui se seraient volontiers jetés à genou devant moi pour me remercier de ce que je les avais défendu (disaient-ils) de **mapoya**, qui les battait ; la seconde raison est que les Sauvages disent, au moindre mal qu'ils ont, c'est un sort, ou un mal donné de **mapoya**, ou des sorciers, **nharomán mapoyanum**, ce n'est pas à dire qu'ils les aient battus, mais qu'ils leur ont envoyé ou procuré ces maux⁵³.

50 *Ibid.* p. 278.

51 J. Rennard, *op. cit.*, p. 107.

52 J.B. Labat, *op. cit.*, p. 277.

53 Cf. *infra*, entrée **Loumounoumêti**.

Le rapport de forces lui est défavorable, il est isolé, seul Blanc au milieu des Indiens. Dans de telles conditions, il est parfois stratégiquement obligé de se taire, convaincu qu'il a affaire aux puissances du Mal :

... plusieurs fois me promenant en la place j'entendais une voix comme d'un Jean des vignes, ce qui me fit croire que c'était une fourbe, et résoudre (pour en savoir la vérité) d'aller à leur insu, proche le lieu, l'étole au col et le Saint-Sacrement en main (car j'avais apporté un petit ciboire plein d'hosties consacrées, dont je me communiais tous les jours secrètement au point du jour, parce que j'étais seul parmi eux, et que je n'osais dire la messe devant eux) ; étant proche, j'ouïs tomber comme en arrière leur déesse prétendue (c'était une femme qui était boyée et par conséquent une déesse suivant l'ordinaire), non seulement tomber, mais pleurer, crier, et enrager près d'un quart d'heure de temps que je m'y arrêtai ; les Sauvages si éperdus qui l'entendaient comme moi, qu'ils ne savaient où ils en étaient ; je me retirai, Dieu ne m'ayant pas inspiré d'en faire davantage, bien certifié que c'était un vrai diable, la boyée une magicienne, sa chanson son pacte, que je n'ai jamais voulu ni entendre, ni écrire. Après ma retraite cet esprit d'orgueil enrageant criait (parlant de moi) : **tíken tíken crácoüa hómain noubára touária chímêpoüi lanúari, cáho bonále, boupou bonale ouéche bonale ouátté bonale, chíou bonále**, ce que depuis les Sauvages me répétaient souvent imitant sa furie (quoiqu'en riant) ; ces paroles veulent dire : vite, vite qu'on me le lie crainte qu'il ne m'échappe, que je le mange, tête, épaules, pieds, sa fiente même, que je le broie, que je le réduise en bouillie, et que je l'avale⁵⁴.

Les "mapoya" et autres "esprits" sont pour le Père Breton des manifestations du diable, preuve supplémentaire de l'universalité de la doctrine chrétienne ; il dit, en effet, vouloir "chasser leurs diables par le très Auguste Sacrement qui les [fait] enrager contre [sa] personne [de religieux]"⁵⁵. Si les Caraïbes sont les victimes inconscientes des agissements du Diable, il faut les introduire à la doctrine chrétienne et la traduire en caraïbe. Le passage obligé vers l'évangélisation, c'est donc l'apprentissage de la langue :

Le Père Raymond n'allait pas là pour lors [à la Dominique en 1646], pour y établir mission, mais seulement pour se perfectionner en la langue dont il avait de bons commencements⁵⁶.

Comment apprend-on une langue en situation de premier contact ? Le Père Raymond rencontra-t-il quelque "truchement" local capable de lui traduire les

54 Cf. *infra*, entrée **Eremericaba láo eroútou**, chante, danse.

55 Cf. *infra* p. ii.

56 J. Rennard, *op. cit.*, p. 108.

mots et les phrases ? On peut imaginer qu'il ait reçu l'aide d'un Indien bilingue (on sait par le flibustier anonyme que "ils sont fort curieux d'apprendre les langues et les moeurs des étrangers"⁵⁷), ou encore d'un de ces Français qui avait eu l'occasion d'apprendre la langue caraïbe (tel ce Larivière, capitaine de barque, qu'utilisèrent les Français pour s'approprier de la Martinique en trompant les Indiens⁵⁸). Nous ne connaissons jamais l'identité de son ou de ses traducteurs, mais nous savons qu'il y en eut à cette phrase extraite des *Relations* :

Le P. Raymond et son interprète demandant à un *boyè* nommé *Jali* comment étoit fait son dieu, il dit qu'il étoit si vieux, si vieux que son baston à force de le porter en étoit tout luisant⁵⁹.

Dut-il, dans d'autres cas, se contenter du "baragouin" qui servait alors de langue de contact ? Raymond Breton n'en parle pas, et on ne sait pas s'il le pratiquait. Le plus probable, c'est que des deux côtés on essayait de parler la langue de l'autre, même si on ne la possédait pas à fond :

chéoüallayénrou enétapa bómpti timále huéolam càchi enétapa nouwali héolam, *tu es aussi ignorant et mal versé en notre langue comme je le suis en la tienne*⁶⁰.

Il est possible, enfin, que les gestes aient aussi tenu leur place dans le premier dialogue, comme le suggère le Flibustier :

Au commencement de notre arrivée chez eux, ils nous faisaient entendre ce qu'ils nous voulaient dire de deux façons. La première par quelque mot espagnol ou français, et l'autre par signes, et souvent il fallait deviner, et ne pûmes rien comprendre qu'après être demeurés longtemps avec eux⁶¹.

57 *Un flibustier...*, *op. cit.*, p. 116. Autre exemple : "In 1597 Dr. Layfield, chaplain of the Duke of Cumberland, noted that those of Dominica seemed anxious to learn English : for some of them, pointing to the limbs of their body one after the other, told us the names in their language and desired to know what they were called in English. This they then kept repeating till they were able to pronounce it well, or what to them seemed well enough and was fairly well indeed. Only that to every word that ended with a consonant they had to add a vowel, thus making of every monosyllabic word a polysyllabic one (Hakluyt, Richard : *The principal navigations, voyages, traffiques, and discoveries of the English nation*, 12 vol., Glasgow : J. MacLehose, 1903-5 : vol. 3. Cité par D. Taylor, *in Languages of the West Indies*, Baltimore and London : Johns Hopkins University Press, 1977, pp. 25-26.

58 Cf. G. Lafleur, *Les Caraïbes des Petites Antilles*, Paris : Karthala, 1992, p. 34.

59 R. Breton, *Relations...*, *op. cit.*, "Relation française", p. 58. Souligné par moi.

60 Cf. *infra*.

61 *Un flibustier...*, *op. cit.*, p. 116.

A voir combien de fois la question "Comment se nomme cela ?" et l'ordre "nomme-le !" apparaissent en données du Dictionnaire⁶², on peut imaginer le Révérend désigner à tout moment ce qui l'entourait et demander comment cela se nommait.

D'apprendre une langue "en immersion" dans le milieu, c'est déjà toute une affaire ; mais de l'analyser et de la décrire requièrent d'autres efforts et d'autres connaissances. On ne sait pas si le Père Raymond avait été préparé à ce genre de travail, ni de quel niveau furent ses études de grammaire au noviciat ; et, s'il parlait le latin, il y a fort à parier qu'il n'avait pas appris le grec puisqu'on le voit créer des étymologies fantasques comme

*Iouïallou. Les Français l'appellent ouragan, et l'ont peut-être pris des Grecs, chez lesquels il signifie un tourbillon*⁶³.

Le Père Breton parle de sa difficulté à apprendre la langue, difficulté due à la rapidité du débit vocal des Indiens et au fait qu'il s'agisse d'une tradition non écrite. Mais savoir une langue implique aussi que l'on soit capable de produire tous les énoncés que l'on veut dans cette autre langue, et, dans le cas précis de cette mission d'évangélisation, de prêcher ; il lui faut donc créer des néologismes, introduire des mots étrangers, adapter certains concepts caraïbes à la doctrine chrétienne. Car

ils n'ont point de mots pour exprimer les puissances de l'âme, comme la volonté, l'entendement, ny ce qui regarde la religion, la civilité. Ils n'ont aucun terme d'honneur, comme mestre, seigneur. Ils expriment pourtant quelques actes de l'entendement et de la volonté, comme se souvenir, vouloir. Es autres choses, la langue est copieuse et assez belle⁶⁴.

Je n'accorderai donc que peu d'importance à son affirmation "l'esprit des Sauvages est borné dans sa capacité"⁶⁵ ; elle me semble exprimer cette difficulté à rendre le dogme catholique en caraïbe. Plus important me semble le passage suivant :

Je ne puis vous communiquer que ce que les Sauvages m'ont appris : ils ne m'ont pu apprendre ce qu'ils ne connaissent pas et ils ne reconnaissent pas ce qu'ils ne voient pas et ce dont ils n'ont pas l'usage⁶⁶.

62 Cf. *infra*.

63 Cf. *infra*.

64 R. Breton, *Relations...*, *op. cit.*, "Relation française", p. 55.

65 Cf. *infra* p. i.

66 Cf. *infra* p. v.

On peut ainsi dire que le lexique d'une langue ne comprend que ce que les locuteurs sont intéressés à conceptualiser. Dans la situation de contact, les Caraïbes se sont montrés très actifs linguistiquement, empruntant des termes aux lexiques espagnol et français et, dans une moindre part, anglais et flamand. Le Père Breton en est conscient : "Peut-être que depuis ma sortie [des Antilles] ils en ont formés [des mots], en suite de la communication qu'ils ont avec nos Français"⁶⁷. Pour lui, si les Caraïbes sont intéressés par les concepts que propose la doctrine chrétienne, alors rien n'empêche qu'ils en empruntent les concepts. Mais au moment de la publication du *Dictionnaire*, le Père Breton regrette qu'il ne soit pas "rempli comme [les futurs missionnaires] le souhaiteraient"⁶⁸ ; je pense qu'il veut dire par là qu'il manque bien des termes nécessaires à l'exposition de la doctrine chrétienne.

Il est déjà mentionné dans la *Relation* que le Père Breton "fait un petit dictionnaire qu'il perfectionnera avec le temps"⁶⁹. Un "petit" dictionnaire ? Si ce n'est pas un euphémisme, Raymond Breton n'était qu'au début de l'élaboration de l'ouvrage en 1647, date de la rédaction de la *Relation française* d'où est tirée cette phrase. Près de vingt années séparent cette remarque de la publication du *Dictionnaire caraïbe-français* en 1665, et du *Dictionnaire français-caraïbe* en 1666. Quand a-t-il récolté les données du "grand" dictionnaire ? De 1647 à la fin de 1653 où il quitta la Guadeloupe ? C'est possible puisqu'en 1648 il était "chez les sauvages"⁷⁰, qu'il y retourna en 1649 où il se trouvait encore en 1650, "entouré de douceur". Il est probable qu'il utilisa ces longs séjours, et la confiance que lui accordaient alors les Caraïbes, pour affiner sa connaissance de la langue et annoter les exemples qui apparaîtront dans les dictionnaires.

Comment expliquer que onze années séparent son retour de la Guadeloupe en 1654 de la publication de l'ouvrage ? Il est difficile de le suivre avec précision dans tous ses déplacements après son retour en France. A quoi passa-t-il alors son temps ? La seule certitude, c'est le soutien que lui apporta Claude André Leclerc, Seigneur de Château du Bois. Ce riche gentilhomme bourguignon avait lui-même vécu quelques mois parmi les Caraïbes de la Dominique après que Breton eut déjà quitté l'île et il s'intéressait à la Mission. C'est lui qui finança la publication du catéchisme, des deux dictionnaires et de la grammaire. Il est tout simplement possible que les

67 *Idem.*

68 *Idem.*

69 R. Breton, *Relations...*, *op. cit.*, "Relation française", p. 125.

70 R. Breton, *Relations...*, *op. cit.*, "Relatio B", pp. 182 et suivantes.

longues années qui séparent le retour de Breton de la publication de ses écrits aient été partiellement occupées par le tri de ses notes linguistiques.

Ces notes linguistiques, j'en stipule l'existence, mais sans aucune preuve. On peut, en effet, se demander dans quelle mesure le Père aurait pu réaliser le dictionnaire de mémoire, après son retour en France, même s'il avait une très bonne connaissance de la langue :

Jé reviendrai de la Dominique, lorsque je saurai si bien la langue que je ne la pourrai plus oublier⁷¹.

Voici quelques exemples, pris quasi au hasard, qui montrent que les données avaient vraisemblablement été récoltées à la Dominique, tant les énoncés sont ancrés dans une situation vécue, tant ils sont pris sur le vif :

ácan nacamíchen yára boubara, *n'avez-vous pas trouvé mon mouchoir ?*⁷²

chién-chien commólacoüia-bouicayem bicayábani yakéta óni, *hors de là, chien, va-t-en secouer tes puces plus loin*⁷³, **ibírapa-ouáman chéu cheémén tiénliöüa bebéite**, *Enfants, sacquons nos voiles et n'en portons point, ou nous tomberons aval-le-vent et ne pourrons regagner*⁷⁴, etc.

Se pose maintenant l'inévitable question : la langue qui nous est présentée ici, en quoi a-t-elle été aménagée par le Père Breton ? Est-elle vraiment celle que parlaient les Caraïbes ? Comment savoir, en effet, quelle fut la participation des Indiens à la collecte des données ? Ils semblent n'avoir pas été très coopérants, mais telle est l'attitude à laquelle s'affronte le plus souvent le linguiste de terrain :

Vous ne sauriez vous persuader la peine que j'ai eue de dérober ces mots de la bouche des Sauvages, qui ne parlent jamais aisément s'ils ne sont dans leur vin ; combien de temps j'ai été Sauvage parmi eux, retiré sur une grève, attendant leurs bonnes grâces assez difficiles à gagner, leur commodité assez rare et l'opportunité très bizarre⁷⁵.

Pour savoir s'il s'agit d'une description fidèle, il suffirait de la comparer à d'autres sources. Mais l'oeuvre du Père Raymond Breton est, de nos jours, l'unique source linguistique à laquelle se reporter ; aucune vérification sur

71 Cf. *infra*, entrée **Ouboutípfeti**, *oublier*.

72 Cf. *infra*.

73 Cf. *infra*.

74 Cf. *infra*.

75 Cf. *infra* p. iii, "Aux Révérends...".

d'autres descriptions du caraïbe tel qu'il était parlé à l'époque⁷⁶ n'est donc possible.

On peut néanmoins comparer l'ancien caraïbe des Iles avec le garifuna parlé⁷⁷ aujourd'hui par les Garinagu⁷⁸ sur la côte atlantique de l'Amérique Centrale. Ceux-ci sont les descendants de Noirs raziés par les Caraïbes lors d'attaques contre les colonies espagnoles au XVI^e siècle, peut-être aussi d'occupants de bateaux d'esclaves naufragés sur les îles caraïbes, ainsi que de "marrons" ayant fui vers Saint-Vincent. Ils s'imprégnèrent de la langue et de la culture de leurs maîtres caraïbes. Ils prospérèrent et se libérèrent peu à peu de leur servitude, fondant bientôt une nation qui se pensait "caraïbe" — les Anglais les nommèrent *Black Caribs* — et qui fonctionnait selon les mêmes règles culturelles : tout comme les Caraïbes, ils se mirent à enlever des femmes indiennes, et se métissèrent.

Ils formèrent donc un groupe, culturel et linguistique, qui, à l'inverse des "Caraïbes rouges", survécut aux guerres de la colonisation et aux épidémies amenées par les Européens ; ils conservèrent "leur" langue. C'était là une population que les colonisateurs ne pouvaient se permettre d'ignorer ; le Père Labat dit, par exemple, à leur sujet :

Outre les sauvages, cette île [Saint-Vincent] est encore peuplée d'un très grand nombre de nègres fugitifs, pour la plupart de la Barbade, qui étant au vent de Saint Vincent donne aux fuyards toute la commodité possible de se sauver des habitations de leurs maîtres dans des canots ou sur des piperis, ou radeaux, et de se retirer parmi les sauvages. Les Caraïbes les ramenaient autrefois à leurs maîtres lorsqu'ils étaient en paix avec eux, ou bien ils les portaient aux Français ou aux Espagnols, à qui ils les vendaient. Je ne sais par quelle raison ils ont changé de méthode, et ce qui les a portés à les recevoir parmi eux et à les regarder comme ne faisant qu'un même peuple. Ils s'en repentent à présent très fort, et très inutilement, car le nombre de nègres s'est tellement accru, ou par

76 Notons cependant que le manuscrit anonyme de Carpentras (*Un flibustier...*, *op. cit.*) présente un petit nombre de termes dans la variante caraïbe parlée à l'époque à Saint-Vincent, rassemblés dans un glossaire à la fin de l'ouvrage.

77 Les travaux de Douglas Taylor sont la référence obligatoire en ce qui concerne l'analyse linguistique de cette langue ; les plus accessibles sont : D. Taylor *The Black Carib of British Honduras*, Viking Fund : Publications in Anthropology 17 ; New York : Johnson Reprint Company, 1967 ; *Languages of the West Indies*, Baltimore and London : John Hopkins University Press, 1977.

78 Le terme **garinagu**, nom collectif, utilisé pour désigner la population dans son ensemble (les Garinagu), vient du caraïbe **callínago** "caraïbe", et l'adjectif **garifuna**, utilisé en fonction de qualificatif (langue garifuna, personne garifuna...), vient du caraïbe **callíponam** "caraïbe", comme on le voit dans le *Dictionnaire* à l'entrée **Callínago**. Cf. *infra*.

ceux qui les sont venus joindre de la Barbade, ou qui sont nés dans le pays, qu'il surpasse de beaucoup celui des Caraïbes, de sorte qu'ils les ont contraints de partager l'île avec eux et de leur céder la Cabesterre. Mais ce n'est pas encore cela qui chagrine le plus les sauvages, c'est l'enlèvement fréquent de leurs femmes et de leurs filles, dont les nègres se saisissent quand ils en ont besoin, et qu'il n'est pas possible de retirer de leurs mains, parce qu'étant plus braves, et en plus grand nombre, ils se moquent des Caraïbes, les maltraitent, et les obligeront peut-être un jour d'aller chercher une autre île, si tant est qu'ils veulent bien leur laisser la liberté, et ne les faire pas travailler pour eux comme leurs esclaves, ce qui pourrait bien arriver⁷⁹.

La comparaison lexicale de ces deux langues montre que, mis à part les mots qu'ont remplacés les emprunts — au français surtout, à l'espagnol aussi, et dans une moindre mesure à l'anglais, parfois au flamand —, les Garinagu reconnaissent sans grand effort la plupart des formes caraïbes (C) à partir du garifuna (G), moyennant une adaptation phonologique, par exemple :

C **abínaca** ⇒ G **abínaha** "danser",

C **taboubéreti** [tabubéreti] ⇒ G **dabubéreti** "il est large",

C **acacótoïa** [akakótuwa] ⇒ G **agaguduwa** "se réveiller",

C **yalipu** ⇒ G **yalifu** "pélican", etc.

Il faut aussi prendre en compte des changements morphologiques qui demanderaient à être étudiés précisément — ainsi à **acámbaca** "entendre, savoir", verbe qui semblé intransitif pour Breton, correspondent en garifuna deux formes, **agánbaha** "écouter quelqu'un" et **agánba** "entendre, faire attention à" toutes deux transitives. Il reste enfin un point non élucidé, et qui semble d'importance : alors que les Garinagu reconnaissent facilement les mots caraïbes, tant par la forme que par le sens, ils disent ne pas comprendre les énoncés donnés en exemples dans le *Dictionnaire*. Il y a là une véritable difficulté qu'une étude comparative avec les langues caribes et arawak encore parlées aujourd'hui sur le Continent pourrait aider à résoudre.

Le Père Breton considérait que le caraïbe était une langue difficile à apprendre. Parmi les différentes explications qu'il donne à cette difficulté, il en note une qui mérite qu'on s'y attarde car elle continue à poser question aujourd'hui :

La seconde [raison de cette difficulté] est qu'ils ont diverses sortes de langages. Les hommes ont le leur et les femmes un autre, et encore un autre pour les

79 J.B. Labat, *op. cit.*, pp. 295-296.

harangues et traités de conséquence, que les jeunes gens même n'entendent pas bien⁸⁰.

Ce point est plus clairement explicité dans la *Relation latine* de 1654 :

• bien que les Insulaires soient venus du Continent, leur langue n'aurait déjà plus été la même, à l'époque de Breton, que celle des Caribes de la côte.

caribe continental # langue insulaire

• par ailleurs, la langue insulaire aurait été "à son tour double". Il y aurait eu

deux langages [...] l'un populaire, l'autre plus raffiné dont ils se servent pour les choses sérieuses, et que la jeunesse ignore⁸¹.

langue des hommes pour les affaires "sérieuses" # langue autre

• Une fois mis à part ce parler dit "sérieux" des hommes, on devrait trouver la langue commune à tous les insulaires. Or Breton dit qu'elle comprenait à son tour deux "dialectes" différents, l'un pour les hommes et l'autre, pour les femmes

[cette langue] diffère pour les hommes et pour les femmes et il est ridicule chez eux de parler avec les femmes le dialecte masculin et *vice versa*⁸².

"dialecte" des hommes # "dialecte" des femmes

Qu'il existe des normes socio-linguistiques, cela n'a rien d'étonnant et se trouve largement attesté de par le monde ; il n'est pas rare qu'une faible partie du lexique, que certaines caractéristiques morphologiques, que des tournures syntaxiques caractérisent l'usage de l'un ou l'autre sexe ; mais, dans ce cas, la langue n'est pas traversée dans son entier par ces distinctions. A l'inverse, toute la langue des Iles est traversée par des usages propres à chaque sexe. Ce que ne savait pas Breton, mais que nous savons aujourd'hui, c'est que la langue dite "caraïbe" est, en fait, une langue arawak⁸³ comportant des formes caribes en très grand nombre, une quantité qui dépasse les possibilités d'emprunt ordinaires. Ce que nous savons aussi en nous appuyant sur le *Dictionnaire français-caraïbe* — mais le relevé exhaustif et précis de ces formes ainsi que leur analyse restent à faire — c'est que, lorsqu'il y a

80 J. Rennard, *op. cit.*, p. 49.

81 R. Breton, *Relations...*, *op. cit.*, "Relation A", p. 132.

82 *Idem.*

83 Lucien Adam est le premier à l'avoir découvert. Cf. L. Adam & Ch. Leclerc, *Grammaire Caraïbe...*, *op. cit.*, pp. 9 et sv. Se reporter à l'introduction d'O. Renault-Lescure, dans ce même ouvrage.

opposition lexicale entre des usages réservés aux hommes et des usages réservés aux femmes, les premiers font apparaître des formes majoritairement, mais pas exclusivement, caribes, et les second, des formes majoritairement arawak. Au niveau morphologique, cette distribution est beaucoup plus nette : les hommes utilisent encore, à l'époque de Breton, certains morphèmes caribes (négation, possession de 1^{ère} et 2^{ème} personnes...) alors que la morphologie utilisée par les femmes est strictement arawak.

L'histoire de ce peuple peut-elle expliquer une caractéristique linguistique aussi peu courante ? Ce point pose aujourd'hui de sérieuses questions aux historiens, aux ethnologues et aux linguistes : quelles sont les modalités du peuplement indien des Petites Antilles ? Quels furent les événements qui amenèrent à se rencontrer des populations caribes et arawak ? Le dialogue que je tente de mener avec le Père Breton n'apporte que peu de réponses à ces questions :

- Les Caraïbes sont-ils venus du Continent ? Oui.

On ne saurait rien colliger de tous leurs songes et mensonges touchant leur origine sinon qu'ils sont descendus des peuples les plus voisins des îles qui sont à la terre ferme⁸⁴.

- Qui sont les premiers habitants des Îles, des Arawak ou des Caribes ? Les avis étaient déjà partagés à l'époque de la colonisation ; on le voit dans la version "parisienne" de la *Relation de l'Isle de la Guadeloupe* dont on pense qu'elle est le corrigé par Breton d'une première version dite "romaine", écrite par Armand de la Paix, où apparaît la phrase :

Nos Karaïbes disent par une tradition certaine parmi eux, qu'ils sont les premiers habitans des Îles.

transformée par Breton, dans la deuxième version, en :

Nos Karaïbes disent par une tradition certaine parmi eux qu'ils ont tués les Alouaques, premiers habitans des Îles⁸⁵.

- Quel crédit accorder aux témoignages recueillis par le Père Breton ?

C'est la croyance de plusieurs français qu'il y avait d'autres habitants dans ces îles devant les Caraïbes desquelles ils ont été chassés. Et sont fondés sur ce que (et il est certain même au dire des sauvages) il y a encore dans quelques îles de ces gens-là qui se sont retirés dans les montagnes qui sont blancs comme les

84 J. Rennard, *op. cit.*, p. 46.

85 R. Breton, *Relations...*, *op. cit.*, "Relation française", p. 53.

français et portent la barbe longue. Monsieur d'Esnameuc, gouverneur de Saint Christophe assura le Père Raymond qu'il y en avait à Saint Christophe. Les Caraïbes assurent qu'il y en a à la Guadeloupe [...]. Et il est assuré qu'il y en a à la Dominique car ils en voient souvent. Lorsque le Père Raymond fut la première fois à la Dominique en [mil] six cent quarante deux les sauvages avaient surpris une homme, une femme et une fille de ceux-là. Ils tuèrent et mangèrent l'homme et firent esclaves la femme et la fille⁸⁶.

- Les Caribes et les Arawak étaient-ils de féroces ennemis ?

Ils ont une haine implacable contre les Allouaques qui sont de certains peuples de terre ferme, et autres alliés aux Allouaques qui habitent en l'île de la Trinité ou dans les rivières de la terre ferme où il y a des nations innombrables. Nos sauvages surprennent quelquefois les Allouaques et en tuent quelques-uns, en font d'autres prisonniers dont ils mangent les mâles et font esclaves les femmes. Les Allouaques leur rendent bien leur change et les attaquent souvent et ne leur font pas plus doux traitement⁸⁷.

- N'entretenaient-ils pas plutôt des relations d'alliance ?

Ils [les Caraïbes] disent qu'ils les [les karakoulis, bijoux précieux] ont des Allouaques, qui sont leur ennemis. Car il y en a d'entr'eux quelques-uns qui nonobstant leur inimitié commune contractent amitié avec quelques Allouaques, et lorsque leur nation y va faire la guerre contre eux, ils vont visiter ceux avec qui ils ont contracté et leur font des présents en échange desquels les Allouaques leur donnent de ces *karakoulys*⁸⁸.

Quelle que soit la reconstitution historique de la rencontre entre Caribes et Arawak, je pense que les hommes et les femmes des Iles étaient déjà solidaires, à l'époque où Breton se trouvait parmi eux, dans la volonté de maintenir la distinction entre des usages linguistiques réservés aux seuls hommes et d'autres, réservés aux seules femmes. Et les Garinagu la maintiennent encore aujourd'hui. On pourrait penser qu'ils ont reçu ces formes en héritage, qu'ils les ont mémorisées et ont maintenu la différenciation linguistique des sexes telle quelle par une sorte d'automatisme. Mais la mémoire n'est pas puissante au point de conserver des différences lexicales qui n'ont plus lieu d'être dans des conditions sociales nouvelles (l'exil sur la côte, la disparition de toute relation avec les Caribes de la côte, la fin du rapt de femmes arawak dans d'autres communautés...). Si elle ne tenait qu'à des raisons historiques et aux contacts entre populations du fait d'invasions, d'alliances commerciales ou guerrières, l'opposition entre formes

86 J. Rennard, *op. cit.*, p. 46.

87 J. Rennard, *op. cit.*, p. 69.

88 R. Breton, *Relations..., op. cit.*, "Relation française", p. 61.

propres aux hommes et formes propres aux femmes aurait normalement dû disparaître.

Et c'est bien ce qu'atteste le lexique garifuna, où seul un petit nombre d'oppositions lexicales (un vingtaine, approximativement et dans l'état actuel de ma recherche) caractérisent encore aujourd'hui la distinction des sexes, expressions dont je donne des exemples à la suite⁸⁹ :

	garifuna		Breton ⁹⁰	
	Hommes	Femmes	Hommes	Femmes
1	au	núguia	áo	noúcoya
		je, moi		je, moi
2	amürü	búguia	ámanle	boúcoya
		tu, toi		tu, toi
3	anasi	gúnwenwen	<i>autres mots</i>	
		araignée		
4	aríran ⁹¹	gayu	alliran	cáyou ⁹²
		poulet		poule, coq

89 La plupart de ces formes sont citées par D. Taylor, *Languages...*, *op. cit.* ; elles sont reprises dans Salvador Suazo *Conversamos en garifuna*, Tegucigalpa : COPRODEIM / Ed. Guaymuras, 1994. J'en ai vérifié la permanence au Belize, où j'ai relevé quelques variations d'emploi peu importantes.

90 Exemples tirés du *Dictionnaire caraïbe-français*.

91 Tous les informateurs ne sont pas unanimes à faire de ce mot une forme réservée à l'usage des hommes.

92 Emprunt à l'espagnol *gallo* "coq". Sur la quinzaine d'occurrences relevées dans le *Dictionnaire*, la majorité apparaît avec la traduction "poule".

	*		acat, b^áti ⁹³
5	ügüraü arütübü ⁹⁴	ügüraü	ébou, ibónem écra, nécra
	hamac		lit de coton
6	gunubu forte averse de pluie	huya	conóboüi pluie ⁹⁶
			95
7	üma chemin	émeri	éma, n-éma-li ou n-éme-li chemin
8	wügüri homme	eyeri	oüekélli ⁹⁷ homme
9	würi femme	hiñaru	oüéle femme
10	n-uguchu ma mère	i-chanum	n-oucouchourou ⁹⁸ ma mère
11	n-uguchi mon père	i-óuman	n-oucouchili mon père

93 Breton ne précise pas s'il s'agit du lexique des hommes ou des femmes ; dans les exemples apparaissent tout autant **acat** que **báti** et **ébou**, plus rarement **écra**. On reconnaît à la morphologie (formes possessives) que **ébou** est caribe et **écra** (aussi orthographié **ekera**) est arawak. La forme garifuna **ügüraü** est issue de **ekera** et dans **arütübü** on retrouve **ébou**.

94 Emploi considéré comme vieilli en garifuna aujourd'hui.

95 Le *Dictionnaire français-caribbe* donne la forme **oya** pour les femmes.

96 Il y a vingt-sept occurrences de cette forme dans le *Dictionnaire*.

97 Les quatre formes sont attestées en entrée dans le *Dictionnaire*, mais ce n'est qu'à **oüekélli** qu'on trouve le corollaire pour les femmes, précédé de la lettre f.

98 **Noucouchouroutónarou**, littéralement "ma mère [par] l'eau": les enfants appellent ainsi les femmes de leur père qui ne sont leurs véritables mères (cf. *infra*). Il n'y a sinon qu'une seule occurrence de cette forme dans le *Dictionnaire*, pour deux occurrences de la forme caribe.

12a	-írani	99		-iránnium ¹⁰⁰
	belle-soeur			beau-frère
12b		-aníre	-anníre	-aníre
		beau-frère	belle-soeur	beau-frère ¹⁰¹
13	yagana	nugune		canáoa, noucounni ¹⁰²
	ma pirogue ¹⁰³			pirogue, canot.
14	yudi	nui	ioútti (ou ioúti)	nói ¹⁰⁴
	mon morceau de viande			ma pitance

99 Ces paires de mots réfèrent à un même degré de parenté (alliance) et désignent une relation entre des individus opposés par le sexe ; les cases vides correspondent à une autre paire de mots, différents lexicalement, qui désigne le même degré de parenté mais pour des individus de même sexe ; je ne les donne pas en exemple car l'évolution subie en garifuna est telle qu'elle mériterait un long développement. Cf. Sybille de Pury Toumi "Si tu remontes jusqu'à Adam et Eve...", *Amerindia* n° 18, Paris : A.E.A, 1993.

100 Lorsque le mot apparaît en entrée, c'est avec la traduction "beau-frère" ; on trouve une seule autre occurrence du mot dans tout le *Dictionnaire*, dans un exemple (*infra*) où il est alors traduit par "belle-soeur".

101 La forme **nanníre** apparaît en entrée avec la traduction de "belle soeur" et la forme **naníre**, en entrée aussi, avec la traduction de "beau-frère" (*infra*), ce deuxième sens étant également attesté dans le *Dictionnaire français-caribbe*. Il y avait donc déjà, à l'époque où enquêtait Breton, une hésitation sur ces formes et un possible croisement du type "je t'appelle comme tu m'appelais".

102 On trouve dans un exemple la forme **nhácouni**, *leur canot* : la racine lexicale comporte donc bien un a initial, ce qui explique la forme garifuna réservée aux hommes, **yagana**, identique lexicalement (**agana**, avec harmonie vocalique) mais distincte par le figement de l'ancien possessif de première personne caribe, **i-**.

103 Les exemple 13 et 14 montrent un figement en garifuna du pronom possessif caribe, **i-** "mon", pour les hommes.

104 C'est la forme arawak **nói** qui apparaît en entrée lexicale dans le *Dictionnaire* ; elle comporte le possessif de première personne arawak **n-** ; mais on trouve aussi la forme caribe dans plusieurs exemples à d'autres entrées. Les exemples garifuna montrent l'alternance entre les possessifs caribe et arawak.

15	digéne bá	óufuda bá ¹⁰⁵	tŷKéneba ¹⁰⁶	aóphotacoüaba ¹⁰⁷
	dépêche-toi		hâte-toi	dépêche, expédie

La distinction entre des formes propres aux hommes et des formes propres aux femmes est donc encore aujourd'hui repérable en garifuna (1 et 2, 6, 8 et 9) et, de façon moins claire, dans les exemples 5, 7 et 15. Les exemples 10 et 11 témoignent de sa disparition. L'exemple 13 montre une différence anciennement morphologique (préfixe personnel aujourd'hui figé), mais sur une même racine lexicale ; l'exemple 14 oppose tout à la fois les racines lexicales et les anciens préfixes personnels. L'évolution la plus intéressante se repère à l'exemple 12 où un double échange (de référence et d'usage) semble répondre à une logique du type "je t'appelle par le nom que tu me donnais".

Le nombre des expressions qui opposent les usages selon le sexe n'est cependant pas suffisant pour dire que l'opposition entre un lexique des hommes et un lexique des femmes a été conservée en garifuna. Elle l'a pourtant été, ou plutôt elle a été réinventée, non pas dans le lexique mais dans la morphologie. On le voit dans des formes comme :

tute me (H) / **lite me** (F) "bientôt",

guen to (H) / **guen le** (F) "maintenant",

tugura buga (H) / **ligira buga** (F) "il y a peu" etc.

C'est un type de formes qui, en français par exemple, fait intervenir la référence au locuteur ("maintenant" désigne en français un temps localisé par rapport à l'élocution du "je" locuteur). Les formes garifuna font aussi apparaître le temps de l'interlocution, mais elles sont construites par croisement : on y trouve toujours un pronom de troisième personne du genre opposé à celui du locuteur (**tu**¹⁰⁸, **to** "elle" (H), **li-**, **le** "il" (F)) ; ici le temps et

105 La forme réservée aux hommes n'apparaît, selon mes données, qu'à l'impératif. Le verbe **óufuda-ha** est dans les autres contextes commun aux deux sexes ; il est synonyme du verbe **afuresa-ha**, qui a pour origine l'espagnol ; *apúrese* ! "dépêchez-vous !".

106 Forme attestée dans le *Dictionnaire français-caraiïbe* mais absente du *Dictionnaire caraiïbe-français*.

107 Forme elle aussi tirée du *Dictionnaire français-caraiïbe*.

108 On remarquera l'assimilation vocalique pour **tu-** et **li-**.

le lieu de l'élocution se repèrent par rapport au sexe opposé à celui du locuteur.

Taylor a aussi remarqué, mais il ne s'attarde pas sur ce point qui mériterait d'être analysé de façon rigoureuse, que les locuteurs peuvent, dans certains contextes, jouer avec le genre des noms pour marquer leur point de vue d'homme (en mettant le nom au féminin) ou de femme (en mettant le nom au masculin)¹⁰⁹. S'il y a eu réinsertion dans la morphologie d'une distinction linguistique qui n'arrivait plus à se conserver dans le lexique, faute d'avoir mémorisé quels termes étaient d'origine caribes et quels, d'origine arawak (tendance déjà attestée dans le *Dictionnaire*), c'est bien pour répondre à une volonté culturelle.

La distinction linguistique des formes servait déjà dans la langue caraïbe, et sert encore aujourd'hui, à promouvoir le dialogue. Le locuteur, lorsqu'il s'adressait à quelqu'un, devait préciser de quel point de vue il parlait, à savoir de l'homme à la femme ou de la femme à l'homme ; c'est pourquoi seuls les pronoms de première et deuxième personnes se soumettent à l'opposition des sexes :

áo (H : caribe) / **noúcoya** (F : arawak) "je",

ámanle (H : caribe) / **boúcoya** (F : arawak) "tu".

Par contre, lorsqu'on évoquait le monde (troisième personne), le problème de la distinction ne se posait plus, et les hommes comme les femmes utilisaient autrefois — et utilisent aujourd'hui — les mêmes formes : hommes et femmes disaient *likia* "il" pour désigner un homme, et *tokoya* "elle", pour désigner une femme. Il ne s'agit donc pas pour les hommes et pour les femmes de se constituer en deux groupes ennemis qui se poseraient en exclusion l'un de l'autre et nommeraient le monde chacun à sa façon, mais plutôt d'affirmer que toute relation dialogale entre un homme et une femme doit passer par la marque d'une différence linguistique.

Il semble que le Père Raymond ne se soit pas intéressé à cette caractéristique si spécifique du caraïbe et, pire, qu'il ait évité d'y attirer l'attention, dans la mesure peut-être où il n'y avait là aucune correspondance possible avec le français. Dans le *Dictionnaire caraïbe-français* si à l'entrée **áo** "je", la forme réservée aux hommes apparaît bien

109 Cf. D. Taylor, *Languages...*, *op. cit.*, p. 59.

Ao, c'est moi, je. Si on demande à quelqu'un: **Cátabou ?** qui es-tu ? il répondra : **áo callamiéna**, ou **áo Oucále**, je suis le Baron, ou je suis Amichon¹¹⁰,

ce n'est, par contre, pas le cas de **noúcoya** "je", forme réservée aux femmes. On ne peut ici parler d'ignorance car le Père Breton connaît parfaitement les formes employées par les femmes, il les mentionne dans le *Dictionnaire français-caraïbe*. Dans la *Grammaire*¹¹¹, alors qu'il est assez prolix sur le genre des noms, il évite simplement de théoriser la différence qui existe entre les formes propres aux hommes et celles propres aux femmes en ce qui concerne les pronoms. Il simplifie, soit en présentant les différentes formes sans autre commentaire — "Les pronoms personnels sont, **ào**, **noúcoya**, **ínara**, *ie ou moy*"¹¹² —, soit en se contentant de marquer les formes propres aux hommes — "Les pronoms démonstratifs sont **ào**, *moy*, **ámanle**, *toy*, **likía**, *luy*..."¹¹³. On ne peut pas parler ici de lacune, mais plutôt de gêne devant une opposition inexplicable du point de vue des langues romanes.

Quelles que soient les critiques qu'on peut lui faire, le *Dictionnaire* n'en est pas moins une véritable mine d'informations sur les savoirs caraïbes ; on voit s'élaborer sous nos yeux la façon dont s'en effectua la transmission. Les emprunts du caraïbe¹¹⁴ aux langues européennes sont cependant moins courants qu'en garifuna où leur nombre peut étonner. Mais on y voit le français utiliser, lui aussi, un nombre conséquent de mots caraïbes, comme dans :

áticonê, est une plante que nos Français nomment comme les femmes des Sauvages, **oüallóman**¹¹⁵,

parfois en modifiant leur forme :

aócoma, c'est le chêne du pays, que nous appelons **Acoma**¹¹⁶.

Mais, la plupart du temps, les Français évitent les formes autochtones ; ils inventent des correspondances : on trouve des néologismes

110 Cf. *infra*.

111 L. Adam & Ch. Leclerc, *Grammaire Caraïbe...*, *op. cit.*, pp. 9 et sv.

112 *Ibid.* p. 17.

113 *Ibid.* p. 19.

114 Se reporter aux notes dans le présent ouvrage.

115 Cf. *infra*.

116 Cf. *infra*.

Ichétecou, un bois poli qui sert à tourner la cassave quand on la fait cuire, les Français l'appellent un caret parce qu'on prenait autrefois une écaille de caret pour cela¹¹⁷,

ou encore des analogies, particulièrement nombreuses

bamáta, c'est un grand arbre appelé poirier (peut-être à cause que ses feuilles sont semblables à celles du poirier),

dont on se demande parfois d'où elles tirent leur ressemblance

caourobali, cet arbre n'a point de ressemblance avec nos noyers, ni son fruit avec nos noix, et pourtant, on appelle l'arbre : noyer, et le fruit : noix de courbaril¹¹⁸ ;

chíchira, c'est le violon des Sauvages, une calebasse dans laquelle il y a une douzaine de pierrettes dedans qu'on fait sonner à la cadence d'une chanson¹¹⁹.

La transmission des savoirs se fit, le *Dictionnaire* nous en donne la preuve, mais quand et à qui ? Est-ce avant l'établissement de la colonie, dans la période qui précéda 1625 où les Indiens côtoyaient pacifiquement les quelques Français installés sur leurs terres, les marins venant faire l'aiguade et de rares pirates attendant la bonne saison ? Ou bien, plus tard, durant la cohabitation conflictuelle entre les colons et les Indiens ? Quelle part y eurent les Noirs ? Que se passa-t-il, par exemple, lors des marronnages ? Il nous est impossible de donner une réponse précise à ces questions, et certainement il y en a plus d'une.

On peut, par exemple, se demander si les savoirs africains et caraïbes se mélangèrent, trouvèrent vie dans une comparaison réciproque, donnèrent naissance à des créations. On voit, en effet, les esclaves s'emparer des techniques autochtones ; ainsi, la description que donne le Père Labat de la chasse au lézard :

M. Michel me donna un jour le plaisir de la chasse au lézard. Nous y fûmes, accompagnés d'un nègre qui portait une longue perche au bout de laquelle il y avait une petite corde accommodée en noeud coulant, qu'on appelle aux Iles un *caboya*. Après avoir beaucoup cherché, le nègre en découvrit enfin un qui était étendu tout de son long sur une branche sèche, et qui se chauffait au soleil. Aussitôt le nègre se mit à siffler, à quoi le lézard prenait tant de plaisir qu'il avançait la tête comme pour découvrir d'où venait le son. Peu à peu le nègre

117 Cf. *infra*.

118 Cf. *infra*.

119 Cf. *infra*.

s'approcha de lui toujours en sifflant, et commença à lui chatouiller les côtés, et ensuite la gorge avec le bout de la gaule. Il semblait que le lézard y prenait plaisir car il s'étendait en se tournant doucement, comme un chat qui est devant le feu en hiver ; il sut enfin si bien le chatouiller et l'endormir, pour ainsi dire avec son sifflement, qu'il lui fit avancer la tête hors de la branche, suffisamment pour lui passer le caboya dans le cou, et aussitôt il lui donna une vigoureuse secousse qui le fit tomber à terre. Dans l'instant qu'il y fût et avant qu'il pût se reconnaître, le nègre le saisit de la main droite à l'endroit où la queue joint le corps, et lui mit le pied gauche sur le milieu du corps...¹²⁰

Cette technique est d'origine caraïbe. En effet, le mot **caboya** apparaît dans le *Dictionnaire français-caraïbe* avec le sens de "corde"¹²¹ ; et l'on découvre dans le *Dictionnaire caraïbe-français* à l'entrée "**chou-chou, un chien**" que les Indiens élevaient des sortes de chiens pour la chasse au cochon, à l'agouti et au lézard, mais aussi qu'ils chassaient ce dernier en lui passant un lacet coulant autour du cou :

*Mápoya ámouche. C'est un arbre sur lequel on trouve assez souvent des gros Lézards, qui en broutent toutes les feuilles, c'est de là qu'on leur jette un noeud coulant au col, sans qu'ils fuient*¹²².

Alors, qui l'a enseignée au serviteur ? Un Caraïbe avec lequel il aurait entretenu des relations ? Un colon français qui l'aurait lui-même reçu en héritage des échanges de ses pairs avec les Indiens ?

Ces quelques remarques introductives montrent que plusieurs lectures peuvent être faites du *Dictionnaire*. Il est possible de le considérer comme un véritable musée qui a fixé, grâce à l'écriture, ce que l'oralité n'a pas su conserver ; parfois comme un palimpseste qu'il nous faut déchiffrer pour trouver les traces effacées de ce qui est vivant aujourd'hui.

Les mots doivent témoigner des relations qui s'établirent entre les différentes populations en présence, de l'accueil que leur réservèrent ceux qui considéraient que ces terres renfermaient les esprits de leurs ancêtres, de l'appropriation des lieux et des concepts par les nouveaux arrivants, et enfin des manifestations d'exclusion. Pourquoi, par exemple, les Garinagu n'eurent-ils pas besoin de créer de créole ? Et est-ce que les cultures africaines dont ils étaient porteurs s'introduisirent dans la culture garifuna ? Se demander aussi quelle place tient le lexique caraïbe dans le lexique créole

120 J.B. Labat, *op. cit.*, pp. 83-84.

121 Cf. *infra*.

122 Cf. *infra*.

— pourquoi certains mots caraïbes sont encore en usage aujourd'hui aux Antilles, et pourquoi ceux-là spécifiquement...

On peut partir à la recherche de ce qui a été "traduit" du caraïbe au français ou au créole. Mais le Père Breton serait bien surpris si je lui disais que la valeur de son oeuvre tient, pour moi, non seulement dans une traduction qui témoigne du contact entre plusieurs populations, mais aussi dans la description d'une langue et d'une culture riche par sa résistance à se laisser traduire. Car ce que m'a appris la langue caraïbe, c'est qu'il faut de l'altérité pour établir un dialogue.



Le caraïbe insulaire, langue arawak : un imbroglio linguistique

Odile Renault-Lescure

Le *Dictionnaire caraïbe-français* du Père Breton est un pont jeté entre deux langues qui, pour des raisons propres à chacune d'elles, continuent à susciter un intérêt qui n'est pas que linguistique. L'une et l'autre portent de nombreuses traces de contacts multiples dont nous n'avons pas fini de décoder les informations.

Nous nous intéresserons plus particulièrement dans ces pages à la partie caraïbe, en commençant simplement par nous demander ce que signifie cet adjectif. La consultation d'un dictionnaire usuel de la langue française nous donne la définition suivante :

CARAÏBE Qui se rapporte aux Caraïbes (îles, etc.)¹.

La majuscule initiale nous fait supposer qu'il peut aussi s'agir d'hommes et le pas suivant nous conduit à ouvrir un dictionnaire spécialisé. Le *Dictionnaire de l'ethnologie*, largement diffusé en édition de poche, propose l'article suivant :

Caraïbe (ou Caribe, ou Karib)

L'une des grandes familles linguistiques de l'Amérique du Sud ou la tribu indienne dont elle tire son nom. Au moment de la conquête espagnole, les Caraïbes habitaient sur le continent et dans les Antilles méridionales (ou Petites Antilles). Certains pensent qu'ils étaient originaires des plateaux situés près des sources du Xingu et du Tapajos (Brésil). Actuellement seule une tribu de Guyane anglaise porte ce nom (plus souvent épelé *carib*), mais on trouve disséminées dans tout le Nord-Ouest de l'Amérique du Sud, de nombreuses ethnies appartenant à la famille linguistique Caraïbe, par exemple les Makiritare et les Panare (Venezuela), les Yukpa (Venezuela et Colombie), les Makusi, les Waiwai (Guyane anglaise), etc. (angl. : *Carib*, ou *Karib* (tribu) ; *cariban* (famille linguistique)².

1 *LE PETIT LAROUSSE*, 1993, Paris : Larousse, p. 185.

2 PANOFF M., PERRIN M., 1973, *Dictionnaire de l'ethnologie*, Paris : Petite Bibliothèque Payot, p.52.

Cet article de dictionnaire renvoie à plusieurs choses. Dans leur ordre d'apparition : des dénominations variées, une famille linguistique, une ethnie amérindienne à l'origine du nom, une localisation géographique, l'origine du peuplement.

Le nom est évocateur. Le véritable casse-tête qu'il représente dès lors qu'on veut s'en approcher concrètement, est relevé par tous les auteurs et parfaitement résumé par Grenand et Grenand dans un article d'ethno-histoire concernant des populations indiennes de l'Amazonie :

On ne saurait commencer une identification des ethnies de l'Amapa et de la baie d'Oyapock, sans avoir au préalable tenté de cerner le poids et suivi la fortune de quelques termes génériques qui ont beaucoup plus contribué à obscurcir qu'à éclaircir, ce à quoi ils visaient pourtant, le panorama humain de la région.

Le principal de ces termes fourre-tout est celui de KARIB. C'est en tout cas celui qui a connu les déformations les plus importantes et les usages les plus variés, dépassant de beaucoup la région qui nous intéresse.³

Nous tentons dans cette introduction d'apporter des éléments de compréhension de la langue caraïbe dont la connaissance était l'objectif principal de ce dictionnaire⁴. Nous présentons, en premier lieu, une récapitulation des connaissances que nous avons sur ce que recouvre le mot caraïbe, de façon générale et quand il qualifie des langues, en particulier celle qui est décrite par Breton. Dans une deuxième étape, nous tenterons de faire le point sur les hypothèses linguistiques suscitées par le caraïbe insulaire.

Les variations terminologiques

L'étape suivante nous a conduite à ouvrir un dictionnaire encore plus spécialisé, le *Dictionnaire américaniste (allemand-espagnol-anglais)* de Georg Friederici, publié en 1960⁵. Cet ouvrage présente les mots du vocabulaire

3 GRENAND F., GRENAND P., La côte d'Amapa, de la bouche de l'amazone à la baie d'Oyapock, à travers la tradition orale Palikur, in *Les Palikur et l'histoire de l'Amapa*, Bol. Mus. Par. Emilio Goeldi, sér. Antropol., 3 (1), 1987, p. 9.

4 Voir glossaire 3.

5 FRIEDERICI G., *Amerikanistisches Wörterbuch und Hilfwörterbuch für den Amerikanisten*, Hamburg, cram, De Gruyter, 831 p., 1960, (Fr.) p. 143-145 (trad. pers.).

américain introduits dans les langues européennes depuis les premiers contacts. Il en répertorie les formes natives et celles qu'ils y ont revêtues, les sens différents dans lesquels ils ont été traduits et utilisés, formulant des hypothèses sur leurs étymologies, tout en les montrant toujours très précisément dans chaque contexte. Le mot que nous recherchions apparaît sous l'entrée suivante :

caribe, cariba, caryba, cariby, galíbi, carib, carive, cariué, cariwa, kariua ; caraibe, caraybe, caraiba, karaiba, carahiba, karaib, karaiua, caraybbe ; - caniba, canima, los de caniba ó de los caníbales, caníbales, canníbales, cannibali, cannybales, canívales, caríbales ; - kaliña, kalinja, kaliénja, calínagó, callínago, calina...⁶

A ces formes, il faudra en ajouter d'autres, anciennes (extraites de l'article lui-même - les formes hollandaises par exemple *Cribesen*, *Crebesen*, *Caribés* ou *Caraibisch* - ou répertoriées par d'autres auteurs comme *Charibes*, *charib*⁷), ou plus récentes, comme celles qui sont citées dans le *Dictionnaire de l'ethnologie* (*karib*, *cariban*).

Les causes de ces variations sont diverses. Nous les résumons ci-dessous en reprenant la liste des difficultés rencontrées dans l'étude de la famille linguistique réalisée par Durbin pour sa contribution au volume sur les peuples de langue karib⁸.

La première de ces difficultés est liée à la variabilité des points de vue, linguistiques, nationaux, professionnels, à partir desquels ont été produites les observations au cours de trois siècles :

Outre des linguistes, il y eut des centaines d'autres collecteurs de données karib - incluant des prêtres, des missionnaires, des soldats, des colons, des médecins, des professeurs, des explorateurs, des ethnologues, des collecteurs d'essences, des géographes, des voyageurs, des agriculteurs et une princesse⁹.

6 FRIEDERICI G., *op. cit.*

7 GRENAND F., GRENAND P., *op. cit.*

8 DURBIN M., *A survey of the Carib language family, in Carib-speaking indians, Culture, Society and Language, Anthropological papers of the university of Arizona, n°28, pp. 23-38, 1977.*

9 DURBIN M., *op. cit.*, p. 23 (trad. pers.)

A cette liste, Durbin ajoute un marin, faisant partie de l'un des trois voyages de Colomb, qui aurait collecté un vocabulaire, probablement du "caraïbe des îles" et nous pouvons ajouter un flibustier¹⁰.

A cette considérable variation formelle s'ajoute la variation des référents :

Le premier mot ressemblant au mot *carib* rencontré dans la littérature historique est *Caraiba*, utilisé par l'historien Petrus Martyr dans son travail publié en 1516, dix années après la mort de Colomb. La première référence au concept de *Caribs* (c'est-à-dire des Indiens de l'aire caraïbe ou zone caribéenne) est trouvée dans les notes de Colomb lui-même (éditées par Las Casas) où il est question de Canibales, Caniba et Canima¹¹.

Une autre raison de la variation de cette nomenclature évoquée par Durbin tient à la multiplicité géographique des lieux d'observation : la Mer caraïbe, l'Océan atlantique, la côte pacifique de l'Amérique du Sud, le rio Negro, les fleuves Amazone, Xingu, Orénoque et Magdalena, le lac Maracaïbo, entre autres.

Enfin l'auteur relève que cette variation a également des causes linguistiques. Un grand nombre de langues ont été utilisées dans les observations et les traductions : 11 langues (comprenant le hollandais, l'anglais, l'allemand, le norvégien, le suédois, le français, l'espagnol, l'italien, le portugais, le tchèque et le latin) et le fait que, cela mérite d'être souligné ici, en de nombreuses occasions, les données aient été recueillies au moyen de langues intermédiaires - anglais, portugais, hollandais, français ou des pidgins - que ni les voyageurs ni les Indiens ne maîtrisaient bien. De plus, certains manuscrits, écrits dans la langue propre du rédacteur, ont été traduits par les éditeurs, sans que ces derniers ne respectent les conventions orthographiques de la langue source ; des manuscrits originaux ont disparu après avoir été mal copiés et certains travaux aujourd'hui disponibles sont ainsi de troisième ou quatrième main.

On insistera aussi, à la suite de Friederici¹², sur le fait que (et Breton en est un bon exemple) les Européens ont joué un rôle actif dans la diffusion et la dangereuse augmentation de la variation des formes natives.

10 Anonyme, *Un flibustier français dans la mer des Antilles 1618-1620*, manuscrit anonyme du début du XVII^e siècle présenté par J. P. Moreau, Paris : Seghers, 1990.

11 DURBIN M., *op. cit.* p. 23. (trad. pers.)

12 FRIEDERICI G., *op. cit.*, p. 143-145. (trad. pers.)

La différenciation sémantique

Reprenons quelques jalons dans l'histoire du mot présentée par Friederici¹³.

C'est dans les journaux des deux premiers voyages de Colomb qu'apparaissent, nous l'avons dit plus haut, les premières mentions des Karib et de leurs dénominations. Il n'y a pas moins de huit formes différentes (*canibales*, *caribales*, *caniba*, *canima*, *cariba*, *caribe*, *cariby*, *carib*), dont l'auteur ne pense pas qu'elles marquent véritablement des différences sémantiques, celles-ci étant à son avis bien plus liées au manque d'intercompréhension entre les Européens et les Indigènes. En particulier, si la forme *Canibales* apparaît chronologiquement la première, les deux emplois de *Canibales* et *Caribes* paraissent dès le début interchangeable. Parmi les exemples retenus par Friederici, citons la première mention du mot par l'historien P. Martyr :

Les habitants de ces terres affirment être *Canibales* ou *Caribes* mangeurs de chair humaine¹⁴.

et celle de Herrera qui parle de la Dominique et autres îles :

Les Iles... s'appelaient les *Canibales*, à cause des nombreux *Caribes*, mangeurs de chair humaine qui s'y trouvaient... pour prendre l'exemple de la Dominique, ou quelque autre de ces Iles des *Canibales* que l'on appelle aujourd'hui les *Caribes*¹⁵.

Apparaît cependant une différence fondamentale entre les deux mots. C'est celle que fait Claude d'Abbeville entre "Cannibales et Anthropophages" et "les Caraybes¹⁶ ou Prophètes"¹⁷.

Répercutée dans les autres langues européennes, elle est rapidement abandonnée en espagnol, qui remplace *cannibales* par *caribes*, mais reprise en allemand, italien et français. Le premier mot garde alors le sens de "anthropophage", le second se dotant de celui de "fort, puissant, entreprenant",

13 FRIEDERICI G., *op. cit.*, p. 143-145. (trad. pers.)

14 MARTYR P. *in* FRIEDERICI, *op. cit.*, p. 143. (trad. pers.)

15 HERRERA, *in* FRIEDERICI, *op. cit.*, p. 143. (trad. pers.)

16 Mais il faut noter que ce mot est en réalité un homonyme et qu'il fait référence à un mot tupi désignant une sorte de chaman.

17 ABBEVILLE d', Cl., *In* FRIEDERICI, *op. cit.*, p. 144. (trad. pers.)

d'un côté, "intelligent, avisé, surnaturel, saint", de l'autre. Ce deuxième champ se spécifiera à son tour pour désigner soit un peuple de seigneurs fort et puissant, soit un chaman habile ou un être surnaturel, soit l'Européen blanc, héros civilisateur.

L'adjectif *caribe* développe même le sens de "fort, puissant, mordant, vénéneux" poursuivant ses pérégrinations sémantiques jusqu'à désigner ainsi un piment "fort" ou un poisson "carnassier":

Caribe, petit poisson, piraña : "Le nom de ce poisson lui est venu de celui de *Caribes* ou *Canibales*, mangeurs de chair humaine... L'homme des Llanos... craint plus ce poisson que le caïman ou l'anguille électrique"¹⁸.

Le "danger" qui ressort du sens de l'adjectif se retrouve dans l'analyse du terme faite par Grenand et Grenand¹⁹. Dans leur récapitulation du peuplement et de sa localisation géographique dans les Guyanes (de l'Amazone à l'Orénoque), les auteurs confirment l'assertion de Whitehead²⁰, selon laquelle le terme *carib* dépasse dans l'histoire des Antilles et du nord de l'Amérique tropicale, le cadre des simples véritables Indiens carib côtiers. L'examen des textes de voyageurs tels que Keymis datant de 1596 ou Harcourt de 1613 leur permettent :

de penser que le terme CHARIB [ou CHARIBES chez le premier, CARIBES chez le second] est avant tout employé, à cette époque, comme qualificatif, synonyme de "Indiens hostiles". Cette notion d'inimitié visant initialement les ennemis des Arawak, devient de plus en plus évasive, et finit rapidement par désigner ceux auxquels les premiers voyageurs et les Indiens avec qui ils pactisaient, se heurtaient. On peut y voir comme preuve le fait que les peuples avec qui Keymis, Harcourt et leurs successeurs eurent de bons contacts, en l'occurrence les Iaos (Yayos), les Arricarri (Arikare) ou les Arricouri (Palikur), ne sont jamais qualifiés de CHARIBES.

Il apparaît donc certain qu'à cette époque des premiers contacts, il ne faut donner au mot CHARIB aucune connotation monoethnique, ni surtout monolingvistique, mais qu'au contraire le mot s'applique autant aux ancêtres des Carib côtiers actuels (Kaliña) qu'à toute espèce d'ennemi, partant, à tout étranger supposé hostile²¹.

18 CODAZZI, in FRIEDERICI, *op. cit.*, p. 145. (trad. pers.).

19 GRENAND F., GRENAND P., *op. cit.*, p. 9.

20 WHITEHEAD, in GRENAND F., GRENAND P., *op. cit.*, p. 9.

21 GRENAND F., GRENAND P., *op. cit.*, p. 9.

La famille linguistique karib

Après avoir présenté la question de la variation des dénominations, nous allons aborder la deuxième chose à laquelle renvoie l'article "CARAÏBE" du *Dictionnaire de l'ethnologie*, c'est à dire la famille linguistique.

Deux phénomènes se sont conjugués pour faire émerger la dénomination de cette famille de langues amérindiennes, l'une des grandes familles de langues sud-américaines. Traduisons un passage de Aryon Dall'Igna Rodrigues qui, en présentant les langues du Brésil, aborde ce sujet :

Le nom Karib (Caribe) est l'une des désignations par lesquelles se fit connaître un peuple indigène qui occupa, dans les siècles passés, une grande partie de la côte septentrionale de l'Amérique du Sud et des Petites Antilles, s'étendant à partir du nord du bassin amazonien, en passant par la Guyane française (où ils furent appelés Galibi), par le Surinam (Karaiben, Kaliña), par le Guyana (Carib) jusqu'au Venezuela (Cariña). Ce peuple, représenté au Brésil par les Galibí de l'Amapá, entra en contact, au début de la colonisation des Petites Antilles, du Venezuela et des Guyanes (ce qui eu lieu au XVII^e siècle), avec les Européens qui s'y étaient établis (Espagnols, Français, Hollandais et Anglais) et devint aussitôt plus connu de ces derniers que les peuples apparentés qui vivaient à l'intérieur du continent. La situation des Karib (appelés parfois "véritables Karib" ou "Karib côtiers" pour les distinguer de leurs parents de l'intérieur) rappelle celle des anciens Tupi ou Tupinambá de la côte orientale du Brésil, dont le nom servit de référence pour les peuples apparentés rencontrés à l'intérieur du pays²².

Et lorsque Gillij, "découvreur" des langues de la famille karib au XIX^e siècle, est amené à considérer cette langue karib (caribe, galibi, kaliña), qu'il appelle par ailleurs aussi "Carifna" ou "Caribna", comme langue type de la famille, c'est plus pour des raisons politiques que linguistiques, car au XVIII^e siècle, ce groupe était prédominant de par son expansion démographique et sa domination politique²³.

22 RODRIGUES A. D. I., *Línguas brasileiras. Para o conhecimento das línguas indígenas*, 134 p., 1986, p. 57. (trad. pers.)

23 MATTÉI-MULLER M.-Cl. et HENLEY P., *Los Tamanaku : su lengua su vida*, 199 p., 1990, p. 9. (trad. pers.)

Ainsi, les langues qui présentent une parenté génétique avec cette langue karib (caribe, galibi, kaliña) sont considérées comme faisant partie de la famille linguistique karib et, pour distinguer une langue karib quand elle désigne l'une des diverses langues de la famille, comme par exemple le tamanaco (Guyana), le panare (Venezuela), l'akuriyo (Surinam), le carijona (Colombie) le bakairi (Brésil) ou le wayana (Brésil, Guyane française, Surinam), de la langue karib (caribe, galibi, kaliña) quand elle se réfère à la langue type les auteurs parlent, comme le fait Rodrigues ci-dessus de "véritable karib", "True Carib" (Taylor) ou karib "proprement dit".

Et le caraïbe du dictionnaire de Breton ?

Etymologie

Reprenons ce qu'écrit Breton :

Callinago, c'est le véritable nom de nos Caraïbes insulaires; ... les femmes les appellent **calliponan**²⁴

Et plus loin :

Galibi, Caraïbes de terre ferme. J'ai enfin appris des Capitaines de l'île de la Dominique, que les mots de Galibi et Caraïbe étaient des noms que les Européens leur avaient donnés, et que leur véritable nom était **Callinago** ; que les insulaires étaient des Galibis de terre ferme²⁵.

En 1977, dans sa présentation du caraïbe insulaire, Taylor²⁶ propose une hypothèse reprise et développée par Hoff en 1995²⁷, suivant laquelle les différentes formes - non seulement celles présentées par Breton ci-dessus (a) mais également celles que nous avons examinées plus haut dans leurs

24 BRETON R., *Dictionnaire caraïbe-français*, présente édition, p.

25 BRETON R., *Dictionnaire caraïbe-français*, présente édition, p.

26 TAYLOR D. M., *Languages of the west Indies*. Baltimore and London : Johns Hopkins University Press, 1977.

27 HOFF B. J., *Language contact, war, and amerindian historical tradition. The special case of the island carib*, Département of general linguistics, University of Leiden, 1995.

nombreuses variantes (b) - remonteraient à une forme unique (c). Nous suivons ici la démonstration de Hoff.

(a) La forme masculine *Callínago* et la forme féminine *Callíponam* seraient les reflets, l'un plus récent l'autre plus ancien, d'une même forme du nom originel des Kaliña, à savoir *kari:pona*. Hoff nous explique les mécanismes de ce changement en deux phases. Dans la première, la chute de la voyelle *o* et le remplacement de la consonne labiale *p* par une occlusion glottale ont produit le nom moderne *kari'na*. Dans la deuxième phase qui aboutit à *Callínago* il y a eu addition d'une syllabe (probablement un suffixe pluralisateur ou honorifique), ce phénomène n'étant pas spécifique du caraïbe des îles, souligne Hoff, une variété de karib continental ayant été relevée au XX^e siècle sous le nom *Cariniaco*.

(b) La forme *kari:pona* livre également la clef de l'explication des formes variées relevées par les Européens. La réduction syllabique, phénomène diachronique actuellement largement décrit dans les langues karib²⁸, se réalise en deux étapes. Entre la chute de la voyelle et le remplacement de la consonne occlusive labiale par une occlusive glottale (ou un son vélaire ou un allongement de la voyelle²⁹) décrits ci-dessus, Hoff postule un stade intermédiaire au cours duquel a dû exister la forme intermédiaire *karibna*. Or cette forme a été relevée dans une liste de mots chaima dans laquelle elle désigne les Karib. Les Européens auraient utilisé cette version du mot, qu'elle provienne du chaima lui-même ou d'une autre langue qui aurait produit ou emprunté la même forme. De plus, ajoute Hoff, Taylor s'est appuyé sur une autre langue pour apporter un argument supplémentaire : le son *n* dans les mots de la langue taïno (de famille arawak) correspond, dans les langues apparentées soit à *n* soit à *r*, ce qui signifie que le *karibna* du chaima, et sans doute d'autres langues, a pu être aussi *kanibna* et correspondre, dans les relevés, de Colomb à "...los de Caniba ó Canima".

(c) Citons ici le passage correspondant de Hoff :

Les derniers pas de Taylor l'ont conduit sur un terrain encore plus mouvant ; ce qui était inévitable, en raison de l'insuffisance des données. Le fait que l'alternance de *n* et *r* soit irrégulière (certains mots la présentent, d'autres non) peut révéler un autre type d'élision syllabique, plus ancien. Une succession hypothétique *niri* aurait pu survivre comme *ni* dans l'une des langues et *ri* dans une autre. Si ceci est juste,

28 GILDEA S., *A Comparative Description of Syllable Reduction in the Cariban Language Family*, ms., Univ. of Oregon et Univ. Católica de Tachira, 56 p.

29 (se prononce suivant les régions [ka'li:ɲa, kalihɲa, ka'liʔɲa, ka'riʔɲa]

derrière *kari:pona* peut être dissimulée une forme plus ancienne **kaniriphuna*³⁰, signifiant, dans une langue *arawak*³¹ "les gens du clan du manioc"³².

Dans ses occurrences contemporaines l'ancien mot *kari:pona* recouvre divers usages. Dans la région des Guyanes, *Karipna* désigne en palikur (langue arawak) les Karipuna de Couripi et les Galibis de la Uaçá³³, avec le sens d'"ethnie étrangère" alors qu'il est utilisé par les Wayana (de langue karib) sous la forme *kalipono* dans leurs récits historiques où il désigne les anciens "ennemis"³⁴. Au-delà de cette région, on rencontre ce mot pour désigner les Caripuna, Indiens Pano au Brésil ou encore les Carijona (Carihona), Indiens karib de Colombie³⁵. Ces derniers, bien qu'appartenant à la même famille de langues, paraissent trop éloignés linguistiquement pour qu'on puisse justifier une identification. Devant cette complexité, c'est sur une note quelque peu pessimiste quant à la possibilité d'arriver à une solution plus fine de la question de l'étymologie du mot que conclut Hoff.

Cette mise au point aura cependant permis d'éclaircir le mot *caraiïbe* sous l'une de ses perspectives - celle de la dénomination - et de poursuivre notre exposé sur des bases plus claires. Nous rappelons que, pour faciliter leur discrimination et la lecture, nous retenons, parmi les usages récents, le terme de *karib* (*karibe*, *carib*, *caribe*, *cariban*) pour qualifier les langues de cette famille, le terme de *kaliña* (*kari'na*, *cariña*, *carib*, *galibi*, *galibi*) pour désigner la langue karib qui a servi de référence (en signalant qu'il s'agit de l'une des formes d'autodénomination³⁶ des locuteurs d'une langue qui cohabite avec cinq langues nationales différentes) et le terme de *caraiïbe des îles* ou *caraiïbe insulaire* pour indiquer les variantes d'une langue de famille arawak (*Iñeri* ou *Igneri*), parlée au XVII^e siècle dans les îles des Petites Antilles et en Amérique centrale aujourd'hui.

30 * indique qu'il s'agit de la reconstruction d'une forme hypothétique.

31 C'est l'auteur qui souligne.

32 HOFF, 1995, *op.cit.* (trad. pers.), p. 11.

33 Ces derniers sont appelés *Galibi* au Brésil et parlent une variante du créole guyanais...

34 GRENAND F., GRENAND P., *op. cit.*

35 HOFF, 1992, *op. cit.*

36 se prononce suivant les régions [ka'li:na, kalihna, ka'li?na, ka'ri?na]

Le caraïbe des Iles ou caraïbe insulaire : une langue arawak

Si l'histoire du mot et de ses formes nous a conduit à aborder le domaine des langues karib, l'histoire de la langue relevée par le Père Breton et de sa classification nous entraîne à citer une autre grande famille de langues indiennes d'Amérique du Sud :

Aruák ou arawák est le nom d'une langue parlée sur la côte guyanaise de l'Amérique du Sud, au Venezuela, en Guyana, au Surinam et en Guyane française. Cette langue, connue également sous le nom de lokono, a été parlée aussi dans quelques îles antillaises, comme Trinidad. Lorsque les Européens commencèrent leur colonisation de la région des Caraïbes, les Arawak s'y partageaient et s'y disputaient un même espace avec les Karib, et ce fut avec les uns et les autres que ceux-là eurent leurs premiers contacts avec les populations natives et leurs langues. Comme ce fut le cas pour le nom de karib, le nom de arawak fut utilisé pour désigner l'ensemble des langues rencontrées à l'intérieur du continent.³⁷

Outre l'enchâssement des langues, il faut évoquer aussi leur multiplicité et leur diversité. A l'époque de la Conquête, le nombre de langues parlées dans les Antilles n'est pas connu. Certaines langues ne sont que nommées, d'autres sont accompagnées de quelques mots, d'autres de listes de vocabulaire sur lesquelles se sont basés les linguistes pour établir leurs filiations génétiques³⁸.

Breton n'était pas concerné par la comparaison linguistique et, bien qu'il ait signalé des différences entre un parler des hommes et un parler des femmes, il considérait le tout comme appartenant à une seule et même langue, la langue caraïbe parlée par les Galibi de l'île de la Dominique. Lorsque Gillij reconnaît la famille karib en tant qu'unité linguistique et qu'il pose le kaliña (galibi) comme langue de référence, il se fonde sur une étude des correspondances et parentés phonétiques et y inclut le caraïbe insulaire.

Cette filiation karib a été mise en doute, à la fin du XIX^e siècle, par Adam remarquant que la langue des hommes était apparentée au kaliña mais celle des femmes à l'arawak³⁹, et confortée par Rat dans une étude postérieure (1898)⁴⁰; ce

37 RODRIGUES, *op. cit.* p. 65. (trad. pers.)

38 TAYLOR, 1977, *op. cit.*

39 ADAM L., 1893, *Matériaux pour servir à l'établissement d'une grammaire comparée des dialectes de la famille Caribe*. Paris : Bibliothèque linguistique Américaine, XVII.

n'est qu'au XX^e siècle que la parenté arawak est confirmée par De Goeje⁴¹, puis pleinement démontrée par Taylor, sur les travaux duquel nous reviendrons plus loin.

Mais cette confusion linguistique, pour être éclaircie par les linguistes, n'en a pas moins perduré jusqu'en 1968, date de publication de la classification de Loukotka⁴² qui est la dernière à présenter le caraïbe insulaire comme une langue karib. En 1977, Durbin⁴³ doit encore rappeler que les variétés de caraïbe insulaire "Island, Black, and Central American Carib" ne sont pas des langues de la famille karib mais appartiennent bien à la famille arawak.

Quelles sont les raisons, autres que terminologiques, qui ont permis l'installation durable d'une telle confusion, alors que le caraïbe insulaire, contrairement à la plupart des langues amérindiennes était abondamment décrit - justement grâce aux travaux de Breton ?

La complexité du caraïbe insulaire : ses différentes langues sources

Dans ses travaux sur le caraïbe insulaire⁴⁴, Taylor a non seulement démontré que cette langue appartenait à la famille arawak mais qu'en outre elle était proche de la langue type de la famille, l'arawak proprement dit ou lokono.

A l'appui de son argumentation, l'auteur montre que sa grammaire qui est arawak présente en outre un certain nombre de traits morpho-syntaxiques caractéristiques de cette famille de langues, comme des préfixes personnels singulier et pluriel qui distinguent deux genres à la troisième personne, des préfixes attributifs et/ou privatifs, auxiliaires et suffixes verbaux de mode et d'aspect.

40 in QUEIXALOS F. et AUROUX S., La geste du caraïbe : langue et métalangue, in *Amerindia* revue d'ethnolinguistique amérindienne, n° spécial 6, 1984, pp. 127-144.

41 GOEJE DE, in TAYLOR, 1977, *op. cit.*

42 LOUKOTKA, C. 1968, *Classification of South American Indian Languages*, Ed. J. Wilbert, Los Angeles, 454 p.

43 DURBIN, *op. cit.*

44 résumés in TAYLOR, 1977, *op. cit.*

A cette grammaire relativement homogène (il faut citer quelques éléments grammaticaux d'origine karib sur lesquels nous reviendrons plus loin), s'ajoute un lexique composite dans lequel on recense une majorité de mots arawak, un très important vocabulaire d'origine karib et des mots d'origine européenne⁴⁵ :

arawak **arícae**, oreille ; **banna**, plume ; **tíli**, queue ; **inígne**, langue...
karib **ouíattou**, feu ; **áoto**, poisson ; **huehue**, arbre ; **ouébo**, montagne...
européen **acoúcha**, aiguille ; **cáyou**, poule, coq ; **racabouchou**, arme à feu... ;

Tous ces lexèmes fonctionnent dans une grammaire arawak, ce qui veut dire que quelle que soit leur origine, les mots sont généralement utilisés avec des morphèmes et des règles combinatoires arawak. Les exemples suivants montrent des formes verbales conjuguées avec un suffixe arawak d'impératif, les bases lexicales étant respectivement arawak, karib et européenne :

arawak **aricaba**, regarde !
karib **tikennêba**, vas vite.
européen **íchaba bíra**, hausse la voile !

Breton ne voyait qu'une seule et même langue dans le caraïbe des îles ; il distinguait pourtant dans le premier volume du dictionnaire quelques dizaines de mots aux formes différenciées, les renvoyant explicitement à un registre féminin ou une origine européenne.

Iüenémali, f. **nátroüoni**, mon jeûne.

camicha, c'est un mot qui leur sert universellement pour toute sorte d'habits, toiles, mouchoirs, même pour leurs voiles ; il y a apparence qu'ils empruntent ce mot, aussi bien que **carta**, des Espagnols.

45 On se reportera à TAYLOR, 1977, pour les pourcentages de distribution entre vocabulaires arawak et karib (22%) et les répartitions sémantiques (les mots relatifs aux domaines de la faune, de la flore et de la nature sont majoritairement karib, les verbes, adjectifs, éléments grammaticaux et noms de parties de corps et de plante majoritairement arawak, voir le détail p.76). Ce sont des indicateurs à manier avec prudence, le vocabulaire de base étant représenté par les 100 items lexicaux de la liste de Swadesh 1966, liste établie pour la classification des langues indiennes d'Amérique centrale et de celles d'Amérique du Sud.

Dans son deuxième volume, par contre, le *Dictionnaire français-caraïbe*, les entrées françaises apparaissent souvent accompagnées de traductions caraïbes variées : la première, sans mention, se rapporte à un registre masculin, la deuxième au registre féminin :

Capitaine, ouboutou, f. amachi

Soleil, hueyou, f. cachi

Si ces formes sont donc peu signalées dans la présente version du dictionnaire, elles y sont néanmoins présentes. Chacune apparaît en entrée, avec sa forme propre ; il en résulte des traductions françaises identiques pour des mots différents :

amachi, iamáchiri, Capitaine, mon parrain

Oúboutou, oubouónũ, Capitaine, Capitaines

cáchi, le Soleil

Huéyou, Soleil

Leur observation permet d'associer la plupart des formes karib au registre masculin, les formes arawak au registre féminin, un certain nombre de ces formes tant arawak que karib appartenant à un usage commun⁴⁶. D'autres mots d'origine karib sont en outre répertoriés comme féminins, d'autres, arawak comme masculins⁴⁷ :

Alámi, yalamiri, f. nichepoulou, la chausse d'une femme, ma chausse.

46 L'utilisation des registres féminins et masculins dans le caraïbe insulaire en représente une des singularités les plus discutées. Voir l'hypothèse de Hoff (1994, 1995).

47 Les notes qui accompagnent le dictionnaire lui-même permettront de retrouver des exemples explicités.

La langue des hommes

Cet abondant vocabulaire karib, identifié comme du vocabulaire kaliña (galibi) par Breton, est aujourd'hui encore extrêmement reconnaissable⁴⁸. Il ne devait être que peu différent de ses modèles, pour lesquels on dispose de quelques données de référence⁴⁹. Les premières descriptions du galibi (kaliña) sont apparues presque simultanément au XVII^e siècle, avec les oeuvres de missionnaires français, l'un ayant séjourné au Venezuela, Pelleprat (1655)⁵⁰, l'autre en Guyane française, Biet (1661)⁵¹. La comparaison de leurs données avec celles de Breton offre des similitudes frappantes⁵². Nous en présentons ci-dessous quelques exemples, choisis parmi ceux dont les correspondances sont propres à les faire reconnaître facilement : (a) graphiques (représentation par des signes graphiques du français) et (b) phonologiques (notation d'allophones palatalisés et de la variation des occlusives sourdes et sonores⁵³) :

48 Les lecteurs/locuteurs kaliña de Guyane française l'identifient si bien qu'ils vont parfois jusqu'à voir dans ce caraïbe un état ancien de leur langue. Cette sensibilité est sans doute due, en partie, à leurs compétences en français, qui en facilite la lecture, et, en partie, à leur habitude d'entendre les variations entre les consonnes sourdes et sonores, caractéristiques du dialecte oriental parlé dans ce pays.

49 RENAULT-LESCURE O., A propos des premières descriptions d'une langue caribe, le Galibi, in *Amerindia* revue d'ethnolinguistique amérindienne, n° spécial 6, 1984, pp. 183-208.

50 PELLEPRAT P., *Introduction à la langue des Galibis, Sauvages de la Terre Ferme de l'Amérique Méridionale*, Cramoisy S. et G. Paris, 1655.

51 BIET A., Les Galibis : Tableau véritable de leurs moeurs avec un vocabulaire de leur langue (1661), Rem. et publié par Aristide Massé, *Revue de Linguistique*, juillet/octobre, Paris, 1896.

52 voir le tableau des correspondances vocaliques, in TAYLOR D. M., *op. cit.*, p. 90.

53 Ces phénomènes sont caractéristiques du kaliña, considéré à la fois dans ses changements diachroniques et sa variation dialectale (cf. RENAULT-LESCURE O., *Evolution lexicale du galibi, langue caribe de Guyane*, Paris, ORSTOM TDM F16, 1985, p. 61-67)

	<i>Pelleprat</i>	<i>Biet</i>	<i>Breton</i>	
(a)	<u>boútu</u>	<u>Boutoù</u>	<u>boútu</u>	"massue"
	coignaro	coiale	cognále	"hier"
	tiche	tisse	tiche	"loin"
	Amouléri	Moulé	moúle	"siège"
(b)	<u>caïcouchi</u>	<u>caïcouci</u>	<u>caïcouchi</u>	"tigre"
	Acáto	acado	acať	"hamac"
	Tibourou	tibourou	tiboúlouméti	"noir, il est noir"
	connobo	conopo	conóboüi	"pluie, pleuvoir"

Outre ces lexèmes bien repérables comme éléments kaliña et donc karib, il est possible d'identifier des formes grammaticales de même origine :

oubao-bonocou, les insulaires⁵⁴

ebemá-tobou, paiement⁵⁵

Elles sont parfois en compétition avec des formes arawak, comme dans l'exemple suivant où le morphème arawak (souligné) est présenté comme une variation du morphème karib :

Chálee banna, ou [caïman *k-eulê-kê*], mène-moi⁵⁶

A côté de ces formes relativement figées, une marque, la négation, fonctionne de façon récurrente :

ioüé-pa-ti, il ne tue pas⁵⁷

Enfin, et cela est observé pour la première fois par Taylor et Hoff⁵⁸, certaines formes productives ont perdu leur valeur sémantique originale et ont acquis une

54 "île"-locatif, nominalisateur, pluriel.

55 "payer"- instrumental.

56 *chálee* et *eulê* représente des variantes de la forme du verbe "emmener" (*alo* en kaliña contemporain), *banna* une marque d'impératif arawak et *k-...-ko* une marque d'impératif en kaliña (le préfixe indiquant un agent 2^e personne et un patient 3^e personne).

57 "tuer"-négation-marque d'aspect.

58 TAYLOR D. M., and HOFF B. J., 1980, *The linguistic repertory of the Island-Carib in the seventeenth century : the men's language-a Carib pidgin ?*, International Journal of American Linguistics 46 : 301-312,.

nouvelle fonction ; c'est le cas remarquable des pronoms *kaliña s-/si*⁵⁹ - et *n-/ni*, respectivement marque de 1^e personne agent/3^e personne patient des verbes transitifs et marque de 3^e personne des verbes intransitifs. Dans le caraïbe insulaire, ces éléments ne servent plus qu'à marquer la transitivité (a) et l'intransitivité (b) :

- (a) *chichánoumain niénli*, je l'aime, le veux, l'estime.
chicoulamaïnba lóne, fais-le guérir, médicamenter.
chimámêkay boátticana, attends-moi.
chirámainbae, fais-le revenir.
- (b) *napitae arou camaleitou*, la cassave est rouge de moisissure.
Natalimáintina, ou *nataliméngo níem*, je rame, je tire à l'aviron.
nirámain éntina, *irámapátina*, je suis de retour, non.
nitícae áo cayeu! ha! que j'ai eu peur!

Or il se trouve que ce phénomène est également attesté dans le galibi (*kaliña*) relevé par Biet. Comparons des formes extraites du *Dictionnaire caraïbe-français* de Breton avec des formes provenant du vocabulaire de Biet :

- (a) *chicáboüibae*, fais-le, je le fais. / FAIRE. - *Chicassan* ou *Chicapouï*.
chicálêtêba lóne, parle-lui. / DIRE, PARLER. - *Segaliti*.
chicáte nanum catallou, que je coupe, habille la tortue. / COUPER. - *Chiqueté*.
chimoinbae, lie-le. / LIER, ATTACHER. - *Cimugué*.
chínaim liali, il l'a bu. / BOIRE. - *Sineri*.
- (b) *Nátamoinháli*, il pleure. / PLEURER. - *Natamoué*.
Némainhali, il est tombé. / TOMBER. - *Nomé*.
némbouiali, il est venu. / VENIR. - *Noboüi*.
Nátamoinháli, il pleure. / PLEURER. - *Natamoué*.
nátaboüiháli, il est arrivé. / ARRIVER. - *Natapouï*.

59 prononcé [çi].

Il a été démontré à plusieurs reprises que la variété de galibi (kaliña) décrite par Biet était en réalité un pidgin⁶⁰. Hoff insiste sur le fait que ce passage d'une marque personnelle à une marque de transitivité ou intransitivité est un type de réinterprétation linguistique qui n'est pas caractéristique des pidgins en général. Il est alors permis de penser que s'il se rencontre dans deux variétés de langues mixtes, celles-ci n'ont pu évoluer séparément. Le registre masculin d'origine kaliña du caraïbe insulaire serait issu de ce pidgin en usage au XVII^e siècle sur les côtes guyanaises, attesté par la suite jusqu'au XX^e siècle comme "langue générale galibi" ou "jargon de traite"⁶¹.

Un nom karib, un vocabulaire karib aisé à identifier, quelques marques grammaticales de même origine sont autant de facteurs qui, en s'additionnant, ont favorisé la confusion linguistique qui a permis au caraïbe des îles d'être considéré comme une langue karib⁶².

60 cf. aussi RENAULT-LESCURE O., 1984, *op. cit.*.

61 DE GOEJE et NIMUENDAJU dans TAYLOR D., HOFF B.J., 1980, *op. cit.*, p. 312.

62 On notera que le pidgin galibi rapporté par Biet a servi de matériel de base pour les linguistes travaillant sur la structure grammaticale kaliña (M. DE LA SALLE DE L'ESTAING in RENAULT-LESCURE, 1984) ou sur la classification des langues karib (ADAM, *op. cit.*).

Bibliographie

- AHLBRINCK W., *L'encyclopédie des Caraïbes*, 1931, Traduction IGN, Paris, 544 p., 1956.
- BARTHELEMI G., *Diksyoner pratik kreol Gwiyane-franse ke eleman gramatical, Dictionnaire pratique créole guyanais-français précédé d'éléments grammaticaux*, Cayenne : Ibis Rouge Editions, 1995.
- BIET A., Les Galibis : Tableau véritable de leurs moeurs avec un vocabulaire de leur langue (1661), Rem. et publié par Aristide Massé, *Revue de Linguistique*, juillet/octobre, Paris, 1896.
- BRETON R., *Dictionnaire caraïbe-français*, Auxerre : Bouquet, 1665 [réédition Platzman, Leipzig : Teubner].
- BRETON R., *Dictionnaire français-caraïbe*, Auxerre, Bouquet, 1666. (F-C).
- CERVINKA-TAULIER B., *Le lexique du créole de la Guadeloupe : Héritage, créativité, prédictibilité*, 3 volumes, Atelier National de reproduction de thèses, Université de Lille III, 1992.
- CHRETIEN J., Moeurs et Coutumes des Galibis d'après une lettre inédite, écrite en 1725 par le P. Jean Chrétien (Présentation de Raoul d'Harcourt), *Société des Américanistes*, Paris, 1957.
- CONTOUT A., *Le patois guyanais*, Cayenne : Imprimerie Laporte, sans date.
- DURBIN M., A survey of the Carib language family, in Basso (ed.), Carib-speaking indians, Culture, Society and Language, *Anthropological papers of the university of Arizona*, n°28, pp. 23-38, 1977.
- DUSS, R.P., *Flore phanérogamique des Antilles françaises*. Annales de l'Institut Colonial, Marseille, 4ème année, 3ème Volume, 656 p., 1896.
- FOURNET, J., *Flore illustrée des Phanérogames de Guadeloupe et de Martinique*. INRA, Paris, 1654 p., 1978.
- FRIEDERICI G., *Amerikanistisches Wörterbuch und Hilfsörterbuch für den Amerikanisten*, Hamburg, cram, De Gruyter, 831 p., 1960, (Fr.).
- GRENAND F., *Dictionnaire wayãpi-français*, Paris, Peeters/Selaf, 538 p., 1989, (way.).

- GRENAND F., & GRENAND P., La côte d'Amapa, de la bouche de l'Amazonie à la baie d'Oyapock, à travers la tradition orale Palikur, in *Les Palikur et l'histoire de l'Amapa*, *Bol. Mus. Par. Emílio Goeldi*, sér. Antropol., 3 (1, pp. 1-77), 1987.
- GRENAND P., MORETTI C. & JACQUEMIN H., *Pharmacopées traditionnelles en Guyane, Créoles, Palikur, Wayāpi*, Editions de l'ORSTOM, 1987.
- HOFF B. J., *The carib language, Phonology, Morphology, Texts and word index*, Martinus Nijhoff, The Hague, 1968.
- HOFF B. J., Island Carib, an Arawakan language which incorporated a lexical register of Cariban origin, used to address men, in *Mixed languages*, 15 Case Studies in Language Intertwining (Peter Bakker and Maarten Mous, eds), *Studies in Language and language use* 13 : Amsterdam : IFOTT : 161-168, 1994.
- HOFF B. J., Language contact, war, and amerindian historical tradition. The special case of the island carib, in *Wolfes from the Sea* (Whitehead ed.), Leiden : Royal Institute of Linguistics and Anthropology : 37-59, 1995.
- KLOOS P., *The Maroni River Caribs of Surinam*, Assen, Van Gorcum and Comp. n.v., 1971.
- LAFLEUR G., *Les Caraïbes des Petites Antilles*, Paris, Karthala, 1992.
- MATTÉI-MULLER M.-Cl. & HENLEY P., *Los tamanaku : su lengua, su vida*, 199 p., 1990.
- MOREAU J.P. (présenté par) *Un flibustier français dans la mer des Antilles, 1618-1620*, Manuscrit du début du XVIIème siècle, Paris, Seghers, 317 p.
- MOSONYI J. C., *Diccionario básico del idioma carina*, Trabajo presentado ante la facultad de ciencias económicas y sociales de la Universidad Central de Venezuela para optar a la categoría de profesor agregado, Caracas, marzo de 1978, 163 p.
- PELLEPRAT P., *Introduction à la langue des Galibis, Sauvages de la Terre Ferme de l'Amérique Méridionale*, Cramoisy S. et G. Paris, 1655.
- QUEIXALOS F. et AUROUX S., La geste du caraïbe : langue et métalangue, in *Amerindia revue d'ethnolinguistique amérindienne*, n° spécial 6, 1984, pp. 127-144.

- RENAULT-LESCURE O., A propos des premières descriptions d'une langue caribe, le Galibi, in *Amerindia revue d'ethnolinguistique amérindienne*, n° spécial 6, 1984, pp. 183-208.
- RENAULT-LESCURE O., Contacts interlinguistiques entre le karib et les créoles des côtes guyanaises, *Etudes créoles*, vol. XIII, n°2, pp. 86-94, 1990.
- RENAULT-LESCURE O., *Evolution lexicale du galibi, langue caribe de Guyane*, Paris, ORSTOM TDM F16, 1985, (kal.).
- RODRIGUEZ A. D. I., *Línguas brasileiras, para o conhecimento das línguas indígenas*, 134 p., 1986.
- TAYLOR D. M., and HOFF B. J., The linguistic repertory of the Island-Carib in the seventeenth century: the men's language-a Carib pidgin ?, *International Journal of American Linguistics* 46 : 301-312, 1980.
- TAYLOR D. M., *Languages of the west Indies*. Baltimore and London : Johns Hopkins University Press, 1977.
- TOURNEUX H. et BARBOTIN M., *Dictionnaire pratique du créole de la Guadeloupe, suivi d'un index français-créole*, Paris, Karthala-ACCT, 486 p., 1896.
- WHITEHEAD N. L., Ethnic plurality and cultural continuity in the native Caribbean, Remarks and uncertainties as to data and theory, in *Wolfes from the Sea* (Whitehead ed.), Leiden : Royal Institute of Linguistics and Anthropology : 91-111, 1995.
- WHITEHEAD N. L., Introduction. The Island Carib as anthropological icon, in *Wolfes from the Sea* (Whitehead ed.), Leiden : Royal Institute of Linguistics and Anthropology : 9-22, 1995.
- Woordenlijst, Sranan, Nederlands, English*, 1980, Evaco, Paramaribo, 203 p.



La problématique langagière dans le dictionnaire de Breton

Raymond Relouzat

Nous nous proposons, dans cet article, de signaler à l'attention des lecteurs que cette réédition est la première du genre à comporter un apparat critique que l'on doit aux compétences de nos collègues amérindianistes, et à avoir adopté une typographie moderne, et de soulever une question purement linguistique, qui apparaîtra peut-être artificielle au regard de la lexicologie, mais intéresse au plus haut point la créolistique. Cette question, la voici.

Sauf erreur de notre part, il n'est nulle part fait mention par écrit, à l'époque où le R. P. Breton rédige son dictionnaire (et *a fortiori* lors des années de préparation et de prises de notes) d'une langue "créole" à base lexicale française, fonctionnant dans l'espace antillais comme pratique langagière. Un siècle plus tard, on en parle comme d'une réalité fortement établie, et dont l'existence n'est pas contestable¹, d'autant plus que le terme "créole", préexistant, mais affecté jusque-là à la définition d'autres réalités, telles la faune, la flore, et les hommes originaires d'autres continents, et acclimatés aux Antilles du fait de la colonisation américano-caraïbe, la désigne sans ambiguïté. Par contre, tout au long du XVII^e siècle, il est question, chez les chroniqueurs, les voyageurs, les missionnaires, de la langue "caraïbe", et d'une pratique langagière appelée tantôt "jargon", tantôt "baragouin", tantôt "langage corrompu", et qui n'est ni du français, ni du caraïbe, ni même une autre langue européenne, comme l'espagnol ou le flamand, mais qui, au niveau lexical, tout au moins, semble tenir de tout cela à la fois.

De tous ces témoins des débuts du XVII^e siècle, un seul mènera jusqu'à son terme une entreprise ambitieuse : rendre compte dans un ouvrage savant, obéissant à des règles canoniques, de la langue caraïbe parlée par les Indiens qui peuplent l'arc antillais, et singulièrement les Petites Antilles, et que l'on appelle "Caraïbes insulaires" pour les distinguer des Taïno-Arawaks des Grandes Antilles. Mais ce qui intéresse ici les créolistes, c'est une référence à

¹ Girod-Chantrons (1785) cité par Denis, p. 334 (cf Bibliographie) « ... le créole, un jargon imbécile, imaginé en faveur d'une espèce d'hommes que l'on a cru mal à propos peu intelligents pour en apprendre un autre ». Notons que le créole, à cette date, est encore appelé un *jargon*, mais qu'il est également nommé.

un "langage des îles"², dont on ne sait, de façon certaine, s'il est opposable aux autres "jargon" et "baragouin", ou s'il désigne une réalité langagière différente, qui présenterait déjà les caractéristiques essentielles du créole.

Ce serait peu de chose que cette simple expression, si elle ne reposait pas en fait, sous cet angle spécifique, la question de la formation des créoles à base lexicale française. En effet, si on la rapproche du terme "imaginé" (cf. *supra*, note 1) on peut hardiment se demander s'il ne faut pas accorder à celui-ci un sens plein, à savoir "réellement et consciemment construit à partir d'un modèle préétabli", et ce, en fonction d'impératifs de communication et d'organisation sociale, particulièrement vitaux en ce qui concerne des systèmes esclavagistes. Cela se serait fait, toutes proportions gardées, à la façon d'un espéranto conscient de ses méthodes et de ses objectifs. Nous verrons dans le corps de l'article que sans pouvoir pour l'instant conclure, nous serons à même de soumettre à la réflexion de nos lecteurs quelques remarques que nous espérons dignes d'intérêt.

La langue caraïbe du dictionnaire

De Goeje³ dresse un premier état de ce qu'il regroupe sous la dénomination de "caraïbe des îles et caraïbe du Honduras". S'il fait une place privilégiée à Breton, en raison de l'abondance du matériel lexical et morphologique fourni par celui-ci, il intègre toutefois ces apports dans une description générale synchronique qui suppose une continuité et des "affinités" suffisamment prégnantes entre le caraïbe du XVII^e siècle et celui du XX^e⁴ pour justifier cette approche. Sa méthode, qui laisse le moins de place possible à l'erreur, consiste à :

- confirmer, par la référence à un sens ou à une fonction, qui restent peu ou prou identiques, les variations d'un même mot dans les différents corpus étudiés⁵, et ce, à travers les différentes époques.

- proposer ce que l'on pourrait appeler les "intentions" d'organisation de la langue, qui ne dépassent guère le stade du constat, à partir des divers éléments (de toute provenance et de toute époque : anciens et modernes, des

2 1665 : Breton, *Adresses*, v, § 9.

3 1939 : 1-101.

4 Décrit en particulier par Douglas Taylor (1945) s'agissant de la langue caraïbe des Petites Antilles (*carib* en anglais).

5 Kalina, caraïbe du Honduras, *carib*. Il faut remarquer qu'il ne cite pas Delawarde (1938) en ce qui concerne le caraïbe moderne de la Dominique, mais il n'a certainement pas eu le temps d'y avoir accès, les dates de publication de leurs études respectives étant trop rapprochées.

îles ou continentaux) recensés d'après les modèles reconstruits à partir des variantes.

Conscient toutefois des limites de cette approche, il avertit que la morphosyntaxe proprement dite (et en particulier le genre) est encore inexplorée et reste à étudier "pour autant que le matériel le permette".

Cette précaution se justifie parfaitement, étant donné la minceur du corpus de De Goeje (moins de cent pages en tout) ; et nous retrouvons le même scrupule chez Breton quand il écrit à l'intention des Révérends Pères Missionnaires auxquels il destine son ouvrage :

Comme le langage caraïbe n'est pas bien abondant, vous verrez d'un verbe ou d'un nom diverses significations que j'ai été contraint d'exprimer par diverses phrases qui *vous* seront aussi utiles qu'elles vous seront ennuyeuses, outre qu'elles vous serviront de syntaxe⁶.

Mais il ne s'agit pas seulement de scrupule, c'est également une même approche qu'il faut voir chez les deux auteurs. Après tout, à bien y regarder, l'article de De Goeje constitue, lui aussi, un lexique qui se veut raisonné, précédé d'une partie grammaticale et d'un code de lecture. La seule différence est que le corpus s'étend à un ensemble de langues — les langues amérindiennes de la zone circum-caraïbe — dont les éléments signifiants ont pu être conservés, et pas seulement au caraïbe des îles⁷. La dimension comparative permet à De Goeje d'aller plus loin⁸ dans le projet d'établissement d'un modèle lexical du caribe en général, et principalement du caraïbe des îles.

Il reste toutefois une différence fondamentale entre Breton et De Goeje au niveau de leur projet. Le premier, missionnaire, dit on ne peut plus clairement qu'il ne se soucie que de fournir aux missionnaires ses frères un outil nécessaire et efficace pour l'évangélisation des Indiens

dans lequel tous les prédicateurs français pourront lire pour se former un discours familier et capable de se faire entendre aux Sauvages⁹.

6 1665 : Breton, *Adresse aux Révérends...* § 4.

7 N'étant pas amérindianiste, mais créoliste, nous retenons la proposition qui nous est faite par les spécialistes qui collaborent à la réédition de ce dictionnaire de retenir la désignation de "caraïbe" (ou "caraïbe-arawak") pour désigner la langue parlée par les Caraïbes insulaires.

8 Il s'appuie sur les travaux d'Adam (1878 ; 1893 ; 1904) et y ajoute ses propres études (1910 ; 1926) ainsi que ses travaux sur le caraïbe moderne du Honduras.

9 1665 : Breton, *A Monsieur Claude André Lecler*, ii.

Le second, linguiste, veut démontrer la parenté indiscutable entre le caraïbe des îles et le caribe de terre ferme. Ajoutons que le Père Breton est si conscient de l'imperfection de son ouvrage qu'il ne compte pas moins, dans son adresse à son dédicataire, que sur une "grâce gratuite" pour aider à la compréhension par les Sauvages du message de l'évangile¹⁰.

Pourtant la ressemblance de leurs méthodes est frappante ; et là même où elles semblent diverger, elles se rapprochent. Ainsi, il y a, dans l'adresse à Claude-André Lecler, une quinzaine de mots dont l'auteur ne prend pas la responsabilité d'affirmer qu'ils sont du "véritable langage caraïbe", même si certains les ont entendu dire. De Goeje fait de même quand il distingue ce qui est "taïno-arawak" de ce qui est "caraïbe insulaire". Breton distingue également un parler des femmes ; mais, comme nous allons le voir, sa véritable originalité réside ailleurs.

Dans ses adresses au commanditaire des dictionnaires, l'Ecuyer Lecler, Seigneur du Château Du Bois, et aux Révérends Pères Missionnaires, Breton semble assumer une contradiction qui ne peut échapper au lecteur de bonne foi :

- d'une part, en ce qui concerne le sens des mots en général, il reconnaît à l'avance que "il pourrait bien s'être mépris", car "il a fallu deviner l'explication des mots caraïbes, n'ayant eu ni livre, ni écriture d'aucun missionnaire n'ayant devancé" ; qu'il a eu des difficultés à "dérober" ces mots (confirmant par là le témoignage de Rochefort¹¹ en particulier sur les réticences des Caraïbes à enseigner leur langue), et enfin que ce dictionnaire, "projet assurément rare"¹² n'est destiné qu'à compléter le catéchisme. Aussi l'ouvrage apparaît-il davantage comme un moderne *guide* (c'est nous qui soulignons) destiné à être complété et "mis en meilleur ordre" que comme un lexique de la langue. En fait, c'est un "ébauchement" qu'il a été mis en demeure de compléter en dictionnaire, alors qu'il n'en avait pas l'intention. Le Père est très clair là-dessus, et l'on ne peut s'empêcher de distinguer, derrière l'abondance précieuse des compliments, le scepticisme teinté d'ironie avec lequel il rappelle au Seigneur Du Bois que ce projet ne vient que de lui seul.

- d'autre part, il présente l'ouvrage comme permettant aux prédicateurs d'être "intelligents" dans la langue des Sauvages, "sans peine, sans hasard et

10 On pourra objecter que, vu la difficulté de l'entreprise, ces précautions oratoires s'imposent sans qu'il soit nécessaire de supposer chez l'auteur du dictionnaire un réel scepticisme quant à la validité de son oeuvre.

11 1665 : Rochefort, 392.

12 1665 : Breton, *A Monsieur Claude André Lecler*, ii.

sans délai¹³ c'est-à-dire comme un outil d'une efficacité souveraine. Il est vrai qu'il en fournit le mode d'emploi aux premiers, leur en garantissant "un usage simple" s'ils suivent ses prescriptions. En fait, il faut réexaminer cette apparente contradiction à la lumière de deux réalités différentes, mais ici complémentaires : l'esprit missionnaire, auquel est liée l'offrande de la "grâce gratuite", et la conception générale (ou plutôt l'absence de conception rigide) d'un ouvrage de ce genre au XVII^e siècle.

L'esprit missionnaire, pour sa part, veut que "le catéchisme, sans le dictionnaire, serait un feu sans bois, un grain sans terre, et une lumière étouffée sous le boisseau"¹⁴, ce qui suffit, semble-t-il à en justifier l'entreprise qui en est faite. De plus, après la Révocation de l'Edit de Nantes, l'Eglise catholique aura davantage souci d'évangéliser que de franciser, et, dans les écoles obligatoires que les intendants ont ordre de créer, on recourt au patois si nécessaire, alors que la tendance, partout ailleurs, est d'imposer progressivement le français dans l'instruction, et dans tous les actes de la vie publique. La conception générale que l'on a à cette époque d'un dictionnaire ne va pas véritablement à l'encontre de cette attitude. Il s'agit davantage de prendre en charge un fait linguistique nouveau et incontournable, fût-ce en désordre ; d'en rendre compte le plus complètement possible au niveau lexical, et d'y distinguer un début d'organisation, fût-il des plus sommaires, que de procéder à la description rationnelle d'une langue, et d'en édicter les règles d'usage et de fonctionnement. La querelle entre Furetière et l'Académie¹⁵ à propos du français est un exemple particulièrement frappant de la réalité de cette approche au XVII^e siècle. D'ailleurs Breton lui-même hésite entre "la politesse de la langue française", qui procède à son époque de la soumission aux directives de Malherbe et des Précieux, et "le parler du franc bourguignon" qu'il est, parler qu'il utilise pour traduire et "historier"¹⁶ (c'est-à-dire commenter) la traduction des mots "sauvages". Il n'hésite même pas, encore qu'il prie de l'en excuser, à recourir, quand cela est nécessaire, au grossier "français des îles". Cette position ambiguë, qui était certainement celle de la plupart des gens lettrés en France, se fait voir dans la coexistence de ses longues phrases, quelquefois obscures à force d'être précieuses, et de la concision et de la clarté de ses remarques et avertissements au lecteur, ainsi que dans ses traductions et commentaires de mots.

13 *Ibid.*

14 *Ibid.*

15 En 1690 (1949 : Bruneau/Brunot XIX), Furetière fait paraître son *Dictionnaire Universel, contenant des mots anciens, bas, et techniques*. "L'auteur est chassé de l'Académie, qui fera composer par Th. Corneille un Recueil concurrent..."

16 1665 : Breton, v, § 10.

Pour nous créolistes en particulier, surtout en considérant le remarquable travail d'éclaircissement effectué par les amérindianistes collaborant à cet ouvrage, la réédition en typographie moderne, ornée d'un modeste appareil critique, du *Dictionnaire caraïbe-français* vise à faciliter la mise de cet ouvrage à la disposition des chercheurs. Mais il leur permettra aussi de tenter de prolonger les conclusions d'Adam, de De Goeje, et de Taylor dans la perspective d'une problématique de la pédagogie et de la phraséologie. Il faut bien voir que ce que Breton propose au lecteur, c'est une phraséologie, c'est-à-dire une liste d'expressions, de mots et de séquences de mots tout prêts à l'usage : du prêt-à-communiquer, en quelque sorte, à quoi il faut s'attendre à apporter quelques retouches, que la "grâce gratuite" et l'intelligence rendront plus aisées à certains qu'à d'autres. La *Grammaire* confirme bien sur le plan théorique les découpages morphologiques qui aboutissent à la reconnaissance de morphèmes nominaux ou verbaux comme **-gle** ou **-ti**, de personne comme **-li**, d'affixes comme **-i**. Le but ultime et avoué n'est pas seulement la description, mais la communication, pour laquelle il faut un guide, comme nous l'avons dit. Breton extrait du flux verbal des sens et des significations qu'il peut référer à des suites de sons qu'il organise arbitrairement en mots¹⁷, sans pouvoir toujours rendre compte de l'organisation morpho-syntaxique du message complet.

Une langue caraïbe dont la description pose problème et un français des îles bien réel...

Il y a deux réalités, dans le dictionnaire : la langue caraïbe elle-même, et le français utilisé pour en traduire le lexique, les formes verbales et les expressions. La description de la première réalité doit être considérée comme matériau acceptable, malgré quelques remarques¹⁸ touchant au caractère nécessairement arbitraire du découpage des mots, et des constructions lexicales qui ne peuvent être que du fait de l'auteur. En effet, en ce qui concerne les substantifs, ou ce qui en tient lieu, c'est-à-dire des mots qui désignent des objets matériels ou spirituels, ou des réalités vivantes cernables et identifiables, comme **nakêca dent maschelière** [molaire], ou **ouécou boisson fermentée**, ou encore **amalitagoni flatterie**, on peut raisonnablement supposer une correspondance terme à terme. Encore celle-ci est-elle rendue plus vraisemblable par la présence des mêmes éléments lexicaux dans

17 Ajoutons à cela que dans l'*Adresse aux R.R. Pères* (iii) il parle de la peine qu'il a eu "de dérober ces mots de la bouche des Sauvages, qui ne parlent jamais aisément s'ils ne sont dans leurs vins" (c'est-à-dire ivres, ce qui, à notre avis, n'est pas sans conséquence sur l'élocution).

18 Cf. note 17. Cela ne remet pas en question le caractère scientifique de la description de Breton, qui est lui-même très prudent.

d'autres mots de sens voisin ou apparenté **namálikienli** *je le flatte*, **kamalitacátiti** *grand flatteur*, que par la pétition de principe à priori invérifiable que l'on retrouve dans la *Grammaire caraïbe*, et selon laquelle la langue caraïbe s'organiserait de façon similaire au latin, seul modèle dont on juge à cette époque de la langue française qui en est issue¹⁹. Mais quand Breton donne un mot caraïbe en face de *église*, ou de *gouvernement*, après avoir écrit que "les termes de police, de justice, de religion.." sont inconnus aux Sauvages²⁰, on ne peut s'empêcher de penser qu'au mieux il les a forgés, donc fabriqués et *imposés* (ce qui est peut-être son but) à l'aide de sa connaissance des éléments lexicaux de base qu'il a pu isoler ; et qu'au pire, il affabule. Il ne lui est guère possible, dans son *Adresse* à son protecteur, de confesser ne les avoir jamais utilisés dans son activité de missionnaire. Toutefois, la correspondance souvent exacte entre le vocabulaire noté et rapporté par le R. P. Breton et celui que présente sous le chapeau "Mots d'origine caraïbe" Elodie Jourdain dans sa thèse²¹, ainsi que les mots recueillis par Odile Renault-Lescure dans son glossaire, entre autres auteurs²² semble confirmer, par les similitudes constatées entre les garifuna et la langue caraïbe du *Dictionnaire* la validité des travaux du missionnaire²³.

Il y a, annexée au *Dictionnaire*, une grammaire où sont décrites les caractéristiques intelligibles de la langue, ou du moins ce qu'a pu en saisir Breton, particulièrement dans le domaine de la morpho-syntaxe. Il se fait voir, là aussi, le mélange de rationalité et de mysticisme que nous avons déjà signalé, et qui rend si intéressante la démarche du missionnaire. Il y confirme que sans elle, les *Dictionnaires caraïbe-français* et *français-caraïbe* sont inutilisables²⁴; et de fait, même en tenant compte des protestations de modestie dans sa description de cette réalité linguistique nouvelle qu'est le caraïbe, il n'en propose pas moins, du point de vue de ce qui est alors la tradition grammairienne, une phonétique, une morphologie et plus qu'un

19 1667 : 19 : "La division ordinaire des noms caraïbes se fait, comme parmi les latins, en substantifs et en adjectifs".

20 1665 : Breton, *Adresse aux Révérends Pères Missionnaires*, iv, § 8.

21 1956 : 298-300.

22 Cervinka-Taulier (1992, T. I, 105-137) tente de faire le point sur la question des mots d'origine caraïbe du créole (de la Guadeloupe) dans sa thèse de doctorat.

23 Cf. aussi l'introduction de Sybille de Pury, *supra*.

24 1667 : *Aux Révérends Pères Missionnaires* : "Vous recevrez en ce troisième ouvrage l'usage du second, [...] puisque sans ce dernier l'un aurait été trop borné, et l'autre inutile ; vous n'auriez pu vous servir du dictionnaire, ni amplifier les termes et les propositions du Cathéchisme sans une grammaire qui comme la clef vous ouvrira le commerce avec ces pauvres Insulaires..."

embryon de morpho-syntaxe. Il isole des préfixes, des infixes, des suffixes ; il restitue des personnes, une conjugaison, des temps, et même des modes ; il oppose des théories et forge des hypothèses. Sa démarche reste résolument empirique, ainsi qu'en témoigne ce qu'on pourrait appeler le "pointillisme" de sa description, ponctuée de formules de présentation qu'il vaudrait la peine, dans un autre article, de classer et d'étudier :

On dit... ; On dit aussi quelquefois...; **les Sauvages** n'expriment pas toujours formellement cette particule...; **Les Caraïbes** ne se servent jamais du pluriel, lorsqu'ils parlent à une seule personne...; *Mais aussi* : **Je** n'ai point trouvé de pronoms possessifs...; **J'ai** conjugué...; **Je** ne vous assurerai point si...; **Je** n'ai point trouvé...; *Et enfin* : **Il y a bien de** l'irrégularité au prétérit des verbes suivants, quoiqu'ils se terminent tous de la même sorte, car il y a plus à retrancher aux uns qu'aux autres ; **j'en** alléguerai ici quelques-uns afin qu'on forme sur eux les autres qui seront de leur nature...²⁵

Cette dernière formule confirme également que le Père ne se contente pas toujours de décrire, mais propose de trancher une difficulté par le recours à la reconstitution "logique" de formes verbales supposées dès lors correctes, mais non effectivement entendues et discriminées.

C'est qu'il est terriblement moderne. C'est un guide, répétons-le, plus qu'un dictionnaire qu'il a en tête, et ce qu'il appelle "grâce gratuite"²⁶ c'est la capacité d'engagement dans la recherche intuitive, mais non dépourvue d'un minimum de références assurées, de la meilleure communication possible.

Ce qui est également important, et nous en venons à la deuxième réalité linguistique, ce n'est pas qu'il ait du caraïbe une image plus ou moins positive que celle des lettrés, laïques ou non, qui tenteront par la suite de décrire les langues caribes²⁷. C'est qu'en réalisant des dictionnaires et une grammaire de la langue caraïbe, il ait en fait commencé à donner des lettres de noblesse au "langage des îles" dont à sa grande honte, il est obligé de se servir en certaines occasions.

Que dit-il quand il veut s'en faire pardonner ?

Dans l'histoire, j'ai négligé l'orthographe, et ai parlé en franc Bourguignon tel que je suis, et je me suis souvent servi du langage des Iles, quoique contre la politesse de la langue Française, pour ne pas me faire accroire, et me faire

25 1667 : 50 ; 57 ; 47 ; 61 ; 68 ; 79.

26 1665 : Breton, *Adresse...*, i.

27 1984 : Renault-Lescure, 183-208.

passer pour autre que je [ne] suis ; outre que je ne fais pas profession ici d'apprendre la langue Française, mais la Caraïbe²⁸.

Que signifie ceci ? Très exactement que l'accès au caraïbe passe souvent, non pas par le français, mais par le "langage des îles", dont il resté à déterminer la participation à la formation du créole, et dont la présence dans un ouvrage savant est alors suffisamment remarquable pour que Breton ne la considère pas comme allant de soi.

En fait, si nous appliquons ici le schéma que Greimas²⁹ propose comme modèle universel de structuration mythique, nous nous apercevons que l'objet de la quête du missionnaire, en tant que sujet sollicité par un destinataire (Claude André Lecler) pour lui ramener, en tant que destinataire cette fois, l'objet de sa quête (un outil pour l'évangélisation des Sauvages) est ambigu. C'est que le véritable outil de pénétration de l'esprit des Sauvages est non pas la maîtrise du caraïbe par un Français, mais celle de la relation entre langue française et langue caraïbe, relation assistée par le "langage des îles".

Car Breton dit aussi qu'il a également utilisé son patois, en lieu et place du français. Il est facile d'admettre que ce n'est pas parce qu'une norme bourguignonne se fût imposée au sein du "langage des îles". Il a également négligé l'orthographe (qui, même pour les lettrés est alors, comme la typographie, de moins de conséquence qu'à l'époque moderne). Enfin, il n'assume pas la responsabilité de ce qu'il a pu confier de ses travaux aux Pères Du Tertre et Du Puis, ainsi qu'à Monsieur Aubert, dans la mesure où ils ont remanié le texte original, en retranchant ou en glosant³⁰. A notre avis, ce qui fait l'unité de ces réserves, c'est la volonté du Père Breton de se démarquer de la tendance à la cléricature qu'il croit discerner dans l'attitude de tous ceux qui ont à connaître de ses travaux, et sont susceptibles de les inféoder au type de savoir qui est lié à l'écrit. Son patois et le "langage des îles", qui sont langues orales et non écrites lui sont souvent un recours précieux. Il prévient que l'utilisation de son ouvrage permettra de "corriger" les sens qu'il propose aux mots caraïbes, qu'il croit, mais sans plus, à peu près justes, n'ayant pu utiliser la méthode comparative³¹. Et ce que son ouvrage rend possible, et surtout plus facile, c'est davantage, dans la relation linguistique entre Français et "Sauvages", la construction orale d'une norme

28 1665 : Breton, *Adresse aux Rév. Pères*, § 9.

29 1984 : Adam, 59-65.

30 1665 : Breton : *Adresse*, v, § 12, § 13, § 14.

31 1665 : Breton, iv, § 3 : "... n'ayant eu ni livre ni écriture d'aucun Missionnaire m'ayant devancé, je pourrais bien m'être mépris : mais il vous sera aisé de corriger et d'ajouter à ce peu que j'avance, et mettre quelque jour le tout en meilleur ordre".

langagière sans cesse destinée à évoluer en se constituant comme régissant un discours nouveau dans une langue nouvelle, qu'une mesure de la validité de la traduction en français de la langue parlée par les Caraïbes. Privilégier ainsi le sens par rapport à la règle, l'oral par rapport à l'écrit, relève bien évidemment d'une conception de la grammaire résolument linguistique. Des locuteurs de langues différentes mises historiquement en contact l'une avec l'autre cherchent à articuler un discours compréhensible par les deux parties, dans un but de communication. Blanc & Hamers³² ont excellemment décrit ce processus; et en particulier pour les créoles.

Ainsi s'introduit la possibilité d'une réflexion sur un éventuel renversement de perspective à opérer à titre expérimental dans le domaine de la créolistique. On nous permettra de formuler la remarque suivante, selon laquelle il faudrait accorder une attention pour le moins égale, dans la description des créoles, à l'organisation des références sémantiques³³, et plus précisément, à la façon dont une morpho-syntaxe élémentaire pourrait s'en dégager. Une construction aussi simple et aussi répandue en créole des Amériques que **an lapot** réalise ce type de passage. En français **une *la porte** est un non-sens, en créole non.

Un dictionnaire du créole, comme tous les autres, et en particulier comme ici un dictionnaire caraïbe, en dit beaucoup plus sur la langue concernée, que toutes les grammaires d'usage, indispensables cependant : et c'est ce qu'avait compris le protecteur du Père Breton. L'intérêt de l'ouvrage, qui a toujours été utilisé comme une mine de renseignements précieux sur les Caraïbes³⁴, leur coutumes, leur mode de vie, est bien évidemment celui-là. Mais on y voit peut-être mieux que dans d'autres ouvrages du même genre l'émergence d'une métalangue sans statut formel, mais sans laquelle l'inter-compréhension est impossible.

Au moment où écrit Breton, le français "classique" reste une hypothèse d'école et une pratique de clerc par rapport au vécu linguistique des Antilles, et singulièrement de celui des colons dans leurs relations avec les Caraïbes, et les esclaves, sans oublier les autres Européens (Espagnols, Portugais, Flamands). Il est donc particulièrement passionnant de tenter de mettre en lumière le mouvement général et l'organisation de la communication dans la problématique qui est la sienne. Il partage avec son protecteur, et les Révérends Pères missionnaires, un certain usage précieux du français écrit, qui, dès avant 1635 — date où Richelieu officialise le phénomène en

32 1983 : 255-272.

33 1987 : Hagège.

34 1980 : Petit-Jean-Roget, 85-99.

accordant des lettres patentes à l'Académie française — s'est imposé comme langue de culture et de civilisation aux dépens du latin. Il pratique le "langage des îles", et il y recourt dans ses traductions. Il note le "baragouin", qui n'est pas du véritable langage caraïbe, mais "un jargon pour se faire entendre"³⁵. Il note, chez les Caraïbes eux-mêmes, trois différents "langages" : celui des hommes, celui des femmes, et un autre encore qui lui semble être utilisé pour les "harangues et les traités de conséquence", langage que "leurs jeunes gens même n'entendent pas bien"³⁶.

Si nous comparons cette complexité linguistique à la description actuelle de la réalité linguistique aux Antilles et en Guyane française, à propos de laquelle on peut considérer qu'il y a pour l'instant consensus³⁷, nous retrouvons cette même difficulté, pour un linguiste, à cerner les contours de la communication par rapport à la situation linguistique des îles au XVII^e siècle. On constate, au sein du "continuum" linguistique, l'existence d'un créole "basilectal" des anciens, non évolutif, peu compris des jeunes générations ; d'un "mésolèctal" et d'un "acrolectal", pratiqués par le gros de la population, ainsi que par les classes moyennes et supérieures, et qui correspondrait au "langage des îles" ; et d'un français précieux à tendance archaïsante, que l'on pourrait rapprocher, pour ses fonctionnalités, du français recherché des Adresses de Breton à son protecteur et aux Révérends Pères Missionnaires. Un seul langage, historiquement lié à la mise en place d'une relation langagière avec les Caraïbes, qui ne sont plus partie prenante à la communication, semble avoir disparu : "le 'baragouin', qui est espagnol, françois, caraïbe pesle-meslés par ensemble"³⁸. Toutefois, ce qui perdure, à travers les siècles, c'est la réalité de l'exercice langagier qui caractérise encore maintenant les "îles", et qui signifie pour le linguiste la difficulté à cerner et à décrire des pratiques standardisées, voire normées, sans les voir remettre aussitôt en question par d'autres faits de langue³⁹. Il nous est donc venu à

35 1665 : Breton, *Adresse aux Révérends...*, v, § 14. Il dit aussi "langage corrompu" (1647/1978 : Breton, 55). Nous considérons bien entendu, que "baragouin", "jargon pour se faire entendre" et "langage corrompu" désignent globalement la même réalité.

36 1647/1978 : Breton, 55.

37 1973 : Bickerton (1973), Valdman (1978) et Bernabé (1983) ne remettent pas en cause le concept de diglossie, sur lequel repose cette description. Voir en particulier Bernabé sur ce point, T. I, 58-79.

38 Voir note 36.

39 Blanc et Hamers proposent, pour rendre compte conceptuellement de ce type de pratique langagière, de définir toutes les phrases générées comme des "instances de langage" (voir note 32).

l'esprit qu'il serait intéressant de chercher à savoir, de façon plus avérée, si certaines hypothèses se révèlent dignes d'attention ; si la langue caraïbe a contribué de façon significative à la formation du créole des Petites Antilles ; et s'il est possible de retracer les étapes qui pourraient être reconnues et identifiées de ce processus. L'ouvrage de Breton peut-il nous fournir des indications à cet égard ? C'est ce que nous nous efforcerons de déterminer dans les paragraphes suivants.

Une remarque préliminaire s'impose. Rien, comme nous l'avons rappelé au début de notre article, ne permet d'établir formellement l'existence et la pratique de ce qui devait être appelé "créole" au moment où Breton séjourne dans les Petites Antilles (Dominique et Guadeloupe). Par contre, Bernabé & Prudent écrivent⁴⁰ :

(Autre langue de traite intéressante), le baragouin des Sauvages. Nous en possédons quelques attestations en Martinique grâce au Père Bouton (1640), mais il est probable que ce pidgin ait été élaboré dès le XVI^e siècle. En effet, si l'historiographie officielle ignore l'activité des îles caraïbes (les Petites Antilles) pendant tout le XVI^e siècle, il ne fait aucun doute que les Espagnols d'une part (Ponce de León notamment), mais également les pirates français (Le Clerc en 1533, entre autres) et anglais (Francis Drake en 1572) et peut-être même hollandais aient débarqué à plusieurs reprises dans les "Petites îles", aient évalué des positions stratégiques, et qu'ils aient "pris langue" avec les indigènes. De sorte qu'en 1640, Bouton témoigne d'une vieille caribesse, un peu prophète, qui dit à un Français: "Magnane navire de France", c'est-à-dire : demain arrivera ici un navire de la France.

Si nous continuons notre recherche des éléments de ce baragouin, nous trouvons, toujours chez Bouton :

Non ça bon pour France, bon pour Caraïbe...
...serait en danger d'être matté par lui, *c'est-à-dire* : tué
...il était mouche bourrache, *c'est-à-dire* : bien ivre.
...ils lui disaient : mouche manigat, mon compère.
...ils s'en viendront vous dire : *Moi non fâché à toi.*

Avec les attestations de **boutou**, de **carbet**, d'**ajoupa**, de **Pilote**, de **mabouya** et quelques autres mots caribes qui "remonteront" aussi bien le lexique du français "des Isles" que du "créole".

Nous noterons d'abord que nous retrouvons trois de ces mots (**carebet** (sic), **aioupa**, **manigat**) dans la liste que Breton dresse des vocables qu'il ne

40 1980, *L'Historial Antillais*, T. I, 322-323.

reconnaît pas comme étant du "véritable langage caraïbe"⁴¹. Il reste à déterminer si **mouchache**⁴², que Breton cite, est sa lecture de **mouche** (*mucho* espagnol) ou s'il s'agit d'un autre mot (*muchacho* espagnol). Par ailleurs, on retrouve **banaré** et **mabouya** chez Moreau⁴³ et la conclusion provisoire qui peut être tirée de ces convergences est qu'il semble y avoir accord sur la réalité d'un baragouin au XVII^e siècle, même si les mots et expressions qui sont présentés comme caractérisant celui-ci ne sont pas rigoureusement identiques chez les différents auteurs. Bernabé & Prudent⁴⁴ terminent ainsi :

Une seule conclusion sera tirée : le premier siècle de colonisation européenne a imposé la disparition totale de la langue arawak, la création d'un parler bozal des nègres d'Hispaniola, et les fondements d'un baragouin caraïbe.

Pidgin, baragouin et créole.

La citation que nous faisons de Bernabé & Prudent nous amène à préciser ce qu'est un pidgin, c'est-à-dire un baragouin, ou "langage meslé"⁴⁵. Taylor nous en rappelle la définition, et ce en l'opposant à celle du créole, après avoir également rappelé que les "pidgins" ou "jargons" ont été les premières langues de communication à avoir pris naissance dans le Nouveau Monde⁴⁶.

A pidgin may then be defined as a linguistic compromise that is nobody's mother tongue; and a creole as a mother tongue, that began as a pidgin, and has not come to be identified with any previously existing traditional language (....) and in the same sense it seems obvious that the process of creolization presupposes and entails considerable enrichment and regulation of the original pidgin, whose formation for the requirements of a rapidly learnt second language necessarily involved a notable reduction of two or more speech communities' means of expression and communication. All creoles are therefore "regular" languages in that each has its own pattern of distinctive units of sound, its own grammatical signs and conventions, and a vocabulary adequate for the cultural demands of its native speakers. Moreover, such languages evolve, once creolization has taken place, in much the same way as do other idioms, and in accordance with their natives speakers' changing needs of communication. But they differ from languages with a longer tradition in having basic grammars whose source cannot clearly be identified with that of their

41 1665 : Breton, *Adresse aux Révérends Pères*, §14.

42 Le père J.B. Labat (1662/1972, T. I, 197) lui attribue la seconde origine.

43 1987 : Anonyme, 96, 145.

44 *Ibid.*, 323.

45 Voir note 36.

46 1971 : 78-79.

basic vocabularies, and in being comparatively free from such fossilized historical débris as result in our own irregular noun plurals and verbal conjugations.

Les exemples (rares, reconnaît-il) qu'il cite ensuite de pidgins se conforment à cette définition, que rejoint le Père Chevillard, dont le témoignage date de la moitié du XVI^e siècle par cette observation :

Les nègres, (...) se familiarisent rapidement avec le langage de l'européen, *langage volontairement corrompu* (c'est nous qui soulignons) pour faciliter sa compréhension⁴⁷.

Une question se pose dès lors : y a-t-il un ou plusieurs baragouins ? Le "langage meslé" des Caraïbes et le jargon utilisé par les Missionnaires à l'endroit des nègres à évangéliser relèvent-ils du même usage, et utilisent-ils le même vocabulaire ? Voyons s'il est possible, à partir d'un exemple de prêche, rapporté par un missionnaire lui-même dans son ouvrage, et cité par Taylor⁴⁸ de s'en faire une idée.

L'exemple est tiré de Chevillard⁴⁹, et selon Calvert, qui le cite, est un "Pater Noster" à l'usage des esclaves (les italiques sont de nous) :

Toi sçavoir qu'il y a un dieu : Luy grand Capitou, luy savoir tout faire sans autre l'aider ; luy donner à tous patates (pain) ; luy mouche manigat pour tout faire, non point comme lui (sic) ; Vouloir faire maison, non faire comme homme, car toi aller chercher hache pour bois, puis couper roseaux, prendre mahoc et lianes et ainsi pequins faire case. Or Dieu mouche manigat, luy dit en son esprit, moy vouloir homme, luy preste miré homme. Enfin luy envoyé méchant en bas en enfer, au feu avec maboja et autres sauvages qui n'ont vouloir vivre en bon chrétien. Mais tous bons chrétiens, luy bon pour mettre en son paradis où se trouve tout contentement, nul mal, nul travail, et nulle servitude ou esclavage, mais une entière joye et parfaite liberté.

Nous retrouvons **mouche manigat**, que Breton cite comme jargonesque, **maboja** (caraïbe du *Dictionnaire*), **patates** (espagnol *patata*, à partir de **batata* taïno-arawak), **pequin** (portugais *pequeno*) ; mais aussi des mots qu'il ne cite pas, soit **Capitou** (du portugais *capitão*), **miré** (espagnol *mirar*).

C'est ici que Taylor propose une explication à la présence importante, selon lui, de mots d'origine espagnole et portugaise dans le pidgin alors pratiqué dans les petites îles. Excluant qu'ils aient pu être enseignés aux

47 1659 (cité par Taylor, cf. note 46).

48 1971 : 81.

49 1944 : 190.

esclaves par les premiers colons français et les missionnaires, il rappelle que ceux-ci se sont d'abord fournis en esclaves près des Ibériques et des Hollandais :

But the first French settlers and missionaries got their slaves from the Spaniards, and, more especially, from the Dutch, who in their turn got them from the Portuguese settlements or "factories" on the West coast of Africa, where a Portuguese pidgin had been in use since the 15th century. And (...)slaves bought or captured in the interior usually remained in these "collecting centres" quite long enough to learn the pidgin, which served henceforth not only in their dealings with European of whatever nationality engaged in the slave-trade, but also as a lingua franca between fellow slaves whose mother tongues were not mutually intelligible. It was, I suggest, this "façon de parler" to which the first French settlers and missionaries sought to adapt themselves, and whose vocabularies they sought to gallicize⁵⁰.

"Façon de parler", "jargon pour se faire entendre", "pidgin", "baragouin", nous suggérons de voir, sous toutes ces dénominations, une même réalité : la pratique langagière des îles dès le XVI^e siècle, et qui perdure au moins pendant tout le XVII^e. S'il n'est pas exclu que ce soit encore le R. P. Breton qui en donne la meilleure et la plus précise définition, quand il la caractérise de "langage corrompu"⁵¹, de "français, espagnol et caraïbe pesle-meslés ensemble", une difficulté subsiste. Notre missionnaire semble l'attribuer aux seuls Sauvages, dans leur relation avec les colons ("dont ils traitent avec nous") tandis que Chevillard parle des esclaves. Mais comment aurait-il pu en être autrement ? Breton trouve ce "langage corrompu" en train de fonctionner quand il arrive aux îles, et il ne se consacre qu'aux Caraïbes. De plus, ce sont les Français, qui, bon gré mal gré, sont obligés dans un premier temps de s'adapter, comme le dit plus haut Taylor (et Pelleprat, cf. *infra*), à cette situation, en attendant de franciser le lexique en usage.

Avons-nous vraiment réussi à cerner les contours de ce "langage des îles" dont parle Breton ? Nous croyons en tout cas qu'on peut tenir pour assuré qu'il s'agit d'un pidgin ; et s'agissant d'un pidgin, parler de contours précis relève de la gageure. Mais sa pratique étant attestée, on peut dès lors se demander, s'il entretient, sur le plan génétique, une relation quelconque avec le créole⁵².

50 1971 : 80-81.

51 Il est signalé une autre leçon : "langage particulier" (Breton, 1978, p. 55, note 1).

52 Petit-Jean-Roget (1980), qui n'est pas linguiste, mais historien, s'est déjà posé la question (447-453) se fondant en particulier sur l'existence supposée de ce qu'il appelle un "pré-créole", et dans lequel il croit reconnaître le "langage des îles".

Et le créole?

Bickerton, que l'on peut considérer comme le père de la créolistique moderne, et à qui est associée la notion centrale de "continuum", rappelle dans un de ses récents ouvrages⁵³ :

A creole language has been defined as a nativized pidgin. It is what results when a pidgin, created by adults, is learned by the children of these adults. However, the gulf between a pidgin and its associated creole, in terms of formal structure, is immense. A pidgin (...) is structureless, whereas a creole exhibits the same type of structure as any other natural human language.

Plus loin (183), dans un chapitre destiné, à défaut d'y repérer une véritable structure, à faire reconnaître dans les pidgins une organisation proto-linguistique, il liste un certain nombre de "grammatical items" ("éléments d'organisation grammaticale").

Pidgins usually have two expressions that mean, respectively, "earlier"/"completed" and "later"(...). Reflexes of what were probably expressions meaning "earlier / completed" in their antecedent pidgins (don in English creoles, fin in French creoles, kaba in Portuguese creoles) are found in almost all creoles and are all (...) derived from verbs with the meaning "finish".

C'est exactement l'état de langue que décrit le Père Pelleprat, contemporain de Chevillard et de Breton, quand il note la "façon de parler"⁵⁴ des esclaves :

Nous nous accommodons (sic) à leur façon de parler, qui est ordinairement par l'infinitif du verbe, comme par exemple "moi prier Dieu, moi aller à l'église, moi point manger" ; et y ajoutant un mot qui marque le temps à venir ou le passé, ils disent "demain moi manger, hier moi prier", et ainsi de suite⁵⁵.

Il existe toutefois une différence entre Pelleprat et Breton. Le premier est sensible, dans sa relation au pidgin, à l'organisation du discours, tandis que le second ne semble s'intéresser qu'au lexique. Nous disons "ne semble", car il parle bien du "langage des îles" et "de langage corrompu" (c'est nous qui soulignons). L'important reste qu'il n'est pas invraisemblable de supposer des liens génétiques, qui restent à définir et à illustrer de façon plus détaillée, entre le langage des îles et le créole des Amériques.

53 1990 :169.

54 in Calvert, 1944.

55 Pelleprat ne dit pas qu'ils utilisent effectivement *hier*, ou *demain*, mots français, mais il dit : "comme par exemple (...) demain; moi manger, hier moi prier" (c'est nous qui soulignons). Cela laisse supposer, sans qu'on puisse l'affirmer, qu'ils en utilisaient de même sens, et de même fonction, mais étrangers au français.

Le mérite de Breton, ici, est de désigner ce qui est du "jargon", mais dont on est, aux îles, obligé de se servir pour communiquer. Il est regrettable qu'il ne nous ait pas, à notre connaissance, laissé d'autres exemples (à l'exception d'un énoncé en baragouin) que lexicaux de ce langage ; et il vaut la peine de rechercher si l'on peut en repérer chez les autres chroniqueurs dont les oeuvres ont paru dans le courant du XVII^e siècle⁵⁶. Quoiqu'il en soit, le processus de francisation du pidgin par les colons français ("whose vocabularies they sought to gallicize", cf. *supra*) que Taylor croit inévitable à partir du moment où ceux-ci imposent progressivement leur vocabulaire et leurs tournures n'est peut-être pas à séparer de sa nativisation en créole. Nous ne proposerons, avec toutes les réserves qui s'imposent, qu'un exemple de cette francisation au niveau grammatical, la francisation du vocabulaire pouvant être beaucoup plus fréquemment constatée depuis le XVIII^e siècle, et la publication des premières grammaires créoles au siècle suivant.

On sait que Taylor⁵⁷ attribue une origine caraïbe aux morphèmes de modalité verbale⁵⁸ du présent et du futur **ka** et **ké** (variante **kay**) caractéristiques du créole des petites Antilles par opposition à **ap** et **a/va** utilisés dans ces emplois par le créole haïtien. Sans reprendre en détail sa démonstration, que nous exposons dans un article antérieur⁵⁹, nous la mettons en relation avec les faits suivants :

- **Ké** est déjà pour Taylor, la crase réalisée par **ka* caraïbe + **alé* d'origine française pour construire le morphème du futur, **ka* restant le seul élément "purement" caraïbe, ce qui représenterait déjà un premier niveau de francisation par accollement ;

- Le créole de la Martinique utilise deux morphèmes de modalité verbale marquant le futur : **ké**, avec une variante **kay*, soit **ka* + **ay** (doublet créole de **alé* signifiant "aller"), et **a/va**, que l'on retrouve en créole haïtien, qui ignore **ké/kay** dans cette même fonction. Tout se passe donc comme si (au moins pour le dialecte martiniquais) il y avait francisation d'éléments grammaticaux, d'abord par combinaison de l'élément caraïbe premier avec un élément français, et ensuite par apport d'élément d'origine exclusivement

56 Cette étude dépasse de très loin le cadre de cet article, et Bickerton, dans ses recherches s'intéresse aux pidgins en général dans leur relation avec les créoles, américains et non-américains. Nous espérons qu'elle sera entreprise.

57 1945. Voir sur cet article de Taylor : 1991 : 161-165.

58 Selon la terminologie de J. Bernabé, (1987 : 91-96).

59 1991 : 162-163.

française (a/va, forme verbale du futur du verbe aller) destiné à doubler le système existant⁶⁰.

Et maintenant?

De quelle utilité nous est donc, à nous créolistes, le *Dictionnaire caraïbe-français*, sous sa nouvelle forme, et dans une typographie moderne ?

Ce sera d'abord un précieux document pour les chercheurs, rendu plus facile d'accès par le travail minutieux de nos collègues amérindianistes, et qui permettra l'étude scientifique de sources écrites dont la valeur et la richesse ne cessent de s'affirmer, s'agissant des premiers temps de la colonisation française aux Antilles. Le public y reconnaîtra également, à plus de trois siècles de distance, les mots caraïbes et français, quelquefois espagnols ou hollandais à peine modifiés, avec les expressions qu'il utilise encore couramment, pour peu qu'il n'ait pas perdu l'usage du créole, et même de certaines tournures françaises, regroupées sous l'appellation de "français régional". Le plus important, scientifiquement parlant, reste toutefois le fait que la créolistique arrive à un moment de son histoire, où, comme le Père Breton, elle est confrontée au problème de la réalisation de dictionnaires, c'est-à-dire au problème de la norme... Comment, et en utilisant quelle démarche méthodologique, construire avec le plus de rigueur possible les outils nécessaires à la pratique de la traduction du créole moderne par rapport au français, et éventuellement aux autres langues ? La standardisation de l'écriture a été une étape essentielle : mais elle a permis et encouragé une abondante production littéraire et lexicologique d'écrits qui sont amenés de plus en plus souvent à assumer leur rôle de sources, de textes et de documents, comme l'ont fait, grâce à une écriture empirique les premiers monuments de la littérature créolophone. Ils ont ainsi permis la relance et le développement scientifique de l'étude des créoles, et en particulier des créoles américains. Interroger de ce point de vue l'ouvrage du Père Breton, c'est à la fois questionner les stratégies mises en oeuvre dans le passé pour démêler une réalité linguistique complexe, où le créole est en gestation, et se projeter vers l'avenir, dans la mesure où les concepts de bilingualité, de diglossie, d'interlecte, ainsi que la référence aux "instances de langage" proposent des directions de recherche propres à rendre compte, et à faire la description d'une situation linguistique antillaise qui n'est certainement pas moins problématique que celle que le Révérend Père a eu à connaître. Et peut-être ne faudra-t-il pas moins que la "grâce efficace" de notre Missionnaire pour venir à bout de cette tâche.

60 Dans la pratique langagière, les emplois se sont différenciés : **ké** est assertif, et **a** (ou **va** après voyelle) exprime l'éventualité de l'action.

Bibliographie

- 1647/1978 : R. P. BRETON Raymond, *Relation de l'île de la Guadeloupe*, Tome I, Société d'Histoire de La Guadeloupe, Basse-Terre.
- 1665 : R. P. BRETON Raymond, *Dictionnaire caraïbe-françois*, Gilles Bouquet, Auxerre.
- 1665 : ROCHEFORT, Charles de, *Histoire naturelle et morale des Isles Antilles, avec un vocabulaire caraïbe*, Rotterdam.
- 1666 : R. P. BRETON Raymond, *Dictionnaire françois-caraïbe*, Gilles Bouquet, Auxerre.
- 1667 : R. P. BRETON Raymond, *Grammaire caraïbe*, Gilles Bouquet, Auxerre.
- 1672/1972 : R. P. LABAT Jean-Baptiste, *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique*, Tome I, chez Ch. J. B. Delespine, Paris / Editions des Horizons Caraïbes, Fort-de-France.
- 1879 : ADAM, Lucien, *Du parler des hommes et du parler des femmes dans la famille caraïbe*, Maisonneuve, Paris.
- 1936 : COMHAIRE-SYLVAIN Suzanne, *Le créole haïtien*, Imprimerie de Meester, Wetteren, Belgique.
- 1936/1981 : FAINE Jules, *Philologie créole : études historiques et étymologiques sur la langue créole d'Haïti*, Slatkine, Genève-Paris (réimpression de l'édition de Port-au-Prince, Haïti).
- 1938 : DELAWARDE Jean-Baptiste, "Les derniers Caraïbes : leur vie dans une réserve de la Dominique", *Journal de la Société des Américanistes*, T. XXX, Musée de l'Homme, Paris.
- 1939 : DE GOEJE C. H., "Nouvel examen des langues des Antilles", *Journal de la société des Américanistes*, T. XXXI, Musée de l'Homme, Paris.
- 1944 : CALVERT Léontel, "Histoire de la formation du langage créole", revue *Martinique* n° 2, 3, 4, Fort-de-France.
- 1945 : TAYLOR Douglas, "Certain carib morphological influences on creole", *I.J.A.L.*, 11 (3), 140-155.
- 1949/1961 : BRUNEAU / BRUNOT, *Précis de grammaire historique de la langue française*, Editions Masson & Cie, Paris.
- 1956 : JOURDAIN Elodie, *Le vocabulaire du parler créole de la Martinique*, Librairie C. Klincksieck, Paris.
- 1968 : SAPIR Edward, *Anthropologie*, Editions de Minuit, Paris.

- 1971 : TAYLOR Douglas, *Peoples and cultures of the Caribbean*, Michaël Horowitz, The Natural History press, Garden City, New-York.
- 1973 : BICKERTON Derek, "The nature of a créole continuum", in *Language*, vol. 49, fasc. 5, 640-669.
- 1975 : BICKERTON Derek, *Dynamics of a créole system*, Cambridge, University Press.
- 1978 : BOCK Hermann, "African and amerindian elements in the language and cultures of the lesser Antilles and their repercussions in central America", *Acts of the Conference on caribbean cultures*, San-Juan, Puerto-Rico, 72-108.
- 1980 : DELAWARDE Jean-Baptiste, *Promenade en Guyane avec les indiens Galibi*, Collection "Terre des hommes", Editions TEQUI, Paris.
- 1980 : PETIT-JEAN-ROGET Jacques, *La société d'habitation à la Martinique, un demi-siècle de formation : 1635-1685*, 2 vol., Atelier de reproduction de thèses, Université de Lille III.
- 1983 : BLANC & HAMERS, *Bilingualité et bilinguisme*, Editions Mardaga, Bruxelles.
- 1984 : ADAM Jean-Michel, *Le récit*, Collection "Que sais-je?", P.U.F., Paris.
- 1984 : RENAULT-LESCURE Odile, "A propos des premières descriptions d'une langue caribe en France, le Galibi", *Amerindia* 6, 183-208, A.E.A, Paris.
- 1987 : HAGEGE Claude, *L'homme de paroles : contribution linguistique aux sciences humaines*, Gallimard (2^e édition) Paris.
- 1987 : ANONYME, *Un flibustier français dans la mer des Antilles*, Ed. J. P. Moreau, Seghers, Paris.
- 1990 : BICKERTON Derek, *Language & species*, The University of Chicago press, Chicago/London.
- 1991 : RELOUZAT Raymond, "Langue créole et culture caraïbe", in *Actes du colloque du Marin d'août 1989, Civilisations précolombiennes de la Caraïbe*, 158-174, Presses universitaires créoles / L'Harmattan, Paris.
- 1992 : CERVINKA-TAULIER Bernadette, *Le lexique du créole de la Guadeloupe : Héritage, créativité, prédictibilité*, 3 volumes, Atelier National de reproduction de thèses, Université de Lille III.
- 1994 : RELOUZAT Raymond, "Français et matrice pan-européenne dans la formation du créole", in *Espace créole* n° 8, 5-29, Harmattan / GERIC / Presses universitaires créoles.

Avertissements aux lecteurs

Marina Besada Paisa

Le lecteur trouvera ici quelques remarques sur la façon dont nous avons traité le texte original pour cette nouvelle édition du *Dictionnaire caraïbe-français* du Père Breton et sur nos choix concernant sa présentation.

1- *En ce qui concerne le texte caraïbe*, nous avons effectué le minimum de retouches, et seulement là où nous considérons, après mûre réflexion, que l'édition originale comportait des "coquilles" typographiques. Le texte que nous présentons a été établi à partir de l'édition en *fac-similé* de Platzmann, parue en 1892 à Leipzig, qui a été corrigée après vérifications sur l'édition de Gilles Bouquet, parue en 1665 à Auxerre et dont cinq exemplaires se trouvent à la Bibliothèque Nationale à Paris et un autre à la bibliothèque municipale d'Auxerre. Nos efforts pour retrouver le manuscrit original se sont, hélas, avérés vains.

a) *Les lettres en italique*, qui parsèment de façon très irrégulière et assez peu fréquente le texte original, ont été supprimées dans notre édition. Nous l'avons fait, non sans quelques hésitations dans deux cas (les autres occurrences étant tellement sporadiques qu'elles n'ont pas retenu notre attention) : la question s'est posée pour les premières pages du *Dictionnaire* où apparaissait relativement fréquemment la lettre ê en italique ; mais ensuite, c'était au tour de la lettre i d'avoir parfois la forme italique, alors que ce n'était plus le cas pour la lettre ê. On pouvait se demander si l'utilisation de l'italique servait à distinguer des sons différents ([ê] ≠ [ê], [i] ≠ [i] ?) ou bien si le typographe, n'ayant pas à sa disposition le nombre suffisant de caractères courants, avait simplement résolu le problème en ayant recours à ceux d'une autre partie de la casse.

Pour choisir entre ces deux hypothèses, nous nous sommes appuyés sur un autre ouvrage du même auteur, la *Grammaire caraïbe* publiée à Auxerre en 1667. Breton y commente (p. 9-10 de l'édition originale) la façon dont il distingue les sons de la langue caraïbe et dont il les transcrit en français :

Le trouue que les Caraïbes ont trois sortes d'E en leur langue, le premier se prononce comme l'e masculin en français, [...]. Le second est tel que l'e féminin au français. [...]. Le troisième tire sur nostre diphtongue, eu. [...]. Quoy

que ce troisième se prononce quelque peu autrement que le second, ie les ay pourtant marqué tous deux d'un circonflexe, n'ayant rien trouvé pour les distinguer entre eux.

Si, en 1667, Breton n'a "rien trouvé" pour distinguer typographiquement le second et le troisième **E**, et qu'il les transcrit tous deux **ê**, il semble évident que les quelques formes italiques de cette lettre que l'on trouve dans le *Dictionnaire* sont des commodités typographiques. Pour ce qui est du son noté **I**, l'auteur se borne à dire dans la *Grammaire* (p. 10) :

I, est toujours voyelle chez les Caraïbes, & l'**i** consonnante chés eux se change en **ch**, d'où vient qu'au lieu de dire **Iesus**, ils disent **Chésus**.

Il ne nous a donc pas semblé justifié de reporter dans notre édition la forme italique de cette lettre : il est probable qu'on ne pouvait pas "fournir" au **ê** et au **i**, selon l'expression qu'utilise Breton dans son *Catéchisme* où il note que le typographe emploie parfois la lettre **q** au lieu de la lettre **k** parce que "la nécessité n'a point de loy, on ne pouuait pas fournir au **K**".

b) *La façon dont l'auteur emploie les capitales et les minuscules* a été respectée scrupuleusement dans notre édition, à tel point que nous avons conservé l'usage des petites capitales dans l'impossibilité où nous étions de savoir si elles représentaient des capitales ou des minuscules dans l'original. Il semble qu'ici encore c'est faute d'avoir eu le nombre de caractères en assez grande quantité qu'il a fallu faire appel aux petites capitales car, comme le dit Breton pour se justifier de n'avoir pas pu mettre les deux points sur le **ü** des diphtongues **öü** dans le *Catéchisme*, "on n'en auoit pas encore fait faire suffisamment". Mais seul l'accès au manuscrit original, introuvable comme nous l'avons dit, aurait permis de confirmer notre interprétation.

c) *Les accents* ont posé quelques problèmes d'interprétation. L'édition de 1665 comporte un assez grand nombre d'accents "droits" — et non penchés comme c'est la coutume en français —, dont il était impossible de savoir s'ils correspondaient à l'accent grave ou à l'accent aigu. L'édition de Platzman montrait une certaine incohérence en les traitant soit comme graves, soit comme aigus, sans qu'aucun critère précis ne préside à ses choix ; elle ne nous était donc d'aucune aide. Seul le manuscrit original aurait pu nous permettre de trancher... Nous avons tâché de faire de notre mieux pour rétablir parfois le grave, parfois l'aigu, en vérifiant la forme de l'accent dans l'édition de 1665 (à savoir les cinq ouvrages disponibles à Paris et celui d'Auxerre) et en nous appuyant, le cas échéant, sur les concordances de mots.

Il relève, cependant, de l'étude de la *Grammaire* que l'accent correspond à des variations sur la quantité de la voyelle, plutôt qu'à des variations sur sa qualité (ce que confirme l'étude du garifuna) ; on pouvait se

demander s'il y avait vraiment lieu de faire une distinction entre accent aigu et accent grave. Si nous avons tenu à reproduire cette distinction c'est afin de ne pas préjuger d'études ultérieures qui pourraient mettre à jour le critère qui aurait présidé à cette distinction. Est-ce, ici encore, faute d'avoir eu suffisamment de caractères adéquats à sa disposition que le typographe se serait permis d'avoir recours aux deux types d'accents ? Il resterait, dans ce cas, à expliciter pourquoi le typographe possédait dans sa casse des voyelles accentuées (comme ì, ú...) qui n'apparaissent pas en français.

La reconnaissance des t et des r, des ã et des á, souvent confondus dans le fac-simile et souvent peu lisibles dans l'édition de 1665 a aussi posé quelques problèmes d'interprétation. Là encore, nous avons fait de notre mieux en nous appuyant sur l'édition de 1665 et en nous guidant, le cas échéant, sur les concordances de mots.

Nous rappelons que le v doit être interprété u.

d) *Les erreurs repérées n'ont pas été corrigées sur le texte original, mais la forme correcte a été restituée entre crochets, à la suite. Le but et les limites de la présente édition ne nous permettant pas de faire une étude critique du texte, il n'y a pas eu de recherche systématique des erreurs.*

e) *Présentation* : l'ordre alphabétique des entrées est coupé par la présentation de mots dérivés et d'exemples. Pour faciliter la lecture et la recherche des mots, nous avons décalé toute entrée dont les trois premières lettres ne suivaient pas l'ordre alphabétique. Nous avons préféré ce critère, purement formel, à une mise en retrait qui se serait appuyée sur des critères d'analyse morphologique ou sémantique. L'ordre des entrées du manuscrit original répond, en effet, à une logique qu'il n'est pas toujours possible de justifier ; une entrée peut être suivie d'une exemplification, mot ou énoncé dont on se demande s'il correspond à une association d'idée (en français ou en caraïbe ?), à une fausse étymologie, parfois tout simplement à une comparaison de forme... Par exemple, l'entrée **ácae**, *Vaisseau, pot, étui, gaine* est suivie de la sous-entrée **Toka çaga nakayem**, *celle-ci est ma mère*. Il semble qu'il faille rapprocher **ácae** et **nakayem** (**n-aka-yem**) mais ce deuxième mot n'est attesté nulle part ailleurs dans le dictionnaire et on n'en connaît pas le sens ; ou encore, à la suite de l'entrée **Acoúyoüacoüa**, *commettre inceste*, on trouve d'abord — et cela semble "naturel" — la sous-entrée **Kácoyouácoüa okóati**, *incestueux* mais aussi, ce qui est moins naturel, **Huiramatonum, ibouleoüa, kirikiribana, keyétou**, *infâme, vilain*, suite de mots dont aucun n'a de relation formelle avec l'entrée principale mais qui permet une association sur le sens. Si, en effet, on se reporte au *Dictionnaire français-caraïbe*, on voit que tous ces mots y sont traduits par "incestueux" : il s'agirait de synonymes.

2- *En ce qui concerne le texte français*, les interventions ont été nettement plus nombreuses.

a) *L'orthographe* a été adaptée aux normes du français moderne "standard", les erreurs d'accord, de découpage... ont été corrigées.

Nous sommes également intervenus sur *la ponctuation*, là où elle entraînait par trop en désaccord avec les normes actuelles.

b) *Les capitales* ont été respectées, car les normes typographiques et orthographiques de l'époque n'étaient pas fixées comme elles le sont aujourd'hui ; il semblait possible que l'usage qu'en faisait l'auteur pût correspondre à une volonté stylistique ou même sémantique de mise en relief du mot. A la différence du texte caraïbe, nous avons ici transformé les petites capitales en grandes capitales.

c) *La syntaxe* a été strictement respectée.

d) *Le genre* : nous avons rétabli l'usage moderne pour quelques rares mots dont le genre n'était pas clairement fixé au XVII^e siècle (**crabe, fourmi, ulcère, moustique**).

e) *Certains mots grammaticaux désuets* ont été remplacés par leur équivalent moderne, afin de faciliter l'accès à la compréhension du texte à un large public. C'est ainsi que **devant que, ès, et si, icelles, quant et vous**, ont été changés respectivement par **avant que, à ou dans, et pourtant, celles-ci, avec vous**. Nous avons, par contre, gardé la négation **non fait** qui apparaît fréquemment en sous-entrée pour les formes négatives.

f) *Les noms de personne et de lieu* ont été gardés sous la forme qui était en usage à l'époque.

Pour clore, nous remarquerons que l'orthographe du *Dictionnaire* pour ce qui est du caraïbe est très fluctuante — on trouve, par exemple, l'impératif "Allons !" transcrit par les quatre formes **káiman, kaiman, cáiman, caiman** ; ou encore un suffixe d'aspect-temps transcrit **-yem, -yen, -yê, -gnem** —, comme elle l'est d'ailleurs pour le français — on a fréquemment la confusion **a/à, ses/ces, leurs/leur**... Breton a eu, sans doute, quelques problèmes avec son typographe, outre le fait qu'il était le premier à écrire le caraïbe, et que les règles de transcription d'une langue ne s'établissent vraiment que lorsque les textes écrits sont nombreux et reçoivent une forte diffusion. Il n'en reste pas moins que l'oeuvre est parfaitement lisible, autant en français qu'en caraïbe.

3- *Les mots désuets et techniques* ont été gardés et n'ont subi qu'un aménagement orthographique visant la plupart du temps à homogénéiser les variantes.

Ces mots ne sont pas toujours compréhensibles en français moderne. J'ai donc établi, avec Duna Troiani, un *glossaire français* qui regroupe ces mots signalés dans le corps du dictionnaire par (*). Ce glossaire ne prend pas en compte :

- les mots qui apparaissent dans le *Petit Robert*, dictionnaire auquel le lecteur peut se reporter (lorsqu'ils y apparaissent, ils sont souvent précédés de la mention "vieilli", exemple *trousse-galant* "maladie foudroyante"). Par contre on y trouvera des mots qui, tout en figurant dans le *Petit Robert*, ont une acception spécifique du français des îles, exemple *couleuvre* "presse à manioc".

- les formes qui ne sont plus en usage aujourd'hui mais dont le sens se reconstitue facilement à partir du contexte dans lequel ils apparaissent — **márichi [...]**, *blé d'Inde [...]* les *Galibis en font du palinot* qui ne vaut pas moins que la bière —, ceux aussi dont l'étrangeté vient d'une dérivation non attestée aujourd'hui mais facilement compréhensible — par exemple *apétir*, *amusoir*, *amancher* —, et enfin, ceux qui sont suivis d'un synonyme comme, par exemple, *blanc*, *but à viser*.

4- *Un glossaire des mots français d'origine amérindienne*, établi par Odile Renault-Lescure, regroupe les mots empruntés à des langues amérindiennes et utilisés par Breton. Ils sont signalés dans le corps du dictionnaire par un petit cercle (°).

Les explications donnent, dans la mesure du possible, l'étymologie et les sens et emplois particuliers des mots. Chacune d'elles se termine par un raccourci de leur itinéraire :

◊ *fr. com.* (français commun) indique que le mot, parfois attesté pour la première fois en français chez Breton, est resté dans la langue et figure dans un dictionnaire de langue française contemporaine, même s'il ne s'emploie plus, comme *pétun*.

◊ *fr. rég.* (français régional) désigne les mots qui sont restés dans les usages régionaux, aux Antilles ou en Guyane, comme *canari*.

◊ *fr. vieil.* (français vieilli) désigne les mots qui, mentionnés par Breton, sont, depuis, sortis de l'usage, soit qu'ils aient complètement disparu comme *caloucouli*, soit qu'ils aient été remplacés par un autre mot, comme *caicouchi* auquel a été substitué *jaguar* dans le français contemporain.

5 - un glossaire ethnolinguistique permet d'accéder à des annotations signalées dans le corps du dictionnaire par (°). Etablies également par Odile Renault-Lescure, elles ont pour objectif de :

1) éclairer des traductions peu compréhensibles :

a) en s'appuyant directement sur les informations livrées par des éléments identifiables du texte caraïbe correspondant, exemple :

coucîri², *tamarin*

La note correspondante permet d'éliminer l'incertitude due à l'existence de synonymes, et de se référer, non pas au nom du fruit, répandu aux Antilles, mais à celui d'une espèce animale :

coucîri : la forme caraïbe du mot est ici le seul élément qui permette de lever l'ambiguïté de la traduction et de se référer au "tamarin" en tant qu'espèce de singe, *Saimiri sciureus*, (kalifña *kusi:li*).

b) en renvoyant à d'autres informations contenues ailleurs, dans le dictionnaire caraïbe-français, exemple :

Allou tienrou manoulou² **ácaoüa mhem oüachilouca**, *attendez qu'il soit mûr pour le cueillir.*

La note **manoulou** indique qu'il s'agit du coton et renvoie à une entrée du dictionnaire dans laquelle figure le mot, sa traduction, et qui explique, en outre, pourquoi l'énoncé annoté se situe dans le champ lexical de la blancheur :

manoulou : c'est le mot que remplace "il" dans la traduction : *attendez qu'il soit mûr pour le cueillir.* Il s'agit du coton, voir l'entrée **Nelemontae arou manhoúlou**, *le cotonnier est en fleur, blanchit.*

c) ou dans un autre texte de référence, de Breton lui-même, exemple :

Aboucoutáiti bouléoüa, *flèche*² *garnie de bûchettes qui la traversent comme un canot d'Avirons.*

La note dit :

flèche garnie de bûchettes... : Breton éclaire lui-même sa définition : "Flèche dont la pointe est garnie de bûchettes en travers pour empêcher que le gibier ne soit percé, mais seulement étourdi pour l'avoir vif" (F-C : 176),

d) ou d'un autre auteur, exemple :

Káinti oüáyouboutouli² **oüábou**, *notre Capitaine marche en tête.*

La note correspondante utilise la définition d'un auteur du XVII^e siècle :

ouâyouboutouli, ouboutou, youboutou : *Capitaine* (glossaire 1), chef ; Biet donne l'étymologie du mot : "Capitaine. - *Iapotoli*, ou bien *Apoto Capitan* (de l'espagnol) " [littéralement " grand - où l'on reconnaît la racine du mot *kaliña* - capitaine"], et une définition : "Ils [ces peuples] sont tous égaux entre eux, quoiqu'ils aient des capitaines qui sont comme chefs d'habitations, et aux ordres desquels ils obéissent dans les occasions ; néanmoins ils ne sont pas plus que le reste et ne portent aucune marque de leur prééminence que le *boutou* ou *massue*, qu'ils mettent sur leur lit ; c'est par là qu'on les reconnaît, quand on les voit dans leur case" (Biet : 317 et 277). Breton utilise aussi **youboutou**, suivant le contexte, comme chef de village ou capitaine de navire (F-C : 60).

2) apporter des compléments d'information sur le monde amérindien décrit à partir de ce que la connaissance, ancienne et actuelle, de la langue et de la culture *kaliña* pouvait offrir ; exemple :

Baccámon², constellation qu'on appelle le Scorpion, qui suit le petit chien.

La note propose une explication de la métaphore caraïbe :

Baccámon : constellation du Scorpion ; le nom de cette constellation chez les *Kaliña* vient du nom du poisson *paka:mu* [différentes espèces de *Batracoideae*] dont elle aurait la forme aplatie et large de la tête (Ahlbrinck : 345). Les grands vents qui l'accompagnent, d'après Breton, font penser à la "petite saison sèche", à laquelle elle est également associée en *kaliña*, *paka:mu we:yulu* "le soleil des *paka:mu*".

Le lecteur ne doit toutefois pas s'attendre à ce que cette information soit exhaustive dans chaque domaine ; par exemple, il ne trouvera pas un répertoire exhaustif des noms d'origine karib se rapportant à la faune ou à la flore, mais seulement des notes, choisies en fonction des objectifs présentés ici, sur certains noms de plantes ou d'animaux.

3) rendre compte des contacts interlinguistiques :

a) entre caraïbe et langues amérindiennes : on verra se dessiner à travers les annotations des échanges entre langues arawak, karib, tupi ; exemple :

couloúbi², esprit malin.

couloúbi, *esprit malin* : esprit malfaisant du monde *kaliña* d'aujourd'hui, *Kulupi* était "bon" jadis, rapporte Ahlbrinck : "Kulupi... aidait les Indiens à travailler. Il les aidait à faire des barrages dans les criques [rivières], les aidait

ensuite à vider l'eau pour pouvoir y attraper les poissons plus facilement. De là vient qu'aujourd'hui encore il y a tant de blocs de pierre dans les rapides. C'est Kurupi qui les y a posés jadis, constituant ainsi des barrages pour capturer les poissons." (Ahlbrinck : 247). *Kulupi* est cependant un mot d'origine tupi (*wayāpi kulupi*) ; il désigne l'un des plus notoires esprits de la mythologie tupi.

b) entre caraïbe et langues européennes par un relevé des emprunts identifiés, et de leur évolution jusqu'au XX^e siècle, lorsqu'il est possible de la retracer, en kaliña et en caraïbe contemporain (garifuna), exemple :

acoúcha², *aiguille*.

La note indique :

acoúcha : aiguille ; emprunt à l'espagnol *aguja* ; présent dans les plus anciens vocabulaires et toujours utilisé aujourd'hui sous les formes *aku:sa* en kaliña et *agúsa* en garifuna (Taylor : 79).

Ces dernières notes forment ainsi une contrepartie au glossaire des mots que le français a empruntés aux langues amérindiennes, quoique, pour être équitable, il aurait fallu y introduire également les innombrables formes espagnoles, portugaises, anglaises, hollandaises ou autres, dont l'origine est la même (que l'on pense à la diffusion qu'ont eue des mots comme *canot* ou *manioc*).

c) entre langues amérindiennes, français régionaux et créoles contemporains :

áteca niábou manále² lika oüécou-bára, je vais faire un huibichet^o pour passer l'ouicou^o.

La note correspondante rappelle l'origine karib du mot, sa forme en kaliña, son emploi dans le français d'Amérique (indiqué dans le glossaire 2) et le créole, tant continentaux qu'insulaires :

manále : tamis, *huibichet* (glossaire 2). Le créole guyanais a emprunté le mot karib (kaliña *mana:le*) pour désigner le tamis *manaré*, alors que le créole antillais a conservé la forme arawak *bichèt*.

Dans ce glossaire les renvois indiquent qu'il faut se reporter :

- à une autre entrée du même glossaire ; exemple :

Bouléouïa : roseau à flèche ; voir **hípe**.

- à une entrée dans l'un des autres glossaires ; exemple :

chicke : *chique* (voir glossaire 2) ; intégré au créole *chik*.

- ou, directement au dictionnaire ; "voir" renvoie alors à une entrée spécifiée ou à une sous-entrée dont l'entrée est précisée ; exemples :

mánholou : coton ; forme karib du mot (kaliña *maulu*), voir aussi les entrées **icalêtêpoïe** et **ébou**.

Ancóuroute, *ancre de Navire* : emprunt au français ou à l'espagnol *ancla*. Se rencontre en kaliña sous la forme *ankala* et en garifuna *áu, guru* (Taylor : 79). Voir **Tacháragle**, sous l'entrée **charakêtaali canibire**.

Les références à d'autres langues, amérindiennes ou créoles, seront lues à l'aide de la grille de lecture suivante :

Voyelles

Kaliña	Garifuna	Wayãpi	Créole	API	Français*
i <i>pá:la:pi</i>	i <i>fanidira</i>	i <i>palili</i>	i <i>koulirou</i>	[i]	i <i>pile</i>
í <i>pí:la:ta</i>		í <i>panalí</i>		[í]	/
e <i>awa:le</i>	e <i>isibuse</i>		é <i>sisérou</i>	[e]	é <i>blé</i>
		e <i>paye</i>	è <i>karèt</i>	[ɛ]	ê <i>fête</i>
a <i>kula:wa</i>	a <i>súgaro</i>	a <i>aláta</i>	a <i>papay</i>	[a]	a <i>papa</i>
	o <i>súgaro</i>	o <i>pako</i>		[ɔ]	o <i>folle</i>
o <i>pa:nako:ko</i>			o <i>toma</i>	[o]	o <i>tomate</i>
u' <i>paku:ku</i>	u <i>pulátu</i>	u <i>akusi</i>	ou <i>boutou</i>	[u]	ou <i>doux</i>
			u <i>diluil</i>	[ɥ]	u <i>huile</i>

Les deux points après une voyelle indiquent, en kaliña, un allongement de la voyelle qui précède. L'accent aigu indique, en garifuna, une voyelle accentuée.

La nasalité des voyelles est marquée, suivant les langues de référence, soit par un tildé surmontant la voyelle (ex. wayãpi *nānā*), soit par une virgule après la voyelle (ex. garifuna *diuéí*), soit par le placement d'un *n* après la voyelle (ex. créole *monben*).

Consonnes

Kaliña	Garifuna	Wayāpi	Créole	API	Français*
p <i>paka:la</i> (i)p <i>si:po</i>	p <i>pulātu</i>	p <i>paye</i>	p <i>pakira</i>	[p] [pʰ]	p <i>papa</i> pi <i>pied</i>
b <i>sombele:lu</i> (im)b <i>asimban</i>	b <i>sabadu</i>		b <i>balarou</i>	[b] [bʰ]	b <i>bague</i> bi <i>bien</i>
t <i>tu:na</i> (i)t <i>pūto</i>	t <i>pulātu</i>	t <i>kumatî</i>		[t] [c]	t <i>ton</i> tch <i>tchèque</i>
d <i>palanduwi:ni</i> (in) <i>indana:li</i>	d <i>idudu</i>			[d] [ɟ]	d <i>doux</i> dj <i>djinn</i>
k <i>kula:wa</i> (i)k <i>si:ko</i> (n)g <i>anga:la</i> (in)g <i>pāingo</i>	g <i>gamisa</i>	k <i>akayu</i>	k <i>kachiman</i> g <i>pagara</i>	[k] [c] [g] [ɟ]	k <i>carte</i> tch <i>tchèque</i> g <i>gare</i> dj <i>djinn</i>
f	f <i>fahuma</i>		f v <i>ravèt</i>	[f] [v]	f <i>fou</i> v <i>verre</i>
s <i>kasu:lu</i> (i)s(i) <i>kami:sa</i> <i>si:liko</i>	s <i>bagasu</i>	s <i>kusipulu</i>	s <i>sisérou</i> z <i>balizyé</i>	[s] [ç] [z]	s <i>soupe</i> ch cf. allemand <i>ich</i> z <i>zoo</i>
			ch <i>bichèt</i>	[ʃ]	ch <i>chèvre</i>
			j <i>ajoupa</i>	[ʒ]	j <i>jardin</i>
m <i>ma:ni</i> (i)m <i>si:mo</i>	m <i>simuni</i>	m <i>kunami</i>	m <i>mabi</i>	[m] [mʰ]	m <i>matin</i> mi <i>mien</i>

n <i>kana:wa</i> (i)n <i>maina</i> n(g) <i>angala</i> -n <i>yolo:kan</i>	n <i>simuni</i>	n <i>yanipa</i> ng	n <i>manaré</i> gn <i>mangnok</i>	[n] [ɲ] [ŋ] [ŋ]	n <i>non</i> gn <i>signal</i> ng cf.anglais <i>camping</i> /
l <i>awa:le</i>	l <i>salu</i>	l <i>alawe</i>	l <i>balata</i>	[l ~ ʃ]	l <i>loup</i>
	r <i>súgaro</i>			[r]	r cf. espagnol <i>cara</i>
			r <i>roukou</i>	[R]	r <i>rat</i>
h <i>hen</i>	h <i>buiruhu</i>			[h]	h cf. anglais <i>home</i>
' <i>kali'na</i>		' <i>mani'o</i>		[ʔ]	cf. en français à l'initiale de certains mots, comme <i>hache</i> , dans <i>la hache</i>
y <i>yu:mí</i>	y	y <i>yawa</i>	y <i>yenyen</i>	[j]	y <i>yacht</i>
w <i>awa:la</i> w(e,i) <i>wi:nu</i> (i)w <i>owo:tolé</i>	w	w <i>awasi</i>	w <i>awara</i>	[w] [ɥ] [wʲ]	w <i>watt</i> u <i>huile</i> /

* : prononciation approchée en français.



Breton en Cédérom

Marc Thouvenot

Le dictionnaire de Breton est un dictionnaire de langue, caraïbe-français, du XVII^e. A ce titre il présente quelques particularités, par rapport aux dictionnaires actuels, qui rendent difficile, parfois, l'accès aux informations.

A la différence des dictionnaires modernes, qui organisent la langue source sur la base unique du mot, Breton a choisi d'introduire tout à la fois des mots et des expressions complexes, bien souvent de véritables phrases :

emijnkêta hámouca huéyoulam táo noumánicle, *je souhaiterais qu'il y eût encore du temps pour achever mon ouvrage.*

En outre, alors que les ouvrages contemporains sont strictement ordonnés par ordre alphabétique, Breton a choisi un double ordonnancement. Tout d'abord un ordre général alphabétique et ensuite des sous-entrées qui sont plutôt d'ordre thématique.

AAhoüa, *serpent venimeux.*

Alatalloúata, *autre espèce qui est rouge.*

Ioulía, ioulíati, *autre, noire et jaune.*

Mácao, *celle-ci saute sur les passants.*

Non venimeuses.

Oüanáche, *celle-ci est grosse et longue.*

Oüalloúcoule, *petite et menue.*

Toubouloüéro, *encore plus petite.*

Abaágnakêtenni, Abaagnaráketenni, *défense.*

Kabaagnákêta, lómêti, *il défend.*

Kabaagnaákêtatina boroman, *tu m'empêches.*

kabaíntatiti, *il punit.*

Loubáagnem, *en punition.*

Abaákêta liénli lámouleem, il déchargera sa colère sur son cadet.

Chíoüi liénli labaáketenni, il le tuera pour décharger sa colère.

Ces caractéristiques rendent parfois la recherche des mots caraïbes difficile pour ne pas dire impossible.

Supposons que l'on recherche le mot **Náchoni** qui veut dire *filieul*. Pour le trouver il faut savoir qu'il se trouve sous l'entrée **Achábae** !

La partie française se distingue aussi de ce que l'on trouve habituellement dans un dictionnaire de langue. Si parfois on trouve une simple traduction dans de très nombreux cas on trouve en plus de celle-ci de riches commentaires assortis bien souvent d'exemples en langue caraïbe.

Ianomaínba, f. **ayanoümainba**, **bábinaca**, ou **babaímaca**, *chante, danse. Les femmes des Sauvages ne chantent que lorsqu'elles sont saoules, elles n'ont pour la plupart du temps que leur baíman, c'est-à-dire qu'une chanson qu'elles chantent de si mauvaise grâce, qu'elles vous feraient plutôt pleurer que rire, et lorsqu'elles s'avisent de danser, elles n'y gagnent aucune pleurésie, parce qu'elles ne sautent guère. Pour les jeunes gens, mariés ou non mariés, ils s'en mêlent quelquefois, et y passent des nuits entières sans oser discontinuer pour des motifs superstitieux ; une femme tient une calebasse pleine de pois ou pierrettes qu'elle fait sonner, et tous dansent à la cadence de ce son, et de temps à autre ils poussent des cris si aigus que vous en êtes surpris ; c'est bien pis quand les hommes s'en mêlent après avoir mangé de l'Arrouague°, ils font bien plus de bruit, un homme porte la calebasse au bout d'une grande perche, marche en tête, et la fait sonner, tous les autres suivent quelquefois en long, quelquefois en rond comme en branle sans se tenir par la main, et portant tous en même temps la main gauche sur la tête, et la droite sur la fesse, puis la droite sur la tête et l'autre sur la fesse successivement et conjointement aux mouvements qu'ils font, pieds joints, et comme en se traînant, qui sont fort pénibles, sans que jamais ils sautent, ni quittent leur rang.*

Dans sa forme papier ce contenu échappe, par principe, à toute recherche.

C'est pour surmonter ces diverses limitations d'une édition papier qu'un cédérom du Dictionnaire de Breton a été conçu et mis à la disposition des utilisateurs de cet ouvrage.

La finalité de ce cédérom est tout simplement de permettre un accès systématique et exhaustif à toutes les informations contenues dans ce dictionnaire. Non seulement à tout ce qui concerne la langue caraïbe, mais

encore au français. Transformant ainsi ce dictionnaire en un dictionnaire caraïbe-français et français-caraïbe.

Par principe les recherches possibles sur ce cédérom sont illimitées et ne dépendent que des questions des utilisateurs. Cependant, afin d'éveiller la curiosité de ceux qui ne sont pas encore familiers avec ces nouveaux outils de recherche, il est possible de fournir quelques exemples de recherches faites avec ce cédérom. Les résultats fournis à la suite sont extraits des listes créées par le cédérom. Ils ont été limités aux cinq premières occurrences. Les questions proposées reflètent quelques unes des préoccupations de ceux qui ont participé à cette réédition. On trouvera dans les aides qui accompagnent le cédérom ces mêmes exemples avec le détail des opérations à effectuer.

1) Questions sur le caraïbe.

Quelles sont les entrées du dictionnaire contenant le parler des femmes ?

Nombre d'occurrences : 65

NáKeuignêKeu, iáloucouli, f. Nehuéra,	les parties honteuses de l'homme.
Niouiaicouli, f. nóreere,	bandelette de coton large de quatre doigts, dont ils couvrent leurs vergognes.
Miouiaicouli, f. mœreere nhamouti oubaóbona,	les Caraïbes ^o insulaires n'en usent point, vont tout nus.
alábotiiKêlé, alámoulou, f. chegueti,	arc-en-Ciel.
Alachibikae, tabouloubou, f. chaouïa,	poire de Génipa ^o .
.....

Quels sont les emplois du suffixe de négation -pa ?

Nombre d'occurrences : 38

Imamelegê, imamelegê achacapa,	toujours, sans cesse.
Káguénenkê coïa clee alacállioïa, Maganeukêti oualiáppa,	le Mommain ^o ne porte qu'en sa saison, le Goyavier en tout temps.
Anibouónapa tometi,	non.

Ataguímapa nómeti,
Atteúllepa boáttica,

je ne travaille pas.
ne sois pas glorieux, ni superbe.

.....

.....

*Quels sont les exemples d'emploi du suffixe instrumental ou locatif -
tobou ?*

Nombre d'occurrences : 63

Abouyoumátobou,

besogne commandée. Voyez :
chabouyoumain.

IaKimátobou loróman,

corvée² que j'ai entreprise ; ou la part du
travail dont je me suis chargé.

Ia Kinátobou, ia Kintobou,
iaKimpátobou,

le sujet de ma peine.

Lallêtétou, licotamátobou,

c'est sa fin, sa mort, ce qui le fera mourir.

Allounamátobou,

ce avec quoi on creuse. Voyez :
Challounaim.

.....

.....

Quelles sont les expressions dans lesquelles entre le mot hueyou ?

Nombre d'occurrences : 56

nacomoriénrou huéyourocou,

je les mets à sécher au Soleil.

kaguennánti hueyou,

le Soleil luit.

Alloumati íchibou, hueyou,

visage pâle, blême, Soleil blafard.

Lálloucouni hueyou,

la lumière, le jour.

Lámoyen ókani arou mhem
huéyou,

il fera tantôt de l'ombre.

.....

.....

2) Questions sur le français.

*Quelles informations peut-on obtenir sur le thème de l'écriture ? (Pour
simplifier la recherche a été faite sur : écri-. Mais il est clair que pour une*

recherche thématique il convient de faire une recherche sur chacun des termes susceptible d'appartenir à ce champ sémantique).

Nombre d'occurrences : 13

áca kanícoüati láne ton laboulétoni ?	entend-il bien l'écriture ? Sait-il bien écrire ² ?
benépecouïa niábou touágon naboulétoni,	je vais diligenter, dépêcher d'écrire.
Boulébae ² , ou baboulétaca, Nabouletácayém,	écris, peins. j'écris, je peins.
Aboulétouti, Abouletáci,	Ecrivain, Peintre, les Caraïbes ^o ne sont ni l'un ni l'autre, pour le premier ils ne savent ni lire, ni écrire ; pourtant parce qu'ils croient être savants à la peinture et qu'ils s'en mêlent quelquefois, ils ont cru qu'il y avait grande ressemblance entre l'un et l'autre et ainsi ils ont nommé la plume à écrire du mot de leur pinceau, l'écriture du mot de peinture

Quelles sont les informations relatives aux mots d'origine tupi ?

Pour répondre à cette question il faut procéder en deux temps. Tout d'abord faire une recherche sur le glossaire français d'origine amérindienne, pour obtenir la liste des mots d'origine tupi. Puis rechercher dans le dictionnaire chacun de ces mots. *Par exemple, rocou ?*

Nombre d'occurrences : 18

Acoulícani,	marque de rocou ^o , d'encre.
Manirati coucheti ² toubara loucabo,	le rocou ^o ne tient pas, ne s'attache pas à ses mains, à ses doigts.
bichet ² ,	rocou ^o . Les Caraïbes ^o plantent cet arbre proche leurs cases à cause que les oiseaux le gâtent, cábichati níbichet (disent-ils), il produit son fruit par touffe, il est semblable au noyau de pêche, mais il n'est pas dur, ils le font bouillir en l'eau, puis l'eau étant tiède, ils le frottent entre leurs mains dans

l'eau, la peinture tombe au fond et fait comme un pain de cire, ils mêlent de la poussière de charbon de santal avec (parce que son éclat trop vif offenserait la vue), puis l'ayant détrempe avec l'huile², ils s'en rougissent² souvent et c'est leur chemise blanche ; cette peinture ferme les pores, empêche que l'eau de la mer ne fige sur leur corps, fait fuir les maringouins^o et fait mourir les chiques^o.

Kábichetou,

elle a de la peinture nommée rocou^o.

Bouli-bouli,

vermines blanches qui s'engendrent dans leurs lits du rocou^o, ou de l'huile, ou de tous deux ensemble qui les piquent et incommode.

.....

.....

3) Question mixte

Quelles sont les entrées du dictionnaires qui comportent dans les deux champs la chaîne de caractère chien ?

Nombre d'occurrences : 3

**chién-chien² commólacoüa- hors de là, chien, va-t-en secouer tes
boucayem bicayábani yakéta puces plus loin.**

óni,

chien-chien²,

c'est ce qu'ils disent quand ils chassent un chien.

manchién.chienracöüakêbae, ne chasse pas ce chien.

Il convient de dire que ce type de recherche fournit des résultats variés. Dans certains cas on a directement la réponse à sa question, dans d'autres on obtient la réponse mais mélangée à d'autres données étrangères. C'est le phénomène du "bruit", classique en informatique. Ainsi si l'on veut voir tous les emplois de l'impératif on pourra rechercher dans le champ caraïbe tous les mots finissant par **-kê**. Le seul problème c'est qu'il existe bien d'autres mots qui se terminent ainsi mais qui ne sont pas des impératifs. Malgré tout il est beaucoup plus rapide de relever dans la liste obtenue les cas qui sont des impératifs que de lire tout le dictionnaire dans sa forme papier !

A

MONSIEUR

CLAUDE ANDRE LECLER

Ecuyer, Seigneur de Château du

Bois, St. Cire lès Antrain,

Miniers et autres lieux

MONSIEUR,

La continuation de votre zèle ne doit pas souffrir l'interruption de mes petits travaux, de ma Justice et de mes reconnaissances, sans trahir les devoirs de ma condition, tenir la vérité sous les fers d'une injustice blâmable et étouffer les beaux sentiments de l'amitié Chrétienne. Vous m'apprenez à me rendre infatigable au travail, quand vous le paraissez en vos saintes sollicitudes pour le salut des Sauvages : vous inspirez de nouvelles forces à mon corps affaibli de ses voyages, qui voudrait dérober son concours aux bonnes volontés que j'ai de conspirer à vos saints empressements ; et sachant que j'avais quelque ébauchement d'un dictionnaire Sauvage autrefois prémédité, vous n'avez pu le laisser imparfait, non plus que le catéchisme, de peur qu'il ne manquât quelque chose à la foi de ces faibles catéchumènes. C'est la vérité que la Justice tire de ma bouche avec d'autant plus d'éloge que l'entreprise est plus noble dans sa fin, plus rare en sa nouveauté et plus avantageuse en ses fruits. Vous imitez Dieu en agissant qui ne s'est pas contenté de prononcer en sa langue, ni d'écrire en la nôtre les mystères ineffables de sa Loi très auguste, mais qui les a voulu articuler mot à mot par le savant ministère d'une langue de chair, qu'il a empruntée pour les rendre intelligibles à nos esprits, de crainte que le style angélique ou prophétique, dont il s'était autrefois servi, étant trop élevé ou embarrassé, ne fit une ombre assez épaisse à la portée de notre vue pour les lui rendre inaccessibles. Le catéchisme est concis en ses dogmes, l'esprit des Sauvages est borné dans sa capacité, vous avez voulu emprunter les mots de cette langue Caraïbe^o de ma plume, croyant bien judicieusement que si le Missionnaire officieux n'en avait la facilité pour donner jour à son zèle, le catéchisme sans le dictionnaire serait un feu sans bois, un grain sans terre et une lumière étouffée sous le boisseau. Ce projet est

assurément rare et d'autant plus, que si plusieurs personnes Apostoliques se sont transportées aux terres des infidèles en l'état de l'Eglise présente, comme autrefois il en venait à nous dans celui de la naissante, pour enseigner les vérités de la foi ; peu ont travaillé à écrire la langue des Barbares, laissant ou à la grâce gratuite qui y supplée, ou à la longueur du commerce qui la facilite, ou aux particuliers qui y étaient savants, d'en instruire. Vous vous rendez le Maître public de cette langue singulière par toute la France : Vous accourcissez le temps perdu d'un industriel commerce, que j'ai étudié avec autant de dangers de ma vie, que de patience en sa longueur et de succès dans l'amitié assez grande que ces pauvres misérables avaient conçu pour me découvrir leur coeur, leurs mystères et me donner ainsi lieu de chasser leurs diables par le très Auguste Sacrement qui les faisait enrager contre ma personne ; et vous fournissez aux Barbares et à ces Ames Apostoliques une grâce d'autant plus gratuite, qu'elle est offerte avec plus de prévention et moins de difficulté par ce dictionnaire que vous leur faites Imprimer, dans lequel tous les Prédicateurs Français pourront lire pour se former un discours familier et capable de se faire entendre aux Sauvages, dans les instructions qu'ils leur feront, et être intelligents dans leur langue sans peine, sans hasard et sans délai. Ces fruits sont incomparables puisqu'ils feront jour aux achèvements derniers des Missions Apostoliques, qu'ils frayeront le chemin des terres fermes et qu'ils ouvriront celui du Ciel à toutes ces chères Ames assez disgraciées pour être abandonnées de tout le monde. Le Démon les cherche pour les perdre, JESUS-CHRIST les a rachetées de son sang adorable pour les couronner ; et les Prédicateurs les oublient sous prétexte de la difficulté de leur langue ; mais vous la facilitez pour lever ce prétexte spécieux à ceux-ci. Vous coopérez, non pas de votre sang, comme Jésus, mais de votre bien, de votre zèle et de votre peine, comme un Apôtre de Jésus, et par cette dépense charitable vous bannissez les Démons des usurpations tyranniques, qu'ils ont faites depuis longtemps sur ces Ames aveuglément perdues. La part que j'ai en ce dessein me donne assez d'intérêt pour vous avoir obligation, le mérite que vous m'occasionnez m'est assez cher pour en être reconnaissant et l'honneur de votre amitié est assez tendre pour vous féliciter des succès de vos grâces, vous assurer de vos couronnes et vous protester l'inviolable qualité de,

MONSIEUR,

Votre très humble et très affectionné Serviteur en Notre Seigneur
F. RAYMOND BRETON, Religieux de l'Ordre des Frères Prêcheurs.

AUX REVERENDS PERES Missionnaires

Mes très honorés Pères, Apôtres de Jésus-Christ et enfants de S. Dominique, c'est pour votre usage spécial que je destine ce Dictionnaire, afin de vous acquitter de la fin de votre vocation en l'Ordre des Frères Prêcheurs : vous par ces grands talents, la solide doctrine et le zèle embrasé dont Dieu vous a favorisés ; moi par ces mots inanimés, qui recevant l'esprit de votre beau feu, embraseront les âmes de ces pauvres infidèles, éclaireront leur esprit des vérités Catholiques de l'Eglise Romaine et régleront leur vie selon la conduite de l'Evangile Chrétien. Vous ne sauriez vous persuader la peine que j'ai eue de dérober ces mots de la bouche des Sauvages, qui ne parlent jamais aisément s'ils ne sont dans leur vin* : combien de temps j'ai été Sauvage parmi eux, retiré sur une grève, attendant leurs bonnes grâces assez difficiles à gagner, leur commodité assez rare et l'opportunité très bizarre. Je vous donne tout ce que j'ai de fruit pour vous épargner tout ce que j'ai eu de travail, assez périlleux, pour avoir été condamné par le démon à lui être sacrifié, si ces pauvres Barbares n'eussent pas été moins cruels envers moi que lui, s'ils lui eussent été aussi obéissants qu'il se faisait craindre et si la même vertu du Sacrement adorable qui les chassait, ne les en eût divertis. Dieu seul connaît le reste de ce qui s'est passé à la Dominique : je connais le fruit qui s'y peut faire si on en entreprenait la conversion avec attache et vous connaîtrez avec moi le tort que nous avons de nous taire lorsque nous devons, pouvons et savons parler. Souffrez que je vous dise, que nous le devons, parce que nous sommes Frères Prêcheurs, qui n'avons point de malédiction plus effroyable et plus à craindre que celle de garder le silence et ne pas prêcher, si appréhendée de S. Paul. Nous le pouvons puisque les terres et les mers nous sont ouvertes, pour nous y rendre, et nous le savons, puisque nos Barbares Caraïbes^o sont prêts de nous ouvrir leurs oreilles, pour écouter nos paroles en leur Idiome, leur esprit pour croire les vérités de nos Chrétiennes instructions et leur coeur pour embrasser la Foi de Jésus, qui vous en a commis la publication. Il est vrai que d'autres Prédicateurs peuvent se servir de ce Dictionnaire pour aborder ces peuples, mais il est aussi véritable qu'ils peuvent enlever vos

couronnes, que vous devez appréhender le châtimeut de celui qui avait enfoui son talent et que ce sort nous étant échu par la qualité de premiers Missionnaires en ces Iles, vous n'y pouvez pas légitimement déroger, sans blesser la gloire d'un ordre qui fait profession de Frères Prêcheurs par excellence. Les consolations de Dieu surabondent aux disgrâces de l'emploi, les Couronnes aux mérites de leurs conquêtes et les succès aux légers efforts de notre concours. Allez, mes Révérends Pères, où j'ai vieilli assez malheureux, pour avoir été obligé au retour, à m'occuper à la conduite du temporel et à ne pas mourir au lit d'honneur ; mais assez heureux pour y vivre continuellement par ce travail que je vous mets en main lorsque vous vous en servirez, pour mériter quelque part en vos emplois augustes de Missionnaires Apostoliques et pour espérer le secours de vos prières que je vous demande avec autant de respect que j'ai d'estime de leur efficacité, de besoin de leur assistance et de vénération pour vos personnes.

Mes Révérends Pères, si vous souhaitez avoir un facile usage de ce livre :

- 1. Prenez la peine de relire les avis que j'ai donnés au Catéchisme : quoiqu'on ait recouvré des caractères et des Voyelles ponctuées, ils ne laissent pas d'être nécessaires.*
- 2. Je vous avertis que je range souvent les espèces sous le genre : comme les Bois sous **huéhue**, les Rivières sous **tóna**, les Iles sous **ouéba** ; d'autres termes, comme de parenté sous **acátobou**, de Poissons sous **bálaou**², de Serpents sous **aahoüa** et autres premiers mots qui se présentent.*
- 3. Que comme il a fallu deviner l'explication des mots Caraïbes^o, n'ayant eu ni livre ni écriture d'aucun Missionnaire qui m'ait devancé, je pourrai bien m'être mépris : mais il vous sera aisé de corriger et ajouter à ce peu que j'avance et mettre quelque jour le tout en meilleur ordre.*
- 4. Comme le langage Caraïbe^o n'est pas bien abondant, vous verrez d'un verbe ou d'un nom diverses significations que j'ai été contraint d'exprimer par diverses phrases, qui vous seront aussi utiles qu'elles vous seront ennuyeuses, outre qu'elles vous serviront de Syntaxe.*
- 5. Au lieu que les vocabulaires Latins mettent les verbes à l'infinitif, je les mets à l'impératif, ou en la troisième personne ; parce qu'ils changeraient la lettre initiale et reviendraient tous à la lettre **A** ou aux pronoms qui les contractent ; ce qui causerait une grande confusion.*
- 6. Que quand j'ai mis un nom, ou un verbe suivant la lettre initiale, je mets*

par après les mêmes noms ou verbes contractés par les pronoms, ce qui semblera troubler l'ordre alphabétique, mais qui est nécessaire dans un commencement, pour connaître le crément* des noms, les présents affirmatifs et négatifs et les prétérīts des verbes ; outre que les Caraïbes° ne les disent guère sans être contractés et restreints.

7. Ils ont beaucoup de noms que je n'ai pu expliquer que par circonlocution : comme **inibácali**, celui que j'ai sauvé, **inibacátobou**, ce avec quoi je l'ai sauvé, etc.
8. Ce Dictionnaire ne sera pas rempli comme vous le souhaiteriez bien ; mais je ne puis vous communiquer que ce que les Sauvages m'ont appris. Ils ne m'ont pu apprendre ce qu'ils ne connaissent pas et ils ne reconnaissent pas ce qu'ils ne voient pas et ce dont ils n'ont pas l'usage ; ils savent bien dire j'entends, je veux, et non pas entendement, volonté, mémoire. Les autres sens intérieurs, les choses spirituelles et sur-célestes, les arts libéraux et la plupart des mécaniques, les termes de police, de justice, de Religion, de vices, de vertus, de richesses, de pauvreté, de civilité et d'incivilité, de cuisine, de pâtisserie, de ragoûts, de couleurs et de nombres (à la réserve de quatre), de milice, de trafic, d'instruments soit à jouer, soit à travailler, de fruits, d'herbages, héritages et autres choses qui leur sont inconnues, peut-être que depuis ma sortie ils en ont formés, ensuite de la communication qu'ils ont avec nos Français ; outre que je ne me vante pas de savoir la langue en perfection comme eux, ayant même oublié beaucoup de ce que j'en savais.
9. Dans l'histoire j'ai négligé l'orthographe et ai parlé en franc Bourguignon tel que je suis et je me suis souvent servi du langage des Iles, quoique contre la politesse de la langue Française, pour ne pas m'en faire accroire et me faire passer pour autre que je suis ; outre que je ne fais pas profession ici d'apprendre la langue Française, mais la Caraïbe°. Dans le Catéchisme, je n'ai ajouté ni changé les mots que j'ai trouvés, fort peu même l'orthographe, parce que tout y est délicat.
10. Ce n'était pas mon dessein d'historier cet ouvrage, mais un des grands Prélats de France (dont j'ai dû prendre les avis pour des commandements), m'ayant conseillé de conférer avec quelque Père de la Compagnie de Jésus, celui qu'il m'indiqua en particulier m'a persuadé, pour l'éclaircissement des mots Sauvages, d'y joindre l'histoire suivant quelle viendrait à propos, quoique j'eusse déjà fait

toute la lettre **A** et une partie du **B**, sans avoir eu cette pensée.

11. *Je suis obligé de vous dire qu'on m'a fait parler plus que je n'aurais souhaité et pour ne pas déguiser la vérité, il est vrai que le R.P. Jaquinot dit Armand de la paix, Supérieur de notre mission, ayant eu commandement de notre Révérendissime P. général Turco de lui envoyer une relation, m'ordonna d'écrire ce qui s'était passé jusqu'à son arrivée en l'Île, qui fut en 1643, et ce que j'avais remarqué parmi les Sauvages ; personne des nôtres que moi, n'ayant vu ni l'un ni l'autre, j'écrivis donc les 10 chapitres des Sauvages qu'on a suivi depuis, à la réserve de quelques opinions particulières qu'on y a glissées et l'établissement de la colonie jusqu'à 1643. Ceux qui ont écrit depuis, ont glosé sur Mr. de l'Olive, Gouverneur, dont la mémoire n'est pas si odieuse qu'ils la font : Dieu veuille que ceux qui le suivront ne soient pas pires que lui. J'ai encore la même relation que le R.P. Joseph Roussel, Prieur pour lors de notre noviciat à Paris et Commissaire de la mission, dont le mérite est assez connu, m'a mise entre les mains.*
12. *Je suis encore obligé de dire, que le R.P. Mathias Dupuis, qui a fait le premier Imprimer l'Histoire des Îles en l'année 1652, comme il était encore sur les lieux, il me pria de lui donner ce que j'avais composé. J'avoue que je lui mis la même chose que dessus entre les mains, qu'il a traduite de latin en français ; mais le reste n'est pas de moi et n'a point passé par ma censure, j'ai mon original qui en fait foi. Il me succéda en la charge et je m'en allai aux Sauvages ; lui par après retourna en France, nous n'avions garde de nous joindre. Ni en ce que je lui ai communiqué, ni en ce que je dis en ce livre je n'avance rien que ce que j'ai vu et su et qui fait à mon intention.*
13. *J'ai donné aux pressantes importunités du R.P. du Tertre (qui s'est dignement acquitté du devoir d'historien des Antilles) une parcelle de mes traductions de Sauvage en Latin, mais il ne les agréa pas, il voulut quelque chose en langue vulgaire qui fit connaître l'imperfection de la langue Caraïbe°, ce qui m'obligea de changer la traduction Latine, en construction Française qu'il arrangea à la fin de son livre comme une traduction. Je lui donnai pour un essai de la langue et non pas pour une chose orthodoxe quoiqu'on dise du Français ou de la glose, le texte Caraïbe me semble bon, ceux qui auront passé le jargon des enfants et les dialectes des femmes, le connaîtront avec le temps, s'ils lui donnent sa vraie prononciation.*

14. *Monsieur Aubert qui succéda au gouvernement de l'île à Mr. de l'Olive m'écrivit de Flexingue et me pria de la part de Mr. de Poincy, Lieutenant général pour le Roi sur les Iles, de donner au porteur de la sienne des mémoires ; si c'est l'auteur même de la relation Imprimée à Rotterdam en 1658 je n'en sais rien, tant il y a que je lui en donnai qu'il n'a suivi qu'autant qu'il a voulu et parce qu'il ne me les attribue pas en particulier comme le vocabulaire, je les laisse passer et répons que je lui fis écrire et ponctuer en ma présence le vocabulaire, et je le confesse mien, à la réserve des mots de **banaré²**, **manigat***, **carebet^o**, **aioupa^o**, **Amac^o**, **coüi^o**, **mouchache***, **cacone***, **coincoin**, **maron²**, **piknine**, **boucan^o**, **Tortille**, **pisquet** et **canari^o**, qui ne sont point mots Sauvages et qui ne viennent point de moi ; ceux qui les lui ont donné les peuvent bien avoir ouï-dire aux Sauvages et aux Français, mais comme un jargon pour se faire entendre et non pas pour un véritable langage Caraïbe^o.*

S'il s'y est glissé quelques autres fautes dans l'Impression, le Lecteur sera charitable.

A

A **Ahoüa**, serpent venimeux.
Alatalloüata, autre espèce qui est rouge.
Ioulía, ioulíati, autre, noire et jaune.
Mácao, celle-ci saute sur les passants.
Non venimeuses.
Oüanáche, celle-ci est grosse et longue.
Oüalloúcoule, petite et menue.
Toubouloüéro, encore plus petite.
Abaágnakêtenni,
Abaagnaráketenni, défense.
Kabaagnákêta, lómêti, il défend.
Kabaagnaákêtatina boroman, tu m'empêches.
kabaíntatiti, il punit.
Loubáagnem, en punition.
Abaákêta liénli lámouleem, il déchargera sa colère sur son cadet.
Chioüi liénli labaáketenni, il le tuera pour décharger sa colère.
Abaacoüa, nuire, faire peine.
Kábaa nhanyénli nhaúnicouïa, ils se sont estropiés l'un et l'autre.
kabáarou, loróman canáli, il a cassé son canari^o.
Manbáarou, non fait.
Abápatou leukê, le pus ne flue pas, n'a pas d'ouverture.
Abaa lanóubouteya, ou **taiti abáala**, il aurait encore plus de peur.

Aba, table ronde.
Abábai², grosses papayes^o.
Alêle, petites.
Abácani, pillage.
kabacánti, il pille.
Abáchête, chambre, antichambre.
Abachíagle, promenoir.
Nabachiakayem, je me promène.
Abachiágoni, promenade.
Abaícani, coup rabattu.
Kabaicánti, il rabat, pare bien les coups, il escrime. Voyez² : **Baíbae nabaícayen nabaíchiem**, j'abats, je rabats.
Abaíchacoüa, fouetter.
Abaíchagle, un fouet.
Abaíchagone, correction.
Abairágone, Croix.
Abákêchacoüa, tacher.
Kabakêchácoüatou càlaba², l'huile tache.
Abákêchagonê, une tache.
Abákêta, apprendre, enseigner.
Abákêtoni, enseignement.
Abákêtagle, Méthode, Rudiments.
Kabákêtatíti, il instruit bien.
Kabákêtati, docile.
Abáketouti, Docteur.
Abaketoúouti, Disciple.
Abáketaca, marquer, peser, mesurer.
Abaketacáoutou, chose mesurée, pesée, marquée.
Kabaketacatíti, il mesure,

marque, pèse bien.
Tabáketaca, poids, mesure, balance.
Mabaketacátiba néolam, ne contrefais pas mon parler.
Kabaketacoüátiti, Singe, bouffon.
Abaketácani, imitation.
Abálla, une Sole.
Abalátali ora, écale* de caret°.
Abalábaca, retordre.
Abalabacaútu, peloton de fil retors.
Nabalabácani, le fil que j'ai retors.
Kabálabacátitu, elle en retord bien.
Abáleika, gratter.
Tabaléicanicayou, gratture de poule.
Kabaleicátiti, friand qui court après les bons morceaux.
Abálica, c'est pêcher en haute Mer avec une grosse ligne, un grós hameçon couvert d'un torchon de linge blanc, allant à voile et à rame.
Abali-abalicaótu, sont de gros poissons pris à cette sorte de pêche.
Abaliáragoni, escrime.
Kabaliarátiti, il fait bien des armes.
Abali, que, ou qui.
Aban, une.
Labánani, la première.
Abanayembou lákia, l'un après l'autre.
Abanayembou latikialam, il n'en dit qu'un à la fois.
Abanakay, une fois.
Abanabouritium, ils sont rares.
Abánneterée, fils unique.
Abánniracoüa, reprocher.
Labanirágoni, reproche.
Abanchoyénrou balánna, la vague de

la Mer crève sur le Sable.
Labánchoni, l'épanchement de la lame.
Abáoüati, poltron.
Manbaoagónti, non.
ábaraca, porter ses balayures.
Tábarácani nímete, les ordures jetées.
Abaracáanum úrhain chic, une chique°; un poisson qui jette sa rogue*.
ábaracalic tiém conóboüi, il pluvine.
Abátae, puisqu'il.
Abáténacoüa, l'entre-deux.
Ayouúbouka niénka tabáténa magnoubouconi tabáténa, quelquefois j'y vais, quelquefois non.
Kabaténágati, mélangé.
Abáténari, celui qui est au milieu.
Abayárata, côtoyer, traverser.
Abayaráttoni, traversée.
Abáyoca, piller.
Abáyoni, pillage.
Labayóumatou, il biaise.
Abícali, largeur.
Kabicatiti, il l'élargit bien.
 Voyez : **Chabícae**.
Abíchata, boire avec un chalumeau.
Abicháragle, chalumeau.
Nabichároyem,
nabicharogoyen, je suce avec le chalumeau.
Kabichati oüatikini oüaibáyaoüa, le requin ravage, mange toute notre pêche.
Líbichet, le ravage.
Abícoüic, galle.
Abiénroni, sort, sorcellerie.
Abiénra, **abiénragoüa**, ensorceler.
kabiénracátiti, grand sorcier.
Abimétaca, faire de la cassave° avant que là farine ait suri. Voyez : **bimeti**.

Abínaca, danser.
Abínacani, danse.
Abíricani, éclair.
Abírícha, éclairer.
Abírícati, il fait des éclairs.
Abírícháali, il a éclairé.
Abíróüacayenli, il a la fièvre.
Abo, un os.
Aoto ábo, une arête.
katáboyentibou yéte ? qui
t'amène ici ? pour quel sujet ?
Aboáboti naníchi ácoucheem, j'ai
des renvois de l'estomac.
Mitógueti éleboüie nátoñi aka
eleboe aboboti naníchi
oüacouchê, je n'ai guère bu et
pourtant j'ai bien des renvois.
Abóroni, un rot.
Naboóroyem, je rote.
Maboóróniba, ne rote pas.
Abotí-iouma, lippu.
Aboyemeroüa bienli, le pétun°
t'enivrera.
Aboyémetic liem, il est mort
subitement.
Aboyéme tienrou liouábouli, sa
venue nous a surpris.
Naboüa, à moi.
Chaboüi nanü bábouli naboüa,
que je te prenne par le poing.
Abou, à, sous.
Lióutouli ábou, à ou sur son
départ.
Nítem tábou, il s'en est allé avec,
il l'a emporté.
Káinti oüáyouboutouli²
oüábou, notre Capitaine* marche
en tête.
Ikira abouécoura n'hábou, il a
pris le timon, il les gouverne.
Nítou oüáboutou, notre aînée.
Tokoya náboutoubouca toka,

*c'est avec celle-là que je
travillais.*
áboucheem, dessous.
Táboutaboucheenli mónha,
terre hachée, entrecoupée.*
Abouácáali, il a bouilli.
Abouácani, du bouilli.
Abouágoutí, Cuisinier.
Kabouácoüatítí, il entend bien la
cuisine.
Abouáracóali lócoüá, il se vante, se
trompe soi-même.
Mabouáracóüa kébánna, ne me
trompe pas.
Abouáragoutí, trompeur.
Labouáragoni, tromperie.
Kabouáracóüatítí, homme vain et
grand trompeur.
Abouberennê, largeur.
Taboubéreti, il est large.
Abouécacha, chasser.
Abouécacati huere-huere, chasse-
mouches.
Abouécachoni, Voyez : **Boucába**.
Abouchoüába, dresse.
kabouchoüacátiti, il redresse
bien.
Abouchoüácani, ce que j'ai redressé.
Canaoa aboucôu, roseau fendu
qui joint l'oeuvre.*
Naboucouyéntina, je suis seul.
Kaboucouátítina, je dis bien tout
seul.
Aboucoüíta, Aviron.
Aboucoutálití bouléoua, flèche²
*garnie de bâchettes qui la traversent
comme un canot° d'Avirons.*
Abouécoura, gouverner un canot°.
Tabouécouraca, gouvernail.
Labouécouroni, son
gouvernement.
Aboucoútali, excuse.

Laboucouónna clee, *il rejette la faute sur un autre, il s'excuse.*
Aboüinaroátina, *je suis ivre de pétun°.*
Aboukétouti balanna, *la Mer fait un détroit, un cul-de-sac.*
abouketoutou, *détroit.*
Aboulécoüa, *perdre.*
Aboulehoutiü, *gens perdus.*
Aboulegoni, *perte.*
Kaboulécoüati kat amanle, *tu te perds.*
Aboulekienrou tona, *la rivière déborde.*
Táboulekenné, *débordement.*
Abouléchacoüa, *déborder.*
ábouléme, *maître d'un esclave.*
abouli, *le poignet.*
Táboli huehue, *le coeur du bois.*
abouliagoüa, *gourmander.*
Lábouliagoni, *mépris, mauvais traitement.*
Nábouлита, *à cause, pour l'amour de moi.*
áboulougou, *le faite, le sommet.*
Tábulougou oüebo, *la crête d'une montagne, cayou², d'une poule.*
Tabouílou, *roseau fendu dessus et dessous la couverture ou la planche.*
abonrcaárou [abourcaárou]
irrógogne, *la rosée est tombée.*
Tabouírouconé oüálo couma, *chute d'étoile.*
áboureem, *son second, son compagnon.*
Naboureemco hoáttica lóne, *tenez-lui compagnie, je vous le recommande.*
ábourica, *aborder, arriver.*
Nábouricani, *mon abord, arrivée.*
Abouríroüa bienli, *tu t'enivreras de*

tabac°.

ábouriti nao, *je suis honteux.*

Mánbouri anichioüe, *effronté, éhonté.*

Kábourritilone, *nuisible, contraire.*

áhoe loubourri oubao lone, *le mauvais air la [l'a ?] fait mourir.*

Kabourri óKa, *nuée pleine de vent, qui fait comme des rayons.*

Táboukéli ouébo, *la pointe d'une montagne.*

áboutium, *vermine rouge qui sort parmi les feuilles de patates°.*

áboutakeirou, *elle porte, elle engendre encore.*

ábouyoukeili, *il sert encore.*

Nabouyou, *mon serviteur.*

Yabouyoucoüa, *celui qui semond* au festin.*

Abouyoumátobou, *besogne commandée. Voyez : chabouyoumain.*

AC

A Cáala, *le palais de la bouche.*

Aca, *et, si.*

Aca Kaniem cleban ? *si tu veux des fruits ?*

ácabo mhem atárira, *quand tu viendras.*

acábo, *viens.*

acábouchi, *sourcil.*

acábouta, *dévider.*

acáboutoni, *ce que j'ai dévidé.*

acáboutagle, *dévidoir.*

acáboüitium, *Crabes qui se couvrent de terre pour muer.*

acacámoulou, *lézard appelé maboaya², des autres [l'appellent], brochet de*

terre.

Oüayámaca², celui-ci est gros et bon à manger.

anáoli, est moyen.

Bouloúgoutou, marche la queue dressée, comme beaucoup de chiens.

Oulléouma, est le plus petit, on l'appelle gobe-mouche.

acacaeu yenli, lourna, jambe gangrenée et morte.

acacaeutou, elle tombe du mal* caduc, s'évanouit.

acaeuti, il est enflé et malade pour avoir mangé des crabes malinots*.

acácaeuoni, ces sortes de maladies-là.

acacôchoua nale tiem, mal qui se renouvelle, plaie qui se rouvre.

acacôchoüa, ressusciter.

acacôchoni, **acacochoüáketoni**, résurrection.

acacótoüa, réveiller.

acacótoni, réveil.

kaçaégoutou, **kachaégoutou**, Vaisseau ferme de côté.

Choucoüi ouá main ticháicou, faisons l'épreuve de notre Canot°, voyons s'il a le côté ferme.

ácae, un Vaisseau*, pot, étui, gaine.

Toka çağa nakayem, celle-ci est ma mère.

Kacaétina, j'ai un vaisseau*, un pot, étui, etc.

acaéra, Ile, Pays.

kacaéra liem libátête, il est d'un autre pays, ou il a une Ile à soi.

Caérabouri, habitant* de la basse terre.

açagáboyem çağanum óüariàngonê, nous convenons en nos paroles.

açagáboyénum nhatacobayê, leurs meubles sont en commun.

àcai likia ? où est-il ?

acákêcha, vivre.

acákêchenni, vie.

acalarouärou huéhué, Arbre qui pousse de nouveaux jetons*, nouvelles feuilles.

Tacálaronnê, nouveaux jetons*, si vous ajoutez **balanna**, il se prendra pour le brisant de la Mer qui blanchit.

ácalebayénrou, ou **acàlibatou**

noróman, je ne m'en veux pas défaire.

acaléica niäbou, c'est jeter en l'eau un pied de crabe mâché pour appâter le poisson.

acaléicani, appât.

acáli, âme, forme, figure.

kicálititi, il en a une.

Ecalípati, non fait.

Labaíchàgoni acáli

callinágoium², **nhapuitóni**, la manière de corriger les enfants des Caraïbes°, c'est de les effleurer² avec une dent d'agouti°.

acamánragle, lime.

acamátêti likia, celui-là est un Pirate qui enlève et met aux fers les Caraïbes°.

acamátêcani, le mauvais traitement que font les Pirates.

Ràcacoüa liém balámani²

loucabórocou-barou toubara

acamátêca láne, il racle le goudron qui tient à ses mains pour mieux empoigner et enlever son homme.

acámbara, entendre, savoir.

macàmbonê nómeti, je n'entends, ne sais pas.

acambaätina, j'ai entendu, su.

acàmboni, **acambácani**, entente, science.

acàmbouée, **acansàncou**, esprit.

kacansángouti, *il est esprit.*

acámeke, *venez.*

acámoura, *se jeter en la Mer.*

Nacámouriem, *je m'y jette.*

Lacámouroni, *cette action.*

ácan, *quand.*

acanéleboüe, *encore que, jà soit que.*

acánaca, *pêcher au flambeau pour assaisonner le tomali°.*

Lacánũ, *assaisonnement.*

kacànati tomáli², *le pot est assaisonné.*

Kacanaketacouiába tóna bátoni, *mets ou mêle de l'eau dans ton vin.*

kacànati noróman, *je lui en ai fait mettre.*

acánoagle, *les autres disent :*

acaonagle, *la cour, ou la placé de devant le Carbet°.*

kacanoátiti, *paresseux, qui ne bouge de sa place.*

acántaca, *rougir² un coui°.*

acantácani, *Coui° rougi².*

acáoara, *crier.*

Lacaoároni, *cris.*

Mancáoaracouiá boátticana, *ne me crie pas.*

kacáoaracátiti, *il crie fort.*

acaócha, *dévider.*

Nacaóchoni, *peloton de fil dévidé.*

kaochakêtátiti, *homme importun qui recommence toujours. Voyez : caochabae.*

ácaoüa, **nacognem**, *baigner, je me baigne.*

acáoni, *l'avènement du bain.*

acáoüagle, *un bain.*

kacaouiácátiti, *il se baigne bien, plonge bien.*

acaóyaca boáttica lao, *menace-le.*

Macaoyacátiba lao, *ne le menace pas.*

acaoyágoni, *menace.*

acaranínca, *herboriser, chercher des remèdes, Voyez : árani.*

acariouátina, *la force du poivre*, ou piment m'a pris par le nez.*

acat², *lit* de Sauvage.*

acátobou², **iáo**, *Oncle maternel, frère de ma mère.*

NeuKécayem, *Oncle qui a épousé ma tante maternelle.*

Naheupouli, *ma Tante.*

Ninántaganũ, *c'est ainsi que les Oncles appellent leurs neveux fils de leurs soeurs seulement. Les tantes les appellent ibátomon².*

Nibáche, *les Oncles et les Tantes appellent ainsi leurs nièces.*

Niniboüe, **nitamoüe**, *c'est ainsi que les Oncles et les Tantes nomment les enfants de leurs neveux, ceux-ci les nomment ainsi que dessus, comme leurs Pères.*

Les cousins germains que nous appelons fils des frères du Père, se nomment frères et ces frères² du Père sont aussi appelés Pères ; et les enfants de ses frères ne contractent point d'alliance par ensemble, mais bien avec les enfants des soeurs de leurs Pères, que s'il n'y avait point de filles, ils s'appelleraient lapátaganum.

Nígatou, *c'est ainsi que les cousines appellent leurs cousins maternels lorsque leurs soeurs ne se marient pas avec eux et les cousins en tel cas les appellent niouëlle atonum.*

Ceux-ci, en cas qu'ils se doivent prendre en mariage, les appellent Niouélleri, et celles-là eux :

Níkéliri.

Íbamouï², *les cousins (quand ils sont mariés) quittent tous ces noms*

précédents pour retenir celui-ci.

Nibancou, est celui qu'elles retiennent, je veux dire les cousines.

Les susdits cousins appellent les enfants des susdits mariages venus des oncles, **ibamoüi nicapoïe** et des tantes, **ibamoüi nigatou**.

Nirannium, est le nom que donne la belle-soeur à son beau-frère.

Nanniré², est celui que le beau-frère donne à sa belle-soeur, ou **ouïaranincou**.

Les Pères et mères des mariés s'appellent, **nicherou²**.

Les beaux-pères appellent leurs gendres, **ibalimoucou²**, les belles-mères, **nitignon**, **nitan** ou **nititi**.

Les gendres appellent leurs beaux-pères, **imetancou imetâmouloü²**.

Les belles-mères, **iménouti²**, les beaux-pères appellent aussi bien que les belles-mères leurs brus **nackre** et elles les nomment **nétegnon**.

Cheu, on nomme ainsi tous les jeunes gens pour la plupart, tant les siens que les autres.

Liboüité, **liboüignacou**, **Kiéïto**, **liboüyaóni**, les femmes prennent ces noms, suivant leur rang de mariage.

Noucouchouroutónarou, **ichanúmteni**, les enfants appellent ainsi les femmes de leur père qui ne sont leurs véritables mères.

Ioumanténi, si une femme a des enfants d'un autre homme que celui qu'elle a, ils l'appelleront ainsi.

Iniemouótouli niraheúçayem, les hommes et les femmes nomment ainsi les enfants qui sont venus d'un autre mariage ; ce qui reste des noms de la parenté, se trouvera

en son rang.

Chibárali, **cachionna**, **yaboúloupou²**, sont les enfants engendrés des Sauvages et des Négresses, qui sont nommés ainsi.

Acayenracoyétina, il est en colère contre moi.

Lacayenrágoni, colère. Voyez : **cainti**.

Acáyouman, un Caïman°, Crocodile.

Lacéulle oúbao, ce qui est de plus nuisible et dangereux dans une Ile.

Kackéulleti chibáli² iou, la queue² de raie est dangereuse.

Achábae, nomme-le.

Nachacayénli, je le nomme.

Kachacátiti, il le nomme bien.

Náchoni, filleul.

Niéchem, homme qui porte le même nom que moi.

Acháçhaca, **vigonner***, tirer une racine de patate° de la terre sans toucher au bois.

Kachachacátitou iríria, le **vigon*** fait bien cela.

Acháçapa-catou lariángle, il parle toujours.

Imamelegê, **imamelegê achacapa**, toujours, sans cesse.

Acháçouáli tapourcou, il a fait l'autre cordon. Voyez : **çhabae**.

Açhakétátium, gardes.

Açhálaca çoina, faire du noir, allumer de la gomme d'élémie* sous un pot de terre.

Açhalácani, c'est la fumée ou suie de cette gomme, qui s'attache au Canari° qui fait ce beau noir.

Açhalaraáli ballanna, la Mer monte, hausse.

Açhámmoucatou yalipou, le grand* gosier se lance sur le poisson.

Lachámoucani, c'est sa pêche.

Achao, copeaux.

Kachao liem manboúlou, le bruit que fait le roseau sec, pendant l'ardeur du Soleil.

Achaoüata, noircir. Voyez : **chaoüa**.

Kachaouloucátium bóye², les boyés° sucent le mal.

Achárachi, sarcloir.

Achéuraca, percer du petit poisson avec une flèche garnie de pointes.

Achéuragle, c'est cette flèche garnie de telles pointes.

Achíchica, gringotter* une calebasse où il y a des pierrettes pour servir de violon*.

Achíllouca, cueillir du coton.

Tachilloúcani, cueillette.

Achíllouraca, éplucher, ou carder du coton.

Achímoucou, tarelle*.

Achímoucou-raheu, petite tarelle*, foret, gibelet*.

Achínnao, un poisson nommé bourse, c'est aussi une constellation

Achioutaca, cuillère à faire du tomali°, bouillie.

Achioucáli iuetimali náo, tout tourne (ce me semble) quand je suis ivre.

Kachioutácatou, elle fait bien, tourne la cuillère dans le tomali°, la bouillie.

Achoicaáli, il est dégoûté, il dégoutte.

Manchóicanikeirou, il ne dégoûte plus, ni ne dégoutte.

Achouca, **Achúaca**, hacher.

Nachouïcouni, ce que j'ai abattu avec la hache.

Machoucanrou naraoüani, ma hache ne coupe pas.

Kachouüacátiti, il manie bien la

hache.

Kachouchou nhanyem, gens vigilants à la Mer, qui détournent le sommeil, s'empêchent bien de dormir.

Achoúcouracoüa, détourner, débaucher.

Kachoucouracátiti, séducteur.

Lachoucourágoni, séduction.

achouüicárou binê², le Vin a bouilli.

Tachouüicani, les bouillons ou saillies du Vin.

achouílitaca, faire de l'huile.

Tachoulitácani, ce qu'on en a fait.

Kachoulitácati, il en fait bien.

achoulekéeli toubouïn, il répand ce qui est de trop.

achoulerácoüati, bois qui traverse.

áchoura, **chómbae**, achever, achève, prends, fais tout.

náchouíroni, ce que j'ai parachevé.

Tachouracaoni, **ekéleou**, l'herbe qui guérit tout à fait la fièvre.

achourágoüa, médire, détracter.

achourágoti, médisant, détracteur.

Lachourágoni, détraction, médisance.

achuakéili, oisillon qui bat encore des ailes.

Tachuágoni, battement d'ailes.

Nachuakébátibou mhem, je te ramènerai un coup d'estramaçon.

áchuacoüa nóba, je le ferai. Voyez : **chambae**.

ácle ábou, le dessous du gros orteil, parce qu'il est rayé, comme le col de la tortue.

Nacle, gosier.

acliem, crasse.

Kaclienti, il est crasseux.

acomótaca, pétrir.

nacomotácani, le pain qu'on a
pétri.

acomóraba, mettre sécher.

acomórá, exposer au Soleil.

nacomoriénrou huéyourocou, je
les mets à sécher au Soleil.

acómouroutou aleiba, cassave°
séchée au Soleil.

aconáali toróman tóna, il a été perdu,
submergé en l'eau, fait naufrage.

acónagle, abîme, passage dangereux.

Nacónoyem, je péris.

Nacónoni, péril.

aconáali máina, jardin perdu, gâté
d'herbiers.

Naconárouba tóna, je vais
enivrer* la rivière avec du
conámi².

acotemecoúacaniem, je fais pitié
d'être mal couché. Voyez : **cotémeti**.

ácou, oeil.

Kacoucouyou-Keili, il a encore
bonne vue.

Kácouácouáali, Kepelouógouti
nácou, j'ai un fétu, une ordure,
dans l'oeil.

Mácouti, il n'a point d'yeux,
aveugle.

Mácou liem, il s'endort.

Kacoüirati,

Kacoüouratinánichi, je pleure
de regret, j'ai dépit.

Kára lácou, les yeux lui pleurent.

Nácou eúckê, la prunelle de
l'oeil.

Nácou álouni, le blanc de l'oeil.

Loulíni, le noir de l'oeil.

Nácou íou, le poil, le cil des yeux.

Nácou ira, larme.

Nácou terébe, le coin de l'oeil en
dedans, la chassie de l'oeil.

Nácou illírocou, le coin, l'angle
de l'oeil en dehors.

Nácou óra, la paupière d'en haut.

Nácou ábou, celle d'en bas.

alarácati ácou, blanchâtre, mais
bon.

aloutácou, oeil blanchâtre.

alóupati lácou, vue trouble, qui
s'éblouit.

Bálouti ácou óra, homme qui
ferme un oeil pour tirer.

Beleleouógouti ácou, oeil
tournaillant.

Belépeti ácou, gros yeux ouverts.

Birijn lacou, oeil qui a une taie.

Bouroüati lacou, oeil marqueté,
plein de taches ou d'ordures.

Callálacouïayácatou lácou, il a
la vue égarée.

Choüichoüiti ácou, oeil qui
cligne sans cesse.

Elepat'ácou, oeil éraillé.

kemen óKæm lacou, oeil
étincelant.

Léti ácou, aveugle.

Lougout'ácou, vue basse.

Mereméti lácou, vue égarée.

Niénti lácou, vue basse.

Oúroua lácou, yeux enfoncés.

Pélepélet'ácou, oeil volage.

Pikienta² lacou, petit oeil fermé.

Ponat'ácou, oeil rougeâtre, bordé
d'écarlate ; c'est aussi une injure
qu'ils disent au temps rouge le
matin, parce qu'il dénote la pluie.

Tabaláti ácou, vue modeste.

Tarat'ácou, aveugle.

Tarat'ácou ápourcou, borgne.

Teoucoucouthum nhácou, mes
yeux me pleurent.

Tiembolénati ácou, oeil clair et
net.

Toúre okáali lácou, il a l'oeil ou la vue de travers.

Lacúcoüa huéhue, noeud de bois, les grosses épines.

Kecouáliti huéhue, bois plein de noeuds.

acoúcha², noucouchete, aiguille, mon aiguille.

acoúlla, jeton* d'arbre, scion.

Kacoullati, bananier qui pousse des rejetons.

Acoullácani, tintamarre.

Kacoullácati, il taboure*.

Acoullácani, marque de rocou°, d'encre.

Kácouliti, il marque bien.

Mácoulialli, non fait.

ácoulitacouiarou cáyou², poule qui se gratte, s'épluche*.

Tacoulitácani,

Kacoulitácouiatou, elle gratte fort.

Acoullou, iacoullaouia, une mare, une fosse, un abîme, trou profond en la rivière.

Acolouloüa okóatou tóna, la rivière fait rouler les roches, fait grand bruit.

Tácouloutoni ouébo, éboulement, écroulement de montagne. Voyez : colouloüa.

Acourécáali, le pot bout.

Kacourecátiti, il bout bien.

Lácourekenné, le bouillon, l'écume.

ácoura, jeter en côte

Kacouíratí, il jette en côte.

Acouránnêti, il échoue.

Lácouroni tóna, débordement de la rivière.

Acouraágoa, lutter.

Aconraágouti [Acouraágouti], lutteur.

Kaiman ouíacouraágoa, allons lutter.

Nacouraágoni, lutte.

ácoura-acouíaba loman, lutte contre lui.

Acouírouonê, piège.

Kocouíouíratí, il dresse force pièges.

Acouyóüágoni, inceste.

Acouyóüíacouia, commettre inceste.

Kácouyóüíacouia okóati, incestueux.

Huíramatonum, ibouíleoüa,

kírikiríbana, keyétou, infâme, vilain.

ácouyóüa, retourner.

ácouyóüoni, retour.

ácouyóüíacouia, rechoir, récidiver.

Kácouyóüíacouia, Navire qui louvoie.

ácouyóüíacouia, fais-le rendre.

Acouyáali, acouyóüíacouia

conóboüi, il pleut à verse.

Lacouyáni conóboüi, giboulée de pluie.

Macouyénti, la pluie n'est pas impétueuse.

Acouyóüíacouia, profit.

Cate babouyóüíacouia ? qu'as-tu profité, rapporté pour ta traite* ?

Macouyóüíacouia, rien, je n'ai point fait de profit.

Kácre enrou bibi, ma mère a une bru.

AE

AEtera, moustique.

Aéupouli², tante.

Naéupayen, mes tantes

AG

A Gágiric, *genou.*

Aganeukê, *le temps, la saison.*

Káguénenkê coüa clec
alacállioüa, Maganeukêti
oüaliáppa, *le Mommáin ne porte
qu'en sa saison, le Goyavier° en
tout temps.*

L'agani-clée lóne amië, *il
s'excuse, rejette la faute sur un
autre.*

Máganê-cléti, *non fait.*

áglica, *gratter, ratisser du Manioc°.*

Táglicani, *ratissure.*

Agnánliti balánna, *basse Mer.*

Tagnanlini, *Mer morte.*

Agnaca, *faire de la cassave°. Voyez :
áyaca.*

Agnántacoüa, *pétrir. Voyez :
aniántacoüa.*

Agnoúraca, *guérir, médicammenter.*

Lagnourácani, *cure, guérison.*

kagnourácati, *Médecin.*

Nagnouóni, nagnourágoni, *ma
guérison.*

Kagnourourátiti,

kagnouracátiti, *il guérit bien.*

Agnououraca, *remède, Médecine.*

Agnoúraca oni, *santé.*

Agnoumourágoni, *désir, souhait.*

Voyez : ayoumouracoüa, *désirer.*

Nagnouóoyem,

nagnouécayem, *je ramasse.*

Agnouécacani, *c'est ce qu'on a abattu,
amassé.*

Kagnouécacati ígnem, *peigne qui
abat bien les poux. Voyez :*

ayouécaca.

Agoutta, *écume.*

kagoúttati, *il écume.*

ágregati oüebo, *la montée est rude.*

Agrêga agrega oüaman, *gagnons le
vent (dit-on en Mer).*

Tágreguinne, *montée.*

águenani, *leur, lumière.*

kaguennánti hueyou, *le Soleil
luit.*

Náguékê, *la fossette du col, le
derrière de la tête.*

Aguétte, *grand-mère.*

Náguettêni, *ma grand-mère.*

AH

A Hágúécani, *hoquet.*

Nahágúécayem, *j'ai le hoquet.*

Ahalíroüa liem, *le mal le quitte, il a le
hoquet.*

Ahálikiem ahálikiem lánichi, *il
pantelle, soupire. Voyez : hali-hali.*

áhi, *femme esclave.*

áhoüee, *mourir.*

Ahoüetina, *je suis mort.*

Nahouéni, *ma mort.*

Ahouíloucoüárou, *poisson qui s'est
glissé, échappé des mains. Voyez :
houloúlouti.*

AI

A Ibicáli conóboüi, *il pluvine.*

Taibicayenrou chibíba, *elle
blute, passe la farine, crible.*

Taibícani, *blutis ou criblure,
marquez que c'est tout un chez les
Sauvages, parce qu'ils n'ont point
de grain ou de blé*

ibibae, *blute, crible.*

Aíbicati, bluteur.

ibichet², ou **hebechet**, bluteau,
crible, c'est en langue du Pays un
huibichet°.

Aickeú, **cataickeú**, parole d'un homme
en colère.

aikaáli **conóboüi yakéra**, la pluie
s'écoule par là.

Aicoáli, il est tombé.

Aíca, manger.

aicá cani, **ayácani**, mangeaille.

Naicóni, mon manger.

Taikini **boüirocou²**, morsure de
pourceau.

Líkæ **boulic maícoati Kialam**,
kaígati çagan bouléekia, celui-là
n'en mange pas ? Si fait, vraiment.

Binálebouca **lacacótoüia**

ácaecatou maíkini-lo, il y a
longtemps qu'il est levé et il n'a
pas encore mangé.

Maniacoüá clèe lanichi, il n'a
pas envie de manger.

Laicoüia cáti, éclipse de lune.

Maicoüátiti **oüaloucouma**, les
étoiles n'éclipsent pas. C'est-à-dire
ne sont pas mangées ; parce qu'ils
disent que le **mapoya°** mange la
lune quand elle éclipse.

Aimácani, remède, chairs de
mansfenix* qu'ils portent au col comme
reliques pour devenir hardis, vaillants.

aímacoüa **naclée**, je le veux devenir
contre les **Arrouagues°**.

aímoüi, morue.

aípati **liouáni**, possible de **Caiti**,
homme qui n'a pas sa pitance, c'est-à-
dire qui n'est pas content.

aínoúмали, **naínoúмали**, voyage de
terre ferme.

Naintoumainti, **nainnoumainti**,
il veut aller à la terre ferme.

ainroúouti, morveux.

áinroüia, **áinragoüia**, moucher.

Imbae, mouche-toi.

Náinragle, mouchoir.

Táinracani **ioüáni**, **laincani**,
perte d'haleine.

Aíntakaali **lánichi acagnë**

acomolároüia, il perd l'haleine quand
il sent la fumée du tabac°.

AK

A **Kébouli**, vieillesse.

Nákeboüiátina, je suis vieux.

akécha, bois* de manioc°, patatés°,
etc.

akecháali, **takêchicouáli**, il vit,
pousse en bois.

makechentou, non.

Tákêchenni, germe de vie.

áKechagonicháli, **takêchacoüáli**
noaria, il est plus vieux que moi.

akêcháncou, vieillard.

ákéliem, crasse.

Kákêlienti, il a de la crasse.

ákêtaba, **pákêta**, tiens, empoigne.

Kakêtácati, **káketati**, il tient
bien.

Tákêtaca, l'anse d'un pot.

Tákêtacle, mordant de Crabe, les
serres d'un Oiseau.

takêtoni, ce que je tiens,
j'empoigne.

ákera **nometi**, je le hais.

akérca, lien. Voyez : **crábae**.

Nakêca, dent mâchelière*.

ákeu, **ákeukeuteu**, viens, venez.

akeúca, piloter, gouverner un canot°.

akeúcani, gouvernement.

Imáinali **ákeutêkeu**, abattez,

coupez le menu bois de mon jardin,
Voyez : **Chakêtae**.

NáKeuignêKeu, ialoucouli,
f. **Nehuéra**, les parties honteuses
de l'homme.

Touloucou, les parties honteuses
de la femme.

Nioüaicouli, f. **nóre**, bandelette
de coton large de quatre doigts,
dont ils couvrent leurs vergognes.

Mioüaicouli, f. **mære**
nhamouti oubaóbona, les
Caraïbes° insulaires n'en usent
point, vont tout nus.

áki, c'est ce que dit celui auquel on dit
adieu, ou bonsoir.

NaKironne, cette réponse.

akimátitibou, ou **akímati boróman**,
tu me troubles, m'étourdis.

akimátiragoüa, étourdir.

aKimatiroüátina,

aKiakimaticáboutina, je suis troublé,
tout étourdi.

akimátoni, étourdissement.

IaKímátobou loróman, corvée²
que j'ai entreprise ; ou la part du
travail dont je me suis chargé.

aKína, akínagoüa, aller quérir et
fendre du bois pour faire du feu la nuit
sous les lits.

akinoumoutapátina baonácani, je ne
refuse pas d'obéir.

NaKinoumaíntina, si fait.

akínoulou, aKinoúmali,

akinóutoupou, refus.

akintébarou licábouli lóne, il aura
peine à le faire.

akinteátina, j'ai de la difficulté, de la
peine à le faire.

akinêtepátina, je n'en ai point.

akintouli, aKinoútouli, peine,
difficulté.

IaKinátobou, iaKintobou,
iaKimpátobou, le sujet de ma
peine.

akíntagoüa, remuer.

akíntagoni, mouvement.

Sanyánti nakintágoni noucabo,
je ne peux remuer le doigt.

Kigne kigneti, il remue bien.

Nakintagoyem, je remue.

akinti láo, il l'en éconduit.

akintioüe, vilain, avare.

AL

ALa, devant le verbe dénote
l'envie, le désir qu'on a de faire
quelque chose.

Alaioüeletetínlam,

iboüikênoumapaoüa áolam ichanum
múnlam michígatou catou

niránnum aléiba nóne, j'ai envie de
me marier, on n'a point de soin de moi,
parce que je n'ai plus de mère, ma
belle-soeur ne me présente pas
seulement de la Cassave°.

ála, ou **ál'ahéu**, siège, chaire.

ácanum bábouti pala, où est ta
chaise ?

Kálatinaba, Kalêtêbouba lóne,
présente-lui un siège, une chaise.

Cheulébae tírocon Cálêtêbou,
mets-le, ou fais-le asseoir dedans
une chaise.

álêtêbou, aletaikê, aletioüic, ou **yále**
cheu, on se sert de l'un ou l'autre de

ces mots pour dire : asseyez-vous, soit
sur une chaise, ou dedans un lit* ; on

ajoute la qualité de la personne, si c'est
un jeune-on dit : mon fils.

alabábae, penche-le.

Nalabáchiem, *je penche.*
aláboüiKêle, **alámoulou**, f. **cheguëti**,
arc-en-Ciel.

alacálioüa, *gros cachima^{2°} rouge étant en maturité, vous le jugeriez aussi doux que la crème assaisonnée avec du sucre.*

álácama, *nageoire, aileron de poisson.*

alacámoulou, *poule d'eau.*

alaca-ouïaman, *plein également.*

Alachibikae, **táboloubou**,

f. **chaoüa**, *poire de Génipa°.*

Alêcoüáboutou, *j'ai envie de boire.*

Alágana, **manchiboüi**, *manière de pomme jaune, qui a trois noyaux.*

Alágataca, *fruit dont on fait des tabatières.*

Alálacoüayonába,

nhabáténacoüacheem, *rangez-vous parmi eux.*

Laalákêtënni, *rang.*

Alálacoüa, *ranger.*

Alálaca, *chanter à l'Eglise.*

Alálacani, *chant d'Eglise.*

Kalalácati, *il chante bien à l'Eglise.*

Alálláüa, *Canivet, espèce de Perroquet, qui a la poitrine jaune et les ailes bleues.*

Alállarou, *gros Perroquet de terre et de Mer qui a les écailles brunes, rouges et vertes, sur la tête et la queue.*

Cecérou², *médiocre.*

Couléhuëc, *jeune, celui-ci passe pour genre et se dit de toutes les autres espèces.*

Les plus communs qu'on amène en France de la terre ferme et qui parlent le mieux, sont appelés

Couïlao.

Onicoali, *est celui de la Gardeloupe différent des autres, en ce qu'il est plus gros, violet et a les ailes bordées de rouge.*

L'ara des Iles, se nomme

Kínoulou², f. **Cáarou**.

Coyáli, *c'est celui de terre ferme qui est plus rouge et mieux troussé que celui des Iles.*

Erére, *c'est une autre espèce plus petite, on l'appelle : Perrique.*

Alamalamárou, **lámaheu**,

chouloumanum, *c'est le palma-christi²; les Caraïbes° en lèvent la peau par aiguillettes, en font un frontal contre le mal de tête, chauffent la feuille, en frottent la partie douloureuse et en reçoivent du soulagement.*

Naníchi alamátaca, f. **naníchi**

anágani, *mon coeur, ma bien-aimée.*

Alamichouloüa, *diviser ses cheveux en deux poignées.*

Alámi², **yalamiri**, f. **nichepoulou**, *la chausse d'une femme, ma chausse.*

Tichepoularou, *sa jarretière.*

Alamoinchay, *colibri le plus gros qui a la poitrine rouge comme écarlate.*

Manléchi, *c'est celui qui a une si belle huppe sur la tête.*

Yerettê, *celui-ci est beau mais il n'a point de huppe.*

Alánala, *fruit doux et sucrin, semblable à la datte.*

Alanaimago, *pois carré.*

Aláoca, *aller en terre ferme.*

Maláocatítina, *je ne fais pas ce voyage-là.*

Alaoüákai, *boîte [boîte ?].*

Aláoüata, *moné barbue, espèce de Singe.*

Ioüalágárou, **Agállimã**,

sapagou, *autre espèce.*

Couïatta, *grosse guenon.*

Mécou, *est encore une autre espèce.*

Amanle álapakeüi, *tu es jeune, tu*

n'as pas encore grande vertu.

Aláyaca, punaise.

Allácaca tiénrou boróman, tu l'as fait avorter. Voyez : **Lacába**.

Allácacatic tiem kahoéni toubalitírhaeu, elle a seulement avorté et c'est ce qui a fait mourir son enfant.

Allacacáarou, elle a avorté.

Allacachakêtenni mouléke, avortement d'enfant.

Allácacoüia niabou nitácobaye, je vais retourner mes hardes.

Allacatabánum touiágo tácouyouni, interrogez-la sur son retour.

Tallacatoni, tallakétacani, demande, interrogation.

Kallákêtacouïa catamälle, tu es bien curieux.

állala ókaarou, après le Soleil couché.

Lalla okátoni, nuit fermante.

Allaláarou náo, je m'éblouis.

Alleiba, Cassave°.

Allèle, nallétete, bave, mon crachat.

Nallélebou, lèvre d'en bas et le caloucouli° qui y est attaché.

Bálléleti anichi, éploré.

Kálleleti, il bave.

Allélégai, rioter.

Kallélegaitibou none, cat oüago ? pourquoi te ris-tu de moi ?

Alléne, nallénecou, nallenámoucou, néeloubénacou, Capitaine* du Canot°, l'entrepreneur du voyage.

álléta, cesser.

Acabo alletacouïaatibou anaconi, nyaim acouyou amanle mhem, quand tu seras en haute Mer, alors tu retourneras.

Lállétouba conóboüi allire, bientôt la pluie cessera.

Lallététou, licotamátobou, c'est

sa fin, sa mort, ce qui le fera mourir.

Allia, où.

Allia oni, là où.

Alliachéba nhanllakêtacouïa, par où débouqueront-ils ?

Alliabatibou ? où vas-tu ?

Alliacheentibou ? d'où viens-tu ?

Allia iracou enli ? dans quoi est-il ?

Allia oni ali bouróman ? où l'as-tu mis ?

Allia itiem ? lequel est-ce ?

Allia onibatina boubara ? là où est-ce que je vous attendrai ?

Allia atibou loubara conoboüi ? où est-ce que la pluie vous a pris ?

Alliati boubara ? où l'as-tu pris ?

Alliatiboubouca ? où étiez-vous ? d'où venez-vous ?

álliaouïa, habiter, etc.

Alliagoutium, tortues qui quevalent*.

Alliagoni, habitation*, etc.

Kalliacátiri, luxurieux, incontinent.

Allibienli, ou **allibichaali conoboüi**, c'est un grain, une nuée pleine de vent et de pluie qui crève et vous paraît comme de grands tirants ou rayons, que les Sauvages appellent **allíbichonê**, f. **tougouti conoboüi**.

ílili, vient de là, c'est un tourbillon qui va avec tant d'impétuosité, que s'il attrape un Navire avec les voiles, il le mettra en danger.

Comolain comolain balanna loroman kamaotacátiti, il fait fleurir la Mer, obscurcit l'air du poudrin de la Mer et fait périr un Navire (dit le Sauvage).

Libócoulou allícapouïe, semence.

Alli, ou **Alloucherou**, crasse.

Kallichérouti, il est tout crasseux.

Allieku **Keu ichaneúkélam**
nicotamain ioüinelam, f. **Iyou**
noucouchouroura ahoetibou noaria,

*sont les voix de plainte, qu'ils font sur
la mort de leur mère : ha ! ma pauvre
mère vous voilà enfin morte pour moi.*

Allilianum, *ils filent, suivent.*

álliliti nhitóntali, *ils vont queue-à-
queue.*

náhálikêtoni, *leur queue suite.*

Alli netácati, *il rame, nage* bien à
l'aviron. Voyez : natalimain.*

Balanna allimen caga likia, *c'est
un homme qui manie bien l'aviron.*

Allimanámoucou, *matelot qui passe
quelqu'un en son Vaisseau.*

Alliménecou, *passager.*

Allinêteu, *terre à potier.*

Allionlónarou, *moisi.*

Alliran, f. **cayou**², *poule commune.*

Maláchi et **Oucou**², *c'en sont
deux autres espèces de terre ferme,
qui volent partout et ne laissent
d'être privées*.*

Allíre in, *attends mon fils.*

Allíretalam, *attends donc si tu veux.*

Allirekeitina, *je tarderai encoré un peu
de temps.*

Allíre-mhémkia, *bientôt, tantôt.*

Allírecati nichic, *battement de tête qui
empêche de marcher.*

Allírou, *nuage blanc.*

Alliroüatina, *j'ai le hoquet, la fièvre
me prend.*

Alliroüarou tarici toucouchourou,
elle s'ennuie de ne pas voir sa mère.

Allírouca, **acállirouca**, *chasser à
l'agouti°.*

Kallíroucati, **callirouti nilliguini**
oüayámaca², *mon chien est bon
pour la chasse du lézard²*.*

Nillirou, *ce que j'ai pris à la*

chasse.

Allopfoler², *épingle.*

Alloüalabáe, *tire-lui une flèche.*

Nalloüiani, *ma flèche.*

Kalloüiani boba ? *porteras-tu des
flèches ?*

Alou-alouchiti loüago, *il a une dartre
qui lui fait peler le corps.*

Lálou-oüáloucou, *dartre.*

Allouboumétiti, *craintif, poltron.*

Alloüali, **allouti**, *il est blanc.*

Alloucoutaliéni, ou **lalloútacayéni**,
il le blanchira.

Lállouni, *le blanc.*

Alloutáca-óni, *blancheur.*

Alloutácabou, *ce qui blanchit.*

Nalloutae ali, *il est tout blanc de
vieillesse.*

Ikira ahoée lalloúтали aroúkia, *il
est mort, c'est de jeunesse, ironie.*

Oüalloútanum, *jeunesse, par
ironie.*

Tiouállouni, *un blanc, un but à
viser.*

Alloüin-alloüin balanna kayeu,
toubarracheen canabire², *ils disent
cela lorsque le Navire va à grand air et
fait beaucoup d'écume.*

Allou tienrou manoulou² **ácaoüa**
mhem oüachilouca, *attendez qu'il soit
mûr pour le cueillir.*

Kalloubaali, *il a les cheveux tout
blancs.*

Alloumati íchibou, **hueyou**, *visage
pâle, blême, Soleil blafard.*

Alloumacábouti, **hilacábouti**,
moribond, tout défait.

Alloupati náo, *je m'éblouis.*

Allouca, *demain.*

Alloucaali, *il est jour.*

Lálloucouni hueyou, *la lumière,
le jour.*

Alloucátina barici, je m'ennuie de ne plus te voir.

Malloucantina, non fait.

álloucacaóti, quêteur.

Nálloucoyem, je cherche.

Alloucouyabae, ou **allouyacabae**, recherche-le.

Nálloucouni, quête.

Alloucoüaarou, Bananier qui a poussé son fruit, son régime, la Vigne son bourgeon, le rosier son bouton.

Málloucouchonni-kéirou, il ne l'a pas encore poussé.

Lálloucouchouni, le bouton, le bourgeon, le régime de figues^{2*} qui pousse hors.

Alloucourába, donne.

álloucouroni, don.

álloucouraba oüátou, chauffe-toi.

Allouëbéra, la couleuvre de la dominique, qu'on dit être une escarboucle.

Alloumanali, le mal s'apaise.

Alloumalianum, crabes à moitié cuits.

Alloumatáanum, crabes boursiers*, mous.

Huéhue állounac ibónam, viens m'aider à creuser, vider mon Canot°.

Lállounali, ce qu'on a creusé, cavé.

Nallounaíntoyem, je creuse.

Allounamátobou, ce avec quoi on creuse. Voyez : **Challounaim**.

álloura niábou, je vais hausser² mon Canot°.

Kaiman oüanoüilloura canáoa², allons aider à mettre la pirogue° en sa place.

AM

A**Machi, iamáchiri**, Capitaine*, mon parrain².

Amaháragle, une pompe, un coui° à jeter l'eau du Canot°.

Amahárama, tire l'eau du Navire avec la pompe.

Amaháragoutium, sont les maîtres du bâtiment qui entreprennent le voyage, donnent les ordres et jettent l'eau de la pirogue°.

Amála, iamála, bâton garni d'un crochet.

Iamalabáe, accroche un crabe dans son trou et le tire avec ce crochet.

Namálacayenli, je le fais.

amálícha, nager* entre deux eaux.

Kamálíchiri, il le fait bien.

amalicabáe, apaise-le, flatte-le.

Namálíkienli, je le flatte.

Kamalítacátiti, grand flatteur.

amalítágoni, flatterie.

Amámáin, fougère.

amamálouca, rougir² des couis°, Calebasses.

amánmali, grosse sarcelle.

Erébeteke, petite sarcelle.

amanaínri, Amiral*.

Kamánati, il taille, coupe bien.

Toúmana, le taillant*.

amánatabae, cire ta pite, ton ligneul. Voyez : **Máne**.

amánatacaótou, pâte de patates° gragées pour faire bouillir l'ouicou°.

amánboutacoüa, ou **amántacoüa**, attacher ou engager.

Nománboutórieni, je l'engage.

amánlle, toi.

amánlle-máni, toi-même.

ákeu amanlleya yéte, avancez,
revenez vous-même.
amánlle lègue, ou **lic ábana nháman**
balánagle² ? est-ce toi qui a toujours
été seul avec les Français ?
amanletétina, j'emprunte.
Námanletiénrou, ou
amaletiénrou noróman, je l'ai
emprunté.
Namanlétoniarou, c'est ce que
j'ai emprunté.
Inamálipouë, ninámoulipouë,
emprunt.
amanlitánum, boutou°, massue.
ayamalitánū ockeukeu libouïc,
éprouve ton boutou° sur lui.
Amánna, Baleine.
amáoti, homme retiré, sédentaire,
solitaire.
Mamaonti liká, celui-ci converse
assez.
amaótoüa, faire naufrage, périr.
amáotacaboutium, ceux qui ont fait
naufrage.
Kamaotacátiti, dangereux,
périlleux.
amaóta liénlibou lakéulle balánna,
macaóni boáttica yára, ne te baigne
pas là, il y a des Caïmans°, Requins, qui
te dévoreront, entraîneront.
amárêca bánna, peigne-moi.
Namárecani, celui qu'on a
peigné.
Tiamátabouïi, couronne.
Kayamatábouïiti, couronné.
Niamátabonácali, ceinture.
amatagáli, il est bouché.
Kamatágátiti, il bouche bien.
Kamátaeátina, **ingi naclérocou**,
j'ai des vilains renvois de
l'estomac, renfermés en mon
gosier, qui rendent mon haleine

puante.
amátara, ma viande.
amatierouútium nhaónicoüa, ils font
des armes au fleuret.
amática, **namatikiem**, entendre clair,
j'entends bien clairement.
Noumáticae, ouïe nette.
amayem, jumeau.
amayoutacáiti, il bondit, sautille.
ámien, et, autre.
amienlígueti, ou **líkèti**, ou **amien-ali-**
kía, il n'y en a qu'un.
ámienbourítum, ils sont rares.
ámien-lákia, n'en donne qu'un.
amienke, une fois.
amienke mhem, une autrefois.
amiécayem, je fais de la cassave°
avant que la farine soit rassise.
aminétina, j'ai faim.
amognégati, il est beau.
Kamógnoniáli, chanci.
amoin-lákia, donnez-en une seulement.
ámoin, un.
amoñcheti, il en aime une autre.
ámon-chéenti oúbao, il vient d'une
autre Ile.
ámoíncouákia, quelqu'un.
amoínteree, fils unique.
amoínri, **iamoínri**, fille, ma fille.
amoinbéeli, avare, vilain.
amoinchíbeti, pesant.
amoyénli, le froid.
ámoyen léugouïati, il fait froid.
ámoyen-okáali, temps froidureux.
Mamoyen leugánti, il ne fait pas
froid.
Kamoyenboutétina, j'ai grand
froid.
amoyénti tóna, eau fraîche, eau
douce.
amoyén tánibara nanichi, pour me
rafraîchir.

kaíman tírocon lamoyénli
nírocon huèhue, allons à la
fraîche dans le bois.

Tírocon lamoyen ócani, à
l'ombre.

Lámoyen ókani arou mhem
huéyou, il fera tantôt de l'ombre.

Amoucatou, viande qui pue.

ámoucom liouíné, différent, divers.

Amouchácaba nígnem, épouille-moi,
cherche-moi des poux à la tête.

Mamouchagonê bometi, tu ne
l'as pas épouillé.

Kamouchacati mecou, le
Sapajou° cherche bien les poux à
la tête.

ámouche, bâton.

Kámouchati, il a un bâton.

Iámoucheem lica, celui-là est
mon appui, mon bâton de
vieillesse.

ámouleem, cadet.

Namouléloüa, ma cadette.

Iámouli, mon poignet.

Amouífaca, demander.

Amouliácaba loária, demande-lui.

Amouliácani, demande.

ámouliáca l'ahámoucanum couátic,
il la devait demander.

ámouliiti líka, il demande trop, il est
importun.

Kámoulichekélli, oiseau qui a
encore le poil follet, qui piaule
encore.

Amoulítaca, jouer, chatouiller,
folâtrer.

Namoulitacayenli, je le
chatouille.

Amoulitácani, folâtrerie.

Kámoulitacátiti, grand folâtre.

ámoulougoutínati mábi, la patate° est
venteuse.

ámoulougou, vent par bas.

Amoulougouraátibu, tu en as laissé
courir un.

Mámoulougoucouába, ne fais
pas cela.

Mámoulougourontína, non.

Kámoulougourátiti, boinkê, le
daim en échappe souvent.

ámoulou, Coton.

Namoulourácayem, j'épluche et
accorde bien le Coton pour le
filer.

Amoumêteti, il est différent,
dissemblable.

Mamoumêtegónti, non.

ámoura, aller à ses nécessités, à la
selle.

Námourba, j'y vais.

Námouriémbouca, j'en viens.

Amouracayéntina, j'ai un flux de
ventre.

ámouracátinati malímali, la casse
purge bien.

Amouracátiti, il est bien travaillé
d'une dysenterie.

Amouraárou catállou, la tortue
territ*, pond dans le sable.

Mámouroni-kéirou, non, pas
encore.

Támouriem, elle territ*.

amourgoutouiarou coulíalla², le
Canot° est brisé, fracassé.

Támourgoutouni, brisure.

Amourakêtaba áoto toária tóna, tire
ce poisson hors de l'eau.

Kámourourátiti, il a grande
force.

Amoutacouáanum touágo
nhapantíraní², ils ont changé de
pavillon.

Amouútteti, il est divers, différent.

Allienrou lamouútteni líka lóman

líka ? quelle différence mettez-vous entre cela et cela ?

Amouti, qui.

Liákia niánoüam ámouti, c'est celui qui ne vaut rien.

Amouti, au commencement de la phrase signifie ce que **kay** signifie à la fin.

ámouti nía bouleékialam, ho! je ne l'ai pas dit ! f. **áo taagátia nómeti** ; d'autrefois c'est une parole d'une personne qui répond avec indignation, **ámouti onellétina kiallam**, comme si je n'étais pas femme.

AN

ANa, mis au commencement du verbe signifie : toujours, sans cesse, comme **kayóuboucon-liem anamaínga pati lariágonê**, il marche toujours et ne fait toujours point de cas de ce qu'on lui dit ; de là on forme un verbe.

Anánnêti ton liouéléhouli, il est toujours querelleux.

Catíbian annicoüa boubálinum arca² ? qu'est-ce que tu fais toujours auprès de ce coffre ?

Mananicóntina tone, je n'y fais rien.

Kanánnêti aticum, bon ouvrier en paniers.

Manannêti racabouchou², il n'est pas armurier.

Anac, haute mer, le milieu d'une place, d'une case, etc.

Anáckêti, il y est.

Anac-ouáman, gagnons le large, éloignons-nous de la côte, de la terre.

ánacri, offrande, sacrifice.

Mataguérgati-hóman ánacri

nhibónam mápoyanum², n'offrez point de sacrifices aux diables.

Anágane, les reins.

Tellee, ou **tálee nanágane**, je suis éreinté, j'ai les reins rompus.

Anágani, la grosseur.

Kanáganti, il est gros.

Naníchi anágani, mon coeur, ma mie.

Nouúpote anágani, ceux qui jeûnent ne mangent que le milieu de leurs cassaves^o de mouchache*, le reste qu'ils réservent, ils la nomment ainsi, c'est le principal, le capital, le sommaire.

ánaca, **ánagoa**, ramer à l'aviron.

Nanácyem, **Nanágozem**,

bánna, je nage*, nage à l'aviron.

Kanátití, bon nageur.

Nenéne, aviron.

Nanacánichi, ceinturon.

Allíreba nonaoténa, bientôt je me rougirai².

Anánna, Mansfenix*, Milan.

Anannaínchiti, il est envieux.

AnaKi ? qu'est-ce que c'est ?

Anáoli, ce lézard ici est gros comme un gros bâton et long d'une coudée.

Anchuélou², fil de fer.

áncourou, Scorpion.

Ancoúroute², ancre de Navire.

Ancoura, **nhányénli**, **nhancouriénli**, **tao nhibóútoulou²**, ils l'ont battu du plat de leur boutou^o.

Aneágoüaba nekera, attache, pends mon lit.

Naneágozem, je le fais.

Maneagoáti lica, celui-là ne le fait pas.

Naneágoni, celui que j'ai suspendu.

Nanégniem ouáttou, je porte du

bois, je fais du feu.

Maneguéntou tóra, celle-là n'en fait pas de même.

Anécoüa tiénrou noucouñni licómali tóna, la rivière débordée a entraîné mon canot°.

Nanéque, banégue, parce que je, que tu.

Anec, Ianegli, maladie, ma maladie.

Anekêti, il est malade.

Nancguiéntina, je suis malade.

Manégliti, ou **anéképati**, non, il ne l'est pas.

Anêtegáali, il ne s'en faut plus guère.

ánhin, mon aîné.

Aníaca liem rhéouïa, il sonne la cloche.

Aníaca niábou noubani, je m'en vais passer et cuire ce que j'ai gragé* de farine.

Aniábae noári, retire-le d'auprès de moi.

Aniacá ca lic liem, il s'endort, la tête l'emporte, il cligne.

Aniacacáali, il a cligné la tête.

Aniacouragonnê acou, clin d'oeil, ou clignement.

Taniacouráoyem cayou², poule qui s'épluche*.

Aniántacoüa loule, démêler une patate° avec de l'eau pour boire.

Aniantagóúina, **naniántáoyem**, je pétris.

Kaniantacátitou, elle pétrit bien.

Naniántágoni, la pâte que j'ai pétri, les patates° que j'ai défaites dans l'eau.

Anibara, nanibara, afin que, afin que je.

nane, pour que je.

Anibatéra, débouquer.

Nanibatéroyem, je débouque,

c'est un terme de Marine.

Nanibatéroni, débouquement.

Aniboúnati, il joint, il y aboutit.

Aniboúnapa tometi, non.

Aníllica, quand la mémoire ne me fournit la personne dont je veux parler, si c'est un homme je dis ainsi ; si c'est au pluriel je dis : **Aniaca**, chose, c'est celui que, etc. ; si c'est une femme, on dit : **ántoka**, au pluriel : **Aninhaca**.

Ani, chose, c'est la cacone* des Iles.

Kat ani lika ? à qui est-ce que cette chose appartient ?

Nani-kia, c'est à moi.

Nani mhen-kia, j'en ai affaire.

Ao kani lika, je prends cela.

Inale enrou catou kiakani

lane ? est-il donc vrai qu'il l'a ?

Manêti, ou **manilometi**, il ne l'a pas.

ákan amánle-mhem kaniéli

óúboutótou, **eméroüa amánle**

mhèm, si tu puis avoir la grosse tu te reposeras par après.

Kanikéirou touágo acoúcha², il y a encore du fil en l'aiguille.

Maniacouïaarou, non, il n'y en a plus.

Anibae lika, fais cela.

Naniroyem, je fais.

Maníracouïa clee nitácobaye

boróman, je ne veux pas que tu manies mes hardes.

áo coule panírie, je veux que tu le fasses.

Paníra-kíoüa táo ? travailles-tu encore avec ?

Manirati coucheüe² toubara

loucabo, le rocou° ne tient pas, ne s'attache pas à ses mains, à ses doigts.

Aníbae, anicoüábae lika boária, ôte,

défais, détache cela.

Manikouakebaé, ne fais, ne défais pas cela.

Amitic liemkia loucoumarouni, sa plaie se renouvelle, se rouvre.

Kaniratiti, il le fait bien, c'est le mouche Manigat* des Iles.

Nanironi, naniragoni, ma façon, mon action.

Oulibati, panigoüati, mauvaise oeuvre, méchante action.

áca kanicoüati láne ton laboulétoni ? entend-il bien l'écriture ? Sait-il bien écrire??

Manicati tone, non.

Kaniantatou lácaya-kiallam ? pourquoi ne le saurait-il pas ?

Kanicoüátibou, tu fais mal, tu folâtres, tu badines.

Manicoüatiba, ne fais pas de mal, etc.

Anichébeti balanna, basse Mer.

ánichi², coeur, âme. Ce mot mis avec le verbe dénote : envie, volonté, désir, comme **chinhaécouïa cleé bánichi**, tu as bien envie de rire. Si vous ôtez la première lettre et ajoutez **nichi** au verbe, il signifiera : peu, comme **mariangle nichiti**, il parle peu, il n'est pas de grand discours.

noúcabo ánichi, le poulx, l'âme de la main (disent les Sauvages).

Erécoüacabánúm laníchi oüari, prends la crainte de lui déplaire.

Oüáiri lánichi Kayeu ! ha ! qu'il a la vie dure, il souffle fort.

Naníchi óra, ou **naníchirocou**, estomac.

aníchic, peu, guère.

anichicóni, anichícali, Sagesse.

Lanichícale atátobou

linonóubouli Ichéiri, la crainte de Dieu est le commencement de la

Sagesse.

Kanichícoti, Kanichibouleti, il est sage.

Kanichouïayéntou tirhaim nharóman, elle est bien soigneuse de ses enfants.

Anicléticaba, avoue-le, déclare-le.

Aniclétipacoüa boátticanum, ne le révèle pas.

Animatéra, se moquer, gausser.

Animatérenni, moquerie.

Tókan boulic inále nanimatóni-kia, cela n'est pas vrai, c'est une raillerie.

Anioucoüa niabou, ou **nanioucácabá**, je vais jeter les filets.

Naníre², beau-frère.

ánlat-ánlata, c'est le son que la ligne cause frottant contre le canot^o, le poisson étant pris.

ánli, chien.

Oüéle² anli, chienne.

Anoubouté, crainte.

Kanoubouteti, il a peur.

Manouboutétina lóne, je n'ai pas peur de lui.

Kanoubounati nóne, il m'épouvante.

Kanouboutégouti, étonné.

Anouboutipfe lómeti laniràgoni, il ne sait jamais ce qu'il fait, il s'oublie sans cesse de son ouvrage.

Anoucoucou, gros singe.

Anouúra, fuir.

Ikira anouúraa arábou, il s'est sauvé, enfui dans le bois.

Anourouti, fugitif, marron².

Kanouràtiti, ils s'enfuient, sauvent devant ses maîtres.

Mánouroné lómeti, il ne se rend pas marron² (c'est le terme du pays).

Atíficati lánhouyoulóroucou, son artère bat bien fort.

ánna, mortier.

annehuéra, le pilon du mortier.

annecouaárou balánna, la Mer l'a entraîné, jeté en côte.

ánnij, donc.

annóatabàe, choisis-le.

Nannóatoni, choix.

Kannóatiti, il choisit bien.

annoaba, ou **kanoántiba oyema**, épluche, suce un crabe.

Nánnóayem, **nannoàtoyem**, je l'épluche.

Nannóatoni, ce que j'ai épluché.

Mannoatacátiti, ou **mánoàtiti**, il l'épluche bien, tiré bien la chair en la suçant.

ánhouourá, se coucher.

Ouyóúátina, je le suis.

Nanhouýouroni, mon coucher.

kaouyouácamátiti nouágo, il m'a donné, communiqué son mal.

Anyan-anyan, c'est ce que les Sauvages chantent en tirant à l'aviron.

Ayalicani, c'est le chant et la chanson. Peut-être que de là vient **ayanálaco-niém**, je chante.

AO

AO, c'est moi, je. Si on demande à quelqu'un : **Cátabou** ? qui es-tu ? il répondra : **áo callamiéna**, ou **áo Oucále**, je suis le Baron, ou je suis **Amichon**.

Si on demande : **cat arikiénli** ? qui l'a vu ? on répond : c'est moi qui l'ai vu, **áo arikiénli**.

áolic éntina, je suis seul.

Baócoatou, elle est au-dessus de toi.

Cat'ao bapàrae [?], avec quoi l'as-tu frappé [?].

Taobáocoüali, ou **taoboago enli tariangle**, elle passe au-delà de sa parole, elle tourne autour du pot.

Ariàngaba nàò, parle pour moi.

Amànhalì lao, il a volé sur lui.

Aó-mani, moi-même.

Táocheem, depuis.

Láocheem oubécou, par-dessus les nues.

àoba bóman, j'irai avec toi.

Aoàchel, petites fourmis rouges.

Aoáchi², blé* de Turquie.

Chaccóucoüati aoachi, l'épi de blé* Sarrasin est bien serré.

áoalacaáli, bois sec et pourri.

Taóalacani huéhué, la pourriture du bois.

Aoállachagle, coin, cognée à fendre du bois.

Naoallachagoyem,

naoallàchiem, j'en fends.

Naoallachagoni, **naoalláchoni**, **nallagani**, flambeau ou autre bois fendu.

Aoàlle², espèce de renard.

Kaoálliti monca, le canari° est fendu.

Maoálliti, non fait.

Tóali, fente.

Aôba, côté.

Laôba acoucheéntina, je viens par à côté.

Láoba ápourcoucheéntina, je viens de l'autre côté.

Táoba, sont les filières* de la case, sont des couis°.

Aóbourra, envelopper, emballer.

Aóbourroni, enveloppe.

Naóbourriem, j'enveloppe.
 áócabáe, appelle-le.
 ácan áo nháman ácouyou áo
 mhem, s'ils m'appellent, je
 retournerai.
 Aocaketa couiatic louáli lónicoüa ?
 pourquoi se fait-il appeler sans sujet ?
 Kaocátiti, il l'appelle bien.
 áochabáe, essaye-le, goûte-le.
 Naóchoni, essai, épreuve.
 Kaochátiti, il essaye bien.
 Naócoüa, me, baocoüa, te, etc.
 Aoembeérou, le mal cesse un peu.
 Aoémboüe, c'en est fait
 Maoémboüetoni-kéirou, ce n'est
 pas encore fait.
 Allíreba laoémbouta, il
 l'achèvera bientôt.
 aoemboécoüa boubouca, va
 t'apprêter.
 Naoemboüetágyem, je
 m'apprête.
 Maoémboetagonikéitina, je ne
 suis pas encore prêt.
 Naoémboetágoni, préparation.
 Náoemboetákétiem, j'achève.
 Aoémboekétába, achève.
 áoere-áoere, n'importe.
 áoereélikia, c'est assez.
 áoereanichítina, je me porte mieux.
 áoereba boulikia, laisse-moi, ne me
 fais point de mal.
 Aoerétibou ? es-tu content ?
 Manoeretína, non.
 áoere, bien ? es-tu bien ?
 áoere, oui.
 Aoeretina aickeu, je m'en soucie bien.
 Aoere cagana kiallam, je ne m'en
 soucie pas.
 áoere boulic, il est bien comme cela.
 Líkia aoériem boária, celui-là
 est mieux, plus heureux, plus

avantagé que toi.
 áoerelikétába béolam láocheem
 Ichéiri, loue Dieu.
 Aoerécouti léolam, il bénit.
 Manhoerécónti léolam, il
 maudit.
 Aoéte-ali etóutou², il a massacré un
 arrouague°.
 Laoetèrenni, massacre.
 Aógoni, paquet ou charge de feuilles à
 couvrir la case.
 Káogonêtína, j'en ai fait un.
 Aóloubouli, esquif.
 Aom, c'est la réponse d'une femme
 qu'on a saluée.
 áo aónaba bábou, je te réponds.
 Naonaboyem, je réponds.
 Maonabonê boattica, ne réponds
 pas.
 Aonácani, commandement.
 Naonácayem, je commande.
 Maonácati-oue, désobéissant.
 Aónagle, commandeur.
 Kaonaglétí, il commande bien.
 Náónicoüa, baónicoüa, etc. en
 moi-même, en toi-même, etc.
 Aónikay, dormir.
 Naónicayem, je dors.
 Aónikaypátina, non fait.
 Naónicani, sommeil.
 Aopata niabou, je vais boire.
 Laópali, breuvage de racine de
 chou.
 Aopfótoüa liem, il expédie, il achève.
 Aopfota, c'en est fait.
 Aópfotacoüaáli, il est bientôt fait,
 expédié.
 áorakétábae, fais-le venir.
 Naórienli, je le fais venir, je
 l'amène.
 Manhaoronti, il ne l'amène pas.
 Láoriéntibou, il vient pour

t'emmener, il te vient quérir.

kaoratinati toaria lani, il prend hardiment les besognes d'un autre.

Láori mhem chaleibe oni, c'est la marchandise qu'il porte pour les Sauvages de la Trinité.

káori hóman, aux armes.

Nhemére aroukia callinago² acaignē átaoüa, káori, c'est la coutume des Caraïbes^o d'aller avec des armes aux festins.

Manháoritüü amiē ácaignem atacoüa ánacri, les autres n'en portent point quand ils vont boire le vin de l'offrande, ou Sacrifice.

Aótaca, contre-tenir.

Naotácayem noucouüni tao iácouma, je contre-tiens mon canot^o avec une perche crainte qu'il n'aille en côte.

áoti, où.

áoto, poisson. Voyez : les diverses espèces de poissons à **bálaou²**.

áoüa bién-catou cayéu atábouti bácou marongonetírabou ariábou ? tu bâilles bien, n'as-tu pas dormi la nuit ?

Aoüácaba, bâille.

Naouácároyem, je bâille.

Naouácároni, bâillement.

Aoüacacáli, il rend les derniers soupirs.

Ahoetirae ? oüa áoüacacalic áali ? est-il mort ? non, il est aux abois ?

Aoüacácani, derniers soupirs. Voyez : **oüaca-oüacaliem**.

Aoüachágoni, jouissance, joie.

Naouáchagoyem, je me réjouis.

Manoüachágoni-átina, non.

Laouáinême, son fils unique.

Aoüalláboucayem lao, il se recrée

[récrée ?].

Mánhoüalláboucánti, non.

Aoüalláboucani, récréation.

[récréation ?].

áoüamaterágoni, tentation.

Aoüamátêti lóne, cela le tente.

Láoüamateragoyéni, il le tente.

Aoüárain, aoüárain-lanichi, il respire.

Naouáhároyem, naouácayem nánichi, je reprends mon haleine, mon vent.

Aoara loa, il l'a appelé.

Naoaroyenli, je le crie.

Náoüaronne, cris, respiration.

Voyez : **oüába lone**, appelez-le.

Náouraroyéni, exposer du charbon au vent pour l'allumer.

Voyez : **oúra-oúrabáe**.

káoüati láo, il le nie.

ouboutóntiláoüa, opiniâtre.

Lacáoüani, négation.

Acáoüaca, loba couátic, il le niera sans sujet, sans raison.

áoüercouátina, je suis bien aise, bien joyeux.

Manhoüeregóntina, je ne le suis pas.

áoüerecoüakêbákia, réjouis-toi.

Aoüerégouti, heureux.

Manhoüeregonti, malheureux.

Aoüllouca loa, il l'a enlevé.

Káoulloucati oüakáera

oüaoüária, il nous enlève notre terre.

Aoülloubouli, nacelle, esquif.

Aüálouboupati, il n'en a pas.

Aoúrgouta, avaler.

Oúrou-outour [Oúrou-outour] nyabou, je vais avaler.

Naouúrgoutoni, ce que j'ai avalé, il se prend aussi pour le reflux de

la Mer.

Ayóaba náó, veille sur moi, garde-moi.

Naoyentina picáca, je garde les dindes.

Nanháognároym, ou **nánhaognácayem**, je soigne, je garde.

Naóyaouia, mon gardien.

Naoyároni, ce qui est en ma garde.

áo kaóyaca náim líka ? que j'ai e cela ?

Maóyaca líarou loucouchigné², il n'a pas son couteau.

AP

A **Paca tiêbou huerébalí²**, mais que la cassave° soit faite.

Aleíba apacátêkeu, viens me faire la cassave°. Voyez : **chapácae**.

ápagoüa, souffrir.

apagaáli, il a souffert.

Kapacouátiti, il souffre bien.

Mápagonê nómeti, je ne l'ai pas souffert, enduré.

Apágoni, souffrancé.

apálacataatina, je tremble.

apákêta nícheti, il est chatouilleux sous les aisselles.

ápara, **áparacoüa**, tuer, battre.

Náparácayem, **napároym**, je tue, je frappe.

Máparácouati hóman, ne tuez, ne battez pas.

áparouúti, **aparacúti**, meurtrier, assassiné.

aparououúti, celui qui est meurtri, assassiné.

Náparoni, celui que j'ai battu.

apáracáoni, batterie.

Kaparácati ton caláoüao, il bat bien de la caisse, du tambour.

áparacouáti huibírani² áboureem, le vent fait écarter, flotter la voile lorsqu'il l'écarte.

Apaórieni láo, frapper sous l'aisselle et faire bruit, c'est le geste ordinaire des Sauvages.

Apaórieni, ce geste et le bruit qui en résulte.

Apoucati noulakérocou, le ventre bruit.

Apouchikienli ouécou, l'ouicou° bout.

Apouchíkiem apouchíkiem toubouúrri-cayeu, le vin pétille, les esprits sautillent.

Tapouchicani, agitation des esprits, les bouillons du vin.

Táocheem bouúbali couátic apouékae, tu n'es pas encore hors de la coque. Voyez : **poukecouáarou**.

Tapouikeroyénli élebotüe, le vin pétillait en le versant.

Apouloumágali, festin dans lequel ils se noircissent de Génipa°.

Apfouraco niem, je souffle quelque chose.

ápfourouti, essoufflé, hors d'haleine.

ápourcou, l'autre.

Laóba apourcou, l'autre côté.

Kápouracoüa ouáman, changeons de côté.

Kápourcacoüa nhanyénli láo iouálourium, ils l'ont mis entre deux larrons.

Mapouracouátium, ils ne sont pas pairs.

AR

ARáali, temps chaud et sec, pendant lequel tout rôtit.

Ará lougonti, tout brûle sur le pied.
ára ára nébouic, la cuisse me cuit, me brûle ; c'est après avoir cordelé leur ligne dessus toute la journée, qu'ils parlent ainsi.

Arába canáli, tremblement de terre.

Ikira bouloua arábou, il est entré dans le bois.

Aráchani, bête sauvage.

árga niabou, je vais pisser.

Narágoyem, je pisse.

Arágoni, urine, pissat.

Aráittabáe, fais-le bien, accommode-le.

Karáittátiti, il le fait proprement, l'agence bien.

áracaràcati, il n'est pas tout plein.

Arácara-rahéula boróman, nê le remplis pas tant.

Arámata, arámêtaca, cacher.

Narámêtoyem, naramêtácayem, je cache.

Arámêtoni, aramêtàcani, cache, cachette.

Arannê, une grande pièce de bois, une poutre.

Tiáranê crabou², chaîne de fer.

Nouboure-árannê, l'empile de l'hameçon, c'est une cordelette poissée dont on lie l'hameçon un peu plus haut crainte que le poisson ne coupe la ligne.

Niaranê, le gras de ma jambe.

Iárani, ma Médecine, mon remède.

Karannêtina, j'en ai un bon.

Karannikaeantum, ils cherchent des remèdes, c'est aussi, ils

fascinent.

Máranicántina, je n'ai point de remède.

Karanígueti, Voyez : carrêniguêti, puissant.

Araóguati nóne, je sue.

Araóganê, sueur, l'eau qui bouillonne au bout d'un tison qui brûle.

Karguetátina, je sue fort.

Narguete, ma sueur.

áraóüa, naráóüani, hache, ma hache.

Ao karáóüani tóra, donne-moi celle-ci.

Araóüaracou liem karaóüarátiti, jargonner, écorcher la langue.

Karaóüarati titiéberi, il équarrit du bois, lève l'aubier ; c'est aussi un mot de raillerie à ceux qui sont adonnés aux femmes.

Karárati naclérocoucheem, je suis enrroué.

Aráóüata, une hotté.

Aráya, Cancre de mer.

áregric, les aînes.

Baregricila, raillerie, etc.

Baón-bonaléti balánna emétali áregric óni, la Mer bat jusque contre la falaise.

Arehénheure, grosse mouche, espèce de cerf-volant.

Aréra, plante.

Arerátina, pièce ou test de pot cassé.

áreureukêbáe, entonne le vin dans la bouteille, la calebasse.

árgueta, prendre ou chasser.

Nárguetoym oüaléiba, je prends des crabes, des cancre de terre.

nárguetoni, ce que j'ai pris.

Cat'arguetientibou ? qui t'a pris ?

Catítiem bárguetonibali ?

comment t'a-t-on pris ?

Ikíra arguetacoüia canáo², *il est allé recoudre la fente de son canot^o, avec l'oualloman^o.*

Nárguetoyem nibírani², *je recouds ma voile.*

Narguetácoyem bacálla², *je couds les bords du panier.*

ári, *dent.*

Nariboukê, *dent rompue, estoc resté de la dent.*

Náriarégueric, *gencive.*

Ariábou, *la nuit.*

Loúago likira ariáboutouni bouca, *la nuit passée.*

Ariabou árou náou, *il est nuit.*

Ariábourobátina, *je viendrai la nuit.*

Conobocoüábali ariáboutic láou, *il pleuvra toute la nuit.*

Ariángle, *discours.*

Kariangléba nóman, *entretiens-toi avec moi.*

Cataba-catou karianglena bone ? *de quoi est-ce que je te parlerai ?*

Ariángla, *parler.*

ariángaba náou, *parle, prie pour moi.*

Ariángla-lougouti, *conteur de sornettes.*

Ariánganalicbaé, *faites-le recorder.*

Kariangátiti, *il parle bien.*

Ariangátênati, *on le fait parler.*

Ariángonê, *langue, idiome.*

Aríbeletouíacaútou, *du rôti, du rôti, du boucan^o.*

Narribeletácayem, *je fais rôtir, boucaner^o.*

Aríbelet², *un boucan^o, sont quatre fourchettes plantées en terre, des bâtons dessus en travers et un feu à rôtir un boeuf. Voilà leur grille.*

áribouca niabou, *je vais planter du*

Manioc^o.

Náribouécouni, *ce que j'ai planté.*

Aríca, *regarder.*

Caíman baríkíem nóman, *viens me voir.*

Aríaco bién ? *vois-tu bien ?*

árikítijm arikítijm cayèu ! *que de regardants !*

árica natélam ? *que je voie ?*

áricbatemhémlam, *tu verras.*

ítémijn báricanna, *quand est-ce que tu viendras me voir ?*

Niéntou nárikini, *j'ai la vue courte, faible.*

Nariácoüia clee naúnicoüia tírocon nichibouchete, *je me veux mirer.*

Kariácati líkíá kay, *curieux.*

Máriacócati lácou, *oeil égaré.*

Ouboutónti tariágouti ouliem iouloumaina bóne, *les femmes de saint-Vincent te regardent bien.*

Mariágati bouíbali

boubároüíacoüia ? *que ne prends-tu garde à toi ?*

Maríken nometi, *je ne l'ai pas vu.*

Aricóni, *regard.*

Maritagati-catou lioenkay, *on lui a pris quelque chose sans qu'il s'en soit aperçu.*

Arícae, *oreille.*

Tarícae baccáchou², *corne de vache.*

Arícaéla, *pendant d'oreille.*

Marícaelicou, *sourd.*

Carn'arícae, *un Cor.*

Kárichetí tona, *rivière poissonneuse.*

Marichetou, *non.*

Karichouántina loúágo, *je suis habitué, accoutumé à cela.*

árici, *reste, trace.*

Nougóútti árici, *les traces, les vestiges de mes pieds.*

Niouboutóumali árici, *mon Lieutenant, Vicaire.*

íchira nóa niáim oüarongonê árici, *je l'ai laissé où nous avons couché.*

Láriciti, *c'est celui qui suit, qui est après lui.*

Nánichi áricioüa, *marque de mon affection.*

Náricioüal niém, *c'est tout un.*

Arici-koali bebeite, *le vent est de l'arrière.*

áriete, *l'encoignure de la maison en dehors.*

Kariétitou, *elle a un coin en dehors.*

árioma, *menton, le cul.*

áriomarócou, *le fondement.*

huéhue-im árioma, *la queue d'un fruit.*

Kárioumatou noubáanna, *ma maison est faite en cul-de-lampe.*

árionna, *le nombril.*

árocou, *poitrine.*

Coulába bourocou, *pends-le à ton col, attache-le sur ta poitrine.*

Kàrougouti, *il a mal à la poitrine.*

arógota, *montrer.*

ArógotaKétába, *fais-en faire la montre.*

Arocótagle, *le premier doigt, l'index.*

Nároirayénrou, naróicayénrou, *je le ronge.*

Arománca, *chanter.*

Arománcani, *chanson.*

Narománcaba láo nichali, *je coucherai en mon jardin, comme quand ils travaillent bien haut à la montagne et qu'ils ne peuvent*

retourner le même jour.

Arónca, *dormir.*

Aróngoni, *sommeil.*

Itienne barongonê ? *combien y a-t-il de jours ? (les Caraïbes^o disent combien de "dormir").*

árou, *bord, lisière de quoi que ce soit.*
karóugouta bánum, *fais-lui un bord.*

karoucouába, *rogne. Voyez : laróuba.*

Cároubienli neréberocou, *tu m'écorcheras, blesseras.*

károucougouïati hippe² bouïliri, *plumes apparées pour une flèche.*

károugou liénrou bóne, *il te donnera du mal.*

károu lougoutou, *elle est bordée, rangée par ordre, comme la tuile sur une maison qui avance de rang en rang.*

kárrêguëti, *aigre, marrêguëti, non.*

karrêleti nanichi, *je suis joyeux.*

Marrêleti, *non.*

Arrêna, *bras, aile.*

karrênnagouti, *qui a des bras, ou des ailes.*

árrênari, *bracelets.*

karrênígouti, *tout puissant.*

Marrênígouti, *impuissant.*

Sayánri tirenec, *il ne peut.*

Arracouïabanum, *fais-le chauffer, brûler.*

[AT]

ATabárita, *c'est le Ciel lorsqu'il est tout bleu, sans nuage.*

Atábica canáoa², *élargir² son canot^o.*

Oüataóboucayem toró man timainbouliri, c'est quand la vague venant par devant, fait hausser le canot° par devant et baisser par derrière.

Atataúboucani, c'est ce mouvement-là.

Atábouti nácou, je m'endors.

Atábouoüatina, je suis endormi, assoupi.

Oüairi bitábacou, tu es un grand dormeur.

átaca, natácayem, boire, je bois.

Atácani, boisson.

átagle, un petit coui° à boire, ce sont leurs coupes, leurs verres et leurs tasses.

Atágouti, biberon.

kátati, il boit bien.

Atácoupati, il n'est [pas] orné, agencé, paré.

Nátacoüicoüaáli, si fait.

Atácouli, inácouli, parement, ornement.

Patácouli càgae, c'est ton bâtard.

Atacacaraatina, je tremble.

Atacárouti, Vaisseau échoué, ensablé, où qui touche les Cayes*, la Terre.

Oüátacaraca cheú, c'est ce qu'ils disent lorsqu'étant trop proches de terre ils sentent que le canot° touche.

Anneteucaáli tataróni

canáoa² cheu, anac oüaman, peu s'en faut que le canot° ne touche, éloignons-nous du bord de la Mer.

Atagaáli, il est bouché.

Ataguenni, bouchon.

átaga, ou **atacaróali**

naclérocoucheem, je suis bien enroué, enrhumé.

Ataguérgati, ataguérguêtènni, offrande, sacrifice.

Nataguérguetiem nimatoútu loubara, je pose devant lui mon Matoutou° chargé de cassave°, quand le boyé° des Caraïbes° fait descendre son Dieu (ou pour mieux dire son diable) et qu'on lui présente, parce qu'on croit qu'il a rendu la santé, ou qu'il a fait croître le manioc°, c'est un sacrifice et une idolâtrie.

Mataguergátibá nháone mapoyanum, ne sacrifie pas aux diables.

Atákirouti, accroché. Voyez : **takiba**.

Atálimac, un milan, mansfenix*.

Caiman oüatálimac, ou **obatomakeu**. Voyez : **natálimain**, venez ramer, tirer à l'aviron.

Atáloüa balanna chébi, la roche repousse la vague de la Mer.

Ataloüacayem, jouer à la paume, la renvoyer.

Ataloüacani, le bond, ou le renvoi de la paume.

Atálouca, faire des entailles pour lever les copéaux, doler.

Natalouécayem tao bouloúle, je dole un bois avec une tille.

kataloucàtiti, il manie bien la tille, dole bien.

Atálocani, ce qu'on a dolé.

Atamálicha, natamalichiem, ouvrir ou élargir² un canot°, je l'élargis.

Atàmanlicouàtium, ils sont assemblés.

Natàmanligoyem, j'assemble.

atàmanligoni, assemblée.

atàmanlicouiakétabayě, fais-les assembler.

atámoura, Congre.

Ataópayem, je bois du vin de racines de choux* Caraïbes.

Ataópai niabou, j'en vais boire. Voyez : **taopaeba**, bois-en.

Ioüitaó pouli, breuvage, boisson de choux.

átatacaáli noubana-ora, le toit dégoutte.

Atatácani, gouttière.

Atátéli, commencement.

Atátobou, ce qui donne le principe.

Voyez : **natátea**.

átara, **lamátara**, viande, pitance.

Ticába pá tara aóto

tírócoucheem Ichaeu, tirez ce que vous avez mis au pot.

átara², **natriem**, ou **nataroyem**, clouer, je cloue, je touche avec un marteau.

ataroyentina, je suis cloué. Voyez : **tabae**.

Atarácaouia, ou **tára-tara**, nous reculons.

Atararáali mónca, le canari° ne coule plus, il est abreuvé.

átaricayénrou oüéle, il prend une femme à force.

átegleagoyenli, il est chatouilleux.

Atégmain, travailler.

Ataguímapa nómeti, je ne travaille pas.

Ioüiategmali, mon travail.

Ioüiategmátobou, le sujet, l'objet de mon travail.

atakímapoüe, paresseux.

Oüiataguimátonum, diligent.

Ioüiategmálinum boulécoüatic, ce n'est pas ma besogne.

áteca, **nátekiem**, faire, je fais.

Natecoüagoyen, je façonne.

Mátecati-oüe, vaurien, qui ne sait rien faire.

Látecani, **látecni**, ce qu'il a fait.

Natecóni, ma façon.

katecátiti, il en fait bien.

Katecacaléti, **Kátegabouleti**,

industrieux.

Latecónicani, industrie, adresse.

áticum oüallóman², ouvrage de **oüallóman°**, de paille, ou le jonc même appelé **oüallóman**.

ítouba mhem ámien báteca ? quand en feras-tu un autre ?

Allíre mhémkia ámien

katégana, bientôt j'en ferai un autre.

áteca-okáli, il est fait, conçu.

Atecakêta noa, je l'ai fait faire.

Atéagle, instrument.

átéli-énli, combien y en a-t-il ?

Náténaboüinum loária, ce que j'ai emprunté de lui.

Náténáboyem, j'emprunte.

Atênábácani, **atenábouroni**, attente.

Náténabacayénli, je l'attends.

Atênacáali, il s'est envolé.

Atênácani, vol d'oiseau.

Maténacatiti, il ne peut pas bien voler.

áterabáe, aplatis-lui le front.

Naterayem, je le fais.

Nateracani, celui à qui je l'ai aplati.

átête hioüá bouli, par où êtes-vous venus ?

Atteüllepa boáttica, ne sois pas glorieux, ni superbe.

Nateulle cagabou, tu l'es trop.

Liouateulléli, son arrogance.

ateuté lacouia-ácouia miénli, je serai mouillé. Voyez : **teutéti**.

Ateuté lacouiaáli, il est mouillé.

ateutacouáali laónicoüa

liouboutoú mali-arou mhem nhoago bouitonum², il est bien sérieux, il prétend être Capitaine*.

Liánreutagonê laónicoüa, sa modestie, retenue.

Manteútagon ámoutiũ
nhaónicoüa, nhaouago
boüitonũ² baicheutum, ils ne
sont pas plus retenus que les
Mariniers ou gens du commun, ils
sont folâtres comme eux.

Ateutacoüatiti, il se conserve bien.

Manteutacoüatiti, non, il ne se
flatte pas, il ne se pardonne pas.

Ateútouti, paresseux, homme qui
s'épargne.

áti², petit piment ou poivre* longuet.

átiaca, natiácayem, naticayem,
pêcher, je pêche.

Aóto aótibinakê, allons pêcher.

Atiácani, atikini, pêche.

Atiágouti, pêcheur.

Katicacátiti, Katicátiti aóto, il
pêche bien.

Máticati-oüe, reproche à un
homme qui ne sait pas pêcher.

Naticóni-éboüe, la verge à
laquelle la ligne est attachée.

Katicayéntibou bouleécöüaric,
tu ne sais pas pêcher.

Atibicaáli canaoüa, la pirogue° a
tourné², versé.

Matibicántou noucouíni, mon
canot° n'est pas volage, ne tourne
pas.

Katibicatitou, si fait.

Tátibicani, renversement. Voyez :
tibiali².

Látiem ouboutoulam ! le Roi
boit !

Atágoutium, Voyez : ataca, les
buveurs.

átika, mais

átikera, tomber.

átikeronni, chute.

atikicati lanyoulouroucou, l'artère
bat.

Atikêtic, espèce de mouche* luisante
qui brille et puis s'éteint
successivement.

Atikílaca-liem, homme qui est pressé
d'une corde, ou serré dans ses habits.

Latírum balánagle², homme qui
est du rebut, de la lie du peuple
entre les Chrétiens.

Atitícati lánichi, le coeur lui bat,
palpíte.

Atiúnca, éternuer.

Atiúncani, éternuement.

Atombétina coucou, je suis brûlé
toute la nuit du mal qui me tient.

Atombétou ekeleou ibonan, la fièvre
me brûle. Voyez : tombeti.

Huéyou atom, l'ardeur brûlante,
ou l'ardente chaleur du Soleil.

Matónti huéyou nháone
átiágoutium, le Soleil ne brûle
pas les pêcheurs.

Mainatomboüi, jardin brûlé, ou
délaissé, perdu d'herbiers. Voyez :
natoumain.

Atonientina, j'ai de la boisson.

Katontina, je bois.

Mátoni-ba, ne bois pas.

Nátoni bóman ? [!] donne-moi à
boire !

Atónronê, le son d'un lambis*, c'est le
cor et la trompette des Sauvages.

Cat atonroyénrou ? qui est-ce
qui corne ?

Emijn latónroni kay, il corne
longtemps. Voyez : toon.liem.

Atroüa, jeûner.

Mátroüonitina, je ne jeûne point.

átoubiti iouánni, homme inquiet sans
arrêt, volage.

Atoubiéntina tàrici lahoèni
noúcouchili, je suis surpris, inquiété,
tout interdit de la mort de mon père.

Atoubipaárou liouánni, son esprit est bien posé, bien rassis.

Nàtoucouïàtina, j'ai lutté, tenté.

àtoucoupati, non fait.

Oüátoucounêbouïc Kechéne, ou **acle oüátêtê**, ou **oüátoucou**, je veux que nous luttions.

Atoulaca, embrocher, percer du petit poisson avec une flèche garnie de pointes pour mettre à l'hameçon.

Atouloubaiátina nhaóne bouítonum, je parle, j'invite, je harangue les soldats pour venir à la guerre.

Touloúouti, celui qui est harangué, invité.

atoúloupati, il ne parle pas, ne harangue point.

átounouca, **natoúnoucayem**

atoúnoucaba, tousser, je tousse, tousser.

Iátonné, toux.

Kátouni cat'ao kay, ha ! que je tousse fort.

áttoüatiéntibou ? te portes-tu bien ?

attoüati, oui.

attoüàtiti achoúrou², le bois d'inde* est bien dur.

Mattoüatiti, il est mou, comme une poire molle.

attouboucaáli chibouli, la matière du clou, de l'apostume* pousse, élançe fort.

áttouboucati noucabo ánichí, le pouls me bat bien fort.

Tatoúboucani nanichi, battement, palpitation de coeur.

attoupicaáli nonum, la Lune est renouvelée, ressuscitée, paraît, s'élève déjà sur l'horizon.

átoupicapakeili chíric², la poussinière* ne paraît pas encore sur l'horizon.

atoupícali, résurrection, rénovation.

AV

AVtê, habitation* de Sauvage, ville.

Autê-rhaeu, village, petit carbet°.

Aútêbonum, gens d'un même carbet°, d'une même ville.

Ikirain autobonê, il est à la ville, au carbet°.

Ieaúti, ma ville, mon habitation*.

Teautimétina, j'en ai une.

Autimátina, f. **maricátina**, je n'en ai point.

Aútebouïnoubouïkiénni nóne, il me vient voir, rendre visite en mon habitation*, en ma maison.

Amaúti-bónoco, habitant d'un autre carbet°.

AY

AYáboüi, provision de cassave°, de pain.

Káyaboüitirabou ? en as-tu ?

Magnaboüítina, non.

áya áyaca, boiter

áya-ayátibou, ou **aya-ayatipourna**, tu cloches, tu es boiteux.

Ayàcaba, ou **bayaca**, fais de la cassave°, du pain.

Ayácatou, elle en fait bien.

Tayácani, ce qu'elle en a fait.

áyacoüa, pleurer.

Magnáconiárou, non fait.

Ayáconi, pleur.

Kayàttiti, il pleure bien fort.

Cat'áyem bóne ? liemkia ? qui est-ce qui le dit ? C'est lui qui le dit.

Ayálara, étouper le canari° sous lequel on brûle la gomme, pour faire du noir, afin que la fumée s'attache au vaisseau* ; c'est faire une tranchée pour détourner l'eau, se garantir des mousquetades, etc.

Ayalarácani, tranchée, amas de bois, de terre pour les raisons que dessus. Voyez : **yaláracoüa**.

Ayalácriti, celui qui convie au festin. **Nayálacrouba**, j'irai convier au vin*. Voyez : **Iálac**.

Ayanomáinba, chante.

Ayánomali, chant, chanson.

Hác oüyánêmakê kechéne, allons chanter.

Ayanoulacó-bien ? chantes-tu ?

Ao-koyanolam, je chante.

Ayánsar naim ? que je tire de la sarbacane, ou parle par la sarbacane.

Nányansarákayem, je le fais.

Niansanyánragle, sarbacane.

Ayaouáracoüàrou, terre élevée comme un morne.

Ayáracá. Voyez : **yarába**, aiguiser.

áyarácani, ce qu'on a aiguisé.

Tayarátoyem huéyou toüária oüallium, le Soleil écarte, dissipe les nuées.

Ayaouárárou-éleboüe nícheuc ácari, mon mal de tête était bien apaisé.

Magnáouáragónti, il ne diminue pas.

Ayoánaca² niábou, je vais à la chasse aux lézards*.

ayobou-biem ? nayobouyem, vas-tu par terre ? oui.

Ayoubáca-bouca, va te promener.

Nayoubácayem-kia, je me promène.

Ayoubágle, promenoir.

Ayoubácani, promenade.

Kayoubacatítirae

libátetecoüa ? Se promène-t-il bien tout seul ?

ayoubácaïn-ayoubácaïn kayeú !

comme il se promène !

Ayoubácoüa, **nayoubagoyem**, courir, je cours.

Nayoubágoni, course.

Ayoubouca, **nayouboucouba**, aller, marcher, je le ferai.

Bayoucouca, va-t'en, on dit cela rudement ; aux enfants on dit plus doucement : **baibatí** ; au pluriel on dit : **hayoubouca** ; aux petits : **haibatí**, allez-vous-en.

Magnoubati homan, ne vous en allez pas.

íkira kayouboucon liem, il va toujours.

ayoucáca titiri, aller amasser du piquet.

Nayouácáca titíri, les oeufs du poisson étant éclos, le petit poisson monte en haut et se colle contre les roches, on le ramasse avec la main et on le fait tomber dans un coui°, pour delà le faire cuire et manger ; c'est aussi jeter les filets.

Layoucali arou limete, sont les balayures brûlées. Voyez : **chayoukae**.

Ayouïrouca, faire de la bouillie, du tomali°.

Ayouïra-caútu, faiseuse de tomali°.

Ayouïroucatou, elle en fait bien.

ayouïrone, bouillie, tomali°.

ayoulouca-banna, satisfais-moi.

ahoée chesus² layouloucati-mhem huenocatem, Jésus-Christ est mort pour la satisfaction de nos fautes.

ayoumoücoüa, changer d'air, d'Ile, de

demeure.

ayoumoumêti, homme solitaire.

ayoumoumêpati, homme de compagnie.

ayoumoura, souhaiter, désirer.

Nayoumouriem,

nagnoumouragoyem, je

souhaite, je désire.

ayoumouron, désir, souhait.

Magnoumouragonê nometi, je ne désire, ni ne souhaite rien.

ayoutaécabae, branle-lé dans son lit*, berce-le.

Magnoutaécabae, ne le branle pas.

ayoutaecaáli, **nayoutaécayenli**, il a été branlé, je le branle.

ayoutaécani, branlement.

BA

B **Aánati-ouié**, gaucher.

Noubáana, ma main gauche.

Ba, quelquefois est une voix qui exprime un mouvement d'indignation, comme **Cainti**.

aetera-ba, ouais que les moustiques sont fâcheux !

Quelquefois c'est la terminaison seulement de l'impératif, comme **aricaba**, regarde. D'autrefois en outre il signifie : dis, fais, etc.

comme **maboüic-ba² lone**, dis-lui bonjour. **Itara-ba boulekia**, fais-le ainsi si tu veux. **Chámanlé ba**, va tout droit, etc.

Bába, mon Père.

Bába-tínaca², mon propre Père.

Nabábaroyenli, je l'appelle mon Père.

Babachíaca ? te promènes-tu ? Voyez : **abachíaca**.

Babáchiti, **babágouti**, tacheté, bigarré.

Báboüanê, ou **babonicoüiaca**, tu mens.

Amanle baboüiani, c'est toi.

Bacáli balanna, la mer est calme.

Labácachonê, le calme.

Bacácoati cálabá, l'huile tache.

Labácachonê, une tache.

Bácachou², Vache.

Baccámon², constellation qu'on appelle le Scorpion, qui suit le petit chien.

Karrêti libebeítali baccámon yéte, cette constellation cause de grands vents ici.

Bacháli huéyou, le Soleil est chaud.

Loubácha, **loubachároni**, le chaud.

Loubácha-okátoni, la chaleur.

Bacha-ókaliábou ouábára, attendez qu'il fasse chaud.

Abácharacàuti, chaleureux.

Bácharacouálic liem méhuerimp-óka, il n'est pas ivre, il n'est qu'échauffé.

Bachákêtabáe, fais-le réchauffer.

Timánbachalitánium, gardeur de foyer.

Manbacháracou, le foyer.

Báchuetitona, eau sommache*, salée.

Bacoúcou², figue*.

Baibatí, va, mon fils.

Baíchueri, folâtre.

Baícobáe, frapper avec une houssine en travers, fouetter. Voyez :

Abaíchacoüia.

Baílla², un violon* et tout autre semblable instrument.

Baímam, chanter, danser.

Nábaimácayem, je chante, je danse.

Abaimácani, danse.

Baínna², un peigne de France.

Backira-óra, ou **boinkêora**, la peau d'un daim.

Balaátina nàricoüa, j'ai ébranlé, arraché ma dent.

Baláarou touïri, son sein est avalé.

Bála áo, je me penche, je m'appuie.

Balabae, penche-le, renverse-le.

Naballáchiem, je penche.

Kabaláchatì, **louáli lika** ?

pourquoi celui-là se renverse-t-il ?

Balacoüabae, retourne.

Nabalachagoyénli, je le retourne.

Nabaláchouba beléhuera, je vais pêcher des **belehuera**, les retourner.

Manbalaochanti, il n'en peut prendre, retourner.

Bálai-bálai niábou ialéibali

toulakaérocoucheem balíssi, je vais tourner ma patate^o dans les cendres.

Bálai-bálai tómetou bebeité, le vent l'a écroulé, renversé.

Balacoüa bálacoüa líem, il roule, poisson qui frétille.

Mánbala-balákêracoüakêbáe, ne le fais pas rouler.

Balábaca binimouli, retords ton fil, Voyez : **abálabaca**.

Balábi², un plat de terre.

Balámani², du goudron, de la poix.

Balàнна, la Mer.

Balánnaca, ou **balanneboüic**, le bord de la Mer.

Balánagle², Chrétiens.

Balaócounerou, nacelle*, ou galère violette, excrément de mer venimeux.

Bálaoléchou, plumache*, ou panache de mer, on s'en sert pour orner les

rochers*, ou grottes* et pour passer l'ouïcou^o aux Iles.

Balaóboucourou, Mancenillier qui porte une pomme de bonne odeur, mais venimeuse, les Sauvages donnent un coup de hache contre cet arbre, d'où il sort un lait qui est pur poison, dans lequel ils trempent le bout de leurs flèches.

Baláorconê, le côté d'où vient le vent, cabesterre.

Balaórcouri, habitant* de la cabesterre.

Bálaou², poisson, dit aiguille de mer.

Suivent les noms des poissons que j'ai connus.

Conliláoüarou, Carangue. Il y en a de diverses espèces.

Boutállì, a la tête crochue, la queue piquante.

Iaouáricae, a des grands yeux.

Macháoulou, de petits yeux.

Oulla-oullarou, est la plus petite.

Hába, Bonite.

Inécou, vieille, en voici les espèces.

Araouárae.

Oúrréreheu.

Huéeli.

Pouchíiriri.

Couchélele.

Couléleli.

Oüaioüánao, celui-ci est rouge, plus gros que les plus grosses carpes, on l'appelle Sarde, il y en a de plusieurs sortes.

Oúcoulou, celui-ci a l'oeil tout rouge et l'écaille aussi.

Oüátaboüirhaeu, est tout rouge comme les autres, mais il a la chair mollasse et des gros yeux.

Oulíca-lacábo, a les ailerons

noirs.

Hómana, a le groin pointu et est plus long que les autres. Ce mot convient encore à un autre poisson qui a les écailles jaunes, appelé Laquais.

Couloúné, est le dernier de cette espèce, son écaille rouge est toute tachetée de points noirs.

Bouléouïa-eboucoulou, poisson venimeux dont les Sauvages empoisonnent leurs flèches.

Achállou, **Alloüahickê** et

Amánalou, sont dangereux à manger, parce qu'ils mangent de ce poisson venimeux et des galères.

Yamána, est tout semblable au Brochet, mais plus grand et a la chair plus ferme ; merveilleusement bon à manger, si ce n'est quand il a mangé de la mancenille ; pour le reconnaître ils font bouillir le coeur, s'il pique la langue, on le jette là ; il ne fait pas bon se baigner où il y en a, on l'appelle Bécune^{2*}.

Yáouïa, Capitaine*, fort beau et bon poisson.

Cacoubanágani, **Oüamánita**, **yalóúman**, **chéberi** et **ouíliti**, sont diverses sortes de Capitaines*.

Iribaya, est bleu, c'est une Lune, aussi est **annaó**, qui en est une autre espèce, on l'appelle bourse ; c'est aussi une constellation qui souffle bien, si le **baccamon** ne l'a pas fait auparavant.

Ayállou, ce poisson ici est plat comme une lune.

Chiboulli, un poisson noir, d'où vient qu'on l'a nommé Nègre.

Caoáçae, celui-ci fait mentir le vieux Proverbe (muet comme un

poisson) car il grogne comme un porc et c'est pour cela qu'on l'a nommé goret, il a des raies bleues sur la tête.

Monbein², est gros comme une tanche et tout rouge et pour cela on l'appelle Cardinal.

Oüátélibi, c'est une tanche de mer.

Machi-machi, un mulet.

Atéli, s'appelle mulet d'eau douce.

Taoüárali, espèce de Hareng.

Abàlla, une sole.

Ouli-ouli, poisson jaune rayé, **chalálati ekric**, il a la chair bien ferme.

Beléhuera, ver de mer, il est tout glaireux, les Sauvages le retournent et sucent la graisse qui est autour du boyau, puis le jettent ; toutefois quand ils n'ont rien, ils les frottent dans les cendres pour ôter la glaire ou bave, puis les font cuire et les mangent.

Alouýali et **ebépelou**, approchent de celui-là, sauf qu'ils sont ronds et l'autre est long.

Ilíouali-soucher, qui porte la couronne sur la tête, s'il l'attache contre le canot°, difficilement le peut-on avoir que par pièces et morceaux.

Ioulía, murène.

Oulicámala, Congre.

Aláli, Seiche.

Achoulali, poisson court semblable à l'anguille, espèce de vive.

Toucoucouyou, coffre.

ouácaoüa, raie sans queue².

Oüárrai, poisson mollasse qui a

*l'écaille verte, que les Caraïbes°
flèchent sur les roches où ils
viennent dormir.*

Latillati, *approche de celui-là.*

Hèpi, *un Perroquet de mer.*

Oüatállae, *Ara de mer.*

Matáouállou, *celui-ci a le nez
bien affilé, c'est une espèce de
Brochet de mer.*

Macoúba, *Tétard.*

Títiri, *poisson fraîchement éclos.*

Hoibáyoüia², *requin, Chien de
mer.*

Limillira, *poisson armé, hérisson
de mer.*

Tortue² de terre oüayamõ.

Allácaca, *celle-ci a la tête plate,
les yeux rayés de jaune.*

álatta, *Caouane²°, grosse Tortue
qui n'est pas franche, ni si bonne à
manger que les autres.*

Cárarou, *espèce de Tortue, dite
caret²°.*

Cárarou ora, *l'écale* de caret°.*

Calloúboucherou, *chardon de
mer, ses pointes pénètrent toujours
plus avant si on ne les tire
promptement.*

Oüarapiacam, *f. Ouáttaboui,
lambis*.*

Manbália, *ouliália, brelingues*.*

Tacou-tacou, *moules.*

Coulaliúmbou, **manaoléchou**,
*sont les vermines du caret°, qui
s'attachent sur leur dos et gâtent
les écailles, dont on fait de si beaux
ouvrages.*

Couílirou², *est un petit poisson,
dont les Sauvages sont bien
friends, coulíchaoüia est de même
sorte, mais il a des arêtes et non
pas le premier.*

S'il y a d'autres poissons ils se

*trouvent marqués en leur lettre
comme manáttoui et catállou.*

balouchou, ou **nabalaóchoni**, *une
pincée de Tabac° en poudre détrempée
avec un peu d'eau de mer et de cendre
qu'ils mettent entre la gencive et la
lèvre.*

Balátana², *grosses bananes.*

Balebánum noucómori, *perce,
nettoie, cure ma calebasse.*

Niballeteyénrou, *je la cure,
nettoie, vide.*

Ballétagle, *ce avec quoi on la nettoie,
perce, etc.*

Bàleibánum hippe, *abats, rabats, pare
un coup de flèche.*

Nabaleitácayem, *je le fais.*

Baléleti-ánichi, *il est tout exploré.*

Bale empti ayouboucouni, *qui
marche tout bellement.*

balliála, *celui qui convie au vin*. A la
plus grande partie des festins caraïbes°,
on ne mange point, mais on boit
d'autant.*

Louballiálani, **louballichálani**,
semonce.*

balliála-éntina, *je suis député pour
convier.*

Náballichalántina, *je convie.*

ballíba bichíbou, *torche, nettoie ton
visage, tout de même pour quelque
chose qui serait tombé dans les cendres,
la poussière, etc.*

Naballichienli, *je le torche.*

ballícachi, *goyave° blanche, fruit qui
resserre.*

ballíchi, *cendre.*

ballícoati, *il touche.*

Ballíboüem caga likia, *celui-ci est
vaillant.*

Ballinouógouti, *vaillant homme.*

Ballinum-boatticaye, *sois hardi,*

vaillant.

Ballípfeti bebeite kay, le vent est fort et rude.

Laballípférouba caga, il sera encore plus fort.

ballípfecoüa niém loária, ou **ballípfecoüátina**, je suis plus fort que lui.

ballípfeta-pioüánni, prends courage.

balloüe, le continent, la terre ferme.

balloüèouri, **balloüébonocou**, homme qui est de la terre ferme.

balloucaiti, **niballoucayénli**, il change d'Ile.

Niballoucayéntina yete, je viens en cetté Ile pour m'y établir, y résider.

Iballoucapátina, non.

balloucoüaba nougónni, plie mon paquet de feuilles pour couvrir la case.

balloucoüali litibouri, il a entortillé ses cheveux à la négligence.

Naballouchágoni, ce que j'ai plié.

Cate balloucouyem yara ? que cherches-tu ici ? Voyez : **alloüca**.

bamácali, parasol.

bannátêba lone. Voyez :

chibánemboüiba.

bannátêfena lone, il m'aime bien.

bannátêpati nóne, je ne l'aime pas.

Oüécou-banátêli líca, homme qui aime à boire.

bánnaboüin cágae lika boüítocou², ce marinier-là est effronté.

Ibanápanum oüe, il n'entend rien, c'est un paresseux.

banna², plume, foie [soie ?], maison.

Manbannati, un bois sans feuille, un oiseau sans plume, un homme qui n'a point de poil.

Kibánna-bannálitíem híppe, ma

flèche a un harpon, un croc.

bannágamatétina lone, ácae chibannágamainnichi lóman, je m'entretenais avec toi quand il parlait mal de lui.

Ibannaguemátobou áo nharóman, je suis le sujet de leur entretien.

banáttiri², mamelle.

baóba, ou **baócoüába**, cogne, ou frappe sur quelque chose.

báo nánúm, que je le frappe.

Nabaóchagoyem, je cogne, frappe dessus.

Nabaóchagonê, frappement.

Kabaóchátíti, il frappe dessus bien fort.

báocoüába boucabo, frappe des mains.

baóba loucabo-rocou, touche en sa main.

baocoüába, ou **bóne**, ôte-toi de mon jour.

baógouti, dehors.

baouánemijn-éntina, je suis ici en marchandise, en traite*.

Nabaónacayem, je négocie.

abaónacani, négociation, traite*, marchandise.

baouánacou, ou **baouánémoucou**, marchand.

baouánémentium, marchands.

baouánale², mon ami, mon compère.

Ibaouánale-bou bouléécoüatic, tu n'es pas mon compère, mon marchand.

bára, pour, afin.

Cáte-bara ? pourquoi faire ?

Cáte-bára cléé ? qu'en veux-tu faire ?

Toubara áica nánúm, ou **aica nanibaránúm**, afin que je la

mange.

Cati loubara boróman ? que désirez-vous qu'il fasse ?

ácan nacamíchen² yára

boubara [?], n'avez-vous pas trouvé mon mouchoir ?

Mámati noubara, non.

íchira nóa nyáim nómeti

boubara, je l'ai laissé où vous m'avez rencontré.

chaccouba ouécou noubara, fais-moi du ouicou° avant que je vienne.

yácaboukia noubara, attends-moi ici.

Alliábarou yácan boubara [?], où la mettrai-je en attendant ?

áricouti nhábara, espion.

Caíman, ámanle noubara, passe devant moi.

áteli boubara oüaóne ? quand viendras-tu ?

Alliátibou toubara conóboüi ? où t'a pris la pluie ?

Alliati boubara ? où l'as-tu prise ?

Cat ómati boubara ? où l'as-tu trouvée ?

Oüabara-cheenti calábali, nous avons vent devant.

Cáhoali toubara-Kioüa

bácouyouni, il a mangé avant ton retour, ou lorsque tu n'étais pas encore revenu.

bóne noubaroüa, píaoüain, ôte-toi devant moi, tu me fais ombre.

Loubaroüätina-clee balanna, je veux prévenir la brise, c'est aussi à dire : je prends prétexte.

Cáinti oüayouboutouli²,

oüábou, ou **oüábara**, notre capitaine* marche en tête.

Laroucouába noubara, rogne

mes ongles.

Kabaracoati, il a des ongles.

Toubabaranikeirou, fruit qui est encore vert.

Mánbabaranikéirou, il est mûr.

bára barácalic tiém, il pluvine.

Voyez : **abaracáli**.

bàra-barácoati, homme sec, qui n'a que la peau et les os.

báracoin-liém, il verse tout, jette tout.

báracoin-báracoin cayeú, ha ! il a tout jeté ses balayures, il les a mises en un tas.

barábae bímete, jette tes balayures.

Voyez : **ábaraca**.

bárebánum, porte-la.

barébae nóariyéte, décharge-moi.

Nábarerácayem, nabarèroyem, je porte.

Labareroüa cléé, il veut qu'on le porte.

baretontium cabáyo², les chevaux sont les portefaix.

bargánda, courbe*, membre de chaloupe.

bárirí, ver de terre.

bárirí ítica, c'est cette petite terre qui est autour du trou d'un ver de terre, les Sauvages la recueillent et pétrissent la gomme du bois de soie* avec, sans qu'elle s'attache à leurs mains, (c'est la vraie glu) puis l'ayant lavée cette terre s'en va et rend l'eau toute jaune, après cela il ne faut plus la toucher si on n'en veut pas être englué.

bátanna, ou **bátêna coüi**, à boire.

batáya, petit canot° dans lequel les Sauvages gragent* leur manioc°.

báteleti, il tient, il est collé.

Tabatéléragle, colle.

Nabáteleroyénli, je le colle.

batênati, mêlé, mélangé.

Kabatênari-ali, il est mêlé avec les

autres. Voyez : **ibátou**.

bátí², lit* de coton, un apprentis, un ajoupa°, une remise.

Tibatínétina, j'ai un lit*, une remise, etc.

Ibatimátina, je n'en ai point.

batía², melon d'eau.

bayáoüa, **bayáoüaca**, grive.

bayáoüacabáe, porte cet enfant.

bayáyacouábáe, reporte-le.

bayáoulou-átina, j'ai de la boisson, je suis ivre.

Noubayáoulouni, ma boisson.

bayáracouábáe, croise-le, mets-le en travers ; de là vient **abairágone**, croix.

bayaráali hueyou, le Soleil croise, passe par-dessus nos têtes.

bayaracoüatic ichínali, fifre.

BE

B **Ebai nílleme**, attise le feu.

Nebetoyenli, je mets du bois au feu, ou j'attise le feu.

bebéite, vent.

Oüárici-cheénli bebéite, nous avons le vent sur l'arrière.

Huiboyénkaycouáyénli, vent contraire.

Oüabárameénli, vent devant.

Oüao-büoàgo-cheénli, nous l'avons sur les quartiers.

beléle-tienli toucómori, elle percera, nettoiera, curera sa calebasse.

Mebeletonti, non.

belémepecouáátina boróman, tu m'empêches.

belepfékêtaearou, tout est bu, le pot est vide.

belouba, entre.

Nebelouroyem, **nebelouçayem**, j'entre.

Mebélourontína, je n'entre pas.

Mébeloucatítina, je n'entre pas aisément.

belouáli hueyou, le Soleil est couché.

Conoboucouábali beloutic láo, il pleuvra jusqu'au Soleil couchant.

belouógoutabáe, fais-le entrer.

Nebeloucátobou, ce qui sert à faire entrer.

Nébélourouni, **nebélouçani**, entrée.

bémoucou tiénli acát, le lit* fera du creux au milieu.

bémon-lóa, il l'a gourmé.

bemouláali tounoulou táo yacáto, il a atteint, touché l'oiseau d'une flèche garnie d'un éteuf pour l'étourdir et le prendre sans être blessé.

béna², porte.

Taba bebénali, ferme ta porte.

bénebou, **nebenéboulou**, petits rabans, petites cordes ; les petits rabans ou cordons de mon lit* de coton.

benepétina, je suis diligent.

benépecoua niábou touágon

naboulétoni, je vais diligenter, dépêcher d'écrire.

benócali - bouic - éntina bóne, je suis fâché contre toi.

beérreti lámoulogou, il pète.

berrégueta lapaóroni, il fait péter sa main sous ses aisselles.

béya, une baie, une anse.

béyabáe, remets ce tison au feu.

Voyez : **bébae**.

BI

Biama, deux

Libiámani, la deuxième, la seconde.

biámacoüiakêbâe, fais-le double.

biámara-bonále, tous deux à la fois.

biáama bíama tíem méme, il les prend tous, deux à deux.

biámacoüia liem lápourcou, il a deux côtés.

biámacoüatou noucabo, j'ai deux mains.

biánbouri, quatre. Les Caraïbes° comptent jusqu'à cinq et non plus, pour exprimer dix, ils disent : **chon noucabo**, tous les doigts ; s'il y en a moins, ils plient de doigts à proportion, s'ils veulent aller jusqu'à vingt, ils écartillent les doigts des mains à côté des doigts des pieds et disent : **chon nougouti**, **chon uoucabo**, c'est-à-dire, tous les doigts des mains, tous les doigts des pieds ; quand ils veulent compter d'avantage, ils disent : **tamigati cachi nitibouri-bali**, ou, **saccao bali**, il y en a autant que de cheveux en tête, ou que de grains de sable au rivage de la mer.

bibae, nibeágozem, coupe, je coupe.

Nibeágoni, nibíkétali, coupure.

Tibáca, lancette.

Kibicoüátiti, il coupe bien.

Tibágle, taillant*.

Kibicoüati láboüa, il cherche son malheur, il fait une mauvaise rencontre.

Tibiconê couchigné², coup de couteau.

bíbi, ma mère, mon aîné, ou aînée.

bibi bibi, c'est le **cayeu** des hommes ou

l'exclamation des femmes : ha ! mon Dieu !

Cate éni bíbiti ? que t'est-il ? en quel degré t'est-il parent ?

Alliénrou bóbogne tíbiti ? de quel côté ? en quel endroit est ton habitation* ?

bic emoin, venteux. Voyez : **nibiketæe**.

Ibikéli, un pet.

bichet², rocou°. Les Caraïbes° plantent cet arbre proche leurs cases à cause que les oiseaux le gâtent, **cábichati núbichet** (disent-ils), il produit son fruit par touffe, il est semblable au noyau de pêche, mais il n'est pas dur, ils le font bouillir en l'eau, puis l'eau étant tiède, ils le frottent entre leurs mains dans l'eau, la peinture tombe au fond et fait comme un pain de cire, ils mêlent de la poussière de charbon de santal avec (parce que son éclat trop vif offenserait la vue), puis l'ayant détrempé avec l'huile², ils s'en rougissent² souvent et c'est leur chemise blanche ; cette peinture ferme les pores, empêche que l'eau de la mer ne fige sur leur corps, fait fuir les maringouins° et fait mourir les chiques°.

Kábichetou, elle a de la peinture nommée **rocou°**.

Ibien, remède. Voyez : à la lettre I.

bímeti, doux.

Manbiménti, il n'est pas doux.

Abimetáarou, elle est adoucie.

Nabimetácayem, je fais du pain sans levain, de la cassave° avant que la farine ait un peu aigri.

binálecáali, binátoali, il est vieux, antique.

binále-bouca, il y a longtemps.

Oüayácouli likira binále, ce

BO

grand homme du vieux temps.

binálepoule, *le matin.*

binálepoule-batina, *je serai bien matinal.*

binánni, *bois vert.*

binatómboüi, *chose abandonnée, délaissée.*

bíra², **nibírani**, *voile de navire, la voile de mon canot^o.*

Ibírapa-oüáman chéu cheémen tiénliouä bebéite, *Enfants, sacquons nos voiles et n'en portons point, ou nous tomberons aval-le-vent* et ne pourrons regagner.*

bíri-bíríliá, *il a éclairé.*

birikétaim-birikétaim

oüaloüouyonrou cayéu, *le tonnerre est suivi de beaucoup d'éclairs. Voyez :*

abiricha, *éclairer.*

bíri-bírítí, *arbre qui a quelque ressemblance avec l'orme de ce pays.*

bírijlácou, *taie de l'oeil.*

Kabiriénti lácou, *il a une taie sur l'oeil.*

biríngae, ou **Nibiringae ao**, *ha ! mon Dieu que j'ai mal au côté, j'ai une pleurésie.*

bítam, *neveu.*

bitamoüe níniboüe, *les enfants de mes neveux.*

bitárrou, **nibitárrou**, *ligne, ma ligne.*

Kabitarrontina, *j'ai une ligne.*

biüéri, *canot^o, demeure.*

nyáim biuéri-nyaim, *c'est là où tu demeurais.*

biuéhuéri, *oiseau de proie, ils en tirent des plumes qu'ils passent en leurs oreilles.*

B **Oábannê**, *mets-le dedans, enferme-le.*

Naboácchíem, **naboachágoyem**, *j'enferme.*

Naboáchoni, **naboachàgoni**, *ce que j'ai enfermé.*

boátina, **bó-noa**, *j'ai enfermé, je l'ai enfermé.*

bo-niábou noubana, *je vais couvrir ma case, ma maison.*

bóbae, *couvre-le. Voyez : boutába.*

boánumboui-kéirou nerébali, *mon plant ne couvre pas encore sa terre.*

boé oüekelém cayeu ! ha ! mon Dieu que de monde.

boekéirou, *il y en a encore beaucoup.*

boe-boe-mhem-okáa-rou, *il fait un grand vent, le vent siffle.*

Boè lienli, ou **boécoüa lienli**, *il le gourmera*, battra à coups de poing.*

Náboechiéni, *je le gourmerai*.*

boeouéti, *celui qui a été gourmé*.*

Aboéchoni, *gourmade.*

boechereliketi, *broyé.*

Naboécheroyéni, *je le broie.*

Naboéchéroni, *ce que j'ai broyé.*

boéken-niábou, *je vais demeurer.*

boékenibátina bimále, *j'irai demeurer avec toi.*

boémen, **iboémere**, ou **niboémeti**, *couronne, ma couronne.*

boémekay-ba, *marche tout bellement.*

boémekay-batina, *j'irai tout doucement, lentement.*

boémekay chétae nánü, *je le saurai tout à loisir.*

boenététi nóne, *je l'aime beaucoup.*

boénnététi, ou **boüinnététi none**, *je l'aime.*

Iboüénene, *ma mie, ma mignonne.*

boeréchiti, *large.*

boerécoüati, *étroit.*

boéreti, *menu.*

boeretíraheu, *fort petit.*

boeréketabáe, *amenuise-le.*

Libóere, *sa petitesse.*

boéta, *petite fourchette ou bâton qui soutient les cintres de la pirogue°.*

boétté, *ratissoire, c'est une coquille dont ils se servent pour racler, ratisser les racines de manioc°.*

boíncoüatou, boíncoüa tómetou,

boíntou, *il est plein.*

taboúnichibáe touboüin, *puise, ôte un peu ce qui est de trop.*

boíntou-lougouti, ou kaboüin

kaboüin lougouti nyáim, *l'eau croupit là.*

boínkê², *un daim.*

boíntara, *tempête, orage, ouragan.*

bonále, *tout à fait, tout d'un train.*

Tokóya bonále laouerégonê liouánni, *c'est tout son contentement.*

Nítem bonále yakéra óni, *il est allé là tout d'une traite.*

bonhémō, ibonhémouli, *col, mon col.*

bonámbae, babonácae bimábiri, *plante tes patates°.*

Nabonakayem, *je plante, j'enterre.*

Nabonácali, nabónoni, *mon plant.*

Kabonácalétüü, *ils plantent bien.*

bon-liém, *il ressemble.*

Ibonhénli oüattonê, nianoüánti bónhali, *mauvais garnement, mal élevé.*

Tikénti libónhali, *sa jeunesse se passe.*

Aoémboüe libónhali, *il est*

homme fait.

Ibonhátibou nóman, *tu es élevé avec moi, de même âge que moi.*

Ninibonali, ninanteli, *ce que j'ai nourri et élevé.*

Ibonhátobou, *le lieu de mon éducation.*

bonàtatou noróman, *elle ne s'en veut pas défaire ma considération [elle ne veut pas se défaire de ma considération].*

bóne piáouä, *retire-toi, ton ombre m'empêche de voir.*

bonet², nibonétini, *chapeau, mon chapeau.*

Kabonétina, *j'ai un chapeau.*

boócora, louboocora, *poison, son poison, sa démangeaison.*

Kaboócorali, *il a du venin, de la démangeaison.*

bópo, libopoue, *tête, sa tête.*

botériba noucouñni, *enduis de poix, calfeutre, goudronne mon canot°.*

Mábotéronikéirou, *il ne l'est pas encore.*

Nabótericayénli, naboterícani, *je le goudronne, ce que j'ai goudronné.*

Ikira borra, *il est tombé. Voyez : abotcáli.*

Tóboyem, ou toubóyana, *matière.*

Manbóyana oka, *sans matière.*

boyáicou, bóye², niboyeiri, *médecin, prêtre des Sauvages, ou pour mieux dire, magicien, mon médecin, etc.*

Manboyéiriti, *il n'est point boyé°, médecin, etc.*

Kaboyeicátiba náocheem, *fais les fonctions de l'un et de l'autre sur moi ; c'est faire descendre le diable, qu'il appelle son Dieu, pour lui demander des remèdes, ou pour*

lui présenter un vin*, un sacrifice, en action de grâce de ce que, celui, sur lequel il était descendu, est guéri par son moyen (à ce qu'il dit).

bóye, petite mouche qui porte deux petites lumières sous la queue.

boyéme tiénrou, elle va lentement.

Káboyenhonicöüatium nhaónicoüa, ils s'entre-ravissent leurs femmes.

Labógnoni, la femme qu'il a ravi.

bouboúmeti iouánni, le coeur palpite, bat.

bouca-boubae, ou **boucae**, va le chasser. Voyez : **áboúcatcha**.

Kaboucátiti, il chasse* bien, serre bien le pressoir, pour tirer l'huile.

boucacabáe, blesse-le.

Aboucápari, il ne le fait pas.

Niboucábouli, blessure.

Itienne níboucabonétium ? combien sont-ils de blessés ?

Voyez : **niboucáboneti**, il blesse.

boucátouti, il vise bien, tire bien.

boucátouti nánichi báó, j'ai peur pour toi.

boucákêta bienli lanichi, tu l'épouvanteras.

bouchayénrou, **bouchátou nouágo**, je suis las, débile, faible.

Bouchátou huéhue oubanna, feuilles vertes.

Bouchátou, cámica², robe encore cotonnée.

àcanum bouchekiöüa, lorsqu'elle était encore neuve.

Bouchacouáli, il est rétabli, refait et remis en santé.

Manboucharágoni-keili, non, pas encore.

Laboucharágoni, rétablissement

en première santé.

Bouchékети, kaboüikechéрати, kibouïcleti, les hommes amassent plusieurs paquets de rassade* (sont grains de verre, blancs comme perles², petits et unis qu'on leur porte de France) dont ils font de grands colliers qu'ils mettent sur une épaule et font passer sous le bras de l'autre côté ; et de l'autre encore autant, en forme de croix de saint André, ou double écharpe, étant rougis, cela leur sert d'ornement avec le caloucouli° pendu au col qui tombe sur la poitrine.

Libouïkecheri, libouïcleri, lamouïcfe, le collier accoutré ainsi que dessus.

Bouclémeti, marqueté, moucheté.

Boucouli, venin, poison.

Tiboucoulou bouléoüa, le lait du mancenillier, ou autre chose venimeuse, où ils trempent le bout de leurs flèches pour les empoisonner.

Boucónneti, friand.

Bouellélebou, c'est la cour, la place qui est entre le carbet° et les cases ; chacun nettoie devant la sienne et après le souper, ils s'assemblent et discutent autour du feu qu'ils y font (si la soirée est fraîche) jusqu'à ce qu'ils s'entre-disent : **Kichícoulama**, allons nous coucher, cependant ils ne se plaignent pas du serein le lendemain, ni n'en sont pas enrhumés.

Boüic, sur.

Tibouïc éntina éleboüe, j'étais après, ou j'en étais sur ce point-là.

Nabouïclemétiü nhaónicoüa, ils se plaisent dans la conversation mutuelle.

Manbouïcfe tómetou tóna ton cáyaba, l'eau n'est pas l'élément

des puces, elles ne l'aiment pas, ni ne s'y plaisent point.

Liboüíclé-liem, *il suit.*

Iboüícleüti, *puñné, celui qui me suit.*

Boüínátomain oüáman, *entr'aimons-nous.*

Boüínététi, ou **iboüínététi ibónam aioüíne**, *je l'aime plus que toi.*

Ouboutónti iboüínéli lóne, *j'ai une grande amitié pour lui.*

Iboüínétéli, *mon amour, mon amitié.*

Iboüínétobou, *ce qui moyenne l'amitié.*

Boüírocou², *porc.*

Boüírocou-rhaeu, *petit cochon de lait.*

Boüítéba, *balaie.*

Naboüítácayem, *je balaie.*

Abouítacaátibou² imainnali ?
as-tu balayé mon jardin ? c'est couper les branches, ramasser le bois, les feuilles, faire tout brûler et rendre le jardin net, prêt à planter. Les Caraïbes^o font un vin où ils vont prier tous les forts hommes, qui en une matinée jettent cent ou deux cents pas de bois en carré par terre, pêle-mêle et puis boivent le reste du jour et toute la nuit suivante, pour leur paiement ; à six semaines de là, ils mettent le feu dans le jardin en plein midi, au fort de la brise et du côté d'où vient le vent, qui brûle la meilleure partie ; puis ils font encore un autre vin pour balayer et achever le reste. Ils en font de même en toutes les autres rencontres et suppléent par ce moyen au défaut de serviteurs et de manoeuvres, dont ils n'ont point l'usage parmi eux.*

Abouítacle, *balai.*

Abouíttoni, **aboüítacani**, *balayures.*

Boüítéliméentina, *je suis parent.*

Boüítoucou², *un sujet, un marinier.*

Boüíttonum², *les mariniers d'un tel Capitaine*, d'un tel Carbet^o.*

Kiboüítoulicouüti, *Capitaine* qui a des matelots, sujets, soldats.*

Mánboüítoulicónti, ou

eboüítoulipati, *il n'en a point.*

Les sujets, ou mariniers s'appellent des noms suivants entre eux :

Iboüítouchacou.

Inioüacálicou.

Ceux-ci sont du même Carbet^o. Les suivants du prochain.

Inoubacáboulicou.

Nouboúchoucou.

Noubàcali ácounoucou.

On nomme celui-ci, ou ceux qui sont éloignés,

Ineroubacálicou, **Coyemánocou**

et coyemericou, *sont ceux qui sont alliés² dans un autre Carbet^o ; car les hommes suivent leurs femmes et non pas les femmes les hommes (s'ils ne sont Capitaines*), ainsi ceux qui ont beaucoup de filles sont plus avantagés ; car leurs gendres viennent demeurer avec eux, abattent leurs jardins, font leurs cases et vont à la pêche pour eux.*

boüítouti, *il est beau.*

boüítoutiáoi bátéte aioüálale, *je crois être aussi beau que toi.*

Abouítacaoni, *beauté.*

Niéntou tabouítéroni, *elle n'est guère belle.*

boüétoni, **neboüíttoni**, *cors aux pieds ; les hommes n'en ont point, parce qu'ils n'usent point de chaussures, les femmes*

n'en ont point aux pieds, d'autant qu'elles vont sans souliers ; mais en récompense elles n'en manquent pas autour des chevilles où aboutissent leurs chausses² qui les serrent fort ; pour s'en défaire, elles prennent de la seconde écorce du **bamatta**^o qu'elles glissent entre leurs chausses et le font poser dessus, ce qui les guérit.

boulali, piperie², boises* liées et assemblées sur lesquelles au défaut de canot^o, ils vont pêcher.

boulàlla-boullàchiti, éminence de terre, ou morne entrecoupé.

Boulàlla-boullàti emétali, rocher qui ne jette hors que de petites pierres au moyen desquelles ils grimpent pour attraper le fétu-en-queue*, ainsi nommé, parce qu'il n'a qu'une plume à la queue, belle et longue, qu'ils attachent à leurs cheveux et dont ils sont fort jaloux.

Neboullallacoyéni, j'enchâsse les tenons d'une boise* dans sa mortaise.

Manboúlalátantou, sierra², ma scie n'a plus de dent.

boulàlla liguéti, pièce de bois façonnée en queue d'aronde.

Boulati, arbre qui pousse son bouton hors, comme un rosier, de là est venu **boulat**^o-eukê.

Boulébonum, oüaóne quand les Sauvages voient quelque Comète, ils disent : c'est un avertissement pour nous, un signal.

boulic-coüatic, bolee-coüatic, ou **bouleekialam**, sont ces deux négations, non point, non pas.

áo áyem boulic bóne coüatic, je ne te l'ai pas dit.

boulelétêbou, la place, l'endroit où les Sauvages cabanent, ils y dressent quelques appentis ou ajoupas^{2o} qu'ils

couvrent de quelques feuillages et y dorment ; la plupart attachent leur lit* à deux arbres et dorment ainsi sans autre façon, le malheur est qu'étant dans les bois, ou sur le bord de la mer, les maringouins^o les éveillent avec leur musique et si cela ne suffit, ils les piquent, si vivement qu'il faudrait être ladre pour ne les pas sentir.

állia huíbouli-bouli, où est-ce que nous cabanerons ? Voyez :

niboulebaiti.

Bouléle-bolégouti, bigarré, diversifié.

Boulébae², ou **baboulétaca**, écrits, peins.

Nabouletácayém, j'écris, je peins.

Abouletouti, Abouletácati, Ecrivain, Peintre, les Caraïbes^o ne sont ni l'un ni l'autre, pour le premier ils ne savent ni lire, ni écrire ; pourtant parce qu'ils croient être savants à la peinture et qu'ils s'en mêlent quelquefois, ils ont cru qu'il y avait grande ressemblance entre l'un et l'autre et ainsi ils ont nommé la plume à écrire du mot de leur pinceau, l'écriture du mot de peinture ; quand ils doivent aller à quelque festin, un homme se lavera bien et la femme commencera ses traits et linéaments depuis les épaules jusques aux fesses et remplira le dos, les bras, le sein de fantaisies qui ne sont pas désagréables à voir ; pourtant j'ai plus admiré la patience de l'homme qui demeure debout des douze heures, que la peinture ; les femmes tirent encore quelques traits sur leurs lits* et sur leurs calebasses et nonobstant les peintres auraient droit de leur contester cette qualité.

Aboulétoni, abouletácani,

écriture, peinture.

Kabouletátiti, il écrit bien, peint bien.

Manbouletonti,

manboulitacatiti, il n'écrit point.

Aboulítagle, plume, pinceau.

Bouléiri, branche d'arbre.

Kibouléiri-áli huéhue, le bois est branchu.

Bouléiri-arici, noeud d'arbre.

Boulénum, deux grandes pièces de bois posées qui vont le long de la couverture en dedans, les poutres en travers sont attachées à celles-ci et le faix de la case posé dans les entailles qui sont faites sur celles-ci, elles supportent tout le bâtiment, en sorte que n'y ayant point de colonnes ou fourches au milieu, on s'y peut promener comme dans une halle, sans empêchement, huit à dix de front.

Touboulénoni noubácalani,

l'échelle² du panier.

Bouléouïa², roseau qui produit sa fleur à sa cime ; c'est une verge droite comme ligne portant un panache qui en étant séparé, le reste de la verge sert aux Sauvages, pour faire le corps de la flèche qui porte le même nom du roseau.

Ibouléouïali, ma flèche. Les quatre noms suivants signifient la même chose.

Ikênatobou,

Ionclimátobou.

Comálaouïa, icomaláoüali.

Conóboüi, iconobouli.

Chibárali, flèche qui a pour pointe une queue² de raie, c'est la plus dangereuse, parce qu'elle est pointue par le bout et élargit en montant, outre qu'elle est dentelée comme une scie et venimeuse de

soi.

Bouléra, la huppe d'un Colibri, ou autre oiseau ; les femmes-aux festins ont des peignes de parades qu'elles plantent dans les cheveux sur le devant de leur tête, avec lesquels elles font bien les huppées et elles leur donnent ce même nom.

Kaboulerantou, femme qui porte un de ces peignes ou oiseau qui est huppé.

Itara boulic hamouca, je voudrais aller droit comme cela.

Haác boulikê, viens vite.

Bouli-bouli, vermines blanches qui s'engendrent dans leurs lits* du rocou°, ou de l'huile, ou de tous deux ensemble qui les piquent et incommode.

Boulíchiti, kaboulíchiti balánna, la mer fait bien du poudrin, ce qui rend l'air obscur.

Touboulichí mónha, poussière de terre.

Kábuliti balánna boróman-in, manicoüakêbae, tu fais lever des bouteilles*, de l'écume sur l'eau (cela empêche qu'on ne voie pas le poisson), arrête-toi.

Touboulli, l'écume que cause le Navire en sillonnant l'eau.

Tiche táboulichonê icanáoüali táríci, on voit l'erre* du canot° bien loin à cause de l'écume.

Bouli-boulitou mónha áboucheem, l'eau sourd de dessous la terre.

áboulicani, aboulichágoni, source.

Bouíliri, petite chauve-souris.

Aloüiroüa, celle des bois, elle est plus grosse que l'autre.

Oüignouíri, la dernière est du bord de la mer, qui est bien grosse aussi, mais je n'ai pas ouï dire que

ni celle-ci, ni les autres saignent les hommes aux pieds en dormant comme elles font à la terre ferme.

Hípe-bouíliri, l'empenne d'une flèche.

Bouloúagouábánúm bacamíchen², retourne ta chemise.

Nabouloubou-ágoni, ce que j'ai retourné.

Bouloúba, perce, pique.

Bouloúba larrénna, saigne-le au bras.

Ikira bouloúá arabou, il est entré dans le bois.

Nabouloúchoyem,

naboulouchagoyem,

nabouloú cayem, je perce, je pique, je plonge.

Aboulouchagoni, piqûre, saignée.

Bouloú-boulouchiali, troué, percé.

Abouloúchagle, poinçon, lancette.

Bouloúcouíába lírocon tóna, plonge dans l'eau.

Kábuloucátítí, il plonge bien.

Icogne-bouloukia, tout à l'heure.

Bouloúille, une tranche en bois, tille.

boúnara, Baïonnette.

boúpou, **iboúpoulou**, pied, mon pied.

boúre-bouréchiti, inégal.

Nouboure, mon hameçon, mon hain*.

Nouboure-in boman, donne-moi des hains*.

Manbourétina, je n'en ai point.

boúri, tout.

Cate-bouri itarábali ? qu'est-ce que tout cela ?

bouri, joint à un verbe retient sa signification, comme **ponam-bouri-hali**, il est tout mûr.

bourràba, rogne.

bourraráali, **bourraracoúáali**, il est

rogné.

Tabourracátoni iattóari, sont les cheveux qu'on laisse tomber sur le front, rognés bien uniment (c'est la garcette* et les cadenettes).

Hommes et femmes ont le front et le devant de la tête aplatis², afin d'en avoir de plus belles; celles qui, pour raison de maladies et lorsque la tête était encore molle, n'ont pas été accourées de la sorte, sont toujours censées laides, même les hommes, car les uns et les autres nourrissent les cheveux également longs et plient proprement tous leurs cheveux derrière la tête quand ils sortent dehors et dans les vins* ils y piquent de ces belles grandes plumes d'Ara, ou de fétus-en-queue et les entourent d'une couronne de plume bien gentille.

íkira bouírra, il est tombé.

boúrrou-boúrrou-nále touíbana

huéhué, les feuilles des arbres tombent quand et quand.

Ariabou-ba tabouír racoüa

iróogne, la rosée tombera la nuit.

bourrêlet, platine à cuire la cassave^o.

boúrré-ócati láo, il fait obscur.

boúrrêli, ténèbres.

Tabourré-ócatoni, obscurité.

bourrouáti kiríssêtil², cristal plein d'ordure, taché.

bourroüákêtaá tibou nácou, tu as fait tomber une ordure en mon oeil.

boutába, **boutácaba**, couvre.

Naboutacáyem, **naboutácani**, je couvre, ce que j'ai couvert.

Kaboutácati, il couvre bien.

boútae-taégoutou louírna, sa jambe se jette en dehors.

boutalli, a la forme d'une platine* sur

laquelle les demoiselles de deçà font sécher leurs collets empesés et elle en retient le nom, elle est de terre cuite, plantée sur trois roches élevées de terre d'un demi-pied ou plus, le feu clair l'ayant échauffée, on y verse de la farine de manioc^o qui cuit dessus, voilà le four des Sauvages.

boutámon, c'est une petite table de Sauvage couverte d'une cassave^o et de quelque viande qu'on présente à un homme qui passe.

Kiboutamouti likia noroman, je lui ai présenté à boire et à manger.

Chibínaimbànnum,

biboutamóntobou cáganum, prends-la, elle est à toi ; sont les paroles qu'un Oncle dit à son neveu lorsqu'il lui livre sa fille pour l'épouser².

boutéicha², vaisseau* de terre où les espagnols mettent leurs vins, les Français s'en servent pour aller quérir leur eau et l'appellent une jarre.

boutélo², du verre.

boutétetou, boutéguetou

touroúgourgou, voûté par devant.

Manbouttegóntou, non.

Laboutélicou ouébo, le coude d'une montagne.

boutí², porc* de terre ferme qui a un évent sur le dos.

boutibouëm, bâtard.

boutibognum, bâtards.

boutípfenichitina bouágo, j'ai quelque idée de vous, j'ai mémoire de vous avoir vu. Voyez : **iboutípfeti**.

boutouába, bouba, cueille.

bou-niábou, ou naboutouba

couáheu, je vais cueillir des graines à faire de l'huile ; on dit aussi

naboutácaba et naboutácoyem.

Nabouóni, naboutácani,

cueillette.

boutou², iboutoulou, massues des Sauvages, elles leur servent d'épées et sont longues à proportion de ceux qui les portent ; si c'est un capitaine*, il l'aura bien grosse et bien grande, si c'est un vieillard elle sera moindre et ainsi en descendant ; le bois dont on les fait est si dur et si pesant que s'il tombe dans l'eau, il coule bas et va à fond comme du fer, jugez quel escarre il fait quand il est déchargé sur la tête d'un homme par un puissant Sauvage, j'en ai pourtant vu un qui en ayant été frappé n'en mourut pas, mais en étant guéri il devint fou.

bouyani², coutelas espagnol.

bouyoubou, noubouyoubou, les tempes, mes tempes.

boubouyoubou, boubouyoubou,

boubouyoubou, c'est une injure qu'ils en disent en colère.

BR

B **Raouícounnerou**, espèce de corail rocher, dont on fait les grottes*.
Bràtor, demoiselle, espèce de papillon bleu.

CA

C **Áarou, ara^o**.
cabarraátina bimále, je serai deux jours chez toi.
Cábarra-ocáli nónum, la Lune a deux jours.
Cáboya², corde, câble.
Cabouánara, petit animal des Indes,

plus petit, mais du moins aussi gentil que l'écureuil, on en passé en France quelquefois, c'est un présent d'autant plus exquis qu'il est plus rare et difficile à conserver dans la traversée.

Cábouti, joint au verbe a diverses significations, vous les apprendrez dans les rencontres, comme **Karacáboutou**, elle fait bien de l'huile.

Cábrara², Chèvre.

Cábrara-raheu, petit chevreau.

Cacácarou, sauterelle.

Cacácoüati, ou **tacácocoüati**, il est court.

Caçaegoutou coulíala², canot° qui est ferme.

çaçágouti ichibou, visage piqué, gâté de vérole. Marquez que la plupart des Sauvages prononcent ce ç² comme ch², **chachati ichibou**, **chemijn²**

chemeignum : Dieu, Dieux, les autres **çemijn**, **çemeignum**, l'usage le fera connaître, les suivants sont les plus usités.

çaça neoüemátani, la rate me pique.

çaçati aclé, **aregric**, homme qui est gâté d'écrouelles sous le menton, ou aux aines.

náçaroyenli noucouchigne²

tirocon tacae, je remets mon couteau dans sa gaine..

çacoüali, il a un point de côté, une pleurésie.

Mantáçaegónti, **mançarónti**, non.

çáe-nóali kiére akécha, j'ai piqué du bois* de Manioc°, pour dire j'ai semé, ou planté. Le blé² du pays, sont des racines qu'un petit arbrisseau produit ; quand on l'a arraché de terre et tiré la racine, on coupe le bois par morceaux longs d'un doigt qu'on fiche dans une terre labourée avec la houe, qui

reproduit d'autres arbrisseaux de manioc et d'autres racines.

çága, est une diction affirmative, comme **likíaçaga**, **likía çagaélam**, ou **çagá-kia-lam** ; **likía catou** (disent les hommes) ou **catou-kia-lam**, oui c'est lui. Voyez : **açagáboyem**.

çaga, se prend quelquefois pour la terminaison de l'imparfait et veut dire ce que dit **éleboüé**, chez les hommes, comme **bibi louáli nóné**, **oüám-oüám lahámouca coüátic bába niém çágae**, pourquoi me dit-il, ma mère ? c'est moi qui l'ai appelé mon père, au moins s'il ne me voulait appeler sa fille, il me devait nommer sa soeur. Les Caraïbes° ne savent pas ce que c'est que

Monsieur, Mademoiselle, etc. S'ils vous traitent² de père, il faut répliquer mon fils : **máboüic oúboutou-oüè nanuágo bouca lone**) **áchacapa nhéerracani náo**, un jour abordant Henri Comté, je lui dis : bonjour mon Capitaine*, lui et les siens se raillèrent de moi longtemps à cause de ce salut non accoutumé parmi eux.

çága-çagámain-éntina, j'ai grand appétit, grande faim.

çamíngaebáe itámanle, mettez du Tabac° en poussière et m'en donnez une bouchée, une pincée.

cacháli, pierre ponce de marie gallande, elles sont différentes de celles de la Martinique (quoique légères et flottantes sur l'eau comme elles) aussi ont-elles ce nom propre et particulier.

cáchi, le Soleil.

cachi, petit bois avorté, soit parce qu'il croît sur des roches où il n'y a que peu ou presque point de terre, ou parce qu'étant sur le bord de la Mer le vent, mêlé avec le brasin* ou poudrin de la mer le brûle, l'arrête et l'empêche de croître.

cáchi licábali, comme, ou ainsi que celui-là.

Cáchi lále, cachi ouáman, allons, disons, faisons ainsi.

Cachibou, est une feuille bien lissée, longue comme le bras, et plus large d'un pied, qui est assez ferme, les Sauvages l'ayant coupée l'exposent au Soleil où elle se ferme, puis la plient par le milieu, l'arrangent sur un roseau fendu en deux, de quatre doigts en quatre doigts et puis l'attachent avec du mahot°, ou des lianes sur la latte et c'est leur aisseau et leur tuile, cette couverture leur dure près de deux ans, elle est belle par dedans, vous la prendriez pour de la peinture. Ils s'en servent encore pour leurs parasols et leurs paniers qui sont toujours doubles et l'engagent entre deux et empêche que l'eau ne pénètre.

cachícamon, c'est le Tatou°, si la structure de son écale* qu'il porte sur le dos est merveilleuse, la chair n'en est pas moins recherchée et exquise, il vit une partie du temps sous la terre comme la taupe, je n'en ai point vu dans les Iles qu'à la Grenade.

cachicoüatic liém nóne, ou **cachiéni none**, il me joue d'un tour, il me fait une pièce.

cachicoüatic lariángoni, il parle sans raison.

cachicoüatic, ou **cáchitic liém**, il ment.

cachicoüaca níem boulic bone couátic, je ne te fais rien.

cachíba çáganum, cela se fera.

cachíam-bonán-kialam, il se peut bien faire, cela peut bien être.

cachímain-liátina, il m'a fait du mal.

cachiátibou nóne, cachibátina-kiá bóne, tu m'as attrapé, joué un tour, je

t'attraperai et t'en jouerai un autre.

catitiénra nacaichini bibónam !
quel mal t'ai-je fait !

Leu nacaichíni, je n'ai point de malice, de fiel, de ressentiment.

cáchitic cáchitic liem, il ne fait que rire et railler.

cáchina-mhem lóne, que je l'attrape.

cáchiti, cela sent la marine, ou cela dégoûte.

cáchitic liákia, mal qui se rouvre, qui se renouvelle.

cachionna, enfant engendré d'un homme blanc et d'une femme noire.

cachionnarocou, c'est le nom dont des diables (qui se disent Dieux des Sauvages) baptisent les Chrétiens.

cachíboü, mouchache*.

cachírocou-arou anli, chien qui a l'odorat bon, flaire bien, évente bien le gibier. Voyez : **ichiri**.

cachíou, espèce de liane dont les femmes grattent la peau et en expriment le jus pour mettre avec leur rocou°. Je n'ai pas été curieux d'en apprendre la qualité. Cette liane monte sur les arbres et produit une coque en ovale longue d'un doigt, large de deux, pleine de bourre, de chardon, qui est portée en l'air comme celle de France ; nous nous servions de ces coques au commencement au lieu de cuillères. La bourre est trop chaude pour en faire des lits en un pays si chaud.

cachóuba lougouti, il saute à la mer.

cachourou², rassade* : sont petits grains de verre blanc, ronds comme petites perles ; on l'apporte de Venise, au moins la plus grande partie ; les Sauvages en sont fort curieux, en enfilent dans des petites cordes de pite, puis la tournent au lieu de la jarretière la largeur de trois doigts, autour du bras, entre l'épaule et le coude, au

poignet au lieu de bracelets (outre les écharpes dont j'ai parlé ci-devant) et cela paraît fort sur leur corps rougis ; les femmes n'en sont pas moins curieuses que les hommes.

Níati cachórou boman, donne-moi de la rassade*.

cácoüa-coüába, nous irons deux à deux.

cácoüi nóarou bimáguêli, j'ai étrenné ton écharpe de rassade*, ou de coton ; car ceux qui n'en peuvent avoir de rassade, font des petits cordons avec du fil de coton qu'ils ajustent de la même façon ; celles-ci sont plus anciennes que les autres. Voyez : **chacoüi**.

cágregati, fi ! cela est sale, vilain, déshonnête.

cáhouée, le Ciel empyrée, où Dieu se fait voir.

caïcouchi² timénoule, Tigre*.

caïcouchi² tabíre, Once*, bête sauvage ; elle est grande et longue comme une levrette, agile et cruelle ; il n'y en a qu'en terre ferme.

caïcouchi^o ora, c'est la peau de l'Once* dont le poil est rouge, et ras ; on ne voit point de Sauvages qui ayant été en terre ferme qui n'en soient fournis ; quand ils viennent à leurs festins, chacun porte la sienne en parade derrière soi, avec dix ou douze pieds, et griffes de Mansfenix* rangés sur deux bâtons au travers de leurs dos, croyant que cela leur communique insensiblement du courage et de la valeur ; ils râpent cette peau, et lorsqu'on les a incisés avec la dent d'agouti^o, et qu'ils saignent de toute part, ils prennent cette poussière et s'en frottent là où ils saignent, qui dessèche si bien les entamures qu'aucune inflammation, ni apostume* ne s'y forme, même lorsqu'on les a frottés de

poivre*, ou piment, immédiatement auparavant.

caíman, (sont trois syllabes) allons.

caíman-co, allons vite.

caíman iára oni coaca iara, allons en quelque endroit par là.

caínti, il est fâché.

caín-cayem toária laíkini, il fume, se dépite* contre son ventre.

Liémcayéncóüa, lekéncóüa, dépit.

caíncóüáli nháman, il fait la guerre contre eux.

Laíncóüa, guerre.

caín-bonále lariângonê mánboucou

óca, il est prompt, aussitôt qu'il parle, il se fâche sans sujet.

cain.nichi-atina lone, je me suis un peu mis en colère contre lui.

cayén-nichiti touïago, il s'en repent, il en est mari.

Nhacayénracóüa nháonicóüa, ils se fâchent l'un contre l'autre, s'entre-font la guerre.

Oüáiri cátou líam, ou

línhacóüa, il est en grande colère, ou sa colère est grande.

caïricóüaáli, il est déchiré.

Nacáïricóüayéni, caïricóüabáe, je le déchire, déchire-le.

caïricátiti ton lerébali², il mange, dissipe tous ses vivres sans les replanter.

cakénnétou tiráiti, elle n'aime point, ne veut point de son mari.

cakénnétou calóucouli couchéüe, ce caloucouli^o ne prend point de rocou^o, ce métal-là n'est point terni par la peinture dont les Sauvages se rougissent.

calábali, le vent appelé brise ; nos Iles étant situées sous la Zone torride ne sont pas inhabitables, quoiqu'il y fasse bien chaud (Dieu et la nature y ayant

pourvu par diverses voies, spécialement par ce vent) ; [vent] qui se lève régulièrement sur les neuf heures du matin, et augmente jusques à midi, et diminue jusques à trois heures, ce qui tempère l'air ; en ce temps-là les Sauvages disent : **cheuti² huéyou**, le Soleil brûle, rôtit ; à sept et huit heures du matin, à quatre et cinq du soir, ils disent seulement : **báchati**, il est chaud, mais non pas insupportable.

calábae, nacálachoyéni, caláali, brise-le, je le brise, il est brisé, rompu.

Acálachone, c'est ce qu'on a brisé, rompu.

Tacálachonê balanna, les brisants de la mer ; c'est quand elle crève, et se rompt sur le sable, ou rivage, ou contre quelque roche, ou sur les basses, etc.

Tacálaronê, est la blancheur de l'écume, ou brouée qui se forme du choc de la vague, où la lame contre la roche, le rivage, etc.

Lacálla², c'est un régime de figues* ou de bananes. Les Sauvages le tirent du verbe, **acálacha**, comme s'ils voulaient dire le fruit du bananier, qu'ils ont rompu ou coupé ; car il ne porte que cette fois et [ils] le coupent pour avoir le fruit. Je ne sais pas pourquoi nous le nommons régime de figues*, si ce n'est parce que ses fruits sont en nombre, et bien rangés comme les Soldats d'un Régiment ; car le figuier* pousse du tronc, et du milieu des feuilles une tige qui se courbe en penchant, plus dure que le corps de l'arbre ; au bout de la tige, un bouton comme de rose, gros comme la jambe, qui n'épanouit pas tout à un coup comme la rose, mais en un

jour une feuille du dessus du bouton, sous laquelle vous voyez un petit estoc sortant de la tige auquel sont attachées quatre ou cinq petites figues ; le lendemain un autre, et ainsi successivement. Quand elles sont en maturité, la tige est longue comme le bras, garnie de figues tout autour, qui sont grosses, et languettes comme des cervelas, serrées comme des grains de raisin ; deux suffisent pour la charge d'un homme. Celui des petites bananes est de même, sauf que les bananes sont plus longues et recourbées ; un figuier ne porte qu'un régime, non plus que le bananier.

cála-cálati, rompant, chose qui se brise aisément.

Cálacouábáe, partage-le, coupe-le en long, où **calábae** signifie : couper par le travers, briser.

Nacalachágoyem, calacouáiáali, je sépare, partage, il est partagé.

Nacalachágoni, mon partage, ce que j'ai séparé, partagé.

Cálabábanum cárarou, tourne un caret°.

Nácalabágoyem, je sépare.

ácalabágoni, séparation.

Nacálabároeyem, je tourne.

Nácalabátوني, ce que j'ai tourné.

Mancálabatonti catállou, il ne tourne pas de la tortue.

calábana, gros maringouin°, cousin.

caláboucouábáe, vire, tourne, retourne-le.

Inyára calaboucouía

kaéraboucheem, ils ont tournoyé de la basse terre, traversé l'île jusqu'à la cabester.

calaboucouía liem lichíkeric áo, il

marche à reculons.

calála-keili, cagánana keili
couléhuéc, jeune perroquet qui
cancane encore.

calállabánnum tomáli², tourne, remue
le tomáli°, la bouillie avec la cuillère.

Nácalállacoyem, je tourne une
cuillère dans un pot, une clef dans
une serrure.

calállacátiti, il fait bien cela.

calállá-átina, nácalállacani, j'ai
tourné, ce que j'ai tourné.

Tacalállaca, cuillère ; chez les
Sauvages c'est un bâton qui est
plat par le bout.

Tacalállagle, une clef ; les
Caraïbes° n'ont point de coffres si
ce n'est depuis peu ; ils l'appellent
ainsi, parce qu'elle tourne dans la
serrure.

Calácala, petit coquillage qui leur sert
de grelots ; c'est aussi une boucle.

Ticála-cálani, grillotis*.

Kalati racabouchou², arme
chargée à balle. Voyez : **ila**.

Mancálati ora, homme qui ne se
rougit pas, n'est pas soigneux de se
tenir proprement.

Caláoüana, fève* de brésil.

Caláoüao, tambour.

Cálao, herbes, proprement sont celles
qui approchent fort du blé en herbe, ont
même des épis ; quoiqu'on use de ce
mot pour d'autres herbiers.

Calaótou lébouyem, oison, **Cáchi**
toulébou loubali cálao pípou, l'oison
broute l'herbe comme le boeuf.

cáli, filets, rets.

Nayoucácabá táo nacáliem, je
vais jeter mes filets.

Calicácoüati, ou **calicacátiti**, il est
raboteux.

calícherou, ou **calouécherou louágo**,

il a de la crasse.

calícherouti, crasseux.

Callínago², c'est le véritable nom de
nos Caraïbes° insulaires ; sont ces
cannibales et anthropophages dont les
Espagnols se plaignent tant, comme des
personnes qu'ils n'ont pu dompter, et
qui ont dévoré un si prodigieux nombre
des leurs et de leurs alliés (à ce qu'ils
disent en leurs livres) ; je ne les veux
pas diffamer davantage ; quant à moi, je
n'ai pas sujet de me plaindre de leur
cruauté, au contraire, je me plaindrais
volontiers de leur douceur à mon égard
(ô la douce cruauté que d'être moulu,
dévoré, et déchiré pour la querelle d'un
Dieu !) ; les femmes les appellent
callíponan.

callinémeti, homme paisible, homme de
bien.

Licallínemené, sa bonté.

callón-níchiti nánichi, je suis un peu
marri.

cáloüa nánichi, ou **cálouti nanichi**
boróman, tu m'échauffes.

calloüarátina², je teille bien de la
pâte ; c'est le chanvre du pays.

calloubouchérou. Voyez à la page 38.

callouboüi boátticayé caniche²
oüaóne, donne-moi des cannes de
sucre, ou autre douceur.

calloúcouli, c'est un métal qu'on a
envoyé en France pour le connaître et
contrefaire, mais inutilement, nos
Sauvages ont toujours discerné la
fraude ; l'argent, l'or même, ne les
touche pas à son égard ; ce métal a cet
avantage que la rouille, ni le vert-de-
gris ne l'attaque point, ni l'huile, ni le
rocou°, ni l'ordure même ne le salit pas
tant qu'en passant la main dessus vous
ne le nettoyez ; ils en font des
croissants, qu'ils pendent à leurs cols,
et c'est le plus riche de leurs bijoux ; ils

en font des pailles larges comme le doigt, qu'ils attachent à leur nez percé ; un homme qui a un caloucouli° se croit riche ; pour un caloucouli vous auriez d'eux un esclave ; cette denrée est rare et précieuse chez eux, toutes les autres ne leur sont rien à l'égard de celle-ci.

calloucouioumárou, Porcelaine : c'est un des beaux coquillages de la mer ; on en fait des cuillères à manche d'argent à Dieppe.

cállououúbara, c'est la groseille du pays, les ramiers la mangent ; j'ai vu de nos Français en faire du verjus ; la tige naît sur les roches, ou sur les arbres comme le gui, les branches sont épineuses ; chaque épine se divise en cinq ou six épines, pointues comme des aiguilles.

Camagnem², racine pareille au Manioc°, mais non pas venimeuse ; on la rôtit sur les charbons puis on la mange comme une patate°, mais elle n'est pas si savoureuse.

camaláliti, il fait bruit.

camaléitou, sont patates° gragées* qu'ils laissent chancier, pour faire bouillir l'ouïcou°, ou pour en faire de l'ouïcou même, qu'ils nomment du nom de **camaleité**.

cámboüie². Voyez : **aribelet**, c'est leur rôtisserie, qu'ils appellent **boucan**°.

Kicamboulétina, j'en ai un.

Micambouli nómeti, non fait.

camicha², c'est un mot qui leur sert universellement pour toute sorte d'habits, toiles, mouchoirs, même pour leurs voiles ; il y a apparence qu'ils empruntent ce mot, aussi bien que **carta**², des Espagnols.

Kacamichenne na toketa

boroman, donnez-moi cet habit, cette chemise, cette toile, cette voile de canot°, ce mouchoir.

camoinbétina, camoinbebatina, j'ai froid, j'aurai froid.

camoi, froid.

camoucoulou², calebasse d'herbe qui contient bien un seau d'eau.

canáli², grands Vaisseaux* de terre dans lesquels les Sauvages font leurs vins*.

Suivent les noms des autres :

Chamácou.

Taóloüa.

Roüara.

Iáligali.

Les deux premiers servent à mettre l'ouïcou° qui a bouilli, et qui est passé ; on les pose devant eux, pleins, au lieu de pots ; il y en a tel qui contiendra vingt à trente pots, les autres sont plus petits, suivant les gens auxquels on les présente ; le troisième sert à faire cuire des patates° ; le quatrième sert à faire rôtir le poisson, il y a du feu dessous, et [il] a la bouche en bas sur quelques roches afin que le feu ait de l'air ; il est étroit par le haut, le dessus est garni de petits bâtons qui sont en travers, sur lesquels ils posent les poissons qui cuisent à loisir, et souvent à petit feu (la chaleur se conservant dans le canari°).

Canáoa², pirogue° : sont les galions des Sauvages ; ils sont longs de soixante pieds, plus ou moins, rehaussés de planches, qui contiennent des équipages de cinquante à soixante hommes et plus, larges de huit ou dix pieds par le milieu, avec deux voiles bien grandes et larges ; ils font des deux et trois cent lieues là-dedans sur la mer, ils vont jusques à Cayenne° et Surinnames° pour joindre les Galibis°, leurs alliés, soit pour troquer leurs denrées et en rapporter d'autres, soit pour faire un corps d'armée et aller attaquer les Arrouagues°, leurs ennemis. Voyez :

huehue, l'arbre appelé chibou°.

Ticánali canáoa², la semelle de la pirogue°.

cánarou. Voyez : **louboüe**, canard musqué.

cánhin. Voyez : **kière**, Manioc°.

cani, canti, canneti, fais, dis.

cani-catou, fais donc, fais encore.

cánichicoti, sage. Voyez : **anichi**.

cahóbae, cahohátina, mange, j'ai mangé.

cáho tiénlibou, il te mordra, mangera.

cahócoüa niabonum, mais que je l'aie mangé.

caoáliti múnca, le canari° est fendu, cassé. Voyez : **aoáliti**.

cáochabáe ninímouli, dévide mon fil.

acaochácani, ce que j'ai dévidé.

Voyez : **acaocha**.

caocháketièm caochákêtièm

tanuago, parce qu'elle recommence toujours, elle est importune.

caoüáiti, caoüáinemerí, il est querelleux.

Nacaoüáiricaba, acle

oüátoucou, je ferai une querelle, j'ai envie de lutter, de me battre.

Licaoüáiri, querelle.

cápacoüa cléti, capacoüátiti, il veut entamer.

capáchagoüa, partager, entamer.

cáppa, ou.

amánle, likía cáppa, toi, ou lui.

cáriti, carígoüati, noulácae, j'ai mal au ventre.

caribóuteti náo, je suis bien sensible.

cate cáriem bíbiti ? en quel endroit as-tu mal ?

caríouáti bói, ta viande est trop poivrée. Voyez : **acarioüátina**. Ils mettront dans un petit pot de terre avec de la mouchache* (c'est-à-dire la fine

fleur de Manioc°) quarante ou cinquante grains de piments, gros comme le pouce, des écailles, des arêtes de poisson, ou des os d'Agouti° qu'ils auront rongés, feront bouillir le tout avec de l'eau² de manioc° (qui est poison) ; voilà la sauce où ils trempent leur cassave° (quand ils n'ont rien autre chose) qui enfin devient bien si chaude, et si âcre que la force du poivre* montant en haut les prend par le nez comme la plus forte moutarde, et leur fait dire : **acarioüátina cheu** ; les grosses larmes viennent ensuite, et ceux qui les voient en pleurent aussi chaudement, mais c'est à force de rire. **carou-carou**, grenade*.

Ticarou-carouti catallou, la

tortue a des grenades*.

çaroúrouti, naçargóútoyem,

açargóutoüali, gravé, je grave, il est gravé.

Kaçarouratíti, kaçargoutátíti,

açarougóútaclé, il grave bien, burin. Voyez : **chárouroubáe**, ils n'en ont point d'autres que la pointe d'un petit couteau.

cárrête libeítali, le vent est bien gros, grand et violent.

Kacarrêti, il est gros et gras.

carraraaliatónnê nakellé-rocou, je suis bien fort enroué.

carroúara, plante appelée carratas° ; les Sauvages en apaisent leur soif, quand ils sont loin de l'eau. On en ferait de bon verjus (je veux dire du fruit) qui est abondant sur une même tige, longuet et si serré l'un contre l'autre que vous avez peine à en détacher le premier ; ses feuilles sont dentelées et malgracieuses ; j'ai bien vu des pointes de dentelle, par deçà, mais je n'en ai point vu de si piquantes.

cárta², les Sauvages n'ont que ce mot

pour dire papier, lettre, parchemin, et quelques livres que ce soit, encore je crois qu'ils l'ont appris des Espagnols. **catáoli²**, c'est la hotte des femmes Caraïbes^o tissée avec le jonc, dit oualloman^o ; il n'a point la figure des nôtres de par deçà, il est assez large par bas, tout ouvert par devant, les deux bâtons sont entortillés d'une écorce de mahot^o large de quatre doigts, qu'on ne passe pas dans les bras mais sur la tête pour la poser sur le front ; c'est ainsi qu'elles les portent ; elles arrêtent les lits* de coton, le Manioc^o et les autres choses qu'elles mettent dedans avec une cordelette, autrement rien ne tiendrait dedans ; il n'y a point de femme qui n'ait le sien.

cátae ? qu'est-ce que c'est ?

cáta-bou ? qui es-tu ?

catéraca líri tiétimen ? comment s'appelle donc son mal ?

catábouca lárikiem ? que regardait-il ? ou qu'allait-il faire là ?

catiliática loubara

lachoukaeroubali ? à quoi s'amusait-il pour trébucher de la sorte ?

cáte-mhem boróman ? qu'en veux-tu faire ?

catí-tiem boróman ? que t'a-t-on fait ?

cáte bíri ? comment t'appelles-tu ?

cáte líri boróman ? quel est ton nom ?

cátitiémca ? qu'est-ce que c'est donc ?

catítiem líka ? comment nomme-t-on, dit-on, fait-on cela ?

catí-nouba bouróman ? que ferai-je à votre considération, pour l'amour de vous ?

catí touba coiáatic lábou ? qu'en ferait-elle avec ?

catába áo tatécoüanü ? avec quoi la fera-t-elle ?

cat-ábo yéntibou yéte ? cat ouágo ? care [cate] loumanuágo ? qui t'amène ici ? pour quel sujet, quelle raison ?

Nábo-yéntina, ou touágo éntina nariKinibou, je suis ici pour vous voir.

catúbian ? catibiática ? que dis-tu ? qu'est-ce que tu dis ?

cat'amien ? quoi encore ?

catáickeu, agare*.

catítiénra bónam ? que pourrait-ce bien être ?

catántica ? qu'est-ce que c'est ?

cáteem nhára amoultium monca ? qui sont ceux-là qui demandent un canari^o ?

cáte bára, ou cáte mhê ? pour quoi faire ?

cáte tómaclée, ou catí tómaárou

berébali ? en quel état sont tes vivres, c'est-à-dire, ton manioc^o, tes patates^o ?

cat'omāclée bóne ? qu'est-ce qu'elle te veut ?

cáte ouámaclee lorómā ? que lui voulons-nous faire ?

cáta-gatou ouairiem aikinilam ? qui est ce grand mangeur, ce grand gourmand ?

catae-coá-kia yára ? qui est-ce qui est là ?

cátanum bonamcoákia, ou bonámkialam ? qui pourrait-ce bien être ?

cátan coiákia, quelque chose.

cat acamíchen tóra, ámanle ? ao, à qui est cet habit, est-il à toi ? Oui, il m'appartient.

catamamacátíti, c'est un homme qui en luttant donne bien le croc-en-jambe pour faire trébucher son homme.

cátênati, clair.

cátênati nónum, la lune luit.

tacátênani ouécou, le clair du ouicou°.

cáti, la lune.

cáti ita, un seing*, marque au visage ; ils disent que c'est du sang de la lune.

cátoboucouátina, je songe.

cátou, c'est une diction doublement affirmative.

aríca-catou, bien ? vois-tu bien ?

Likia catókia niem, oui, je vous dis que c'est lui.

cáyaba, puce.

Kácayabánnêti louágo, il a des puces.

chién-chien² commólacouïa-bouécayem bicayábani yakéta óni, hors de là, chien, va-t-en secouer tes puces plus loin.

cayeu, c'est l'exclamation des hommes quand ils admirent quelque chose.

Itara ao cayeu ! ha, mon Dieu ! pourquoi suis-je si misérable ?

cay, ouais ! ou, ah ! Voyez : **ba**.

Cayóli, Ilot entre la desirade et la pointe de la grande terre, appelé premièrement la petite terre puis l'îlet aux ours marins, enfin l'îlet d'hoüel.

cáyoli, varech : herbes de mer que les tortués broutent, et que la vague jette sur le rivage de la mer.

cáyouri, mommain jaune : fruit des îles.

CH

C**Haba nitibouri**, tonds, rase-moi.
chába nitibouri akérca, tisse-moi un cordon pour lier mes cheveux.

chába noucouñni, étoupe les fentes de

mon canot°, et l'enduis de poix, calfate-le.

Tachárouïaca, recoin d'anse, ou de cul-de-sac, commode à calfater le navire:

Tacháragle, c'est un ciseau de fer, un bâton de bois chez les Sauvages, accouré comme un ciseau de menuisier dont ils se servent pour chasser* l'étope dans les fentes, c'est un fourgon trempé dans la poix dont on calfeutre le navire, c'est un fuseau avec lequel les femmes filent, c'est un piquet de bois dont on pique la terre pour planter le tabac°.

cha niem narírocou, je pique, fais entrer un fétu dans une dent creuse.

Nachároyem, nachárouba, chaátina, je rase, je tonds, je tisse, je calfeutre, je le ferai, je l'ai fait.

Nácharonê, c'est ce qu'on a rasé, tondu, tissé et calfeuté.

Bacháraca, nacharácayem, file, je file ; les femmes ayant tiré le coton de sa coque, et tiré les graines, font passer une flèche sans fer dedans puis tournent ce coton qui se raréfie comme de la laine cardée ; l'ayant rompu, elles l'attachent par un bout à cette flèche qu'elles tiennent à la main, de l'autre elles ont un fuseau qui est long d'une coudée, et plus ; l'arrêt du fil est une rotonde faite de l'écale* d'une tortue, large comme la main, éloignée d'un demi-pied (du bout de bas plus ou moins) qui pose contre terre ; la pointe penche sur la cuisse de la femme qui le fait tourner avec sa main étendue, et retourner le long de la cuisse ; voilà la manière de filer des Sauvages.

acharábale, est une aiguille ou épine d'un palmiste épineux, longue comme le doigt avec laquelle ils tissent les cordons dont ils font leurs écharpes, et la tresse de leurs cheveux.

chabicae² noarou noucounni, j'ai élargi mon canot° ; quand l'arbre est creusé ils tournent l'ouverture en bas, font du feu dessous qui le fait élargir, chassent* un fort bâton en travers qui l'élargit encore d'avantage, et l'arrêtent quand et au point qu'ils veulent.

ouémboe lábicali, la semelle du canot° est faite, sa largeur est prise.

chabípêcaéba bátoni, entonne ta boisson dans une calebasse (ils n'ont point d'autres bouteilles).

chaboucaéba yátaggê, coupe des feuilles, ou branches de palmiste, pour couvrir la case.

Táboutouliboüicáanü, ils y sont allés pour cela.

chaboüibaé, nachaboüiroyénli, prends-le, je le prends.

cháboüinía lábouli náboüa, je l'ai pris, empoigné par le poing.

bináboüiri báboüa, c'est que tu me veux empoigner, quereller, entreprendre.

Taboüítali, sont deux petits bâtons qui sont liés, et empoignent en haut les deux chevrons opposés, avec les demi-roseaux en dehors qui serrent les feuilles du faite, crainte que le vent ne les enlève.

chaboüicaébaé, cháboüiti, achaboüicáali, noircis, il noircit, il est noirci.

Tacháboüicani, ce qu'elle a noirci.

chaboúimainbaé, tue-le.

chaboúloüi ali éma, il a empêché, fermé, bouché le passage, le chemin.

chaboúloüi oüámanum canáo² áboucou, serrons les deux roseaux fendus qui joignent les planches qui rehaussent le canot°, fourrons-y du mahot° pour empêcher que l'eau n'entre par là trop abondamment.

chaboúloüi tómetioüa tekénné toüaria liouüalli, le poudrin de la mer nous a bouché les yeux, empêché de voir l'anse pour y entrer.

chaboúnaimbaé bioüacábolou, boupantúrani-kíaaya² touágon, plante ta fourche, et ton pavillon dessus.

chaboútaeali iéri, ma dent est puante, gâtée.

chabouyoumain niénli áticum, je lui fais faire, commande un panier de jonc.

chabouyoumain liátina loróman, il me l'a fait faire, ou je l'ai fait à sa recommandation.

boúbouyoumátobou noróman, c'est l'ouvrage que je t'ai fait faire. Voyez : ábouyou.

chaccába, chaccacoüába cibiba, saupoudre de la farine.

Máchaccaracoüiakêbaé nácou, ne me jette point de poussière aux yeux.

Nachaccarágoni, la chose qu'on a salée, saupoudrée.

cha-chati ichiri, nez gravé, piqué de vérole. Voyez : ça-çati.

chácoüa nyábou nibítarro naóni coüa, je vais doubler mes lignes.

chácoüa lanichi louágo, il a le coeur serré, il est marri de cela.

chácoüati loulacaérocou toróman libíkétéli, il a une colique venteuse.

chácoüa niábou nouboüre iátanne, je vais empiler mon hain*, mon

hameçon.

chaccoüába balíri² tírocon tóra,
fiche, fourre des feuilles de balisier^o
dans ta couverture².

chaccoüali, il en a fichées.

chaccoüba íouli, prends du tabac^o en
poussière. Les Caraïbes^o font unè place
nette au milieu du feu, ou du foyer, y
mettent une feuille entière, laquelle
étant bien séchée, et pressée entre leurs
mains, les côtes seules restantes, le
surplus se réduit en poussière, avec
laquelle ils mêlent des cendres
blanchâtres avec un peu d'eau de mer ;
étant détrempée de la sorte, ils en
mettent une pincée entre la lèvre et la
gencive, qui est bien si forte qu'elle les
fait pâmer, ou les enivre bien souvent ;
c'est pourtant leur façon plus ordinaire
de prendre du tabac, qui ne les fait que
trop cracher ; après qu'ils l'ont gardé
longtemps, ils s'en frottent les dents qui
les rendent blanches comme l'ivoire.

chaccou líábou, machácouroni-kéili,
laissez-le prendre son tabac^o, il ne l'a
pas encore pris. Ils se servent du même
mot pour le prendre en machicatoire.

Machácouron'ti, il n'en prend
pas.

Kachaccourátiti-kía, si fait, il en
use bien.

chaccoüba baíkini In, mâche ce que
tu manges, mon fils.

chaccoüba ouécou ouábára, les
femmes mâchent² de la cassave^o dont ils
font du ouicou^o ; avant que de la mettre
dans le canari^o, on les va prier pour
cela, quand on a un vin* à faire ; cela
est bien dégoûtant, et nonobstant il se
trouve beaucoup meilleur. La façon de
parler est passée en usage : pour dire :
fais du ouicou, quand on ne le
mâcherait pas, on ne laisserait pas que
de dire : **chaccoüba**.

Kachaccourátitou, elle en fait
bien, elle mord bien, mâche bien.

Machaccouragontou, non.

chácou líali, il l'a mordu.

Nachácouroni,

nachaccourienli, ce que j'ai
mâché, je le mâche.

chaccoücoüatou lácou hébechet, les
ouvertures du crible, de l'huibichet^o,
sont trop petites, le jonc est trop serré
l'un contre l'autre.

chaccoücoüati ánli, chiens liés,
accouplés.

chácou-chácoucoüatoucrabou²,
pincettes, tenailles.

chaccoücoüatou huéhue, pièces de
bois emboîtées l'une dans l'autre.

lachácourágoni, emboîture.

chácouíi nóali nacamíchen², j'ai
étrenné mon habit, je l'ai porté.

ácoupa nomekéili, non.

chacounaim nometi, je l'ai essayé.
Voyez : tácoüarou.

Inácouli-arou, il l'a été.

chacouboüíkêta nhanyénrou lóne,
ils lui ont fait étreñner.

chaccoúlou, goutte.

Kachaccoúlou-biénli, tu auras
les gouttes [la goutte].

Machaccoúlouni-bátitina, non
fait.

chá-chati, íchibou, visage picoté.

Voyez : çaçati.

chachímaboüi hóman ouécou

ouábára, faites-nous chauffer du
ouicou^o.

**cháckeu-chachéucoüati lácou
nébechet, sanyanti lafbicani
ouái nhámouti tahámouca
lácou**, mon huibichet^o est trop
serré, la farine ne passe pas, il
faudrait que les trous fussent plus

grands.

chacceukêbâe boüalómani, serre les pailles de ton panier, les joncs.

Sanyanti lachaccéukêroni, ou **laccéukêcali**, on ne les peut serrer.

Imainali ackeukêkê, c'est ce qu'ils disent quand ils prient quelqu'un à venir abattre le menu bois de leur jardin.

chackeúkêtae, ou **chàckêta nòà**, **huéhue**, j'ai coupé, abattu le menu bois de mon jardin.

achackeutaépakeïrou, il ne l'est pas encore.

Táckeutéli-boüic énlí mhèm, il l'abattrá.

Táckeutéli huéhue, abattis de menu bois.

chackeutaé coüa líem liouáti, il s'est coupé soi-même.

chackêtae coüa oüámamain, entourons-les.

chàckêta noali, je l'ai choisi, retenu.

chackêtaatina nibitarrou bone, je t'ai fait faire une ligne.

chackêtaoüa boátticanum, fais-en faire une.

cháéba, chaecaba, coule, passe le ouïcou°. Dans les festins ils ont des douze et quinze canaris° qui tiennent bien ce que contiendraient autant de tonneaux pleins de boisson.

aoüemboüe tícali, ínegle tikêlícali, teóucoulou bonále, immammelégueba tietónali, ou **tachaéca-oni máne-kécoulou tínali**, le manioc° arraché, gragé*, mis en boisson ; demain on la passera (disent-ils), après-demain on la boira ; les femmes donc ont des huïbichets° qui ne sont pas trop serrés, qu'elles mettent sur

l'ouverture du canari°, duquel (ayant mêlé l'ouïcou° dans le vaisseau*) ils le versent avec des couis°, pressent un peu le marc, et le jettent là pour les animaux ; dans cette boisson il y a à boire et à manger (quoique passée par leur chausse à hypocras). Ce qui m'a semblé bien dégoûtant, c'est qu'ayant quatre ou cinq fils de coton passés par l'entre-deux de leur nez et autant par leurs lèvres d'en bas, avant que d'avoir le coui à la bouche, ces babioles de coton y trempent déjà ; ont-elles bu, cela demeure plein de marc d'ouïcou, distille, et dégoûte tout à fait ceux qui ne sont pas accoutumés à cela.

chagámamain, j'ai manqué, failli, excédé.

Machagamainronti larikini baloüe oni lihuebécali-ouágo chiric², il ne manque pas d'aller tous les ans en terre ferme.

Eloüatou nachagamainroni, f. aróngoni, j'ai excédé, et demeuré trois jours plus que je n'avais dit.

chagamaincoüa nóali nékerenni, j'ai manqué mon gibier.

anamaingápati líkía káy, celui-là n'y manque point.

cháí-chái nári áboulougou, j'ai les dents agacées.

cháïne cáyou² cayeu, les poules s'entre-battent, s'entre-picotent.

ámanle cága cháichiem, chénocayem coüatic kiaya eolam ibonam, tu ne me fais que picoter* en mes discours, pourquoi les méprises-tu tant ?

cháí-cháítou bebéite, cháí-chaícoüatou conoboüi moénnêta

óni, le vent chasse la pluie jusques dans la maison.

chailouógouti, il se corrompt, pollue.

lichailouógouni, pollution.

chaioúmain nouáli, oúalóman, je plierai les pailles du panier.

chakícoüati balánna árekeric-chéen emétali, la mer chasse jusques contre la falaise.

cháki-chákitou balánna emétali oúágocheë, la mer bondit jusques sur les roches.

Achákipatou, non fait.

chakíkêta, biénrou nouágon, tu la feras rejaillir sur moi.

Lachakíroni, lachakirágoni, le saut, le bond de la mer.

chakímain tómetioua conóboüi, la pluie nous a chassés.

chakímain nhánhanum iouloumaina balánanaglê², les Sauvages de l'Île de S. Vincent ont repoussé les Chrétiens.

ábana-lic iénrou oúbao nhábou callinágoium² akímpa-keínum, il n'y a plus qu'une Île d'où les Sauvages n'aient été chassés.

chaláali, il est noyé.

Ikira chaláala couloubíni óni, il est allé à fond, il a coulé bas.

Nachálaroyem, je me noie, je vais à fond.

Manchalagatóntina, non fait.

Kachalagátíti manlira, le jalap [gaiac° ?] va bien à fond.

Oúachalagátóni-ároukia, c'est notre canot° qui a coulé bas ; c'est aussi l'eau qu'avons vidée, ou tirée avec la pompe.

Tachalagatonnê canabíre², c'est le fond du Navire qui trempe dans la mer.

chála nóali nékerennê, j'ai failli à

mon coup, j'ai manqué mon gibier.

Nachálaroyéni,

machalaratútina, je le manque, je ne le manque jamais.

chalálati itíbouri, les cheveux se dressent.

chalalaarou canabire² oúabára, la mer a monté, le Navire flotte avant que nous fussions arrivés.

Nachaláguétiem, je fends du bois, je fais un flambeau.

Nachaláguétenni, nallágani, ce que j'ai fendu, flambeau ; ils n'en ont point d'autres que des éclats de bois assemblés.

Chalállalacoúabánnum táo chináttê, entortille, lie ton flambeau avec de la liane.

Nachalaláguetiem,

nachalallaguetácoyem, j'entortille.

Chálallayoumati nibirani², ma voile biaise, est en oreille d'âne.

chalaouácoula, ou chaoúalácoula, hallegarde.

chaleéba tíboüic cánabire² ibónam, mène-moi au bord du Navire.

chálee banna, ou caïman keulêkê, mène-moi.

Nachaleerienli, je l'emmène, le passe dans mon canot°.

Icácoáhali lanégli chálee touáli, son mal redouble, il l'emportera.

álététou itáratou áneç, ce genre de maladie est un trousse-galant.

chálee niem niouanni, je reprends mon vent, mon haleine.

cate chalee bien tiboüic

bebemátobou ? qu'est-ce que tu rapportes pour ta traite* ? Avec les Sauvages on n'use guère d'autre mot.

chalíbaboüecoüabánũ, écarte,
éparpille, sépare-la.

alibábouli, éparpillement.

chalí-chaliti, bois coriace, qui ne se
coupe pas bien.

chalicoáli balánna émata oni, la
mer jette jusques au chemin.

lachelirágoni ballánna, c'est
quand il y a deux rencontres de
vents, ou de marées contraires,
[ce] qui fait heurter et sauteler les
vagues qui se rencontrent.

Chalícae, creuser. Voyez : **chitalícae**.
chalímain banna, ou **alímatê banna**,
passe-moi, mène-moi dans ton canot°.

Lachálironi balanna, le retour, le
resub de la vague du rivagé de la
mer.

chalirouímaboüi liénli liráheu lóne
lichéiricou, il [a] dévoué son enfant à
son Dieu, pour être boyé° ou prêtre.

chaloubae, **chalouáli**, fiche, fourre-le
dans quelque chose, il le fait.

chálou-chálouli-hama-kéili, fruit
qu'on broie entre les mains pour
l'amollir, mûrir, parce qu'il est encore
vert.

chálou-chálou nougouti, mon pied est
endormi, engourdi.

chaloukaéba barícae, broie, presse,
endors le bout de ton oreille, afin que tu
ne sentes point de mal lorsqu'on te la
percera.

Caiman bachaloukêta
tioubáchiri canáoa², allons
rechausser et recalféutrer
l'oeuvre* du canot°.

chaloucaetátlum, ils le font.

taloucali canaoa², chaussure, ou
calféutrage de canot°.

ála aleíba-lic chaloucaélam, ou
chaloucae niábou aléíbalam, je
vais manger mon pain sec.

chalounaim lóarou,
nachálounaimroyénrou, je l'ai
creusé, je le creuse.

Nichalounáintagle, instrument à
creuser.

chamáchicae liéntina, il me nomme.
Voyez : **amáchi**. Sont certaines
cérémonies qu'on fait aux Caraïbes° en
leurs festins. Celui qui leur fait est
nommé par eux-mêmes **iamachiri**.

Voyez : **támachi**.

chamaínguaba lóne, honore-le.

chamaíngay toáttica ieóula
bibónam, fais cas de mes paroles,
obéis-moi.

Machamaíngaronê bómeti, tu
n'en fais pas de cas.

chamánapoüi nóáli, je l'ai manqué,
failli.

chamánapoüi banuágo ieóla bóne, tu
as manqué à la parole que tu m'avais
donnée.

Anamapoüipati néolam, je tiens
ma parole, je n'y manque pas.

chámanle-ba, va tout droit.

Machamolénti nitimaínti, un
ivrogne ne va pas droit.

chámanle-banna, redresse-moi.

chámanlécoüa kariángatou
biábouca ? parlais-tu bien droitement,
sans hésiter ?

chámanle níali, je l'ai emprunté.

Voyez : **amanletétina**.

Minámoulipoüie nómeti, non.

chambae táo, abats-le avec ta hache.

chámoïn-oüáman, allons pleurer sur
un mort.

chamoúchicae, porter quelque chose
de pesant sur les épaules. Car les autres
choses qui ne sont pas bien pesantes, ils
courbent le coude contre le côté, et les
portent sur la main dressée vis-à-vis de
l'épaule, comme les calebasses

d'ouïcou°, etc.

Huéhue amouchicouchoucou,
viens m'aider à porter les bois de
mon carbet°.

Támouchícali, celui qui porte, ou
la charge.

chamouéboüi-ali, il s'est fait boyé°,
s'est dévoué à son Dieu.

chámon lóa, nachamourienli, il l'a
blessé avec le boutou°, ou autre bâton,
il le blesse.

La chámouroni, c'est la décharge
de la massue, et la blessure qu'elle
fait.

Achámouroüóúti, celui qui a reçu
un coup de boutou°.

Kachámourati-coüaclée, il le
veut blesser avec son boutou°.

áchamoupati, machamourónti,
il ne l'est pas. Voyez :

achámoucani.

chán-liem áichi-chéem, voilà un
bâtiment à la voile, qui vient de Marie
Gallande. Quand ils aperçoivent des
Navires de la sorte en mer, ils font un
grand et long cri pour avertir ceux du
carbet°.

íra chàn ibátou, le voilà tout
debout, vis-à-vis de moi.

cáte chán-bali ? qu'est-ce que
c'est qui paraît debout ?

chanlicoüa-chanlicoüa nhányem
huéhue ibouliri nha ónicoüa, deux
branches qui frottent l'une contre
l'autre, et font du bruit.

chanácae boucae, va l'inviter au
festin.

chánapoüi, ou chanêpoüi menli, je le
ferai appeler.

chanimaínboüi-anum, ils l'ont gâté.

likía çága chanimain boyénli,
f. cábaa, c'est lui qui l'a blessé,
estropié, gâté.

chanimáboüiti, chanímêti, blessé,
gâté, estropié.

chánimekéirou nibítarrou, ma ligne
est tronquée, trop courte à présent.

chanónhali, corde dont le noeud se
relâche.

chanoúcae nóali noucouñi, j'ai élargi
mon canot°.

chanoúmain-boucae, va le prier au
festin, va lui porter du manioc°, va lui
puiser à boire.

Kiouácoulou ánoumakê, puise-
moi du ouïcou° ; nous dirions :
verse-moi à boire, parce qu'on
verse dans le verre ; mais pour
tasses et verres ils ont des
calebasses² d'arbres faites comme
poires ; on les tient par la queue, et
on puise à même dans les canaris°
qui sont leurs pots.

cháo tiem, c'est le bruit que fait le
roseau sec, à l'ardeur du Soleil, ou en le
remuant.

cáchao, copeau, ou áchao.

Káchao bienli, tu feras des
copeaux, des ordures.

chaobácaehali, il a levé l'aubier du
bois, équarri la pièce.

nacháobakaéroubarou, je
mettrai cette pièce de bois par
éclats, en copeaux, ou j'y ferai des
entailles.

Káchaobacátiti, il fait bien tout
ce que dessus.

chaónapoüibáe ouéborahéu, monte
cette colline, ce morne.

Ouébo aonócoli, le montant
d'une colline.

chaopabae, abreuve-le, fais-le boire.

Laópatobou, lieu où on abreuve.
Voyez : aopali.

cháóüa. Voyez : tábouloubou, génipa°.

chaouába nóra, noircis-moi de

génipa°.

áchaouiatoátibou píani, *ta femme t'en a noirci.*

cháboüica nóarou nouallómani, *j'ai noirci mon ouallóman°. Voyez :*

achaboüica.

chaoüa-chaoüa, *le jarret.*

chaoüába, nachaoüároyem, *tire, je tire.*

Mancháouïaronne nómeti, *je ne tire pas.*

cháouïati ánichi, *attirant, attrayant.*

Bacháoüara noucoulaouïani², *tire ma pite.*

Tacháoüaronnê, *ce qu'on a tiré de pite, ou de quoi que ce soit.*

Tacháoüaragle, *c'est un petit morceau de bois rond par le moyen duquel on tient, et tire la pite, car la feuille n'étant pas capable de remplir la main, elle n'aurait pas la force de la dépouiller et tirer les filaments sans son aide. Donc on prend la feuille avec le morceau de bois qui est dedans, on engage la feuille par le milieu dans un lacs coulant, attaché à quelque chose, on redouble l'autre moitié sur le bois, pour la serrer plus fortement, puis laissant courir cette moitié on la tire doucement en tournant le bois et le chanvre, qui commence à paraître ; on lève l'écorce qui s'assemble au milieu, puis on tourne encore le morceau de bois, et la filasse par conséquent, qui étant plus unie et serrée, ne se rompt pas, mais se tire toute par une forte et dernière secousse qu'on lui donne ; voilà la manière de teiller le chanvre de ce pays-là. L'autre moitié se tire de même façon, sauf qu'on entortille le chanvre autour du bois pour*

l'achever de tirer.

chaoüai, *sont les côtes de la mer, ses rochers sourcilleux qui la bordent ; on se sert du même mot pour signifier les antres, cavernes, et grôtes qui sont en leurs entrailles.*

chaoüácou, *crabier.*

chaoüánnêtêboüi liénrou, *il l'a tenté.*

lachaoüánnêteboüirenni, *tentation.*

chapácae, ou **chapoücacharou aleiba**, *elle fait faire de la cassave°.*

Aléiba apácatekê, *fais-en.*

Tapácali, ou **tinápoucali**, *ce qu'elle en a fait.*

chápou, *c'est la panse d'un porc, c'est un sac, une besace, un bissac : sont deux calebasses coupées en sorte que celle d'en bas entre en celle d'en haut quelque peu, comme on voit dans les boîtes ; ils y passent quelques petites cordes qu'ils nouent (leurs noeuds sont des noeuds gordiens) ; cela leur sert de coffre et de ce que dessus.*

Kachápouloutina, *j'en ai un.*

Machápoulou hóman, *n'ayez ni poche, ni bourse, ni besace, etc.*

Mabouítalic, chapouítalic áo, *quand on demande à un homme comment il est venu, voilà la réponse qu'ils rendent en riant ; nous, nous disons : à beau pied sans lance, et eux, avec le seul chapou.*

charaátina, ou **charáyaca áo**, *je suis debout, tout droit ; de là vient chanliem, il est debout, ou le Navire est à la voile.*

chára táboulougou cáyou², ouyou takêlle ouáyámaca², *le coq porte sa crête droite sur la tête, le lézard²* l'a pendillante sous le col.*

Acharátium, *sont cinq ou six*

bâtons garnis de crabes bien liés
deux à deux, l'un contre l'autre,
qui se tiennent debout, et qui font
la charge d'un homme.

charácaba, file. Voyez : **bácharaca**, en
la page 59.

Tacharácani, une fusée, ou ce
qu'on a filé.

Kácharatíbou ? files-tu bien ?
ou, fais-tu bien des cordons ?

cháragoalic lauba, les mettra-t-on en
tas. ?

nacháragoyénrou, je les mets en
tas.

**cháragoïn, cháragoïn, cháragoïn
cayéú** ! c'est lorsqu'ils voient un grand
monceau, un grand tas de quoi que ce
soit, qu'ils font cette exclamation.

charáímarou acat², lit* de coton
tendu, qui raidit trop par le milieu.

charákêtaoüalic bánũ boubanna,
dresse ta case, mets-la entour-bois.

nacharákêtiem,

nacharakêtacayem, je pique,
plante, ou pointe, comme un
couteau sur une table.

charakêtaáli canibire, le Navire est
pointé, mouillé, arrêté à l'ancre.

Tacháragle², c'est une ancre, un
croc pour arrêter un Canot°.

Kacharakêtatítina coülaouïa, je
sépare, divise bien la pite.

Nacharakêtoyéni,

**charáracoüaáli, charáracaba
boucoulaouïani**, je l'ai séparée,
elle est séparée, sépare-la.

Tacharakêtaconi, division,
séparation.

charároüa, ou **chároüaliem láoba
oüágo**, il a un point au côté.

Charikinnê, ce sont ces grosses roches
qui sont le long des rivières, si dures
que les marteaux des maçons ne les

peuvent entamer.

chárou-charoúrou, chose gravée,
rude, âpre.

charoüroüali, il est gravé.

Kacharougouti, graveur. Voyez :
çarourouti.

chatéiba, commencé.

Tatátêli, tatátobou,
commencement.

chateyába, recommence.

Tatatêli oüágo, chicaboüiali

icheiri oubécou áca mónha,

mikenne óka, au commencement
Dieu créa le Ciel et la terre.

chatómaboüi arou imainali, mon
jardin est rempli de mauvaises herbes.

chatománcae líanum, il les a envoyés
porter quelque chose.

chattoúbaebánum, perce l'oreille.

chattoumain loa, il l'a tiré avec une
flèche.

chattoutae bannum, appuie-la.

chaüiyou, herbes coupantes dans le
bois.

chaiou, gros drap ; parce qu'il est poilu
et cotonné, les Sauvages le nomment
ainsi.

chayoucaebánum nímete, fais brûler
les ordures ou les balayures.

chéba tónê yéte, nachériem, verse-
moi ici de l'eau, j'en verse.

Mecherátitou, elle ne verse pas
bien.

Nechéroni, ce que j'ai versé.

Lichéche tona, le saut d'une
rivière.

ché-níchiba, verse un peu.

Nechéhecobou,

nechécherocou, cervelle.

chebécae líalli, il l'a pris, attrapé,
abordé un Navire.

Kechebecarátiti, il fait bien des

prises de navires.

Linebécali, sa prise.

chebekêtae nhánha n'hacáera nhaoária, ils leur ont enlevé leurs terres, envahi.

Kechebeccárati lone, il l'a ratteint, rattrapé.

chebekêtae loátibou, t'en a-t-il demandé ?

chebekêtéiti, grand demandeur.

Ennébetatoupátina, je ne demande pas souvent.

Lebékêtêli, ou **liüébékêtali**, demande, enlèvement.

chebémmain nóali, j'ai payé, traité, satisfait.

Cáte bebemátoyem ? quel paiement t'a-t-on fait ?

Kebématou-átina, ou **ebémati noróman**, j'ai traité, payé.

Ebemápati nabouyoumátobou loróman, il ne m'a pas satisfait du travail que je lui ai fait.

Ebèмали-ebemátobou, paiement.

chebénebouïi tíatina, elle m'a ensorcelé.

Ebénepatou, elle ne le fait pas.

Ebénetou, Sorcière.

Chebetaéba bátoni, puise à boire.

chébi, basses.

chébi ócoati nyáim, il y a là des basses : sont roches qui s'élèvent des fonds de la Mer, et n'arrivent pourtant pas jusques à la superficie de l'eau ; quand la mer est rude on les découvre aisément, parce que les vagues se rompent contre ; si un Navire est jeté dessus, il est en grand danger, ou pour mieux dire, il est perdu. Quand il fait calme les Sauvages vont là-dessus pêcher, le poisson s'y nourrit ordinairement.

cheboubaikêtabáe, montre-le moi.

chebouïitoumain-áli, il a passé par les piques. J'ai vu dans leurs festins des jeunes hommes se planter au milieu du carbet°, les mains sur la tête endurer qu'on leur donnât des coups avec des flèches, comme des coups de plat d'épée ; j'en ai vu d'autres incisés tout récemment par la plus grande partie du corps, qui souffraient que l'on écrasât un mansfenix* avec quantité de gros poivre* entre deux roches, puis qu'on les en frottât partout (Dieu sait s'ils avaient chaud après cela) ; d'autres hors des vins* se tenaient debout en la même posture emmi [au milieu de] la place, et les vieilles femmes les fustigeaient avec des feuilles d'ananas° qu'elles tenaient par les pointes, et à contre-poil ; en les retirant à soi elles les égratignaient tout [totalement], parce que ces feuilles sont comme des scies, mais les dents sont bien plus déliées, acérées, et piquantes. C'est ce que signifie ce mot-là.

chebouloüi noubátibou nyáim, je ferai rencontre de votre personne.

chebouloüi tíëtina áneç, le mal m'a rencontré, surpris là.

àllia lébouli bóne ? yakéta

mábou iránna, où l'as-tu trouvé, rencontré ? au milieu de la route.

chebouloüicoüatic nhámouti nhaónicoüa nharianglécoüa, ils ont controuvé* cela, sont discours faits à plaisir.

checalecoüa nóba aoüáchata nónicoüa, j'en ferai l'épreuve moi-même.

checalécoüa nhanyénrou nhaónicoüa nhinrícoüa, ils se sont dit leurs vérités l'un et l'autre ; eux-mêmes se sont découverts, accusés.

chéca, ou **chaeúcalicoüati louágo libouïtoulcou²**, il a mis les fers aux

pieds à l'un de ses hommes.

chécae niábou couláoüa, je vais teiller, ou tirer de la pite.

checoüába noubara aóto, verse de l'eau dans le pot, et fais cuire le poisson avant que je vienne.

chécoüati, homme qui a des colliers en écharpes.

chécoüi loarou, il l'a connue.

Inécoupa loarou, non fait.

Linécouli², putain.

chécoulemiinti, il est tendre.

chéche, oiselets, comme mésanges.

checheroúcouli, temps pommelé.

cheëli-cheeliarou, le pot s'enfuit, répand.

chéem, de inihoncheë, d'en haut.

chégueti, il est rond ; c'est aussi l'arc-en-Ciel, que les Sauvages appellent et croient Dieu.

kecheguèrati, il l'arrondit.

Lecheguennê, sa roue.

chegnóntae, ou **chegnou toüiketa**

lóa, il l'a engendré.

chéi hóman canáli, allez quérir un canari^o.

chéi, ou **chi-liem conòboüi**, la pluie siffle, ou chasse ; c'est quand elle est mêlée de vent.

colítániba lachérira calábali, le vent sifflera tantôt, fera fleurir, blanchir la mer.

chékeboüiali linócatini, il a quitté ses malices, il s'est amendé. Voyez :

nékeboüi.

chéketi éche, bossu.

chéketi, chekécoüati, il surpasse, il avance.

cheketénaboüi lóa, il l'a tué à coups de flèches.

eketinápati, non fait.

chekímain loa touágo, il lui en a

demandé.

chelekêtaebanum icanáoali² imále, viens rogner mon arbre avec moi pour faire une pirogue^o.

Elékêtapakeïrou, il ne l'est pas encore.

cheliti², rassade* bleue.

chembatá cae lóali, il lui a donné des coups de poings sur le dos.

chémekai liátina, il m'a épié.

cheménketi noubaroüa, mon espion.

cheménkay nóali lioénkay, je l'ai découvert, reconnu sans qu'il s'en soit donné de garde.

cheménbaebáe louágo, les hommes disent : **keménbakê**, accoutume-moi.

cheménbae báanna touágo

bariágonnê, accoutume-moi à ton langage.

cheménbai liátina touágo láteca, il m'a appris à faire son ouvrage.

chémenbae, jette-le.

chémen, tómetioüa hebéni, la marée nous a efflués, jetés aval-le-vent*.

cheméncae bóa inicábouli, tu as gâté ma besogne, mon ouvrage.

cheméncoüa liátina, il m'a injurié.

chemencoüába boulékia, laisse-moi, ne m'injurie pas davantage.

cheméntae líali, touágo, il l'a mécré de cela.

cheménteboüi líali, il lui porte envie.

chemérete² bien ? graves-tu bien ? peins-tu, écris-tu bien ?

Kinemeretélítium itáratou, ils gravent comme cela.

Inemeretêli, gravure.

chemíjn², ou **çemíjn**, nechémeracou, Dieu, mon Dieu.

cheméignum, Dieux.

Kechemérati, il a un Dieu.

chemérocae toátina ouécou,

l'ouicou° m'a enivré.

Iemerócali, *mon ivrognerie.*

chênê-chétina, *je veux manger.*

aoto chenócoüi annij, *allons donc manger du poisson.*

caïman kechénechet, *allons manger, allons voir.*

ála áoto chenáinlam, *j'ai envie de manger du poisson.*

chénijm, ou **chenebémain**, ou

chéneboüi nómeti, *je te montre, je te fais voir.*

caïman chéneboüibánũ

imábolou, **ibónam**, *viens me montrer ma route, mon chemin.*

cheneboüikêta tiem taónicoüa, *elle se fait voir.*

chenouloucae loárou, *il lui a poché, crevé les yeux.*

chéneboüi liánum bála, *il leur a fait voir, et prendre force poissons, dits aiguilles.*

chenócae lómeti nóne, *il me fait du mal, se gausse, se raille de moi.*

enócapati, *non.*

Nechénocaeroyenli,

nechenocaeragoyenli, *je le méprise, je lui fais du mal.*

Kechénocaeracátiti, *il fait bien du mal, est grand moqueur.*

chenocae bientina aïkeu, *tu te moques de moi.*

Iénocanné amánle cognále, *c'est toi qui te moquais de moi hier.*

enócali, *mépris.*

chenocætou bácaïn ácai dleu tiráiti, *ta belle-mère t'est rude lorsqu'elle ne voit pas son mari.*

chéncóüa lóa, *il lui a donné un coup de taillant* au travers des épaules.*

chéncóüa-chencóüati tao

couchigne², *il charpente avec un*

couteau.

chenignébai liátina touágo láteca, *j'ai étudié, travaillé sur son ouvrage ou sur son métier.*

ienignebátobou, *modèle sur lequel on s'étudie, ou on travaille.*

chenyéncóáali, ou **çenyencoüahali**, *il est tors, rompu, en sorte pourtant qu'il s'entretient encore.*

lachenyenronné, *sont les pailles du panier qui sont rompues ou tordues dans les coins.*

chényen-chényenbánũ, *replie en tordant.*

chèou lichíbou, **chéou tiem lácou**, *il s'est fourré un éclat de bois dans le visage, dans l'oeil, s'est fait une égratignure.*

chéoüi tómptioüa l'hebéni, *la marée nous effloue, jette aval-le-vent*.*

chéoüallacóüárou tímámmeli

nónum, ou **chéoüallacóüáali**, ou **nechéoüallá caehali nonum**, *la lune est pleine, lorsqu'elle est égale, c'est-à-dire toute ronde (c'est la signification du mot).*

lechéoüallatágoni nónum, *la pleine lune.*

méoüallatágoni-kéirou, *elle n'est pas encore en son plein.*

chéoüallebátina bimále, *j'irai avec vous.*

chéoüallayénrou enétapa bómpiti

timále huéolam càchi enétapa nouáli héolam, *tu es aussi ignorant et mal versé en notre langue comme je le suis en la tienne.*

chéouti, ou **cheoulougouti huéyou**, *le Soleil est en son midi, il est droit de pic (dit-on aux Iles). Quand on le dit de la Lune, cela s'entend du premier, ou du dernier quartier, car au soir elle est droite sur notre zénith.*

cheóucouti neólam, *il me répond.*

eoúcoutou tokóya, *elle me réplique.*

Teóucouli, *réponse.*

cheóunate-bánna, *emmeuble-moi.*

teóunali, *emmeublement.*

cheoun, ou **chonyon-ali**, *un noeud qui lâche.*

cheoutácae lóarou, *il a habité avec elle.*

leoutácali, *habitation**, etc.

cheoutácati, *luxurieux.*

chepemaínba, *fais une corde.*

chepemaínkêta nóarou bone, *je t'en ai fait faire une.*

inepoúmali, *ma corde.*

chépou, *chausse. Voyez : échépoulou².*

chereguémijn liénli, *il lui donnera un coup de poing sur le dos.*

chérekay liátina, *il m'a provoqué, irrité.*

erekététium, *querelleux.*

lacherékeni, *irritation.*

cherécae pfráncê² ouaóne higniéni, *vous irriterez les Français contre nous.*

acacóchoüa árou echére

cherécae tanuágonũ toróman

tílití tóna, *l'ulcère s'est renouvelé à cause que l'eau fraîche a irrité l'humeur.*

cherémijn, *faire plaisir.*

cheremaintíti ioüánni, *homme obligéant.*

Mecherémaintónti, ou

eremainpati, *il ne l'est pas.*

Ouboutónti cherémijn láne

liouánni, *il est extrêmement obligéant.*

cherénekey líarou, *il lui a sauvé la vie.*

choucoüi coüatic bien ayerénapoüé, *tu ne prends pas assez de peine de te*

préservé de maladie.

cherénakê, ou **kerénakê**, *donne-moi du poisson.*

cherenneti, *il en donne.*

ierénali nharóman, *ils m'en ont donné.*

cheróubae niábou bouítoum², *je vais haranguer les soldats, les mariniers, pour les exciter à venir à la guerre.*

eroubápati, *non.*

chérouliépti mónha

Ioüanacaérabarou, *la terre de la Martinique est pleine de pierre ponce, et nonobstant elle est fort plantureuse.*

cheroumátae oüaman nhoária, *prévenons-les, surprévenons-les.*

cheteboumacae, *affermir, raidir.*

chéteboumouticaéali noucabo, *j'ai la main ferme, raide.*

chetei nomêti, *je le sais bien.*

enétapa nomêti, *je ne le sais point.*

chètei oüámã nhíboüic nhicáli, *apprenons, sachons de leurs nouvelles.*

ninéтали, *pensée, science.*

chetícae, ou **chetékeboüi nóali**, ou

nichetícaeali norómã, *je l'ai nommé.*

chétina, **chetímain niê**, *j'aime.*

Ouécou-cheti, ou **banátéli-**

licliém, **likaé boülic oüekelliti**

nhacáera etóuto coüatic, *c'est un homme qui aime le vin, il n'est vaillant qu'à la table, et non pas à la guerre.*

chetóncae noa, *je lui ai poussé le bout de mon boutou° dans le ventre.*

chetoubaca bóman, *appuie mon discours.*

chetoútaboüi loubarou leólam

loróman, *il prendra la parole pour lui, le revanchera.*

chetoúboucae nienrou, je l'ai sarclé.
chetoúmain loa, il lui a tiré un coup de flèche.

chetoumaincoüia nhánanum
nhaónicoüia, ils se sont entre-tirés des coups de flèches.

enetoúmapa nómeti, je n'en tire pas.

cheu, enfant ; on traite d'enfant tous les jeunes gens, parents ou non.

cheu cabetina, je me brûle.

cheucheucoüia náó, j'ai froid.

cheúglicaba, grage* le manioc°.

Grager veut autant dire que moudre par deçà. Les moulins des Sauvages sont des planches garnies de petites pierres pointues, qui y sont enchâssées, (parmi nous sont des râpes posées sur une planche, ou appliquées autour d'une roue) ; après le souper toutes les femmes ratissent leurs racines de manioc, qui sont seulement nécessaires pour le jour suivant (car ils ne mangent pour l'ordinaire que du pain mollet) qu'elles lavent, gragent et réduisent en farine sur la râpe (les Français le font aussi pour gagner du temps, parce que les nuits sont trop longues) ; les Sauvagesses le font pour avoir l'eau du manioc rassie, afin de la faire bouillir le lendemain de bon matin avec leurs viandes (quoique poison), pour donner temps au reste de l'eau de s'écouler, et à la farine de s'aigrir un peu, parce que cette aigreur lui sert de levain, et que sans elle la cassave° serait douceâtre, fade, et peu appétissante.

Teúglicali, ce qu'on a gragé*, moulu.

chéukê, nicheukê, les autres disent :
ichic nichiké, tête, ma tête.

cheukê cheukêbae, frotte, presse, exprime le jus de quoi que ce soit.

Mancheúkeracoüiakêbae bácou,

ne frotte pas ton oeil.

cheúkeu-cheúkeutou coulíalla, le canot° est volage.

cheullácoüali, il est défilé.

cheullébae, donne-le, offre-le.

eúlléli, don.

teulléli, offrande, présent.

anneúllapati, il ne donne jamais, il ne rend rien.

cheulleba ieheúmani boáorioüa, pardonne-moi ma faute.

caíman cheülle-bánna, ou
ceúleukê, viens me mener, me conduire.

Irópontou cheülle ouámani

oüábogne, nous lui avons fait un bon accueil, une bonne réception chez nous.

cheülle tiènlí bine², le vin s'éventera.
cheuli-arou, feuille flétrie.

cheulic tiem lignem, elle mange ses poux. C'est un friand morceau pour les Sauvagesses qui les roulent, et savourent un quart d'heure de temps entre leurs dents. Quelque honte que je leur aie faite et quoi que je leur aie pu dire de cette friandise imaginaire, je ne leur en ai pu causer du dégoût, qu'elles ont seulement des autres qui naissent en la tête de ceux qui sont d'une différente nation.

chéúti nóne boémoin², le poivre* me brûle.

cheu huéyou kay, le Soleil est bien ardent, il brûle.

lícheu huéyou, l'ardeur du Soleil.

cheu-cheúti nichirócoucheem, le nez me brûle ; ils disent cela lorsqu'ils ont plongé en mer et qu'ils ont tiré de l'eau par le nez.

acheúragle, c'est une feuille de palma-christi² qu'ils chauffent devant le feu pour frotter une

partie blessée ; mon Hôte
Oüállachouïala (dit le Capitaine*
Baron) avait eu un coup de flèche
empoisonnée au talon qui de temps
à autre lui faisait du mal, qu'il
apaisait par ce remède des
Sauvages ; que lorsqu'ils ont
quelque fluxion sur un bras, ils
l'incisent avec la dent d'Agouti°, et
l'ayant fait saigner, prennent une
grosse papaye° à moitié cuite dans
les cendres, la partagent et
l'appliquent sur la fluxion toute
chaude pour l'attirer, à laquelle ils
donnent le même nom.

íkira acheúra louboure éboüe²,
il est allé passer par le feu une
verge pour la dresser, et y attacher
sa ligne.

Echéuratou oüalomán, c'est un
endroit du jonc [qui est] brûlé ;
parce qu'une feuille mouillée étant
tombée dessus, la force du Soleil
survenant l'a collée, et brûle l'une
contre l'autre ; les gouttes de
rosée, ou d'eau, sont autant de
taches, qui gâtent le tabac° sur
lequel elles demeurent après que le
vent ne les a pu faire tomber ; si
l'ardeur du Soleil l'échauffe, il
s'en trouve quelquefois une grande
partie de brûlée qu'il faut jeter.

cheúba, nacheúrien, cheuátina, rôtis,
je rôtis, j'ai rôti.

Mancheurónti, non.

Nacheúroni, ce que j'ai rôti.

acheúrouti, du rôti.

cheúttaba, tiens-toi debout.

chí-kay, oui-da ! voire-da !

chí-liém, conóboüi, la pluie siffle,
chasse.

chiátte níem ioüábouli, je commence
de m'acheminer, j'entreprands.

ácan iattépanakioüábouca,

comme je ne l'entreprenais pas
encore.

tamígati árou-kia liouàtiétéli, il
fait beaucoup d'entreprises.

chibába, machíboyem, chibaátina,
lave, je lave, j'ai lavé.

Nachibiéntibou léti-rocou
ioúmaan, acimácou, áca Sanct

Acamsáncou, je te lave, je te
baptise² au nom du Père, et du Fils,
et du Saint-Esprit.

tachibágle, lavoir.

íkira achíboüa, il s'est allé laver.

chibáboüebáe, incise-le, effleure-le
avec la dent d'agouti°. Voyez :

pioucouába.

hác kíbaboukê, ou

chibábouteba báanna, viens
m'inciser.

ibáboutouli, incision.

imainali íbabouíke ibónam,

venez m'aider à rompre les jetons*
des arbres.

tíbabouli, jeton* d'arbres.

chibácae liatioüa, il nous a sauvés,
garantis.

chibácae nále-niënrou léti, j'ai
affranchi, garanti son nom de l'oubli.

Nachibacaéroni, ce que j'ai
sauvé, garanti.

chibácoutoüicoúanum, ils s'entre-
tuent.

Chibáli², c'est la vraie raie ; l'autre
espèce que les Caraïbes° appellent
oüácaoüa, c'est celle que nous
nommons ange ; il s'y en trouve de
prodigieuses, j'ai vu faire un baril de
viande d'une.

chibáli² íou, poil² de raie. C'est la
queue qui est sa défense, et qui est fort
dangereuse. J'ai vu un Sauvage qui en
ayant varé* une, et l'ayant voulu
prendre trop tôt, en fut piqué, dont il

n'était pas guéri un an après, et s'il ne pouvait espérer de se servir de sa main quoiqu'il en guérit. Après qu'on a ôté le dard de la queue, le reste sert de houssine pour chasser un Cheval.

Voyez : **chibárali**, page : 48

chibánabouïbae, défends-le.

Ioubánane, protecteur, défenseur.

chibánamboüi-bánna kíbanakê,

aide-moi, secours-moi.

Abákina bouë, ou **banáttêti**,

celui qui aide.

Kachíbanabouïrèatiti, homme

secourable.

Ibanabouïpati, non.

Nachíbanabouïroyénli,

tachíbanabouïroni, je l'aide,

assistance.

chibanagámain-coüatic boubalina

aickèu ? pourquoi parles-tu mal de moi, t'entretiens-tu de moi aux dépens de ma bonne renommée ?

chibanatoumain, s'exposer à être

battu avec des flèches, fouetté avec des feuilles d'Ananas°. Voyez :

chebouïtoumain.

chibatécoüa, passer à travers.

chibatécoüa, **liem lachiriguini**, il l'a transpercé.

Libátouáli, ou **Lachibaterágoni**,

pénétration, transpercement.

chibatécoüaketa báouä,

affranchissez-nous.

chibáya, grattelle.

chibáyati, il a de la grattelle.

chíbi, des rets, des filets.

chibicaéba, coupe.

chibíba, ou **çibíba**, farine de racines de Manioc°.

chibínaimbae, traîne-le.

Libínali etouútou², l'Arrouague° qu'il a pris, entraîné, enlevé.

caíman icanáoali² **íbinac**, viens m'aider à traîner ma pirogue° de la montagne à la mer. Quand la pirogue est parachevée, on va prier du monde, pour aider à la descendre ; ce sont les paroles que l'on dit à ceux que l'on y convie et au banquet qui suit ; car comme l'on dit par deçà : point d'argent, point de Suisse, aussi par delà : point de festin, point de Corvée².

chibírouátte bánu,

nanachibírouátienli noubácalani,

c'est quand on fait un panier et qu'on passe les pailles l'une sur l'autre, et qu'on les entrelace.

ibírouátouli, **tachibírouáttoni**,

entrelacement.

chíbíti íouma, nez pointu, groin affilé.

chibou, gommier² blanc. Voyez :

huéhue.

chibouánabouïbae niráheu, nourris, allaite, élève mon enfant.

chibouánabouï-catou lánun

línhalini ánichí, il nourrit, entretient, fomenté son opiniâtreté.

chiboucaebae, tire-le à coups de flèches.

Iboucapabae, ne le fais pas.

chíbouchi², miroir.

chibouëi-biéntina, tu me presses, me serres.

Manchibouëiricoüátiti, il ne peut souffrir d'être serré d'une ceinture, ou dans un habit.

chibouëitouliouänni tárici litícali, il a le coeur serré de tristesse.

Aníbouëipakéirou, **ibouéipatou**, non fait.

Ibouëitobou, empressement.

chibouïbánun noucouñni, contre-tiens ma pirogue°, quand elle est en mer, de peur qu'elle ne vienne en côte ;

quand elle est en terre appuyé-la d'un bout de planche, afin qu'elle ne tombe pas sur le côté.

chíboüi-bánna, soutiens-moi.

chíboüi-catou líkía l'éolam, il appuie, maintient sa parole.

Nachíboüicayénrou,

nachíboüiroyénrou, je la console.

Tachíboüirácani, consolation.

Ioüánni íboüítobou, mon consolateur, ma consolation.

chíboüicoüabáe bíráheu, aplatis² le front à ton enfant. Tous les Sauvages, hommes et femmes, ont une même coiffure, et afin qu'elle soit accomplie à leur mode, bientôt après que l'enfant est né, la femme, qui est choisie pour cela, pétrissant de nouveau sa tête, l'élargit par le haut et l'unit comme en penchant par le bas jusques aux yeux, aplatissant le front à l'égal du reste, (et en cela ils veulent faire consister leurs beautés) ; tout le poil du devant de la tête tombe par devant, et se coupe comme les garticettes* des Damoiselles de par deçà ; les moustaches* couvrent seulement les oreilles, on laisse croître le reste par derrière, tant aux hommes qu'aux femmes. La mère, près de deux ans de temps pendant le jour, pose les jambes de l'enfant sur une de ses cuisses (étant assise) et la tête sur l'autre, l'enfant étant endormi, elle ouvre sa main droite, la pose sur le devant de la tête de l'enfant, appuie son coude gauche dessus, penche sa tête sur sa main, et dort ainsi avec l'enfant, afin de faire subsister la forme qu'on lui a donnée, cela fait qu'ils ont de gros yeux, qui leur sortent hors de la tête ; je ne me suis pas aperçu que cela les rendît ordinairement camus.

chíboüikênoumainba, aie soin.

Alliáche huíboüikênoumali, par où attaquerons-nous nos ennemis ? (disent-ils au Capitaine* quand ils sont en guerre).

chíboüikíbae, jette-le, perce-le.

Manchíboukíragónti, il ne le fait pas.

chíboulébae, retenez le canot°, qu'il n'aille en côte.

chíboúleboüiba lóman, fais paix avec lui.

chíboúlebüícoüa homã nhoariocoüa, sépare-les [séparez-les].

Iboúlicapa lákia oüekélli latariragonné Ichéiri, que l'homme ne s'ingère point de séparer ce que Dieu a uni et conjoint.

chíbouléléme, c'est une des mauvaises herbes du pays qui jette sa graine quasi aussitôt que ses feuilles, et se sème partout ; les Sauvages la font bouillir, et en prennent l'eau pour se lâcher le ventre.

chíboúli, sont clous, ou apostumes*, qui viennent aux fesses ; les Sauvages y sont forts sujets. C'est aussi un poisson qu'on appelle nègre².

chíboúlicaye hóman táo

haboucoüítali, sciez. : c'est nager* à rebours pour se retirer hors des lames, crainte qu'elles ne jettent le canot° en côte.

chíboúlouchaíbae, écarte, retire les tisons du feu.

chíboúínaim-bánna, défends-moi.

chíboúnaim nómeti, je ne veux pas m'en défaire, déprendre.

aníbounápati, si fait [non fait].

chíboúpounoúmainbáe, allez au devant de lui, arrêtez-le.

chíboúrracoüáali ínimouli, mon fil est mêlé.

chibourracöaali cayou², une poule qui a ses pieds empêtrés. Si vous ajoutez **noubácalani**, c'est quand ils passent deux fils dans les enlacements pour serrer le panier ; ou bien quand ils enveloppent le premier panier qui est fait (grossièrement) de la feuille de chibou°, et qui sert comme de moule à l'autre qu'ils font par dessus, et qu'il est bien lié avec des fils poissés. Si vous dites : **chibourracöüaba nobouërre tao iarané**, c'est une petite cordelette poissée avec leur manne°, dont ils garnissent l'hameçon et la ligne un peu plus haut, crainte que le poisson ne la coupe.

tachibourágoni, sont ces empêtrements-là.

chibouërre chibouërreti, il est bien empêtré, embarrassé.

chibourrouátina, (dit le Dieu d'un boyé° après qu'il a bien bu) je suis ivre, bien empêché, embarrassé. Quand on lui offre un sacrifice, il y appelle les siens, qui boivent, et vident tous les canaris° (ou ils le font croire) ; quand ils s'en veulent aller, ils fascinent l'ouïte, tournent les couis° dans les canaris ; vous croiriez effectivement au son, que les pots sont vides, cependant le lendemain tout s'y trouve (ce qui leur semble un grand miracle) et les vieillards et principaux d'entre eux s'assemblent pour le boire ; mais il y a de ses Dieux préendus, qui ordonnent que ce soit à jeun, à condition qu'ils n'auront pas touché leur femme cette nuit-là, et sans bruit ; vous jugez bien que c'est une singerie du Diable, pour contrefaire notre Sacrement.

chibouërrouä niá bou, je vais à une manière de pêche toute particulière.

chiboutecoüa nhányem nhaónicoüa, ils se gourment* par ensemble.

chickai, marsouin ; les marsouins vont par procession, le jour suivant le vent vient du côté où ils allaient le jour précédent.

chicke², une chique° ; il y a fort peu de puces aux Iles où il n'y a ni chien ni chat, mais il y a force chiques ; c'est une espèce de petites puces affamées, sautillantes, qui à force de chercher, trouvent enfin les pieds, même ceux qui sont chaussés, se fourrent sous les ongles, pénètrent dans la chair, et y grossissent en peu de temps comme un pois ; enfin si vous les laissez trop multiplier elles se changent en pians°, c'est-à-dire en grosse vérole ; les Sauvages prennent une arête, ou un petit éclat de bois pointu, font ouverture avec, puis les pressent avec les ongles, et les font sortir entières ; si elles chatouillent en entrant, elles en font bien payer l'intérêt en sortant ; les nôtres ne peuvent souffrir cela, ils les crèvent, mais la peau restante fait des apostumes* qui souvent dégènèrent en ulcères, et la rogue* se sème, si [bien] que pour une délogée, il y en renaît dix autres. L'huile de requin ou de marsouin les fait dénicher ; les Sauvages se servent de leur rocou° détrempé dans l'huile de couàheü.

chicke achíricati, la chique° fait son trou.

ouboutònti nichíguini cayeu, ma chique° est bien grosse.

ticába, chicke nougouti, j'ai une chique° au pied, tire-la.

chicába, fouille. Les Sauvagesses vont tous les jours au jardin pour y fouiller des patates° ou du manioc°, autant les femmes des capitaines*, comme les autres ; après qu'elles les ont arrachés, elles nettoient la terre, et replantent le manioc, ou les patates ; elles n'ont ni

bêches, ni hoyaux, elles ne s'en peuvent servir (parce qu'elles n'en ont pas l'usage), mais elles usent d'un bâton pointu avec lequel elles fouillent la terre et font leurs fosses à manioc, puis s'en retournent chargées de leur plein catoli°.

nachíkiem, je fouille.

tachíkini, ou **tachicóni**, ce qu'on a fouillé, fouillure.

Kachikêtátitou, ou

Kachicátitou, elle fouille bien.

chicáti, **achícouti**, ou **achícouli**, un puits.

chíca-chicáti linigne, il a la langue gâtée, chargée.

chicáboüiba, **nichaçáboüiroyéni**, fais-le, je le fais.

icáboupa nometi, je ne l'ai pas fait.

tachicábouche liém, il est bien diligent.

bacalla° icákê, fais-moi un panier.

chicaboüe loa, il l'a engendré. Voyez : **neúcaboüi**.

achícaboüeroyéntina, il m'a fait, engendré.

inicáboupa nometibou Icheiri-oue, **irheú anicabouli ao**,

bipitagama kia, mon Dieu, je ne vous ai pas fait, mais vous m'avez formé à votre image et ressemblance.

chícae niábou kiére, je vais arracher du manioc°.

tícali, ce qu'elle a arraché.

chícae niábou icállêtépoue, je vais cueillir du coton.

chicálamaincoáli ton lahoéni, il a consenti, contribué à sa mort.

icalamápati tóne toüária lahoèni, non fait.

chicalemainti, libéral.

icalemêpati, tenant*, ménager*.

chicàlééntina aníracoua, je le ferai moi-même. Voyez : **checalécoua**.

chicálêtêba lóne, parle-lui.

Inicálêtêpati, non.

Inicálêtêli, parole.

Inicálêtêbou, livre d'où on tire ses paroles.

chicalêténaboüi nábou ánhimoüé, frère, que je te harangue, que je te parle !

Náni icalêtépoué énroukia, c'est une chose qui m'est promise.

chicátomaboüi, ou **chicatómbouïi**

lianum, il les a fait fuir, il les a mis en déroute.

chicatómbouïicoüahánum

nháonicouá, ils se sont entre-tués à coups de flèches.

chicategouá, percer un homme d'un coup d'estocade.

Nachicatécoyem, ou

nachicatéroyem, je perce avec un poignard, avec un couteau.

chicáte nanum catallou, que je coupe, habille la tortue. C'est enlever les grenades*, les ralingues*, et les quatre quartiers, etc.

chicáténaboüi niábou lóne, aclée

éboucae, **inále itánkê éboucae**, je me vais asseoir devant lui, j'ai envie de lui faire une harangue ; oui (dit l'autre), vas-y donc.

chimoucaéba, brasser de l'ouicou°, de la bière².

chicótamboüi loa, il l'a fait mourir.

chicoulámain ouáman, ou

kichicoulama, allons-nous en coucher, dormir.

chicoulamáinba lóne, fais-le guérir, médicamenteusement.

chicoulamainba leolam, corrige son discours.

chicoulémijn liábou, mais qu'il soit, ou lorsqu'il sera, attendri. Voyez : **checoulémeti**, tendre.

chicoulobae, cure-le, vide-le.

Kachicouloucáti alagátaca, les tabatières se curent, se vident bien. Il y en a de deux sortes : les plus petites sont peut-être les plus gentilles quand elles sont découvertes, lissées, curées et garnies d'argent comme les autres par les orfèvres ; les unes et les autres servent à mettre des poudres de senteur, ou du tabac° en poudre. Les plantes qui les portent sont lianes rampantes aux arbres ; les gousses des petites sont petites, et n'en contiennent que trois, toutes entourées de poil piquant, et qui entre dans les doigts, quand on ne s'en donne pas de garde ; la gousse des plus grosses est large à proportion, et longue quelquefois d'une aune ; la plante grossit comme le bras, quelquefois comme la cuisse, multiplie les surgeons qui grimpent le long de l'arbre, enveloppent les branches, et outre sa verdure naturelle, le revêtent d'une autre plus gaie, et plus touffue. Il y a de la fraîcheur, de l'ombre, et du plaisir sous ces arbres pendant la bonace, du danger au temps des orages, ou ouragans, parce que le vent trouvant plus de résistance appuie aussi davantage, déracine l'arbre, et celui-ci par son propre poids entraîne les autres qui lui sont proches, fait un grand fracas en tombant et un grand embarras, particulièrement s'il tombe au

travers d'un chemin.

chicoulou niéni lácou, je lui arrachérai les yeux de la tête.

tachicouloúragle ári, aricae, etc., cure-dent, cure-oreille, etc.

chícoula, une houe, une bêche, un sarcloir.

chichágae nhanyénrou litácobayê nhácouchili nhaócoua, ils divisent, partagent l'héritage, les meubles² de leur père entre eux.

ichágali, division, partage.

nánichácapoüe, ma part.

chichánoumain niéni, je l'aime, le veux, l'estime.

ichànoumali, mon estime, mon amour, mon vouloir.

anichanoumapa lómeti, il ne le veut pas, ne l'aime pas.

chichanóntoüi lóa, il l'a engendré.

chichanontóüiketa noa, ou

chichanónti noróman, je lui ai fait avoir lignée. Voyez : **ichánoum meré**.

chichelemeérou, ferrement détrempe, ébréché, vêtement usé.

chíchira, c'est le violon* des Sauvages, unealebasse dans laquelle il y a une douzaine de pierrettes dedans qu'on fait sonner à la cadence d'une chanson.

Voyez : **áchíchica**.

náchíchicaem,

manchichiragónti nháo, je joue de cet instrument afin que les Sauvages dansent à la cadence ; il n'en sait pas jouer.

chiémba commáti íra, éprendre le jus de l'écorce du comati°.

chienhatina, je l'ai exprimé.

nachiénroyem boémoin tírocon nácou, j'épreinds le jus du piment dans mon oeil.

balípfeti nachiénroni, je décoche ma flèche rudement.

Kachienratítina,
kachienracouätítina,
keúkeratítina, j'entends bien
cela.

chiénchitou iaouáheu canabire², les
vers percent le navire.

chiénchicaba, attache ta ligne à
l'arrière du canot^o pour prendre
quelque beau poisson.

nachiénchicayem, je le fais.

chien-chien², c'est ce qu'ils disent
quand ils chassent un chien.

manchién.chienracouäkêbae, ne
chasse pas ce chien.

chiénkêracouä, se gausser, moquer.

chiéncae-hátina, j'ai gausse.

nachiencaéroyem,

nachienkêragoyem, je gausse,
raïlle.

machiénkeracouäkêbanna, ne te
moque pas de moi.

Kachienkêracouätíti, grand
gausseur.

Lachienkerágoni, moquerie,
raïllerie.

chígueti, il est rond.

Kichigóarou, il est arrondi.

nachiguériénli, je l'arrondis.

chikê liem náo, il me passe, il me
devance.

íkira chíkea, il est passé.

chikê náim, que je frotte.

chikécouä lóali liouma láo, il lui a
torché la bouche.

chikêrebeachítina, je tressaille de
joie.

chikêrebeti noulacaerocou, mon
ventre crie.

chikémainbae yéte, appelle-le moi ici.

chkí chíkitou, ou **chiki-chiki tiénrou,**

racabouchou², l'arquebuse a tiré, fait
bruit, pété, c'est aussi à dire il l'a

chargé.

Manchikiracouäkêbánū
canoubounati oüaóne, ne tirez
pas, vous nous épouvantez.

chiki-chikibánū mánhoulou tírocon
tacae, entasse ton coton dans le panier.
chikimain-bóa náteca, tu as gâté ma
besogne.

chíla-chílatou nibitarrou éboüe², le
manche de ma ligne se courbe bien, plie
bien.

chiláarou, ou **chila-tiem noulácae,**
mon ventre est bandé, enflé de trop
boire.

ichilápatou, non fait.

manchílatitátibou áoto, poisson
ferme qui ne pourrit pas.

chileátibou ? es-tu venue ? C'est le
bonjour que les femmes se donnent
lorsqu'elles arrivent dans une
habitation*, où il y a quelqu'une de
leurs parentes, ou de leurs
connaissances, qu'elles visitent
directement dans leurs cases, où on leur
donne un siège, ou un lit (si elles sont
vieilles, ou considérées) et on leur
présente à manger et à boire ; elles ne
reçoivent pas néanmoins les civilités
qu'on a de coutume de rendre aux
hommes ; si quelqu'un d'autre leur
présente ce salut, elles répondent : **aom.**

nachiléroyem, nachilérouba, je
viens, je viendrai.

nachiléroni, ma venue.

chiléali nónum, la lune est renouvelée,
elle est lèvee.

ácã achílera-kioüa nónum,
comme la lune se levait.

chile-tic-liem, il m'a échappé.

chillílicouä-chillícouä tiem

tichírocounê, les petits rabans du lit
se frisent, regredillent.

Killílití itíbouri, poil frisé ! C'est

une grosse injure que les femmes disent ordinairement à leurs enfants, à cause de la peine qu'elles ont à les peigner, et pour l'éviter, elles se servent de certaines huiles pendant leur jeunesse pour grossir leurs cheveux afin qu'ils obéissent plus facilement au peigne qui les sépare ; j'en ai vu une qui prenait de la mouchache* fraîche, dont elle couvrait la tête de son enfant, qu'elle laissait sécher et coller sur cette partie. Je ne sais pas néanmoins si elle a cette propriété.

chíllilicoüa-árou áoto noária, le poisson s'est échappé de mes mains.

nachilloúcani, cueillette.

chilloúba mánhoulou, cueille du coton. Voyez : **achíllouca**.

nachillourácayem, j'épluche, je nettoie du coton, ou de la terre, pour faire des canaris°.

chilloúba íouli, prends une pincée de pétun° en poudre.

chíllou tíéntae tábouloubou

toúcaborocoüoüa, cháboüi tiátæ

lichíbou, on dit qu'elle prit du génipa^{2°} en sa main, et qu'elle le noircit au visage.

chimacaéba, prends tout.

chimála, nichimálani, arc, mon arc.

machimalentina, je n'ai point d'arc.

chimali. Voyez : **eche**, grage*, râpe.

chimali ari, ortie.

chimálouba², acajou° blanc. Les Sauvages abattent cet arbre, et l'ayant rogné par les deux bouts, le fendent, en font de longues planches avec la hache, et la tille (car ils ne manient point de scie) qu'ils appellent du même nom que l'arbre, et dont ils rehaussent leurs

pirogues°, pour pouvoir résister aux grandes vagues de la haute mer.

chimamainkae lóa, il lui a donné un coup du coin de son boutou°.

chimámêkay boátticana, attends-moi. **imámêkeli**, attente.

chímêpöüi noarou, il m'est échappé.

inímêpouli, échappée.

chimoínbae, lie-le.

chimonátæ nóali, je l'ai dérobé.

chimónoni², gouvernail.

Kachimónnêti icanaoali, ma pirogue° a un gouvernail.

tichic, ou **tichíbou nichimónoni**, la barre du gouvernail qui est posée tout à la naturelle, car il n'y a ni cheville de fer, ni ferrure, ni clou ; ils ne laissent pas néanmoins de s'en bien servir, et de se bien conduire à la mer.

chimoúcae níárou, je l'ai fait bouillir.

inimoúcali, ce que j'ai fait bouillir.

chimoúcati, il est envieux.

lachimoúcani, envie.

chimoúcoüibæ,

nachimouicoüïroyenli, surprends-le, je le surprends.

caiman oüachimouïcoüïroni

áute, allons surprendre une habitation*.

imoucouli, surprise.

chímouïi homá, liez-le.

caïman oyéma ímoüic íbónam, venez me lier des crabes par paquets.

chimouléeli, il est saoul.

nichímouleni, réplétion.

chimouléketacoüa liem, il fait semblant, il feint d'être saoul.

chimoúilcae ánum, ils ont déchargé, fait retentir leurs armes ; il se prend

aussi pour : faire un canot°.

linimoúcali, un canot° de sa façon, ou le bruit que fait une arme en la tirant.

chimoumácae oúáman, foulons cela aux pieds dans l'eau, ou le chassons par force avec un marteau.

chimoumain, ou **chimoucoüa loatioua conóboüi**, la pluie nous a chassés.

imoúmapati, non.

imoúmali, expulsion.

imoumátobou, l'instrument dont on se sert pour chasser* quelque chose.

chína, **ichínali**, flûte, ma flûte. Voyez : **chinoumainti**.

chinhácae biéntina, tu te moques de moi. Voyez : **chiénkacatina**.

nachienhácaeroyéni, je me moque de lui. Voyez : **inhacátouti**.

chínaim liali, il l'a bu.

ála tóna-lic chínaim-lá, je vais boire seulement de l'eau.

anínêpa lómeti bine², il ne boit point de vin.

caíman ouécou kechínêchet, allons boire du ouicou°.

tínali, ou **inamákéli**, boisson.

chinattê, ou **boúchao**, une liane dont ils lient leurs bâtiments, qui se durcit à la pluie au lieu de se pourrir.

chinêchi, **ichinechi**, ligne, ma ligne.

Kachinêchi-noubatibou, je te ferai une ligne.

chinícaboüi-áli bacálla², il a fait un panier.

inicábouli, un panier de ma façon.

chinoubítaboüicoüálictienrou

neólám, mon parler est bien défectueux. Voyez : **noúbi**.

chinoumainti coulehuec, le perroquet

siffle, chante, gazouille.

lichínoumali, gazouillis, chant.

chinouñouboüi lómeti, il craint, appréhende.

linounouébouli, crainte.

chinouétae-bánna, ou **kinoumoutakê**, laisse-moi.

inoútapa, ou **aninoútapa**

boátticana, ne me délaisse pas.

ninénoútali, délaissement.

tinoútapoüe, ou

tinoumoutapoüe, le reste.

chiónliti, il est tors. Voyez : **siónlícoati**.

chioüa, escargot de mer, ou burgaux.

Ce n'est pas un des plus beaux coquillages de la mer, ce n'est pas aussi un des plus laids ; quand il est découvert, pourvu qu'on ne l'aie pas fait bouillir avec le poisson, qui se tire aisément quand il est cuit, il est de dure digestion ; néanmoins dans les commencements il ne nous causait point d'incommodité, parce qu'il avait loisir de cuire, entre nos repas qui n'étaient pas trop fréquents, outre qu'ils étaient bien sobres.

chioüáboüi-banna, mène-moi boire au festin.

chioüáboüipa nomêti, on ne m'y mène pas.

chioüácayem niém, **chioüacai naoba**, je viens inviter au voyage, j'irai.

ioüácali-boüic-éntina

boüitonum, je suis ici pour cela.

ioüácali, invitation, semonce*.

chioüánaboüiháli, ou **chioüicána-boüiáli lénotaten**, il s'est amendé, corrigé.

chioüámain bómêti, il te plaît.

chioüamainba, agréé.

tiouámali, agrément,

complaisance.

chiouánicae boátina, tu m'as étonné.
iouanimátina toubara ouécou,
le festin ne m'étonne pas.

chiouátte hóman huibónem, ou
Kibonem hioüatekê, attachez,
suspendez nos lits.

chiouba tomáli² náo, fais-moi du
tomali°, de la bouillie, tourne-la.
chiouáli, elle est faite.

Kachioúcatou, elle en fait bien.
tachoutácaca, c'est un bâton
aplati par le bout qui sert à en
faire et à la tourner.

chiouéllébai, ou **chiouellé meboüi**, il
lui a ravi et violé sa femme.

chiouéllémaboüi toátina narrénna
tárici nachaoüaroni couláoüa, je suis
las, fatigué d'avoir trop tiré de pite.

chiouüicouába, tournoie.

Kachioüicati commólali, la
fumée tournoie.

Kachioüiligati, cachioüicátiti
tachioúitaca, tacallálaca-Kia², la
roue vire bien, tourne bien ; aussi
fait la cléf.

tachioüiagonnê, tachioüitoni,
tournoient.

chiouüiyonnába nachioüitoyénli,
coupe, je coupe mon oualloman° en
tournoyant le couteau dessus.

chioulimain loa, il lui a enlevé, l'a
attrapé.

chípète loa, il lui a dardé un coup de
flèche. Voyez : **hipe**.

chipeti, amer.

chipe-okoyem binê² lao, il sent le vin.

chípichi-ira, le fiel.

chípíou, c'est un arbre dont le jus est si
amer qu'il a donné son nom à toutes les
amertumes ; et si les Sauvages manient
de son écorce, ils communiquent une si
grande amertume à tout ce qu'ils

touchent, qu'il leur est impossible de
s'en servir ; ils pilent de cette écorce,
expriment le jus, et en frottent ceux qui
ont les pians° ; c'est-à-dire la grosse
vérole, ce qui me fait croire qu'elle a
quelque vertu contre ce vilain mal.
chipikêtae hóman, ou **huéhue**
hipoucatekêtékê, venez abattre le
menu bois de mon jardin.

chipitagamayen, je change.

Lipitágama, un autre, lui-même.

Likía liem catou, chipitagamain
lomêti límoulou, il lui ressemble,
c'est la même humeur, il lui a
communiqué toutes ses mauvaises
qualités.

chirabicaeba bouïalloúmani, fends
ton jonc à faire des paniers. Ils le font si
adroitement qu'ils lèvent avec les
ongles la moelle du jonc, comme en
creusant. C'est aussi faire des entailles
afin de mieux équarrir une pièce de
bois, ou faire sauter les copeaux.

chirácae loárou, il l'a fendu, percé.

huéhue irácatekê ibónam, viens
me fendre du bois.

Manchiracátonti, cela ne se peut
percer.

chiraliceába, fais une entaille dans
l'arbre afin de mieux vider la coupe.

chirámainbae, fais-le revenir.

Toka tirámali, c'est son retour.

chiraráali, il est ensanglanté.

chirárain chirárain
cayeu ! ah mon Dieu ! il perd tout son
sang !

chiraónaboüi hómanü ibonem, faites
proprement mon lit.

chiríbae, perce-le avec un foret ; fais
un trou en terre avec un piquet.

chíri niénli, ou **nachiriguiénli**
noucómori, j'ai fait un trou, une
ouverture à ma calebasse.

Achiraglè, alène de cordonnier.
kachirigátitou ton cánabire²
iaouàheu, les vers de bois percent
bientôt un Navire ; cela est si vrai
aux Iles, que dans deux ans il faut
le redoubler, ou l'abandonner.

chiribouba, ou **chiricoüába**, fais
virer, tourner.

machíriboucánti, non.
tachíragonnê, le trou, le pertuis
que j'ai fait ; c'est aussi une
toupie.

chiribouçani, tourbillon de vent ;
l'ordinaire est une rencontre de deux
vents qui lèvent la poussière, et la font
tournoyer ; celui-là n'a pas grand effet ;
l'autre est le même que le puchot* qui
provient d'une nuée. Voyez : **alibiéni**. Il
lève de l'eau en mer en si grande
quantité, et souffle si rudement qu'il
renverse tout ce qu'il rencontre, même
les Navires, si les mâts ne rompent, ou
les voiles ne se déchirent. Quand il est
chassé sur la terre, il appuie si fort sur
les arbres, qu'il en déracine les uns,
rompt les autres, fracasse toutes les
branches, et élève en haut les feuilles, la
poussière, etc. La rafale n'est qu'une
simple bouffée de vent qui se précipite
avec tant d'impétuosité, que si elle
rencontre un navire, elle le fait plier le
côté (si elle est forte) ; les matelots s'en
donnent de garde, et sont toujours aux
écoutes, pour les larguer, s'il en est
nécessaire ; les Sauvages n'en font que
rire, et leurs pirogues° n'en plient pas le
côté, ni ne touchent point à leurs voiles,
mais tous ceux qui sont du côté qu'il
faut, contre-tiennent le vaisseau avec
leurs avirons en l'eau, et passent comme
un trait d'arbalète ; je n'ai point
reconnu qu'ils lui donnassent d'autre
nom que **bebête**.

chiríali nónum, la lune est toute

ronde, pour dire qu'elle est pleine.
chiribingae ali iábouli tarici
bouloúlle, le poignet me pique, me fait
mal pour avoir trop longtemps manié la
tille.

chiric², poussinière* ou pléiades. Les
Sauvages comptent les années par
poussinières.

ítienne chiric láo biráheu,
combien ton fils a-t-il de
poussinières* ? pour dire, a-t-il
d'années ?

bíama éni kia lichíriguinê láo,
il en a deux.

Touágo chiric líkíra, l'an passé.

chirícheti, il sent le pissat.

chiroboumaínti loubara, il prévoit
bien.

chiroboutae líatina, il m'a pris en
traître.

Kachiroboutaecoüátiti, c'est un
grand traître.

Lírobonnê huéyou toubara
conóboüi líte, quand le temps est
rouge à matin, ils lui chantent
injure : **ponat'acou-oué**, disent que
ce beau temps-là est traître, parce
qu'il cause de la pluie sur le soir.

chírománcaea láteca, il a retardé son
ouvrage.

chíropoémoin bánum néolam,
corrige mon discours.

chíropoemaínba béolã láocheem,
loue-le.

chíroubae, chírouyabáe, prends tout,
ramasse-le.

chírou-chírougouti nouágo, c'est
lorsque vous faites trembler un homme,
soit de peur en l'effrayant, soit de joie
en le chatouillant.

chítalícae nóa, je l'ai creusé.

huéhue ítalicakê, viens creuser
mon canot°, le vider.

Aoémboüe litálicali, *il est creusé.*

Katalicátiti, *il creuse bien, vide bien un canot°, le rogne bien.*

chiteboumeticaéarou nèboüic, *j'ai la cuisse raide.*

chitecámain, *hair.*

chitecamaincoüa nhanyem

nhaónicoüa, *ils s'entre-haïssent.*

chitémecay líanum, *ils ont fait grands amas de vivres.*

chítícae líatina, *il m'a épouvanté, effrayé.*

Nachítíem, *je pisse, j'urine.*

Oüachitineboüic kchène, *j'ai envie de pisser.*

Ichícoulou, *urine, pissat.*

chitímainbáe, *fais-le enivrer.*

chuétímali, *ivrognerie.*

caiman itimánliboüic kchène, *allons enivrer* la rivière.*

chitoüalémain-banna, *fais-m'en ressouvenir.*

chitoüalicáyanum, *ils les ont fait fuir dans les bois.*

chitoúcaboüi-biéni, *tu feras des copeaux, des ordures.*

choboútene lóali, *il lui a donné un coup du coin de son boutou°.*

choínba, *écache. Les Caraïbes° prennent des branches, ou bâtons de mahot°, qu'ils dépouillent de leur écorce qu'ils écachent avec un caillou, puis la coupent de la longueur de la main, et s'en servent au lieu d'étoupe, pour ficher dans les fentes de leurs canots° ; quelquefois ils y ajoutent de la gomme au lieu de poix, mais c'est assez rarement.*

Náchoinroyénli oüáigneu

nachoinroni, *j'écache du mahot°, ce que j'ai écaché.*

chonamoínhali, *il est enterré.*

Lonámouli ábou, *à son*

enterrement.

Lonámotobou, *sépulcre, cimetière.*

chon-bonále-báe, *prends tout.*

chómbae, nachonroyénli, chónhali, *fais tout, je le fais, tout est fait.*

Mánchonrónti, *il n'achève pas, ne fait pas tout.*

Nachouroni, *ce que j'ai achevé.*

Tachouracaóni, *achèvement.*

Achouracoüáhali, *il est achevé.*

choncómbae báe, *fais tout, dis tout, bois tout, etc.*

chougóati, *il fait tout, peut tout.*

choúba nioumóulougou, *baise-moi.*

Nachouóouroyénli, *je le baise.*

Achoüóourouni, *un baiser.*

choubácoüába, *saute.*

Lachoubaronné chaoüàcou, *le saut du crabier céleste ; quand l'horizon nous dérobe la vue de cette constellation, les Caraïbes° croient qu'elle saute, et se plonge en la mer pour sortir et paraître de l'autre côté.*

choúbaebáe, nachoubaeroyenli, *donne-le, je le donne.*

Annoúbapa nométi, *je n'en donne jamais.*

Linoúbali nóne, *c'est le présent qu'il m'a fait.*

Ioubátobou nharóman, *c'est la marque de l'obligation que je leur ai.*

choubáyoumati bacálla², *les cornes du panier sont comme enfoncées, au lieu qu'elles devraient pointer en dehors.*

chou-biéntina bíbapoüe, *je sèche d'ennui après toi.*

choubícoüati balánna, *la mer sautille, s'entre-choque.*

Lachoubíragonné balánna, *rencontre de marée.*

choúbirou, chouchoúbitou iouma,
*bouche pointue qui avance comme un
groin de porc.*

chouboucae báanna,

nachouboúcaeroyéni, *fais-lui le poil,
je le fais, je le tonds, je le rase.*

chouboutene loa, *il lui a poussé dans
le ventre le bout de son boutou°.*

chouboutoüibáe, *connais-le, avise sur
cela.*

Nachouboutoüiroyéni lóne, *je
lui conseille.*

chouboutoüi niem lone, *je lui donne
avis.*

Nachouboutoüironinü, *mon
conseil.*

Nhináaboutobou, *le lieu où on
tient le conseil.*

Inouboutouli binále, *mon vieux
sentiment, ma vieille connaissance.*

Kachouboutoüirátiti, *il connaît
bien, il donne de bons conseils, il
juge bien des choses.*

chouboutoüi niábonum, *j'y penserai,
j'aviserais.*

chou-chou², *un chien. Ceux des
Sauvages au commencement étaient
moyens, et avaient les oreilles dressées
comme les renards ; ils les élèvent à la
chasse du cochon, de l'agouti°, et du
lézard* ; ils ne nous pouvaient souffrir à
cause de nos habits, maintenant ils les
prennent, comme ils se rencontrent.*

chou-chouba boí, *suce ton crabe.*

*Leurs mets ordinaires sont les crabes,
ils les font cuire, et cassent en sorte
qu'en suçant ils tirent toute la viande.*

Nachouroyéni, *je le suce, c'est-
à-dire je le mange.*

Kachourátiti, *il suce bien, tire
bien, la chair de crabe en suçant.*

Kachourágouti caniche², *il suce
bien la canne de sucre. La canne*

*est le rafraîchissement ordinaire
des Iles ; quand on a soif on court
aux cannes, on la coupe de noeud
en noeud, on la mâche, on suce le
jus, puis on crache le reste ; ceux
qui ont rhume, les passent par-
dessus le feu, puis les mangent,
elles se trouvent plus savoureuses
et plus efficaces, pour faire pourrir
et cracher le rhume. Les Sauvages
les plument et pilent en un mortier,
puis les jettent dans un canari°
plein d'eau, et en font de bonne
boisson qu'ils prennent après
qu'elle a bien bouilli.*

Kachoulacátiti bóye², *voici la
plus hardie menterie des boyés° ;
lorsqu'ils sont appelés pour guérir
quelque fluxion qui est tombée sur
les genoux, ou autres jointures, ils
sucent le mal, et tirent, et attirent à
force de sucer (à ce qu'ils disent)
tantôt des pierres, d'autres fois des
bouts de flèches, des queues² de
raie, etc. qu'ils crachent ; et
inventent que c'est le dieu d'un tel
boyé, qui leur avait tiré cette
flèche, et donné ce mal, ce que le
patient croit bien fermement, et
tous les autres qui croient tenir
d'eux la guérison, et s'ils ont
quelque beau caloucouli°, il faut le
donner au boyé pour récompense
d'une invention si sotté, et si
grossière.*

chouchouman, *c'est un trident, ou une
flèche garnie de pointes, dont ils
dardent les écrevisses, ou autres
poissons.*

chouchouniénrou, ou

nanachouériénrou, *j'en prends avec
cet instrument.*

chouchoutou pitíouma, *ta barbe
piqué.*

chou-choutinoucouñni, *mon canot° prend l'eau par le devant, parce qu'étant trop chargé de bois par ce bout-là, il n'obéit pas à la vague.*

choucoüa nhánkia nhácabo nháonicouä, *ils se touchent en la main l'un l'autre.*

choucouïbae, ou **choucouïbae**, *éprouvé-le, essaye-le.*

Kachoucoüira-coüalaclee, *il le veut tenter.*

Lachoucoüicoüayénrou ouëlle, *il tente une femme pour la corrompre.*

lachoucoüironi, lácouli, *essai, épreuve.*

choucouäba nillíguini, **nachouécouriéñli**, *appâte mon enfant, mon animal.*

catába tébeci

nachoucourouñnina ? *que te donnerai-je pour ma nourriture ?*

Kachoucouáratí nône louágo lílirou, *il mène nourrit de sa chasse, de sa pêche, etc.*

choucoüébae, *conseillez-le.*

choucrê², *du sucre.*

chouévetou couliála², *le canot° fait eau, coule bas d'eau ; ici la seconde u [v] est consonante.*

manchoüeventou, *non fait.*

chougouba naríttani, noucómori, *rince mon verre, vide, cure ma calébase ; ils y mettent de l'eau et du sable, et la tournent jusqu'à ce que le sable l'ait nettoyé.*

nachouécouriéñrou, ou **chouécouriéñrou**, ou **náchouécouriéñrou**, *je rince ma bouche.*

chouécouriéñrou, ou **chouécouriéñrou**, **tírháim cáyou²**, *les oeufs lochent*.*

manchouécouriéñrou hómanum,

ne les lochez pas.*

choué-chouérou, *graisse qui pétille en brûlant.*

choukeba ouáigneu. *Voyez : choínba, écache l'écorce de mahot°.*

nachouécouriéñli, chouécouriéñli, *je le fais, il est fait.*

manchouécouriéñrou-kéñli, *il ne l'est pas encore.*

nachouécouriéñrou, *le bâton de mahot° dont j'ai écache l'écorce.*

chouécouriéñrou nouécouriéñrou, **chouécouriéñrou táhagátia bouécouriéñrou**, **bouécouriéñrou bouécouriéñrou**, *pourquoi trébuches-tu ? il ne fait pas trouble.*

Kachouécouriéñrou, *il choppe, il trébuche souvent.*

chouécouriéñrou ácat, áchouécouriéñrou, *le lit* est fait, il est hors du métier.*

chouécouriéñrou liém niouécouriéñrou, *les lèvres me pèlent.*

Kachouécouriéñrou pouéñli², *le Ravet° mue, change de peau.*

manchouécouriéñrou, *il ne mue pas.*

nachouécouriéñrou niári, *je défille mes babioles.*

chouécouriéñrou, *retire ce que tu as fourré² dans la couverture².*

chouécouriéñrou, *un pont.*

caíman ouécouriéñrou **téboüe táboucheem canáo²**, *allons engager des boises* sous la pirogue° pour la faire couler.*

achouécouriéñrou nhányë, *sont des pièces de bois qu'on met de travers en travers au milieu d'une rivière, ou l'une sur l'autre comme dans un pressoir.*

ácai chouécouriéñrou bóman, *n'as-tu rien à boire ?*

caíman ouécouriéñrou águata biné², *allons boire du vin.*

oüáchallaguátoni-ároukia, c'est
ce que nous avons bu, ou pompé.

choulaláketa tóa tiráheu, elle a sevré
son enfant.

chouláhali, il est sevré.

Tichoulaláli, c'est son chariot.

chouléletou noucouúnni, mon canot°
coule bas d'eau.

chouleméneti, il hait.

choulemécoüa, **achoulemétacoüa**

niem, ou **nachoulemétacayem lào**

óubao, je fais le tour de l'île.

Choulímáin, tourner, retourner.

Oulímálibouïc kêchéne, ou
caíman catállou oúlimac, allons
tourner la tortue.

choulítacaba, fais de l'huile. Voyez :
achoulítaca.

Cat'ítiem tachouúlica-óni ?

comment fait-on l'huile ?

choulou-chouloúbae, secoue-le dans
son hamac° par les gros rabans.

chouloucoüa oüámanum huibírani²
éboüe², redressons, affermissons notre
mât.

chouloukêtaba, **chouloucoüába**,
étends, raidis, redresse.

chouloúcae oüamam,

nachouloucaeroyénli, **chouloútae**,

ou **chouloucaeali**, étendons une
planche et l'attachons au long du
Canot° ; je le fais, cela est fait.

chouloúfbae, avertis-le.

Nachouloúiroyénnli,

nachouloúitacayénli,

nachouloúitacábali, je l'avertis,
je l'avertirai.

Oulouli, avertissement.

Ouloutabou, signal.

Chouloúmanum, palma-christi². Les
Nègres esclaves font de l'huile de sa
graine, pour faire mourir leurs poux, ou

pour s'en préserver s'ils n'en ont point.
chouloulôhali iroógne, la rosée
tombe.

choulou-chouloutou tóna, l'eau de la
rivière flue, coule.

Lichouólougonnê tóna, le courant
de la rivière.

Manchouólou-choulóntou

acoúlou, une mare ne coule pas.

Lachouólougoutacle, un canal
d'eau, le lit de la rivière, le bassin
d'une fontaine.

chounêti, ou **chouéneti**, il est léger.

chouroúába, refais-toi, répare tes
forces.

Nachouroúátouyem,

manchouroúátoni-kéftina, je
reprends mon embonpoint, je ne
suis pas encore bien remis.

Nachouroúátoni, embonpoint.

Bachouroúatacoúatútibou, tu te
refais bien, fortifies bien.

Tachouroúátaca ekeleou,

balliem, **aúti oúallápána**

óubanna, le remède des Sauvages
pour se garantir de la fièvre, c'est
l'herbe nommée **balliem**, qui a une
odeur puante et bien forte, et les
feuilles de gros cachimas°.

chouroúcouli, rocou° qui n'est pas
détrempe dans l'huile.

chourou miénrou táo chouchoúman,
je darde, j'embroche du petit poisson
avec la flèche garnie de pointes pour
servir d'appât.

chouroúbae, trempe-le.

Nachourouroyénli, ou **choúra**
niénli láo, je le trempe.

Nachourouni, ce que j'ai trempé.

chouroúyaoüa, sonnette, grelot.

choutáboüi lóa, il l'a fait périr.

Voyez : **noutátea**.

choutácae lóa, il lui a donné un mal par sort.

choutoucae niénli, je le nourris, je l'appâte.

choutoufba, arrête, retiens, choisis ce que tu veux.

choutouïbonále lánnum, il a tout retenu.

Nachoutouïroyénli, je le retiens.

Nachoutouïrouni, nótouli, ce que j'ai choisi, retenu.

chuéba, nachuèroyem,

nachuécayem, crache, je crache.

Nachuéroni, crachat.

Bachiaán, nos Sauvages réservent toujours en buvant la dernière gorgée de vin qu'ils poussent dehors, pendant que les autres crient : **ah bachiaán**.

Nachuekêbátibou aickeù, je te frapperai avec ma serpe, ou avec mon coutelas. Voyez : **chéncouïa**.

CL

CLétina, je veux

Ao cléé, ou coulée panírie, je veux que tu le fasses.

clitañba nichíguini, tire-moi une chique°.

CO

COaca, à la fin du verbe veut dire : point pour tout, comme **Aónegapa cóaca**, je n'ai point dormi du tout, ou pour tout.

coáikê, petit coui° à puiser du ouïcou° ;

ce sont les verres de par delà.

cóannê, c'est un gros oiseau de terre ferme, qui a la tête pelée, qui enlève des enfants tout entiers dont il fait curée.

cóbiri, une Orphie, ou bécasse de mer ; elles sont assez connues par deçà.

cohéba titoula oyémoe, écale* un crabe, lève son écale*, ou lève une serrure, etc.

coé-coe liém, porc qui grogne.

Lacoesséroni, grognement de pourceau.

Inále coéram niém naónicoüa, je croyais que cela fût vrai.

cóeti iouma, grosses lèvres rebordées comme d'un Maure, lippe.

cógouyou, mouche* luisante. J'en ai vu par deçà de semblables, qu'on appelle des maréchaux, mais elles sont plus petites, et n'ont que leurs deux yeux naturels, au lieu que les autres en ont encore comme deux autres qui jettent cette lumière, qu'elles font paraître encore quelquefois sous leurs ventres ; mais celle-ci ne leur est pas ordinaire. Elles ne paraissent guère que la nuit ; éventant un tison en l'air, elles ne manquaient de courir au feu, et en ayant attrapé une, je m'en servais pour dire mon office, et pour faire ma lecture, après lesquels je lui donnais son congé. J'en ai gardées néanmoins plus d'un mois dans une fiole, où elles moururent perdant leurs lumières avec leurs vies.

cognále, hier.

cognéerou báó, tacógnétou, il est nuit.

cognéne-cognénetou, taillant* détrempé et qui rebouche*.

coíbae, nacoïroyénli, jette-le, je le jette.

Nacoïroni, ce que j'ai jeté.

coïlele, c'est un lézard d'un beau vert doré, et luisant, que quelques-uns ont nommé brochet de terre, **Acacámoulou**, est laid, noir et tacheté de jaune, et a un cri gros, et peu agréable ; c'est celui qui est appelé **máboya**².

Cóina, c'est la suie qui fait la gomme d'élémie* brûlée sous un canari°, ou autre pot de terre, auquel elle s'attache, d'où ils la font tomber avec une plume. C'est le plus beau noir qu'on puisse trouver ; les garçons et les filles en réservent dans des petites calebasses pour se barbouiller lorsqu'ils vont aux festins ; car après avoir bien lavé et essuyé leurs faces ils trempent un pinceau dedans et appliquent des traits fort délicats au-dessus des sourcils, le long des paupières ; les autres se font des moustaches à l'espagnole qui se retroussent sur les joues et font une infinité de tours et contours, et mille autres figures qui les font méconnaître de ceux qui s'y trouvent ; ils ont un miroir exprès devant leurs yeux pour se faire une figure plaisante et plus grotesque.

coinchiri, oiselet.

coinkê², porc* naturel de la terre ferme, qui a un soupirail sur le dos, par lequel il respire, comme par l'ordinaire qu'il a commun avec tous les autres.

cólibibáe, tords.

acólibita, **naolibitiénrou** iouli, tordre, je tords du pétun° ; aux Iles on dit : je torque du pétun.

colíchoüabáe, embrasse-le.

comáca², arbre appelé par les français fromage d'hollande, parce que la hache y entre comme dans du fromage ; il est aisé à travailler ; les Sauvages le creusent, et en font des petits canots°, soit pour grager*, soit pour aller en quelque lieu voisin. Il pourrit

incontinent contre terre, quoiqu'il trempe en l'eau ; il dure assez longtemps si vous le retirez et le mettez à sec.

comaincoüa nhányem nhaónicoüá, ils s'entre-donnent la chasse.

comátí², c'est un arbre dont les Sauvages lèvent et grattent la seconde écorce, dont ils expriment le jus qu'ils mêlent avec un peu d'eau afin de le détremper et de s'en pouvoir servir, ils l'appellent (ainsi préparé)

noucoumátiri.

acomática niábou, lorsque leur oualloman° est préparé, pour faire leurs beaux paniers, ils lient les bâtons droit au milieu, passent ce jus gommeux sur la moitié, sur laquelle incontinent après ils appliquent ce beau noir, sur lequel étant sec, ils repassent encore une fois ce jus qui le rend beau, luisant et si tenace, qu'à moins de le ratisser, il ne s'efface pas ; c'est la signification de ce mot caraïbe°.

cómcom-bonále, il est tombé raide mort sur la place.

comólali, fumée.

toucoumóulanum nónum,

balánna, la poussière de la terre, le poudrin de la mer.

nacomolacayem iouli, je prends du tabac° en fumée.

acomólacoüa liem

lichirocoucheem, il rend la fumée du tabac° par le nez.

mácomolacatítina, je ne puis prendre de pétun° en fumée.

comoláliti, ou **Kacomolátiti ouátou**, le feu fait bien de la fumée.

cómori, aux Iles on dit : calebasse ; le dictionnaire dit ici : calabasse².

Kacómori liem, il en porte une.

comócoali, comóhali, tacomoriéni,
ou **tacomochienli,** *il est consommé, il se consomme.*

tacomóchoni, *consommation.*

macómòchonêti, *il ne se consomme pas.*

Kacomochátiti, *il se consomme bien.*

commocaéba, ou commótaba

oüécou, *brassé du ouicou° ; c'est pétrir et démêler la cassave° dans l'eau.*

commótiri, *ce mot signifie : les poux² de bois, et leur réceptacle, qui est une motte attachée contre un arbre, ou ailleurs, dont la grosseur égale celle d'un boisseau, plus ou moins, mais j'en ignore la matière, car je ne sais si elle est produite par ces animaux ou s'ils la tirent de la terre ; je me persuade néanmoins que ces animaux la produisent ; elle brûle quand elle est sèche, et fait un feu qui n'est pas ardent ; les Sauvages en entourent, et remplissent leurs canaris°, y mêlant un peu de bois pourri, et sec parmi ; elles n'ont point d'autres fourneaux que cela. Le feu y étant mis ils cuisent quasi sans risque, parce que le feu n'est pas trop vif ; on les nomme tête de nègres. Je ne dis rien du dedans, c'est un dédale ; quant aux animaux qui la bâtissent, ils approchent plus de la figure des poux que des fourmis (quoique d'autres les appellent fourmis et fourmilière de bois), et en effet ils sont blancs, tendres, et un délicat morceau pour les poussins ; ils ne laissent pas néanmoins que d'avoir un bec si affilé et si aigu qu'il n'y a bois sec où il s'attache qui ne ressente ses morsures ; ils ne se logent pas seulement dans les bois, mais encore ils se nichent dans les maisons où ils rongent quelquefois les extrémités des soliveaux qui tombent enfin (comme*

je l'ai vu) ; s'ils trouvent entrée dans un coffre ils y rongent et pourrissent, et le coffre, et ce qui est dedans, ce qui oblige les habitants de rompre leurs traces avec du coton qui les embarrasse ; les ailes enfin leur viennent, et voulant voltiger et quitter leur demeure, ils trouvent en l'air leur ruine.*

conámi², *c'est une herbe qui vient dans les jardins quelquefois si abondamment qu'elle les gâte. On l'écache sur une roche, puis on la frotte dans l'eau dormante, et les poissons qui la sentent, sautillent même hors de l'eau, puis meurent et après on les prend, et on les mange, sans qu'on en reçoive aucune incommodité. Quand les Sauvages ont faim et que la mer est tempétueuse ils disent : **caïman oüácónara tóna,** allons enivrer* la rivière ; les anguilles y sont attrapées comme les autres.*

conáchia, ou aconároutium, *sont les poissons qu'on prend en cette pêche.*

imainali aconakê, *viens m'aider à sarcler le **conàni [conámi²]** de mon jardin.*

connédressê², *de la tuile.*

conóboüi, *pluie.*

conobocóati, *il pleut.*

conóboüi líte, *voici venir la pluie.*

conólíma, *peloton de fil.*

cottabae, nacottacayenli, cottáhali, *brûle-le, je le brûle, il est brûlé.*

Kacottacouátiti, *il brûle bien.*

tacottácani, *brûlure, ou ce qu'on a brûlé.*

tacótoni balánna, *varech, tout ce que la mer jette sur le rivage.*

cottanomainti, ou cottanummeti none, *il me déplaît.*

cottaracoüa lóali, *il l'a fendu en deux.*

cottémeti nóne, *il me fait pitié.*

acottèmecoüa liem, il fait pitié.
kacotemetátiti, ou **tinhacati licotémeni**, il est grandement pitoyable.

tacottèmètaca-oni, miséricorde, pitié.

coyenli bao, il est nuit.

coyenhóni, au soir.

coyentic nao, jusques au soir.

coyenlou nhankia, ils sont venus tard. C'est une raillerie, comme quand nous disons : *pro absentibus ossa*.

cóyere, grand et gros bâton pointu, qui sert de houe aux Sauvages.

coüa, crabe blanc de terre ferme qui a du poil.

coüá, joint au nom veut dire : propre, comme **káyaniali tiraheúcoüa**, il a épousé sa propre fille ; joint au verbe, il signifie : *mé, te, etc.*, comme **arámêtacoüa niém**, je me cache, si vous dites : **arámêtacoüa niénli**, c'est-à-dire c'est moi-même qui l'ai caché. Les numéraux en font un verbe auxiliaire, comme **eloüa couáyem**, ils sont trois, **oucoucabo apourcoüáyem**, ils sont cinq.

coüabicáli, crabe mou.

Al coüaboutou, j'ai envie de boire.

couáheu, (les quatre premières lettres ne font qu'une syllabe comme **toüaléba**) c'est un arbre qui porte un fruit gros comme le pouce, mais rond, dont la peau est semblable à celle du gland lorsqu'il est jaune et mûr ; en ayant amassés ils les font cuire en les roulant sur une platine chaude, pour les faire écaler*, puis ils les mettent dans un panier, et les exposent dans le bois à l'humidité, et à la pluie, pour les faire pourrir ; étant pourris ils les pétrissent comme de la pâte sur une planche faite

pour cela, puis ils les exposent au Soleil qui en fait distiller l'huile, qui est extrêmement chaude, et après qu'ils en ont tiré ce qu'ils ont pu, ils les mettent sous une presse pour en tirer le reste.

coüáicou, flux de sang.

couáicou-betina, **bebátina**, j'ai le flux de sang, je l'aurai.

coüákia, ou

ámanle, **likia coüakia**, c'est lui ou toi.

likia coüákia néneboüi coüákia nóne, c'est le premier que j'ai aperçu.

amoincoüákia arikiénli, quelqu'un l'a vu.

coüáliouá, la mort.

nhankia couálou nhanyem, ils sont semblables, ou sont les mêmes.

coüáma, **noucoüámain**, plumache. Ce sont les longues plumes de la queue d'ará, ou l'unique du fétu-en-queue*, qu'ils plantent sur le bout des cheveux liés ; on le prend aussi pour un peigne de France.

coüáttá², espèce de singe.

coüatic, point. Voici un mot qui m'a bien donné le martel en tête, j'ai bien ressué pour l'apprendre ; vous l'entendrez mieux par les phrases suivantes qu'avec d'autres termes.

ámouti niá boulic bône coüatic, oh ! je ne te l'ai point dit.

nioúoulicoubae, **niá éleboüe coüatic**, **irheú**

chouboutoüicoüáya niénroukia, j'avais dit mal à propos, et précipitamment que je m'en irais pas, mais je veux aviser plus sérieusement.

likia coüatickê, il raille, il ment, il dit cela contre sa pensée.

cáte mhem coüatic noróman,

catába couïatic iakérana ?

qu'est-ce que j'en ferais ? qu'est-ce que j'irais faire là ?

catliem couïatic ? *qu'est-ce qu'il veut dire ? il n'en sait rien : c'est comme pour faire connaître l'indignation, et le mépris qu'on fait de ceci, ou cela.*

coubacouïabae, nacoubachienrou ou nacoubachagoyenrou, *partage-le, je le partage.*

lacoûbacouïachágoni, *partage ; c'est aussi le bord de la terre que la rivière a miné.*

coubae, *joint au verbe signifie : tout à fait.*

nioutouli-coubae, *je m'en vais tout à fait.*

nhioutoulicoubae, *ils s'en sont tous allés.*

coubóti, *il a une grande force, une grande vertu.*

loucoubóni, loucouboágoni, *force, vertu, efficace, puissance.*

coubouchoúnacou, *ou*

lecouchounoucou, *caraiibe° qui réside en une Ile voisine.*

couchába fouli, *éjambe du tabac° ; c'est séparer la feuille de sa tige, et la grosse côte de sa feuille pour le tordre.*

nacouchároni, *le pétun° que j'ai éjambé.*

nacoucharoyem bacalla², *c'est envelopper un panier de la feuille de chibou°, et le lier, afin qu'il ne se défasse en travaillant.*

couchacouába ouállóman², *c'est teiller l'oualloman°, et le fendre, en sorte qu'avec l'ongle en même temps on lève la moelle ; c'est aussi faire une entaille pour mieux sauter les copeaux.*

coucha-couchati, oualloman², *le jonc s'effile en le teillant, le bois s'éclate en*

le fendant.

couchalárou, ou tacouchécae-arou, *il est humide.*

couchalacouátiti, *il humecte bien.*

toucouchálani, *ce qui est humide.*

toucouchálaca-oni, *humidité.*

couchéue², *du rocou°.*

Kicoucheuéréti, *il a du rocou°.*

couchigné², *couteau.*

Kecouchigne-bae, *donne-m'en un.*

Kacouchíntina-kia, *j'en ai un.*

coucheüeleímon², *un verrat.*

couchíboulou², *écureuil ; il n'y en a qu'en terre ferme.*

couchou. *Voyez : namain, ignames.*

couchou-couchou tiém tíli ánlí, *le chien caresse avec sa queue, bat de la queue.*

nacouchoú cayem coulírou² ou coulíchaoua. *Voyez en la page 38. Je pêche de ces espèces de poisson.*

Kacouchoucátiti coulírou, *il pêche bien du coulírou°. Les caraïbes° font une ligne de pite aussi déliée qu'un fil, au bout de laquelle ils attachent un hameçon d'étain, l'autre bout à une verge ; ils ne font que la jeter et traîner un peu, puis la tirent, et la rejettent incontinent ; ils en tirent souvent, quoique l'hameçon ne soit point appâté ; ces poissons étant poursuivis en Mer des gros, pour éviter leurs dents sautent souvent sur le sable, où les mauves, oiseaux de mer, les recueillent bien vite ; les autres se rangent le plus qu'ils peuvent le long du rivage, et c'est là où les Caraïbes les demandent, tant qu'ils en voient, ils ne se lassent point de pêcher, quoique le Soleil soit bien*

ardent, tant ils en sont friands.
couchoubae, nacoucouchououbali,
corrige-le, je le corrigerai.

couchou nóa hípe² touagó-barou
cheem huéhue, *j'ai abattu ma flèche*
qui était demeurée sur l'arbre.

Innócate liénli biráheu ácabo
mancoucharácouati haman, *ton*
fil sera malicieux, si tu ne le
corriges.

couçiri², *tamarin°.* *Voyez :*
cahouánama.

coucouta huirámain, coucoubarou
huiouábouli, *nous n'arriverons qu'à la*
nuit.

couïri, *assaisonnement.*

Kecouïriti tomáli², *le pot est*
assaisonné.

coulábae bourocou, *pends-le à ton*
col.

nacoulachoyenli,
nacoularoyenli, *je le fais.*

Nacouláchoni iébeti, *le remède*
que j'ai attaché, pendu à mon col.

cáte coula-coulábali ? *qui est-ce qui*
taboure là ?*

Kacoulácatiti, *il taboure* bien*
fort.

Tacoulácani, *tabourement*, bruit,*
tintamarre.

coula-coulayaca nanyě, *ces oeufs-là*
lochent.*

couláele, *araignée à grands pieds, et*
petit ventre.

coulálaba, *joue-toi, divertis-toi.*

Nacoulálayem, *ou*
nacoulálaroyem lóman, *je joue*
avec lui.

Mancoulalánêti, *non fait.*

Nacouílaloni, *ce que j'ai joué.*

Nacouílalagle, *mon jouet, mon jeu.*

coulállacoüia níem, *je m'amuse.*

coulállacoüia ionna couáya
tahagatia ? *hé, pourquoi s'amuse-t-*
elle ?

Nacoulállagonnê, *amusoire.*

coulaliómbou. *Voyez à la page 38.*

couáo, *perroquet.* *Voyez à la page 14.*

couáoüia², *c'est une plante pareille à*
l'Ananas° qui fournit de chanvre aux
Sauvages ; elle a un fruit (quoique bien
plus petit) tout pareil à l'Ananas ; plus
il est gros, moins le chanvre est bon ; sa
feuille est plus lissée, qui n'a qu'un
piqueron au bout. *Voyez à la page 66.*

coulamáti bibien, *ton remède a une*
grande vertu, guérit d'un tel mal.

Icoulamápati, *non fait.*

Iñicoulámali, *sa force, sa vertu,*
propriété.

coulanáali nichali, *mon jardin est net.*

Nácoulanakêtiénli, *je le nettoie.*

coulanakêtaba nariágoni, *corrige*
mes discours, redresse mes paroles.

sanyánti nacoulanátoni, *je ne le*
puis pas.

coulánatou mónha, *plat pays, droit,*
uni.

Mancoulanónnêtou, *non uni.*

coulána ocóati, *ou okáli,* *il fait beau*
temps, clair, serein.

Loucouláloni, *lumière.*

Tacoulána-okátoni, *sérénité.*

Tacoulántaconné émhě

huihuíchirou, *cet oiseau dénonce*
le beau temps.

coulánabou, *homme rassis.*

coulanaboutaya, *il n'est pas gâté de*
vin, il a le jugement entier.

couáo, *perroquet de terre ferme.*

couláoüaheu, *bois de rose ; il sent bon,*
et pourtant il se travaille bien.

couláya, *Pierre noire propre à*
marquer.

áo-coulee, ou cléé, je veux.
coulecoületi, viande qui commence à se corrompre ; c'est aussi une vieille patate° moitié* de bois.
couléhuéc, jeune perroquet.
couléhueyou, pierre à feu.
couüli, un coin du dedans de la maison.
couliála², canot°.

Kacouliánêtina, j'en ai un.
couliénca bouca ? [couliénca bouca !], va piller des matoutous°, des paniers, etc. à l'elétouïac.

Nacouliencayem, j'en pille.
nacouliéncani, ce que j'ai pillé.
couliali, il a marqué.

Kácoulitibabaïchagonnê libouc, les coups de verges sont bien marqués sur ses cuisses.

Kacoulitácatou cáyou², une poule qui gratte bien.

acoulitacouàrou, elle gratte.

coulji, souris.

coulicouáanum, ils sont assemblés.

ácoulilitakéüli, le roseau est encore vert, il n'a pas encore poussé sa flèche.

coulitalik-báé nichiguini, tire ma chique° en la pressant.

coulitáni-ali, il est midi, le Soleil est sur notre zénith, de pic.

mancoulitáni-kéüli, annêteugáali

lacoulitàroni, il n'est pas encore midi, mais il ne s'en faut guère.

couloubi², esprit malin.

couloubichoulou. Voyez : carrouára, carratas°.

couloubíni, le fond de l'eau.

couloucaé, gomme d'élémie* ; faites une entaille dans l'arbre chibou°, le lendemain vous trouverez cette gomme qui en distillera abondamment ; les Sauvages s'en servent pour goudronner

leurs pirogues°, et en font ce beau noir qu'on appelle cóina.

couloulou, ou cólolo liém, ou coulouloucouáli emétali, le rocher éboule, renverse.

Tacouloulouóni tóna, les bois et les montagnes attirant les nuées, reçoivent les pluies qui y tombent avec abondance, qui se voient à l'oeil au subit débordement des rivières, qui se fait avec tant d'impétuosité qu'il entraîne des roches d'une prodigieuse grosseur. J'ai vu dans un ouragan le lit de notre rivière de la basse terre changé à cause de la multitude des roches que l'eau entraînait dont le tintamarre fut si grand, que quoique les éclats du tonnerre fussent horribles, jamais je n'en ouïs un seul, le bruit de la rivière emportant le dessus, ce que j'aurais peine de croire l'entendant dire à un autre, si je ne l'avais vu et ouï moi-même ; pour marque de ce que je dis, vous voyez trois furieuses roches qui sortent hors de l'eau en forme de trépied dans la même rivière, et une quatrième plus grosse et plus longue qu'une pipe pointée dessus par l'effort de l'eau ; ceux de ce temps-là l'ont vu comme moi ; la rivière dans d'autres ouragans a entraîné les roches, rétabli son lit où il était auparavant ; mais elle n'a ébranlé celles-ci, c'est ainsi que les Sauvages nomment ce bouleversement de roches.

háac couloulouia, viens te laisser couler, glisser sur une planche.
acoulouloüa okóatou noulácaé, mon ventre crie.

couloumon². Voyez : ouüfao, c'est une

constellation.

coulouïenecónti, homme qui ne s'est jamais marié.

couloúra², bois creux qui a quantité de racines qui naissent du corps de l'arbre, qui retombent en terre, et en la mer même, et ne laissent pas d'y prendre nourriture. Les Sauvages en coupent, les vident, et en font des flûtes qu'ils appellent du même nom.

coúra-coura, ride.

Kacóúra-couráli, il est ridé.

courába, ce mot se dit pour boire des choses liquides, et pour manger des fruits.

courakétayembáe birháeu, allaite ton enfant, donne-lui la mamelle.

couráli, sont les brisants, et grosses vagues qui se lèvent sur les basses.

coúrara, clos de palissade.

Kacóúrara hómanhoüa, ou

Kachoulemétaca hómanhoüa

táo oüácourarátoni oüáo

nhoáriá huétou, fermez-nous,

entourez-nous de palis, ou

palissades, crainte de nos ennemis.

couroüábae, ou **courúbae**, touche-le, tête-le.

mancourouácaba,

mancóuroüacouakébánna, ne

touche pas, ne me touche pas.

couroúbouhouca, **bácourouca**, va sarcler, sarcler.

nácouroucayem, **nácouroucani**,

je sarcle, ce que j'ai sarclé.

nácouroucába icháli, **macóúba**,

ichóúlou, je vais sarcler mon

jardin, prendre des têtards, des

écrevisses ; on les prend à tâtons sous des roches.

acouroucaárou máina,

mácouroucantou, le jardin est sarclé, non fait.

nacourágle, main droite, parce qu'on sarcle principalement avec elle.

coúrritou, Ours marin ; les autres l'appellent loup marin ; il est gros, et long, poilu, a quatre pattes, vient dormir sur le sable, et se dresse contre vous sur ses deux pattes de derrière, frappez-le d'un bâton sur le mufler, vous le tuez. On en fait de l'huile.

coutouroúbae, **coutouroúcouábáe** **nácoutourouchoyénli**, ronge-le, partage-le, je le fais.

coutourougouta tiénli emétali

toromã balánna, la mer sape, mine, ronge le pied de la falaise ; rongé, miné, etc.

couyáli, ara° de terre ferme.

couyaleíri, herbe à faire mourir les poux.

CR

C **Rába cráli nichic**, lie ma tête, pour dire : lie mes cheveux ; elle est liée.

nacrágoyem, **nácriem**, je lie.

cracoátina iépoüe. Voyez :

iepouliátina, j'ai le coup de barre.

Kacrácoati, il lie bien.

tákerágonê, noeud.

nakercátina, mon lien.

nitibouri áKerca, ruban à lier les cheveux.

takergóagle, entraves, fers aux pieds, ou autres inventions à lier.

crábou², fer.

Kacrábouti, il a du fer.

crácrati, cassant, qui craque.

cré.creti aouáchel, les fourmis rouges

mordent bien fort.

crelíali, il l'a mordu.

crécoüia nhányem nhára

nhaónicoüia, ils s'entre-mordent leur propre peau.

macrecátiba, ne mords pas.

Kácrecati lílirou áni, le chien mange ce qu'il prend.

DI

D**imíttira**, c'est une herbe dont les feuilles vous coupent, si vous ne vous en donnez de garde ; le tuyau est creux, ils en font des sarbacanes, et des canonniers à l'eau.

DL

D**Leu éma iakéra**, il n'y a point de chemin là.

Ikira dleüya, il n'y est plus.

dleubátibou nóari, tu ne seras plus avec moi.

Voilà tout ce que j'ai trouvé de **d**, et à vrai dire il se peut faire qu'il n'y en ait point du tout, et qu'ils disent **timíttira**, **oüalatli** où j'ai écrit **oüaladli**² ; pour **dleuti**, la plupart disent **leuti**, mais cet **l** se forme par le bout de la langue engagée entre les dents.

EB

E ajouté à la fin du verbe signifie : le pronom **le**, comme **érébae**, prends-le, ou **allíreba narícae**, je le verrai tantôt.

ébechet. Voyez : **fbichet** à la page 12.

Il y en a pour passer l'ouicou° qui sont serrés, il y en a pour passer la farine de manioc° dont les trous sont carrés, mais pas si longs de moitié que ceux d'un crible. Les Sauvages les font avec l'oualloman° ; il y en a des ronds et des carrés, les derniers sont les plus commodes à cause qu'ils sont montés sur des bâtons en carré qui les soutiennent.

ebechoúhali, il est formé, conçu.

ebechoüágoni, conception.

mebéchouni-kíouia nhâyem, ils ne sont pas encore conçus.

mébechoüatíü tébou

oüekêliem, les hommes ne deviennent pas pierres. Nos Sauvages n'ont jamais ouï parler de Pythagore, et néanmoins ils semblent imbus de sa métémpsycose.

ébeci, ebémali, marchandise, traite*, négociation.

cáte bebecítinayem,

bebemátoyem, báoríem ? quelle traite* fais-tu ? quelle marchandise apportes-tu ?

mebecítina-tína, ou ebemátina, je ne fais aucun négoce, je n'ai point de traite*.

chalée nóa tébeci nebemátobou, j'ai rapporté de la traite* pour ma marchandise.

cáte tébeci cléem lorómalam ? que te veut-il donner pour cela ?

cáte tebécíem bóne ? que t'en présente-t-il ?

ro bíá mhem couátic

mebecítou ? est-ce que tu me le veux donner gratuitement ?

Kebecíkêta bóarou, tu l'as vendu, traité.

ébecicoüa, otage.

bébecicoüa nóba yéte, je
demeurerai ici avec-toi en otage.

ébecoüati libónhali, il est homme fait.

ebeétibou ? en as-tu assez ?

ébe-árou-kia, oui.

ebeérou nacamichen², ma robe est
vieille, usée.

mebeeni.keirou, elle ne l'est pas
encore.

mebeetitou, il ne s'use pas.

ebelécati, ou **ebelecaýení nánichi loária**, le coeur me bat, palpite de peur que j'ai de lui.

ebelekéteti, la tête lui bat, il a mal à la tête d'avoir trop bu.

ebelékétatou nouágo, je tremble.

catába clec lébémali ? quel
paiement voudra-t-il ?

ebemápati nabouyoumátobo

loróman, il ne m'a pas payé de ce qu'il m'a fait faire.

Kebematoali noroman, je l'ai
acheté, je l'ai payé.

Ebéne, yebéni : Les Caraïbes^o ne font point profession des arts libéraux ni mécaniques, ils n'en savent pas même les noms ; et s'ils ne laissent pas de les pratiquer autant que la nature leur en donne de connaissance, et que la nécessité le requiert, ils ignorent l'usage d'ouvrir la veine, et ils ne laissent pas dans le besoin, de se tirer du sang ; l'instrument dont ils se servent, n'est ni lancette, ni bistouri, ils n'en piquent point la veine, ni n'en font point de profondes incisions, mais en effleurent légèrement la peau comme s'ils l'égratignaient, et néanmoins ils l'appellent lancette. Voici comme ils la forgent : ils prennent l'os de la cuisse d'un Agouti^o, lui arrachent une de ses grandes dents qu'ils enchâssent, et font

passer par l'un des bouts de l'os, l'arrêtent avec du fil de coton, l'aiguisent, puis la tenant par l'autre bout appuient sur la chair légèrement et font des balafres, ou comme des égratignures, et raclent le sang avec une paille d'oualloman^o.

Ioubénene, ou **Inebenébouli**, c'est celui qui les incise dans leurs festins, et qui passe comme pour leur parrain.

Nebèneni. Voyez : **Eletoüácati**.

Ebenébou, **nebeneboulou**, petits rabans. Voyez : **Ebou**.

Ebéni, ou **Ebeinté**, marée ; il se prend aussi pour les vagues.

Nianketácoüati lebéni, la marée n'est plus si forte, la vague s'abaisse.

Ebénnétou. Voyez : **chebéneboüi**.

èbeti, íebeti, remède, mon remède. Nos Sauvages ont au col quelquefois des fraises de petites Calebasses longues et grosses comme le pouce, pleines de chair de mansfenix*, d'autres fois, ils ont des peaux de caïcouchi^o, des griffes d'oiseaux de rapines, et d'autres choses semblables, qu'ils portent comme reliques, particulièrement aux festins, et hors des festins ; ils en ont toujours quelqu'une attachée à leur col ; je ne sais si c'est par superstition, ou pour se préserver de sort, ou de mal, ou dans l'espérance de devenir vaillant, mais il y a apparence que c'est pour tous ces motifs, et spécialement pour les deux derniers.

Tiébetitína, j'ai tels remèdes.

Ebétiouman², la ceinture d'orion, les trois Rois ; c'est une constellation.

Ebibiénti, tendre.

ébou, ibónem, lit*, mon lit. Les Sauvages coupent quatre grosses pièces de bois rondes et lissées, desquelles ils

en penchent et attachent deux contre les filières* de la case, pendant que les deux autres sont fortement attachées par le travers desdites pièces, l'une en haut et l'autre en bas à proportion de la grandeur du lit, autour desquelles les femmes arrangent leur fil de coton, qu'elles manient bien, mais elles ne s'y empressent pas beaucoup ; elles laissent un demi-pied des deux extrémités sans tisser, qu'elles divisent par petits paquets dans lesquels elles attachent une petite corde, qui est celle qu'on appelle **ébenebou**, puis à la longueur du bras, la plient et repassent par un autre paquet, la plient derechef et multiplient jusqu'au dernier paquet, et au plis d'en haut, font passer une plus grosse corde qui est celle avec laquelle on les suspend en quelque part qu'on se rencontre, pour se garantir des serpents, fourmis, et autres bestioles nuisibles ; les Sauvages font du feu dessous les nuits, pour se défendre contre les maringouïns°, et contre la fraîcheur. J'ai vu des nôtres qui mettent des matelas dedans et s'y couchent à la Française, toujours en longueur à la différence des Caraïbes° qui s'y couchent en travers, et se servent de moitié de la largeur pour s'en faire une couverture.

Tibounentina, j'ai un lit*.

Ibounemetina, ou

ibounoupatina, je n'en ai point.

éboüe, ordinaire.

l'éboüe enroukia, c'est sa coutume.

mihuénte éboüe coiätina, je ne songe pas ordinairement la nuit.

Nouboute éboüe, ma nourriture ordinaire.

cháboüitiátæ lichíbou, hebe-in, ou **éboüe touíbali táboulouboüe**

lichíbou ouágo, elle le noircit au visage d'où vient que le Génipa^{2o} y est toujours resté.

Teboüe², charrette, chariot, carrosse, cheval, même les bûches sur lesquelles ils font glisser leurs canots°, d'où vient que la grande ourse que nous appelons chariot, ils l'appellent le canot du crabier, et ce que nous appelons roues, ils les appellent des bûches sur lesquelles ils font rouler le Canot de leur prétendu **Iáboura²**.

Léboüe Houël, **cabáyo²**, **nhéboüe callinago² nhácouni**, le carrosse, la monture de Mr. Houël, c'est son cheval, (disaient-ils de Mr. notre gouverneur), celui des Sauvages, c'est leur canot^{2o}.

Keboüe, ou **kebounaim okáli**, il a grand vent, un bon chariot, un canot° qui vole à la voile.

Eboüepati², il n'a point de femme.

Kebouebali² naráoüani, ma hache sera bien amanchée.

ouábirani éboüé², nos mâts.

Naticone éboué², le bâton d'une ligne.

Teboüenne bacälla², l'échelle² du panier.

Neboüétoni árou nougouútti, j'ai des cors aux pieds. Voyez à la page 46.

Eboüic², **neboüic**, jambe, ma jambe.

Manboüicayem, c'est la constellation d'Orion, qu'ils nomment : sans jambe.

Teboüic ouáman, gagnons le bord, le rivage.

Tamanbaíttoni balánna líri

téboüic, le rivage de la mer, en langue Caraïbe° s'appelle **téboüic**.

chaleiba téboüic cánabire²

ibónam, mène-moi au bord du Navire.

Tebouéitobou, c'est un roseau fendu en deux, dont une partie est dessous la couverture, et l'autre dessus ; on les saisit avec des lianes, ou du mahot° ce qui empêche que le vent n'enlève la couverture.

EC

ECaye, je ne veux pas.

Eche, épaule, râpe, ou grage*.

Tagatí éche, bossu.

éche ári, Ortie. On les appelle dent de grage*, parce qu'une personne qui ne regarde pas ce qu'il fait en grageant se blesse (si ses doigts rencontrent la grage), tout de même celui qui empoigne indiscrètement des orties, se pique vivement.

Echébéri, c'est le mâle de la tortue qui a les yeux aussi perçants que sa femelle, qui ne vient pas pondre sur l'anse de sable lorsqu'elle y a vu du monde, mais se plongent tous deux en mer, sauf quand ils qu'évalent* ; et les Sauvages qui les aperçoivent en cet état, crient : **alliáourium cheu**, ils sautent incontinent dans un canot° et s'approchant tout doucement glissent une corde autour de la patte du mâle (qu'ils ne peuvent prendre qu'en cette façon, ou à la vare*) ; la femelle se prend ainsi quelquefois, et à la vare aussi, mais principalement sur le sable où elle vient pondre, quoique ce soit pendant les sombres nuits, à la faveur des pluies, des foudres et des tonnerres ; il y en a qui prennent plaisir à la voir pondre (quand elle a commencé elle ne

branle point qu'elle n'ait achevé) ; après qu'elle a fait, ou auparavant (si on veut), on la tourne sur le dos, on l'habille, on la sale comme le porc, on en fait du potage comme du boeuf ; une seule franche tortue donne à dîner à plus de cinquante ou soixante hommes ; sa chair est la meilleure, et celle du caret° est plus savoureuse quand elle a été salée, que quand elle est fraîche ; il ne pond ordinairement que dans le gravier mêlé de petites pierres. C'est après celui-là qu'on court plus avidement à cause de son écaille ; pour la caouane²⁰, elle est la plus grosse, mais sa chair donne du dégoût ; les grenades*, les boudins et les ralingues* sont les plus friands morceaux de ces animaux. Il faut manger discrètement de ces viandes-là quand elles sont fraîches ; à moins que cela, elles causent des cours de ventre. Les Nègres prennent les pattes, les enveloppent dans des feuilles de Bananier, puis les enfouissent dans la braise, où elles cuisent parfaitement bien sans se brûler.

Echébeti, ou **Kéchébeti**, privé*.

Méchebeti ioiüánni baláorcou, je ne m'apprivoise pas au quartier de la cabesterre, je ne m'y plais pas.

echebícoüati, querelleux.

echebícoüáyem limále, j'ai querellé avec lui.

echeítacátium, ils vont quérir leurs matelots.

mecheítacánétium, non fait.

echémetabáe, cache-le, conserve-le.

nechemétoyem,

nechemetacayem, je serre, je cache.

nechémetoni, **nechemetácani**, ce que j'ai caché.

Kechemétati toária

tagnanlátóni, *il le conserve, préserve de pourriture.*

mechemetacoüátiti, *homme cruel, qui ne se conserve pas.*

echémèpatina. *Voyez : nechemain.*

echeoüallacai cat ámanle nhá bou, *tu te moques d'eux. Voyez : nechoüallaca, se moquer, mépriser.*

echépoulou², *sont les chausses des Sauvages, qu'elles font sur leurs jambes mêmes qui y sont si bien jointes qu'elles font rebondir le gras de la jambe. Quand elles ont rougi leurs mains là-dessus, si bien qu'enfin elles se durcissent, et resserrent notablement quand elles se mouillent ; pour éviter cet accident, j'ai vu une fille marcher sur ses deux mains derrière le dos pour passer un ruisseau, et sa mère lever les deux pieds comme un émouleur fait sa brouette, ce qui me surprit fort, ne sachant pas encore le mystère ; le bout de la chausse aboutissant sur les chevilles est garni d'une rotonde qui obéit, et ne les incommode pas.*

echépoulárou, *c'est la jarretière tissée de la même façon qui rabat le gras de la jambe. Les femmes des Sauvages estiment ces chausses pour le plus beau de leurs ornements, et la marque la plus infailible de leur liberté, c'est pourquoi elles ne souffrent pas qu'aucune esclave en porte.*

echérati. *Voyez à la page 73.*

echére, *ulcère. Les ulcères sont assez ordinaires aux Iles, et néanmoins difficiles à guérir aux jambes et aux pieds ; peut-être ne le sont-ils pas tant à présent qu'on a les vivres à commandement.*

Kecheréeli, *il a un ulcère.*

echoubára², *coutelas.*

Kachoubáratétina, *j'en ai un.*

écónti[,] iécónti, *Kiecóntina, ceinture, ma ceinture, j'ai une ceinture.*

iecónali, *mon genou.*

ecoüiri, *assaisonnement.*

Kecoüiriti taomáli, *la potée est assaisonnée.*

écraca, *giboyer*, tirer une arme.*

nécracayem, *je giboie*.*

Keúcracati, *ou keucrénneti, il giboie* bien.*

macracátina bonam bonále, *comme si je ne savais point tirer.*

écra, *nécrá, lit*, mon lit.*

Kacraátina, *j'en ai un.*

écric, *nécric, chair, ma chair.*

Kacrikêti, *il en a, il [n'] est [pas] maigre.*

EH

EHérerouti, *rare.*

ehouratina, *meheourouni-*

keítina, *j'en ai assez, je suis content ; je ne le suis pas encore.*

mehourátiti, *il n'est jamais content, il n'en a jamais assez.*

mehourátibarou lacoúyani conóboüi ícogne, *la pluie ne cessera d'aujourd'hui.*

éhue, *couleuvre, serpent.*

ehuégne, *l'autre.*

Kehuegnécoüati, *kebécicoüati, il change, troque.*

Kehuegnékêta nóa, *je l'ai troqué.*

likíra máina ehuegnécoüa, *notre autre jardin.*

huéhue ehuegnécoüa ámouti, *ou egnekêrégouti, arbre fourchu.*

lihueguébouli bonalékia límoulou, *il n'a qu'un enfant.*

ehueguératou nócobou, *j'ai des*

ébullitions* de sang, chaleurs* de foie.
Ehuéyou, c'est une grosse et longue
calebasse de bois, couchée sur le ventre,
et ouverte de l'autre côté, qui leur sert
de pot lorsqu'ils présentent à boire à
quelque passant, ou quand on offre un
anacri, on puise la boisson par cette
ouverture avec un autre petit coui°.

EI

EIgnem, poux.

EKeígneti, il a des poux ; on en a
fort peu de dos aux Iles pourvu
qu'on change de quinze jours en
quinze jours, parce que les sueurs
étant fréquentes et abondantes,
elles ne sont pas vilaines et puantes
(sinon chez les nègres d'Angola) au
lieu que ceux de la tête y pullulent.

EK

EKeuharou, ou ekeu-keu tiem
layacouíacani, elle sanglote.

Ekébouli, fin, mort.

Ekeboulípati, il n'est pas mort.

liüekébouli nónum, la fin, le
décours de la lune.

ekeboupati, il n'en a pas. Voyez :

nekeboüi.

ekécoüa tienli, il s'éreintera.

ekehuéboula, verrat.

ekéikirou-átibou, tu es chauve.

ekélera lóa, il l'a empoisonné.

tekéle, poison.

ekéleou, fièvre.

ouboutónti lekeleóuben louágo,

il a une grosse fièvre.

nekeleóúroyem, j'ai la fièvre.

ekeleoubétina, ekeleoubebátina, je
suis, je serai en fièvre.

ekétona, leketona, semence d'homme,
sa semence.

eképatium, ekepoüepatium, ils ne
reposent pas.

EL

ELéba, choisis.

elèbanakê, un homme ayant demandé à
un autre, qui a de quoi : **ioútti bonam**,
l'autre lui dit : **elebanake**, prenez-en,
mangez-en.

elebanáKètenni, présent de viande.

élebanaboüipati, il ne mange pas.

Voyez : **neleba nemboüi**.

éleboüie, c'est la terminaison de
l'imparfait.

lika éleboue mantoucae, encore
qu'il ne soit pas parent.

elecoüáali ouáttou, le feu flambe.

Keléba láo, éclaire-le.

elelekêtaba lao, fais-le flamber.

neleletoyem, ou **nelelekêtiem**, je
le fais flamber.

lélelennê ouáttou, la flamme du
feu.

elélleem yáca elélleem, il parle
toujours.

elélle niénli bouleecoüatic, je n'en
parlerai pas, je n'en dirai rien.

Kelélléntina, je parle bien.

Elélle bien l'apourcou, tu répliques
toujours.

Neeléroyem, je parlai.

Elélloni, parole.

Eléllécoyem éléllécoyê nhányê

coulehuéc toubara conóboüi lité, les Perroquets j'asent volontiers, quand ils sentent la pluie venir.

Elelléracoüe loátina, je lui ai parlé.

éle, forcée. Nos Sauvages sont forts et robustes, et néanmoins ils ne prennent du travail qu'à leur aise ; ils vont dès le matin après le repas d'un côté et

d'autre à leur travail ou à la chasse, mais il faut que le temps soit beau, que la rosée soit tombée ; avant même que de se mettre en mer ils disent : **bácha liábou oüabára**, attendons qu'il fasse chaud, cependant la brise se lève, et ils ont plus de peine à ramer. Quand ils sont priés pour abattre un jardin, ils y viennent avec leurs hachés, et font un terrible abattis en une matinée, mais ils boivent le reste de la journée, et toute la nuit suivante. S'ils ont une pirogue°, une case, etc. il leur faut une année entière pour les travailler ; lorsqu'ils restent dans l'habitation*, les uns font des paniers, les autres font des avirons, les lissent avec du verre, ou de la pierre ponce, les autres se branlent dans un lit, discourent, ou jouent de la flûte, voilà leurs occupations qui ne leur rompent pas les bras. Ils sont tous d'une belle taille, membrus, potelés, et bien faits de corps, quoique leur nourriture soit pauvre et petite, mais en récompense le soin ne les ronge pas. Les femmes ne sont guères plus diligentes, car elles seront des six mois, des années à faire un lit* de coton² ; elles emploient la matinée à faire de la cassave²°, la cuisine, et autour des enfants ; l'après-dîner elles vont au jardin, arrachent du manioc°, nettoient la place, refont les fosses, replantent, puis s'en viennent avec leurs charges ; après elles donnent à souper à leurs maris, soupent elles-mêmes, grattent, gragent* le manioc et le pressent. Voilà l'emploi ordinaire des

femmes, de capitaines*, comme des autres.

Keleéli tatecoüágoni, cela est difficile, fort à faire.

Keleéli nóne, cela m'est bien rude, difficile, me coûte bien à faire.

Meleéli, non.

Melegóntina nháone, je ne leur suis pas fâcheux, je ne suis pas difficile à contenter.

Kéleem nánichi, je suis las.

Méleem tiébou báníchi, lorsque tu seras délassé.

Kelééli, il est fort.

Meleéncoali, il est faible.

Méleem-catou báníchi, tu es bien lent.

Kelelecoüába louágo, force-toi à faire cela.

Oüamanicléem kia toüária

téleem huéyou, nous travaillons afin que le temps ne nous dure pas.

életi huéyou nóne, le temps me dure.

Elépati, f. **meméti**, non fait.

Eleétina, **Eleebatina**, je tarde, je tarderai.

Elée catou likía kay, il tarde bien.

Elemétoupati, il tarde bien [il ne tarde pas ?].

Melemétoupatou

taoüémboutoni, il ne diffère pas, n'est pas long à faire ce qu'il fait.

életoüába, incise-le avec la dent d'Agouti°.

Néleletoubátina, je l'inciserai.

Elétoüac, il y a peu de Sauvages qui aient femmes et enfants, qui ne fassent ce festin ici, qui est un de leurs plus solennels. Ils sont quelquefois des quatre mois à s'y préparer ; on y rase le poil des tempes aux femmes, et à leurs petits enfants auxquels on commence

d'y faire manger du poisson (car ils sont longtemps avant qu'on leur permette d'en manger, tant à cause des arêtes, qu'à raison des flux et tranchées de ventre qu'ils leur causent) ; les grands, voire les mariés apportent avec eux des oiseaux de rapines, les petits, des petits, les mariés, des gros et grands qu'ils ont pris dans le nid, et nourris pour ce mystère. Le capitaine*, qui est prié pour cela, prend les oiseaux et leur casse la tête sur leurs têtes qui en restent ensanglantées. Il incise les petits et les grands, mène les petits dans leurs lits* qui y doivent demeurer sans manger, et en la posture qu'il leur donne, sans laquelle ils croient qu'ils demeureraient bossus ou contrefaits, suivant celle qu'ils prendraient dans ce lit. On écrase les oiseaux des grands (s'ils ont eu enfant, ou s'ils ont tué quelques Arrouagues°) avec quantité de gros grains de poivre*, ou piment, puis on les en frotte partout où ils sont incisés. Pensez s'ils ont froid ! Pour les restaurer on leur donne à manger le coeur de leur oiseau seulement, et crainte qu'il ne leur cause quelque indigestion, dès le grand matin, ils vont à un canari° plein d'infusion de tabac°, qu'ils boivent à longs traits, et qui leur fait rendre tripes et boudins.

Eletouïacátium táo máliiti. Entre tous les conviés, il y en a six, ou huit, qui se frottent tout le corps de gomme d'Elémie* encore liquide et dégouttante de l'arbre, à laquelle on attache du duvet ou petites plumes du fétu-en-queue*, et on couronne leurs têtes de grandes plumes d'Ara ; puis on les fait danser deux à deux autour du Carbet°, l'un étendant son bras droit, sur les épaules de l'autre, et l'autre sa gauche autour du col de son compagnon ; les autres suivent en la même posture, et en

dansant deux à deux jusques à ce qu'ils soient arrivés au lieu où ils trouvent des grandes calebasses pleines d'ouïcou°, qu'il faut avaler jusqu'à la dernière goutte, encore qu'ils en dussent crever. J'en ai vu presque étouffer, pâlir, blêmir, et ne savoir plus quelle contenance tenir ; pour les soulager un Sauvage les embrassait par derrière, et leur serrait si fort le ventre qu'ils en vomissaient une partie, mais c'était pour faire place au reste.

Elemecherába²[,] nelemechéroyem, eleméchera átina, dis la Messe, je la dis, je l'ai dite.

Eleméchera niábou, je me vais faire brave (disent nos Sauvages) pour aller au festin. Ils ont transféré ce mot à leurs sottises, parce qu'ils ont aperçu qu'aux jours de Dimanche et aux fêtes, nous prenions nos beaux habits pour aller à l'Eglise entendre la messe ; ignorant les motifs de notre Religion, ils sont sans foi, sans loi, sans instruction, tous les jours leur sont indifférents pour le travail, ou pour le repos, ils n'ont ni fêtes, ni dimanches, ni lieux publics destinés pour la prière, dont ils n'ont pas même l'usage.

Elemechéragle, Eglise, Heures, Chapelet.

Eleméchéroni, Messe. Ils se servent du même mot pour exprimer nos prières.

Elemencátium, espions.

Manlemécátium, ils n'espionnent pas.

Eletacouïába, neletácayem, serre, cache, je serre, je cache.

Elétali, le coin de la maison au dehors.
élóali ánli tomáli² acaérocou, le chien a léché le pot.

Elouragle, cuillère.

élourouni, ce qu'on a léché.

éloïa, trois.

Eloüa coiüyem, nous sommes trois.

EM

EMa, chemin.

Némali, ou **némeli**, mon chemin ; depuis qu'ils communiquent avec les Français ils se servent de ce mot pour dire un escalier, des degrés, une échelle, car auparavant ils n'avaient rien vu de semblable, ni n'en usent pas même encore à présent ; et s'ils grimpent partout, ce qui ne m'étonne pas tant que la manière (peut-être que tous ne montent pas de la même sorte) car j'en ai vu empoigner l'arbre avec les deux mains contre lequel ils mettent la plante des pieds pour y monter, ce qui ne se peut faire sans une grande force.
tirócouya bóattica éma, marche dans le chemin.

Emátabi, rocou°.

éme, **léme**, appât, amorce, son amorce.

Kemêatina, j'ai de l'amorce.

Emébou, rocher.

Emeénti, il tarde.

Mémeen bóatticaye, ne tarde pas.

Eémeen-catou huéyoulam, le temps me dure.

Eméintêni, durée.

Cate be moyem ? quel est ton mari ?

Emeignouárou láo, elle est délivrée de son enfant, accouchée.

Yáka neméignoa, ou **temeignóana**, je suis né ici.

emeignoni, **emeignouácani**, délivrance d'une femme en couches, la

naissance d'un enfant.

Temeignóaca énroutia

ribouíichi, c'est une racine qui fait accoucher les femmes. Voyez : **riboulichí**.

Emeignoukétoutou, sage-femme.

Emeléhuerou, Hirondelle. Je ne sais pas si ce sont vraies hirondelles, ou martinets ; il me semble qu'elles ont la gorge rouge ; je n'ai pas été curieux aussi d'observer s'il y en a tout [le] temps, mais je sais bien que les enfants du Baron, les voyant voler contre terre, en leur habitation* de la cabesterre appelée **ítachi**, allaient couper de longues gaules, ou verges pliantes, qu'ils prenaient et tournaient de toute leur force, à droite et à gauche, à un pied de hauteur de terre ; ces animaux entendant le bruit que ces verges faisaient en fendant l'air y accouraient et voltigeaient à l'envie, et s'y faisaient tuer ; comme les habitations n'étaient encore que des trous, et que les maisons étaient basses, elles n'y faisaient pas encore leurs nids ; peut-être qu'elles y seront à présent plus fréquentes, le pays étant plus découvert ; j'en ai vu une fois sur un arbre sec, tant que quand elles y voulaient reposer il fallait qu'elles en fissent lever d'autres, l'arbre en étant tout couvert.

Emenichiraheu, espérance.

Cate pemenichírayem ?

qu'espères-tu ?

Ementéra líali, il lui a porté envie.

Voyez : **cheméuteboüi**.

Conóboüi emen, cela présage la pluie.

émen nánichi, cela m'empêche, me fait peur.

Meménti nánichi, cela ne me fait pas peur.

Emepaatína, je suis vaincu.

Tókoya cága emèpayē, c'est elle qui est vaincue.

Iemère enli kia, c'est ma coutume.

memère nomèti, ce n'est pas ma coutume. Voyez : **temebéentina**.

emériti, emerigouti, il est partout.

memerigánti, non.

emericayèntina eleboüe nhaóne

méme guittenne, j'ai convoqué tous les hommes du carbet° à la guerre.

emeruába, nemeruòignem, ou

nemeruágoyem, repose-toi, je me repose.

nemerúagle, reposoir.

nemerúoni, repos.

iemetábali, visage, face.

emétakilóa balánna, la mer l'a jeté, tué contre le roc.

emetaki coáarou balánna, la mer saute, bondit.

nemétacoüa mhém, mon réservoir, garde-manger.

emétali, côte* de fer.

Kemetalinati balaorcou,

emetalipati caerabonê, le côté de la cabesterre est bordé de côtes et de falaises, et non pas celui de la basse terre.

emiíncoüa liém touágon huéhue, il pose sur le bois.

émijnlougou catámanle, tu tardes bien.

emijnkêta há moucae huéyoulam táo noumainicle, je voudrais qu'il y eût encore du temps pour faire ma besogne.

emijn-tou tókoya-kayeu, káica coüa clee tánihi oüaléiba, celle-là a des envies, elle voudrait manger des crabes.

emijnteti, emijntécouäti líboüic

liannium, il est jaloux de ses femmes.

emijnteni, ou emijntéli, jalousie. Les

femmes des Sauvages font les courageuses, et se donnent de garde, tant qu'elles peuvent, de faire voir qu'elles se piquent de jalousie ; mais quelque mine qu'elles fassent, elles en ont quelque tache, et il semble qu'elles aient raison, car la coutume est qu'une femme, ayant demeuré pendant un mois avec son Mari, elle se retire cédant la place à une autre ; et néanmoins quelquefois un homme s'attachera une année entière avec une autre, abandonnant celle qu'il avait choisi, ce qui lui semble un peu rude, et si elle s'oublie, il ne manquera pas de la tuer ; j'ai pourtant vu des capitaines* qui mandent à leurs gendres qu'ils aient à venir voir leurs femmes, ou qu'ils les donneront à d'autres, comme il est arrivé plusieurs fois.

Emijn likia kay, celui-là est envieux.

emijnkêta há mouca huéyoulam táo noumáncle, je souhaiterais qu'il y eût encore du temps pour achever mon ouvrage.

EN

EN, ou **ènni ayenégali**, tenez, voilà un collier, un bijou pour vous.

enèchali, gosier.

enècouba, puis après.

ènega, atours. Les bijoux des hommes sont des caloucoulis°, sont des jarretières, des bracelets de rassade* (tant au poignet qu'au milieu du bras entre l'omoplate et le coude), larges de quatre doigts, des dés, des grelots ; ils font des colliers de dents de Caicouchi° : quand ils attrapent des chats, ils ne leur pardonnent pas, c'est pour en avoir les dents, et en faire des

plus petits. Les femmes sont aussi curieuses de pierres² vertes, de caloucoulis, et de la rassade que les hommes, elles sont encore bien âpres après les gros grains de cristal, les dés, les sonnettes, et les chaussees poupines.

Tenegacátina caloucouli, j'ai un caloucouli°.

Enegapátina, je n'en ai point.

áo kienegálinum róra

chichánoumain niénrou, donnez-moi ce collier, ces atours, car ils m'agrèent bien.

Enéganum loumalachoüani, voyez le mensonge !

Nirámain enégae, hé bien ! voyez s'il n'est pas arrivé.

Oüa, enegayem tóne, hé bien ! voyez si je ne lui ai pas dit que non.

Lenègati, ou **leneguíenli lioumaan**, il ressemble à son père.

Enegápati, non fait.

Ménega ométou ouariágonnê, ou **mènega ouámêtou ariangonnê**, nos langages ne se ressemblent pas, nos discours ne se rapportent point.

Nhénékêgoüátium nhaónicoüa, ils s'entre-ressemblent.

Ennéneri, iennèneri, femme, ma femme.

Bouítoucou tiëkia ténere bône ? cette femme te semble-t-elle jeune, belle ?

Enépeti, il est mort.

Minepenti, non fait.

Enépati nóne, je ne le vois pas, il ne paraît pas.

énoboüi éntina, je vois clair.

énoboupátina, je ne vois goutte.

énoboüéncou, enoubonum, aveugle, aveugles.

Enoupágouti timámmêli, matinée

sombre.

énoulou, oeil.

Yenouloutae yénrou çaga lahoeenilam, il est mort en ma présence.

Ménoulouta nómmêti, acámba lic niém licáli, je ne l'ai pas vu, je l'ai seulement ouï dire.

énocaliboüic yénli, il l'a méprisé, il lui a fait du mal.

Iénocali catoukia bibónam, c'est moi qui t'ai fait du mal, qui t'ai méprisé,

ámanle énrám bién nannégai nónicoüa, je pensais, je croyais que ce fût toi qui fusses malade.

éolla, parole.

Eneoucoupa lómêti iéoulã, il ne répond pas.

Tiém çaga l'eollam, dit-il.

Voyez : **teoullánnêti**.

Eouállaba bóman, attends-moi.

éoualla niábou catou kialam, je vais t'attendre.

éouállacoüiakêtabée, égale-le.

Leouállagonirocou chéenli

huéyou, le Soleil est en son milieu, en son égalité. Les Caraïbes° ne connaissent pas la ligne

équinoxiale, mais ils connaissent bien lorsque le Soleil passe et repasse sur leur zénith, c'est-à-dire droit sur leur tête, et c'est ce que ce mot signifie. Sur quoi il faut

noter que le Soleil ne brûle pas tout sous la zone (comme on a cru autrefois), qu'au contraire, étant sur les Iles, sa chaleur est plus tolérable ; car, outre le vent de brise, dont j'ai parlé, il faut savoir que les jours sont égaux en ce temps-là, ce qui tempère beaucoup l'air ; parce que s'il y a six heures

où le Soleil brûle, il y en a dix-huit où il se mitige, spécialement de six à six, parce que le Soleil étant caché, et l'Île étant comme un pot en l'eau, les fraîcheurs et les humidités de la nuit rabattent beaucoup de cette ardeur. Les pléiades en même temps s'élèvent et amènent les pluies ; s'il y a des nuages, il s'en rencontre plus en cette saison, ce qui fait que c'est le plus beau temps de toute l'année, parce que tout reverdit ; que si on l'appelle l'hiver ce n'est pas qu'il y fasse froid, c'est seulement à cause des pluies qui y tombent ; car de Décembre jusqu'en Mai tout rôtit faute de pluie ; beaucoup d'arbres se dépouillent en ce temps-là à cause des véhémentes chaleurs ou sécheresses, et ce temps est appelé l'Été.

Eouïallábali liouëllételi balána ácaoüa nyáim loubára louágo cáa roukaéra, la mer sera rude avant que nous ayons atteint les saintes.

áterouáti éoualla hómã, ou **éouïalla tien lâtroüani hóman** ? jeûne-t-il ? avec vous ?

Eouécoulou, liqueur, ou toute sorte de boisson.

Keouécoulou toba ? fera-t-elle un vin ?

Meouécouloubarou, non fera.

Erére hómanun bíra², brouille*, sacque les voiles.

Eoucouótounum, homme magnifique qui fait souvent des vins*, des festins.

Iouíacoulou-in bóman, c'est le terme général et ordinaire des Sauvages pour demander non seulement toute sorte de liqueurs et boissons rafraîchissantes, mais aussi toute sorte de fruits qui

désaltèrent, ce qui ne semblera pas extraordinaire, quand on saura qu'ils ne disent pas : **Kaicatítibou**, manges-tu bien ? mais : **Karátibou íáyoüa, canichê², ballátana²** ? bois-tu² bien de l'ananas°, des cannes, et des bananes ?

Teouécoucuti nácou, les yeux me pleurent.

Eouénapoüe, ou **ehuénapoüe**, meuble.

mioüénapoüénti, il n'en a point.

eouítagonê ácoucoucou, voisin, ou celui qui est résident dans l'habitation* prochainé.

EP

EPeboüi, signe.

Huépeboüilám ! ou **huépeboüi-átioua**, voilà un signe, un avertissement pour nous. Ils parlent ainsi lorsqu'ils voient des comètes.

epeèrou ouáhi, notre viande est cuite, c'est-à-dire échauffée, au moins pour les Crabes, les burgaux, les lambis* qui semblent aux nôtres les plus durs, et les plus indigestes. J'en ai toujours usé comme eux sans en être incommodé. C'est un grand secret de confier sa vie entre les mains de Dieu, car il en a plus de soin que nous.

Mepénti, il n'est pas cuit.

Epekétába nátikini, les femmes des caraïbes° font cuire le poisson fraîchement pêché, et souvent éventré à moitié dans l'eau pure, sans l'écailler, où elles mettent pour ragoût du poivre*, et se servent de quelques petits éclats de bois qu'elles retirent du feu pour le tirer

(après avoir versé cette sauce) lavant leurs mains d'une gorgée d'eau qu'elles sucent d'une Calebasse, afin de le rompre et de le distribuer proprement, qu'elles torchent néanmoins à leurs fesses ou aux herbes nouvellement venues qu'elles rencontrent autour d'elles.

tepétoni, ce qui est cuit.

epétaca, nepétacayénli, injurier, je l'injurie.

epetá cani, injure.

Kepetácati, injurieux.

epemáinba, fais une corde.

Inepémali, ma corde.

Képeti, épais.

Mepenti, il n'est pas épais.

Lipe, l'épais, la lie, le marc de quoi que ce soit.

epélougou, miette, copeau, ordure.

epéloucabaé, mets-le en morceaux, en copeaux.

Kepelouketa-biéli nouboute, tu le mettras tout par morceaux.

Kepélougouhali nácou, j'ai une ordure dans l'oeil.

Nepeloutoyem ou

nepelougoutoyem mancónti, j'écosse des pois.

epou, os.

ebépoulou, c'est un petit poisson glaireux qui s'attache sur les roches du bord de la mer, que les Sauvages mettent avec leur tomali° par la disette d'autre chose. Les nôtres les appellent des petits pâtés ; ils ne sont pas mauvais quand ils sont bien cuits, mais il les faut avoir frottés dans les cendres.

ER

ERébae, prends-le.

Neerériem, ereétina, je prends, j'ai pris.

Meéroné nométi, non.

neeréroni, ce que j'ai pris.

erékétayembae, fais l'apporter.

erécoüa erécoüa lai liboüücleboüi, il jette, et retire son écharpe, sa ceinture.

erébali², vivres.

Ierebalítina. Voyez :

terebénnétina, j'ai des vivres.

Ierébali.in bóman, donne-moi des vivres, c'est-à-dire du pain, ou des patates°.

En ayerébali ibaoüánalé, les Sauvages ont leurs civilités accoutumées ; un particulier a charge de recevoir ceux qui passent, leur prépare un lit*, s'ils sont considérables, ou un siège, s'ils sont du commun, et les fait asseoir, appelant quelque femme qui leur apporte un matoutou° chargé d'une cassave° et de ce qui se trouve, qu'elle pose en leur présence, tandis que celui-ci dit ces paroles : mon compère voilà à manger pour toi, c'est la signification de ces mots qui sont en tête de cet article ; le passant dit grand merci et mange. Si la cassave est étendue, elle signifie qu'elle est destinée tout entière pour lui, si elle est pliée en deux, elle lui fait connaître qu'il n'a qu'à en manger à sa discrétion, et laisser le reste.

Hac kerebali, disent nos Sauvages à ceux qui sont proches d'eux quand ils viennent après les

autres : venez manger, encore qu'il n'y ait pas longtemps qu'ils aient mangé. Ils leur font part de ce qu'ils apportent, et eux par complaisance mangent encore ; je n'avais de querelle avec eux, que parce que je les refusais ; pourtant après que je leur eus fait entendre notre manière de vie, ils ne s'en offensèrent plus. Je n'ai pas reconnu qu'ils aient des mots particuliers pour le déjeuner, dîner, et souper, comme nous, quoiqu'ils les fassent réglément.

Mánkerebalitónti nóne, il ne m'a convié de manger avec lui.

erébe, front.

Terébe chaoüái, la face, le devant d'une falaise.

Kerébeti emétali, un roc qui est coupé, droit de pic (comme on dit aux Iles).

Merébeti, il n'est pas escarpé, droit de pic.

erebérebe, verrue blanche.

erécoüati kerecóali, il est étroit.

erécoüa ánichitou nariágoni, je parle entre les dents.

Kerécoüa liènti láo áoto ábo, il s'étranglera avec ces arêtes.

Láca niábou nekerêchagonnê, je vais tirer l'arête qui m'étrangle.

erèguete, petite sarcelle.

érei², Roi.

Cáchiti nheréite, leur capitaine* est un lâche, qui ne va pas à la guerre avec eux.

erekététium oücánium ácaoua máin nhaóne, nos ennemis s'irritent et deviennent insolents quand nous les recherchons de paix.

Terékê licáli, le bruit augmente.

Térekennê iátonnê, c'est ce qui

provoque le rhume.

erèmata, neremétouyem, ou nerematouyem, demeurer, je demeure.
eremágoutina, ou erémijnhéntina, je suis résident.

eremêpa noba, je ne demeurerai pas.
eremátouti iouánni, esprit rassis, arrêté.

Mereménti lacou, oeil égaré.

Eremericaba láo eroúto, chante, danse, réjouis-toi parce qu'on mangera de l'Arrouague°. Aux commencements que je fus à la Dominique mon hôte le Capitaine* Baron ayant tué et apporté de terre ferme un Arrouague fit un grand vin* pour tous ceux qui s'y voulurent trouver et donna à chaque femme de l'Arrouague pour faire cuire en son pot et le manger avec son mari et sa famille qui était en l'assemblée, ce qu'ils firent avec grande allégresse pendant le jour ; car après avoir bu et s'être entretenus de leurs prouesses dans leurs harangues, sur l'entrée de la nuit, chancelants et roulant les yeux en tête, ils se mirent à chanter, danser et hurler avec tant de véhémence et d'horreur que j'en fus tout effrayé.

Lerericayem bóye² loubara aráli racaútiü, le boyé° chante pour faire descendre ses Dieux. Quand les Caraïbes° vont à la guerre, ou qu'ils ont des malades ils appellent un boyé ; on prépare une offrande, qu'on range au fond de la case, qui est toujours en rond, on y attache un lit, les assistants sont rangés le long de la case. Le boyé arrivé (quelquefois avec un second) commence à entonner une chanson ; l'un des deux jette de la fumée de tabac° en haut au lieu d'encens, et par ce moyen fait descendre son Dieu prétendu (j'ai

bien où qu'il tombe comme un sac de farine, mais je n'ai pas entendu le son qu'on dit qu'il fait des doigts) ; le boyé lui présente le lit* pour s'asseoir et l'offrande pour manger et pour boire ; cet esprit de ténèbres ne veut point de lumière, [il] fait ôter le feu, et boucher toutes les avenues du jour, outre que cela se fait toujours la nuit ; j'y ai voulu entrer une fois avec un tison de feu, pour empêcher cette abomination, mais les femmes m'arrêtèrent ; plusieurs fois me promenant en la place j'entendais une voix comme d'un Jean* des vignes, ce qui me fit croire que c'était une fourbe*, et résoudre (pour en savoir la vérité) d'aller à leur insu, proche le lieu, l'étole au col, et le Saint-Sacrement en main (car j'avais apporté un petit ciboire plein d'hosties consacrées, dont je me communiais tous les jours secrètement au point du jour, parce que j'étais seul parmi eux, et que je n'osais dire la messe devant eux) ; étant proche, j'ouïs tomber comme en arrière leur déesse prétendue (c'était une femme qui était boyée° et par conséquent une déesse suivant l'ordinaire), non seulement tomber, mais pleurer, crier, et enrager près d'un quart d'heure de temps que je m'y arrêtais ; les Sauvages si éperdus qui l'entendaient comme moi, qu'ils ne savaient où ils en étaient ; je me retirai, Dieu ne m'ayant pas inspiré d'en faire davantage, bien certifié que c'était un vrai diable, la boyée une magicienne, sa chanson son pacte, que je n'ai jamais voulu ni entendre, ni écrire. Après ma retraite cet esprit

d'orgueil enrageant criait (parlant de moi) : **tíken tíken crácoüa hómain noubára toüária chímêpoüi lanúari, cáho bonále, boupou bonale oüéche bonale ouátté bonale, chíou bonále**, ce que depuis les Sauvages me répétaient souvent imitant sa furie (quoiqu'en riant) ; ces paroles veulent dire : vite, vite qu'on me le lie crainte qu'il ne m'échappe, que je le mange, tête, épaules, pieds, sa fiente même, que je le broie, que je le réduise en bouillie, et que je l'avale.

Lerèmericani, chanson pour les faire descendre.

Lerèmeri aconum, le sous-chantre du Boyé°.

Erénali, présent de poisson. Voyez : **cherenac**.

Erèchagöüa[,] neerèchágoyem, se frotter, gratter, je me frotte, je me gratte.

Leerenchágone laónicoüa, il se frotte contre quelque chose.

Erepercouchi, bande de tête, frontail.

Erére, sont des demi-perroquets pour la grosseur, mais ils sont plus que perroquets pour leur saveur et délicatesse. Les Sauvages savent les arbres où ils font leurs nids, les y vont prendre lorsqu'ils ont le poil follet, les rendent bien plus privés*, et apprennent mieux à parler et à siffler.

Eréracoali, neereracoyenli, erearou ou **neëreracoyènli noucouñni**, j'ai recousu mon canot°, j'ai égalé les rabans de mon lit, je le fais.

Ererecoüabanum, fais un noeud coulant.

Erécoali litá cobaye, il a plié son bagage.

Erérékêbanum bíra², guinde* la

voile.

érreroni, érracani, ris.

**Lika érreriem, érreracayem,
érreracátiem, errerekétayem,
ou érratiem láo, il se rit de lui.
Náo cotoukia beerraca, tu te ris
de moi.
Méerracoüiakêba, ou
meérracatiba náo, ne te moque
pas de moi.**

Ererouátina, je suis constipé.

Ereroucoüátina, je suis ivre.

Ererouïacauti, ou érerécauti, ivrogne.

**Ereúrêbâe nibítarrou, c'est attacher
sa ligne à quelque chose, la tirer et la
lisser.**

Eroubatácani, harangue².

**Neroubatácayem, je harangue
les mariniers pour leur persuader
de prendre les armes.**

Eroubápati líkia, il ne le peut faire.

ET

ETe, le cul, la lulette.

**Cotati ete, cul brûlé. C'est
l'injure que les enfants se disent les
uns aux autres.**

**Keteéli acoucha², l'aiguille a un
cul.**

**Metéte aa coyábouti
nariágonnê, j'ai la lulette
démise, ma parole n'est pas
formée.**

**Tetérocou-lic bákia
boüárrouliem, cache-le dans le
fond de ton panier.**

**Petecoúali, il est assis sur ses
talons, acculé.**

Étébele, la glu. Voyez : baríri, ítica.

Metebelentina, je n'en ai point.
*Les enfants des Caraïbes° ayant
fait la glu, vont couper une grande
gaule, et attachent au bout une
petite verge bien déliée qui est
engluée ; ils la tiennent en sorte
que le bout approche des fleurs où
les colibris viennent chercher leur
pâturage (comme les mouches à
miel) ; lorsque ces animaux ne se
méfient de rien ils les touchent
avec ces gaules de loin ; étant
touchés par cette petite verge ils
demeurent pris ; les enfants
courent promptement, les prennent,
et arrachent les plumes engluées,
tirent les boyaux, les enveloppent
dans un cornet de feuille, les font
sécher sur le feu, puis les traitent*
aux Français pour des hameçons et
des épingles. Les Français les
tirent avec le fusil, mais ils ne
mettent que du sable avec un peu
de poudre dans leurs armes. Sont
des beaux présents pour les
damoiselles qui en font des
pendants d'oreille.*

Eteignon², eteignonum,
progéniteurs, beaux-pères, belles-
mères.*

**Mánba éteignon, mouche à miel.
Keteignockêra, ou
keteignouïgoura liátina bába,
mon père m'a engendré.**

Eteignókêtenni, génération.

**Eteniboulera líanum, il les a filoutés,
attrapés finement.**

éteraca, saucer.

**Béteraca, neteracayem, teétina,
trempe ton pain dans la sauce, je le
fais, je l'ai fait.**

Etetálití. Voyez : iamánla à la page 37.
*Tous les poissons (quoique très bons
d'ailleurs) qui ont mangé de la*

mancenille, des galères, et autres poisons semblables, vous empoisonnent vous-même si vous en mangez, et vous réduisent dans une étrange extrémité, c'est la signification de ce mot. Je sus un jour que des Sauvages en avaient fait boucaner°, et vendu malicieusement aux Français, qui en furent grandement incommodés, d'autres me questionnèrent là-dessus en cette sorte :

Inále énroukia etétali nhámani balánagle² toróman aoto líka bouléouia eboúcoulou ? **likía láne Kabaócourati,** est-il vrai que quelques Français ont été dangereusement malades pour avoir mangé du poisson nommé **bouléouia eboúcoulou,** qui empoisonne ceux qui le mangent ? Je leur avouai, et fis si bien qu'ils me confessèrent la vérité ; personne n'en mourut, j'en avertis leur Capitaine* qui y mit ordre pour l'avenir.

éti, léti, nom, son nom. Voyez : **cheticae.**

Iéti cléé iatekê, les Caraïbes° mariés, et leurs femmes mêmes, sont rarement appelés de leur nom, car il semble que ce soit un crime d'y penser ; ils ne font seulement que prononcer les premières syllabes (je dis en leur absence, car en leur présence ils s'en offenseraiient) ; ils usent de circonlocution et disent : le Père d'un tel (car on ne feint pas de nommer les enfants). Ce nonobstant, quand ils sont dans leur vin* à moitié saouls, ils affectent comme un grand honneur qu'on les qualifie du nom de l'Arrouague° qu'ils ont tué. Notre Capitaine* Barón s'appelaient **Callamiéna** ; lorsqu'il était en cet état, il prenait un autre Capitaine par la main, et se présentait devant

les principaux tout debout avec ces paroles : **Iéti cléé iatekê,** je désire être nommé, nomme-moi. Alors celui devant lequel il était, criait en riant **maboüic oüalláchoüala-hoüée,** bonjour un tel. Et alors il épanouissait sa rate, et riait de tout son coeur, puis il ouvrait son panier, en tirait un paquet de rassade*, et payait l'honneur qu'on lui avait fait.

Etocátium oyema, sont ceux qui sont priés d'aller prendre des crâbes à marie galande, ou aux culs-de-sac, à la pêche du poisson pour traiter ceux qui sont conviés au festin.

Netocayem, j'y vais.

Nátoguene mhem, c'est ma provision de crâbes.

Baba etocóaca, ou **etocóatic naónicouä,** je croyais que ce fût mon père.

huerébalí² étepounou, sont des quelques choses pour faire avaler le pain.

Etóncae lóa. Voyez : **chetóncae.**

Etoucou, liüetoúcouli,

nhiüetoúcounum, guerre, la guerre, leurs guerres. Toutes leurs harangues, qui sont si fréquentes, ne sont que de guerre, et pour les animer contre leurs ennemis ; même la chair humaine qu'ils mangent à présent n'aboutit qu'à cela ; vu la petite quantité, je crois pourtant que quand ils en ont quantité, ils ne s'y épargnent pas, car je leur ai ouï dire qu'ils avaient tué à Portric trois de nos Religieux, et fait boucaner°, mais que pensant les manger, le coeur leur souleva en telle sorte qu'ils ne les osèrent regarder.

Tétounoucátina, j'ai des ennemis. **étounoucoupátina,** non.

aouárain aouárain oüaníchi

ácagnem áhooe huétounoucou,
nous respirons quand nos ennemis
sont morts.

Etoútou², ennemis, par excellence. Il se prend pour un Arrouague° qui est leur ennemi capital, et qui est celui auquel ils ne pardonnent point, et dont ils veulent être les sépulcres vivants. Je pense que quand ils les attrapent aussi qu'ils n'ont pas meilleure composition d'eux, ils captivent seulement les femmes, et les enfants.

Etoútou² noubi², sont les Chrétiens qu'ils appellent ennemis contrefaits, à cause que nos habits ne sont pas ni si justes, ni si naturels que les leurs, car ils vont nus comme la main, hommes et femmes, grands et petits, sans avoir honte de leur turpitude, qui n'est non plus cachée que le reste.

EV

EÜerecátina, je vomis². Nos Sauvages sont si vilains dans leurs ivresses, que se sentant trop pleins, ils tournent la tête souvent sans bouger du lieu, ni de la compagnie, mettant leurs doigts dans leur bouche pour faire revenir tout ce qu'ils avaient avalé.

Eüerécani, vomissement ; ils le prennent aussi, souvent, pour vomitoire ou médecine.

Eukê, noyau, et tout autre chose qui a une enveloppe.

teukê crabou², rouille.

Kak'aarou, il est enrouillé. Si on n'a soin des ferrements qu'on porte aux Iles, ils y rouillent en peu de temps, quoiqu'il y ait de grandes chaleurs, jusques à la colle forte qui s'y détache et déprend ; ce qui

oblige ceux qui ont des armes, à faire provision de graisse et spécialement de pannes de lézard pour les frotter et conserver.

eúkê-eúkê aroúkia boubácalani ?
votre panier est-il double ?

Keúketi, il l'est.

Mankeúti, non.

Téukê oubao, c'est l'or, l'argent, le talc, et les choses précieuses que la terre produit et contient en ses entrailles.

Téukê chibouúli, le pus, l'apostume* d'un clou, d'une tumeur.

Kákeuti, kacáali, il suppure.

Eúkeheu, mouchache* : c'est la fine fleur de manioc°. Les femmes Caraïbes° ayant gragé* au soir leur manioc, celle qui a plutôt fait, met la tête dehors, et crie aux autres : **hámourouca,** c'est-à-dire : venez presser la farine ; et toutes viennent avec leurs couis°, se rangent autour de la farine, en prennent entre leurs mains, et la pressent dans leurs couis, puis la remettent où elles l'avaient prise et s'en vont après chez une autre, et de là encore à une autre, jusques à ce qu'elles en aient à leur suffisance, et enfin posent leurs couis en quelque endroit de la case ; l'eau étant rassise, elles s'en servent le lendemain pour faire cuire ce qu'elles veulent ; la mouchache demeure au fond, dure comme un pain de cire, qu'elles écrasent et mettent en poussière pour la mêler avec de l'autre farine afin de rendre la cassave° meilleure. Les filles en font de pure mouchache, pas plus épaisse que la langue d'un chat, qui étant bien rissolée, grésille (pour parler en terme des Insulaires) sous les dents, et est fort appétissante.

Leúketêna catállou, le blanc

d'un oeuf de tortue.

Teléti leukéukê láríci liráhim.

Voyez : ékeu ékeu liem, il sanglote, il porte le deuil de ses enfants.

Eúkékayem, oncle, le mari de la soeur de mon père.

Eúkêni, le but, le blanc auquel on vise.

Les jeunes gens coupent un papayer°, qui est un arbre spongieux, creux, et assez gros par le bas, qui se tient debout comme une pyramide, contre lequel ils tirent des flèches ; les flèches pénètrent sans s'émousser. Voilà leur jeu de l'arc, qui est l'un de leurs divertissements.

áocha oüáman huékéni,

exerçons-nous à tirer au jeu de l'arc, visons au blanc.

Keukénnêti, il vise bien, il tire bien de l'arc, d'une arme.

Eukennêpati, non fait.

Niüèkennêni, le coup que j'ai tiré, ou ma visée.

Eulléba, quand le noir² est couché sur l'oualloman°, ils repassent de nouveau la gomme du comati° par dessus, afin qu'il ne s'efface pas ; c'est ce que veut dire ce mot.

Nanheulletiénrou, je le fais.

Eulléli, ou teulléli, don, offrande.

Voyez : cheulleba.

Eúmijn, famine. Les Sauvages ne peuvent être affamés, parce que leurs habitations* n'étant point fermées, sitôt qu'ils aperçoivent le danger, ou qu'ils s'en méfient, ils se retirent dans les montagnes où ils ont des jardins pour cette nécessité ; outre que s'ils sont au bord de la mer, ils trouvent sur les roches, ou sous les roches des

Belébuera, Ebépoulou, mábália, des Burgaux, et autres coquillages, pêchent dans les rivières des têtards, des écrevisses, des petits escargots, qu'ils

appellent coulême, qui les font subsister. Ils connaissent dans les bois des arbres fruitiers, et des racines qui sont grosses comme la cuisse (sont des Ignames) qu'ils mangent même dans leurs habitations. Les Français ne sont pas si adroits quand ils sont nouveaux dans les Iles. Au commencement de l'établissement de la Colonie de la Gardeloupe, nous avions les Sauvages sur les bras, qui nous assiégeaient quelques heures de temps, au bout desquelles, quoiqu'ils levassent le siège, ils ne laissaient pas néanmoins de rôder dans les bois, et le long des côtes dans leurs Canoës° où ils tuaient tous ceux qu'ils pouvaient trouver ; la disette de pain et d'eau faisait sécher les autres dedans leurs habitations et demeures, en telle sorte qu'ils étaient plus jaunes que des coings, plus secs que bois de Brésil, n'ayant que la peau et les os ; en prenant du tabac°, en parlant, et marchant ils tombaient en agonie, sans autre maladie que de pure nécessité et défaillance ; nous les enterriions quatre à quatre dans une fosse, que nous avions bien de la peine à faire faire (ne trouvant souvent personne pour cela, ni pour porter les corps morts). Lorsque nous exhortions les malades pour se confesser, ils ne donnaient d'autre réponse que : du pain! qu'ils prenaient avec autant de peine, quand nous leur en donnions, que nous en avions à l'attraper, car ils mouraient en le mangeant ; ce qui devrait obliger tous ceux qui y vivent présentement à leur aise de prier Dieu pour eux. Heureux ceux qui l'ont souffert pour Dieu, si les hommes les oublient, Dieu ne les oubliera pas, mais sera leur grande et magnifique récompense.

Eumijntátium, ils ont de la disette.

oüápagoyénrou eumijn, nous

avons enduré la famine.

Meumijntani-banum, ils ne l'endureront pas.

Eúnapa leoubátali, son visage rougit de pudeur. Quoique nos barbares aient le front assez large, ils ne sont pas néanmoins si effrontés qu'il ne leur reste encore de la pudeur ; car si la nudité la choque, leur prudence au moins empêche (autant qu'elle peut) que les mouvements dérégés d'une nature corrompue ne paraissent, d'autant qu'ils ont une ceinture sur les reins qui leur tombe sous le bas-ventre, à laquelle ils attachent avec tours et retours leur prépuce, qui n'est circoncis (quoiqu'on les fasse passer pour Juifs) et bien loin de faire des actions indécentes devant le monde comme les brutes (ainsi que quelques-uns, peut-être plus brutaux qu'eux se veulent persuader), je dirai à leur gloire et à la confusion des Chrétiens, que je ne leur ai jamais vu faire une action déshonnête devant le monde.

Eúnapati nihuénte, mon songe est honteux, capable de causer de la vergogne.

Moénapati, non fait.

Eupatéque tíboüic ? [Eupatéque tíboüic !], prends-garde à cela !

Cate beúpatiem ? que regardes-tu ?

áoüereti niouépátéli, je l'ai assez regardé.

EY

EYekêcaba, neyekêcayem, fais l'arbre fourchu, marche sur tes mains, je le fais.

Caiman eyekêcoüa, ou **huegnekêkoüa**, allons nous divertir à cela.

Neyèkêragonê, ce divertissement-là.

Eyépoüe, f. lapourcou, l'autre.

Eyèrichaoüa, sont certains tuyaux creux, comme ceux d'orgue, formés des excréments de la mer et qui se trouvent sur son rivage.

Eyéri eyieriun, homme, hommes.

Eyeyécaba, neyeyécayem, chante, je chante.

Keyéyecátiti, il chante bien.

Meignénicati, non.

Eyeyécani, ayáoulicani, chanson.

F

Je n'ai point trouvé de **f** dans la langue Caraïbe°, je crois qu'ils la confondent avec le **p**, car quand nous disons : fi ! le vilain, ils disent : pfi, qui ne revient ni à notre **f** ni au **phi** des Grecs pour la prononciation, mais est plus rude ; car ils poussent et arrêtent la langue contre les dents d'en bas [et] ferment les lèvres pour former le **p** puis les rouvrent comme en soufflant et forment le **f**°.

GA

GAlbí², Caraïbes° de terre ferme. J'ai enfin appris des Capitaines* de l'île de la Dominique, que les mots de Galibi° et Caraïbe° étaient des noms que les Européens leur avaient donnés, et que leur véritable nom était **Callinago** ; qu'ils ne se distinguaient que par ces mots **Oubaóbanum**,

Balouiébonum, c'est-à-dire, des Iles ou de terre ferme ; que les insulaires étaient des Galibis de terre ferme, qui s'étaient détachés du continent pour conquêter les Iles ; que le Capitaine qui les avait conduits était petit de corps, mais grand en courage, qu'il mangeait peu, et buvait encore moins, qu'il avait exterminé tous les naturels du pays, à la réserve des femmes, qui ont toujours gardé quelque chose de leur langue ; que pour conserver la mémoire de ces conquêtes il avait fait porter les têtes des ennemis (que les Français ont trouvées) dans les antres des rochers qui sont sur le bord de la mer, afin que les pères les fissent voir à leurs enfants et successivement à tous les autres qui descendraient de leur postérité. Ils m'ont dit qu'ils avaient eu des Rois, que le mot **abouyou** était le nom de ceux qui les portaient sur leurs épaules, et que les Caraïbes qui avaient leur carbet^o au pied de la soufrière de la Dominique, au-delà d'Amichon, étaient descendus d'eux ; mais je ne leur demandai pas si leurs Rois avaient commencé dès ce Capitaine qui avait conquis les Iles, et quand ils ont cessé de régner.

ítibouri-garga, ruban ou tresse à lier les cheveux, qu'ils font eux-mêmes avec du fil de coton et une épine de palmiste épineux, qui leur sert d'aiguille, elle est très forte lorsqu'elle est faite et arrêtée par le bout, et se défile facilement quand elle n'est aucunement arrêtée ; les bouts sont garnis de deux houppes, qui portent au-dessus, [de] deux dés qui les ornent et qui les embellissent.

Gatouya joint au verbe signifie : de plus en plus, comme **télegatouya** **mánlira** **acae monhárougonni**, le **gaiac^o** durcit d'autant plus qu'il est en

terre.

cóyegatouya ema, le chemin devient plus glissant.

Kágoutirocouíti kiére, le manioc^o a un bon pied, c'est-à-dire a beaucoup de racines. Voyez : **ougouti**.

GV

G**Vítènnè**, c'est le terme dont les Capitaines* se servent pour convoquer les soldats à la guerre, et les matelots à faire voile vers la terre ferme, ou vers une autre Ile.

Naguitenneroyem,

naguitenneroni, je les harangue pour les persuader de prendre les armes ou d'entreprendre un voyage. Le **g²** n'est pas fréquent dans l'idiome caraïbe^o, au moins trouve-t-on peu de mots qui commencent par cette consonante.

HA

H**Atalouí**, c'est ce qu'ils disent lorsqu'ils voient un mansfenix* fondre sur un oiseau, et qu'il a la griffe dessus.

haakê, **haakêtêkê**, viens, venez.

haakê tím, f. **acámeke**, viens vite.

haac tabou boucouchignê² yére, viens ici avec ton couteau, pour dire : donne-moi ton couteau.

haguetaca, **nahaquetácayem**, pêcher à la ligne, je le fais.

hágúêca niem, ou

nanhánguêracayem, j'ai le hoquet.

Kahaguêtátiti, il hoquette bien.

Voyez : **ahágûecani**, hoquet.

hágguêheu, c'est l'exclamation que font les Sauvages, lorsqu'ils voient décocher en l'air un trait avec grande force.

Haguê, fourmis communes qui enlèvent toutes les graines qu'on sème.

Ouilhague, grosses fourmis à tête noire, qu'on appelle chiens, et qui piquent plus vivement que toutes les autres, toutefois elles ne cherchent personne, ni ne viennent aux maisons, si néanmoins par inadvertance vous mettez le pied sur leur fourmilière, vous les sentez bien plutôt que vous ne les voyez, je ne sais si les ailes ne viennent pas à celles-ci ; les **g** de ces deux mots ici se prononcent du gosier, et non pas tout à fait comme des **g**, mais je ne les saurais écrire autrement.

háouïara-ouïara, celles-ci montent et descendent continuellement contre les arbres et donnent bien de la peine lorsqu'en abattant du bois elles tombent dans le col de ceux qui l'abattent.

Haouïachel, voici les plus petites, mais les plus importunes, qui se fourrent partout, dans les chambres, dans les coffres, dans les garde-manger, parmi les confitures, dans le sein, et pénètrent assez souvent jusques aux parties les plus secrètes, qu'elles pincent si promptement et si vivement, qu'en quelque compagnie que vous soyez, et avant que vous puissiez faire réflexion, elles vous font commettre une incivilité qui excite à rire ceux qui sont présents, qui en comprennent bien le mystère.

hála-hálacoüa-tiê, femme qui va à

l'eau, et au bois. Elles se servent plus fréquemment du mot d'**Akinagouïa**, pour aller au bois, où elles vont tous les jours sur le soir par compagnie, portant des haches, pour fendre du bois de santal, qu'elles coupent par petits éclats, mettent dans leur catoli°, et s'en reviennent chargées chez elles, où elles en donnent à un chacun ce qui leur est nécessaire pour faire du feu sous son lit pendant la nuit.

hálaracoüa, c'est un mot de raillerie contre les hommes qui sont volages en leurs amours, et changent souvent de maîtresse.

hála hálatou, chose trop ouverte.

hála tiouïma lirócoucheem boutélllo², le bouchon entre dedans, le trou de la bouteille est trop large, trop ouvert.

hálalati, rangé.

hálalayóna tiem ninántêliaemárou, mes plantes sont rangées sur le bord du chemin.

bíama énroukia tahalalakêteni, il y a deux rangs d'arbres sur le chemin.

háli-hálicouâyem kia lanichi táríci

loullali, lorsque nos Sauvages se rencontrent depuis un long temps qu'ils ne se sont vus, poussés par des motifs de joie, ou de tristesse, ils s'embrassent (penchant leurs têtes réciproquement sur les épaules l'un de l'autre, un genou courbé en terre), entonnent une manière de chant lugubre, et le poussent si avant qu'ils en pleurent, et sanglotent encore longtemps après, mais particulièrement quand cela arrive dans le vin*, comme je l'ai vu à l'arrivée d'un galibi°.

háli-hálití lánichi loubara, il soupire après cela, il n'aspire qu'à cela.

háman, c'est la terminaison du plus-que-parfait de l'optatif.

Erémaba ácabo háman nóne,

eréma áo mhém, si tu m'eusses dit que je demeurasse, j'eusse demeuré.

ácai hámancoüatic louágo, s'il y eût été.

hamánhatina, nhamanhácayem, je m'en suis envolé, je vole. Nos boyés^o sont assez téméraires pour dire qu'ils volent jusqu'au Ciel de la lune ; mais m'étant informé un jour d'un comme il était fait, et m'ayant dit qu'il était semblable à des rochers entrouverts qui distillent l'eau de toute part, je connus sa sottise ; on dit pourtant que quelquefois leurs Dieux prétendus, les enlèvent visiblement, et qu'on voit même la case s'entrouvrir par le faite pour leur donner passage, d'où vient que les simples gens ne comprennent pas que cela se fait par enchantements, ils disent par grande admiration : **kárénati**, il a des ailes.

hámarabáe, marche tout doucement.

hamároüa, cache, endroit secret, où on trouve ordinairement beaucoup de poissons.

Hále-catou huéyou, le temps dure.

Hámêbáe, mords-le.

Hámouca, c'est vouloir.

áteca lahámoucae couátic, il le devrait faire.

ácai há mouca lámouliaca,

níchiga há mouca lóne, je lui aurais donné s'il me l'avait demandé.

Tahámouca couátic, il faut.

Han-han, oui. Le premier h se tire du fond de la poitrine.

Han-han-catou, f. han-han nien, ainsi soit-il.

Han han, tiem, elle dit qu'oui.

Han-han-kia ? c'est un interrogatif, comme **Cainti hanhankia** ? est-il donc

fâché ?

Han-han, en secouant la tête veut dire : je n'en sais rien.

Han-han, tiens, prends.

Han-hánchiri, il se plaint.

Han-hánroni, plainte.

Han-hán-nichiba touágo, tâche à faire cela.

Háteca, oindre.

Hátecani, onction.

HE

Hébeni, borne, limite.

Hehé boucoyara ! ho, ho ! c'est donc vous !

Héhin-nanichi, je souffle bien.

heem, testicule.

Mheenti, châtré.

hemhembra, cours.

hém-hem nóba boária, je courrai plus vite que toi.

héouraátibou ? ebecoaátibou ? en as-tu assez ? es-tu content ?

Mheórounikeítina, je n'en ai pas encore assez.

héreboüe, muet, un enfant qui est grand et qui ne parle pas encore.

heu likia lóne, c'est la réponse de la personne qu'on appelle : holà, ou : qui est là ?

heu nioucoín lóne ! ha ! qu'il lui a fait un grand affront !

Heüle, cancre de terre, crabe blanc, dont il y en a de diverses sortes, les plus beaux, les plus gros, et les meilleurs sont ceux de Marie-galande qu'ils appellent **oüalábougouälou**, les Sauvages en ont apportés de terre ferme

et jetés aux saintes, voyez : **coúa**, ils en ont encore apportés d'autres qu'ils ont laissé courir dans un canton particulier de l'Ile de la Dominique, pour empoisonner leurs flèches ; les autres sont les communs, dont nous parlons, que les hommes appellent **oyéma**, et les femmes **heúle**, ils se trouvent dans les fonds voisins de la mer, fangeux et aquatiques, où ils se fourrent pendant le jour dans des trous qu'ils creusent, d'où ils sortent rarement si ce n'est la nuit, où les Sauvages les vont chercher à neuf et dix heures du soir au feu, s'il n'y a point de lune, c'est ce qu'ils appellent **acánaca niàbou**, mais comme ils n'ont rien à [où] les mettre, ils ont le loisir de regagner leur trou avant qu'ils en aient beaucoup liés ; s'ils ont dessein d'en prendre le jour, ils se servent d'un bâton, au bout duquel il y a un crochet pour les tirer, mais ils en viennent mieux à bout avec la main, parce qu'ils s'accrochent aux racines, dans lesquelles ils font leur trou qui est si profond qu'ils y fourrent souvent le bras jusques aux épaules avec tant d'adresse qu'ils s'exemptent facilement de leurs mordants, qui leur font faire des hauts cris lorsqu'ils en sont attrapés. Il y en a qui mangent de la mancenille, et d'autres vilaines denrées qu'ils connaissent au tomali°, s'il est noir, on les met sur la langue, si on le sent amer on les jette, les français les appellent crabes malinots*, ceux qui en mangent deviennent gros, enflés, et dangereusement malades **acaheúto**, **acacaheúto**, (disent-ils) ; après les avoir égalés*, nettoyés et lavés, ils les mettent sur le feu dans un canari° avec peu d'eau, et beaucoup de poivre*, les couvrent de feuilles, à moitié cuits ils les tirent, les distribuent entre eux (suivant leurs civilités ordinaires) et les

mangent ensemble dans le carbet°.

HI

Hiánichitou nanichi, je souffle beaucoup.

hiati, hia okáali, temps clair, serein.

Toma hiem, le pot au tomali°.

En ierebali hiem ibaoüanale, compère voilà la table sur laquelle était la cassave° que tu m'as donnée.

hílati ouágo, paralytique.

híla hílati nourna, ma jambe est engourdie.

hilácaoüa, évanouissement.

hilacoüáhali, il est évanoui.

hilároüali, il est las, endormi.

híla cayeú ! il dort d'un profond sommeil !

hilacáboutium lirháin, tous ses enfants meurent.

hílara, nhilárouba, hilaárina, mourir, je mourrai, je suis mort.

Lhílaroni, son décès, sa mort² ; si la mort est terrible aux hommes, j'en ai vu parmi eux à qui elle semblait plus que terrible, sont ceux à qui la conscience remord du mal qu'ils connaissent avoir fait, car croyant l'immortalité de l'âme, ils se méfient des peines qui sont dues et suivront leurs coupes, personne ne les console en cette conjuncture, ils meurent dans des étranges désolations et amertumes de coeur ; aussitôt qu'ils sont morts, ils les rougissent, les coiffent, les enveloppent d'un beau lit* de coton (s'ils sont considérables), font au milieu de la

case un trou en rond, profond à proportion de la posture qu'ils leur donnent (qui est celle qu'ils avaient dans le ventre de leur mère), dans lequel ils les descendent et posent sur un bout de planche, qu'ils y ont mis, puis les couvrent d'un autre sur lequel ils jettent la terre, versent des larmes en chantant d'un ton lugubre leurs plaintes et leurs regrets, qu'ils viennent continuer un espace de temps le soir bien tard, et les matins devant le jour ; ils n'oublient pas leur coutume de mettre du pain et du vin sur les fosses, et de faire du feu tout autour assez longtemps ; au bout de l'an ils retournent pleurer, lèvent les planches, jettent la terre sur les corps consommés, la foulent aux pieds, boivent le reste du jour et de la nuit, et quelquefois quittent les maisons et habitations*, comme je l'ai vu après la mort d'Henri Comte leur Capitaine*.

himbæ, mouche-toi.

Nahínroyem, je me mouche.

Nahínroni, l'ordure que je tire de mon nez.

Nahinragle, mouchoir.

hípe², flèche. Voilà un de leurs exercices ordinaires, de faire des flèches, ou au moins des pointes à leurs flèches de bois vert, longues de la main et plus, dentelées en forme de harpon, pour tenir lieu de fers.

Thiépeti, ahípébati, il en a, il n'en a pas.

hípe íchibou, le fer de la flèche.

hípe erétali, le bout d'en haut.

hípe erébe, c'est l'endroit sur lequel la corde de l'arc porte, la coche.

hípe² boulíri, aileron d'un trait.

Kibána banali tiem hípe, ma

flèche a un crochet au lieu de fer.

HO

HOali anli, lahócyem, le chien a jappé, jappe.

lahòcani, jappement.

hon nhanyem, ils bourdonnent.

hon tiem litimouleni, il murmure, bourdonne.

honnónnokêta tienli, il s'usera, comme une ligne qui frotte contre un canot^o.

hoüa, crapauds, on les mange à la Martinique, comme des grenouilles, et ils se trouvent bons.

houátibi-tibi, grenouille, on en voit quelquefois tomber des petites avec la pluie.

houá houáti, toile claire, racine creuse, crabe vide en décours.

houáliti, houálicábouti, léger.

houáligouti bóari, il est plus léger que toi.

houéouë², hache, houe.

houë-oue-nichibatina bouágo, je t'abattrai un peu de bois.

houéreti, jaune, les Sauvages n'ont des noms que pour quatre couleurs², jaune et rouge, blanc et noir.

houhúe, sont trois flûtes arrangées et attachées par ensemble, comme le sifflet* d'un châtreux ; j'ai vu deux Sauvages dans leur vin*, si dispos à en jouer et danser à la cadence, et à l'opposite l'un de l'autre, que nos pantalons* ne font guère mieux.

houálba, plume, arrache.

Náhoullachagoyénli litiouma, je lui arrache la barbe.

Nahoulienli, nahoulagienli, ou

nahoulachienli tounoulou, je plume un oiseau. Les Caraïbes° ne s'entrarrachent point la barbe, car ils ne la laissent jamais croître, ni ne prennent pas la patience de plumer un oiseau. J'ai été avec eux aux Saintes où ils prennent de ceux qu'on appelle **tuérou**, auxquels ils coupent la moitié des ailes sur un billot, puis les jettent dans le feu, les tournent et retournent, passent la main dessus, les mettent sur le boucan° sans les vider, les gardent enveloppés sur la fumée, quelquefois assez longtemps, les mangent sans autre sauce, ils lèvent seulement la première peau, et ôtent les tripailles.

houïe houïeti, chose qui ne s'entretient pas, qui se rompt de pourriture.

houlloubaë, pile-le.

nanhoulloucayenrou Iaoüálla, je pile des noyaux de palmiste pour faire de l'huile.

nanhouïlloucani, ce que j'ai pilé.

tahouïllouca, pilon, baguette à fusil.

houïllou bouïmeti, houlloumoucheti, triste.

houllouboutoücoüali, replié, retourné.

houlloucámboüi², rocou°, défait avec l'huile, qu'ils broient sur une pierre unie, comme nos peintres sur un marbre, le détrempe avec l'huile, et puis s'en font un masque sur la face, épais d'une pièce de trente sous pour aller au vin*.

houïloulou, c'est une petite graine rouge qu'on avale pour dissiper les ventosités ; l'herbe qui la porte est rampante.

houïloulou lái, il l'a enlevé, l'a arraché des mains. Voyez : **áoullouca**.

houllougóbaë, houlloubaë, avale-le.

nahouïllougouyérou,
nahouïllougoutiérou,
nahouïlliaroyérou,
nahouïllouroyérou naikini,
j'avale ce que je mange.

houlloucouáli nibitartou, ma corde est forte. Pour l'éprouver, ils l'attachent par un bout à une fourche, ou à un arbre, et tirent tant qu'ils peuvent, quand elle ne rompt pas, ils disent ce mot.

houlloulouti nougouti áboucheem, ou cóyeti, le pied me glisse.

houïrou nháim íra, que je hume du potage.

Láhourgoutiéni huéyou, le Soleil l'a desséché.

HV

HVéitínocou, concitoyens, habitants*, mariniers d'un même carbet°.

huéitobou, habitation*, village des Sauvages, ville des Français.

huegnekécoüa ouáman, ou ouácalabácayem huegnekécoüa, tournons et retournons sans dépendre les mains d'une barre.

huéhue, bois, arbre².

Suivent les noms de quelques espèces d'arbres que j'ai connus aux Iles.

huélegenne, quelques-uns l'appellent arbre de soie*. Les Sauvages font une entaille tout autour pour le faire sécher, d'autant que les grosses mouches

appelées **anréheure** s'y viennent nicher quand il est mort, ces mouches sont grosses de deux pouces, longues de trois ou quatre, le corps est couleur de feuilles sèches, depuis les ailes en haut, c'est un beau noir lissé et luisant, sans cornes aux femelles, avec deux aux mâles, recourbées l'une contre l'autre.

Huelékia², fusil. Sont deux bâtons que les Sauvages coupent de cet arbre, longs d'un pied et demi, ils font une petite entaille sur l'un, posent les deux pieds sur ses deux bouts, et étant accroupis, ils plantent sur l'entaille l'autre bâton, qu'ils font tourner avec tant de vitesse, qu'en faisant son trou, il fait sortir de la poussière qui prend feu à force d'agitation, ils en approchent de la mousse sèche, puis du bois pourri mais sec, qu'ils soufflent et allument ; c'est ainsi qu'ils se servent de ces fusils pour faire du feu dans le bois. Voyez le reste de ce qui se peut dire de cet arbre à la page 40 au mot **bariri itica**.

Abábai², papayer°. Les Sauvages prennent indifféremment ce nom (comme les autres suivants) pour l'arbre et pour le fruit, ils aiment celui-ci, mais ils n'en mangent pas les graines, parce qu'elles ont un goût piquant comme poivre*. Voyez sa propriété à la page 73 et son usage à 114.

Achoúrou, bois d'inde*. Il est beau et bien dur, les Français mettent ses feuilles aromatiques dans les sauces, et dans les coffres, et les Sauvages les font infuser, pour arrêter le flux de ventre ; celles de **tayáheu**, **caroucouáheu**,

et l'écorce d'**alatoúloüica**, infusées, ont le même effet.

Acoulérou, torche² (par ressemblance). On ne la manie pas comme l'on veut, elle n'est ni arbre ni légume, parce qu'elle n'a ni branche ni feuille, et je ne sais à quoi elle est propre sinon à bien piquer, ce qui l'a fait passer pour un chardon.

Couchoùhoue, est une liane qui grimpe aux arbres, sa seule gousse, qui porte les petites tabatières, est piquante. Voyez ce qu'on en dit en la page 78.

Batta, raquettes*, qui étant comme de grosses et épaisses feuilles rampantes, et semblables aux raquettes, sont armées d'épines aussi pointues que les torches, et dont les fruits ne sont pas beaucoup dissemblables.

Cayouláoüalou. C'est la quatrième espèce de chardons, un corps à trois carres, et sans feuille, qui rampant sur les roches, est hérissé d'épines pointues, comme des aiguilles, la beauté de ses fleurs égale celle de ses fruits, qui sont pourprins au dehors, et blancs au dedans, ils rafraîchissent ceux qui les mangent, et rougissent leurs excréments.

Alácoali et **Inípani**, sont deux sortes de bois à petites feuilles, comme du buis, qui sont durs et gommeux, que les femmes des Sauvages fendent, et dont elles se chargent pour se chauffer, et faire la cassave°.

Aláttani, latanier°, on fend le corps de l'arbre, pour en faire des gouttières, car il est naturellement creux, et ses feuilles servent aux

Sauvages pour couvrir leurs cases, pour faire des parasols, et des parapluies. La dernière feuille est serrée, comme un éventail fermé, quand elle s'épanouit, elle est semblable au même quand il est ouvert, excepté que les bouts sont pointus et séparés, qu'ils lient par ensemble (en ayant mis deux dessus, et deux dessous, et du poisson dedans), ils les attachent par la queue sur le feu, pour conserver le poisson.

âlégoula, arbre qui porte un petit fruit jaune, comme l'**alànala**, mais plus court, que les Sauvages mangent, et dont ils font de la boisson.

allioüa, bois blanc épineux qui a la côte de ses feuilles pleine de petites épines, qui incommodent bien les pieds nus des passants, il se fend bien, et sert quand il est à couvert.

âloi², c'est un arbre qui produit un fruit beau et bon, il sert de nourriture aux oiseaux qui en sont friands, et de rafraîchissement aux hommes qui en sucent le suc, qui est assez délicieux, rejetant le reste qui n'est que filasse.

âloi-ichic, c'est le noyau qui pend au bout du fruit précédent, il a la forme du billon* d'un grand coq, les Sauvages en font brûler et distiller l'huile sur des vilainés d'artres qui les incommodent assez souvent.

aloucaloüa, inécou² et

onabouboüe, sont trois sortes d'arbres dont les écorces (de la tige pour le premier, et des racines pour les deux autres), écachées et frottées en l'eau, enivrent* et font

mourir le poisson.

anacoucou², bois rouge, il est beau, et bon tant à la charpente qu'à la menuiserie.

aócacoüa, tachiboüaca

nhacoumároni, on en fait bouillir l'écorce pour en laver les plaies, qu'elle guérit, ce qui se fait aussi de celle des arbres appelés

cacouáli, **coucouli**, **youlouéne**, **comáca²**, **oüéouéboulou** et

oüalíapa, les Français n'ont point de noms pour ces arbres, sauf pour le dernier qui est le goyavier°, dont les fruits sont astringents. Les feuilles de **couláboule**, **oulábouli**, et la pelure de lianes **lánati** et **chinátte** frottées entre les mains, et le jus pressé sur les ulcères les nettoient et guérissent.

aócoma, c'est le chêne du pays, que nous appelons Acomas°, quoique son fruit approche du gland, il est néanmoins plus petit, les ramiers le mangent, et les hommes mangent les ramiers quoiqu'ils en deviennent amers; le bois durcit étant en l'eau, et va au fond; il y en a deux pièces équarries qui ont cinquante à soixante pieds de longueur et servent de pont dans la gardeloupe à notre rivière de la basse terre, quoiqu'elles soient soutenues par les bouts. Il faut de l'Acomas°, pour faire un beau bâtiment de charpente.

âti², c'est du poivre*, ou piment, longuet comme le fer d'une aiguillette, les Sauvages se servent du jus pour se nettoyer les yeux (quoique ce soit avec douleur), **oüaliri** est plus long et plus gros, on en voit en France sur les

boutiques des Apothicaires ; le troisième et le plus gros, s'appelle **bohémoin**², dont les Français lèvent de petites tranches dans l'écorce (du côté qu'elle ne touche pas la graine, et lorsqu'elle est encore verte) qu'ils mangent avec un grain de sel pour leur ouvrir l'appétit. On ne se pourrait pas se persuader la quantité de piment que les Sauvages mangent si on ne le voyait, et néanmoins je ne les en ai jamais vus incommodés. J'ai cru que l'eau de manioc^o, dans laquelle ils le font cuire (étant un poison froid) tempérait l'excès de sa chaleur. Les Français autrefois en ont voulu tirer la graine pour en trafiquer, mais comme on sue sans cesse aux Iles, et qu'on ressentait des cuissons très douloureuses lorsqu'on portait la main aux piqûres des moustiques, et maringouins^o, on a été obligé de quitter ce travail pour s'affranchir de cette peine.

áticonê², est une plante que nos Français nomment comme les femmes des Sauvages, **oiállóman**², qui croît dans des fonds gras et marécageux, de la hauteur de dix pieds plus ou moins, gros comme le pouce, ou du moins comme le doigt sur le pied de sa tige, qui diminue dans sa hauteur, dont les Sauvages font leurs hottes, leurs tables, leurs coulevres* à presser le manioc^o, et particulièrement leur **bacálla**², c'est-à-dire leurs petits paniers. Pour les mieux élaborer ils coupent l'oualloman^o par longueur, en ôtent avec le dos d'un couteau l'écorce verte, et polie, le portent sur le bord de l'eau pour le passer dans leurs mains pleines de sable,

afin d'ôter ce qui y reste, puis le noircissent, et divisent le bâton en quatre quartiers, chaque quartier en deux, tirant en même temps la moelle qui les remplit, et mettent l'un de ceux-là entre leurs dents qu'ils tiennent de la main gauche, et de la main droite lèvent encore une paille déliée comme papier dont ils font ces ouvrages qui ne ressentent point le Sauvage, ils m'estimaient bien manigat*, parce que j'en savais faire, où les leurs déjà sur l'âge ne savaient par quel bout s'y prendre.

Ayoüálali, bois jaune épineux dont on lève la seconde écorce, qu'on applique sur la dent malade qui est soulagée ; le jus qu'on en tire, guérit aussi les ulcères sur lesquels on le verse. **Ouleoumele**, est un autre dont l'écorce fait le même effet, étant néanmoins autrement apprêtée, car on la fait brûler sur une platine chaude, puis on l'écrase et on en poudre l'ulcère.

Allíouáli, est comme un petit arbrisseau recourbé à guise d'un cornet à bouquin, qui porte trois ou quatre feuilles en haut, on le coupe aussi aisément qu'un tronc de chou ; il a une odeur forte, et fait mourir les ravets^o.

Baí-bai, f. **ouelim**, c'est le raisinier qui porte des grappes chargées d'une espèce de prunelles, les Sauvages les mangent, et les démêlent avec l'eau qui en devient aigrette, comme du vin, le bois est beau et propre à monter des armes à feu ; l'écorce de ce bois (comme de **yamánlae** et **yamálae**) grattée en dehors, est

gommeuse, celles de **comáti**², **moulei**² et **táouia-táouia**, le sont aussi, mais grattées en dedans ; les femmes se servent des deux dernières pour leurs lits*, et leurs couis^o, et les hommes des autres pour leurs paniers longs et ronds.

Bálata², est un arbre de la forêt qui porte un fruit longuet, jaune et sucré dont les Sauvages sont friands.

Bàira², bois de lettres, dont les ouvrages font connaître la beauté.

Balátanna², Bananiers. Les femmes font cuire des bananes dans l'eau, qui en reste toute sucrée, elles mettent le tout dans un grand coui^o, et l'apportent à leurs maris au lieu de bouillon, dès le point du jour, au retour du bain ; ce fruit est honnête pour présenter au dessert, fendu en deux et séché au Soleil, il passe pour une figue de Marseille. Les femmes les mâchent, et en appâtent leurs enfants, les feuilles servent quelquefois de nappes ; elles nous servirent de suaires au commencement (à défaut de toile) pour enterrer nos morts. Le figuier* appelé **baccoucou**² diffère peu du bananier, son fruit est plus court, plus mollasse, on en fait de la boisson ; étant coupé par rouelles on y aperçoit un tau, aussi bien qu'en la banane. Les Sauvages font un trou au coin de leurs cases, les enveloppent dans leurs feuilles, et à quelques jours de là, ils les retirent mûres et plus jaunes que des coings ; elles sont fort venteuses. Un morceau de l'oignon qui soutient sa tige spongieuse, écrasé, et le jus exprimé sur un ulcère le guérit.

balíri², sont [des] balisiers^o.

Quand les Sauvages cabanent dans le bois, s'il y en a là auprès, leurs apprentis ou ajoupas^o sont bientôt dressés et couverts de ses feuilles, qui leur servent le lendemain à faire leurs paquets ; de leurs graines on en fait des chapelets, et de leurs petites pommes, de belle encre rouge.

bamáta, c'est un grand arbre appelé poirier (peut-être à cause que ses feuilles sont semblables à celles du poirier), qui coupé et tombé contre terre, pourrit incontinent ; employé à la bâtisse d'un navire, il durcit en l'eau de mer et dure longtemps ; c'est son écorce qui guérit les cors des pieds.

bine² **akecha**, vigne, quoiqu'on en dise, il n'y a point de lieux où elle vienne mieux, si elle est soignée et cultivée, j'en ai vu des treilles chez nos voisins (même de muscat de madère) chargées, et le raisin mûrit tout d'un temps comme ailleurs ; il est vrai que la grive le mange, et les rats, mais il y a remède à cela, outre qu'on y fait vendange tous les mois de l'année (si l'on veut), cela dépend de la taille. On ne s'applique pas à faire du vin, parce que les navires en viennent chargés tous les ans.

cácouti, ou **ouálougouti**, c'est un arbre fort cassant qui jette une manière de lait dans l'endroit où il se casse (aussi fait **ouloúákê**) qu'on applique sur la dent malade, dont il apaise la douleur. **Chaouárônê** a le même effet.

cali-calichiri, c'est un souverain remède contre les flux de ventre, et

de sang, on gratte la seconde peau sur laquelle on jette un peu d'eau qu'on presse, et qu'on boit.

callikiri, sont [de] petites cachimas^o que les Sauvages recherchent avec avidité, car ils sont doux comme la crème lorsqu'ils sont en maturité ; les Français ne les goûtent pas, parce que cette trop grande douceur leur fait mal au coeur.

caniche², canne de sucre. Il y a apparence que les caraïbes^o tiennent ce plant aussi bien que son nom, des Espagnols, s'ils ont amené des animaux aux Iles pour avoir quelque rafraîchissement quand la flotte passe, à plus forte raison des cannes ; et en effet les Caraïbes portent cette marchandise quand elle est à la rade ; les cannes sont plus grosses à la cabesterre qu'à la basse terre, parce que les pluies y sont plus fréquentes, mais aussi celles de la basse terre sont bien plus savoureuses, on se sert des têtes, comme de celles des autres cannes, pour couvrir les maisons. Voyez à la page 85.

caniche² ita, c'est le jus de canne, il se prend aussi pour le sirop, et même pour le sucre, les Sauvages n'en font point, ils se contentent de ce que la terre, l'air, et l'eau leur produisent.

caourobali², cet arbre n'a point de ressemblance avec nos noyers, ni son fruit avec nos noix, et pourtant on appelle l'arbre ; noyer, et le fruit : noix de courbaril^o ; la coque des noix est dure, mais les noyaux le sont incomparablement plus, qui sont entourés de fibres

farineuses, et qui ont le goût du pain d'épice, mais pâteuses ; au commencement on en faisait du pain qui était plus beau que bon. Son bois ne vaut rien à la pluie, à couvert il se garde et se travaille bien, on en fait les deux maîtresses pièces des moulins à sucre, sont celles qui écachent les cannes.

cháouïa, les hommes l'appellent **táboloubou²**, c'est le génipa^o, il se travaille bien, et on en fait les filières* des cases, les fourmis de bois le rongent et le consomment avec le temps, mais la pluie lui fait bien plus de tort si elle tombe dessus ; les Sauvages expriment le jus de sa poire, molle et mûre, et les femmes les peignent avec cette noirceur, souvent elles les en frottent seulement le corps pour les noircir, lorsqu'ils sont las de porter le rouge, il n'y a que le temps qui puisse effacer cette couleur. Voyez à la page 47.

chíbou, c'est un arbre droit comme une flèche, qui est gros aussi à l'avenant, les Sauvages en font leurs pirogues^o. Voyez : **couloucae**, **cóina** et **canáoa**.

chouchourou, c'est une espèce de mahot^o Sauvage dont on presse les feuilles, pour en tirer le jus, qu'on distille en la bouche des enfants, pour les guérir des tranchées.

couáchin, figuier d'Inde, c'est un arbre qui s'étend prodigieusement et fait grand ombre, il porte une figue semblable à celle des figuiers de France, qui ne vaut pas grand-chose, quand on l'ouvre, on y trouve une ou deux petites mouches pas plus grosses que des moustiques.

couâté, c'est du bois d'ébène que j'ai vu entre les mains des Sauvages, qu'ils avaient apporté de la terre ferme.

couláboule, séné sauvage, je ne sais s'il ne vient pas en arbrisseau, comme la fougère, outre son opération ordinaire, ils s'en servent pour les coupures, et pour se garantir de la fièvre.

coulfali et **coubouliroüa**, sont [des] arbres d'où ils tirent des verges pour leurs lignes, le dernier vient de terre ferme.

coyábou, sont [des] goyaviers° blancs, on les appelle encore

ballíachi, le fruit en est bien agréable, aussi est celui des goyaviers rouges que les hommes appellent **balloúboüi**, et les femmes **oüállíapa**, les fruits en sont jaunes au dehors, rougeâtres au dedans, pleins de petits pépins qui ne [se] digèrent pas, mais se sèment en les rendant, l'écorce bouillie sert aux ulcères, dont on les lave.

coyálíbi, c'est un arbre qui pousse une petite grappe chargée de petits boutons blancs et rouges, pas plus gros que des petits pois, au reste fort délicieux au goût, et parce qu'il pousse plusieurs tiges par le pied comme le coudrier, on lui en a fait porter le nom.

Iabácani, c'est un arbre dont on prend l'écorce et les feuilles qu'on frotte dans l'eau pour s'en laver la tête, afin de faire mourir la vermine, et s'affranchir du battement de tête.

Iabácana et **táya-taya**², sont [des] arbres dont ils tirent leurs médecines.

Iácaicachi, les hommes l'appellent

ouboüéri, et les Français : acajou° rouge, on en fait l'aisseau ou l'essente pour couvrir les maisons ; les Sauvages en font leurs canots°, les menuisiers ce qu'ils veulent, de plus ce bois sent fort bon, sa graine pourrait bien servir à faire de l'huile?

Ianáoa, merisier, ses fleurs en mars embaument tout le bois.

Icácou, les hommes les appellent **nalloúboundü**, sont des prunes plus grosses que les damas rouges, mais pas si bonnes (si je ne me trompe).

Irípali, sont des branchages qui sont hauts, ont un beau feuillage, et quelque ressemblance aux panaches, d'où vient qu'ils en ont retenu le nom, ils viennent par touffes, tirez-les, vous arrachez une racine grosse et grande si elle est dans le sable, qui étant écachée entre deux roches, et frottée dans l'eau, fait de l'écume comme du savon, dont ils dégraissent leurs lits ; c'est de là qu'on tire le verbe **iríroüa niabou**, je vais dégraisser mes cheveux, savonner mon lit. Les femmes font des pessaires de ces racines pour provoquer leur mois.

Loúllourou, les hommes l'appellent **toulichí**, bois de savonnette. Les Sauvages prennent les écales* fraîches dans un coui° plein d'eau, les frottent entre leurs mains, en font de l'écume, dont ils dégraissent leurs cheveux pleins d'huile et de rocou° ; les noyaux sont beaux, noirs, ronds et fort légers pour des Chapelets.

L'écorce de ce bois mise dans un pot, et l'eau réduite à la quantité d'un verre, arrête le flux de sang.

Mali-mali, cassier, canéficier, la

casse est fort douce et bénigne aux Iles, vous la prendriez pour une confiture, ceux qui la prenaient à jeun, la digéraient souvent ; d'autres à cause de cela ne la prenaient qu'après dîner, et elle n'opérait que le lendemain ; elle produit beaucoup de fruits dans les lieux pierreux et graveleux, dans les bons fonds et bonnes terres, rien que des feuilles.

Manchíboüi, arbre qui porte de grosses pommes pâteuses à trois noyaux.

Matállou, f. **huira**, aux Iles la vaisselle pend aux arbres, car les calebassiers en produisent de toutes les façons, les moyennes calebasses qui sont comme des poires, se fendent en longueur, et ils s'en servent au lieu de verres et de tasses ; ils les appellent **ritta**². Les plus petites servent aux Français à mettre de la poudre (car elles sont toutes sèches), et aux Sauvages à mettre leur beau noir, les grosses calebasses coupées par les côtés s'appellent **táoba**, sont leurs plats, qu'ils ne feignent pas de mettre sur le feu quand ils veulent faire réchauffer quelque chose dedans, et pourtant ils ne se brûlent pas, pourvu qu'il y ait quelque liqueur mêlée, les plus grosses, longues, se couchent sur le ventre et ont une ouverture en rond à l'opposite, par où on puise à boire, ce sont leurs pots, que les hommes appellent **tontou** et les femmes **ehuéyu**, les plus grosses et rondes, ont un trou où était la queue, et ils s'en servent comme des seaux ou des bouteilles, qu'on nomme **cómori** ; les femmes se divertissent à les peindre et

enjoliver. Les Français les achètent d'elles et s'en servent ; je leur en ai encore vu qui ne sont pas plus grosses que le pouce, dans lesquelles ils mettent des chairs de **Mansfenix**^{*}, qu'ils pendent à leur col comme reliques, quelquefois ils en ont des fraises ou godrons autour du col, au moins ils en ont une ou deux.

Mápoya ámouche. C'est un arbre sur lequel on trouve assez souvent des gros **Lézards**^{*}, qui en broutent toutes les feuilles, c'est de là qu'on leur jette un lacs coulant au col, sans qu'ils fuient.

Matébebe, c'est un **Mahot**^o Sauvage dont on écäche la peau, puis on en tire le jus qu'on boit, pour arrêter le flux de sang, il est toujours chargé de certaines graines, qui s'attachent importunément aux cheveux, et aux habits, comme le **chickáyoüia** et **helémekay**, qu'on appelle tous : cousins.

Mícoulou, porte un fruit semblable à l'**Acajou**^o.

Móntochi, **Palétuvier**^o. Les marais, les étangs, s'appellent aux Iles palétuviers, et parce que ces lieux aquatiques sont tous remplis de ces sortes d'arbres, on leur en a donné le nom.

Móntochi íllagra, racines de **Palétuvier**^o, il en pousse sans nombre le long de l'arbre qui lui semblent incorporées, et y prennent racines ; les **Caraïbes**^o ne les épargnent pas quand il faut lier quelque chose.

Oüágneu, **Mahot**^o. Cet arbre ici pour être fréquent n'est pas moins utile, il est tout tordu et sans lui

nous ne saurions rien faire de droit, si on veut bien monter un rôle* de pétun°, il faut du Mahot, si on veut attacher des roseaux, il faut du Mahot, s'il faut lier quelque chose, c'est avec du Mahot ; les femmes Caraïbes° en lèvent des larges et longues aiguillettes qu'elles posent sur leur front, et entortillent des deux côtés de leur catoli° pour les porter ; les hommes s'en servent au lieu d'étoupe pour calfater leurs pirogues° ; les Nègres sont bien mollement quand ils ont du Mahot pour faire une Cabane. Enfin je ne sais ce qu'on ferait sans Mahot.

Oüairaouïa, cette liane est grosse par endroits comme un arbre, on l'appelait au commencement par ironie : amourette, parce qu'elle est amoureuse et gracieuse, comme une ronce, d'autres l'appellent : croc de chien. Elle n'est pourtant pas inutile, on en fend les petites et elles servent pour faire des cercles.

Oüallápána, Mommáin, les Sauvages se servent des feuilles de cet arbre pour préserver de la fièvre, et mangent ses fruits, dont les premiers et naturels du pays sont passables, et les derniers qu'on y a apportés sont meilleurs et plus savoureux.

Oüallouhouméróu, arbrisseau dont les feuilles ont quelques ressemblances avec celles de la sauge, autant vous en détachez, autant vous avez de gouttes de Baume qu'elles distillent ; quand les Sauvages se sont coupés, ils accourent à ce remède, comme au plus prompt, et au plus assuré. S'ils sont pris de pleurésie, ils en font bouillir dans un canari°, penchent

le côté malade sur la fumée, la souffrent la plus chaude, et le plus longtemps qu'ils peuvent, pour se guérir.

Oùbou², f. monben², cet arbre porte un fruit jaune et longuet, qui n'est pas désagréable, mais il a peu de chair ; les Sauvages qui se sentent attaqués de gouttes font un trou dedans la terre, où ils jettent de la braise bien ardente, et dessus, des noyaux de ces prunes ici (qu'on appelle de mombin°), puis posent le genou ou la partie malade dessus, endurent la fumée le plus longtemps qu'ils peuvent, et se guérissent de la sorte (à ce qu'ils croient).

Oüeoüéboulou, c'est une manière de frêne à petites feuilles, qui a le bois jaune, on lève la seconde écorce de ses racines qu'on met sur la dent malade qu'elle allège et guérit.

Oüéte², bois de brésil, qui sert pour la teinture, dont on a ici la connaissance.

Ouloucáboula, châtaignier, arbre haut et droit, qui ne vient guère qu'aux montagnes, sur lequel les perroquets se portent ordinairement pour manger des châtaignes, et c'est où les chasseurs les vont chercher, mais il faut que les armes portent bien haut.

Oüállí [ourállí], bois dont l'écorce est aromatique, c'est la cannelle, qui est plus épaisse que celle qu'on voit ici, outre qu'elle est blanche, avec le goût de cannelle, elle est âcre et piquante comme le poivre*.

Outáouïaheu, l'écorce de cet

arbre bouillie, et l'eau réduite à une petite quantité, prise par la bouche, fait vider haut et bas, le jus du pourpier appelé **chibouléme** pressé et pris sans bouillir, a le même effet.

Oútiri, l'écorce de ce bois bouillie, est bonne pour les blessures de couteau ou d'épée qu'elle guérit lorsqu'on les lave dans son eau.

Táouïn, bois qui brûle comme de la chandelle, dont il emprunte le nom ; les Sauvages en lèvent la seconde écorce, dont ils expriment le jus dans du coton (pour en retenir les ordures), puis le distillent dans les yeux malades, et les guérissent.

Taricae, cet arbre est utile aux hydropiques, **kitouliáoüa** et **youlca** servent au même sujet, sont [des] espèces d'orties.

Touli², c'est le santal qui est gommeux, son feu est clair et flamboyant, ils s'en servent pour faire des flambeaux, qui en portent le nom aussi bien que nos lampes et nos chandelles, dont ils n'ont point l'usage. Quand nos Sauvages n'ont point de ce beau noir appelé **cóina**, ils vont prendre les platines sous lesquelles on use des bois de santal et de chandelle, et ils y en trouvent d'aussi beau, mais en petite quantité, qu'ils lèvent avec le doigt à mesure qu'ils l'emploient.

yaouíalla², palmiste, dit épineux, parce qu'il est hérissé d'épines longues comme le doigt, dont les Sauvages se servent pour faire des cordons de coton. On fait une entaille à la pomme d'où naissent les feuilles, et on met une calebasse

pour recueillir le vin qui en distille, comme aussi du suivant.

yataggé, palmiste franc, **huéche** est le même, sauf qu'il ne vient que dans les montagnes, et que sa feuille dure plus longtemps que celle du premier, toutes deux servent de couverture, nattée par dedans ; leurs dernières feuilles qui ne sont pas encore épanouies, sont celles qu'on porte en procession, et qu'on appelle palme ; ces arbres portent des régimes de fruits (comme les bananiers) plus gros que des noix, que les Sauvages écalent*, et en cassent les noyaux pour en tirer l'huile, dont ils se servent pour démêler leur rocou°, le chou de celui-ci est bon au pot ; de la gousse qu'il produit sort comme d'un étui, un panache ou branche qui porte de petits grains ronds et tout rayés dont on fait des **Chapelets** qui ont été recherchés en leur temps. Quand ce palmiste est petit, il pousse de belles feuilles longues et larges, que les Sauvages plient en deux, et dont ils font de bonnes et belles couvertures.

Reucri, est une autre espèce, commune en l'Ile de Saint Vincent, mais rare dans les autres Iles, dont les fruits sont comme les grains de petits chapelets de cocos, il y a apparence que c'en sont.

Pálma², c'est la plus excellente espèce des palmistes dont je n'en ai vu que deux à la Dominique, et un que j'ai planté chez nous à la basse terre auprès de la rivière, peut-être qu'il y en aura d'avantage à présent ; c'est celui-là qui produit ce gros fruit de coco, dans lequel il y a à boire et à manger (dont tous les auteurs parlent), la plupart des

palmistes conviennent en ce qu'ils sont petits dans le pied de leur tige et grossissent toujours à mesure qu'ils croissent en hauteur ; il faut que les Sauvages aient emprunté le nom de palma.

Oúlti alloúgouli, lianes brûlantes.

Alloúgouti, f. **chichálouca**. Les Sauvages n'ont point d'autres chevilles dans leurs bâtiments que ces lianes qui durent autant que le bois sans se pourrir.

Manállou, c'est une liane dont les Sauvages serrent le bras ou la jambe plus haut que la morsure du serpent, pour empêcher que le venin ne monte plus haut.

Pfoútoucou, celle-ci est fort importune dans les jardins, si on n'y veille, car en peu de temps elle couvrira toute la terre et se mêlera avec les patates°, sans qu'on les puisse distinguer.

Cayárali, c'est une autre sorte de liane, qui produit une racine dont les Sauvages se servent dans leurs besoins et nécessités.

Emouroüái-iouma, les femmes font bouillir cette plante, l'étendent sur les reins, se couchent dessus et se couvrent, pour se faire suer, et rendre leurs fleurs*.

Cóiti, Epinards d'Espagne, elles prennent cette herbe du pourpier, des lys, etc. pour ce même sujet, qu'elles font bouillir ensemble, et les mettent sous une chaire [chaise] percée, sur laquelle elles s'asseyent à nu enveloppées et couvertes d'un lit* de coton, souffrant autant qu'elles peuvent la fumée chaude de ces remèdes qui les attire enfin.

Yaloúlou, herbe coupante, du bord de la mer.

Ayállí, herbe* à blé.

Alaouliácouliem, ou **acouliárannê**, la mal nommée.

Quoiqu'elle soit très importune à ceux qui sarclent les jardins, néanmoins ceux qui ont des taches aux yeux, ou autres maux, s'en servent, d'où vient que les Sauvages disent d'elle :

tiemboulétinati ron ácou, elle les nettoie, et les rend clairvoyants.

Les autres (dont j'ai connaissance des noms Sauvages) sont devant, ou seront après, suivant les lettres alphabétiques.

huékennéboucántina, j'ai un cours de ventre.

Aóchatic liábou lihuénchekay, laissez-lui faire ses efforts.

Aléhuekay niábou, ou **huekénnebouïc kchéne**, j'ai envie d'aller à la selle.

huelehégayhátina, je n'avance pas, je suis éclopé.

huelehéngaycouálic níchigoni, tout ce que je lui donne est inutile.

huelehéngaypati, non, il ne l'est pas.

Lihuelehéngali láocheem, c'est son excuse.

huelémcou, espion.

huélemecouátium, ils espionnent.

huélere-bánna, feuille d'Esquine. On en enveloppe les jambes cicatrisées des hydropiques, et elles en attirent les sérosités.

huèmbou, ventre.

Lihuémouli balánna, les vagues de la mer.

huemetagáli huèhue, le bois est fourchu.

Lihuetagáli, le fourchon d'un

arbre.

huènebou, coquille faite en forme de capuchon.

Kehuenébouti, il a de ces coquilles-là.

huenèboutonum, gens sociables, qui voient le monde.

huenémaboüic éntina, je jeûne.

Voyez : **nenémain**.

huéou-huéoutou couliala². Voyez : **chou-choutou**.

huéreti, paillard.

Méhuere boáttica, ne le sois pas.

lhuerétoni, ou **lóhere**, sa paillardise.

huéri. Voyez : **bihuéri**.

huéronum, cendre.

huétimp, ivrognerie.

Kihuétimpouë átina, je suis ivre.

Mehuétimp boáttica, ne t'enivre pas.

huétou, nuitée. Voyez : **arongonnê**.

huétoubátina, ou **tihuetonnibatina**, je m'endormirai.

Ouchoummétou ihuétounali, je ronfle, je dors profondément.

Huéyou², Soleil. Les Caraïbes^o n'ont point d'horloges, ni de connaissance des heures, où nous disons : quelle heure est-il ? ils disent : **állia huéyou báó ?**

où est le Soleil ? S'il est neuf heures, ils diront : **ignouráali**, il est bien haut ; si c'est après midi, ils diront : **tabaláali**, il tourne ; à quatre heures : **ínhouti-kéili**, il n'est pas encore trop tard, etc.

átéli enli huéyou báó ácai aouémboüe boróman ? combien as-tu mis de journée pour faire cela ?

Tíken huéyou, le temps passe, s'écoule promptement.

Memeni-catou huéyou nónelam, le temps ne me dure pas.

Merébeti hueyou, le Soleil n'est pas encore sur notre zénith, en son midi, de pic.

Mímeti huéyou, le temps est triste.

Allireba nápourierouta² nónum huéyoulita, je ferai tantôt mes prières au clair de la lune.

tihuéyoutaliarou mhém táo acónali máina, il fera demain bon sarcler ; c'est-à-dire que le Soleil sera bien ardent pour griller les herbes.

Lihuéyouli, la clarté, le jour.

Tihuéyouti tounoulou, oiseau qui est d'un beau plumage.

huéyou-ago, huéyou-bouken, c'est le nom dont les Dieux prétendus des Sauvages les flattent, car ils ne les appellent pas sublunaires mais (s'il se pouvait dire) sursolaires.

huéyoupoüe, crampe.

huéyouppe lougouti, il a la goutte-crampe.

huíba lóne, siffle-le.

Nánhuiroyénli, huihátina lóne, je le siffle, je l'ai sifflé.

huíroni, sifflement.

huíchan², f. **náyoubouca boari**, à Dieu.

Nanhuíchanroyénli, je lui dis : à Dieu. Celui à qui on dit : à Dieu, ne répond pas : **huíchan**, mais seulement : **áki**.

Lacoulántaconê émen

lichinoumali huíchirou, le chant de cet oiseau pronostique le beau temps.

huínepoüétobou, huínepoüétonum, puîné, puînés.

huíra, calabasse² ou calebasse².

huíramátonum, incestueux.

huíramoucoulou, sueur.

IA

IA, enchâssé dans le verbe, signifie répétition, comme **chateyába**, recommence. **Oüaricaiabátibou**, nous te reverrons.

Iábou, appliqué au verbe signifie : je vais, comme **aíca niabou**, je vais manger.

Iáboui, niabouï, provision de farine, ou de pain.

Kaiabouïátina, j'ai ma provision, c'est de la farine gragée* qu'ils portent par paquets dans les canots°, ils la pressent où ils arrivent, et la cuisent ; elle est quelquefois bien aigre quand elle est vieille.

iáboloupouáli huehue, bois pourri.

Iáboloupou², un enfant engendré d'un homme blanc, et d'une femme noire, peut-être parce qu'il en a la couleur.

Iáboura², crabier, quand il est à la chasse des crabes, (dont il fait curée) il a de la peine à s'élever de terre à cause de ses grandes ailes qui sont empêchées par les arbrisseaux, ce qui fait qu'on le tue facilement avec des bâtons, il a un cri maussade, il va plus de nuit que de jour, c'est un riche manger, c'est lui qui porte les aigrettes sur la tête et sur le dos. C'est aussi une constellation composée de petites étoiles en forme de triangle, située à côté de la grande Ourse.

Iáca, ici.

Iácaba, demeure ici.

Iácabou-kia ? demeures-tu ici ?

Iáca énrabou ? es-tu ici ?

Iácai-kia, laisse-le là.

Iacabátina boubára, je t'attendrai ici.

Oüalíba iácan, monte ici.

Ralíba iácacheem, descends par deçà.

Iáca-coubae, ou **bonále**, jusques ici.

Iacáto, c'est une manière d'éteuf, qu'ils mettent au lieu de fer à une flèche, pour abattre un oiseau sans le tuer, et pour le prendre vif.

Iacómma, c'est une longue et forte perche qu'ils portent dans leurs pirogues° et canots°.

Aiacómmacobánnum icanáoali², c'est-à-dire prends cette perche et pointe-la contre terre afin que le nez du canot° obéissant à la vague, elle ne le jette pas en côte.

Kaiacommátiti, il contre-tient bien le canot° avec la perche à l'embarquement, et au débarquement.

Teléti liacómmali iábou, il a le bras ferme pour cela ; on se sert des mêmes termes pour dire, voilà un homme qui jouit d'une parfaite santé.

Iakéra óni bátina, j'irai, là loin.

iakétacheë-raheula boulekialan, viens un peu par deçà.

Iakimátobou átina boróman, il m'a fait un clos, un parc.

Iahaakia, tout ici près.

Iáhali, terre béante, entrouverte. Il s'y en trouve qui sont causées par les tremblements de terre qui sont plus fréquents aux Iles qu'on ne voudrait.

íha-okaali, il fait un temps clair et serein.

íhatí oubécou. Quand les Matelots voient en mer un noir nuage plein de vent et de pluie, ils en ont peur, et se tiennent sur leurs gardes, mais lorsqu'il est ouvert, [ils] ne s'en mettent plus en peine, ainsi ils disent : le grain, c'est-à-

dire la nuée, est percée, et les Sauvages : **ínhati oubecou.**

íhati loária heyou [hueyou], il est plus clair que le Soleil.

Iála, palisse, ou palissade.

Iálac. Quand un Capitaine* fait un vin*, ou un festin, il choisit un homme qui va de carbet° en carbet, où il est bien régalé, et à sa sortie il va devant ceux qu'il a ordre de convier et leur dit ce mot, et de là vient le verbe

Ayalácriti, il convie au festin.

Iále, ou **liále tomáli² ácae,** le ventre d'un pot de terre.

Iále ibaoüánale², c'est le mot dont se sert celui qui reçoit les passants, lorsqu'il leur présente un lit* de coton, ou un siège.

Ialicátobou, le lieu de la naissance, c'est aussi la pellicule qui enveloppe l'enfant dans le ventre de sa mère.

Iáligali, **oulépe ábarou mónca,** canari° qui n'a point de cul. Voyez : **canáli.**

Ialíhuiri, fable, discours mensonger.

Ialíppou, cet oiseau, qui vit de proie à la mer, est appelé grand* gosier, parce que s'il a un long bec pour attraper, il a encore un plus grand sac ou gosier pour recevoir et conserver sa pêche, il n'est pas bien bon, ses os sont clairs, légers, et presque transparents, les Sauvages en font des sifflets.

Iamálani, bâton garni d'un crochet à tirer les crabes de leurs trous.

Iamálabáe, **nayamalacayenli,** accroche-le, je le fais.

Magnámalentina, je n'ai pas un tel crochet comme cela.

Kamaleican nabo, c'est quand ils portent au travers du dos, des griffes de mansfenix* par parade.

Iamanlitanum, massue des Sauvages,

ils y font des petites gravures qui ne sont pas laides. Voyez : **boutou.**

Iamánti², c'est un panier double, garni entre deux de feuilles de cachibou°, qui est fait d'un roseau qu'on appelle Ticasquet, qui se teille comme l'oualloman°, dont la longueur est grande comme une aune, où ils serrent les voiles de leur canot°.

Iamátaboüi, **niamatábouni,** ou **nebouémeti,** c'est un ruban de coton, large de quatre à cinq doigts, dont ils ornent leur tête, comme d'une couronne.

Iamatabonácali, c'est une large ceinture faite comme une barde de cheval, que les femmes portent quand elles vont aux festins, où il y a des houppes pendantes et des grelots mêlés, qui font en dansant un son qui cadre à leurs danses.

Iamoinri, **limoinri,** ma fille, sa fille.

Iámun, **niámun,** corps, mon corps.

Tiámun canáoa², sont les planches qui rehaussent et grossissent le corps du canot°.

Iamúnba, **iamúncoúbae ali,** mange tout, il a tout mangé. Voyez : **niamúmba.**

Iámourourou, collier de Sauvage, fait d'une arête de poisson, dont les grains sont languets comme des fers d'aiguillettes clairs et quasi transparents ; ce bijou ici va quasi de pair avec le caloucouli°, chez les Sauvages.

ían, **lían,** fâcherie, sa fâcherie.

huéhue iánali, bois franc.

Ia nánti, ma soeur.

íani, **níani,** femme, ma femme.

Kayani ali, il a une femme, il est marié. Sitôt qu'une fille est née, elle est destinée pour un cousin² maternel, lorsqu'ils ont tous deux

l'âge et les forces convenables pour célébrer le mariage, et que le temps destiné est échu, le garçon va au lieu où demeure sa femme prétendue (après néanmoins que les parents y ont consenti) et si la fille va trouver son mari capitaine, ou fils de capitaine (comme il arrive quelquefois), elle est conduite par ses père et mère, en l'habitation, où étant arrivée elle lui porte son dîner sur un matoutou°, et mange avec lui assise à plate terre ; et on dit pour lors : pouliarou lone, c'est autant à dire qu'elle est mariée ; on n'y fait aucune danse, quelquefois il y a un petit vin* pour honorer les parents lorsqu'ils y viennent, encore est-il très rare.*

Mániani-kéili, *il n'est pas encore marié.*

aban toba piáni, *tu n'auras qu'une femme.*

ácagnem ahoée haman nhayánium, káyanië nhánkia nhárici ; nhákia ácagnem ahoée nharaítiem, karaítie nhâyem oulié, áhoée nhánkiaya, karaítia nhánkiaya, *quand les femmes sont mortes, les hommes se remarient, que si les hommes meurent, les femmes reprennent d'autres maris, que si ceux-là meurent encore, elles en peuvent encore reprendre d'autres.*

Iánimali, *folie. Voyez : nianimeenli.*

Ianomaínba, *f. ayanoümainba, bábinaca, ou babáimaca, chante, danse. Les femmes des Sauvages ne chantent que lorsqu'elles sont saoules, elles n'ont pour la plupart du temps que leur báiman, c'est-à-dire qu'une chanson qu'elles chantent de si*

mauvaise grâce, qu'elles vous feraient plutôt pleurer que rire, et lorsqu'elles s'avisent de danser, elles n'y gagnent aucune pleurésie, parce qu'elles ne sautent guère. Pour les jeunes gens, mariés ou non mariés, ils s'en mêlent quelquefois, et y passent des nuits entières sans oser discontinuer pour des motifs superstitieux ; une femme tient une calebasse pleine de pois ou pierrettes qu'elle fait sonner, et tous dansent à la cadence de ce son, et de temps à autre ils poussent des cris si aigus que vous en êtes surpris ; c'est bien pis quand les hommes s'en mêlent après avoir mangé de l'Arrouague°, ils font bien plus de bruit, un homme porte la calebasse au bout d'une grande perche, marche en tête, et la fait sonner, tous les autres suivent quelquefois en long, quelquefois en rond comme en branle sans se tenir par la main, et portant tous en même temps la main gauche sur la tête, et la droite sur la fesse, puis la droite sur la tête et l'autre sur la fesse successivement et conjointement aux mouvements qu'ils font, pieds joints, et comme en se traînant, qui sont fort pénibles, sans que jamais ils sautent, ni quittent leur rang.

Iáo, niaouélite, *oncle?, mon oncle.*

iao, lien, *f. hahom, grand merci.*

iao ba boulékia lóne, *dis-lui grand merci.*

Iáo nienli, iáo átina, *je lui dis grand merci, je lui ai dit.*

Manyáononné bómpti, *tu n'as pas dit grand merci.*

Iáon, niaon, *la main droite, ma main droite, c'est celle avec laquelle ils montent, ou grimpent.*

Kaiaónti, *il grimpe.*

inhoni, *en haut.*

Iáoüa, *ombre.*

Iaouiátêna, *image.*

Kaiaouiátêna-tina, *j'ai une image.*

Kaiaouiati, *magnaouiati*, *il a de l'ombre, il n'en a pas.*

Kaiaouiabou okatium ouábírani² nhaónicoüa, *nos voiles se nuisent les unes aux autres, parce que le vent donnant à plein en l'une, l'autre est vide et inutile.*

tíaoüa áboucheen ouábo, *à l'abri de l'Ile.*

Magnáouiabou okáarou áichicheen, *l'Ile de Marie-galande ne donne point d'abri, parce que la terre est basse.*

Iaouiábo-matraarou, *le temps est sombre.*

piáoüa in, *boure okoati ouáo, bóne*, *retire-toi de devant nous, tu fais ombre.*

iaouiáheu, *ver de bois.*

iaouiáhi, **iaouiáiri**, *petite coquille qui leur sert de grelots ou sonnettes, c'est aussi une boucle.*

Iaouiálla cóna-cóna, *j'eus des petits-enfants.*

Iaouiámi, *bubes**, *charbons, apostumes** *qui viennent aux jambes.*

Iaouiámiti, *il a une apostume** *aux jambes, il est paresseux.*

Iaouiámiti nouboure, *mon hain** *s'ouvre, se dresse.*

iara, *là.*

Cate iarayem ? *qui est là ?*

Iáraikia noubara, *laisse-le là.*

Iára liátina, *il m'a ensorcelé.*

Mianronti, *non fait.*

kinharouátiti, *ou kinhátiti*, *grand sorcier.*

Línharonê, *ou línhennê*, *sort.*

Les Sauvages rejettent les causes de tous leurs maux sur les Dieux des Boyés°, sur les mapoya°, ou sur les sorciers ; c'est pourquoi ils craignent plus les premiers, qu'ils ne les aiment ; ils haïssent les seconds, et se vengent souvent (bien mal à propos) de ceux qu'ils croient être les troisièmes, et qui ne sont rien moins ; j'ai vu un vieillard qui était un peu chauve, et il se plaignait qu'on l'avait ensorcelé, comme si on ne devenait chauve² que par sort.

íari, **niari**, *ornements, bijoux.*

Niari Kiristile² boman, *donne-moi du cristal.*

Magnarítina, *je n'en ai point.*

Iáta, *les hanches.*

Iattoari, *garcette**, *sont les cheveux qui tombent sur le front. Voyez : bourrába.*

Vous entendez plusieurs mots qui commencent par i, qui ne sont pas ici, c'est indice que ce n'est pas la lettre initiale, mais que le mot est contracté à la première personne ; car i devant le mot, signifie : autant que, ma, comme ibacátobou itouálemátobou, etc., ma patrie, mon mémorial.

IB

I**Bábouli**, *quand on a abattu les arbres et nettoyé un jardin, il y vient fort peu de mauvaises herbes au commencement, mais en récompense les souches poussent force jetons* qu'il faut couper de temps à autre, c'est cette coupure que signifie ce mot. Voyez : chibaboüi.*

Ibáche, *ou nibáche*, *ma nièce.*

Ibáli, Ibagnem, petit-enfant, petits-enfants. Tous les arrières-fils sont ainsi nommés par les grands-pères, et grands-mères.

Ibálimoucou, gendre.

Tibána-banáli, c'est une verge de bois vert, garnie de petits harpons qu'ils y font avec le couteau, qui sert de fer à leur flèche.

kibana-bonálití nállóüani, ma flèche a des harpons de cette sorte, afin qu'outre le poison qui est mortel, il faille faire encore une plus grande escarre pour la tirer.

Ibáncou, c'est ainsi que les filles appellent les maris de leurs soeurs.

Ibánali, ibanalitánúm, pendant d'oreille. Voyez : **tibáneguéti**.

Ibanátiri², le sein, la mamelle d'une femme.

Ibaóca, nibaócaba, nibaoúruba, mendier du manioc^o, j'en vais demander ; les Sauvages sont hardis demandeurs, mais en récompense, ils se piquent de libéralité, lorsqu'ils ont de quoi donner, et rarement ils refusent.

ibápoüe, après moi.

Ibátali², mon pays, ou mon visage.

ában tibátêli, ou **táoyagonê oüácabo ápourcou**, cinq.

Ibátécoüa niem, je dis, je fais à part moi.

Kakáera íem libátête, il demeure en une Ile particulière.

Ibátí² iehéúbou, mon vieux lit.

Kibatinaátina, j'ai un lit. Voyez : **bati**.

ibátomon² néueu, une femme appelle ainsi les enfants de la soeur de son mari.

ibátou, à mon opposé.

ibátoucheem, vis-à-vis de moi.

libátoure íem, ou **libátou coüatic**

íem, il dit et fait tout de son chef, sans demander avis à personne.

Ibátoucoüáyanum, ils sont voisins, ils demeurent vis-à-vis de moi.

Ibíen, remède.

manbíencoüátiti, il n'en a point.

tibíen, teinture.

Kabienkêtátiti bínani, le bois vert teint.

abiénronê, fascination, sortilège.

Kabientátiti, il fascine, ensorcelle.

Minharouátiti, non fait.

Ibìbae, blute, passe la farine. Voyez : **aibicáali**.

íbicali, côté.

íbichi, ver de bois.

íbichini, son trou.

ibinakê, ibínali, traîne, ce que j'ai traîné. Voyez : **chibinaimbae**.

Ibíni, ce que j'ai trouvé.

nibícoyem íbi nóali, je trouve, je l'ai trouvé.

mibini nomêti, je ne l'ai pas trouvé.

Ibitic íem lioumárou, il l'a controuvé*, inventé.

Kibícoüati láboüa, il cherche son malheur.

nianouámbarou mhem íbiconê láboüa, malencontre, il n'y attrapera rien de bon.

íbe, nation. Voyez : **kíbeti**.

níbe, ceux de ma nation.

íbínouli, f. **nogoni**, paquet de feuilles.

íbipoüe, peau.

íbiri, mon cadet.

Kibiriem, nos cadets.

íbiri, la moitié.

míbiri lometi, il n'a point de cadet.

Kíbiri acouátíü, ils sont doubles.

Kíbiri ácouiakêbáe, ou
biamácouiakêbáe, mets-le en
deux, partage-le, double-le.

Míbiti nouáli, je ne le ferai pas
double.

Líbiri nále énrán níen
naónicoüa, je croyais qu'il fût à
moitié.

állia íbiti ? en quel endroit ?

ítara tiem cáchi

baláourcouchen líbiti

caloucaéra, il est à la Cabesterre,
du côté de la Gardeloupe.

álliache tíbiti nárguetæ ? par où
le prendrai-je ?

ibónam, à moi.

Ibónanum, graissé. Voyez :

tibounainti, il est gras. Quelques
auteurs soupçonnent les naturels
Américains, d'être Juifs réfugiés en ces
lieux, je ne sais pas ce qu'ils sont, mais
je sais bien que les enfants des deux
frères s'appellent frères, que les cousins
épousent leurs cousines qui naissent de
leurs propres tantes ; qu'encore qu'ils
disent souvent le Père d'un tel, ils disent
aussi à demi-mot : **cóiliráheu íme**,
coiméne, fils d'**Imerouái**, comme on dit
Simon fils de Jean. Qu'ils n'ont point de
surnoms, qu'ils se lavent souvent, qu'ils
huilent leurs cheveux, qu'ils ne mangent
point de sel, de graisse, de chair de
porc, et de quantité d'oiseaux, et
d'autres poissons ; je ne pense pas à
présent qu'ils le fassent par motif de
religion (au réserve des boyés^o),
seulement ai-je appris d'eux, que s'ils
mangeaient du porc, ils croient que
leurs enfants auraient les pieds tordus,
si du perroquet, du lamantin^o, qu'ils
auraient de petits yeux et ronds comme
eux, si de l'orphie, de l'anguille qu'ils
auraient un bec affilé comme eux, etc. ;
ils commencent pourtant, quand ils sont

parmi nous, de manger comme nous, et
j'ai remarqué que ceux qui font cela
sont plus fréquemment malades et
meurent plus tôt, tant les contraires
qualités des diverses viandes altèrent la
nature.

ibóntou, planche.

ibognacoüa, tout d'un côté.

iboyenkécoüa boba, f. **nébecicoüa**
boba, tu viendras en ma place.

liboyéncay entina yéte, je lui
viens à la rencontre, au devant.

áoere ácagnem nhibognacoüa

tírocon coulialla, **niánoüan**

ácagné míbognacoüa, il est bon
de charger également le canot^o des
deux côtés, autrement il est fort
mal.

balípfeti calábalí huiboyéncáy,
le vent vient droit d'où nous avons
affaire, où nous allons.

ibómanhatina iépoulicáatina, au
commencement de la colonie en l'île de
la Gardeloupe, partie par disette, partie
parce qu'à mesure qu'on abattait les
bois, la terre jetait tout son venin, nous
étions surpris d'un battement de tête,
dedans les tempes, d'une courte haleine,
et d'une si grande lassitude de cuisses,
que nous étions comme si on nous eût
donné un coup de barre, et en effet, un
homme pour exprimer ce mal, disait j'ai
le coup de barre, il faut que les
Sauvages connussent bien ce mal, car
ils le nommaient comme il est en tête de
cet article.

ibónum, chair.

Libónnêti, il a de la chair.

iboucayem, **niboucágnonum**, mon
aîné, mes aînés.

Kaboucayénti, il a un frère aîné.

ibouchímati loubácali nóne, **ápati**
iouáni, je ne me plais pas en son

habitation*. Voyez : **nibouchícaé.**

nibouem-keili, il est encore jeune.

Niánhoüam libounhali, il est mal instruit, mal élevé.

iboüere, f. **noubána**, main gauche.

iboüicanum. Quand le festin (qu'on appelle **elétouïac**) est achevé, les paniers, les tables, les hottes, dont on s'est servi ; les ustensiles d'un canot° qui fait le premier voyage ; et les bijoux d'un enfant dont on le dépouille la première fois qu'on le porte dehors, sont au pillage, et ce qu'on a pillé s'appelle **iboüicanum**.

Kiboüicanti, il pille, il butine.

iboüic, sur moi. Voyez : **boüic**.

iboüicle éboüe, c'est ce que je demande, ce que j'aime ordinairement.

Aïouáchi Iíboüicli, **boüliri**, cet oiseau suit, ou poursuit ordinairement la chauve-souris.

Kiboüicle-ácoüa nhányem, ils viennent l'un après l'autre.

iboüicleboüi, écharpe.

iboüinapa coyéntina lóne, il ne m'aime pas.

iniboüinálicou, **ibaoüanale**, mon ami.

lineboüenálitágoni kia, c'est ce qu'il aime.

iboüínaca-óni, amitié. Voyez :

tiboüínati.

ábana énlíkia iboüínene, **likía chemijn²**, je n'aime qu'une chose qui est Dieu.

iboüignécou loubouyáoni, **tiboüíté**, **tébouyem**, **tiyèito**, **tiyéitonum**, on appelle ainsi les femmes des Sauvages suivant les degrés qu'elles tiennent. Il est constant qu'une partie des Sauvages ont plusieurs femmes, et si néanmoins il y a bien des femmes sans mari, parce que la plupart n'en ont qu'une,

quoiqu'il y en ait quelques-uns qui en aient deux, dans un ou deux carbets°. Il arrive assez souvent (quand ils sont dans une autre Ile, où ils n'ont pas mené leurs maîtresses) qu'ils en font des nouvelles pour le temps seulement qu'ils ont destiné d'y demeurer ; je n'ai jamais vu deux femmes ensemble dîner ou dormir avec un Sauvage, ou faire voyage ensemble avec lui dans un même canot° ; elles ont leur tour de mois en mois, même quand elles sont enceintes ; après leurs couches ils sont une bonne espace de temps sans les voir, crainte de faire tort à l'enfant. Voilà ce qui se passe ordinairement pour le fait du mariage ; il y a du désordre en quelques particuliers, j'en ai vu deux qui usaient de leurs propres filles comme de leurs propres femmes, mais tous les autres les haïssaient à cause de cela ; le fils de l'un de ceux-là suivit en France les R.R. Pères Capucins, parce qu'il était honteux de l'infamie de son Père, et il mourut fort Chrétienement au Couvent des dits Pères, rue neuve de S. Honoré à Paris. J'en ai vu un autre qui avait la mère et la fille ; d'autres qui avaient enlevé les femmes de quelques autres, parce qu'ils prétendaient qu'elles leur appartenait de droit, **kaboyen-hóni coüatium nhaonicüa** (disent-ils), ils se les ravissent les uns aux autres, et ceux qui les enlèvent les appellent **nábognoni**. Les vieillards prennent quelquefois des filles de 14 et 15 ans, aussi toutes les esclaves, que les jeunes gens prennent, ils les donnent à leurs pères ou grands-pères, et les enfants qu'ils ont d'elles sont estimés et traités en légitimes. Enfin quelques-uns étaient soupçonnés de pêcher contre nature, mais ils en connaissent bien le mal, et ils les montraient au doigt.

tiboüikéeli, il est marié.

mibouïtê lómêti, non, il ne l'est pas.

ibouécoulou, poison.

tiboucoulouti, il est empoisonné.

ibouër, toi.

ibouër-ra-kioüa ? es-tu encore là ?

ibouër-ràcaba, ou **bíbourraca**,

ibouër-racoáli cibiba, mets la farine en presse, elle est pressée.

ibouër-roni, la farine que j'ai mise en presse.

ibouër-rágle, presse ou pressoir.

ibouër-rémeti, empêtré.

ibouër-ricoüa, narines.

iboutali, bouche.

iboutípfeti nóne, je l'oublie, je ne m'en souviens pas.

manboutipfeniarou, je ne l'oublie pas.

IC

ICa, **ínnoca**, **inyènca**, le voilà, la voilà, les voilà.

íca éleboüe nónelan, j'en voudrais avoir autant.

ícabanum², habitation*. Les Sauvages n'ont que fort peu de bois abattus au lieu où ils demeurent, savoir la place d'un carbet^o, et de quelques maisonnettes à l'entour, et ce à dessein, afin que les Européens ne puissent les connaître ni surprendre ; c'est pour le même motif que la plupart s'établissent au vent des Iles, parce que les mers y sont rudes, les terres fort élevées, et de difficile accès ; néanmoins c'est toujours auprès des rivières, d'autant qu'ils ne se peuvent passer d'eau soit pour boire, soit pour se laver.

ícabátobou, le lieu de ma naissance.

ícabouï ali, retraites, lieux à cabaner ; quand les Sauvages vont en quelques Iles ils savent les lieux, et choisissent ordinairement les endroits où il y a de la couverture², des crabes, ou des basses, parce que leurs apprentis sont plutôt dressés. La chasse et la pêche y est plus abondante et plus aisée.

ícacomati, **ícaopati canáoa²**, le canot^o n'avance pas. Voyez : **ticomari**. **ícalaleu Kialam**, il est bien employé.

ícalêtépoüe², coton. Les Sauvages ne se peuvent passer de coton, soit pour leurs lits*, soit pour enfiler leurs bijoux, soit pour mettre les pennes à leurs flèches, et ajuster leur bois vert, ou les queues² de raie au lieu de fers, c'est pour cela qu'allant à la pêche aux saintes, ou aux crabes à Marie-galande, ils y font quelques abattis pour mettre du coton. Vous voyez fort peu de Sauvages qui n'aient toujours un petit peloton de ce fil dans son panier. Les navires Français ne s'embarrassent pas volontiers de coton, crainte du feu, et parce qu'il ne charge pas bien un navire. Un de nos Frères me voyant souffrir une grande inflammation de poumon, m'ordonna d'user des graines de coton, j'en usai et j'ai cru que cela en partie m'a sauvé la vie.

náni ícalêtépoüe arou loróman, il me l'a promis. Voyez :

chícalêtépoüe.

mícalêtépoüe arou, il ne l'a pas promis.

ícali, cuisine.

ícali, bruit, renom.

ticáli-lic nacámba, je l'ai seulement oui dire.

ticále óka ouboutou² lírabali, ce Capitaine* a grand renom.

líkia çaga tikéleem loária

loüágo bálipfe láne, celui-ci a le

renom d'être plus fort que lui.
ticalékêta nhanyénli, ils le
mettent en crédit.

icálepati, icapati, icapa ocoati, il
n'est pas renommé.

icanoôcüa liem, icanaoüáli, canot°
qui s'arrête.

icaócoüaliem, ou **kicácouátiti**, il fait
un effort.

icaócoüháli langéli, son mal redouble.

nicaouágoyem, nicáognem, je
fais un effort.

kicaóni nhayácoui moulékêtiem
ácagnem, eléle háman nhaone,
les enfants pleurent encore plus,
lorsqu'on leur veut parler pour les
apaiser.

icaóyeme ouáman láríci, faisons un
effort pour les rattraper.

ichácapoüe, le reste du débris, navire
qui a été séparé, écarté par la tempête.

icháchá, l'ouïe du poisson.

ichacháli mabi°, patate° vermoulue.

íchaba² bíra², hausse la voile.

íchacouába, enfiler.

íchaheu, le bouillon du pot, la sauce du
poisson, ils versent tout cela, ils n'usent
ni de soupe, ni de bouillon, ni n'ont
d'autres sauces que leur **tomali°**.

Icháli², jardin. Les Sauvages n'usent
point de nos légumes, et cependant ils
ont des jardins qui leur servent de
champs et de vignes, d'autant qu'ils en
tirent leur pain et leur vin, leurs
manioc° et leurs **patates°**; c'est ce que
nous appelons nos places, nos
habitations*, non pas chez les Sauvages,
dont l'habitation et le **carbet°** sont
séparés des jardins, un trou ici, un autre
là, à la différence des Français dont
tous les jardins et habitations se
suivent; je ne les saurais mieux
représenter que par les bastides de

Marseille, sauf qu'elles sont bien plus
larges et plus longues, les bâtiments
sont sur les places, n'y ayant encore aux
Iles que des commencements de bourgs
où les habitants* n'ont pas grandes
attaches, parce qu'ils ont la meilleure
partie de ce qui leur est nécessaire,
outre qu'ils sont sur leur travail, et
peuvent avoir l'oeil sur leurs gens.

nachálicaba, j'irai au jardin.

ichánoucou², mère. Les mères ne
manquent pas de tendresse à l'égard des
enfants qui, étant jeunes, ne veulent
point quitter leur sein de jour, ni pas
même pendant la nuit, c'est merveille
qu'elles ne les étouffent pas,
particulièrement quand elles se sont
enivrées aux vins*; je n'ai pourtant
point ouï dire que cet accident soit
arrivé tandis que j'y ai été. Si le mari la
quitte, elle retient tous les enfants, et ne
lui en donne point à moins que d'y être
contrainte; quand ils sont grands ils lui
servent d'appui et la font subsister.

íchanoucou, ichanum, ma mère.

íchanumteni², belle-mère.

íchanoumatina, je suis orphelin de
mère.

íchéhecobou, la cervelle.

íchérocou échérocou, le chignon du
col.

íchéri, jambe.

ícheem², ce que j'aime.

nicheem bouca, ce que j'aimais.

catitiē hebeci lorómā ? oüa,

mébecitou, lichíémkia nóne, si

on vous demande : que vous a-t-il

donné pour cela ? vous répondrez :

rien, c'est que je l'aime. Voyez :

chetina.

Ichéiricou, Dieu. Il y a dans la créance
des Sauvages autant de la différence
entre **Ichéri** et **Mapoya²**, comme parmi
nous entre Dieu et diable et il est inouï

parmi eux qu'on ait offert des Sacrifices à mapoya°, quoiqu'en vérité les uns et les autres étant vrais diables, qui offre à l'un offre à l'autre. Les Boyés° font les autres boyés, car ceux qui le veulent être, après avoir jeûné, le Boyé fait descendre son Dieu prétendu qui lui en donne un, si c'est un homme c'est un Dieu, si c'est une femme c'est une Déesse, ou pour mieux dire un diable qui se fait paraître, ou entendre comme une femme, et on ne dit pas ce Dieu est le Dieu des Sauvages, mais le Dieu d'un tel boyé ; on ne sait ce que c'est de lui adresser des Prières, puisqu'ils n'en ont pas même le nom ; nonobstant ils ne font pas de vins* qu'il n'y ait une offrande, soit qu'ils croient que les ayant appelés, ils ont reçu santé par leur moyen, soit qu'ils aient la croyance qu'ils font croître leur Manioc°, et qu'ils lui en doivent présenter les prémices, soit enfin qu'ils les craignent ; ces Dieux vous ont quantité d'enfants, et des enfants de leurs enfants qu'ils amènent avec eux pour boire les offrandes, l'un se dit avoir été autrefois Arroüague°, l'autre d'une autre nation, il y en a des jeunes et des vieux, des hommes et des femmes, ils font (à ce qu'ils disent) les Ouragans°, et se mêlent de donner des maux comme les gouttes, que les autres ne peuvent guérir, ils ordonnent aux Boyés de prendre de telles herbes pour tels maux, et passent en l'esprit des Sauvages pour très puissants.

Kichéiritina, icheipátina, j'ai un Dieu, non, je n'en ai point.

Icherikéili, il est encore neuf, nouveau.

Icherilla, pendant de nez.

ícherou, beaux-frères, belles-soeurs ; c'est comme s'appellent les pères et mères des nouveaux mariés.

Ichétecou, un bois poli qui sert à tourner la cassave° quand on la fait cuire, les Français l'appellent un caret° parce qu'on prenait autrefois une écaille de caret° pour cela.

Ichétina, la fusée de fil qu'on met dans la navette lorsqu'on fait un lit.

Ichiatina, je m'ennuie.

Mínchi catou bohattica, ne t'ennuie pas.

Cat ouágo íchibou ? Ichitic niemkia, pourquoi t'ennuies-tu ? Je ne le saurais dire.

Ichi, ennui. L'ennui est fort contraire à ceux qui passent en l'Amérique, particulièrement aux femmes, on voit par expérience que quand elles regrettent la France, ou il faut qu'elles se résolvent tout à [fait] bon à demeurer, ou qu'elles repassent, ou qu'elles traînent une vie langoureuse qui les mène enfin au tombeau.

Ichibani°, ancre. Les Sauvages n'ont qu'une grosse roche arrêtée de quelques bâtons, comme dans une cage, qu'ils jettent à l'eau retenue par un gros mahot° attaché au canot° ; ceux qui le peuvent, traitent* des cordes, et des grappins des Capitaines de navire.

íchibou°, visage.

chéou-cheouécouti íchibou, visage diffamé, égratigné.

bichíbou, terme de mépris, visage.

nianoüánti íchibou, homme laid.

callacoüáti íchibou, nez cassé.

lichíbou ítarayem, il lui ressemble.

bouloüia íchibou, le fer, la pointe d'une flèche.

couchigné° íchibou, le taillant* du couteau.

Kachibouti, il est pointu.

íchic, tête.

íchic ábo, ou **ábulougou**, le sommet de la tête.

nerechíkiem, le devant.

néugeukê, le derrière.

tichic ichimónoní², la barre du gouvernail.

íchic-thaheu, c'est un petit bonnet double fait d'oualloman^o, garni de feuilles de cachibou^o entre deux, dont se servent quelques Sauvages à la mer, soit pour ne pas mouiller leur tête pendant la pluie, soit pour se garantir des ardeurs du Soleil, mais ils n'en usent pas souvent.

íchibouchi², miroir. Vous ne trouverez guère de Sauvages qui n'aient leur petit miroir, pour s'attifer lorsqu'ils vont aux festins, ou pour reconnaître et ôter des petites fistules qui leur viennent au visage.

níchicouchi, sourcil.

íchicoulou, **náchitiem**, pissat, je pisse.

íchic háoucana caloukaéralam !

ha ! que je voudrais bien être à la Gardeloupe !

ichigoába touágon oubao lóne, mène-le dans l'île.

caíman bíchigana, nichígoyenli, viens me mener, me conduire, je le mène, je le conduis.

íchigouti, conducteur.

íkira íchiga matóútou, il est allé reporter la petite table.

íchigoni, don.

Nichiguiénli ioulouécayem² lóne, je lui ai donné un Dieu (dit un boyé^o parlant d'un autre qu'il a fait boyé comme lui), je ne sais pas si c'est lui qui lui donne immédiatement, ou si faisant venir son Diable, il traite avec lui pour lui donner, je n'ai pas été curieux de m'en informer ; mais je sais

bien qu'on fit jeûner longtemps la fille du Baron nommée charlotte pour être boyée, ce que j'empêchai, parce que je savais qu'elle avait de la disposition pour se faire chrétienne, c'est pourquoi j'obligeai une personne qui était avec moi de dire tous les jours le chapelet pour en empêcher l'effet, ce qui réussit avec tant de succès, que ni le boyé, ni son diable ne purent jamais avoir aucune puissance sur elle.

Kíchigati, il donne libéralement.

íchikêric, le dos.

íchikêric-cheem, derrière.

tíchikêric ouágo, sur le dos, ou contre le dos.

Kíchikeric báanna, óüa amanle kichikêric yéna, porte-moi sur tes épaules, je ne le ferai pas, porte-moi toi-même.

íchignoucou, l'orgelet, petites bubes* rouges qui viennent sur le bas de la paupière.

bayarácouatic íchinali, fifre.

Voyez : **chína**.

íchiona, ibonhémouli, le col.

toúgnou-toúgnoutou íchiona, col court, enfoncé dans les épaules.

íchira, nichiroyem, laisser, je laisse.

íchironi, reste, ce qu'on a laissé.

míchiracouákébanna, ne me laisse pas.

íchirakêta-íchirakêta hóman

cáboya², fils du câble.

íchiraman, premier-né.

caíman kichíraman, retournons.

Voyez : **chirámain**.

íchiri, nez.

íchiri amanbatica, l'entre-deux du nez, ce mot se tire de **manbatica** qui signifie : cire, ou copeau de cire tout

plein de cellules causées par les entre-deux de cire.

Ichiri amanbática, l'entre-deux des narines. Huit jours après la naissance de l'enfant, on appelle quelqu'un pour lui percer les oreilles, la lèvre de dessous et l'entre-deux des narines et y passer un fil, afin que l'ouverture soit faite pour y attacher des pendants lorsqu'ils seront grands ; [à] savoir des petits caloucoulis°, de la rassade*, les autres n'y mettent que cinq ou six filets de coton ; s'ils ont des épingles ou des hameçons, ils les passent dans la lèvre d'en bas qu'ils appellent **nanelébe** ; ils donnent en même temps le nom² à l'enfant, c'est assez souvent le nom des grands-pères ou grands-mères défunts, pour les faire revivre en la personne des enfants ; quand les enfants sont grands, ils les changent ou retiennent si bon leur semble.

íchiri áboulougou, le bout du nez.

manchiri áboulougouali, il n'a point de nez, épointé.

íchiri anágani, le défaut du nez, où commencent les cartilages.

chára lichiri, nez retroussé.

toucaocoüati ichirocounê, camus comme un nègre.

Kerecoüati ichiri, gros nez aquilin.

pátati íchiri, nez plat.

Líchirocouni lariangonê, ou

lichirocou agonê lriangle, il parle du nez.

tíchiri monha, la pointe d'une terre.

Tíchiri canabire², la proue, le nez du navire.

oüáiri lichirocou, ronfleur.

Kachirógouti ánli,

manchirógouti, chien qui flaire

bien, évente bien, non, il n'évente pas.

lichirocounê, le bout d'en haut de quoi que ce soit.

manchirocoüarou tóná, on ne trouve pas la source de la rivière.

tíchirou, les filets des deux bouts du lit* de coton par lesquels on passe les petits rubans.

íchitou, ou **chiliem conóboüi**, c'est ce qu'ils disent quand la pluie est mêlée de vent, et qu'elle chasse et siffle tout ensemble.

íchoüaca, **nichouácayê**, ou

kichoüacátina, faire signe des yeux, je lui fais signe.

Kichoüacati touágo, il donne à connaître par les signes qu'il fait des yeux qu'il est épris de son amour.

Ichouátou, sont regards amoureux, sont aussi les fards qu'ils appliquent sur leurs visages.

Ichouála², sont quatre fourchettes plantées en terre qui servent à faire leur grille ou boucan° ; c'est aussi une constellation qui a la forme d'un boucan.

Ícógne nihuéri, **nioüábouli**, je suis arrivé aujourd'hui.

Ícógne-boulou, tout à l'heure.

ícógne mhém-kia, bientôt.

ícógne-boulou níchiali, il séjourne ici quelque temps.

ícopöüi, une mare d'eau douceâtre et à moitié salée, eau sommache*, c'est ainsi qu'on la nomme aux Iles.

icotámahèli. Voyez : **nicotámain**, il se meurt.

chále liénli licotamátobou,

állêteutou çaganum, c'est une colique passion, qu'ils appellent mal de nombril, faute d'une

parfaite connaissance.

icotóboulou, l'épine du dos, la cime, ou la crête des montagnes, le commencement du panier se nomme aussi ainsi.

ícou-ícouýaca líem, ou **ícouígouti áyoubouconnê**, il est boiteux.

ícoulácaya, galle à la tête.

Icoulij, souris, elles étaient rares au commencement de l'établissement de la colonie, mais les rats, qu'ils appellent **caratóni**², étaient fort fréquents ; pendant la famine on leur fit la guerre, si on n'eût pas mangé les chiens, et les chats avec les rats on les aurait éclaircis, les **mansfenix*** et les **couleuvres** aussi leur donnent la chasse, et néanmoins on ne les peut détruire, ils font grand tort aux vivres, aux cannes, et ils ruinent tout.

IE

I**Eboutélico**, f. **titópouli**, méchanceté.

íéboutoule láyoubouconê, ou **caïman lioiácoulou kchinêchet**, allons à son festin.

íéboutouman, allons-nous-en, c'est ce qu'ils disent quand le festin est achevé.

íechem. Voyez : **áchábae**, homme qui a le même nom que moi.

íeconali, genou.

íecónti, ceinture.

kíecónti, il en a une.

iégué², animal qu'on nourrit.

teguennêtina aguemátitina, j'en nourris un, non fait. Les Caraïbes^o ne nourrissent aucun animal que par nécessité ou divertissement car s'ils ont des coqs, c'est pour les

éveiller le matin, s'ils ont des oiseaux, ils tirent les plumes des uns pour s'en parer, ils font servir les autres pour former la jeunesse à la chasse et à la pêche, s'ils ont des chiens, c'est pour chasser aux cochons et à l'Agouti^o, s'ils ont des poules, ils mourraient plutôt que d'en manger, non pas même d'un oeuf, peut-être ne sont-ils plus si dégoutés à présent.

Iehuénapouë, meuble. Voyez : **eoüénapouë**, **kihuénapouïiti**. Le Sauvage a si peu de meubles² qu'il les peut quasi tous porter avec lui, sans avoir la curiosité d'en posséder davantage, ce qui fait que les Sauvages ayant une tortue pour avoir un couteau, ils ne la donneront pas pour deux haches qu'on leur voudrait offrir, quoiqu'elles valussent davantage, à cause de la nécessité qu'ils ont de cet instrument, et non pas des autres, et que nos meubles, quoique riches et rares, ne sont parmi eux en usage.

Ieheúmali, **ieheúmeni**, **iemeléhuiri**, **ieheumínhuiri**, malice, méchanceté. **ieheumáali**, **ieheumatáali** balanna, la mer est rude.

ieheúmeti lihuetímali, il a un très méchant vin.

Ieheúme oKóatou limámeli, il fait une mauvaise matinée.

cat íem ? qui le dit ?

niém, **biém**, **líem**, etc., je le dis, tu le dis, il le dit.

biênrou kia ? niém-kia, le dis-tu ? oui.

catíbiám íanum ? que dis-tu donc ?

catítíem eléboulam, ou **cat oüágo éleboüe ?** que disais-je ? sur quoi en étais-je ?

ámouti niá boulékialā, ou
ámouti niá boulic bóne
couàtic ! ô ! je ne l'ai pas dit !
tiem caga iéoula, *dis-je.*
catitiem lika bouróman ? *que*
veux-tu dire par là ?

íem, *se prend souvent pour un verbe*
auxiliaire, comme kacómmori liem
biámacoüa liem, *il porte une calebasse,*
il en prend deux.

ariáco biem ? *le vois-tu bien ?*
en aierebali hiem, *tenez, voilà*
votre matoutou°, emportez-le.

iémbatali, ibatali, iemetabali, *mon*
front.

iémbou *mis après l'infinifif signifie :*
lorsque, quand, mais que, comme aïca
niémbou, *lorsque j'aurai mangé.*

iemèchali, ou ienéchali, *gosier.*

anec ienkê, conóboüi ienkê, *cela*
présage de la maladie, pronostique
une grande pluie.

Iéntina, ou éntina, *je suis, c'est un*
verbe auxiliaire, comme tïboüic entina
iéte, *je suis après, je suis ici pour cela.*

Lijáyani énrônê, *reste de pian°,*
de grosse vérole.

Niênrou-lic íem, *il n'a plus que*
des restes.

Iéouäli, *sont deux grosses cordes*
passées par les petits rabans, qui sont
attachées aux pièces de bois et qui
soutiennent le lit de coton. On doit*
bien prendre garde comme on les
attache, afin que les noeuds ne coulent
pas, et n'exposent les personnes qui
reposent dedans, à des chutes
dangereuses.

Iépa, *dent. Les Sauvages font passer un*
fil de pite autour de la dent qu'ils
veulent arracher, et y ayant fait un
noeud, ils la tirent avec vitesse.

iépati-ouè, *édenté.*

iépoüe, *mon pied.*

iepoulicaátina, *j'ai le coup de barre.*
Voyez : ibomanhatina.

ierébalí² im bacálla bóman, *donne-*
moi des bananes, figues, etc. Voyez :*
erébalí².

ierécati nóne, *je le hais.*

ierét chée bibónam, *je veux que tu me*
haïsses.

iérekenne, *haine.*

ierettê, irittêlam, f. itara, *oui, est-il*
vrai.

ieréttê, ou yerettê, *Colibri. Les*
Caraiibes° feignent que la lune (qu'ils
font passer pour un homme) vit autrefois
une fille pendant son sommeil et
l'engrossa, ce qui obligea sa mère à lui
donner une personne pour veiller sur
elle, qui le surprit, et le noircit pour le
reconnaître, avec du Génipa°, qui sont
ces taches qui paraissent encore
aujourd'hui dans cet astre (à ce qu'ils
disent), l'enfant qui naquit de cette fille,
fut nommé Hiàli, et ils croient que c'est
lui qui jeta les premiers fondements de
la nation Caraiibe, on choisit l'oïselet en
question pour le porter à son père, ce
qu'ayant fait avec beaucoup de fidélité,
il eut pour récompense, une belle huppe
sur la tête et diverses couleurs sur son
plumage, pour le faire la merveille de la
nature, et l'objet de nos admirations, il
n'est pas plus gros que le doigt, il fait
pour l'ordinaire son nid de coton, qu'il
enduit au dehors d'écorce de gommier
vert, qui est déliée comme papier, qu'il
attache avec la gomme du même arbre
sous une feuille de cotonnier,
quelquefois sur le bout d'une cheville de
bois attachée dans les cases.

iérou², *Acier.*

Tiérouti ninárouli, *mon rasoir est*
d'acier.

Iétimeti níchic, *la tête me fait mal.*

Tietímeni, mal, douleur.

ietimágotina, f. **cavigouátina**, tout me fait mal.

ietimagléti, **ietimecábouti**, il est bien sensible.

ietoumêpa liem nóne, **chétoûmabouï nomêti**, cela ne m'afflige pas, si fait.

ietoumábouli-kía naónicoüa, ce m'est une grande affliction.

ieûboutou tóra niáni, voilà ma première femme.

áo arikiénli ieûbou

nhábarakícoüa, je l'ai vu le premier.

Toukouúra ro bómptibouca

ieûboukíöüa, c'est celle que tu m'as donnée avant celle-là.

Magnèuniboutouáli, ce n'est pas la première.

ieúkê-ieúkêti, papier qui boit, qui percè.

IG

Cáte bínoem, **behémoyem**, **béboyem** ? quel est ton mari ?

Tignonê tignonê úiem, elle change souvent de mari.

Ignourába nouágo, **nígnouriénli**, charge-moi, je le charge, jè le hausse sur tes épaules.

ignouráali, ou **binálecati tignoura nonum**, il y a longtemps que la lune est levée.

Ignouroúcouli, ou **ínhoni ámouti**, chose haussée, élevée.

Magnouránti, **magnahonti**, elle ne l'est pas trop.

IH

I**Huénète**, songe.

Kihuênte-coüátina, je songe.

Mihuénète éboüe couátina, je ne songe pas souvent.

ihuenemátobou, fantaisie.

II

I**Im** ajouté au verbe ou au nom, avec l'admiratif **cayeu**, dénote : multitude, comme **arikitijm arikitijm cayeu** ! ha ! que de monde qui regarde !

IK

En **íkêbali**, ou **ikimouírí²**, voilà un siège.

ikêliri, le promis de ma soeur.

ikênátobou, flèche, trahison.

íkéra liem, il a un point de côté.

íkêrere, f. **noukeyem**, hottée² de manioc^o, un tas.

íketa iáca, il est là.

íkíraim, **inoucouraim**, **inyénkêrain**, il est là, elle est là, ils sont là.

íkira nitem, il est parti.

íkira-kíöüa, il est encore là.

íkíralam, ha ! le voilà parti.

IL

I**La**, c'est ce qui est contenu en quelque autre chose.

Racabouchou² ila², balle de

mousquet.

kátou kia naracabouchete,
mon arme est chargée.

Mancomori ila, *une personne qui ne fait point de vins*, de festins.*

cate tiliem iára, *qui est là-dedans ?*

máulatou, *il n'y a personne.*

ílati éche, *bossu.*

ilácou, *personne.*

ítarayéntina bílati, *j'en suis de même que toi.*

íllagra, *racine, nerf, veine.*

Kállagrati, *il a des racines.*

ilé hue. *Voyez : pouti, ravel°, grillon, insecte.*

íllehué, *fleur.*

Killehueéli, *il est fleuri.*

íleme, *fusil, miroir ardent, feu.*

míleme nomêti, *je n'en ai point.*

íllepfeéli, *nuée, grosse de pluie*

ílleúlongou, *chênevotte*, moelle.*

íli, tíli, álili nhanyem, *queue, ils viennent queue à queue.*

Káliali, *ou Káliti, il a une queue.*

íli-bonáchi, *ceinture. Voyez : iamáta bonácali.*

Kálibonáchiti, *il a de cette sorte de ceintures.*

tele bíli, kacálati bíli, *paroles de railleries qu'ils ont trop souvent en bouche et qui ne sont pas bien honnêtes.*

ílitibou, *le coccyx ou croupion.*

ílirocou, *l'anus.*

íliémi, *huile.*

íllibaronné, *peloton de fil.*

ílili, puchot*. *Voyez : allibienli.*

íliguini, *animal que je nourris. Voyez :*

iégue, *les femmes disent : nliguini, mon nourrisson, mon enfant.*

Kaleguennétina, *j'ai un animal,*

un nourrisson.

ílirou, *ce que j'ai pris à la chasse.*

Voyez : álirouca.

íloi, *Killomancou, mon aîné, nos aînés.*

nháca íloüa, *tous ceux-là.*

hác ím, *viens-ça mon fils.*

huehue ím, *fruit.*

Kímti, *il a du fruit.*

tím iouli, *de la graine, de la semence de pétun°.*

caboya-im². *Les Sauvages voyant les cordages du navire remplis de poulies, comme les arbres de fruits, leur en ont donné le nom, soit à cause de la ressemblance, soit qu'ils crussent qu'elles y étaient produites.*

Kímcoüaya kimcoüaya

nhányem, *ils portent du fruit sans cesse. Les grenadiers, limoniers, orangers, citronniers portent en tout temps des feuilles, des fleurs, et des fruits que nos Sauvages nomment Kémeti, mais je ne sais si ce n'est point par mépris parce qu'ils ne s'en servent guère. La plupart des autres arbres du pays ont la même fécondité, il y en a pourtant quelques-uns qui ne portent qu'en une saison, et d'autres qui se dépouillent de leurs feuilles dans les plus grandes sécheresses. Je me suis aperçu qu'en mars tout se renouvelle très particulièrement, quoique le printemps semble continué aux Iles.*

ímácou, *fil.*

ímacoumátina, *ou kímacoumentina boulécoüatic, je n'ai point d'enfants.*

ímaguéli, *écharpe.*

ímála, *bandelette de tête.*

imalágali apouloumágali, f.
chíchira, calebasse qui sert de violon*.
imále, avec moi.
imaloupánum, qui n'a point de canot°.
imámmainharou, il est matin.
imámmêli, le matin.
imammêli abou, au point du jour.
enopágoüati timammêli, matinée
sombre.
imammêleguê, demain.
tícheti límapoüe láo, il y a
encore du temps d'ici à la nuit.
imammiin, ma case.
lika çaga huemammiin, c'est le
maître de la case, le Capitaine du*
carbet°.
imanaínri, l'amiral* d'une flotte.
imáncha, kimanचाátina, cache de
poisson, j'en ai une.
imanchácou, putain, garce.
imángali, veille.
imángarouáatic nien, je n'ai fait que
veiller toute la nuit.
Kimangarouáátium, ils sont
vigilants, mais ce n'est que pour
aller la nuit aux crabes, ou flécher
du poisson sur les roches afin de
pourvoir au lendemain ; ils ne font
provision que pour un jour,
tellement que si quelqu'un vient
tard, à peine trouvera-t-on un
morceau de cassave° pour lui
donner.
imároüa, kamarouáhátina, c'est un
trou, un endroit qu'on connaît où il y a
d'ordinaire du poisson, j'en connais un.
niménecou iménouti², imenti,
belle-mère d'un nouveau marié.
Imetámoulou, beau-père d'un jeune
marié.
ímete, nímete, balayures.
Imítítíarou, imítítítou, imíticoüa

tiem ouéle ácanum aracoübae
títaheu, une femme n'est pas réglée
quand elle n'a pas ses ordinaires ; nos
Sauvages n'ont que faire d'aborder les
leurs en cette conjoncture, car elles ne
souffrent point leurs approches quelque
mauvais traitement qu'ils leur fassent,
parce qu'elles croient que cela les
déréglerait encore davantage.
temimintêni, rétentions des mois.
imiti, jus, suc.
Imitóni, quand les Sauvages vont aux
festins après que les femmes les ont
rougis elles leur lavent le visage, et
l'ayant essuyé elles écartent un peu
leurs doigts rougis et les appliquent sur
leurs faces, dont les traits les défigurent
si bien qu'on a de la peine à les
reconnaître, et c'est la signification de
ce mot, qui se prend aussi pour toutes
les autres figures qu'ils peignent sur
leurs faces.
Kacouliti nimitóni, les traces des
doigts sont bien marquées.
nimitouácayem imitouácati, je
me farde, il se farde bien.
imítouácabáe, imitouácati, farde-le,
il l'est.
imónhéméti, mimónhéméti, il est
triste, non fait.
imónhéméni, tristesse.
hac imonchírouli²
[imouchírouli], viens me faire une
corvée.
imoúgarou-garóútou, elle est belle.
imoúgaribonê, beauté.
imouícle. Voyez : bouíchéketi.
ímoulou, mon fils.
tímouólou, touboúrri, poison, air
corrompu.
íkira ahouée tímouólou oubao
lone, le mauvais air de l'Ile l'a fait
mourir.

timouloúnetou oúbao,
imouloúmatou, l'air de l'île lui
est bien contraire, nuisible, non.
imoumati, áchacapa litouléni lábou,
il est étique, toujours maigre.
ímourouácae, matrice.
imoútali, épaule.

IN

INa, c'est la réponse que fait celui
que l'on salue.

inaláki, et bien, et puis.

inalé, ínabouc im ? est-il vrai ?

inaléem çaganakialam, je dis la
vérité, je t'assure.

inalé boáttica bácouyouni, promets-
moi que tu reviendras.

mináleratítina lóne, je ne lui
promets pas.

mináleratítina nhabou, je ne les
crois pas; je ne conviens pas avec
eux.

inalémaíntina, je suis véritable, je suis
homme de promesse.

inalé kia, voilà tout leur jurement, en
vérité.

namákêti ouécou, il boit du
ouicou°.

inámoulipouë çagan tóketa, c'est
celui que j'ai emprunté.

Kinamálipati, il emprunte
beaucoup. Voyez : **amáletétina**.

ínara, ou **ínaca bónam há mouca**,
canouboute, j'aurais peut-être eu peur.

inám boulicou, inanéglicou,

tanoucámoucou, conviez au festin.

Kinanéglicouátibou [?], as-tu
invité, convié au festin ?

inánglicou, hommes qui sont du même

carbet°.

inánichitou, Manioc° plein d'eau,
yoïche (pour parler comme les
Insulaires).

inánteganné, neveu, fils de ma soeur.

inantéli, f. narréra, mon plant.

Kinántêliti, il a du plant.

inatêti, il est soigneux.

ínchabáe, nínchoübali,

nínchagoyénli, envoie-le, je l'enverrai,
je l'envoie.

Inchacoüába ouáttou, mets une bûche
dans le feu, **béyabanum**, attise le feu.

íncharouátina, je suis constipé.

ínchiakêtaba, nichiakêtoyem, envoie,
j'envoie.

ínchiákétoni, une lettre, ou quelque
autre chose envoyée. Les Sauvages
m'apportaient volontiers des lettres de
la Gardeloupe, parce qu'ils croyaient
que cette lettre me parlait, et que j'avais
un Dieu comme leurs Boyés°, lequel
m'avertissait de tout dans cette lettre,
c'est qu'ils ne comprenaient pas encore
l'effet de notre écriture.

ínchicoüalic ínchicoüalic líarou

manna iouállou, l'Ouragan n'a fait
qu'ébranler la case.

ínchi ínchibáe, ébranle-le.

ínchiali, ingiti, il pue.

ínchiocati, il est puant, il est sale.

ínchiénli tona, eau sale, eau trouble.

Inébeti nóne, il ne m'est pas permis, je
n'ose. C'est la réponse que me faisaient
les jeunes mariés lorsque les voyant se
détourner, pour ne pas parler ni
rencontrer leurs beaux-pères, beaux-
frères, belles-mères et belles-soeurs, je
leur demandais pourquoi ils fuyaient² la
conversation de telles personnes qui
leur sont si avantageuses.

minebénti nóne, il ne m'est pas
défendu.

inebénti taricóni huéyou, on ne peut, on n'ose regarder le Soleil.

inéboulicou, invité, convié au festin.

inébouliátibou loubároüa [?], l'as-tu convié ?

Inécou, un poisson qu'on appelle vieille.

ínegle, et bien, et puis.

inétalicoüáharou ítaka, il s'entend ainsi.

Ninetálicou, ma pensée. Voyez : chetei.

ineroubacálicou, habitant*, marinier d'un carbet°.

Inhali², eau de manioc°. Les Européens gragent* leur manioc sur des feuilles de Bananiers, ou dans des coffres percés, puis la farine étant rassée, ils la mettent dans des sacs de toile et enfin sous la presse pour en faire sortir toute l'eau, et la cachèr aux hommes et aux animaux, qui en meurent lorsqu'ils en boivent, comme je l'ai vu plusieurs fois, même en la personne de deux hommes et d'une femme. Il faut remarquer que le manioc ne fait aucun tort à ceux qui y sont habitués, comme aux Rats et aux Agoutis° ; j'ai vu des vaches en mourir, d'autres en manger petit à petit et en faire par après de grands dégâts, sans en être endommagées. Les Sauvages font des cassaves° de farine non pressée, qui sont épaisses d'un demi-pied, qu'ils tirent à moitié cuites, les mettent sur des feuilles de Bananiers posées sur une planche; les arrosent d'eau de mer. Et les ayant enveloppées dans les mêmes feuilles, les trouvent au bout de huit jours toutes rouges, les pétrissent, les renveloppent, et les gardent pendant deux mois, au bout desquels ils en font du ouicou° si fort, qu'en ayant bu une fois la quantité de deux verres, j'en eus des fumées tout le

long du jour aussi fortes que si j'eusse fait une débauche du meilleur vin de Beaune.

ínhaliti, il ne veut pas.

Ouboutónti línhalini, il est bien opiniâtre.

Mígnale áo, ou **mígnalentína**, je le veux bien.

mignalemba nóari, ne me contredis point.

ínharou, innoyem, femme, femmes.

inharonnê, sortilège.

ínharoánum, ils sont ensorcelés.

ínhati, **ninhácayem**, **inhácaba**, il joue des instruments, j'en joue, jouez-en.

Kínhátiti, il en joue bien.

Mínhacátiba láo, ne joue pas de la flûte.

ínhagle, sifflet.

Kaniangleti, **maniangleti**, il en a un, non, il n'en a point.

inhacátouti, **inhacátoupati**, moqueur, il ne l'est pas.

Inhácali, moquerie.

línhacoüa, ou **láincoüa**, guerre.

ínhati, il n'est pas cuit.

inhakéli, **magnoukéli**, il ne l'est pas encore, il est tout cru, non fait.

ínhatágoutou oüallóman², jonc qui n'est encore cuit, c'est-à-dire qui n'est pas mûr.

ínhem, pissat.

inhembou, reliquat, restes.

Baráboucae piembou, va porter tes arêtes, tes pelures, et autres restes de table. Ils vont jeter cela au loin, parce que ces choses engendrent des chiques°.

Inihátea nóne, cela m'afflige.

íniboüe. Voyez : **acátobou**.

íníniboüe. Les Sauvages ont tous un ami particulier, auquel ils ont une

créance toute extraordinaire chacun au sien, et ils l'appellent **ibaouánale²**, **nícignaom**, l'amitié est bien telle qu'elle passe jusques aux autres frères, qui appellent le compère ou l'ami de leur frère **iníniboüe**.

Iniékali, ou **iniegálicou nhínri nhaónicoüa ácagnem chinhácae**, **nhámã nhariágonê**, c'est le nom que prennent ceux qui raillent et bouffonnent par ensemble à toute rencontre.

Inígne, langue.

Linígne áboulougouti lariangle, il ne le dit que du bout de la langue pour dire que ce n'est pas tout à [fait] bon.

inímon ninímouli, fil, mon fil.

inioüa cálicou, marinier du même carbet°.

inípani, bois à petites feuilles, c'est une espèce de santal.

ínnobonê, carbet°.

ínnoca, **ínougouta**, la voilà.

innocátiti, il est grandement méchant.

innócati bia catouúkia nóne ?

pourquoi est-ce que tu me fais mal ?

minocatenêba boulékia, laisse-moi, ne me fais point de mal.

innocatéracoüa niéntibou cognále,

toka ninócatini bóne couátic, irheu

nitúmain átina, énni **tebemátobou**

yenócali bibónã, je t'offensai hier, ce n'était pas par malice, mais c'est que j'avais bu, prends ceci pour satisfaction du tort que je te fis.

inoubacáboulicou, voisin.

inoubacálicou², Sauveur.

inouboutouli árou nóne, je la connais bien.

inouboutouli binále, c'est ma vieille connaissance.

inoúmoutagûê, **ímapoüe**, **íbapoüe**, le

reste, ce qui est après.

inoúrain, **inoúcourain**, elle est là.

inoutagûê aickeu, laisse-moi. Voyez : **chenóteibanna**.

inoute-kíoüa, elle vient encore.

ínouti, **inaotinum Kinoyem**, grand-mère, nos aïeules.

IO

IOnhále, devant.

lionhálebouca leéroni, il l'a pris devant lui, en sa présence.

íona ajouté au verbe dénote le gérondif, comme **ayoubouca íona ábali**, en marchant.

íona, signifie : base, fondement, tige, tuyau, comme la tige du Bananier, **tíona balátana²**, **tíona canabiré²**, la poupe du Navire, **níchiona**, **nougoutiona**,

nátiona, c'est-à-dire la base de la tête, du pied, des dents.

kaiona keirou, elle a encore sa tige, son fondement, son tuyau.

Lioni touñoulou, le piaulement des petits oiseaux.

niohénkay biohénkay, inadvertance.

niohénketi náó, je ne m'en suis pas aperçu.

Iou, **lioulou**, le poil du corps, poil follet. Nos Sauvages ne sont pas velus comme les peintres nous les dépeignent, au contraire ils le sont moins que nous, faisant toutes leurs cordes et leurs lignes sur leurs cuisses, ce qu'ils ne pourraient faire si elles étaient couvertes de poil ; ils sont bien éloignés de cela, vu qu'ils ne souffrent pas même celui de la barbe qu'ils arrachent à mesure qu'il pousse.

huéhue iou, les épines d'un arbre.
iouécheti imatéguê, tresse à lier les cheveux.

Káíouti, il a du poil, des épines.
nácou iou, paupière.

káyouloucouáli câmoulichikeili, il a encore du poil follet.

íouä, ou **íboüa kioüa** ? es-tu encore là ?

Ioüäba, planche.

Ioüäicouli, pièces à cacher les parties honteuses des Sauvages.

Ioüälágalou, Sapajou°.

Ioüälale, comme moi.

liouállaleti, il est comme lui.

Ioüáli, une baie.

Tiouálliroconê, cul-de-sac.

Ioüállou. Les Français l'appellent ouragan, et l'ont peut-être pris des Grecs; chez lesquels il signifie un tourbillon, et en effet c'est un ou plusieurs tourbillons orageux, ou plusieurs orages turbulents qui se suivent l'un l'autre, tantôt l'un vient du nord, et après avoir fait ses efforts, un autre souffle à l'opposite, l'autre les voulant séparer sort de l'orient, mais celui de l'occident s'y oppose, et tous à qui mieux mieux, chacun à son rang sont si furieux qu'ils renversent sur la terre, les vivres, les arbres, les maisons, et tout ce qui résiste à leur violence; jettent en côte tout ce qu'ils rencontrent sur la mer, sur laquelle ils poussent ses flots avec tant d'impétuosité qu'il semble qu'ils veulent tout ensevelir dans les ondes; les Tonnerres grondent, tout l'air est en feu, la terre est inondée de toutes parts, enfin les hommes quittent leurs cases, crainte d'être écrasés dessous, et les Sauvages cachent leurs enfants sous des canaris°, contre lesquels le vent n'a que peu ou point de

prise. En l'année 1642, après avoir essuyé un ouragan à la gardeloupe, les affaires de la maison m'obligèrent à faire un voyage à St. Christophle, et étant sur mer je fus accueilli d'un second qui me fatigua si étrangement, qu'on croyait qu'étant fraîchement relevé d'une grande maladie, on m'avait ordonné pour un dernier remède de repasser en France; comme je me préparais au retour, un troisième arriva plus rude et plus fâcheux que les deux autres qui acheva de ruiner ce qui était resté, et jeta en côte trente-deux, tant barques que navires Français, Anglais, et Hollandais, entre lesquels (si je ne me trompe), je vis celui du Capitaine Ruths, ou autrement Ruther, qu'il fut contraint d'abandonner, pour ne pas périr avec lui.

Ioüaloumetaarou, il est nuit fermée.

Ioüálouni, ioüálocani, larcin.

Ioüálouti-oué, larron. C'est une grande injure chez les Sauvages, ils haïssent le larcin, et les larrons aussi; on dit que celui qui en surprend un, fait quelque estafilade sur ses épaules avec la pointe de son couteau; je n'en ai point vu avec ces marques.

ioüálocayénli, mioüálouni nomêti, je le dérobe, non.

Ioüamátegatou, binicábouli, ton ouvrage me tente.

ioüánni, coeur, âme, vie, courage.

Oouboutonti liouánni, il a la vie bien dure, il a un grand courage.

Kiouánibarou touágon, il pensera, reverra là-dessus.

ioüánnimati, il est triste, découragé.

liouännigatou-bóatticayê, ou **balipfe toatticayê pioüánni**, prends courage.

Niouánnicae éni láríci, il le regrette.

ioüānicapa bóattica láríci, *ne le regrette pas.*

Pioüānni enli fboüic ichèirioüé ácae ioüānniem bíboüic, *vous pensez à moi ô mon Dieu, et je pense à vous.*

liouānnicouátic líem, *il occupe son esprit à des choses impertinentes.*

tiouāninétibou touágon áticum, *tu attaches bien ton esprit à ta besogne.*

tiouāninéboulétibou, f. **cánichi boulétibou**, *tu es bien sage.*

Liouānnibouti lánegle nóne, *sa maladie m'inquiète bien.*

Nirámétouti ioüānni, *je reprends courage, la force revient.*

ioüānnéti loüágo, *il pense à lui.*

ioüānima cátámāle toubara ouécou [?], *pourquoi la boisson te fait-elle perdre l'esprit ?*

nioüānni tóka, mioüānni tóméti tóketa, *j'aime celle-ci, et non celle-là.*

allia oni ali pioüānni ? *où est ton esprit ?*

tioubáchiri, *l'ouvrage du Canot°.*

Ioubánane, *défenseur.*

loubéne, *parrain, bienfaiteur.*

ioúboüee, *camanioc².*

íoucou, bíoucou, *sont comme chaleurs* de foié sur le visage qu'ils ouvrent avec une épingle, pressent avec les deux pouces, et les font sortir comme pus recuit, dans lequel ils trouvent un petit ver.*

Ioúcouroucou² líem, ioucourouárou cáyou², *le coq chante, il a chanté.*

lajoucourou cáyou² ábõ, *au chant du coq.*

Liouíhali, *sont deux nations*

alliées.

Tioüihèketi nóari, *il est d'une autre nation que moi.*

Anánnéti ton liouéllébouli, *il est toujours querelleux.*

Niouélléboumaínti, ioüélléboumápati, *il est querelleux, non, il ne l'est pas.*

ioüibanáhouli, vengeance. Voyez : nebanemboüi.

Iouli, *pétun°, tabac°, sa graine est si petite qu'on ne la sème qu'avec quelque mélange de sable pour l'éclaircir, ou avec de la cendre pour la garantir des fourmis, on couvre le carreau de plante pendant le jour, de peur que le Soleil ne la brûle ; étant forte on l'arrache et replante au piquet, et à la ligne de trois pieds en trois pieds, de toutes parts, étant devenue grande on rompt trois ou quatre feuilles de bas, on en laisse dix ou douze plus haut, on rompt le surplus, et on a soin toutes les semaines d'émonder les rejetons ; le tabac étant mûr on le coupe une heure avant ou après la grande chaleur, puis on le laisse faner une heure contre terre, et ensuite on le porte, et on le pend dans les cases faites exprès ; étant sec on l'éjambe*, on mouille les bouts en l'eau de mer, on étend les feuilles, on le tord avec, au rouet, comme une corde, enfin on le monte en rôle*, et on le débite, c'est la monnaie des Iles, et on dit : la livre de pain, le vin, le baril de lard, valent tant de livres de tabac°.*

Nioulite boman, *donne-moi du tabac°.*

Magnoulitétina, *je n'en ai point.*

ioulía, *murène, Lamproie.*

iouliheu, ioulúm, *bâtard, bâtards.*

Kaioulíti táo, *il a eu un bâtard d'elle.*

ioúli okáarou náo, *je m'éblouis.*

ioulicoüa náo, je me trompe, je me méprends.

ioulicoüaátina, manyoúlitegóntina, je me suis égaré, je ne m'égaré pas.

Naioulitácayem, naioúlitagonê áo, je manque, inadvertance.

ayoúloucáti, magnouloucáti, il satisfait, non fait.

iouloúca², nouyoúloucáni, Dieu, mon Dieu.

Kaiouíloucáti [,] máioúloucánti, il a un Dieu, il n'en a point.

ioúma, bouche.

tióuma, bouchon.

Kaioumáli, magnoumánti, il a une bouche, un couvercle, il n'en a point.

ioumárou, lèvres.

ioúmoulougou, le dedans de la bouche.

Ioumáleri², c'est un chapeau de jonc fait à la propice pour attacher autour de toutes sortes de plumes en forme de couronne, et c'est la plus honorable lorsque ce beau plumage y est arrangé.

ioúmaan, Kígnoucou, mon père, nos pères.

ioumánteni², beau-père.

ioúmoumontatina, orphelin de père.

ioumoúlicou², homme de ma nation.

koumoúlicou nhányem

amonchéentium oúbao, les Caraïbes° qui viennent des autres. Ils sont gens de notre nation.

ioouroúnum, atabàlita, c'est le ciel qui paraît tout bleu.

ioútti bóman, donne-moi de la viande, de la pitance.

ioútti há mouca oüekélli oyémoüe, je voudrais un mâle des crabes blancs pour manger.

ioútoulia, mioútoutlati, il s'en va, il ne s'en va pas.

alliácheem bioüátouli ? par où vas-tu ?

ítouba bioüítouli, quand t'en vas-tu ?

Tioutouli-nále, c'est tout un, tout de suite.

nioutoutoüi átina,

ioutoutounipátina, j'ai fait une prise, non fait.

IP

IPionê, les lignes de la main; du bout des doigts.

Kipíonihali, il a des lignes aux mains.

ipitágama, l'autre.

ipouíliri, ruisseau.

Kipouíliriti, il en a un.

IR

IRa, jus, liqueur.

Karáali, il en a.

mára tahámouca touíri, elle veut faire perdre son lait.

Káralougouti, l'eau croupit en ce lieu-là.

Kára lácou, les yeux lui pleurent.

nácou íra, pleurs, larmes.

áca tíra boária ? veux-tu du potage ?

tarar-acou, aveugle. Voyez :

taráali.

Karacábouti, il exprime le jus, il fait de l'huile.

íra yéte, inoúra, inyára, le voici, la voici, les voici.

íraim inhiaraim, le voilà, les voilà.

írácali, fente, trou.

tírácac-áli, il est percé, fendu.

irahenrecoua, ligne à pêcher.

iráheu, fils.

niraheútemboui, mon fils aîné.

cáte tírhayem ? quel enfant a-t-elle, un mâle, une femelle ?

Karaheútou, elle a un enfant.

Karaheúcouayacabae, porte cet enfant. Les femmes des Sauvages prennent un enfant de terre ou du lit par le poing, et le lèvent en haut, sans crainte de le blesser, et l'enfant suivant l'habitude qu'on lui a donné ploie le genou gauche et le pose sur le côté de sa mère, laissant l'autre pied pendu, outre que la mère l'embrasse par-dessous le bras droit, et le porte de la sorte pendant le voyage à moins qu'il soit long, car pour lors elle a un petit² lit* de coton, qu'elle passe au-tour de son col, et le laisse pendre sur le côté dans lequel elle le porte.

tíráheu cáyou², un oeuf.

tíraháim oüaleiba, les oeufs d'un crabe.

Íráíti, Mari. Les femmes ne peuvent avoir qu'un mari, aussi leur donnent-elles un même nom, mais les maris, chez les caraïbes^o, peuvent avoir plusieurs femmes aussi ont-ils plusieurs noms pour les distinguer, et leur bâtissent des cases différentes pour y demeurer avec plus de quiétude. Elles se trouvent rarement ensemble auprès du mari, jamais dans le lit, mais chacune a une lune pendant laquelle elle le sert, et suit partout, la lune expirée celle-ci se retire et fait place à une autre.

Maraítitou, elle n'a point de mari.

írámalí, f. hebeci, le retour de ce qu'on a donné, le pour, c'est-à-dire le paiement. Les Sauvages n'usent pas de ces termes de vendre ou d'acheter, mais ils demandent sans marchander, et on leur donne sans faire difficulté pour ce qu'ils offrent.

iramatacátium nhoábu, ils vont espionner.

íramataca níábu balánaca óni, je vais en sentinelle sur le bord de la mer.

Íranna, le milieu.

balanna-íranna, la haute mer.

líranna-lic lákia, partage-le par le milieu.

íránnari, ceinture.

íránnium, beau-frère. Voyez à la page 7.

íráoüene, minuit.

íreme írheú, f. ática, mais.

írenaleárou tíouécáli líouiné, il lui a sauvé la vie, il l'a garanti de la mort.

írenácapakeíli, il n'est pas encore paré, sauvé.

íri², nom.

cáte bíri ? quel est ton nom ? comment t'appelles-tu ?

cáte líri lica ? **míriti**, comment se nomme cela ? il n'a point de nom.

Kirikétabáe mirittécoakébae, nomme-le, ne le nomme pas.

ábana énroukia tíri nhábu, ces deux choses ne s'expriment que par un seul nom.

catába tíri noróman ? comment le nommerai-je ?

Írítagle, Dictionnaire.

íritoni, ce que j'ai nommé.

íritabáe, nomme-le.

nariángouba bíri, je t'accuserai, je ferai ta sauce.

tómacheem bonan tíri tóali, elle en a fait le rapport chez elle, elle

l'a touché.

ariánga-lic tiénrou tíriácoüa,
elle a confessé la dette.

checalécoüa nóba

arianganirícoüa, *je m'accuserai
moi-même.*

Kíríti cálaó, míriti, *une herbe qui
a une grande vertu, elle n'en a
point.*

tíríchaca, tíríchagle, *savon, et
tout autre chose qui dégraisse.*

niríroyem, niríchoyem, *je
dégraisse, je savonne.*

mírírouáti, *ou miri tométi, il ne
dégraisse pas, il ne nettoie pas.*

Voyez : iripali à la page 127.

îrícou nhányem, *ils se touchent.*
Voyez : tíri.

iribouótibou-kia [?], *dis-tu vrai ?*

irij acou, *taie de l'oeil. Voyez : bírij.*

tíríín-tíríínhali² réhoüa, *la
cloche tinte, sonne.*

Kirííncoüati keili, *jeune
perroquet qui piaule encore.*

irímicha, nirmichágozem, *sentir, je
sens bon.*

Kirimichátiti, *il sent, il flaire
bien, il a l'odorat exquis.*

iropon lirímichoni, *il sent bon.*

iríria, *oiseau semblable à un petit
oison. Voyez : acháchaca.*

irirácati iriráyoumati, *c'est un lit qui
est haut par les pieds, et bas à la tête,
une terre penchante.*

iríra nahámouca oüáconi, *je voudrais
que la vague nous prit et nous poussa
par l'arrière.*

attataóbaca, *elle pousse par
devant. Les enfants des Caraïbes°,
soit pour s'apprendre à nager, soit
pour s'habituer aux vagues de la
mer, soit pour se divertir, prennent
des petites planches sur lesquelles*

*ils se couchent et se laissent aller,
les uns au gré de la vague qui les
pousse par derrière dans
l'embouchure des rivières ; les
autres qui sont plus forts, se
laissent aller au courant de la
rivière, et affrontent les flots de la
mer qui sont grands et effroyables
au contre-choc des deux eaux,
particulièrement au quartier de la
cabesterre, où les mers sont bien
plus rudes et les rivières bien plus
rapides, néanmoins quand ils les
voient dans ces vagues les uns la
tête en bas les pieds en haut, et les
autres les pieds en bas, et le corps
quasi debout, c'est à rire, ou nous
frissonnerions de peur, c'est la
signification de ces deux mots.*

iríttélam ? f. ítara, *oui ?*

írobone. *Voyez : chiróboutae.*

írocou, *dedans.*

Tírocou yéntina, *je suis dedans.*

Kirógóuti, *il est creux.*

Kirógourikêtabae, *mets-le
dedans, creuse-le.*

íromobouléme, *poussinière*.*

ítienne ayóromobouléme ?
combien as-tu d'années ?

íromonóubouti, *plat pays.*

íromoumeérou, írómoumoutáearou,
temps de grande chaleur, sécheresse.

íróponti, *il est bon.*

írópoli, írópóni, *bonté.*

íropon-mhem okáli, *il fait beau
temps.*

íropónmeti, *il est sage.*

íroponmétaca, *ce avec quoi on rend
bon quelque chose.*

íropómali, *sagesse*

íróogne-ocóatou, *il fait grande rosée.*

íroüairiti, ou oüáiriam líkíalam !

ha ! que c'est un grand homme !

iroúpatou, elle est belle.

IT

ITa, ítaheu, itálogou timanalou, sâng.

cati íta, itálogou, un seing* sur la face. Les Sauvages croient que c'est du sang de la lune.

íta koárou nichíbou ouágo, je rougis de honte.

Kátatou anli, chienne chaude.

ítaátibou yáca ? combien y a-t-il que tu es ici ?

catitaárou, ou itomárou

banégli ? comment es-tu ? en quel état est ta maladie ?

itábouca átibou yara noubára, depuis quand es-tu ici devant moi ?

éloua boubara, trois jours devant toi.

itábouca ? quand a-ce été ?

itábarou ? la quantième sera-ce ?

itoubátibou nyáim? quand seras-tu là ? ou combien y seras-tu ?

itiémli mhèm nónum báó,

aoüínémé bali, aúti eukê

eukêbali ? combien seras-tu de mois, un ou deux ?

ítaca, ainsi.

ítaca-ba boulékia, fais ainsi, dis de même.

ámien tákia títaca cachóúrou²,

aóti tamígati bonále ábali

ioúma, donnez-moi un paquet de rassade*, si vous n'aimez mieux me donner la masse toute entière.

itácobayé², meuble, richesse. Il ne manque rien aux Sauvages pour être au rang des pauvres de l'Evangile, que de

l'être pour l'amour de Jésus-Christ, et en vue du Royaume des Cieux ; car ils ne possèdent ni or ni argent, ils ne portent ni poche, ni besace, ni habit, ni bâton, n'ont pas même d'attache pour en acquérir ; une chaumine pour se défendre des injures de l'air contente leur ambition ; leur tomali^o fait tout leur ragoût, les crabes sont les plus friands morceaux qu'ils aient, les calebasses leur servent de vaisselles, les paniers de coffres, les pots de terre, de marmites et de chaudrons ; quand ils changent d'Iles, quand ils vont en un autre quartier ou carbet^o, on ne leur refuse point à boire, à manger, ils font le réciproque aux autres en pareil cas, pourvu qu'on y vienne pas trop tard, car on ne réserve rien pour le lendemain.

Katácobaéti, il est riche, bien meublé.

itackêréhali ioüáni toária, je ne suis pas joyeux, content.

ítakeoüíne aickeu, laisse-moi, ne m'approche pas.

itále cáim láne ? est-il vrai qu'il est fâché ?

itálepati, mitaletónti, non, il n'est pas véritable.

titaléne bíá boulic couátic, titale bóattica, tu n'es pas véritable, sois-le.

Itálibacápati, mipinaleti etóútu², il ne prend point d'Arrouagues^o. S'il y avait quelque chose capable d'attrister les Sauvages, ce serait de ne pouvoir tuer un Arrouague, parce qu'ils ne sont ni Capitaines*, ni considérés que pour cette action où toutes leurs pensées aboutissent, et se terminent.

italigali. Voyez : chitálicae.

itálla, mal du bas-ventre.

Katalatírabou ? as-tu ce mal au bas-ventre ?

itámanle bóman, donne-moi du pétun°.

itámoulou. Voyez : imetámoulou.

cat itomárou bácharonê ? en quel état est la corde ? combien est-elle grande ?

itáncou míngou, Ancêtres.

itánke lía bóne [?], t'a-t-il renvoyé, chassé ?

itántobou, les clavicules.

ítataírocou², le Palais.

ítaoüánê moucou ietehuénocou. Sont personnes priées de faire des petites tables de jonc, des paniers, des hottes, et autres ustensiles nécessaires pour le festin qu'ils appellent **elétouïac**.

Nítaoüácayem, ou **ítaoüati**

kchéne, je veux porter les paniers que j'ai faits.

chítaoüi niénli libouícanum, je veux les y faire porter.

ítehuennê, c'est le vin* qu'on leur fait en particulier pour reconnaître leur peine.

ítara ? est-il ainsi ?

ítara lía, tíem cagaébouka, on disait qu'il était de même.

ítara lic lía-kia, il n'a fait que cela.

ítara líkia mhêm-kia, il sera ainsi.

ítara líáboukia, ou **ítara lákia**, laissez-le ainsi.

ítara cóaca lakia, ou bien comme cela.

ítara líam bariágonnê ? est-ce là ce que tu dis ?

ítara líarraca ? est-ce ainsi ?

ítaratic líkiaya ? hé ! pourquoi aussi fait-il cela sans raison ?

ítara cóaya louáli-tica ? pourquoi est-ce qu'il fait cela ?

ítara yántina, ou **ítara áo bílati**, j'en suis de même que vous.

ítaratírabou ya ? pourquoi aussi dis-

tu, ou fais-tu cela ?

ítara catouú kia, níem, je vous dis que c'est ainsi.

ítara cátou, ou **ítara áo cayeuú !** ha ! pourquoi suis-je si misérable !

ítara catou lam ? ou **ítara catou**

cayeuú ! ha ! pourquoi cela de la sorte !

ítara cátou taagátia, ítara-tara,

ítara cóaya taagatou-kialam [?], hé ! pourquoi fait-il cela aussi ?

ítara loba-ra ? le laisserai-je ainsi ?

ítara bouáli ? pourquoi fais-tu, dis-tu cela ?

ítara líkia cayeuú [?], agare* celui-là ?

ítarati mitaránti, il est de même, non.

nítarani, je suis tout de même.

ítaranichíbian, acatoúkia, tu m'as fait un peu de mal.

íte yéte, il vient ici.

conoboui líte, la pluie s'approche.

balánna ítehue, le poudrin, le brasin* de la mer, il fait mourir dans la traversée les arbrisseaux qu'on porte aux Iles.

litemijn, après-demain.

ítenémene, puissance.

ítete, ou **ítataírocou**, le palais de la bouche.

mitêrannê bóaticayê, les

Sauvages ne défendent pas aux hommes ni aux femmes de

s'enivrer, mais ils défendent aux hommes d'abuser de la femme

d'autrui étant saoule, et de la suborner quand elle est en cet état.

ítibou oüáttou, tison.

ítiboukê, souche.

títibouca, nid d'oiseau.

coulaéle ítibouca, toile d'araignée.

ítibouri, cheveux. Les femmes à la mort

de leur mari, les hommes réciproquement à celle de leurs femmes, les enfants à celle de leur père et mère se coupent les cheveux pour un an de temps, mais les esclaves en tout temps, et n'ont jamais liberté de nourrir leurs chevelures.

chaba nítibouri, fais-moi le poil.
bouloúcoüalic tiém títibouri, elle tord ses cheveux et les fourre dans les autres.

Katíborriali [Katíbouriali],
mantibouriali, il a des cheveux, non, il n'en a pas.

ítica, fiente.

Kática nichíátina, huekenné boucántina, máticatítina, j'ai un flux de ventre, non.

íticali, peur. Voyez : **chíticae**.

aohee líticaboüe, il est mort de regret.

íticae énrou, iticápatou, elle meurt de regret, non.

itiéberi, l'aubier du bois.

titiébari, ce bois a bien de l'aubelle*.

itíkêmakeili, débile, faible.

ítigne, nítiem, joue, mes joues.

Itígnaom², mon compère. Ce mot de compère est en usage en toutes les Iles où il y a des Sauvages, tant parmi les Français, lorsqu'ils traitent* avec leurs amis Sauvages, que parmi les Sauvages quand ils parlent au Français avec lequel ils ont contracté amitié, le Français donne son nom au Sauvage et le Sauvage le sien au Français, s'il ne lui donne pas sa traite, au moins il le préfère aux autres, et cela n'est pas sans lui apporter quelque profit.

matíaoon nomêti, je n'en ai point.
áo katiáonbou, que je sois ton compère, ton ami.

ítignon nhítignonum, la bru appelle ainsi sa belle-mère, et la belle-mère son gendre. **Ketegnoukêta**, ou **chegnoutoüikêta hanégue nhibágnem nháone**, peut-être, parce qu'il lui engendre des petits-enfants.

ítimali, ivrognerie.

tínhacati lihuétímali,
lihuétémouli, il est grandement ivre, grandement fort.

caiman itimainlibouc kchéne, f.
ouáconara tóna, allons enivrer* la rivière.

ítobou huiétobou, remède, notre remède. La vertu des simples n'est pas inconnue aux Sauvages, qui en ramassent quand ils sont malades, afin de boire comme une médecine le jus qu'ils en tirent ; les autres pour la plupart du temps les frottent entre leurs mains dans un canari° plein d'eau, puis en frottent leurs malades qu'ils ont exposé au Soleil du midi les y laissant sécher quelque temps ; ils ont même connaissance des arbres souverains, dont ils lèvent la seconde écorce qu'ils écachent, et en expriment le jus, qu'ils boivent aussi comme médecines. Les femmes s'attachent quelquefois si avant à ce métier qu'on les soupçonne de sortilège, on en a tué quelques-unes en vue de cela, quoiqu'on ne soit point assuré de la vérité.

cate litóbouyem ? quelle vertu a-t-il ?

nitoboulou im boman, donne-moi quelque remède.

cát oni tóbouüi ? toni

chaccoúlou, à quoi est bon ce remède ? à la goutte.

itébouli, jeu d'instruments. Voyez : **titébougueti**.

itónoni, ma houe.

itópouli, méchanceté.

nítou, ma soeur.

nítou oüáboutou, ou

oüabáratou, soeur aînée.

Kátouáli, il en a une.

bítóüa lóne, devine.

nítóüá tibou nháone nítimain

nhákerelam, ou **nhámani**, tu as

bien deviné qu'ils s'enivreraient.

lítóüi balánna, le brasin* de la mer.

itouúke, nítóúkae, parent.

chóúbae níarou titóúke, j'ai

donné là semblable, la pareille.

Sanyánti titóúkae, ou **tióútouli**

nále lariangonné, il ne parle pas couramment.

íya íyati cá mica², toile claire.

Voyez : **ihati**.

íyou catallou, tortue femelle.

K

K, mis au commencement du verbe dénote habileté et la disposition qu'on a à quelque chose, vous le voyez en la suite du verbe simple, suivant la lettre initiale comme **ateca**, faire, **Kátégati**, il fait bien, c'est ce que les Français veulent exprimer quand ils disent aux Sauvages, ou les Sauvages aux Français : lui mouche manigat* à abattre du bois, à manier l'aviron etc. Le **K²** mis devant le verbe dénote le pluriel, comme **kichícoulama**, couchons-nous. Devant les noms c'est un pronom possessif singulier, s'il est devant un singulier, comme **kioumaan** notre père, pluriel s'il est devant un pluriel, comme **kignocou** nos pères, s'il est devant un nom qui se dit en singulier

et pluriel, il se prendra pour tous les deux, comme **kibaouánale²**, mes compères, notre compère, nos compères.

KE

KÉ, mis devant un nom, dénote une demande comme **kékeoué bac**, **kecouchiné boueké**, donne-moi un hameçon, un couteau.

kebéketi, il a des fruits.

Kebeleti, mebeleti, il est difficile à contenter, non.

kebélongouti, il est large.

Kébouti, keboucoüati, crochu comme un hameçon.

kécha kebhabáe, tisse-le, couds-le.

nakechácoyem nacamichen², je recouds mon habit.

nákêchiem nitíbouri akérka, je fais une tresse, un cordon pour lier mes cheveux.

Takechátitina, je fais bien de la toile, je couds bien.

takechoni, couture.

Kechátium, c'est un paquet de crabes enfilés dans une liane, lorsqu'ils les tournent en rond ils les appellent

Keyecoátium.

Kechébae nathecheroyenli, pince-le, je le pince.

tachérenni, pinçade.

Kechéba márrou, romps un morceau de cassave°.

Kêchéali Kêcheoáhali, il est rompu.

Kechêkêta atibou noucabo, tu m'as pris, serré le doigt.

Kechégoati, carré.

Kechetátium, ils épient.

Kechébeti, il est privé*, il se plaît.

Kéchi liénrou nibítarrou áoto,
mankechiragonti, *le poisson a coupé*
ma ligne, non.

kêchéne, *veut autant dire que ouámã,*
ou caïman, allons.

caïmã Kêchinechet ouécou,
allons boire du ouïcou.

nianouánKêlic kêchinechet, *nous*
n'avons guère bu, ni mangé.

caïman kêchenêchet, *allons*
boire.

kégne-kégneti bougouti

mankégnêkeguéba, *tu remues ton*
pied, ne branle pas.

naKénignem, nakeintágozem, *je*
remue.

Sanyánti lakéintoni, ou
lakegnêtoni noucabo, *je ne*
saurais remuer le doigt.

takéintoni, *un collier qui fait le*
tour entier autour du col.

Kéli, ou Kíoua, *après le verbe*
signifie : encore, comme maikenkeili, il
n'a pas encore mangé.

kekégneti, *elle a une charge de*
manioc°.

kelécoüa niém, láca niábou
nekelechagonê, mekelechagóntina,
je vais tirer une arête de mon gosier,
non.

keleenli, *il est fort. Voyez : elé.*

chêkeúba Kéleti ouúbana
tírocon, tóna, emeroua tiémbou
ácabo couúra háman tacátenani,
leúbali láríci bekéleoubani,
kabaocouratou tacométi,
taúbae, *frotte dans l'eau les*
feuilles de la plante que les
Sauvages appellent kéleti, quand
l'eau sera rassise, tu boiras le
clair, qui t'affranchira de la fièvre,
quant à ce qui est épais et qui

croupit au fond du gobelet tu le
verseras, parce qu'il est poison.

kéleou, *poisson qui dévore le monde,*
comme caïmans° ou crocodiles.

kelétona, *farine de manioc°.*

kêlitalicba nichiguini², *tire ma*
chique°.

Keméitobou árou nouúbana, *ma case*
est ronde par les bouts, ils n'en font
point d'autres.

Kemékêta niábou nitouliem, *je vais*
allumer mon flambeau.

Kemékêtabáe, f. illíbae, *allume-le.*

kémê-keméncoua nao, *c'est quand on*
a reçu un coup qui nous fait voir les
chandelles, c'est-à-dire sortir les
esprits.

Kémenókoem lácou, *yeux étincelants,*
brillants.

Kémen óka nharóman, *ils brûlent*
quelque chose qui rend une mauvaise
odeur.

Kémeti, *il sent mauvais.*

tíkémene, *mauvaise senteur.*

Nikèmeri, f. touboüa, *bois à*
faire du feu.

Kemerei, *vapeurs, brouillards. Il*
paraît des bruines assez souvent sur les
montagnes, et des exhalaisons sur les
rivières, mais on ne voit rien ailleurs, ce
qui fait que les Sauvages n'ont pas
même les noms, ni la connaissance de la
neige, ni de la glace.

Kemereéli, *il fait des bruines, des*
brouillards.

Kèmere ókoyem kémere ókoyem
tóra, *elle pue, elle sent bien fort.*

Kemételeti, *difficile, fâcheux.*

Kéncoua kéncoua tiém tónicoüa, *il*
se meut, c'est aussi le bruit que fait le
mouvement d'un vilebrequin.

Huéhue lic tiem akencha, *il ne*
vire que dans le bois.

Takénchagonê, mouvement, ou le trou qu'on fait avec un vilebrequin.

Takénchaka, une presse, un vilebrequin.

Kénkenbâe, perce-le, presse-le.

Kennê, à la fin des noms numériques signifie : fois comme **abana kennê**.

kenigne kenigne amouKeili,

makenigne kenigneba láo, il remue encore, non, il ne branle pas.

ikénnétou, f. **toubouyanna**, matière.

Kibátí² kénnétou, elle a du coton, de la matière à nous faire des lits*.

Ekénnétoupatou, elle n'en a point.

Mikenne óka, **ekénnétoupa oka**, sans matière.

Keoukéoubâe, bois un bon coup.

Kéou kéoubâe, **kiem kiembae**, égratigne-le.

Kéou tiem, **kéouïali**, il l'égratigne, il l'a égratigné.

Kéouïe, hameçon, **nikéouïri**, mon hameçon.

ékeouïepátina, je n'en ai point.

Laképagonnê, noeud.

Kêra kêra, **kêre kêreti**, sauterelle **kerébéreke**, oiseau qui présage le beau temps par son chant.

Kerécoati íchiri, nez qui fait une bosse au-dessus du cartilage.

Keréouti meréouti lèche, épaule qui surmonte l'autre, non.

Caíman kerénac coulirou², allons pêcher de cette sorte de poisson. Voyez : **chérenac**.

Kêre liábou eukeheu, **chila liem**, mais que la mouchache* soit rassise, elle est encore mollasse.

Kêra naim litíbouri, **nakêrienli**, que je lui arrache les cheveux, je les arrache.

Kêre kêreti, **mankêrekêreti**, il cuit, non.

Kêreu kêreuti nichikeric, le dos me démange.

Keú cayeu ! abátenum tichényem erémabá tina boári, ah ! qu'il y a encore loin ! puisque cela est, je te laisse là.

Keuléútete tiem bári, **kêreurê kêreurê tiénroubâri**, tu grinces les dents.

keukennêti, il tire bien, vise.

Keúrreti keurrégouti, **mérreti**, il est pesant, non.

Têkeúrre, pesanteur.

keyéye, c'est un oiseau de proie que les enfants des Sauvages nourrissent, et qu'on tue sur leurs têtes aux festins, comme ces oiseaux ne vivent les uns que d'oiselets, les autres que de poissons, cette jeunesse s'exerce continuellement à la chasse, ou à la pêche pour les nourrir, je leur ai vu ainsi élever un grand* gosier qu'ils laissaient aller à la mer après lui avoir rougi son plumage, et cet oiseau devenu grand revenait sans manquer tous les soirs en son lieu accoutumé.

Keyéyecoïa tiem laróngon callínago², **richáti balánagle²**. Le Sauvage se couche en rond et en travers du lit, le Français étendu et en longueur.

Keyéye tóba nekeyeyétoni, **noubanna**, mon collier fera le tour entier, ma case sera en rond aux bouts.

Niekeyécoïa-raheu, un petit paquet de crabes qui est en rond.

KI

Kíá, c'est une diction affirmative, et une conjonction, qui signifie : et.

Kíalam, est le même que **coüatic**, point, pas.

Kiába, gratte, ratisse.

Nakiácayem nakiároyě

makiáarakaba, je ratisse une racine de manioc°, d'Oualloman°, etc., ne le fais pas.

kakibanákětiti, il se fait bien servir, aider.

Kibeti, il y en a beaucoup.

Míbe coüa cléeloubali [?], pourquoi veut-il être seul ?

Kibécoüati, il multiplie.

kichicoüáarou, il est arrondi.

kiécoati, il est rond.

Kiekélli, Mauve à tête noire.

Cacáouálou, Mauve à tête blanche. Les Sauvages nourrissent de ces dernières, mais je ne leur ai vu manger ni des unes ni des autres.

Kiennéti, il ensorcelle.

kiénouli, route de mer.

kiére, le manioc° est un grand avantage aux pauvres habitants* des Iles, aussi bien qu'aux Sauvages, qui n'ont besoin ni de chevaux, ni de charrue, ni de granges, ni de batteurs, non pas même de caves, de tonneaux, ni de vendangeurs, pour labourer leurs champs, cultiver et vendanger leurs vignes, parce qu'on les tire de ces racines, un seul homme (qui ne s'occupe qu'à cela) en peut faire pour nourrir cinquante personnes du moins ; les Sauvages emploient la meilleure partie des leurs en boisson. Le manioc est un arbrisseau qui porte de la graine, mais

on ne la mange, ni on ne la sème, on coupe seulement du bois qu'on a arraché que les caraïbes° plantent en cette façon, au lieu de houe ils ont gros bâton aiguisé par le bout qu'ils piquent à deux mains, et à coups redoublés, lèvent de la terre de la largeur d'un boisseau, dans laquelle ils enfouissent des bâtons de bois* de manioc longs d'une coudée et plus, tantôt par le milieu, tantôt par les bouts, les Français fouillent la terre de la longueur de trois pieds en long et deux en large (qu'ils appellent fosse de manioc), plantent au milieu un bâton long de quatre doigts. d'un côté, un autre de l'autre jusqu'au nombre de quatre, toujours le gros bout au vent qui suit pour l'ordinaire le premier mobile ; ils le sarclent jusqu'à ce qu'il couvre sa terre. Le manioc au bois blanc est bon à huit mois, le rouge au bout de l'an, le violet se garde davantage en terre, le noir deux à trois ans, le bois était assez droit au commencement, avant que le ver eût attaqué sa cime, autant de feuilles qui tombent, sont autant de noeuds, et autant de fourgons [fourchons, surgeons ?] qui poussent quand il est planté. La racine sans être apprêtée est un poison froid qui ferait mourir une personne, même la cassave° qui n'est pas assez cuite. Si l'eau de manioc faisait mourir le monde pour l'abondance de sa nourriture, tous les Sauvages crèveraient qui ne mangent ni viande, ni poisson, ni tomali° qui ne soient cuits dans l'eau² de manioc. La cassave seule est si peu nourrissante qu'au commencement que j'étais chez les Sauvages on ne m'entendait pas parler à deux pas tant j'étais faible, il est vrai que je n'en avais pas à suffisance. Mangée avec des patates°, ou autre chose elle suffit, même à la

mer, pourvu que le goût du tabac° ne l'ait pas pénétré, et je crois que c'est une providence qu'il soit léger à l'estomac, parce que la chaleur étant excessive, et les pores du corps toujours ouverts, s'il était pesant, il étoufferait l'estomac ; cela se voit aussi en la plupart des oiseaux, et animaux qui sont les plus délicats, mais moins nourissants.

itacaheu, manioc° violet,

miriti, rouge.

beléhuera, noir

kierougánti, il fait croître le manioc°.

liérouganê, le manioc° qu'il a fait venir, fait croître.

Kililiti, kililikêtabae, il est frisé, frise-le.

hác kimác, viens lutter.

Kinác-boulic, vite, vite.

Kinchinti nóne, je l'aime bien. Voyez : chétina.

Kinemerételiti itáratou, il grave comme cela.

Kínoulou², ara°, oiseau.

Kíouä, à la fin signifie : encore.

Kíríti, il est nommé, il a force, vertu.

nakirikiénli, **lakiricani**, je l'égratigne, égratignure.

Kiropokêratou, il est chargé de racines.

Kóyeti ëma, chemin glissant.

Koyécoüa lougouti áboucheem, le pied lui glisse.

Kiristillé² coyéballi óra, Cristal uni, ou qui n'est pas gravé ; si vous mettez au lieu de **kiristille**, **tebou**, ce sera une pierre douce ; si **huéhue oúbana**, ce sera une feuille verte ; si **camicha²**, ce sera un habit neuf qui ne sera point usé.

Koyé-arou tichí, il a la tête écrasée.

Koyeménrou, **ikira koyeménha**, il demeure, il est allé demeurer au carbet°

de sa femme.

Koyenhóni arou, il est soir, il est nuit.

lakoyéntiba láo. Voyez : coyentic, il ne viendra qu'à la nuit.

Krécoin táboüü² bebéire kayeú !

krékreké coakêta lánúm tirálirocou, le vent fait craquer le carbet° à terre, et en mer la semelle du canot°, ou à cause qu'il appuie trop sur la voile.

Krijn krijn nhányem malíhi, les maringouins° font du bruit autour des oreilles.

Krékrégouta nóarou, je l'ai fait manger. Voyez : crécre.

Kakêréurati makêrécáti, il mord bien fort, non.

LA

LÁbatou abápatou, il penche, non.

Laba labatou couliala², Canot° qui roule, qui est volage. Les Français ont appris des Sauvages à creuser des arbres, et en faire des Canots ; mais ils n'ont pas appris d'eux à les nager*, gouverner, et à sauter en mer, pour les remettre en leur premier état, lorsqu'ils ont tourné² ; les Sauvages n'ont pas peur de tourner, de mouiller leurs habits, de rien perdre, ni de se noyer ; mais les Français pour la plupart ont peur de toutes ces choses, et s'ils ne laissent pas d'y risquer leur mercerie et y exposer leur vie, on en a vu et on en voit tous les jours de funestes accidents.

Lába-lábagonê, le roulain* du canot°.

Caïman choucoüi ouáman

télaba laba, ou **talabácani**

canáoa², allons éprouver notre canot° pour voir s'il est ferme de

côté, s'il n'est point volage.

labackíroni labakirágoni,
labackíconi, backícoüati balánna,
bondissement de la mer, elle bondit.
lacacoába, ou lacába² bacamíchen
bichabátoni, *dépouille-toi, déchausse-toi.*

malácachonê nomêti, *je ne le fais pas.*

malacachítina, *je ne puis dépouiller, etc.*

álaca nhányem lábo lichíchéem,
ils lui tirent un os de la tête.

sanyanti nalaca chácani, ou nalacáchoni, *je ne le puis tirer.*

nalacáchoyem nalacachágozem,
je tire, dépouille, défais, démonte.

láca láca kím líchic, *c'est quand il incline, baisse la tête pour montrer par ce signe, qu'il consent et connive.*

láca lácati, *il se démonte.*

malacáchaca bóatticae, *ne le démonte pas.*

lámaheu, *palma-christi².*

lamanhátina, málama níem, f.

matíriéntina, *j'ai faim, non.*

níllama, *la faim.*

lámati, malámati nóurna, *j'ai les jambes raides, affamées, je suis las, non.*

lamánbaíti balánna, *la mer est basse.*

lamanbáitonê balánna laniánlini,
mer basse.

lamoucatou, *viande qui commence à sentir mal.*

láne, *signifie : qu'il, comme toubara arica láne, afin qu'il regarde. Lam (parmi les hommes), mis à la fin d'une proposition, ra (chez les femmes), marque une exclamation, une admiration comme itara nikibélam ! ha ! pourquoi notre nation est-elle si misérable ?*

íra lám, *quand un canot^o sort d'une rivière, que la vague lui fait lever le nez bien haut, puis baisser entre deux lames, ils disent cela ;*

ikira lám, *c'est quand un canot^o tourne, ou qu'il est tourné ; quand un canari^o est posé sur l'ouverture, ils disent : ira tám ; quand un homme est couché sur le côté, ils disent : ira ram ; quand sur le ventre : ira páam.*

lánati, *il est meurtri.*

lanuágo, *parce qu'il.*

láoboátina boulou-bouátina, *tu m'as piqué.*

láoba ácoucheem, *à côté.*

láoboágo éntina, lao boagoti mhém lómã, *je suis, il sera à son côté, il demeurera avec lui.*

laácoati, *il est court.*

laócoüakêbae, *accourcis-le.*

lalaóchouba, lalaóchacouba, maláochagonibali, *il sera court, non fait.*

laochákêtati lariangle, *il fait court, il abrège son discours.*

laócoüati ouáyaboüi, *nous sommes courts de vivres.*

láo laógoati, *il enfonce.*

láona, *les hommes disent :*

etouópounou, *du pain.*

laóna há mouca ióúti, *je voudrais avoir du pain pour manger avec ma pitance.*

lárionibárina, *j'irai faire une corvée.*

laroubae laroúcoabae, *rogne-le.*

laroularou níenli, nalarou toubali, nalaroutienli, *je le rognerai, je le rogne.*

Nalarótagonê, *rognature.*

LE

LEali, lélóali, il a teillé, il l'a teillé.

léba, neléchoyem nelechácayem

oüálóman, teille, je teille de l'oualloman°.

neléchoni, les pailles du jonc que j'ai levées, teillées.

tilélogou, les chènevottes*.

melechátítina oüálómã, je ne puis teiller l'oualloman°.

lebénari, ou **léboüéari**, c'est l'os dans lequel on enchâsse la dent d'agouti°, lequel os sert de manché de lancette.

léboe cabáyou² cálaó, la pâture² des chevaux sont les herbes.

méleboüie tómpiti, il n'a point de pâturage.

lechoúba neléchoúroyem,

meléchouronê nomêti, coupe en long, comme quand on coupe un bâton pour l'aplatir, non.

mélecheratítina, je ne coupe pas bien, en long.

léchou bienlibou, tu te couperas.

neléchouragle, mon canif.

Lehuechoura, la peau d'un animal qui a mué. Non seulement les Serpents, mais la plus grande partie des animaux qui sont dans les Iles muent, et quittent leurs vieilles peaux, les Ravets° dans les couvertures des Cases, les Carets° même quittent leurs belles écailles en mer, les Crabes leurs écales* dans la terre, et les Cancres sur les roches du bord de la mer, qui étant recuites au Soleil, deviennent rouges, marquetées partout, si belles et si entières, que vous ne les prendriez pas pour des dépouilles, mais pour des cancrs même, les yeux s'y trouvent transparents et sans lésions, avec une seule, mais si

petite ouverture sous le ventre, que vous ne croiriez jamais que tout le corps de cet animal ait pu passer par un si petit trou sans miracle.

léhue léhuerou couchigné², couteau qui plie, les Sauvages ne se peuvent passer de couteau, même il faut qu'ils soient forts, parce qu'ils chappotent* et coupent sans cesse avec.

lekébánum ton oúlaba, bande l'arc.

meleKetonti, il ne bande pas.

lékékêbáe léke léketi, fais-le bander, il bande bien, il plie bien.

Sanyánti lekèbouroni noucabo, je ne saurais plier le doigt.

Lelekêchiénli crábou², il replie, reborde un habit, rive un clou.

Lelékêtouti, Arc bandé, un clou plié, rivé.

Lelèali conóboüi, il n'y a plus de pluie, elle a cessé.

Manleuleúbali, kéukebali, elle ne cessera pas, au contraire elle redoublera.

Alíre, leú leu líabou oüábara, attendez que la pluie ait cessé.

Leu átina bouca, je n'y étais pas.

Lelétêbou, lit* de coton.

Leu líem, ou **leuleúti láó**, **manleuleúti láó**, il est fou, non il n'est pas fou.

Oüáiriti lileúleu, c'est un grand fou, ou c'est une grande folie.

Leúkêta bíenli, ou **leúkêca bienli láó toróman**

bachámouronnê, tu l'étourdiras, tu le feras devenir fou en le frappant avec ton boutou°.

leléguetonti oüachibou, **máleleguetónti láocheem**, notre visage est plein et rond.

Léme, le maître d'un esclave.

Leméchera, ou **lemouchoura**,

Charbon.

Lekeméchouni, blquette de feu,
étincelle.

Lemónba bíchic amánle elémoucha,
incline, baisse ta tête, baisse-la toi-
même.

Nelemouchouni, ce que j'ai plié.
Les Caraïbes° ayant acheté des
méchants plats d'étain des
Français, ils s'en servent en cette
façon, ils les coupent en longueur,
les roulent et arrondissent en les
allongeant aussi à proportion, ils
les plient en forme d'hameçon, les
attachent ensuite à des lignes
déliées et fortes toutes ensemble,
les **Coulirou°** d'abord voyant cette
lueur argentine se jettent dessus et
se font prendre ainsi dès le premier
jet. Les Sauvages prennent aussi
des épingles qu'ils ploient et
couvrent de petits vermisses, ce
mot sert à exprimer ces deux sortes
d'hameçons.

Nelemouchoyem, lemonhátina,
je plie, j'ai ployé.

Lemóncoutabáe, fais-le plier.

Léntum lentánum, c'est une petite
pièce de caloucouli° qu'ils pendent à
l'entre-deux de leur nez.

Lentê, nombril.

Lentê batina, mal qu'ils ont au
nombril, il n'y paraît pourtant rien au
dehors, néanmoins ce mal les fait
mourir assez promptement, peut-être
est-ce une colique passion.

Léoncoüia lóarou, il l'a gourmé, battu
à coups de poings.

Neleouchagonê, le poignet en
montant au coude, en descendant à
la main, **iábouli**.

Léou leougouti, quelque chose qui est
faite en bosse, qui est crochue au bout,
bec corbin, nez aquilin, **teléouni**.

Léréeli abábai, papaye° qui commence
à jaunir, mûrir.

LI

Lía bonánkia, il se peut bien faire.

Líacha catoukia niem, il raille.

Líacoüia lóa, il l'a chatouillé.

Liánta couátic. likiata ayanum !
voyez ce qu'il dit !

Líc ajouté au verbe ou au nom,
signifie : seul, ou seulement, comme
áolic nóba, je serai seul, **aricalic noba**,
je le verrai seulement.

lícae-ali, il meurt d'ennui.

líche, ver.

líche aíkini, vermoulure.

Kechéeli, il a des vers.

nianhoüankêtiábouca lanégueli

líboüic, ireú licóboüali icogne,

chalee toúbali bonánkia, il
n'était guère malade, mais le mal
rengrêge*, peut-être l'emportera-t-
il.

liénkien kiénli malii², le
bourdonnement de maringouins° qui
présage la pluie.

lienkienkê, ou **lenkéncöia**

lámoulachonne, signe de calme.

Voyez : **ienkê**.

lika, lui, **nhára**, ceux-la.

licána boulic aKínti bioüállale
couátic, je ne suis pas vilain
comme lui.

líca èleboüe, mantoúkæ, ou
ákae catou mantoúke, encore
que, combien que, jà soit qu'il ne
fût parent.

líketa, celui-là.

líka yenli, ou **licaenli**, homme

solitaire, qui n'est que pour soi.
líkia lígueti, il est seul.
líkia couáticque, il se rit.
líkia lika ? est-ce celui-là ?
líkia couárou, ou **nálekia**, c'est tout un, ils se ressemblent.
líkia líkiem líkia, il n'y a que cela.
Ouákia lic líkentiouä, il n'y a que nous seuls.
líkia líketa ? est-ce celui-là ?
líkia líkiénli nhabou, il se berce, se branle avec eux.
líki líkiti, ou **ríki ríkiti**, branlé, ébranlé.
líkia lío allêleboüe kia, il ne fallait plus que cela.
líkira chile empti, celui qui vint.
limágani, Vénus, Lucifer planète.
limíllira, hérisson de mer.
linécouliárou, il n'y a pas de pluie.
líra, nhára, celui-ci, ceux-ci.
lírabali, celui qui est ici.
líraba, taboutácou, sommeil.
líricoüa lóali, h. çaçagaecoüa lóali, il l'a divisé, partagé.
Nanliritagoyen, manlíritoni númêti, je le partage, non.
Kiricoüáhali liránnacoüa, il est partagé par le milieu.

LO

LO, ou **lou**, quelquefois signifie : toujours, **itara lou hóba boulic kaigatiaóto couátic**, ce ne sera pas toujours que vous mangerez du poisson, quelquefois il signifie : encore, comme **balipféeli bebéite acagnem aétera oka lo**, il fait grand vent et pourtant il y a encore des maringouins°, **hebécouárou**

naikini boária kayeú acan aica lo, j'ai bien plus mangé que toi, et pourtant j'ai encore appétit.
lóali, il est fendu en pièces, ou **loulatacouáli loulatagoni**, fente, pièce.
maloulachagonti, non.
loucougáti lougouti, il a le pied démis, déboîté.
lo, ou **logo**, bouteille* qui se lève sur l'eau.
lóali, ou **lolóali loulacaerou**, il a le ventre gros, enflé.
tílou, ou **tilouólou**, enflure, tumeur.
Nalochágozem, j'enfle.
Loloti ourna, jambe enflée.
lóti, il fait une bosse, une moufle.
Lolótinati oullácae mábi, amoulougoutênati, les patates° enflent le ventre, causent des vents.
Locouárou lácou, il a l'oeil gros, enflé, à cause d'une ordure qui est entrée dedans.
cata loubaháyen ? n'hamayen ? qui le vengera ? en punition, de quoi ?
Louboúmeti, poltron.
louboutárou lárrou, le bord est plié.
Louboüe, canard.
akimati locou barou ibontou, le bruit des planches m'étourdit.
loucou loucouchiti huéhue, arbre nouveaux, c'est la bosse du noeud.
Loúcoulic tíem bouléoüa, la flèche a coulé.
Loucábane loucácoüa loarou, pousse, il a poussé.
naloucáchagone, naloucachagóninum echoubára², un coup d'épée que j'ai poussé, ou repoussé, paré.
loucouin loucouin bira² kai, loucouali, la voile est pleine, poussée

de vent.

Loucouin lichibou, visage plein.

toúlocou, partie honteuse de la femme.

íalocouli, de l'homme.

loucou-ba kieré coulaoïa,

naloucouchagoyë naloucouchien

nalloucouchouba, arrache du manioc°, tire de la pite, je le fais, je le ferai.

éloïalic náloucouchouni, je n'ai arraché que trois bâtons de manioc°.

Loucouyáloni, lekéténa, la glaire d'un oeuf.

lougouátou loucougouátou, chose tournée en bosse, ou ce qui est élevé dans la vis.

Lougou lougouchiti nácharoni, une ligne qui n'étant pas bien serrée, se sèche lorsqu'elle est tirée de l'eau et s'ouvre.

Lougougouáti orna, jambe déboîtée. Voyez : **lógo**.

Lougoutou acou, vue abaissée.

Lougou, ajouté au verbe veut dire : bien, comme **emiini lougou**, tu tardes bien.

ácouïyou lougou nóba, je retournerai bienôt.

Loulourou, liloulourouni, apostume* aux aines, tumeur. Les Sauvages ne se purgent qu'à l'extrémité des maladies, et cependant ils ne mangent que des crabes, des lambis*, burgaux, et autres mauvaises nourritures qui leur causent beaucoup d'humeurs peccantes que la nature, qui est forte chez eux, expulse et décharge par les émonctoires ; sont ces tumeurs qui leur viennent aux aines et sur les fesses ; on nomme les premières **loulourou**, et les secondes **chiboúli**, sont clous, auxquels ils sont fort sujets, ils

percent les premiers avec des queues de raie, et pressent si fort les autres, qu'ils les font enfin purger ; si la matière est trop recuite et qu'elle ait peine à sortir, ils prennent un bout de leur poil qu'ils entortillent dans l'ordure qui se file, se tire et s'épuise.

Kaloulourou nienli, j'aurai une apostume*.

Loumacachítina, sont lézards, animaux, ou oiseaux qui se viennent quelquefois par accident percher sur leurs cases, ou auprès, comme s'ils étaient privés*, qu'ils n'osent toucher, disant que ce sont des oiseaux qui appartiennent aux Dieux des boyés°, et que s'ils les tuent, ces Dieux les feraient mourir.

Loumounouméti, tous nos Sauvages sont étrangement mélancoliques, songeards, taciturnes, et ont des appétits comme des femmes grosses, mangeant de la craie, et à son défaut de la terre, au moins les femmes et les enfants, ce qui les fait sécher, et à la fin mourir. J'ai toujours rapporté à leur mélancolie, et à la mésintelligence de la langue. Ce que l'on dit communément que le Diable les bat. Car jamais je n'ai rien vu ni ouï dire de semblable aux Sauvages, en tous les 19 ans que j'ai conversé avec eux, voici le fondement de ce dire : quand leur rate est comprimée par leur coude étant couché sur le côté gauche, elle envoie des fumées noires au cerveau qui leur causent des songes noirs et horribles, comme s'ils étaient aux prises avec **mapoya**², ou qu'il les emportât ; j'en ai pris quelques-uns entre mes bras, que je voyais être en ses peines, et les ai éveillés et tirés hors du lit, qui se seraient volontiers jetés à genoux devant moi pour me remercier de ce que je les avais défendus (disaient-ils) de

mapoya, qui les battait ; la seconde raison est que les Sauvages disent, au moindre mal qu'ils ont : c'est un sort, ou un mal donné de mapoya, ou des sorciers, **nharomán mapoyanum**², ce n'est pas à dire qu'ils les aient battus, mais qu'ils leur ont envoyé ou procuré ces maux.

Loumounoubouïketi aohouécouïa aohouécouïa liem, il est moribond, languissant.

MA

M**Abi**, les Patates^o sont la manne du pays avec lesquelles on ne peut mourir de faim ; elles ne sont pas si sujettes aux ravages des Ouragans que les Maniôcs^o qu'ils ruinent ; ses feuilles et ses racines se mettent au pot, au lieu d'herbes, les bouts du bois* de patates se mangent comme des asperges, et on n'aurait pas bien déjeuné si on n'avait mangé des patates, on les fait cuire comme des châtaignes dans une chaudière, ou dans les cendres comme les marrons, dont elles ont le goût ; le bois avec ses feuilles sont si bons que deux paquets par jour suffisent à nourrir les plus gros porcs qui se gardent dans les parcs. Et si on les veut engraisser pour les mettre au saloir (après qu'ils soient châtrés) on leur met un clou en forme d'anneau au nez, pour les empêcher de fouiller, on les laisse courir, et on leur donne tous les jours pendant trois mois, une potée de patates^o cuites, qui les rendent si gros et si gras, qu'ils sont prêts à tuer ; les Chevaux et autres animaux s'engraissent de son bois et de ses feuilles. Les hommes font avec de l'huile

de Tortue dès migants^o de patates, qui leur servent de pitances ; les coupent en rouelles étant cuites, jettent du vinaigre ou du jus de Citron dessus, avec de l'huile d'olive et du Sel, et les mangent en salade, elles digèrent en peu de temps faisant un bon sang ; quelquefois elles causent des aigreurs, mais ce n'est qu'à ceux qui se courbent sur une table pour écrire immédiatement après les avoir mangées, et qui ne s'habituent pas à cette nourriture ; si nous en avions eu à notre suffisance, nous aurions été tous satisfaits, mais dans les commencements nous nous contentions des feuilles, quoique percées de chenilles, cuites dans l'eau et assaisonnées d'un peu d'eau de mer au lieu de sel, et de tomali^o de Crabe au lieu de beurre, encore n'y avait-il que nous qui eussions la permission d'en cueillir, et user. Quand il pleut on fait un trou en terre, où au même temps que vous les avez fouillées (si la terre est mouillée) vous prenez un brin de bois* de patates que vous tournez autour de la main, et en enterrez la moitié, pendant que l'autre est hors de terre, qui pousse son bois et couvre sa terre ; si vous n'en n'êtes pas pressé au bout de cinq ou six mois, non seulement les trous, mais chaque noeud a ses racines, particulièrement si elles sont plantées dans une terre légère, ou dans du-Sable, on n'en saurait assez admirer la quantité, et la grosseur, j'en ai vu du poids de 18 à 20 livres. Quand les poules en découvrent une en grattant, elles font bonne chère après avoir recueilli les pelures de ceux qui en mangent. La source du malheur et de la famine de la Gardeloupe vient de ce que le Capitaine qui nous mena, ne voulut pas nous descendre à la Barboude, pour en prendre et en planter en quartier*.

avec des pois, et du blé* de Turquie qui semés, sont bons à manger en six semaines.

Mábi míti, ou íra, sont des racines de patates°, et la boisson, qu'on en fait de la sorte, les Français en font cuire dans un pot, et les écachent toutes chaudes dans l'eau, qu'ils passent en même temps, et entonnent dans des flacons où elle bout pendant un ou deux jours, au bout desquels ils la boivent, claire et piquante comme du petit vin blanc ; les mêmes versent une potée de patates° dans l'eau où est la cassave° pour la faire bouillir, les Sauvages les égrugent* crues, et ainsi elles font le même effet, cette dernière boisson s'appelle ouïcou²°, et la première mabi²° que les femmes des Sauvages font autrement. Etant cuites elles les mâchent², les recrachent dans un **coui**, au bout d'un ou deux jours qu'elles ont aigri, elles prennent un **coui** plein d'eau, et en brouillent une poignée dedans et le font boire à leur mari.

Hueléche, sont patates° qui ont la peau rouge au dehors, et jaunes au-dedans, avec la chair.

Cámicha, sont les blanches mollasses.

Aláli, sont les marbrées blanches, plus sèches que les autres, et plus savoureuses.

Huelleéronum, patates° à Mademoiselle.

Chimoúli, patates° romilières.

Chítij, c'en sont d'autres qui se retrouvent à la grande anse, **tourou tourouti**, elles sont sèches et bonnes.

Yahuíra, sont les vertes qui sont excellentes, mais trop sèches.

Mábiche, ou **mábiri**, le Moustique est ordinairement sur le bord de la Mer,

pas plus gros qu'une pointe d'épingle, qui ne pique pas moins que le **Maringouin**°.

Mábiritou², ou **Aoüáalle**, c'est un animal de terre ferme, qui approche de l'Agouti°, à cause de la ressemblance du Renard, en ce qu'il mange les poules ; c'est celui qui a une bourse faite de sa propre peau sous le ventre dans laquelle il porte ses petits.

mábou, imáboulou, sentier, ma route.

máboutalic ouáman, tenons la route.

imáboupati, il ne va point par la route.

máboüica², bonjour, salut.

máboüic kchéne, ou **máboüic**

aickeú. Quand les Sauvages arrivent dans un carbet°, il y a un homme qui a la charge de les bien accueillir, et en effet, il leur présente un lit, fait apporter à boire et à manger, l'entretient, et sur la fin de son repas, il va à tous en particulier et leur dit : **máboüic aickeú**, les conviant par ces termes à venir saluer leur passager ; les vieillards passent les premiers, et tous, l'un après l'autre lui disent : **máboüica²**, auxquels il répond : **ínna**, puis après ils discourent avec lui (car personne ne l'aborde ni ne l'interrompt pendant son dîner) quand il est sur le point de son départ, il se va présenter devant tous, l'un après l'autre en particulier, et dit : **huichan²**, c'est-à-dire adieu, l'autre répond : **aki**.

máboüica² cheu, (disent-ils) quand il y a peu de personnes. Quand il y en a beaucoup : **maboüic aïtagle**, ou **maboüica bouricheu**.

namaboüicároym,

maboüicatina, je salue, j'ai salué.

máboüic noáttica lóne, ou **maboüic liem líka, boáttica lone**, fais-lui mes

recommandations, dis-lui qu'un tel le salue.

mamáboüicaróntina, je ne le salue pas.

macachi. Voyez : **loumácachi**.

macáioúman, crabe de mer.

macónabou, sont [des] pierres vertes contrefaites qui servent de bijoux aux femmes, mais elles n'en font pas grand cas.

macoüálití, **mácoüáligouti**, il est paresseux.

mamácoüalikétába,

mamácoüalougoutína, ne fais pas le paresseux, je ne le suis pas.

macoüálicou, paresseux.

macrátina, **macrabátibou**, j'ai soif, tu auras soif.

mamacrabatibou, tu n'auras pas soif.

iétimeti noumáncrábou, j'ai peine à endurer la soif.

magnántiba, tais-toi.

noumagníagoni, silence.

máima², **nimainali**, jardin, mon jardin.

nimainétina, **imainapátina**, j'ai un jardin, je n'en ai point.

ikíraim maínabou, il est allé au jardin.

maíngatétina lóne amaíngápati líka, je lui obéis, il ne lui obéit pas.

anamaíngapatou, f.

maócánitou, **mechei cánétou**, désobéissante.

inamaíngali, honneur, obéissance.

Mákère, soldat*. Les soldats aux Iles ne mangent pas le bon homme, mais le bon homme mange les soldats, ces soldats sont une espèce d'escargots, dont la tête et les pieds ont quelque rapport à l'écrevisse, le reste du corps est un boudin qui rend une certaine huile rougeâtre et souveraine aux

coupures, quand on la tire au Soléil ; c'était notre beurre au commencement, quand le tomali° nous manquait ; jamais je n'en ai vu manger aux Sauvages.

Leurs coquilles ne naissent ni ne croissent avec eux, l'entrée en est couverte du gros mordant qui ne quitte point quand il pince quelqu'un si on ne le casse.

makerébeti naníchi, je suis altéré.

malácaya², tigre*.

malachi, poule de terre ferme.

maláchoüati, il ment.

maláchoüa lougouti, conteur de sornettes, donneur de bourdes.

nou málachoüani, mon mensonge.

maláletic-maláletic bée, va tout doucement.

máli, pistache*.

malii², **maringouin**°, cousin, **calábana**,

sont les plus gros qui ont le bout des pieds blanc. Les terres étant découvertes à présent, peut-être que les maringouins ne sont pas si importuns qu'ils ont été, mais au commencement

que tout était couvert de bois, particulièrement lorsque la pluie devait venir, vous ne pouviez trouver de lieux où ces animaux ne pénétrassent, et ne

vous livrassent une si cruelle guerre, que vous étiez des huit jours quelquefois sans pouvoir fermer l'oeil pendant la nuit ; le jour vous voyiez des hommes qui se donnaient des soufflets si

rudement, que vous les auriez crus fous, si vous n'eussiez pas su que c'était pour

écraser des maringouins qui les piquaient ; on les appelle cousins en

France. J'ai vu ici des endroits marécageux, où ils tourmentent beaucoup ceux qui s'y trouvent, mais ils n'y sont pas en si grand nombre que dans nos Iles.

mali-mali, la casse, canéfige. Voyez à la page 127.

maliroubana, grand chien, étoile.

maliroubana apourcou, le petit chien et le grand chien causent les ouragans aux Iles, les Sauvages se donnent bien de garde de se jeter en mer quand ils la voient lever, ils l'appellent **loubourri sihuiya**², la force de l'Espagnol, parce qu'étant étoile venteuse, elle fait bien aller leurs Galions qui ont besoin de grand vent pour les pousser, ils disent bien aussi : **tachinnéti lihuébécali maliroubana**, que la canicule est malsaine.

maliti², duvet, c'est la petite plume qui est contre la chair des oiseaux.

namálitikienli, je lui ajoute des plumes sur tout son corps. Voyez : **elétouïac**.

namalitagoyenli, je le flatte, l'apaise, l'adoucis. Voyez :

moulacouïabée, ou **amálicabée**.

malouïánali ocótobou, écusson carré.

malouïánali ali, il est carré.

Malouïouïi, herbes dont les Sauvages se servent pour se raser.

malouïcoubouti, malgracieux, morne.

Pamálocaba ritta²,

namalouçayem, rougis² mon coui^o, jé le fais.

manain, pustule, ébullition* de sang.

Kamanaintina, ou boe **mánain**

noágo, j'ai le corps plein de pustules, d'ébullitions* de sang.

áteca niábou manále² **lika**

ouécou-bára, je vais faire un huibichet^o pour passer l'ouicou^o.

manatibekéirou, ses mamelles ne sont point encore abattues.

manatibínarou, elle saigne.

Manattoüi², en Sauvage, et lamantin^o en Français ; c'est un grand poisson

sans écailles, dont le muse est semblable à celui d'une vache, et a la queue large comme une poêle à four, qui se met à la broche pour être rôtie, faire un beau service sur table, et un excellent morceau, le reste du corps ayant son lard comme le porc, fait de très bon potage, et sa chair qui est plus ferme que celle du veau, se sert sur la table comme la chair commune ; le Lamantin broute l'herbe, comme la tortue, il diffère d'elle en ce qu'il a l'ouïe fort subtile et non pas la vue, ce qui est contre la nature de la Tortue qui voit bien et n'entend pas, il aime l'eau douce, et il s'y trouve assez fréquemment, on l'écorchait au commencement pour le manger, mais maintenant on le mange avec sa peau, on tire de certaines pierres de sa tête qu'on dit être bonnes pour la gravelle, nos vareurs* m'ont dit qu'il porte son petit sous son aileron, et que dans le temps de la tempête, il le reprend dans ses flancs.

manbácha, trépied, sont trois roches qui soutiennent le pot qu'on met sur le feu qui est au milieu de ces roches, c'est aussi le foyer.

máubachalitanum

[mánbachalitanum], c'est celui qui ne quitte pas le foyer.

mánba, miel, il est fort délicat, mais il n'est pas jaune comme celui de par deçà.

mánba eteignon, mouche à miel, les Sauvages sont friands de miel, ils connaissent les arbres où elles le font et quand ils en rencontrent ils posent l'oreille contre l'arbre, et s'ils entendent le bourdonnement, ils le jettent par terre et prennent le miel qu'ils distribuent à un chacun dans leur coui^o; le démêlent avec de l'eau, et le

boivent incontinent après ; elles n'ont point d'aiguillon, quoiqu'elles se jettent sur eux, et avec leurs petites pattes les chatouillent si fort qu'ils ont de la peine à les souffrir.

manbatica, la cire, elle brûle bien, mais elle est noire.

manbai-manbai anichiti

naníchilárici hueyou, je suis bien altéré.

mánbaiarou lómêti ouécou, l'ouicou° est tout bu.

mánbaitou nimanbaitou ballana, f.

makerayenlibáloüa, la mer est basse.

oúboutou cátoú tábali, ou

lamanbaíttoni balánna, la mer s'est retirée, elle est bien basse.

manbaikêta liarrou huéyou, le Soleil l'a desséché, elle est évaporée.

mamanbaitatíti, il ne dessèche pas.

manbarráarou couliálla, le canot° est trop plein, trop chargé, et embarrassé.

manbouléchou, c'est une araignée d'eau, c'est aussi une verrue qui a du poil, et qui a quelque ressemblance à cette bestiole.

manboulou, roseau. De sa tête on couvre les cases, les Sauvages en font sécher et les brûlent, puis ils frottent de la cendre et en noircissent ceux qui ont les pians°. Les bâtons ou tuyaux servent à lacter les toits, ou à palissader et fermer les cases.

mancábouti, manchot.

manchálaca, Lapin, on en nourrissait au commencement, mais les chats les ont exterminés, et on a été obligé de préférer les derniers aux premiers à raison de la nécessité.

manchíboüi, pomme à trois noyaux.

mánkêraárou, elle a soif. Voyez : macrab.

mankiénli, quand ils vous présentent quelque viande ou poisson, ils vous disent cela, comme s'ils voulaient dire : voilà ta part.

mamankiénli etoútoú², il ne lui a point fait de part de la chair de son Arrouague°.

mancónti, pois des Iles, ils viennent en peu de temps et sont plus faciles à digérer que les nôtres, il y en a des blancs, des noirs, des rouges, et des pois de sept ans, ceux-ci font le potage rougeâtre, tirant sur le noir.

máne noumániñ, c'est une gomme noire de terre ferme, dont on se sert comme de poix. Voyez : amanatabáe.

máne cognále, avant-hier.

latoúla ocáttoni, nimáne, le point du jour.

mánè couloúpoüe, ou

Kecouloúpoüe, après-demain nous nous en irons.

Mánhore, oiseau nommé Frégate, ses deux ailes sont plus longues qu'une brasse, il vole en haut à perte de vue, il est blanc et noir, il va plus de deux cents lieues en mer, c'est un des premiers qu'on trouve en allant aux Iles ; il me prit une sciatique d'avoir passé trop souvent les rivières, nos vareurs* me donnèrent de l'huile de frégate dont je me frottai deux fois et depuis ce temps je n'en ai point été travaillé.

mánholou² nimánhoulouti, f.

oüámoulou, coton, mon coton.

maníba, tais-toi, ne lui dis mot.

maníba labou, c'est quand ils tirent une chique° à quelqu'un, et qu'il retire le pied, ils disent : ne branle pas.

mámami mani cat ámanle ?

pourquoi remues-tu donc ?

maníchic íem loária, il ne lui dit mot.

ouámane lika, *homme sans bruit.*
ouáiriti loumamágoni,
loumanichigoni, *il est bien*
taciturne.

manícanalale bátina loüago loária,
je lui parlerai de cela.

manichicou tanichi ouë,
ioüannimaoüe, *homme sans courage,*
sans esprit.

mánichicouúna loária, *je ne pense*
pas à lui. Voyez : nichitina.

manícouáti hóman lóne, *ne lui faites*
point de mal.

mantimanienti, mácalimenti,

acalímati, *il n'est pas paisible, si.*

manítiaron bebéite, *le vent est apaisé,*
il ne souffle plus.

Kámanirátiti, kapacouátiti, *il*
est bien patient.

Lamánironi, *patience*

manicléba, kamanicléba,
mamanicléba, mámaniclecoüakêbâe,
travaille, ne travaille pas.

noumánicle, *mon travail.*

noumaniclecoüa mhem, *c'est*
mon affaire, j'en ai affaire.

Manicou², *Renard, j'en ai vu un qui*
venait de terre ferme, et fut présenté à
Monseigneur le Cardinal de Richelieu,
il était petit et longuet, et avait une
trace noire qui faisait quatre ou cinq
tours autour de son museau et se
terminait aux oreilles.

manicoulákae. *Voyez : catáoli.*

manlle. *Voyez : amanle.*

mánle ba nóne, *bois à moi, à ma santé.*

manlégué ibaoüánale², *à ta santé mon*
compère, iáo, dit celui à qui on boit, et
ce n'est pas assez d'un coup, il faut le
rebiot (comme on dit aux Iles), le*
même donc recommence de boire à lui
disant : en eyépoüe, et celui à qui on a
bu voyant le coui° vide, dit : aohée.

manle ou mele okáali, *il fait calme, il*
n'y a plus de vent.

manlêchi pátati ábali áboulougou,
ou kíbouléránti, *c'est un colibri*
huppé. Voyez : yeretté.

manlécheitou litfbouri, *quand ils ont*
la tête mouillée ils défont leurs cheveux,
mettent leurs deux mains sur leurs yeux,
puis secouent la tête et les cheveux,
c'est ce qu'ils veulent dire par ce mot.

manli, *pistache**.

manlióu, *porc-épic ou hérisson, il n'y*
en a point aux Iles, au moins je n'y en ai
point vu.

mánlira, *c'est le gaïac°. Les Caraïbes°*
ne s'en servent point pour les pians° ou
grosses véroles. Quand ils ont des
fourches de ce bois qui soutiennent
leurs cases, ils disent qu'ils en ont pour
eux et pour leurs descendants ; et en
effet ce bois semble incorruptible. Ils en
font des marmousets à leurs enfants
qu'ils appellent du même nom. J'en ai
été prendre sous des roches que les
Sauvages, qu'ils ont exterminés, avaient
cachés et qu'ils n'osaient regarder par
superstition, qui étaient aussi beaux que
s'ils eussent été faits tout de nouveau. Il
mé semble qu'il va au fond de l'eau
comme une pierre.

Mánna, *Maison. Les Sauvages ont des*
chaumines bâties à peu près comme
celles de nos villageois, à la réserve que
la couverture² est de têtes de roseaux ou
de feuilles de Palmistes, qui vont
jusques à terre ; qu'elles sont en ovale,
sans aucune fenêtre, il y a seulement un
trou au lieu de porte par lequel on ne
saurait entrer qu'en se baissant ; le
dedans n'est point embarrassé de
poutres, ni de fourches qui soutiennent
le logis, de chambres, d'antichambres,
ni de plancher.

Imannatêpakéili, *il n'a point*

encore de maison.

Ikíraim mánnêta óni, il est à la maison.

mánroüa, noumánroüa,

kamanroüátina, trou ou endroit où il y a quantité de poissons, j'ai connaissance d'un tel endroit.

manteutacoüátiti laonicoüa, homme qui est cruel, sans pitié, qui ne se conserve pas.

maraléti, naníchi, je ne suis pas bien aise, bien content.

márichi², aoüáchi, blé* d'Inde, autrement de Turquie. Après qu'il est venu, savoir deux mois après qu'il a été semé, les Sauvages en cueillent, le rôtiennent sur les charbons, et le mangent, les Galibis° en font du palinot qui ne vaut pas moins que la bière. Les Français en nourrissent la volaille, d'autres le mettent en farine, la mêlent par moitié avec celle du blé de France, et en font de beau pain, et d'un assez bon goût.

Márou, cassave°, elle se fait de farine de manioc° pressée, que l'on étend sur une platine chaude, de l'épaisseur du doigt, et au plus d'un pouce, lorsqu'elle est liée, retournée, et qu'elle paraît cuite, on la met sécher sur une claie de roseaux ou sur un appentis, par après on l'enferme, et on la garde tant qu'on veut ; si elle est trop dure on l'amollit dans un plat rempli d'eau, dans lequel on met du jus de limon ou de citron, du sel, et du piment à discrétion ; elle tire l'eau comme une éponge quand on ne l'a pas foulée, et qu'on n'a pas jeté de l'eau dessus en la faisant.

márou-maróútu, mámaroumárou, cassave° ou pain frais, pain dur. Les Français la mangent sèche, parce qu'ils croient qu'étant molle, elle charge l'estomac, les Sauvages n'en mangent

point d'autres et pourtant ils ne s'en plaignent pas.

massalómbœ, sont feuilles d'arbres à moitié pourries, que les rivières entraînent à la mer, et la mer les rejette sur le rivage.

mátabi², presse à manioc° des Sauvages, c'est une chausse tissue d'oualloman° qui étant pendue par le haut pleine de farine de manioc forme comme une figure de couleuvre* (dont elle porte le nom), on passe dans son bout d'en bas un gros bâton qu'on fiche et arrête sous quelque pièce de bois, et l'autre bout d'en haut étant chargé de quelques roches, allonge et presse tellement cette chausse par sa pesanteur qu'il en fait sortir aisément toute l'eau qui est dedans la farine, que les Sauvages recueillent dans un coui° pour faire cuire leur viande. Il n'y a que les vieux Sauvages qui sachent faire cet instrument².

Mátao mataógnum, jumeau, jumeaux, bessons.

mátaoüíne, c'est le bonsoir des Sauvages, quand ils ne sortent pas hors du carbet°.

mátecaba, c'est le bonjour des mêmes en pareil cas.

matóútu, c'est une petite table tissue d'oualloman° bien proprement faite et étendue sur quatre petits bâtons de la hauteur d'un demi-pied sur laquelle on étend la cassave° et on pose un coui° plein de viande qu'on présente.

ME

MEcheicánetou, désobéissante.
méchou², un chat.

mecou, espèce de singe appelé mone. C'est la plus commune. **Anoúcou** est plus menue, a le poil long, et le visage d'une femme.

Cáte méem, ou **mhem**, cate **bara lika** ? pourquoi faire cela ? **méem**, ou **mhem**, dénote le futur comme **ácouyou áo mhem**, je retournerai, **aramétabatina mhê**, je me cacherai. OÙ les hommes disent : **niém çaga boulikia**, les femmes disent : **niém çaga mehénkiara**, oui, c'est moi qui le dis.

meéroucouïcoátiti, il pleut.

melémêtoubánúm íouli, ou **méle mélebáe boucha laníbara**, étends-le bien afin qu'il soit uni.

meléli, **melecoali bebeite**, le vent s'adoucit, s'apaise.

méme, enchâssé dans un verbe signifie : tout, **arica memeti**, il voit tout.

meméli, vent.

mementí nanichi loaria, cela ne m'épouvante pas, ne me fait pas peur, ne me rebute pas.

méneca bómpí, **menegati**, tu ne peux, il ne lui ressemble pas.

méoulou, pierre ponce.

merécoya², fleur de la passion, est si commune à la Cabesterre de la Gardeloupe, que vous voyez des lisières d'habitations toutes couvertes, comme de tapisseries, depuis le haut des arbres jusqu'en bas. Vous ne voyez rien au monde de si charmant comme des berceaux chargés de fleurs pendillantes de toutes parts, dont l'odeur qui est tout à fait suave, semble venir au-devant de vous à mesure que vous approchez, et vous convier d'aller prendre le frais auprès de ces douces senteurs, dont la

nature a privilégié la fleur de la Passion ; la Colonne et les trois clous y sont parfaitement bien représentés, que si vous pressez sa pomme vous en aurez un jus qui vaudra du verjus.

mère méreti chíchira, le violon* des Sauvages résonne bien, a bon son.

merócai bouleouïa íbiti, cette plante est rampante et a petites feuilles comme la pistache*. Les Sauvages l'ont apportée de terre ferme, la plantent auprès de leurs cases, et en font grand cas, elle n'était pas commune quand j'y étais.

MI

Mibi timíbien takergóacle **mhem**, liane, sa liane, dont il lie quelque chose.

míbipi, pois Anglais, pois rouge, ils ne sont pas si bons que les blancs, et pourtant ils rougissent le potage et la viande.

míbiri², petites mouches pas plus grosses que les moustiques. Elles ne mordent pas, mais elles veulent entrer dans les yeux, sont fort importunes, et d'une petite égratignure vous feront un ulcère si vous ne le couvrez pour les empêcher.

mignalénti, il veut, **inháiti**, non.

Allíreba mignalénina, je le voudrai bientôt.

Limignálini, **linhalini**, vouloir, non vouloir.

nimignalinigle, volonté.

mignálecati, il est si sensible qu'il ne saurait souffrir qu'on le touche.

miméli, **amimékelic liém**, f. **álera lic liém**, il n'en peut plus, il se meurt.

mioulouman, aigre.

míriti, herbé qui n'a pas la vertu de dégraisser.

míriti, **láboulougou ierètté**, la crête du Colibri est bien luisante.

miri miritou balanna loroman

huéyou, la mer brille à cause de la réverbération du Soleil.

miritou, ou **mirigántou noucabo**, mes mains sont grasses et luisantes.

lamiricani, lueur.

mírrá liátina, il m'a percé d'un coup de couteau.

mírra niábou, ou **nimirracaba**, je vais à la vare*, c'est-à-dire à la pêche du Lamantin°, de la Tortue, ou d'autres gros poissons. Le pêcheur (qu'on appelle vareur) prend un petit Canot°, va au lieu où la pêche se doit faire armé d'une grande perche droite et longue comme une pertuisane, au bout de laquelle est le clou à vare auquel la ligne est attachée ; le vareur* est tout debout sur le nez du Canot avec deux matelots, l'un gabare* jusqu'à ce qu'on soit à une raisonnable distance du poisson, que le vareur perce avec la vare qu'il lui darde, tandis que l'autre matelot laisse courir sa ligne contre la toste* du canot, jusqu'à ce que le poisson ait jeté son feu et passé sa furie, puis il la retire, et l'animal se raidissant, le Canot se retrouve bientôt dessus, le vareur préparé lui lance un second clou, tandis qu'on file encore de la ligne ; l'animal étant bien arrêté on l'embarque dans le canot, ou on le traîne à la chaloupe ; là, on l'habille et le sale.

Kimírrátiti, il est bon vareur*, il vare bien.

limíroni, ce qu'il a varé*, le coup qu'il a donné avec la pointe de quoi que ce soit.

mitougueti, il n'y en a pas beaucoup. Voyez : **tamígati**.

MO

MO **Moénatou**, ensanglanté.

moénatou lítica, il a le flux de sang. Voyez : **nimoenat**.

moínchameenarou, f. **moínchaarou**, elle est veuve.

moínchácou, veuve.

moingatètèna, je crois, je me confie.

moíngatepati ton leolā, il ne croit pas, ne se fie pas à sa parole.

catúbiam amoínn gapa nouáli bóne ? pourquoi ne te fies-tu pas à moi ?

láríciamoíngátépá láne lóne, après la méfiance qu'il a de lui.

Amoíngapani, mécréance, méfiance.

Lamoíngatèroni, **lamoíngali**, sa foi, sa créance. C'est à tort qu'on a fait passer pour apostats de la foi les deux Sauvages qu'on avait menés en France, l'un mourut en visitant ses parents peu de temps après son retour, et en avait demandé la permission ; l'autre me pria jusqu'à la mort de demeurer avec lui s'offrant à me nourrir et à me faire bâtir une chapelle.

Kamoíngalicoüa nhányem nhoáriöüa, ou **nhíbatétécoüa**, ils sont de différente créance.

monben², prune ou prunier de monbin°.

mónca, **imoucali** [**imoncali**], canari°, mon canari.

monébou, pont, chez les Sauvages c'est une pièce de bois, ou un arbre abattu en

travers d'un ruisseau, ils n'en ont point d'autres, aux grandes rivières il se faut mouiller, ou les passer dans un petit canot°.

mónha, terre.

namónroyenli mábi, je plante des patates°.

mónya-mónyabáe láo, couvre la terre.

Tekécoüatou mónha, un angle de terre, **boulecoüatou**, en rond, ou en ovale, **patácoüatou**,

genyéncoüatou en carré.

monémeti, onemèpati, il dérobe, non.

móni, inséré dans le verbe veut dire :

presque, comme atikera moniatina, je suis presque tombé.

mónochic, monochicoüarium, gémeau ou gémeaux.

monochíali, sont feuilles dont les Sauvages couvrent leurs cases ; les Français les appellent : langues de boeuf.

mouca moócati táo, il a un battement de tête.

moucaócoüa íchiri, nez camus, comme d'un Nègre.

mouchípeti, mouchinacoüáhali, il est long.

Kamouchipetátiti,

kamouchinágoutátiti, il devient grand et long.

Lamouchipégoni, longueur.

mouchíroumenbátina² lóne, je le prierai d'une corvée².

hác imouchírouli, viens m'aider.

Namouchirácayem,

mamouchíronicántina, je le prie de me faire une corvée², non.

mouchíroucou, chercheur de corvée².

En keóúconlou imátapoüe, ou

bien en iüerémali, aóüemboüe

ibaóüánale² oué

mouchiramátobou kioüíne

huíchan, quand les Sauvages ont fait une corvée², on leur fait un vin, quand ils l'ont bu ils vont se présenter devant celui qui leur a fait, et lui disent : mon compère je m'en vais, j'ai tout bu le vin que tu m'avais préparé pour ma corvée², adieu.

mouchiroumáintina loróman, ou **mouchiroumain niém lóne**, je le vais aider, lui faire une corvée².

lika mouchiroumain ámouti táo

máina, c'est celui qui a prié qu'on lui fit une corvée².

mouchouémeti huéinbou, il a un gros ventre.

moüícle², namoüícle, kamouícle², imcoüíclepati, écharpe, mon écharpe, j'en ai une, non.

mouláali bioúmoulougou, ou **choúla liém bioúmoulougou óra**, tu as les lèvres enflées, enlevées, elles pèlent.

moulaátina, moulaóüaátina, je suis bien adouci, apaisé.

mamoulánibarou liouánni

nóne ? n'apaisera-t-il pas sa colère contre moi ?

mouláali, amoulitoni ali, mon mal est apaisé.

moué², ikimouleri, siège, mon siège.

moulékê, moulétium, petit garçon, petits garçons.

moulékêcoüali, ou moulékêkéili, il est encore petit garçon.

mouli-moulineti boucouni, ton canot° roule.

námoulitacayénli, je le flatte.

kámoulitacoüátiti, il flatte, folâtre.

mámoulitacoüa cléé laníchi, il ne veut point de flatterie, de folie.

moulóutoucou², Calebasse.

mounouteméneenrou, elle est enceinte.

mouréti, **mamoureliali**, il est crochu, il ne l'est pas.

moûre-moureti, il plie.

mouroûcouli, chouette.

moûrour liátina ichoulou ári, **páo náim cayeu**, **nyáim lichirana**, j'ai donné un grand coup à une écrevisse qui m'avait pincé, et je l'ai fait quitter.

mourougoutouáli noucouíni, mon canot° est brisé, cassé.

mouroubae, **mouroucouáli**,

námourouchagoyenli, serre, presse, casse-le, il l'est, je le fais.

mámourou mourouíti,

mámourachagónti, il est cassant, non.

hámourouca, venez presser le manioc°. C'est ce que crient les femmes, quand elles ont gragé leur farine.

námouroni, **namourágoni**, **námourourágoni**, ce que j'ai pressé.

Kámouroutou aleiba, cassave° qui croque sous les dents.

Kámour kamouroutou loucouíni, le Canot° craque, se casse, s'ouvre à force de porter la voile.

támourou ácai, matrice.

emourouái iouma, herbe pour les maux de matrice.

moûrourou, chenilles, elles perdent tout ; celles du Tabac° sont grosses comme les doigts.

NA

NA mhém lóne, je lui dirai.

aríca nábou, **náim**, que je te voie, que je le voie.

Nabatomaincouáli conóboüi, la pluie augmente, s'étend.

Nabatoúmainénli nouágo, il m'empire.

Nabatoumáinti bicoúcou louágon

ámon oubao nhaóne huéyou

loukénécou hioúállale, la petite vérole court dans une autre Ile, et se communique aux autres habitants comme ici. C'est la peste du pays, quand elle s'y met elle rafle tout.

Naboüítélime éntina, je suis parent.

chíoüi nácae catou kíalam ? pourquoi le tuerais-je ?

Nacatácati, faible, peureux.

Nachítíem, ou **nachitíéntina**, je pisse.

Nichícoulou², pissat.

Nagoutaéali, il est pourri.

tagóútali, **tagóútabenne**, pourriture.

Naguitaéarou, elle croît.

laguítae, son accroissement.

Naïnoumainti, **aïnoumóupati**, j'ai peine, non.

Naïntoumainbátina.

náintémaingoutina baloue óni, je ferai un voyage en terre ferme.

Iaïntoumali, voyage en terre ferme.

nákeboüiali, vieux. Voyez : **akébouli**, vieillesse.

nakínteali. Voyez : **akinteatina**.

nále, quand et quand.

likia nale, c'est tout un.

nitem-nale takia bariangle, parle tout de suite.

nalichienli, je l'aide, je lui fais une corvée².

naonloutaeali ouëboüe laloukali, il est âgé.

namoüin², ou **couchou²**, igname, c'est une grosse racine, dont les Sauvages font du pain et du vin, ils la mangent cuite comme une patate^o.

nánaca nábo, l'épine du dos.

nanánahimhanum, ils s'assemblent.

nana nábouli, assemblée.

nananatobou, le lieu de l'assemblée.

naneteítina nanegaitina, je suis malade.

ninanèteíni, maladie ; les Sauvages malades ne souffrent pas que les mariés les viennent voir pendant leurs maladies, parce qu'ils croient qu'ils leur causent des obstructions par leur présence.

naníántagoyem [,] **naniaótoyem** [,]

naniyaotagoyem, ou **ayatagoutina**, je pétris, je démêle.

náno nanogótae, pourriture, gangrène.

nanouboüi arou, elle est enflée.

nanoucoüi ali hueyou, le Soleil est levé.

nanoyem, banna, kanatiti,

manatikeili, je rame, rame, il rame bien, non pas encore.

nenéne, rame, aviron ; les avirons des Sauvages diffèrent de ceux des Français, car ils sont très polis et longs comme une brasse, dont ils tiennent la poignée d'une main, pendant que l'autre est proche la pelle qu'ils pointent en l'eau pour la couper et ramer.

nantitaéali, il croît, il pousse.

tikenti tatitali, il croît bien promptement.

nantitianum nháboque oni etoutou², ils ont fait [une] descente sur une

habitation* d'arrouague^o.

naomainba, naomainhátina, tiens-toi debout, je suis tout debout.

tikénti taómali kiére, le manioc^o grandit bien vite.

taomóinri, taomóinroni, sont les cheveux qui se dressent en haut.

napitae arou camaleitou, la cassave^o est rouge de moisissure.

narou, ninarouli, c'est le tuyau d'une herbe appelée de ce nom, dont ils lèvent un éclat qu'ils ploient en deux pour raser les tempes de la tête et les sourcils après les avoir mouillés d'eau de manioc^o ; ils se servent de ce mot pour dire rasoïr, mon rasoïr.

nátaboüiháli, atáboüipakeili, il est arrivé, non pas encore, la tortue ne territ* pas encore.

ioüátaboüiéiri, mon arrivée.

natabouyoumainhanü touïago, les invités au festin sont venus.

nátabouloüiharou, elle est stérile.

nataboulebouleboüiarou conoboüi, la pluie est écartée.

natáboutaeáli lépoüe, l'os est rompu.

natachácaecoüia niabou mánhoulou toária tácae, je vais tirer le coton hors du panier pour l'éparpiller au Soleil. Voyez : **ichácapoüe**.

nátacoüi éntina, natacoüicouátina, je suis paré, orné.

inatácouli, ornement. Voyez : **atacoupati**.

natácoumainhali, il est dommage.

natacoumain, ou **nataguamaincatou líkiralam ! ha !** qu'il est dommage !

tagámali, dommage.

Natácouloucaíti lougouti, il a le pied déboîté, démis.

Natagalicaèti, átagalicàpati, il est court, non.

Natagaligaétiüm nhariàngle

oüábou, ils ont moins de discours, ils en manquent plutôt que nous.

Nataguimainátina louágo, ou **ataguimain numboüic entina**, je travaille à cela. Voyez : **atégmain**.

Natakéiti louágon, il s'occupe diligemment à cela.

Natáleebátina, j'irai à la chasse aux Crabes.

Nataleétium, chasseurs, sont ceux qui vont chercher des crabes la nuit au flambeau.

liouátaléli, chasse des crabes.

ála oüátálee aouïné tiboúcou

boüic, allons chercher des crabes rouges.

Natálibaboüe-coüali oubécou, les nuées s'écartent.

Toüaria natalibaboüi lanuária ninimouli, de peur que mon fil ne se mêle.

Lalibábouli, séparation.

Natalimaíntina, ou **nataliméngo niém**, je rame, je tire à l'aviron.

Atalímapa catámanle, tu ne tires pas.

Balánna álimac, la mer est rude. **teléti talímali canaóá**, f. **tánoni**, cette Pirogué° est forte à nager*.

Voyez : **allimetácati**, ou **atálimac**.

Nátamoinhàli, il pleure.

Ioüatámali, pleurs.

Natámanamoinhánúm, ils luttent.

Caíman oüátámanamoinboüic kchéne, allons lutter. La lutte des Sauvages ne se fait pas en s'embrassant par le travers du corps, mais seulement en se tenant l'un l'autre par la partie du bras qui est au-dessus du coude ; ils se donnent de telles secousses, qu'un de ces lutteurs un jour en ma

présence, ayant été jeté par terre par son adversaire, demeura plus d'un quart d'heure avant qu'il put revenir à soi ; cet exercice leur est ordinaire, mais ce n'est que dans leur vin*.

Nátamonháboüiti, **atamoniboüipati**, il est joint, non.

Nátamonhapoüikaéali, il est large par les bouts et menu par le milieu.

Natanaimhanum, ils s'assemblent.

tatánali, assemblée.

Natánimaboüiátibou borománcoüa, tu t'es blessé toi-même.

Nátanimaínti, il est blessé, estropié.

Ioüátánimali, ma blessure comme d'un coup de hache, etc.

Natánoucaeali ihuenébou, j'ai le ventre plein.

Natapouléali balánarocou, il saute et se jette en mer.

Natataéba, **atátápakeili**, commence, il n'a pas encore commencé.

tatatéli, **tátatobou**,

commencement, principe.

nateulleúti. Voyez : **atteullepa**, il fait le sérieux, l'entendu.

nátegle agoyenli, je le chatouille.

natomaínti láo, jardin perdu d'herbiers.

tókoya natómain, ou

natomaincoüa bonále tiem láo, elle guérit tout à coup.

natomaincoüáali, **tatoú mouli**, il est guéri, guérison.

natonaimhali hueyou, le Soleil est en son midi.

naťoubiarou liouánni, il est tout égaré, sans arrêt.

Natoubiénlí ánacri, il présente une offrande.

Nátoucoüátina, j'essaye. Voyez : **choúcoüi**.

caïman ouátoukímac, *allons
lutter. Voyez : atouécoupati.*

Natouénekekêti, *il vomit.*

Natouénekaiketa biénlina, *tu me
feras vomir.*

Natouleméanum oubao,
natoulémeibátina nhimále, *ils font le
tour de l'Ile, je le ferai avec eux.*

Natouléali, *il médit, détracte.*

Natouloüi nhánien louágo, *ils
préviennent, surprennent.*

Natoumáncæ niábou, *je vais porter à
divers voyages.*

Natounemaintium, *ils se fardent, font
des marques sur leur visage.*

Natoupicaécoüa hali chíric², *la
poussinière* est levée.*

Oüatoúpicaní, ouaparikini,
résurrection. Voyez : atoupicali.

NE

N**Ebá memboüi átina**, *je me suis
vengé.*

Nioüibanábonli, *vengeance.*

mioüibanábouli-ba louágo, *ne te
venge pas sur lui.*

Nebá nemboüiyába, *revange-toi,
défends-toi.*

Nebémainentina, *j'ai satisfait, je paye,
je me venge.*

Niüebémali, *satisfaction,
vengeance. La vengeance règne
parmi les Sauvages, mais ils ne la
font que dans leur vin* où se
trouve l'offensé qui prend garde de
s'y gêner afin de faire mieux son
coup dont il n'est point puni, s'il
l'a fait pour venger la mort d'un de
ses parents ; mais s'il le tue par
injustice, il ne manquera pas tôt ou*

*tard de recevoir la mort par les
parents de celui auquel il l'a
donnée, à moins qu'il ne se retire
bientôt dans une autre Ile.*

Neboüiali nonum, *la Lune est sur
notre zénith.*

Linéboüiri nonum, *le zénith de la
Lune.*

Nécaéentina, *je fais mon ordure.*

Nechékaéali nónum, *il n'y a plus de
Lune.*

liüchégali nónum, *la fin de la
Lune.*

Néchekeboüiali nóñü, *la Lune est
éclipsée.*

Liüechekébouli nóñü, *Eclipse de
Lune. Les Sauvages ne comprenant
pas comme se fait cette éclipse,
disent que le mapoya° l'a mangée,
dansent pendant cette nuit-là, et
n'osent en désister quand ils ont
une fois commencé.*

Nechémaínhali, echémêpati, *il est
allé en une autre Ile, non.*

Huechémánocou, *l'homme qui
s'est réfugié.*

Nihuéchémali, f. nihuebáteli,
départ.

huechemátobou, *lieu de retraite,
d'asile.*

Nechétaeali nonum, *la Lune est en
décours.*

Nechetaeali lanegli liouïne, *il n'a plus
guère de mal, il est bien modéré.*

Lihuechétali, *décours de Lune.*

Nechenoumainháli none, *je le hais.
ihuechenoumali, haine.*

Necheouálácaenli náo, *il se rit, se
moque de moi.*

echeouállacali, *ris, raillerie.*

Néconecóali, ou necomainti láo, *le
temps s'éclaircit, devient clair et serein.*

Necoyentibou, ícogneba báchilera ?

viendras-tu aujourd'hui ?

liuéconali árou, *beau temps.*

Nécaboüi arou, *elle est accouchée.*

Nékeboüiátina, ekeboupatina, *je finis, je cesse, j'en ai assez, non.*

iüekébouli, *fin.*

liueguebouli, *l'autre.*

NéKeboui lákia bakinoumoutouli, *cesse de t'opiniâtrer.*

Nekemainti, ou **nekenoumainhali lone**, *il lui porte envie.*

liuékenoumali, *envie.*

Nekenainti, *faible, peureux.*

Nekéboulienli, ekeboulipati, *il est mort violemment, [non].*

neketaíti, *il est mort dans son lit, de sa belle mort.*

Neketalicou, *un mort.*

Nékay niábou, *je vais à la selle.*

caíman nehuenkay, ou

huekenobouic kêchéne ála

huekay aiouíne, *allons à la selle.*

líkia neKay, f. **líkia ra**, *il dit que c'est celui-là.*

Nekenemainti, *il consent.*

Nihuekenémali, *consentement.*

Nelebana bouihali, elebanabouipati, *il mange, non.*

Ihueleba nembouli, *mon manger.*

Néleboui coüátic, elebouipati, *il se fâche pour rien, non.*

Neleguemainti iouánni tibouic ában láne macambone nométou, *je suis en peine, parce qu'il y a une chose que je n'entends pas.*

Nelekeili liouánni, *son coeur est tout ému, bat, palpité de colère.*

Nelekeitina, elekepátina, *je suis encore ému, en colère, non.*

Nelémainhátina, elemapakeítina, *j'en suis quitte, non pas encore.*

Nelémain cléé, ou **iuelemechay cleé**,

je voudrais avoir fait, en être quitte.

Nelemontae arou manhoulou, *le cotonnier est en fleur, blanchit.*

tiuemouli manhoulou, *la fleur du cotonnier, ou la blancheur du coton.*

lihuemouli balánna, *la brouée, l'écume des vagues qui crèvent.*

Némainhali, *il est tombé.*

tiouémali, *chute.*

némbouiali, eboúpati, *il est venu, non.*

miouíboulitátiti, *il ne vient pas souvent.*

nébouli, niouábouli, *ma venue.*

nemboúlouiátina, inéboulipa

nómêti, *j'ai trouvé, non.*

nemboúloui chétium, lóne likabali, *ils veulent faire la paix avec lui.*

nèmboulicouátium,

éboulipakeitium, *ils conviennent, ils s'accordent, ils font la paix, ils ne la font pas encore.*

nèmboulecouáali, taricoáali, *c'est quand les pailles du panier s'assemblent au coin, se rencontrent, se joignent.*

iémboulouli, *paix, conventions.*

nemeouíne, *ne dis mot.*

nemeleouíne, *laisse-le, c'est tout un.*

nemecayénrou, *elle a conçu.*

nemekeéli emetali, *roc, muraille éboulée, qui est tombée avec bruit.*

nemoíntou tácae, *le pot est cassé.*

nemóucaeyénrou tóra, *cette femme-là est grosse, enceinte.*

nemoínharou, ou **nenmaínharou láo**, *elle est accouchée.*

tiuemali, *couches.*

nenemaintina,

huénemabouicyéntina, ou

nihuenemaintina, enemapátina, ou

iuénemepátina, *je jeûne, non.*

iüenémali, f. **nátroüioni**, mon jeûne.

icognelic nénemayem allfireba nenemaina, je jeûne seulement aujourd'hui, en un autre temps je jeûnerai.

iuematobou, mon premier-né, le sujet de mon jeûne. Les

Sauvages observent le jeûne assez souvent, particulièrement à la mort des leurs, à la venue du premier² enfant, et à la capture d'un ennemi, etc. ; ils passent pour l'ordinaire les cinq premiers jours sans boire ni manger et ne prennent les quatre suivants, qu'à la boisson de cassave^o bouillie, mais par après ils mangent quand bon leur semble de la cassave de mouchache* pendant deux ou trois mois, lesquels étant expirés ils s'abstiennent de quelques viandes ; il n'est pas vraisemblable que le mari se mette à crier comme la femme qui est en travail d'enfant, au contraire je les ai vus venir de dehors en cachette et à la dérobee, un mois après la naissance pour faire leur retraite et leur jeûne, dont ils ne donnent d'autre raison à ceux qui leur demandent que celle du mépris qu'on fait de ceux qui ne pratiquent pas cette coutume, qu'ils vieillissent plus tôt, sont plus lents en leurs courses, que l'abondance des humeurs les corrompraient, et que le mal passerait jusques dans l'enfant, etc.

Néneboüi ali, eneboüipati, il a paru, non.

tihuenébouli nónum, le premier jour de la Lune, c'est-à-dire qu'elle a paru, elle paraît assez souvent dans les îles dès le premier jour.

Un jour sortant de la Cabesterre je l'aperçus au matin avant le Soleil levé, et étant arrivé à la Basse-terre je la vis encore au soir, c'était le jour qu'elle se renouvelait ; d'autres m'ont encore assuré l'avoir vue étant en mer en pareil jour.

huenébouti, huenéboutonum, homme qui paraît, qui fréquente le monde.

Neoumain ouáignem, nous nous fourvoyons, égarons.

Neoumaincoüia neoumainracouia ouáaman loróman, tu nous fais fourvoyer.

Nepékae há moucaouia, nous avons envie de nous échouer, de briser notre Canot^o.

Nereguéiti, il continue ou augmente.

Nerebamaínhali, eremabàpati, privé, non.

Neremáinhali niouáanni, je prends plaisir.

nerémali niouáanni, plaisir.

Nerenijnhali, nerenijncoáali, erénijnccapacóáali, il est sauvé, garanti de sa maladie, non.

lerénapoué, c'est ainsi qu'appellent nos Boyés^o, les malades qu'ils prétendent avoir guéris.

Netéte, lulette.

Netetéleti, ou netetérouiti, il tient, il est collé.

Netóncae nóali. Voyez : **Chetóncae**.

Netoucouüiti, etoucoupati, il fait la guerre, non. Voyez : **etoucou**.

Caïman huétoucounouboüic kchéne, allons à la guerre. Les Sauvages ne vont jamais à découvert contre leurs ennemis, qu'ils n'attaquent que par

surprise ; néanmoins ils font de grands préparatifs, amassant plusieurs Pirogues° et Canots° ; ils ne mènent qu'une femme en chaque bâtiment, pour les peigner, rougir², et apprêter à manger ; étant arrivés au lieu destiné, s'ils sont découverts, ils font des cris qui épouvantent tout le monde, tuent tout ce qu'ils rencontrent et dardent une grêle de flèches auxquelles ils attachent du coton allumé pour mettre le feu partout, et trois heures après ils se retirent jusqu'à nouvelle entreprise. Ils tuent leurs prisonniers à coups de boutou° ; si ce sont des femmes, ils les donnent pour femmes et pour esclaves aux vieillards ; si sont [des] enfants mâles, ils les gardent en qualité d'esclaves, s'ils sont grands, ils les font jeûner, parce qu'ils ne mangent point de graisse, puis ils les tuent.

Neúcaboüi loa, eucáboupa loa, il l'a engendré, non.

Lihuécábouli, sa géniture, son enfant.

Neukéballi, neucaiali conoboüi, la pluie cessera, elle cesse.

Neúcaianichíarrou, lanégli loária, la maladie cesse, il est mieux.

éucapakéirou nioüánni toária, je n'ai pas encore ôté mon amitié de dessus elle.

Neúcai okóati oubécou, eucapakeili, le Ciel est bien serein, non.

Neúcai kéta há mouca oubao líkalam oüaðne, je voudrais que cette Ile l'éloignât de nous.

Neucalemainti, libéral, abondant.

Neukênainti, vaillant.

lihuékenali, vaillance.

neullébaíti, eullébatpati, il harangue²,

non. Les Sauvages pendant que leur vin* dure sont quelquefois deux et trois jours à se haranguer les uns les autres touchant les beaux faits de leurs ancêtres, afin de s'animer de plus en plus à combattre fortement leurs ennemis ; les femmes et les jeunes gens n'entendent rien en ce langage, seulement dans les harangues qui se font pour quelques corvées, ils se servent d'un discours qui, quoiqu'il soit bien choisi, est néanmoins intelligible à tous.

oulléban, iouellébali, harangue, ma harangue.

iuellébátobou, le lieu à faire les harangues.

neullébounacou neullébai lanegue nhaone bouítoum, le Capitaine est ainsi nommé, parce qu'il harangue les matelots.

neulémeacíti ouá, neullemécayem, je fais garde.

Neumacaíti, eúmacapati, il a fait une prise, non.

Ieúmacali, prise.

Neúnnaimhali loári, il a mieux rencontré que lui.

Neúpaboüi, ou nerepaboúihali, il est chauve.

Neupátae niábouï níboüic, je vais prendre garde à moi.

Neupátae boáttica noábou, va regarder, prendre garde avant que je vienne.

ioüepatéli, regard.

Neyébayem touíago, je m'étudie, je m'applique sur cet ouvrage, j'étudie.

Nehuégnebatobou, ou Neyebátobou, un patron.

NI

NIácala couálic tiém
lariágonnê, *il balbutie.*

Niáca niácati, *il branle. Voyez :*
aniacacáli.

Niácou tiém lácou, *il cligne de l'oeil.*
aópfoa tóba ácae ábanakia
tanyacouronê, ácou, *ce sera fait*
en un clin d'oeil.

Niácoyem niácoyem nhányem
couléhuec toubara conóboüi lite, *les*
Perroquets s'éjouissent quand la pluie
vient.

Niacoucouiati oubécou, *le Ciel ou le*
temps est obscur.

Niacouábáe, *éteins-le.*

Niacrabae íouli, çamingaybáe
itamanle niacrácayem,
maniácracatítina, *mets du pétun° en*
poudre, je le fais, non.

Niacóali, niacouti, niacouécouti,
naniancourágoyenli, *il est éteint, je*
l'éteins.

Magniacouracoüakêbáe,
mágniacourónti,
magniacouraconikéili, *ne l'éteins*
pas, il ne l'est pas encore.

Laniancoura náim, *que je*
l'éteigne.

Niáim, *là.*

Niáim-cheem, *de là.*

Niám-kia, *puis après.*

niáim éntinabouca kaoéni loúbali,
j'étais là lorsqu'il se mourait.

Maniáimhóntou
pouécougoucou touágo,
boumanicle, *ton esprit n'est pas à*
ta besogne.

niáim-óni-tákia pouécougoucou,
applique ton esprit à cela.

nialláli, *boue.*

nialáli ocóatou niáim, *il fait bien de*
la boue là.

niálou niálou áli mábi, karáli,
patates° *pleines d'eau, elles sont*
yoïches.

niámbae, nanyánroyenli, niámhali,
passe-le dans quelque chose, il l'est.

Choncómbae choncombæ tiém
laniánra, ouboutónti tanuágo
lácou manále², *tout passe dans*
l'huibichet° parce qu'il n'est pas
assez serré.

niámouliarou, *poisson vorace.*

niámun-niamúnba boulékia, *bois un*
bon coup à la fois, ou démêle une
patate° dans un coui° avec de l'eau.

nianhaótagoyem, nanhaótoyem,
chicomoucae niem, *je pétris. Voyez :*
aniantagoyem.

Kagnaotacatitou, *elle fait bien de*
l'huile ; c'est qu'on pétrit les fruits
nommés couáheü dont on tire
l'huile.

nianboutáearou nári, iaboutáparou,
j'ai les dents gâtées, non.

Tikénti tiáboutali, *elle sera*
pluôt gâtée, pourrie.

niánboutali, *ou nournari, jarretière.*

niánbouriti, *menu.*

niánbouriali balanna, *la mer n'est pas*
rude.

nianbonricoüahárou [nianbonri
couáhárou], *elle est apétissée.*

niancoua niancoüa niē cibiba,
j'écrase de la farine qui est par petits
grumeaux.

niánhali toubara, *il n'y a plus guère*
jusque-là.

nianhali kia, niankia, nianraheukia,
il y en a peu.

nianhoüankêlic, *bien peu,*
imparfaitement.

nianhoüamhacati-kia, *ce n'est rien.*
nianhoüánti, nianhoüamhoüe,
méchant.

Lianhoüani, *sa malice, sa méchanceté.*

nianhoüanketa liouëllébali, *il l'a interrompu, fait faillir sa harangue.*

nianhoüankê, *peu.*

nianhoüánhali borómã, *tu le gâtes, tu me fais faillir.*

niankêtacoayaca bien catou bónicoüa pinhalini, *tu changeras d'avis, de volonté.*

niankeili, niankeinum, *petit enfant, petits enfants, jeunesse.*

nianhoüamcoarou niankêtacoüátou
bebéite, *le vent apétisse.*

nián lákia, *donnez-en peu.*

niánhoüangónti, nianhoüánti, *il ne vaut rien.*

Ananic cat amanle ton pianhoüagonê ? *pourquoi fais-tu toujours du mal ?*

nianríraheu, *fort petit.*

Niantíraheukia lichementi, *il n'est guère bon.*

Nianlaáli magnianlati,

magnianlatoni ali,

magnanlatágoniháli, *il est pourri, non.*

Nialacoüáharou ouháí cayeú, *la viande est pourrie de cuire.*

tánianlátoni tanianlatagoni, *le pourri ; c'est aussi l'aubelle* du bois qui est sujette à pourrir.*

Nianlábouriáli, *fruit mûr.*

Nianlátacoyem nianlácoyem náikini, *je digère mon manger.*

Kanianlatacoátiti, *il digère bien.*

Nianícanále-lóa, *il l'a demandé.*

Nianichicoti, *ou nianimainti,*

nianimenhenli, *folâtre, vagabond, il*

l'est.

lianímali, liouánnimapoüe, *folie.*

Níara bouíbali ? *pourquoi renifles-tu ?*

Niasacoüáali, *il est noyé, étouffé en l'eau.*

Níaracoüa ánichiti layaconi, *ses pleurs sont entrecoupés de soupirs qui l'étouffent.*

Maniaracoüátiti, *il ne se peut noyer.*

Maníaronê nometi, *je n'étouffe pas, je respire.*

Naíncani, *respiration.*

Níari, *bagatelle, bijoux.*

Níari bóman, *donne-moi quelques babioles.*

Nibáboutoyem, *je coupe ou je romps les jetons* des arbres. Voyez : ibábouli.*

Nibáboute loa, *il l'a incisé avec la dent d'Agouti°. Voyez : chibaboüebae.*

Tibáboutouli, *incision.*

Nibácaihali, *il est sauvé.*

sanyánti lihuebécali, *il ne peut sortir du port, linibacaéroi canáoá², sauver le canot°.*

Nibacálicou², *Sauveur.*

Nihuebecátobou, *ou nibacátobou, c'est tout ce qui sert à une personne pour se sauver, comme un méchant canot°, une voile, etc.*

inibacaboúlicou, *mon sujet, mon marinier.*

Nibalámmain éntina, ibálêmapátina, *je suis languissant, maladif, non.*

Ibálamali, *langueur.*

Nibáloucyem, nibáloumijnhátina, *je change de demeure, ibaloucapa nómêti, non.*

Alliácheem lihuebéloúcali, *ou*

libáloucali, *d'où est-il sorti.*

Niballêtemainharou balánna, ibállêtemapáli, *la mer est rude, non.*

Liballêtêli, rudesse.

Nibámoinhali, nibámoincóali, ibámapati, il peuple, multiplié, non.

Libámouli, multiplication.

Tibámêboule cátou hókoya oüaouária, vous peuplez plus que nous.

Nibanagámainháli tébouïc léolam, il s'entretient sur mes paroles.

Ibanamátobou áonharóman, je leur sers d'entretien.

Nibanamáinti, libouïc, il l'entend bien.

Nibáte niábou, je vais débouquer : c'est sortir des Iles, de la manche, pour se mettre en haute mer.

Icognébarou niouëbátêli, je débouquerai aujourd'hui.

nibikêtaéhali, il vente, pétille. Voyez : bic.

Nibiricayentina, ou nibiringae ao cayéú ! j'ai un mal de côté, une pleurésie.

ïaca oni niboüem, j'ai été élevé là.

Niboénhali ninántêli, l'enfant que j'ai élevé est grand, sevré, ma plante a pris son accroissement. Voyez : bon liem.

Niboúcabouëali, iboucabouëpaali, il est blessé, non.

Niboucabouli, niboucali, blessure.

Niboucatobon [Niboucatobou], l'instrument avec lequel on a blessé.

Niboucaéhali niouánni láríci lahoueéni, j'ai le coeur navré, je suis affligé de sa mort.

Nibouchicaéhali, ibouchicápati, il est honteux, non.

ibouchicali, honte. Voyez :

ibouchimati.

niboüinaíntiü toaria tebemátobou loroman, ils n'osent acheter, ni traiter*

à cause de lui.

niboüinaíncoüa nhányem nhoária ouliem, ils sont plus craintifs que des femmes.

niboüiteiti ièoula lôaria, je suis honteux, je n'ose lui parler, **anibouïi tèpati, anibouïpati neolam, nhirícoü**, je ne feins pas, je dis hardiment mes défauts.

niboulebaüti niboüleboüi áli iáca, il cabane ici. Voyez : bouleletêbou.

nibounaíntium huiouïne ouabára íona nhányem, quand deux Canots^o tirent à la rame à qui mieux mieux, ceux qui demeurent en arrière disent des autres : ils nous devancent, ils ont l'avantage, ils sont les plus forts.

niboupoyenhénli bebéite, j'ai le vent contraire.

nícapouë. Voyez la page 7.

nicatómainhánum, ils sont en déroute, en fuite.

nichamácae oüámam

nichamacaetina, allons tout droit, aussi fais-je.

nichánacaéti, il en fait encore davantage, encore pis.

nicháncae há mouca aloúcoura, f. taiti abáala ácam íropon tébeci há mouca, je t'en donnerais davantage, s'il était meilleur.

nicheautimainhali calou cáera óni ácai ticáleénli l'Oliue, acan ayoubouca camáogne oni, je m'en allais à la Grenade, lorsque le bruit courut que Monsieur de l'Olive habitait la Gardeloupe.

inoukoura nichéounaéa, elle est mariée.

nichéticaeáli, il l'a nommé. Voyez : chéticae.

Lihuechetégali noròman, c'est moi.

nihuehecátobou, *nominaison.*
níchicoüaca nhanyem, *lioulítetic*
nanhyem boulic coulánoubou
coüátic, *ils ne disent rien quand ils*
n'ont pas bu, qu'ils sont rassis.
níchíba none, **nóne nichinbía**
bouleécouatic, *pense à moi, tu ne*
penses pas à moi.
nichinoumaínti, *il gazouille, chante.*
nichinoumali, *son d'instruments à*
chanter.
Nichínali, *flûte.*
nichounoumaínti, **ouchounoupati**, *il*
ment, non.
nichouñouli, *mon mensonge.*
niéke niékети lichiri, *nez renfrogné.*
Nicobi niabou, *je vais me laver,*
baigner. Les Sauvages n'ont point
d'autres patenôtres que la flûte. Le
premier éveillé au chant du coq, joué de
la sienne, et les autres le suivent à
mesure qu'ils s'éveillent ; par après ils
se vont laver à la rivière (les femmes et
les enfants y vont en un autre temps), et
parce que la rivière est fraîche ils font
du feu par troupes en deux ou trois
endroits de la place où ils se chauffent.
S'ils sont mouillés d'eau de mer, de
pluie, ou bien s'ils sont sales, ou s'ils
sont trop échauffés de quelque travail,
ils retournent se laver, outre le midi et
le soir auquel temps ils n'y manquent
jamais. Je n'ai rien vu qui contribue
d'avantage à la conservation de leur
santé que ces bains, et leurs jeûnes
aussi quand ils sont modérés.
nicoletêmainháli náó, *il est midi.*
Voyez : coulitáni.
nicomaínkêtae ticomámêli áó, *le soir*
vient.
nicomamaínharou, *il est nuit.*
nicomamaínroüabátina, *je viendrai*
au soir, sur le tard.

iropom ticomámêli, *belle soirée.*
nicomainharou lachoulougótoni
tóna, *la rivière est débordée.*

Licómali tona, *débordement de*
rivière.

nicomouloüiarou, **mimeerou**, *elle est*
bien fatiguée, elle n'en peut plus.

niconaínti, *il est bien fort.*

niconoteíti, ou **niconoútoüihali**, *il*
suppure.

ticonótouli, *suppuration.*

nicótae liem náó louágo loucouchili,
il me fait pitié à cause de son père.

Ticotátêli, *pitié, compassion.*

nicotámainhali, **icotámêpakeili**, *il est*
mort, non pas encore.

nicotámali, *ma mort.*

nicotamátabou, *ce qui me fait mourir.*

nicoulamaínti calabali iétecheem, *le*
vent vient ordinairement de ce côté-là.

nicoulámainháтина, *je suis couché.*

Caíman kichícoulama, *allons*
coucher.

Nicoulámátti, **coulámatêti**, *il guérit.*

inicoulámali, *guérison, ou celui*
que j'ai guéri.

icoulamátobou, *c'est le remède*
avec lequel on guérit.

Nicouloucáyanum, *ils font un festin,*
où ils commencent à faire manger du
poisson aux plus petits enfants, on perce
les oreilles, on rase le poil aux autres,
etc. Ce mot signifie cela et le festin.

Niem, **biem**, **liem**, *je dis, tu dis, il dit.*

cat ayem bone ? *qui te l'a dit ?*

niemkia, *c'est moi.*

Niem, *c'est un auxiliaire aux verbes*
terminés en lic, ou en tic, comme

arícalic niem, *je regarde, atíkeratic*

liem, *il est seulement tombé.*

ámouti niá bouleécouatic, *je ne*
l'ai pas dit.

catíniem couáatic ? que t'ai-je dit,
que t'ai-je fait mal à propos ?
niem bouleécouáatic, je ne le dis pas.

iniémoutouli, un beau-père
appelle ainsi le fils de sa femme.

Niencléba, tire-moi une chique°,
presse-la avec le pouce pour la faire
sortir.

Niénti nánichi, ou **ninyenyēchiti**
ninyenyemnaníchi, j'ai une courte
haleine, je respire avec peine.

Niénkay-tíem líchiri
monhárougouni, il se fourre le nez en
terre.

nierou nierouba, c'est le charbon d'un
tison qu'on gratte afin de le faire
flamber.

niétonaínhali, **ietonapakeili**,
breuvage qui a bouilli, a un peu aigri.

Tietónali, c'est la dernière façon
qu'on donne à l'ouicou°.

niheignouátaeárou, ou
nihueyoutaerou, il fait grand chaud,
temps de sécheresse.

nékemekéti, il éclaire.

níkenemaínti, il est envieux.

íketeipátina, **nikéteítina**, je ne
tarde, séjourne pas longtemps, si.

Nimámain-catou liàbou ouáo,
lorsqu'il sera jour.

ala nimáne kibouic, je voudrais
qu'il fût jour.

nimámainhárou, il est jour.

tímáméli ábou, au matin.

nimamaínrouáatic lóba conóboüi, il
pleuvra toute la nuit jusqu'au jour.

nimanbáiti balánna, la mer est basse.
tamanbaítônê balánna, le reflux
de la mer.

nimangarouáali, il veille la nuit.
Voyez : **imángali**.

nimáteali, **imátêpati**, il est au bout,

non.

tímátéli, **tímátapoué**, le reste.

limáteca óni, la fin.

nimátetic lóba nónum ouáo ácai
conobócoüa, toute la nuit sera
pluvieuse.

nimoinátoüi énrrou, ou **nimoinátae**
énrou, elle saigne, elle est
ensanglantée.

timoínekeírou, femme qui a ses
ordinaires.

nimoínalou, sang.

nimoulehué arou, **nimoulícae hárou**,
oualou ouýourou, il tonne.

Nimoulicamaínti líka, il est aussi
folâtre qu'un enfant.

Ninálegaiíti iouánni, je respire.

Ninálemainhátina, **inálemainpátina**,
ou **inalimêpati**, il craint la mer, il
tarde crainte de la mer.

Ninénaliátina, je suis induit.

nínobone, un fort, un bouclier, et toute
autre arme défensive, il vient de
chinounouboüi, il se prend aussi pour
un Carbet°.

Ninoubitècoüahánnum, Navires qui
mettent le vent en panne.

Niohénketi láo, il ne s'en est pas
aperçu. Voyez : **iohénkay**.

níon líem, il est assis.

naniouroyem, je suis assis.

niourouba, asseyez-vous.

Kaniouáítiti, f. **kacanoátiti**, il
s'assied bien.

magnouronti, il ne s'assied pas.

Niouácaiti, il reçoit bien le monde, il
fait bon accueil, **ioúácapati lanichi**,
échars*.

choúcoüi ouáaman liouákéli, ou
linhálini, tentons-le, pour voir s'il
nous recevra, ou non.

Amienbouri liouákeli, rarement

il fait accueil.

Inhioüacálicou, *matelots qui ont promis de faire voyage.*

nioüácoutoüihánúm, *ils ont commandé un vin.*

nioüállalekéítina, *j'en ai encore assez.*

nioüállalelic neérerone, *je n'en ai pris que pour moi.*

Nioüállémainhárou nónum, *c'est le dernier quartier de la Lune.*

nioüállémali, *nónum*, *décours.*

nioüálloumainharou, *il est nuit fermante.*

nioüálloumetáarou, *il est nuit close.*

Nioüánnitae alli boari, *il a mieux rencontré.*

nioüatacaecaba mheem lóne, *je le branlerai.*

Nioüáttæ niábou, *je vais faire provision d'Oualloman°.*

Nioüátticoyánúm, *poules qui se becquent, se picotent.*

niooucouchéabarou, *le pied, par exemple, qui a laissé sa marque dans le Sable.*

heu nioúcoüin lóne cayéú, *il l'a fait rougir, il lui a fait affront.*

Nioúcoüa liénli, *il jettera de la poudre dessus.*

nioucoüle cábouti, *chatouilleux.*

nioúcoúti, *crécrèti*, *il démange.*

Nioucouléti naníchi,

maígnoucoulénti, *le coeur me bondit.*

tígnoucouléni naníchi,
soulèvement de coeur.

Nioúcou nioucouò nhanyénli báriri ítica taba ténacoüa hnéleguenne [huéleguenne], *ils mêleront et écacheront de la fiente de vermisseeaux, avec la gomme d'un arbre ainsi appelée pour en faire de la glu.*

Nioucouterécoüa, *ou tekerécoüa*

ábali, *ce qui est tortu, oblique.*

Nioüellemaínhanum ioüellémápa, *ou mioüellémali bóattica lóari*, *ils sont en fuite, en déroute, ne fuyez pas pour lui.*

nioüellémali, *fuite.*

Niouellemaínti líbouïcāmon oúbao, *il fuit en une autre Ile pour s'y habituer*, d'où vient oüellemátonum, habitant* réfugié dans une autre île.*

nioüellecaíti louágo, *il expédie, il s'occupe diligemment à faire cela.*

Nioüellécali, *occupation, diligence.*

nioüelleboummain nhányem,

nioüelemoin nhanyem,

ioüellebouípátium, *ils se querellent, se fâchent.*

nioüelle boumali, *fâcherie.*

Anánnèti ton liouellébouli, *il querelle toujours.*

íkira nioüellétea, *il est marié.*

ála ioüelletetínlam, *j'ai envie de me marier.*

iropon-liouélételi, *bon mariage.*

Nioüinátaeali, *neunaimhali boária*, *il a mieux rencontré que toi.*

liouínátèli, *meilleure rencontre.*

Nioula nienli, *je le manquerai.*

Nionllémehal [Nioullémehal], *il tonne.*

Nioulettárou naníchi, *ou*

nioullerátina louágo, *je suis en peine de lui.*

Niouloúti, *maniouloútonikeili*, *il est pourri, en poussière, non.*

Nioúlou niouloúti, *il est tendre, mou.*

tígnoulou, *tendresse, pourriture ; si vous ajoutez monha, ce sera de la poussière.*

Niouloúketa tíem, *il l'écrase.*

Nioulouloúgouti, *il enfonce, il patrouille*.*

Niouloutícati, *c'est quand on chatouille quelqu'un par surprise et qu'il saute.*

Nioulloucouába lóne, niullocoáli, *fais-lui la révérence, il l'a faite.*

Nioulloucáiti, *il l'a fait bien.*

nanioulótoni, *révérence.*

niouroúáli. *Voyez : nion liem.*

Niouroucáti, *il est plié, penché, assis.*

Nioutáehali litíbouri, *les poils rabattus qui tombent en bas sur la face.*

Nioutibátibou mheem nhárici, *tu nous piloteras après eux.*

Nioutoutouíatina, *j'ai pris quelque chose.*

iouítouli, *la capture que j'ai faite.*

Niouítóüi arou, *elle a attrapé un homme, un mari.*

nipinalétium etóútu², *ils prennent des ennemis.*

niracaéti, *il est fendu, percé.*

Lirácali, *fente. Voyez : chírácae.*

irámoucoulou, *sueur.*

Niramêtetina, nirametouátina, *je sue.*

Nirametouli iouáni, *je brûle.*

nirámain éntina, irámapátina, *je suis de retour, non.*

Ala huirámain, *retournons-nous-en.*

nirametou nichiarou niouáni
naónicoüa, iramêtopati, *je rentre un peu en moi-même, j'ai fait un peu de réflexion, non.*

nirámêbouïboulou niramêtou
nichiáli iouáni, ácoüyoucouáli
naníchi, *le coeur m'est un peu revenu.*

ihuerémali, *mon retour.*

Cate bihueremátouboyem,

birámáliem, *quel profit as-tu fait ? que rapportes-tu ?*

irameboule níchiatina

mhéenkia, *je reviendrai.*

niramêbouteco, nhányem, *ils relâchent.*

Nirámognotoüi, átina, *je sue.*

niráoni éntina, iraonápati, *il se hâte, il se dépêche, non.*

níroboumaínti, *il est triste.*

Liroboutali, *trahison.*

níroboumeti, *il est traître.*

niromúncaeháli, *je tarde.*

Liniroboutélicou, *traître.*

niromou táehárou, *il fait une grande sécheresse.*

tíromoutouli², *sécheresse.*

nitánaimhárou balánna, *la mer est calme.*

títánali, *calme, bonace. Les mers*

de ce pays sont nommées

pacifiques, parce qu'elles sont

toujours calmes, hors le temps des

Ouragans.

nitanátae átina, *j'ai des aigreurs.*

nitanátali, *aigreurs, renvois de l'estomac.*

nitáteátina, *j'ai oublié.*

nitaóúanaimhali tímáméli, *le jour commence à poindre.*

nitátoüya. *Voyez : nouátea.*

niténtina, *je m'en vais, itempátina, non.*

itaópatou coufála², *le Canot° ne va, n'avance pas.*

nitèmnale takia bariágonê,

chámanle kariángati biaoüa [,]

sanyánti tióúouli nále, *dis tout d'un train, tu parles bien couramment, non.*

ietémali, *ma sortie.*

nitícae áo cayeu ! ha ! *que j'ai eu peur !*

nitícali, *épouvante.*

Ahouée líticaboüe, *il est mort de regret.*

nitimaínti, itimêpaali, *il est ivre, non.*
nitimaíntênatikia canichê íra, *le vin de canne enivre.*

nitímain íem nitímain nitimaínti, *il s'enivre.*

Anánneti ton lihuétímali, *il s'enivre souvent.*

nitónobomekeitina, *je suis éreinté.*

nitóntae nhányem, *ils viennent fil-à-fil, queue-à-queue.*

nitouálicaeátina², *je me méprends, je gagne le bois, je suis marron (mot du pays), je suis en fuite par terre.*

nitounnámainhátina, *par mer.*

NO

NO **Oínhouanum**, *habits usés.*

Noínhanum, *ils dansent.*

Nenoíngoulou, *pièce à cacher la vergogne d'un homme ou d'une femme.*

nónum², *la Lune, la terre.*

Noubácaíáli, *il est réveillé, ressuscité, il vit.*

Noubacae bóman, *réveille-moi.*

Noubacae coiáhatina,

oubácapátina, *je suis sauvé, paré, garanti, je vis, non.*

Noubacaíkêta ouámoucae ouboutou ouáonelam, *vive le Roi.*

noubácali, *réveil, résurrection, vie.*

Noubacáboucou, *vieux Capitaine*.*

Noubitaéali, *il a un défaut, manquement.*

Linóubiri linoubitali, *son défaut.*

Nanoubiáli, *il est enflé.*

Noubiéncia óni, *le dernier venu des enfants.*

Nouboucaétium, *sont festins qu'ils*

font où ils coupent les cheveux aux enfants, percent les oreilles aux autres, etc.

Noulalli, *pleurs, larmes.*

Noulallirina, ioulabouïikêbatina, *pleure, j'irai pleurer.*

Nouloubouiátina, *je suis engoué.*

Noulloulougoutoutoyentou, *il est concave.*

Nouloukéili kakekeili kákiali, *il vit encore, magnoulónti, non.*

Noutáteali, ou nitáteali, outátêpati, *il a pris fin, non.*

Inyará noutátea, *ils ont péri, boulouáca ácagnê balánaca : c'est quand ils plongent à la mer, et qu'ils s'y noient.*

Noutéiti, *il va à fleur d'eau.*

OA

OA **O** **Ara**, *poumon.*

Oária, *dé lui, plus que lui.*

Kayouboutouli áli likia noária, *il est plus grand Capitaine* que moi.*

rétaba loária, *retire-toi d'auprès de lui.*

chíbouleboüicoüa hómain nhoariócoüa, *entre, sépare-les.*

boária cléé ? *est-ce pour toi que tu le veux avoir ?*

nhoária éntibou ? *es-tu ici à cause d'eux ?*

mámati noária, *il n'y en a point pour moi, ou je n'en ai point trouvé.*

nitentium boária, *ils s'en sont allés sans toi.*

loária erécoüa lánuari ámien,

de peur qu'un autre ne l'emporte.

rival. Voyez : **káboyenhonicoüátiũ**
à la page 45.

OB

O **Bogne, nóbogne**, une place, une habitation*. On donnait au commencement qu'on a fait les colonies de St. Christofle et de la Gardeloupe, les places d'une grande étendue : savoir du bord de la mer, non pas jusques aux mornes, mais jusques aux grandes montagnes qui séparent la Cabesterre d'avec la basse terre ; le Sr. Jacques Gillet, natif de Chinon et Notaire en l'Île de la Gardeloupe, en a fait et passé des contrats de donations, et de ventes, mais les habitants ne s'y sont guère arrêtés, d'autant qu'aussitôt qu'ils avaient vendu la leur, à la première demande on leur en donnait une autre, parce qu'on ne manquait pas de terre, mais d'hommes, et que les hommes contribuaient de leurs biens, de leurs travaux, et de leur vie à l'établissement et affermissement des colonies. Monsieur le général de poincy ayant attiré par son crédit et bon gouvernement grand monde à l'Île de St. Christofle, fit les premiers retranchements des places, et les réduisit à mille pas de hauteur, lequel ordre on a depuis suivi dans les autres Îles.

Kábogneti, il a une place, il est habitué* là.

Oboyahóni, seconde femme.

loubouyaónicani, polygamie.

Kaboyahónti líra, ou

kabógnonicábouti [,]

mabognónti, il a plusieurs

femmes, non. Voyez : **ibougnácou**.

áo boubouyámoni, je suis ton co-

OC

O **Cáirou, éoüa**. Voyez : **iéoüali**.

Nócobou, mon corps.

Kacóbouti, mancóbouti, il a un corps, non.

óca lacábo, oiselle.

ócoa nócoa boca, me, te, etc.

áo bócoa, que je couche, que je sois avec toi.

Kácoüacoüálic ouába, nous serons deux à deux.

likíra lócoüatibouka tírocon canabíre², celui qui était avec lui dans le Navire.

téna niábou lócoüa, ou **lócoüa**

niabou loária, je me vais embarquer avec lui, ou sans lui.

Kácoüacoüáti nácou, il a quelque ordure en l'oeil.

ocóaca illehue, fleur de lys, dont il y en a de deux sortes, l'un a la figure de ceux de France, mais non pas la couleur qui est rouge ; l'autre est comme une étoile blanche de laquelle sort comme un narcisse. Son odeur est plus douce, et sa couleur plus blanche que celle de nos lys, dont il a l'oignon et les feuilles.

ócoácae², panier à gros yeux qu'ils font des chènevottes* d'oualloman° lorsqu'ils ont fait des coulevres* à presser leur farine de manioc°.

ócoátina, signifie le verbe substantif : jè suis.

Kácoüi ocá tíembou, mais qu'il y en ait.

ocobiriénli, il a la fièvre.

ocóbiri, fièvre.

ócobiri, l'orphie ne diffère point de celles qui se prennent en la côte d'Angleterre. Les Sauvages n'en mangent pas, parce qu'ils croient que leurs enfants auraient le nez pointu comme elle, mais ils la mettent auprès d'une fourmilière, pour en avoir l'épine dont ils font quelques bijoux.

ocótohou, marque, signe.

catocótohouï énlí, quel signe, quelle marque est-ce ?

ocohátina, je bâille.

ocógne aníchi ali mhèè, il viendra tout incontinent.

Ocáoüalou, un homard ou écrevisse de mer, qui suffit pour le dîner d'un homme. Lorsque les Sauvages naviguant le long des côtes les aperçoivent au fond de la mer, ils se jettent la tête dedans avec une roche du canot^o pour aller plus aisément à fond, et l'ayant prise, ils laissent la pierre et remontent avec leur pêche, tirant quelquefois malgré eux par le nez, de l'eau de mer qui les incommode beaucoup.

Catocoya ? nócoya, qui est-ce ? c'est moi.

Tócoya tóca ? est-ce celle-là ?

OG

O**Goni**, paquet de feuilles pour couvrir les cases.

OH

O**Hi okoati áichi**, il y a des Savanes à Marie-Galande.
óhi, Savanes, sont les prairies des Iles.

Ohuñhuibou-éntina, je suis le premier.

OI

Nói, pitance.

Cate boyem yara ? qu'as-tu de bon là ?

kaitina, j'ai de la pitance,

maitina, ou **máýem-ocoátina**, je n'en ai point.

Oibáyaöüa, Requin, Chien de mer.

C'est un gros, grand, et très gourmand poisson qui dévore en peu de temps tout ce qu'il peut attraper, même les hommes, soit qu'ils se baignent, soit qu'ils tombent à la mer, comme il arriva une fois à des Sauvages dont le Canot^o tourna, qu'ils mirent en pièces sans que la diligence des autres qui coururent au secours dans d'autres canots les pussent sauver ; on n'en tira que des bras et des cuisses encore chaudes et palpitantes. Pour prendre ces poissons si voraces, les Sauvages traînent après leurs Pirogues^o un gros hameçon dit émerillon, couvert d'un gros morceau de bois blanc, ou de quelques chiffes qu'ils avalent au préjudice de leur vie ; ils mangent les petits et non les gros, et se servent de leurs peaux comme de limes pour adoucir leurs avirons ; la cervelle de leur tête est bonne pour la gravelle, et on fait de l'huile de leur foie. Leurs gueules garnies de deux et trois rangées de dents ne servent qu'à dévorer ; mais néanmoins ne font pas toutes les expéditions qu'elles voudraient par l'empêchement qu'elles trouvent avec leurs museaux qui avancent excessivement.

Oímarou, emplâtre.

Oímani, mal des yeux, ophthalmie. C'est une maladie fort commune parmi les

Sauvages, qui se répand presque toutes les années, et se communique dans les Iles que les Sauvages habitent, ce qui fait qu'ils ont plusieurs borgnes parmi eux. Nous avons demeuré cinq ou six ans que ce mal semblait ne nous oser aborder, mais à présent il ne fait que trop souvent ressentir sa violence.

Oímani entina, j'ai le mal des yeux.
Nóira há mouca, je voudrais du pain avec ma pitance.

OK

OKele, sperme.

OL

OLlocámboüi², rocou° en masse qui n'est pas détrempé en huile ; c'est celui dont ils rougissent l'oualloman° à faire des paniers.

Kollocám bouleti, il en a.
Ollocóhali, démonté, déboîté.

OM

OMan-ómali, héron.
niáim lómêtibouca óman, celui chez lequel il était.
Cate bóma clee ? que lui voulez-vous ? qu'avez-vous à démêler avec lui ?
Nóman, avec moi.
Nómacoüia, à part moi, en moi-même.

Catí nomacleébou noróman ? que veux-tu que je fasse ?

Kamarítium lóne, ils sont avec lui, ils lui tiennent compagnie.

Nómari, lika kámanbali, mon compagnon.

Likía lanuari kámayem noári, de peur qu'il en eût plus que moi.

Kámatikia, il en a, mámati, il n'en a point.

Mamánhanum noubara, je ne les ai point trouvés.

Alliába bóman, líka, auti líkéta ? lequel prendras-tu, celui-ci ou celui-là ?

Kamataétina, j'ai des aigreurs, des renvois.

áo kàni líka, amanle kamayiem líketa, je prends celui-là, et toi tu auras celui-ci.

Cátí lómakíoüa huéyoulam ? où est le Soleil² ? quelle heure est-il ?

Cáte nhámakíoüa ? à quoi s'amuse-t-il ?

Nománharou, femme esclave.
mamánharou tómetou, elle ne l'est pas.

ON

ONabou, dessous.

Onáboucheem, par-dessous.

Onábouti ali, il est en bas.

Onábourabae, abaisse-le.

Lónabone, son abaissement, ou sa bassesse.

Onabonboüie et ónaónoli, sont deux diverses espèces de mouches, dont l'une fait un trou dans le sable pour s'y nicher ; les petits Sauvages en tuent, et

les séparant par le milieu, ils en tirent une petite bouteille qui est pleine de miel qu'ils mangent. L'autre fait son nid dans des trous de serrure, et y portent des feuilles qu'ils accommodent en forme de cornets.

Nonáboutouli, mon aîné.

óni, dedans, comme **niáim óni**, là-dedans.

Cát-oni ároüya, à qui en a-t-elle encore ?

Bóne-ároukia, c'est à toi.

Móne nómeti, ou **bòne átina boulékialam**, ce n'est pas à toi à qui j'en ai.

Alloucourábae, nòne, ou **nibónan**, donne-le moi.

Alloucourabáe lóne bába, ton **bíbi**, donne-le à mon père, à ma mère.

Nónicoüa, en moi-même.

Oüaónicöüaéntioüa, nous discourons par ensemble, entre nous.

Cate éni bónicoüa ? bítoüa lòne, que penses-tu que ce soit ? devine-le.

Onéme catamanle, tu es bien hardi.

Oneme öüé, téméraire.

Onicóali, Perroquet violet de la Gardeloupe.

Cat oníem tòra ? nóniē, **ioüácoulou**, à qui est ce fruit ? c'est ma Banane, ma canne, etc.

Kaniem nóatticáye, **kaniéntina-kía**, baille-moi du fruit, j'en ai.

áca kaniem clébam ? áca boníem ? veux-tu des Bananes, des fruits ?

Maniémba, n'en mange pas.

Ononóhali, habit usé.

Ononònketa tiénli boróman, ou

ononònketa biénli bichíñêchi, vous ferez ronger, user ou couper votre ligne, contre le Canot°.

OP

O **Póntina**, je vais bien vite, **manhopònti**, **manhopogónti**, il ne va pas vite.

Còpounonle, allègre, dispos.

OR

O **Ra**, est un mot général qui se prend pour couverture de quoi que ce soit.

nacártani², **noúbana óra**, la couverture de mon livre, de ma case.

nora, ma peau.

huehue óra, **iáyaöüa óra**, écorce de bois, pelure d'ananas°.

áoere tahámoucanum noúbana ácanum kára tahámouca, ma case serait bien si elle était couverte.

Karáali maraali tomali² acae, etc., il n'y a point d'eau dans le pot, ce mot ici ne vient pas d'ora, mais d'íra qui est un mot aussi universel que le précédent pour exprimer toute sorte de liqueur, comme **touriíra**, du lait,

cánicheíra, du jus de canne, etc.

nórerere, une pièce dont les hommes et les femmes couvrent leurs nudités.

Kérerelic bákia, couvre ta nudité avec quelque chose.

lorocáboucheem, devant lui.
oróman, à cause.

caté-oroman ? à cause de qui, de
quoi ? pour l'amour de qui ? ou de
quoi ?

maróman nômêti, ou **noróman**
yénrou bouléekialam, je n'en
suis pas cause, ou je ne l'ai pas fait
faire.

alliáti bouróman ? où l'as-tu
mise ?

caté mheem cátou

norómayem ? caté mheem

coüátic noróman, ou **cati**

noúbalam ? cela se dit par ironie,
qu'en ferais-je ?

cátitouba tatecóni noróman ?

ítaca lóba caga boróman,
comment le ferai-je ? tu le feras
ainsi.

cáté mheem éni boróman ? de
quoi l'as-tu fait ?

ítara-coüáya noúbali

boróman ? pourquoi me fais-tu
cela ?

couráli bouróman ? l'as-tu fait
boire ? Voyez : **care**.

lácaticlóba lóromacoüa, elle se
défera, ou se démontera d'elle-
même.

norómain árou bouléekialam, je
n'en suis pas cause.

órole, ou **orle**, racines.

Karóleti kiére, le manioc° a des
racines.

oróole, côtes.

OT

O **Tába**, appuie.

Otácaba, naotácayem, j'appuie, je
contre-tiens.

otomencátium, ceux qui contre-
tiennent, qui appuient.

otóbourêbáe téboüe láboucheem

canáoa², mets une bûche sous la
pirogue°, pour la faire glisser.

otocouábá, agenouille-toi.

otocouátium, sont tenons qui entrent
dans les mortaises.

oto, ou **aoto**, poisson.

totogátina, otopátina, j'ai du
poisson, je n'en ai point.

Caíman ótobinac, allons pêcher.

OV

O **Üa**, non.

oüa okáarou noária, je n'en ai point,
ou il n'y en a point pour moi.

oüalikeu, f. **oüa niem**, point pour tout,
non (te dis-je).

ouákeili, il n'est pas encore venu.

oüatti, oüabátei, il n'y est pas.

oüába lóne, crie-le.

oüa oüa hóman láo canabíre², criez
au navire.

cáteem oüá oüá nhábali áo ? qui
sont ceux-là qui crient ?

naouároyem, mancoáracoüa

boátticana, je crie, ne me crie
pas.

ouababan, téboue ómali, témere

coulehuéc ili, c'est un chapeau
d'oualloman° tout entouré de belles
queues de perroquets, ou d'aras.

Voyez : **ioumáliri**.

Oüabaláli, il est évanoui.

Caiman oüabátomakê, ou
aiátálimakê, allons tirer à

l'aviron, ramons.

Oüabicáanum, oyémoüe, quand les Crabes sont boursiers* on fouille avec une houe à l'endroit où ils bouchent leurs trous où on les trouve tout mous, sans amertume, et très pleins. Le morceau est assez délicat (s'il y peut avoir de la délicatesse aux Crabes) ils ont des petites pierres blanches qu'on dit être bonnes pour la gravelle, concassées, et prises avec du vin blanc.

Noüábou, devant moi.

Catouágo éleboüe, sur quoi en étions-nous ?

Oüágo, dessus.

ikíraim touágon áichi, il est à Marie-Galande.

áichi oüagóntium, ceux qui sont, qui habitent Marie-Galande.

Tokoya kaoüágo yáca

bómpton, c'est celle que tu as.

ában táoyagon, ou **tibátêli**, une par dessus.

Kaoüagócoüa, l'un sur l'autre.

Kaoüagóbali biráheu, le fils que tu portes.

Huéyou-oüago, sur le Soleil.

Kaoüagócoüa áyona nhányem, ou **Kaoüágoüákêtayem íona nháochem nhányem**, ils les mettent en pile, l'un sur l'autre.

Oüacaba, fourche.

tiouácáboulou canáoá², le cul de la Pirogue°.

Oüacácoüatou calaba, kabakê

chacoüatou, huile qui s'étend sur un habit.

Oüacálla², c'est une Aigrette blanche, dont ils donnent le nom aux Européens, parce qu'ils sont peut-être toujours en caleçon et en chemise ; et à une boisson blanchâtre qu'ils prennent.

oüácaoüácaliem, il rend les derniers

soupirs.

oüácaoüa, Ange, qui est une espèce de raie.

oüachaátina, j'en ai assez.

oüacheenli likia, il est assez bon.

oüachagóntina, manhoüachagon

nomêti, j'en suis bien aise, non. Voyez : **Aoüachágoni**.

Ouacoúcoua, pigeons ramiers. Ils passent d'une Ile à une autre, et suivent les graines dont ils contractent souvent l'amertume. Un homme quelquefois sous un seul arbre fait sa charge, quand c'est le temps de la volée, ils prennent bien le vol au bruit de l'arme, mais ils y retournent, si on s'y tient en silence ; il y en a qui ont la tête blanche ; les pieds pattus et privés* qu'on y a portés de France, y peuplent bien, et font un bon morceau, quand les pois blancs ne leur manquent pas.

oüáheu. Voyez : **táya taya**, choux* Caraibe°.

oüádlí², huile.

oüágneu, Mahot°.

oüágagan, du Oualloman°.

oüáica, nioüáicali, clou à vare*, mon clou.

Míouaicalítina, je n'en ai point.

oüáiháli, il est vieux.

oüáihanum, vieillards.

Mánhoüaítátiti, il ne vieillit pas.

oüáiketátiti, il se fait vieux.

oüáitúmpiti, il est grand.

oüáiriátina, je suis grand.

oüáirikêtabáe, agrandis-le.

Laouáirini, laouáiritoni, sa grandeur.

oüáirigouti, cárrenígouti, puissant.

oüáirrigouti léolam, il est puissant en parole.

louáirigoni, puissance.

oüáiritátiti, il devient grand, il croît.

oüalácaba, la pièce qu'on enchâsse dans le nez du canot°.

oüaláyouïa, ou **yaláoüia**, quelques écorces de Palmistes dans lesquelles les Sauvages enveloppent leurs flèches.

oüalahábalati, il rêve.

laouïalahábala, rêverie.

oüalábouoüalou, Crabe blanc de Marie-Galande. Voyez : **heúle**.

liouálláleti, il est toujours de même, il est égal.

oüaláletou oüécou nhíbonan, ils ont de la boisson également.

oüalámata, **ioüalamátali yéboutou**, ceinture, ma vieille ceinture.

oüallá-oüalla, **kaouállani**, ride.

Kaoualla oüalláhali toutouti

íchibou, il est ridé.

oüálla oüálla erébe, **racabouchou**, il a le front renfrogné.

oüálla-oüallacouàrou lougouúti, il a les pieds crevassés.

Oualámi, les perdrix sont de même grosseur que les nôtres, et ont le plumage, entre noir et rouge et les pieds sont rouges tout à fait, la chair en est bonne et délicate.

oüalléiri, espèce d'ortie.

oüaléíba, il y a de trois sortes de Crabes qui portent ce nom. Les uns sont rouges, les autres violets et les autres jaunes, ils descendent tous les ans des montagnes par bandes, pour se laver et secouer leurs oeufs dans la mer, d'où on en voit éclore une infinité de petits tout rouges, qui par un instinct de nature montent au lieu d'où leurs mères sont sorties, et où une bonne partie ne retourne pas, parce qu'on en mange un grand nombre. Il y en a qui sentent le musc. Ils sont tous très bons quand ils sont boursiers*, s'ils ont perdu quelques

pieds [il] y en a d'autres qui reviennent. Outre ceux-ci, il y en a encore d'autres petits rouges que les Sauvages appellent **Itouúrourou**, qui font bien du mal aux jardins.

oüalimatéali, il est adultère.

oüalliri, poivre*, piment.

oüalíba, **naouáliroyem**, ou **kaouálirou niem**, **oüáliali**, monte, je monte, il a monté.

Kaouálitátiti, **maouálicátiba**, il monte bien, ne monte pas.

oüáligouti, ou **oüali-oüalikeéíli**, il marche à quatre pieds. Sitôt que les enfants peuvent se soutenir, leurs mères les assoient au milieu de la place dont ils [elles] ôtent les pierres pour la nettoyer, où ils se jouent et se patrouillent* dans la poussière, se lèvent debout, tombent à toute heure, tantôt sur les mains, tantôt sur le derrière, marchent à quatre pattes et s'y accoutument si bien qu'étant grands, ils rattrapent les meilleurs coureurs.

Aouáliironi, montée.

oüallium, c'est une grosse nuée noire qui se forme au lever du Soleil.

oüalíti, petite écrevisse.

oüaliméntium, ou

oüalínebouíkéinum, ou **baloué**

ontium, ils vont en terre ferme.

oüalíncou, l'équipage d'une Pirogue° qui va en terre ferme.

oüallóman², jonc à faire des paniers, tables, etc.

oüallouboüikíanum,

nouloumetaboüikíanum, ils dansent.

oüalououímeerou, sauge d'Inde. Voyez la page 129:

oüallououýourou, tonnerre. On commence au mois de Mai d'entendre rouler tout doucement les tonnerres qui amènent des petites pluies, qui

augmentent à mesure qu'ils croissent, et finissent en Octobre, ce qui fait qu'il n'y a plus guère de pluies aux basses terres.

ouáaloucouma, étoile.

ouáamatague canáoá², allons boucher, étouper notre Pirogue^o.

ouámáinta, c'est la sablière qui est en bas sur laquelle on attache les chevrons qui posent à terre, sont aussi des paquets de gaules.

tiouamáintali éboüe², sont les petites fourches qui les portent.

ouámáne cága líra, c'est le plus paisible et taciturne d'entre nous.

ouámánita none, cela m'afflige.

ouámara, rougeurs qui viennent aux jambes de se trop chauffer.

ouánáche, c'est un grand serpent de la Dominique qui est long de plus de trois aunes, qui avale un coq ou une poule entière, dont les piqûres sont très douloureuses et non mortelles. Il se tourne vers la constellation qu'on appelle **bacamon** ou scorpion, lorsqu'elle se lève au matin.

ouanáragoana, un masque.

ouannétina liouíne, il est plus pauvre que lui, c'est-à-dire qu'il n'a pas tant de bijoux, de haches, ou de serpens, car ils n'ont point d'autres richesses.

ouanonhónyouáta, fables.

ouanonhonyouatacoua cleé lanichi, il a envie de mentir, de dire des fables.

oua-ouáketabanum,

ichiráketabánum tougoutí nibírani², lâche l'écoute, c'est le coin de la voile.

ouáouáyama, citrouille, potiron, giraumont^o, ils les mettent à bouillir dans de l'eau avec la pelure et les pépins, pour les manger par après sans autre sauce.

ouámoüe, cadet.

ouámoüam, ma cadette.

ouáo okáa lianli báó, le chien jappe après lui.

ouáo couáyaa taagaátia, oh ! que ce chien est importun avec ses jappements.

ouáraréti, ou **ouáraoüarati loróman boémoín**², le piment, le poivre* me cuit, me brûle.

ouáriéboüe, bois flottant que la mer jette en côte, ou sur le rivage.

ouárium, jumeaux.

ouárouüli, c'est une corbeille ronde comme celles où les Dames mettent leur beau linge.

ouárouü ouárouüti, sec.

ouátaboüi, Lambis*.

ouátaboüi óra, la coquille de Lambis* croît avec le poisson, c'est pourquoi il la faut casser par l'endroit auquel il est attaché et qui reçoit sa nourriture, afin de le tirer. Les Sauvages s'en servent en lieu de cors. Les Français en font de la chaux, et les curieux en dressent des rochers* dans leurs cabinets ; elles sont enrichies au dedans d'une couleur de pourpre.

ouátaloucabouiciénrou, elle a commis un adultère.

ouátanalouü, poisson volant qui est un peu plus petit que le hareng, et dont les ailes sont ses nageoires qui ne finissent qu'à sa queue. Etant poursuivi des gros poissons il sort hors de l'eau et ne fait qu'un vol qui est assez long, puis retombe à la mer. C'est un délicat manger.

ouátte, la fiente, l'ordure de l'homme.

ioüáti, à part moi, en moi-même.

éouálla, ou **liboenli**, ou **licabouli**

ouáton, de même âge.

ouáioüánao, une sarde, gros poisson rouge.

ouátou, feu, c'est aussi une grosse mouche qu'on appelle un bourdon.

ouayácou, pied crochu. Voyez : **áyaca** **léem**.

ouayácouli binále, un grand homme du temps passé.

ouayáttibouca, araignée à gros ventre.

ouayámaca², gros lézard^{2*} de terre, et lézard de mer. Le lézard de terre qu'on mange aux Iles rassasie trois personnes dans un dîner, il fait du bon potage quand il est mis au pot, ses oeufs servent à lui faire une sauce. Les mâles sont gris, les femelles vertes sur le dos, et dorées par-dessous le ventre, elles pondent dans le sable. Voyez : **mapoya amouche** à la page 128. Nos Sauvages appellent la dorade du même nom, parce qu'elle a comme le lézard, la tête et le dos d'un vert doré sursemé d'étoiles, les côtés et le ventre jaunes et azurés, c'est un morceau exquis en son espèce.

Oüayouánata niábou, je vais à la chasse au lézard*.

oüayámun², première espèce de tortue de terre.

Halácaca, est la seconde, qui diffère de la première, en ce qu'elle a la tête plate et les yeux rayés de jaune. Celles de mer sont en trois différences, la première s'appelle **Catállou**, Tortue franche, la seconde **Hálata**, Caouane^{2°}, la troisième **Cárarou**, Caret[°].

Oüayboulele, Crabe jaune panaché de bleu.

Nouba çaga, je le dirai, ou le ferai.

Cáti nouba nyáim ? que ferai-je là ?

oubácali, jardin.

Noubácali áconum, ou **itoukae nale**, jardin qui suit, voisin.

Iróponti-cátou boubácali, tu as

un bon jardin.

oubáhayem, en punition. Voyez à la première page.

oúbani, un paquet de farine enveloppé dans des feuilles.

Oúbao², noubáoulou, Ile, mon Ile. Les Iles de l'Amérique habitées des Français, Anglais et Caraïbes[°], font comme une barrière, disposée en forme d'arc devant le Continent ; en voici les noms suivant l'ordre alphabétique, comme je les ai pu apprendre des Sauvages.

Aïchi, Marie-Galande. Mr. Hoüel, Gouverneur de la Gardeloupe, en prit possession le 8 novembre 1648. Le R. P. Alexis d'Auxerre, Capucin, y planta la croix et y célébra la Messe en même temps.

Aïtij, c'est l'Espagnola, autrement S. Dominique. Nos Pères Espagnols y sont quasi dès le commencement du Siècle précédent.

Alliouágana, Mon-Serrat. Les Irois ou Hibernois l'ont habitée les premiers.

Aloi, S. Eustache, elle est aux Hollandais.

Aloubaéra², Tabac.

Bòrrigal², ou **Oubouëmoin**, Porteric. Elle est aux Espagnols, nos Pères y sont fort anciens.

Caároucaéra, les Saintes. Le 18 de Novemb. 1648 Mr. du Mé Capitaine en prit possession, par l'ordre de Mr. Hoüel, Gouverneur de la Gardeloupe ; le R. P. Mathias du Puis, Missionnaire des nôtres y planta la Croix.

Caloucaéra, la Gardeloupe. C'est l'une des plus grandes et plus belles de toutes celles que les Français possèdent dans les Iles de

*l'Amérique ; il y a un bras de mer qui la divise en 2 parties, dont la première porte ce nom, et est arrosée d'un grand nombre de belles rivières où les flottes d'Espagne prenaient leurs eaux ; c'est celle qui a été premièrement habitée par Mrs. de l'Olive et du Plessis, Gentilshommes, qui en eurent commission du Roi, et ordre de Monseigneur le Cardinal de Richelieu, de prendre quatre Prêtres au Noviciat général de l'Ordre des Frères Prêcheurs sis au Faubourg S. Germain à Paris, dont il était Fondateur, qui furent les RR. PP. Pierre Pellican, Docteur de la Faculté de Paris, Relig. du Couvent de Chartres ; Nicolas Bruchi, dit de S. Dominique, de Troye ; Pierre Griffon de Reims et Raymond Breton natif de Vitteaux en Auxois, profès du Couvent de Beaune. Mr. le Président Foucquet directeur de la Compagnie ayant donné les Ordres, on s'embarqua à Dieppe le Dimanche d'après la fête de l'Ascension, et on arriva à la Gardeloupe la veille de S. Pierre et S. Paul en l'année 1635. Mr. de l'Olive, notre Père Supérieur, et son compagnon, passèrent à S. Christophle, les deux autres, savoir le R. P. Nicolas Bruchi arbora la Croix au quartier de Mr. du Plessis et le R. P. Raymond Breton en celui de Mr. de l'Olive. L'autre partie s'appelle Grande-Terre par les Français, et par les Sauvages **Couchaáloüa**, elle contient deux Salines, les deux seins ou culs-de-sac, qui sont comme deux mamelles inépuisables, arrosent également les rivages des deux terres. Son Eminence obtint du S. Siège*

l'expédition de notre envoi le 12 Juillet de la même année.

Camáhogne, la Grenade. Mr. du Parquet, Gouverneur de la Martinique l'a peuplée et entretenue à ses frais et dépens ; j'y moyennai (comme je lui avais promis) l'envoi du R. P. Benigne Bresson, Docteur en Théologie, natif de Dijon, et Religieux profès du Couvent de Fontenay-le-Comte, mon condisciple, qui s'embarqua à Dieppe le 22 Mars 1656. Mr. du Parquet lui donna là un fonds considérable pour l'établissement de l'Ordre.

Chaléibe, la Trinité, les Espagnols l'occupent.

Iáhi, Sainte Croix. Mr. Le Chevalier de Sales, gouverneur de S. Christophle, y a établi nos Pères.

Ichirougánaim, la Barbade.

Ioüanacaéra, la Martinique. Mrs. nos Gouverneurs de l'Olive et du Plessis avaient ordre des Seigneurs de l'habiter ; c'est pourquoi ils en prirent possession et y plantèrent les Fleurs de Lys. Les RR. PP. Pellican et Griffon y arborèrent la Croix, ce qui fâcha Mr. des Nambuc, qui piqué de se voir supplanté par son Lieutenant, y envoya du monde bientôt après, sous le commandement de Mr. du Pont, en la place duquel Mr. des Nambuc mit depuis Mr. du Parquet son neveu, qui par sa sage conduite l'a affermie et amplifiée, comme on la voit aujourd'hui. Les RR. PP. Bouton, Empteau, et Chemel, Prêtres de la Compagnie de Jésus, y furent les premiers envoyés. Le R. P. Denis Méland, très digne

Sujet de la même Compagnie, s'exposa le premier parmi les Sauvages de cette Ile avec le R. P. l'Arcanié. Comme je repassais en France, sachant la nécessité que nous avions d'y avoir un hospice, je me sentis obligé d'en faire la proposition à Mr. du Parquet (après avoir eu l'agrément des RR. PP. Jésuites) qui l'ouït volontiers, et de sa grâce me l'accorda, et me pria de lui envoyer des Religieux aussi pour la Grenade, avec assurance qu'il leur donnerait des places. Les Supérieurs majeurs après mon arrivée, lui envoyèrent le R. P. Boulogne, Religieux de la Congrégation de S. Louis pour la Martinique, où il arriva le 25 Décembre 1654 avec la Révérende Mère Marguerite Hurot, Religieuse professe du tiers Ordre de S. Dominique à Toul, et sa compagne (dont je ne sais pas le nom) qui avait donné une somme pour payer le fonds d'un Monastère.

Ioüanálao, Sainte Alousie que Mr. du Parquet a fait habiter, et y mit premier Gouverneur Mr. de Rosselan Gentilhomme Breton.

Iouloumain, S. Vincent, il n'y a que des Sauvages en cette Ile qui tuèrent deux Pères de la Compagnie de Jésus, qu'on leur avait envoyés pour travailler à leur conversion, l'année 1654.

Liamáiga², S. Christophle. Mrs. de Nambuc et du Rossey eurent commission en l'année 1626 d'y établir une Colonie, qui fut la première des Français. Le premier fut commis pour commander sur terre, et l'autre sur mer, celui-ci se retira, cédant son droit au premier,

qui m'y reçut fort charitablement durant ma maladie en l'année 1635 où je persuadai au R. P. Hyatcinte de Caen, Capucin (dont le compagnon était déjà mort) de repasser en France pour demander des compagnons, ayant eu loisir de satisfaire à sa commission, qui était de connaître s'il y avait lieu d'y établir son ordre; l'ayant assuré que nous ferions son office jusques à son retour, parce que leurs Pères nous reçurent à Dieppe fort charitablement, quoiqu'ils crussent que nous allussions pour les faire sortir (sachant que les Seigneurs ne désiraient pas qu'il y eût dans les Iles de deux sortes de Religieux). Il n'y avait alors que 500 Français; Mr. de Poincy y passant en 1639 en qualité de Gouverneur pour les Seigneurs, et de Lieutenant général pour le Roi, par sa prudence, crédit, et bonne conduite l'a augmenté et rendu le Paris des Iles; j'ai été sollicité d'y faire un établissement de notre Ordre ce que je n'ai voulu faire par la crainte que j'avais de porter préjudice aux RR. PP. Capucins; mais néanmoins l'un de nos Pères y en établit un présentement. Le R. P. Pellican repassant en France en l'année 1635 y laissa la dévotion du S. Rosaire en la Chapelle de la basse terre.

ocanamainrou, la Radonde.

Oüálíchi, **Oüanálao**,

Amónhana, et **Mallióhana**,

sont S. Martin, S. Bartellemy, Saba, et l'anguille. Les Sauvages ne me les ont pu distinguer; nous avons des nôtres en la première.

Oüahómoni, la barboude, les

Anglais y sont puissants.

Oüáitoucoubouli, la Dominique, Messieurs nos Gouverneurs avaient reçu ordre des Seigneurs d'en prendre possession et de l'habiter, mais le mauvais temps ne permit pas de l'aborder. Cependant Mr. des Nambuc les prévint, car il y envoya dix hommes, que les Sauvages tuèrent. Depuis, Mr. Duplessis projeta d'y aller avec son mondé, et convint avec le Capitaine Baron de lui envoyer son aîné en otage (je l'y devais accompagner), mais sa mort interrompit ses desseins, depuis, les Sauvages de la Gardeloupe s'étant retirés à la Dominique allumèrent les esprits des autres qui étaient déjà disposés à la guerre, qu'ils continuèrent jusqu'à l'année 1640 auquel temps Mr. Aubert venant pour Gouverneur de la Gardeloupe, les ramena et fit paix avec eux, pendant laquelle le R. P. de la Marre, Docteur célèbre, et très St. Religieux du Couvent de Sens notre supérieur n'y pouvant aller en personne, m'y envoya le 17 Janvier 1641 avec le F. R. Pouzet, depuis lequel temps jusqu'à la fin de 1653 j'ai fréquenté parmi eux, avec quelque interruption, et jeté les premières semences du Christianisme. Je n'y ai baptisé que quatre personnes, dont trois moururent bientôt après, n'osant pas entreprendre davantage, d'autant que je ne voyais pas les moyens de les maintenir dans la créance que je tâchais de leur inspirer. Le R. P. Alexis d'auxerre Capucin, vint le 24 de Septembre 1646 pour m'aider, mais il fut rappelé le 8 Novembre suivant.

Dieu m'a fait la grâce que tandis que j'ai été avec eux ils n'ont point eu de guerre avec les nôtres, parce que sachant de quelques vieillards leurs mécontentements, je les faisais connaître à Monsieur Hoüel, notre Gouverneur, qui leur donnait toute sorte de satisfaction. Le R. P. Philippes de Beaumont, Religieux de notre Couvent de la rue neuve de St. Honoré de Paris, m'a succédé en ce Religieux emploi, et y continue depuis son retour de Cayenne°, où il a de nouveau arboré la Croix par l'ordre de Monsieur de Tracy, Lieutenant général pour sa Majesté, en présence de Monsieur de la Barre, Gouverneur de ladite Ile, et de tout son peuple.

oüáitoucoubouli,

oüáitoucoubouliná, un Sauvage, ou habitant* de la Dominique, les habitants de la Dominique. On forme des mots pareillement sur le nom des autres Iles, comme **caloucaerari caloucaérana**.

oüaladli², Antigoüa, que les Anglais habitent.

oüaliri², les nieves. Les Anglais y sont.

oubaobonocou², **oubaóbonum**, insulaire, les insulaires.

amanle toubakê aickeu, habite-toi même cette Ile.

toubakay ao aïoüinelam, je l'ai habité premier que toi.

oubaó pou, ou **oubaócouraheu**, îlet.

nataleétium oubaocouágoni, ils sont allés à la provision dans une autre Ile.

oúbara. Voyez : **bara**, devant.

noúbara abouché, sous mon ongle.

oubátouti, oubátoupati, *il est libéral, magnifique, non.*

oubécou, *le Ciel, le temps, les nues.*

oubéerou, *femme esclave.*

oubo. *Voyez : Iámourourou.*

Touboyem, toubóyana, *matière.*

Voyez : kénnetou.

oubou, *prunier. Voyez la page 127.*

oubouárou, *putain.*

ouboubaétou libouïc, *il continue.*

Cáinticoüátic mánboucou oka,
il se fâche sans sujet.

Louboucouítóïna clee, *il cherche une excuse.*

ouboúcoura. *Voyez : boócora, venin.*

ouboüéri, *Acajou°. Voyez la page 127.*

Nouboulábou, *le gras des jambes, des fesses.*

Louboureénli, *fruit qui grossit, mûrit.*

ouboúrri, *forcé.*

Kábourriti ouécou, *le vin est bien fort.*

Nouboute-in bóman, *donne-moi de la Cassave°.*

Manboutéarou chimálouba²,
ebibiéntou, *une planche affamée, c'est-à-dire qui n'est pas assez épaisse.*

Ouboutípfti nóne, *je l'oublie.*

Manboutipfe liábou ariangonê
Calinago² ácan ácoüyou mheem
ouáítoucouboulicheem, *je reviendrai de la Dominique lorsque je saurai si bien la langue² que je ne la pourrai plus oublier.*

ouboutou², ouboútonü, *Capitaine*, Capitaines.*

Oúboutou tímani, *Roi.*

Oúboutouménti, *il est Capitaine*, il gouverne.*

Tiouboutouli aúte, *Capitaine**

d'un Carbet°.

ouáíouboutouli-coüáanum,
manyouboutouliontum, *ils sont Capitaines*, non.*

ouboutouúmali, *charge de Capitaine*.*

Liouboutouúmali arici,
Lieutenant.

Liouboutouúni-agonê, *Officier.*

oucabo, noucabo, *main, ma main.*

Noucabo ráhim, *mes doigts.*

Noucabo ánichí átouboucyem,
mon pouls bat.

oucabo-ítignum, *le pouce.*

oucabo ichikêric, *le dessus de la main.*

oucaborocou, *le dedans de la main.*

oucábouri, *bague.*

oucoulichiri, *le petit doigt.*

Kacáboucoulic íem, *il tend la main et n'attrape rien.*

Kácabo cléeti, *il met la main partout.*

Kacaboroucouti, *larron.*

Mancábouti, *manchot.*

ouácabo ápourcou, *l'autre main.*

ában làoyagonê, *ou tibátéli*

ouácabo ápourcou, *cing.*

ouácobo ápourcoucouáyem, *cing à cinq.*

Oucháli, *Cerf.*

ouchi, *ou chicum, mal qui fait peler le corps.*

Káouchiti, *il a ce mal-là.*

Ouchonóntina báó, ouchonopátina,
je mens, non.

Touchonácati, *menteur.*

Oúchonoli, *mensonge.*

Oúchou, *pot de terre à faire chauffer l'ouicou°.*

Ouchoumêti tihuémouli balánna, *la vague est grande, elle crève.*

Oúcou², *poule de terre ferme.*

Oúcoüama. *Voyez : couámmain.*

Oucoúcherou, Kacoucheróntina,
*échauffure**, j'ai des échauffures aux
mains, aux pieds.

Magnocoúcherontína, je n'en ai
point.

Oúcouchiòra, la rogue* des Crabes.

Oúcougnoucou, ouïe.

Ouboutontí poucougnouócouni,
tu entends bien clair.

Kàcougououkiem

[**Kàcougnoukiem**], j'entends
bien.

Máncougnoucououïe, homme
sans cervelle, sourd.

Noumoucougnoucoucoule, mon
entendement.

Oucoumárouni, emplâtre.

Oucouni, Canot°.

Kacounêti, il a un Canot°, un
Vaisseau.

Oucoúra-coura. Voyez : coura coura,
ride.

Oüeattátobou, le lieu, l'endroit où ils
sacrifient ceux qui jeûnent ; c'est le
même où ils font boire à crever ces
emplumés de leurs festins. Voyez :
eletoüacátium.

Oüébo, montagne.

Oüébo raheu, colline, on l'appelle là
un morne.

Kioüébouleti, oüébobátati,
oüébopati, montagneux, non.

Oüéche, ioüècheti, poil, mon poil, mes
cheveux.

Oüehéreti, f. niroboutáti, il est
traître.

oüekélli², sans restriction, c'est un
homme, avec restriction, c'est un mâle.

oüékéliem, hommes.

Oüekéli-énli, oüekéllipati, il est
hardi, généreux, non.

líkae boulic oüekélliti nhacéra

etoútu² couátic, oüecoulic
banatéliéli, il n'est vaillant que
parmi les pots et les verres, et non
pas quand on est aux prises avec
les ennemis.

Lioüekéllini, ou
lioüekéllinêtabou, humanité.

Oüéle², ouliem, ces mots dits sans
restrictions, se prennent pour des
femmes, avec restrictions pour femelles.

Nioüelleboumaíntou tóra,
ioüelleboupato, outre ce qui est
dit en la page 193, ce mot signifie :
une femme qui a ses mois, ou qui
ne les a pas.

Oüelléchi-bátali, choulínama², le
pays et la rivière des Amazones.

Chioüellémabouïi nóanum, ils les
ont repoussés, fait fuir.

Nioüéllemenhénli, il est fuyard,
poltron.

Oüémata, neouémátani, rate, ma
rate.

Oüéte², bois de brésil.

Oüée ali boária, il a plus tué
d'ennemis que toi.

Ougóútti, nougóútti, pied, mon pied.

Ougóúttiona, talon.

Ougóútti ouboukê, marchepied.

Nougóútti ábo, la grève* de la
jambe.

Nougouttirocou, la plante des
pieds.

Kágoutti áli, il a des pieds.

Lougóútti huéyou, le rayon du
Soleil.

Tougóútti conóboüi, sont [des]
nuées pleines de vent et de pluie,
qui font comme de longs traits, ou
raies.

Ougnouïri, Chauve-souris du bord de
la mer.

Noukéyem, níkére, un

monceau ou tas de racines de Manioc°.

Oulaba², ioulábali, arc, mon arc.

Koulabannétibon ? as-tu un arc ?

Oulácae, ventre.

Cáo liáli toulácae, une Guêpe l'a mordu.

Malacaetina, je n'ai point de ventre.

Oulacaérou, gros ventre.

Loulácae loulacae tóba, sera-t-il entassé ?

Oúla-ouárou, boullatta², le premier signifie : de l'argent et de l'étain, l'autre : de l'argent seulement ; ils ont emprunté le mot de plata de l'Espagnol, et parce qu'ils ne prononcent pas aisément deux consonantes, ils insèrent entre deux une voyelle, et prononcent souvent le **p** comme un **b**, quand ils parlaient de Mr. du Pléssis ils le nommaient du Boulessi.

Oúle, patates° et d'autres racines bonnes à manger.

Noúle-im bóman, donne-m'en.

Louleranū picáca aouáchi, le blé* de Turquie, qui est le manger des poules d'Inde.

Keletina, melétina, j'en ai, non. Voyez : **cálao**.

oulébané, ioüélébali, harangue, ma harangue.

ouléba nemboüikétium, harangueurs, orateurs.

oulebe, bois lissé qui sert à faire un lit comme un peigne de tisserand à faire de la toile.

Oulemáteti ouátállounombuíkêti, il a commis un adultère.

ouleou, Tourte, elles sont un peu plus petites que celles de France.

ouleou-ouleougouti, il est en ovale.

oulléouma, gobe-mouche, petit lézard.

oullépeti, il est troué, percé, **mànhoulepéntou**, non.

Touillepen, trou, pertuis.

Tououllou oullouco, fenêtre.

Peut-être de là est tiré **Touloucou**.

Mánoulepénti lácou, il n'a pas les yeux enfoncés.

ouliáo, quand cette constellation est un peu élevée au matin, la mer est rude au bord, et calme en haute mer.

oulibati, il est méchant.

ouliboué, méchant.

Talibagátoni-gatou-á rouya, c'est sa malice.

Anannéti ton oulibani, il fait toujours quelque malice.

oulibagátouya tiém loróman, elle fait encore pis à cause de lui.

oulibacouákêta áli loróman, il l'a fait faillir.

oulibágouti panígoüati, tu as fait une méchante action.

oulibágouti nõne kay, oulibágouti naníchi louágo, j'en suis bien fâché.

Manhoulibagóntina, non

oulibágouti binimouli, ton fil est bien mêlé.

Manhoulibagátoni-ta boróman, ne le mêle pas.

oulibignon, oiseau.

oulibimecouátibou lóman, tu l'as querellé.

ámanle çága oulibi náne, c'est toi qui me querelles.

Bioüeleboulicoüa cléé nõne, tu me veux quereller.

anannéti ton bioüellébouli, tu querelles, disputes sans cesse.

oulibi memetium, ils s'entre-querellent, s'entre-tuent.

oulibouï bienrou, femme qui a ses

mois.

oulbouri áli, raisin qui est tout noir, tout à fait mûr.

oulicámala, Congre.

oulíca lacábo, espèce de sarde.

oulicoúbouti noucabo, mes mains sont sales.

ouliemétibou nóne, kágregátibou, tu me fais mal au coeur.

oulikeíli, il est encore vert, il n'est pas mûr.

ouíliti oulfali, il est noir.

naouílítacayènrrou, je l'ai noirci.

ouíli-ouílichiti, marqueté, tacheté de noir et de blanc.

ouílíni, noir.

laouílítouni, ce qu'il a noirci.

ouílilougouýouna-ouílilougouýouna cayeú, c'est ce qu'ils disent quand ils voient un Navire bien loin en mer, ou devers la nuit qui commence à disparaître.

ouílítou tóna, eau profonde.

ouínti couloubíni òni, il est au fond.

ouílflague, fourmis à tête noire.

Caiman ouílímac, allons tourner.

Voyez : **choulimain**.

ouílmali, tournoïement.

ouílinánca, avant-hier.

oulloubae, frotte-le. Voyez : **houllouba**.

ouíloulou lai. Voyez : **houl**, etc.

oullouíboute ndali, je l'ai plié en dedans.

naoullouboutéroni, plis.

oullouboutoucoüati órna, jambe qui plie en dedans, démise.

ouíllogoulou², panier à gros yeux.

Oullou oullouáli, il est rougi.

ouíloüi. Voyez : **Aloüi-ichic** à la page 123.

oulloulougoutiènrrou balábi², le plat est creux.

Louílou-loullougonirocou

nónum, le concave de la Lune.

Nouíloulougoutouyenrou, je le creuse, cave.

oullouírroucou, l'artère.

oullouítouna, bas-ventre.

oumáleuleugou, f. **tácoule**, c'est la peau du Crabe qui est jointe à l'écale*, que les femmes mangent toute crue après qu'elles ont vidé le tomali°, et qu'elles nomment : la graisse.

oumoúlicou², Caraïbes° d'une autre Ile.

Koumoúlicou némbouïi

louágocheem ámon oubao², ou **oubáobounoucoukénli**, voici des gens de notre nation qui viennent d'une autre Ile.

Noumourgoute, la cheville du pied.

ounnémeti, pesant, paresseux, qui est abattu.

oupyem, ou **opoyem**, esprit.

Kapoyénti nyáim, il y a là un esprit.

Mápoya², mápoyanum, esprit malin, malins esprits. Les Sauvages n'ont point de connaissance de la création ni de la fin du monde, des Anges ni des démons, ils craignent pourtant les mapoyas°, et les **oumécou**, dont ils m'ont fait bien des contes, que j'ai pris fables ; quand je leur ai voulu faire comprendre ce que c'est que le Diable, je me suis servi de ce mot, et je ne leur en ai rien dit qu'ils ne crussent bien, tant ils ont d'aversion de mapoya.

ouúra-ourabáe, prends un tison et l'évente pour l'allumer.

ouráyoáli, náoura ouraroyénli, je l'ai fait, je le fais.

Aourálaba baníchi, souffle,
respire, donne de l'air à ta
poitrine.

Naouragle², éventail.

oura okáli, il vente bien, souffle bien.

ouragábouca, avant-hier.

ouragaátioüa, nous avons arrêté,
séjourné.

ouralli, cannelle. Voyez la page 129.

ouri, **noúri**, mamelle, sein, mon sein.

ourna, la jambe.

Nourna áboulongou, l'os de la
jambe, la grève.

Nournáchi, **noúrnari**, jarretière.

páyatipourna, tu cloches, tu
boites.

ouo², un dé.

Ouroüali, soufre. La montagne appelée
soufrière est l'une des plus hautes de la
Gardeloupe. On la voit de toute part
vomir tant de fumée qu'on ne peut plus
douter qu'elle soit véritable soufrière,
outré que Monsieur le Gouverneur de
l'Île, en a fait tirer du soufre clair, net
et quasi transparent. Le même mot
signifie aussi : une espèce de pierre
Ponce dont les Sauvages se servent pour
déroüiller leurs ferrements.

Manrouálitétina, je n'ai point de
telles pierres.

ouoüa lácou, homme qui a les yeux
enfoncés en la tête.

ourou-ouoüati, fosse qui s'affaisse,
s'enfonce.

ouroucháketacoüálic nhányem, ils
font semblant.

ourouchákêtacouátiti, il contrefait
bien.

ouour-ouourbaé, avale, entraîne.
Voyez : **hourour**.

Náourgoutiéni, il l'avale, je
l'entraîne.

ououógourgou, poitrine.

Karougòtina, j'ai mal à la
poitrine.

Toúrougourgou, c'est un
plastron de tortue, qui est un des
bons morceaux qu'elle fournisse.
On laisse un peu de viande et de
graisse dessus qu'on dresse
(poudrée de sel et de poivre*)
devant le feu, pour faire cuire, et
faire bonne chère ; les esclaves
serrent [gardent] le reste qu'ils
font bouillir, et où ils trouvent
encore de quoi dîner.

Laourgoutoni balánna, le reflux
de la mer qui paraît peu dans les
Îles ; vous voyez pourtant dans les
basses et culs-de-sac les roches
découvertes en certain temps et
non pas en un autre, preuve
manifeste qu'il y a flux et reflux, ce
qui est si vrai que les Sauvages le
connaissent, et ont des mots pour
l'exprimer.

Ourréchou, un gros Emerillon qui est
un oiseau de proie.

Ourácati, **outacátépati**, il donne des
maux aux jointures par sort, comme [la]
goutte.

Outácabou, maux donnés de cette
sorte ; ils croient que ce sont les Boyés^o
de terre ferme et leurs Dieux qui leur
donnent ces maux.

ovyoubae, couche-le, **ouyouKêtabae**,
fais-le coucher. Voyez : **ánhououra**.

Oyoucouába tóna, **ouyoucoüa
níem**, **naoyemokoyem**, passe la
rivière, je la passe.

ouyoucouákêtabae, fais-le passer.

Alliába naougnouácoüa tóna,
par où la passerai-je.

Naóyagonê, passage.

ouyouágotium, ceux qui la passent.

OY

OYa, de la pluie.

oyéli akecha, bois* de Manioc° qui est galleux.

oyéma, Crabe blanc. Voyez : heulé.

óyetou noucabo, j'ai les mains grasses.

PA

PAcacoüa tiem huéhue, c'est du bois qui s'entrouvre.

Pácatou hóboigne ouáouari, votre habitation est plus ouverte que la nôtre.

napagoyem, nápagoni, je souffre, souffrance.

Pácoüa tiem naníchi, je souffre beaucoup. Voyez : apagoüa.

Págnira², Sanglier. Voyez : bouüti.

Pallábae, pallácoüiabáe boekêra, dénoue, détache ton lit.

Pallacoaánnum, nhoatiócoüa, c'est une corde dont les cordons se défont les uns des autres.

Palacoüati íchibou, ferrement ébréché.

Palláali, lapalátouba nònum, la Lune est nouvelle, elle se renouvellera.

Pálala catamanle ? ouäa, mánpalalakétántina, ámanle çaga palálayê, tu trembles ? Non, tu ne me fais point trembler, c'est toi-même qui trembles.

Pamónharou, mápamouróntou, elle est couchée sur le ventre, non.

Inouğoura tapámouralam nouüágo tirhaain, ha ! la voilà qu'elle couve ses oeufs.

Pamónbacali canáoa², le versement d'une Pirogue°.

Tapámouchouni cáyou², la couvée d'une poule.

Pám tiem acoüatic nánichi toubara lika, j'étais pensif, perplexe sur cela.

Pantir², noupántirani, pavillon, mon pavillon.

ouäa ouäa riem noupántirani, le vent fait mouvoir la flouette*.

Kápaorátiti, il fait bien péter sa main la mettant sous son aisselle.

Voyez : Apaórieni.

Pápati nánichi, je suis triste, marri.

Manpapánichiti nánichi, non.

Pára parágoüati óto, ou pára páрати aóto, poisson frétilant, glissant, qui se débat hors de l'eau.

Pátacoüa raheu tiem lachámourouni, les lèvres de sa plaie bâillent, sont ouvertes.

Páta patágonüti, carré, ressoudé, rapetassé.

Patá patagoútabáe, nápata patákétiéni, équarris-le, je l'équarris.

Louápata-patágoü, loupátani, son équarrissage, ce qu'on a aplati.

Pataba bitouliem, attache ta chandelle de cire.

Pátati íchiri, nez plat.

Pátati naníchi bouágo, mápatarónti lioüanni liboüic, il a mis son affection en lui, non.

Pátacoüakétába boucabo, joins tes mains.

Patába mábi tírocon rítta, tire les patates° dans un coui°.

napatara, ce que j'ai tiré du pot.

Lapàtaronnê, jointure.

Lapatáragonê, pièce.

Páta lichibou, il lui a appliqué un soufflet sur la joue.

Kápatatácouāti likía tóne, *il l'a bien souffleté.*

Pátati, f. *lamati nouřna*, *j'ai une lassitude des bras et des jambes.*

Pátati noulácae, *j'ai le ventre plat.*

Páta hóman hibírani², *brouillez* vos voiles.*

Patáanum, *elles le sont*, **patakêta nhaayenrou**, *ils les ont abaissées.*

Patáli cánabire², *il a joint, abordé le Navire.*

Mapatarouátitou mane cachi manba-bali, *la gomme, qui est comme la résine noire, ne s'attache, ou ne colle pas comme la cire.*

Patácouli, *bâtard.*

Pataóbae, *casse ce noyau.*

Páténa ánli tóra naníchi, *ce chien-là me fâche, m'étourdit.*

Pátenati naníchi lorómã lariángle, *il m'étourdit de son babil.*

Paucoali napaóchagoyénli, *il est cassé, je le casse.*

Paó paóti, *cassant, manpaochagonti, non.*

lapaóchoni, lapaochágoni, *ce qu'il a cassé.*

Tapaóchaca mheem, *pour casser.*

Paúcoüa láikínê ácae, *il a crevé.*

Páya niém, napayácayê, mapáyaronnétina, *ou mapayaronné nómêti*, *je vais par eau, non.*

Páyati ourna, *jambe qui cloche, qui boite.*

PE

P Eijn², *Sapin.*

Peléeli, *ou péletiem noucacabo*, *les doigts me pèlent.*

Péle pelebáe aoáchi, nepelétoyemmanconti, *égrène du mil*, j'écosse des pois.*

Penétobou² tóka nétoucoüi hómani, *les flèches avec lesquelles vous combattez.*

Peúkê peúkêbáe, napeu kêroyénli, *sécoue-le, je le fais.*

PF²

P Fouba ouátou, **napfourienli, apfouraco nienli**, *ou napfouragoyénli*, *souffle le feu, je le souffle.*

Pfoüátibou louágon ? *as-tu soufflé dessus ?*

Pfoniem balánna touágon aleiba, nhyaim mheê naboutiënrou táo balátana² bánna, *jé souffle de l'eau de mer sur la Cassave°, que j'enveloppe par après dans des feuilles de bananiers.*

Poupouli, ou pfoupfouli, *c'est l'eau de la mer chassée dans les concavités des falaises, qui rejaillissantes soufflent, et font des bouteilles*, de l'écume et du poudrin.*

ápfourouti, *essoufflé, hors d'haleine.*

kapfourátiti, *il souffle bien.*

Apfouragle, *soufflet.*

Nianhoüanketi pfou pfoutou, *tu n'as pas bon vent, bon souffle.*

PI

P **Icouli**, Agouti°. Les Sauvages font la chasse² à l'Agouti avec autant d'avidité que les Français au lièvre ; il a la tête d'un rat, le poil assez rude sur le train de derrière, qu'il hérissé quand il est agacé ; sa queue est plus petite et plus courte que celle d'un lapin ; il est de couleur brune tirant sur le noir, il mange assis sur son cul comme l'Ecureuil, et tient ce qu'il mange avec les pattes de devant. Lorsqu'il est poursuivi des chiens, il se retire dans le creux d'un arbre, comme dans un fort, mais les Sauvages mettent le feu au trou pour l'étouffer, et les chiens pour le prendre lorsqu'il sort. Sa chair fraîche a un goût trop sauvagin, mais elle s'améliore lorsqu'on la garde jusques au lendemain poudrée d'un peu de sel. Les Sauvages l'ayant boucanée°, et exposée à la fumée, enveloppée dans des feuilles la gardent tant qu'ils veulent, et quoiqu'elle se sèche comme du cuir, elle s'amollit néanmoins à force de bouillir dans l'eau de Manioc°, et fait un bon manger aux Sauvages qui n'usent quasi entre tous les animaux terrestres que de celui-ci.

Pioucoüabae, nápuitagoyénli, napuitagoni², incise-le² avec la dent d'Agouti°, je le fais, incision. Voyez : ebéne.

Pírarouéntina, charouëtina, j'ai des points de côté, la pleurésie.

pítta báanna, nápittayem, mápittakêta coakêbáanna, rougis-moi, je le fais, ne le fais pas.

Pioucoüabae, incise-le, scarifie-le.

Piúmbae, quand les Sauvages voient une grosse nuée noire qui menace de vent et de pluie, ils soufflent dans leurs

mains, qu'ils jettent à quartier avec le vent disant : **piom**, c'est-à-dire va-t'en loin devant.

PO

P **Oekéali natonpicaeali**, étoile qui sort de l'horizon.

Taochem boubali couátic apouécae, tu n'es pas encore hors de la coque.

Pokèalli, il est vide.

Caiman imainali ipocatec, viens m'aider à nettoyer mon jardin.

Pokecoüáali canáoá², c'est quand deux planches du Canot° s'entre-quittent et qu'ils s'ouvrent.

ponamhoüátina, naponacayenli, je suis rougi, je l'ai rougi.

Máponamhoüa clétina ícogne Imammelégueba nánhaeténa, ou **napítana**, je ne veux me rougir que demain.

ponámbouriali, fruit qui est tout mûr.

ponócouboutou árou mónha, la terre est rouge.

ponócouboutou, sont [de] mornes de terre rouge qui sont le long de la mer aux Cabesterres.

ponácoüatou íbiri, c'est une paille d'Oualloman^{2o} rougie à moitié.

poüa tiém nárikini, c'est une tortue qui met la tête hors de l'eau pour respirer, un poisson qui fait des bouteilles* sur l'eau.

Lapouáchonê óto, sont les bouteilles* que les poissons causent sur l'eau.

Cáte pouchibali ?

tapouáchoyem kia óto, qu'est-ce qui fait bouillonner l'eau ? c'est le

poisson.

poüákêta niábou nouállomani, je vais faire des bouteilles* sur l'eau en tirant ces joncs que j'y ai mis.

poucárou, tapoucáchoyem, ou tapoucháoyem alíram, la poule a pondu, elle pond.

ália tápouchacha ? où a-t-elle pondu ?

tapoucháchonni, ce qu'elle a pondu.

pouchíba, mapouchiroyem, broie, je broie.

pouchícoüa bouárou nichiguini², tu as crevé ma chique°.

pouchíricöüabáe, battre du fer ou autre chose, l'aplatir, l'écraser.

manpouchironê lómpti,
manpouchiragónti, il ne l'écrase pas, etc.

manpouchirácoüati, il ne s'aplatit pas, s'écrase pas.

pouéreti, il saute des mains, échappe.

allíreba tapouífkera ouécou,
l'ouicou° bouillira bientôt.

poukecoüáali ocóaka íllehue, la fleur du lys est épanouie.

poucatic líákia echére, l'ulcère s'est rouvert, renouvelé.

kápoucha, ou kapoucachácati cabouletou, poule qui pond bien.

poula poulati nialáli, la boue enfonce.

poulábae, poulacoüali, enfant qui patrouille* avec les mains dans la boue.

poullelebáe, napoulleleroyénli, éventrer un animal, je le fais.

manpoulekêtóntina, je n'éventre pas.

mápoulleketátiti, il ne l'éventre pas bien.

mápoullekêtatítíü nhalácae, ces boudins-là ne se vident pas bien.

Nápoulekêtoúbali nichíbouli, je crèverai mon clou, je le ferai suppurer.

Mánpoulekêtónti, il ne suppure pas.

poulélijm poullélijm kamoyénli ouiébo ágoucheem kayeú, le frais s'épanche de montagne en montagne, et s'écoule jusques au bord de la mer.

poullétacoüa-yónnabáe nháboucheem, couche-le sous eux.

poulíba, napoulítoyem, sors, je sors.

Nápoulitoni, ma sortie.

poulíba lône, quand on donne à un homme une fille en mariage, on lui dit ces paroles qui veulent dire : porte à dîner à ton prétendu mari et dîne avec lui, ce qui est permis aux seules femmes.

íketa pouli-pouli ílem mámba, voilà le miel qui coule, distille.

pouligati nhányem óto, poissons qui sautillent en l'eau.

ápoulica niábou, nápoulicayem Kapoulikátiti, je vais nager, je nage, il nage bien.

Nápouloucayem,

kápouloucatítina, je plonge, je plonge bien.

lepoulou, mon pied.

poupouali, il est concave.

pouéretiéni táboulougou, c'est comme la tête d'un ciseau qui s'écache à force de toucher dessus, qui s'en va par morceaux.

pouriéba² napourierótoyem, prie, je prie.

apourierótoni, prières. Les Caraïbes° ne savent ce que c'est que de prier Dieu, quoiqu'ils croient qu'il soit juste de le faire, mais ils s'excusent sur ce qu'on ne les y a pas accoutumés. Ils ont pourtant emprunté notre nom et lui

donnent la terminaison de leur verbe, et de leur nom, et parce qu'ils ont peine (comme j'ai déjà dit) de prononcer deux consonantes de suite, ils y ont inséré une voyelle.

pouroucouïabâe nâpouragoyéni, comme d'un pain qu'on met en miettes, de la farine sèche en morceaux qu'on écrase et met en poussière.

pouroukêta bouârou bourbrê, tu as répandu la poudre.

poûrou pourouti, chose qui est en poudre.

poûrourou nanum, que je la secoue.

poúti², eléhue, sont ravets^o, espèces d'insectes fort importunes, qui mangent de la Cassave^o, encore mieux des patates^o quand ils en trouvent d'entamées, et qui à leur défaut se fourrent parmi les livres, dans le linge, et dans les coffres où ils rongent tout ce qu'ils trouvent ; les gros puent à force de sentir le musc. Les poules font bonne chère quand elles en trouvent, soit à la maison, soit au jardin sous quelque roche. Quand vous exposez les petits au Soleil de midi, ils y meurent s'ils ne trouvent un trou pour se fourrer avec promptitude.

poutouba laricae, les autres disent **pfoutouba**, perce-lui l'oreille.

Manpfoutiôntou, elle ne l'est pas.

pfoutouâli, pfoutoucouâli, il est percé, troué.

PV

P **Vittacoüa banna**, **napuitâgoyem**, incise-moi, scarifie-

moi, je le fais.

Mapuïtoni bâtina icogne allîre mhem napuitoua, je ne le ferai pas aujourd'hui, ce sera bientôt.

Napuitâgoni², oüatougâtoni, incision, scarification. Quelquefois les Sauvages se font des incisions pour arrêter quelque fluxion, mais la plupart du temps ils les font par fantaisie. On dit qu'on incise les enfants au lieu de les fouetter, mais je ne l'ai guère vu pratiquer.

Q

Les Sauvages usent du **C** et du **K** au lieu de **Q**, si on en a mis au Catéchisme, c'est que l'on les a fait servir au lieu de **K**.

RA

R**A**, à la fin des mots, chez les femmes, exprime l'admiratif, **lam**, des hommes.

Ra, enchâssé dans le verbe exprime l'interrogant comme **aika arabou ? as-tu mangé ?**

Râba, narâroyem târou tâo ticâtobou, rabats, trousse les bords de la Cassave^o sur la platine avec le Caret^o.

Racantêcaba namâmouloucaba, je vais rougir² des couis^o.

Narâeroyénrou, raya ráyabâe, je l'efface, raye-le.

Larayârouba huéyou kemerei loâtia, le Soleil dissipera les brouillards, **marâyarâtiti**, non.

Râhali, irîbe, suie, noirceur qui

s'attache aux pots.

Rahálou, Huître ; quand la mer est basse vous les voyez attachées contre les racines de l'arbre appelé **coulóúra**², qui sont petites quasi comme des moules. Les Sauvages apportent de terre ferme des écailles des grosses, qu'ils mettent en poussière et en remplissent les gravures de leur **boutou**^o, je ne sais avec quoi ils la mêlent pour la faire tenir.

Ráheu, petit, joint dans le verbe il le modifie, **niboénraheu áli**, il est un peu plus âgé.

Karaheutic tiém lóaria tiráiti, elle a conçu d'un autre que de son mari.

Niraheu, mon petit, mon fils.
Voyez : **iraheu**.

Karaheútou, maraheutou, elle en a un, non.

Karáhimharou, elle a des enfants.

Niraheú cayem, les belles-mères appellent ainsi les enfants de leur mari qui viennent d'une autre femme.

Nharaheúcoüa, marmousets, comme poupées pour amuser les enfants.

Karaheukétou, maraheukétou, femme féconde, stérile.

cate karayem bao [?], qui t'a fait cet enfant ?.

Rágaba, ou **racakêbae**, torche, frotte-le.

arágachacle, torchon, frotoir.

Narágachoyénrou,

narágáchoni, je frotte, ce que j'ai frotté, torché.

Karagachati, il frise, frotte contre quelque chose.

Ráke liém ébe, il l'a enlevé, pris

prisonnier.

Ráiti. Voyez : **iráiti**, mari.

Rái raígouti oubecou, temps pommelé.

Rái raicoüa liém,

naráiraiketácoyem, je roule.

Ralíba ralicouába, naraliróyem,

naralirácoyë, ralicouaniém, descends, je descends.

Máralirónti, il ne descend pas.

Ralikétábae, descends-le, débarque-le.

Ralióumatou mónha, terre penchante.

Rálou éma, grand chemin.

Larálironi, Liouátétéli, descente.

Araliracautium², sont les Dieux prétendus des Sauvages qui descendent à ce qu'ils disent d'en haut, après les enchantements des **Boyés**^o.

raóba naraóyem mónha tao

baraóagle, jette la terre avec une pelle.

Raócaniabou, naraócaba titíri, je vais ramasser du petit poisson.

náraoriénli ínhali ácota, j'écume le pot.

Raóra tiénlibou, elle t'entraînera.

Inouécoura ránroüa, ou

Raóraoüa ánac óni, la rivière l'a entraîné en mer.

Raúcoüa liénroulacamíchen, il trousse sa robe.

Raúcoua hómanü huibirani

áboureem áparacoüa tanégue, sacquons, serrons l'une de nos voiles parce que l'autre est inutile.

Raúcoüa bànum toária tepélougou, retrousse-le, ramasse-le.

Raognàba, naraógniem náó báó, couche-toi sur le côté, je le fais.

Naraógnagle², lit.

Laraógnienli lichikêricáo, *il se couche sur le dos.*

Inhyára râm, *les voilà sur le côté.*

Baracoin báracoin cayéú, *sont [des] pailles éparpillées en grande quantité.*

Rárama niábou, naómoïn niábou, *je m'en vais tenir debout.*

Raramanhátina, chararáatina, *je suis debout.*

Raráraim raráraim liém níchic ábo, *les cheveux me dressent en la tête.*

Ràra liém rárrou rárouti,

rarourácati, *c'est un homme qui tremble, qui retire le pied quand on lui tire une chique°.*

Raroukêta boatina, *tu m'as fait tressaillir.*

RE

R**Echic**, *un réchaud, un trépied.*

Voyez : **manbácha**.

Réhoüa, *cloché.*

Rhin-rhintou², *elle sonne.*

Reréba, rétaba, narerétiem, naretácayem, *retire-toi, je me retire.*

Rétaba yété, rétaba yakéra óni, *approche-toi en deçà, retire-toi en delà.*

Reréali cánabire² yakéra ánac óni toróman tamanbáitoni, *le navire s'est éloigné en mer à cause qu'elle est basse.*

Retáanum nhoariðcoüa, *ils se sont entre-quittés, séparés.*

Sanyanti larétóni, *il ne se peut écarter.*

Manréreti, manrétónti, *il ne se retire pas.*

Réba, narériem, réatina

nareragoyem loüago manále², *je passe, j'ai passé du ouïcou° sur le huibichet°.*

Rélegueti, *diligent.*

Releúcatou cayeu noulacaérou, acoulouloucéali, *mes boyaux crient.*

Relheú lánichi, releúguegouti, manrelegènti lánichi, *il est gai, joyeux, non.*

Réti ouágo, *personne qui a quelque membre endormi, et qu'il ne le sent pas comme un ladre.*

Reureu tiém leukê, *le pus flue.*

Reúcoali manba, *le miel distille.*

Reureúba, nareureú cayem lírocone cōmori, *entonne, j'entonne dans la calebasse.*

Lareúragone lareureúragonê, *ce qu'il a fondu, entonné.*

Reucáli oubécou, reuokáli, *le temps s'éclaircit, les nuées s'écoulent.*

Reúkê reukêti lerébe, *il renfrogne le front.*

nieúkê nieukêti, *il fronce le nez.*

RI

R**Ibíbae, naribichiénilil ácou**, *distille, je distille quelque liqueur en l'oeil.*

naribíchoyen, naribíchagle, *je distille, alambic, ou autre invention à distiller.*

Ribouíichi, *c'est un véritable jonc, dont les racines menues comme des fers d'aiguillettes grossissent d'espace en espace, comme des gros grains de chapelets, un seul de ceux-là étant égrugé* et pris dans quelque liqueur par une femme en travail d'enfant la fait accoucher heureusement, si on en prend*

davantage, cela nuira à l'enfant, comme on l'a vu par expérience.

Richábae², richácoüia, kêtábáe, *dresse, fais-le dresser.*

Rícha ríchatí kécoüie, *un hameçon qui se dresse.*

Rícha couátenati, *il fait une bosse, un gibus.*

naricharoni, *ce que j'ai dressé.*

Ríki-rikítí, f. nyáca nyácati, rikicó liem, *il branle, ébranle.*

arikicaátina, *je suis ébranlé.*

marikichátiba, *ne branle pas.*

arikichágoni, *branle, mouvement.*

Rítta², bátêna, *c'est une petite calebasse coupée en deux, et peinte par les femmes, qui sert de verre, de tasse et de coupe aux Sauvages.*

RO

Roba lóne, roátina, *donne-lui, je lui ai donné.*

Rótíc báe, *donne-le gratuitement, pour rien.*

Royábanê, róya láí, *redonne, remets-le, je l'ai rendu ou remis.*

Róbayê yácan noágo, *pose-le, mets-le ici sur moi.*

Róali naníchi boüágo, *j'ai mis mon affection sur toi, je t'ai fait plaisir.*

Róboukae, *porte-le.*

Rógota nhanyénli bichiákêtoni², *ils m'ont apporté une missive, une lettre de ta part.*

Rócou, *dedans.*

Huéyou rocou, *au Soleil.*

Rócoüia oüáman, ou natománcae oüáman, rocoüiaátina, *portons les paquets de farines et d'autre chose à*

l'anse pour embarquer dans la pirogue°, je l'ai fait.

Rouáara. *Voyez : canáli.*

roucouchacoüiába, chouloúba, *étends-toi.*

Roucouchá-roucouchacoüiaátibou, *es-tu étendu tout de ton long ?*

Roucouchagone, *extension.*

bénepeem laroucouchagonê, *c'est une charpente dont les tenons ne jouent pas bien dans leurs mortaises, ou emboîtures.*

Roucouma, *couleuvre. Voyez : mátabi².*

Roucou roucoulié m noucabo, *j'ai des ampoules aux mains, des enlevures*.*

Roucou roucouiti noubacálani, *mon panier n'est pas bien tendu, étendu, il fronce, fait une bosse, une moufle.*

Károucou-roucouyoúmatou, chouláyoumatou, *quelque chose qui fait une bosse, qui se jette en dehors.*

Roucouba, choucouba noucòmmori, *c'est mettre du gravier et de l'eau dans une calebasse, et la secouer pour la curer.*

Taroucouchágoni, *c'est la calebasse qu'on a curée.*

Roulou rouloúyona nhányém, nharoulouchágozem, *c'est faire péter le salpêtre, ou tirer un mousquet ; c'est aussi le bruit et le tintamarre que font les avirons quand on les laisse retomber sur la pirogue° après avoir ramé.*

Laroulouchágoni, *c'est ce bruit.*

Rourába, narouroyem, narourácayem, *fais de la natte, tresse quelque chose, cordelle-le, je le fais. Les Sauvages prennent les feuilles de palmistes qui sont divisées par bandes, les entrelacent d'un côté comme la*

natte, et l'attachent en dedans, l'autre côté paraissant au dehors comme la couverture ordinaire des roseaux.

narourouni, ce que j'ai tissé, cordelé, fait en forme de natte.

Routoucouali, patacouali, membre démis, et déboité.

SA

SAbátto², nisabáttoni, soulier, mon soulier.

Saboüfbae, nasaboüiroyéni, prends-le, je le prends. Voyez : **chaboüe**.

Sáccao, sable.

Sálou², sel.

Saráuíci, nasarauícete, haut-de-chausse, mon haut-de-chausse.

Sanyanti, mansanyanragone nometi, il m'est impossible, non.

Sanyán nichí nóvétí nariángonê, je ne le puis pas bien prononcer.

Sanyancohátina boróman, tu me nuis, tu m'empêches.

Ibourra sanyancoháyem touágo, tu n'y peux rien faire.

Sanyanroárina, je ne saurais rien prendre à la pêche, ou à la chasse.

Mansanyanrátiti, mansáyanragónti, rien ne m'est impossible, je puis tout.

SC

SCiér², scie.

SE

Senyéncoaáli, c'est une paille, une flèche fendue en deux qu'ils rompent lorsqu'elle aboutit au coin du panier, afin qu'elle obéisse plus facilement.

Senyenliketi, carré.

Senyen-senyénharou tayouboucoune, une personne qui s'entretaille en marchant.

Tensenyénronnê, rupture faite à moitié.

SI

SIhuíya², sihuiyábonum, Espagnol, Espagnols.

Siónliti siónlicoüati, il est tordu, entortillé ; les uns prononcent tous les noms qui se commencent par **s**, par **ch**, les autres en prononcent quelques-uns par **s** ou par **c**, mais bien peu, ce que l'usage vous fera connaître.

TA

TAágaki, ho, ho !

Ta, à la fin du verbe ou du nom signifie : il dit, comme **lika ta**, c'est cela (dit-il), **baíca ta lòman bába**, mon Père dit que tu viennes manger avec lui.

Táali nitíbouri, mes cheveux sont serrés, liés.

Tába nebénali², ferme ma porte.
natáro²yem, nátríem, natároni, je cloue, j'attache, je frappe avec un marteau, ce que j'ai attaché.

Táhali, *il est cloué, attaché.*
ataragle, *un marteau.*
atarouóuti, *homme attaché, cloué.*
Tabáali, **tabaláhali huéyou**, *le Soleil tourne, penche.*
Oùboutou-cátou tabáli kayeú,
ha ! que la mer est bien abaissée.
Tabálatiácou, *louche.*
Tabátênacoüa áo, *je n'en suis pas de même. Voyez : abátêna.*
Tabálicayem cáyou², *une poule qui gratte.*
allia tabiálabou ? *où demeures-tu, résides-tu ?*
Tabiála, *demeurant, résidant en un lieu.*
Itabiálacou, *mon concitoyen.*
nitabiale mijnbali, *il résidera.*
nitabiálanê, *ma résidence.*
Tabicaeba², **natabícayê canáoa²**,
ouvre une pirogue^o, je l'ouvre.
Taboüa nácou, *j'ai sommeil. Voyez : atábouti.*
Taboutácou, *sommeil.*
Tabou-catou lácou liraba ! *ha ! que celui-là est grand dormeur.*
aóyaba atábouca bárici ou atabouécayen, *je me balancerai après toi, je le fais.*
Tabouáli, *ou tabougoutáli balaná rocou*, *il a sauté, s'est jeté dans la mer.*
Tabou bouca tóna, **natábouriem**, *va puiser de l'eau, j'en puisé.*
Táboubéreti, *il est large.*
Lábouberenne, *largeur.*
Tabougoutába bougóutti, *retire ton pied.*
Táboüi², *carbet^o.*
Kátaboüi naclée, *je veux avoir un carbet^o.*
Taboüiyaba, *c'est un vieux carbet^o sur les petites fourches duquel il n'y a plus*

que des perches et quelques feuilles de bananiers pour se défendre des ardeurs du Soleil.

Tabouïmeti conóboüi, *grande pluie.*
Tabouïtali, *c'est un bâton qu'on fait passer dans le faite qui tient les roseaux fendus qui arrêtent le faite de la case, ou du carbet^o, ils sont appelés teboüitobou.*

Tabouïkêtou, *il y en a beaucoup.*
crábae taboulemátobou, *lie-le par le milieu.*

Táboüli. *Voyez : áboüli.*

Tábolou. *Voyez : eboüétobou.*

Taboutaéali, *couteau ébréché, rompu.*

Tabouáli, *une cheville plantée sur le bord d'un canot^o qui arrête l'aviron, c'est une toste.*

Tabourouléali nónum, *il n'y a plus de lune.*

Taboussácala, *le galet, les pierres du bord de la mer.*

Tabou-taboukiénli môha, *terre penchante entrecoupée de ravines.*

Tabouéli ouébo, *le penchant d'une montagne.*

Tabouyéti bou, *tu es pris. Voyez : cháboüi.*

Talacába natallécayem natanlaánroyem ácabo atáboüaca, *balance, baisse l'un des bouts, pendant que je hausserai l'autre.*

Taca tacachiti, *galleux.*

Tacachi tacachiti, *dégoûtant.*

Tacáli nakêlé, *je suis engoué.*

Tá cati canáoa², *la pirogue^o touche sur les roches.*

atacérouti, *échoué.*

Oüátacaraca, *nous échouons, touchons.*

Tatacátوني, *le coup qu'on donne en échouant.*

Tacacoati nariangle, *je demeure*

court.

Tacacoátina, je suis plus court que lui.

Tacakêtaba tacakêtaátina,

accroupis-toi, je le suis.

ítienne tatarákêtenni

tatacároni matoutou ? combien a-t-on posé de tables chargées pour le sacrifice ? ou d'offrandes ?

Tacácai, ánacri, offrandé, sacrifice.

Tacakêtaba ánacri, présente un sacrifice, la table sur laquelle il l'offre est l'Autel, et le bout de la case, l'église.

Tacála niénli bácou, je te crèverai les yeux.

Tacalároni, tatagalaronnê, les yeux pochés, crevés.

Niacála coüalic tiénrou, nêolam, je bredouille, balbutie.

Tacálatou, mátacalántou, un pli qui blesse, quelque chose à la bouche qui empêche de parler.

Tácaoüa², pierre² verte, **tacoúlaouïa**, celle-ci est plus blaffâtre ; elles servent pour la gravelle, pour faire accoucher les femmes, et pour le mal* caduc. Les femmes des Sauvages les pendent à leur col, comme un de leur plus précieux bijoux qu'elles reçoivent des hommes qui leur apportent de terre ferme ; celles qui sont contrefaites s'appellent **macónabou**, elles n'ont aucune utilité.

Tlijn áparacoüa, celles-ci sont languettes comme des pierres à aiguiser que les hommes attachent au bout de leur boutou° qui font du bruit comme des grelots, battant l'une contre l'autre.

Balou balou, celles-ci sont coupées par le milieu, je ne sais pas si ces deux dernières sont de même espèce que les autres et si elles produisent les mêmes effets.

Táckain kayeú, paroles qu'ils disent quand ils voient un raisin plein et serré, un régime de figues* bien rempli.

Táckain nhányen látikini, ce qu'ils disent encore quand ils ont quantité de poissons enfilés et serrés l'un sur l'autre.

tacKàbouri touri, manatibekeïrou, femme dont le sein n'est pas encore avalé.

tacátiti, ou **teléti toróman sálou²**, il conserve bien.

latacároni², conservation.

taca máinharou, atacamápatou, chaccámain arou, il ravage, non, il fait grand ravage.

Emériti lacámali, il a ravagé partout.

tacaouéti, il est clair.

tacoù tacou, des moules.

tacoéchagonnê, rabattu, renversé.

tacoúmeti, épais.

litácoumen, l'épais.

tachalérou huêhue, mächalióntou, arbre dépouillé de ses feuilles, non.

Tacharakêtaali² canabiré², l'ancre est mouillée.

Tachicábouche liem, il est fâcheux, chagrin.

Táchin, mal donné par sort.

Tachinnêti oubao, l'île est malsaine.

Katachínti, marachínti, il ensorcelle, donne des maux par sortilège, non.

Tacomoloüiénrou bine², tihuémouli mánhoulou, il y a grande quantité, abondance de vin, de coton.

Tága tágati, raboteux.

Tagayounérou, matagáyonikeïrou, elle est grosse, non.

Tatagayonároni, grossesse.

Tágue, nitágueli, pierre, ma pierre à

aiguïser.

Nátaheuragoyénrou, oüácaba,
je mets une filière dans le fourchon
d'une fourche.

Taheüba bacamíchennê, vêts-toi.

Taheüba bichabátoni, chausse-toi.

Taheüba taheucoüába béna², ferme
la porte.

Táheu hòman boulékia, prenez une
pincée de tabac^o pour mettre entre les
gencives.

Taheúali narírocou ani niábou, j'ai
de la chair entre les dents, je la vais
arracher, ôter.

Taheùti náó, après qu'ils ont plongé,
ils disent ces paroles : j'ai les oreilles
pleines d'eau, je les ai couvertes.

mataheúna, okóatou, reureu
okóatou, le temps n'est pas
couvert.

Taheúali, nataheuroyéni crabou², il
a les fers aux pieds, je les lui mets.

Mataheuraca homan, ne vous
couvrez pas.

Lítaheu, couvercle, pa[ra]sol,
bonnet.

Táiti abáhala, nicháncae há mouca,
il en aurait davantage.

Taíntonê nánichi ácagnem
acomolároüa háman, je perds
l'haleine, je ne puis respirer parmi les
pétumeurs^o.

Takêchicoüaátina, f. oüainichi
átina, je suis âgé, vieux.

Tákiliéni, latakíroyéni, takíbae, il
l'égratignera, l'accrochera, je
l'accroche, accroche-le.

Atakírououti, ce qui est accroché.

Natakironi, ce que j'ai égratigné,
accroché.

Katakígátiti, il accroche bien.

Atakíagle, crochet.

Takíllou ábou, le croc d'un hain*.

Táki-takíonna crabou², tíaranê,
chaîne de fer.

Takimánti, atakímápari, il est
entamé, non.

Akímali, entamure.

Tála tálati, peinture qui se lève par
écaïlle.

Tallába béna², ouvre la porte.

Tallakêtaba, fais ouvrir.

Kátallarátitíbou, l'ouvres-tu
bien ?

Natállarayénrou, je l'ouvre.

Tallacoüába, natallaragoyénrou,
découvre, tourne les feuillets d'un livre.

Tállaloucoüin, terre qui tient aux pieds
et se lève.

Tálla tállati monben², le prunier se
coupe bien, les copeaux se lèvent bien.

Tálla tállati, ou tálla liénlibábou,
c'est quand les enfants haussent leurs
sièges et qu'ils les laissent retomber.

Tatállaraca, tartevelle* ou autre
instrument avec quoi on taboure*.

Tallahonêti, talahonégouti, il va vite.

Tálee nanáguane, j'ai les reins
rompus, raidés.

Tatálaraca, chose qui raidit ou
fait raidir, ou tenir comme un arc-
boutant.

Talánboubae, natánlanroyénrou,
rabaïsser.

Lachíqueronêtalee, ou ábou, sur
son passage, comme il passait.

Natállarouba comáti² bône, je te
vais lever de l'écorce de Comati^o.

Karacalatitíbou

[Katacalatitíbou] ? crèves-tu ?
piques-tu bien ? Voyez : tacála.

Táleti, titáleti, itálepati, il est
véritable, non.

Táletou çágam béolam, tu dis vrai.

Tallíbae talliarou tallicoüárou,

mataliróntou, *défais-le, déprends-le, décroche-le, il l'est, non, il ne se défait pas.*

Toúária tatálirone, *de peur qu'il ne se défasse.*

Katallicántou, matallicántou, *il se défait, décroche, démonte bien, non.*

tallónétina, *j'ai faim.*

talloúba láo, natallouroyénli,

natállouragoyénli, *couvre-le, je le couvre.*

tallouátina, matallouronikeítina, *je le suis, je ne le suis pas encore.*

tatállouraca, *couvercle, parasol.*

tallou nienli, *je le prends.*

ha talloú, *quand ils voient un oiseau de proie qui poursuit un autre et qu'il est dessus, ils disent cela : il est grippé, pris.*

natallouronnê ninaboüiri, *ce que j'ai pris.*

tálou tálouti, ou talou tien láo, *il est fou.*

talou níchiti láo, *il est un peu folâtre.*

taloucali canáo^a, *le fond du canot^o qu'on a dolé avec la tille. Voyez : atálouca.*

tallouchaeéntioüa, *nous sommes pleins, c'est-à-dire la pirogue^o.*

tallouchéerou nibánali leólam, *j'ai les oreilles rebattues, pleines de son jargon.*

talounaimhéntina, *je suis friand.*

títalouli, *friandise.*

tamáchicali, *parrain, un faix, une charge. Voyez : chamachicae niábou, je vais porter.*

caíman choucoüi oüáman

huéhue tamachi, *ou huéhue*

amouchikêchoucou, *allons porter une pièce de bois, ou bien allons essayer notre canot^o pour voir s'il*

n'est pas trop fort de nage, s'il a le côté bon.*

tamaíngati iéoula bibónam, *tu fais cas de ce que je dis, tu fais honneur à mes paroles.*

ninamoíngali cágae, *c'est mon honneur.*

tamanhátina, *j'ai heurté, touché.*

támcoüa nerébe, nouérna, *j'ai touché, heurté du front, ou de la jambe contre, etc.*

latámrone, *heurt.*

támamánbae, natamamácani, *tords-le, entortille-le, ce que j'ai entortillé.*

tamámalic liém, katamacátiti líkia

kay, *homme qui en luttant donne le croc-en-jambe, c'est-à-dire qu'il entortille sa jambe à celle d'un autre pour le faire tomber, il entend bien cela.*

tamígati aroukia, *c'est trop, c'est beaucoup.*

mitoúgueti, *c'est trop peu.*

tamigatiketáali, ou tamigati couáhali conóboüi, *la pluie augmente.*

títámigani, *petite quantité.*

tamíri, *jambe.*

támon, nitámoni, *esclave, mon esclave.*

Katámoni láyem, *ou*

catámonihánam loróman, *il les rend esclaves, ils les font captifs.*

matamouróntium nhóne, *ils ne les font pas captifs.*

Katámoniti, *il a des esclaves.*

litámoni énlí, *il est son esclave.*

Katámoni ónti, matámoni

lómêti, *il l'est, non.*

támonet, *grue.*

támoneti, *il est blanc.*

támoucou, támoupoue itámoulou, *grand-père, mon grand-père.*

támoucoulou, *calebasse faite comme*

un petit pistolet.

tanatánli lioutouli, *il marche mal, mal allant.*

tanoúmain árou, anoúmapakéirou, *le manioc° est porté, non pas encore.*

tanoucámoucou, *invités.*

táobaocoáli, *il manque, outrepassé.*

táoba, nataóroyem, nataorágozem, noubara, *répands, je répands, j'arrose.*

Chón noa átoura bitónali, *j'ai répandu toute ton eau.*

nataourágoni, *ce que j'ai répandu.*

taoóúarou noròman, *je l'ai répandu.*

taoáoüati, *il croise, il est en travers.*

taócoüarou taócoüatou, *il joint, il y aboutit.*

taóacoüa, ou taoakêta niabou, *je jette ou fais passer une chose sur une autre.*

taóbae bouékera boubároüa, *abats ton lit* pour coucher.*

taopaeba, nataopayem. *Voyez : chopaeába, atòpali.*

taóbae boárióüa, táoa lóa touágon titánun, *jette-le sur le travers, il l'a fait, troussé.*

tataoáraca, *cheville, perche, sur laquelle on étend quelque chose.*

taónaba, *palétuvier°, étang.*

taotogátina, *j'ai du poisson.*

Táoüa, *de la craie.*

Taoüába, natáoüaronne, *brise le bois* de manioc°, ce que j'en ai rompu.*

Taoüárali, *espèce de hareng de rivière.*

Táoüin. *Voyez la page 130.*

tapacáarou tapacáli, *elle fait de la Cassave°, ce qu'elle en a fait.*

Tapoulérou, *il est déchiré.*

taráli conóboüi, *il n'y a plus de pluie, elle est cessée.*

Lataraca óni, limatápoüe, *le*

dernier des enfants.

tára tárati, tataráconi, *courant d'eau qui sèche, une ravine.*

taráarou-ábarou ácou, *sa vue se perd.*

tàra tarágouti, tara tarátiti, *il est raboteux.*

tára taráchiti, *place pleine de trous.*

taráoüati, *une balle qui ne fait point de bond.*

taraba ioüácoulou, *pèle ma canne, ma pomme.*

Natarouriénrou, tarárêcoüa

nóali, *je le pèle, je l'ai pelé.*

tataráconi, *pelure.*

Natarácayem titiéberi,

natáracaba, *je lève l'écorce et l'aubelle* du bois, je le ferai.*

táraracoüa táraracoüa tiem nourna

toróman chahuíyou, *j'ai les jambes toutes déchirées des herbes coupantes.*

taráratí, *il est usé, déchiré, tarárêba, déchire.*

tararáketa nhanyem, *ils déchirent.*

tatáraca, tatarácaronê, *un trou, déchirure.*

rariámbaéba [tariámbaéba]

yéte, tariátibou nyáin ? *ne manqué pas de venir ici, as-tu été là ?*

Matáironê nómêti, *non.*

Matariouáriti, ou matárirati

none, *il ne vient pas volontiers à moi.*

tarícoüaya tarícoüaya, tiem, ou tari

toali yáya, *il est tout boutonné de vérole.*

táritáriti libebeitali, *le vent n'écarte pas, au contraire il approche, il franchit*.*

tarióüaya tarióüaya liem ánéc, *le mal me reprend.*

taricoüato oúbao, péninsule.

Natarirakêtøyénli,
nataricoüakêtienli, je le fais
joindre, aboutir.

Lataríragonê, aboutissement.

tari tari léem nitimaínti bonam, il
chancelle, peut-être qu'il est ivre.

tári tarigöüa tíé réhöüa, la cloche
sonne.

f. **táta likia**, ou **likia catou**, oui, c'est
lui assurément.

táta táta, c'est ce que l'on dit aux
enfants quand ils gâtent quelque chose
pour les faire cesser.

tataóboucani canáoa². Voyez la
page 8.

tátati, clou à vare*.

tátatakeírou nouágo, **tatátatou**
nournárocou, je tremble, les jambes
me tremblent.

Táya², Choux* Caraïbe. J'en ai vu de
plusieurs sortes aux Sauvages qui en
font cas comme de bons remèdes, je ne
me suis pas étudié d'en apprendre les
vertus ; je sais qu'il y en a un qui a les
côtes des feuilles rouges, dont ils
expriment le jus qu'ils démêlent avec le
rocou°, et s'en rougissent, croyant
assurément qu'ils les rendent aimables à
leurs ennemis, et qu'ils n'ont rien à
redouter lorsqu'ils ont usé de
précaution. Les autres qui sont plus
communs, se mettent au pot au lieu
d'herbes, et on accommode leur queue
comme des cardes d'Espagne ; les
Sauvages font cuire les racines, et en
font de la boisson.

Natayácaba, je vais éprouver mon
Canot° pour voir s'il a bon côté,
c'est-à-dire s'il est ferme.

táyaba láo, ferme-le.

tayaliti, il est entier.

tayátí áli, **natayárayem**, il est

écorché, j'écorche.

táya táyati, il est clair, on le dit ainsi
du visage quand il porte quelques
blessures qui paraissent encore.

tayoutaéali, **tayoucouá ali**,

artacoüáali canáoa²,

natayahagoyemli, **artóbae**, il est
brûlé, je le brûle, brûle-le².

TE

T **Ebécaali**, ou **tebécae líali**, il est
pris, ou il l'a pris par terre, **chebecae**
lia, il l'a pris en mer.

tebécaihóni-áli, il en a assez.

tebéketi, **ebépeti**, il a du fruit, il n'en
a point.

tebou, pierre.

tebourougouti teboubagati,

eteboupati, pierreux, non.

téboüe, le manche de quoi que ce soit.
Voyez : **éboüe²**.

teboüimeti, il est épais.

tebouyeti, **netebouïreyenli**, il est
caché, je le cache.

tehecaéarou, ou **tehecannárou**,
déchiré.

teébae ou **béteraca**, **neterácayem**.

Voyez : **carioüati**, **teéti boubouca**,
saucé ton pain, je le fais.

tegnón, **netegnon**, progéniteur*.

téguê tégueti layòbouconê, il
marche sur les ergots.

metegnónti, bâtard qui n'a point
de père.

téigne téigneti libípoüe, la peau
s'écorche.

téigne niénli, **nateigneketiénli**,

nateignegnêcoüa yénli, je l'écorche.

Lateignékêtoni, écorchure.

téignengnémlic, lápourcou, chanvre,
pite qui ne se teille pas bien, s'écorce
à moitié.

tekéba teKecouába, enjambe,
affourche, écarte tes jambes.

tetekêragonné éma, chemin qui
fourche.

tekecoukêta náim, que je le fasse
joindre l'un sur l'autre.

**ínhali áo toária terégueragoné
loubára**, je n'ai pas voulu obéir à
sa passion.

tetekêyáouïani, fourchon d'arbre.

tekeméneti nónum, la terre est
glissante.

tekenné okoarou táo oubao, l'île est
embruinée.

Mekénnêti noróman, je ne fais
point de poussière.

tekenné balanna, le poudrin de la mer.

teketáarou, elle l'a foulé aux pieds.

tekeeroutácani, foulure.

técoïa técoïa, ou **teúguê teúgoïn**

lóné libouitoulícou², il tape des pieds
contre son serviteur.

teléti, teleeli, il est dur, rude.

tetelerátiti, mánteleracouátiti, il
durcit, non.

tetelerágonné lamoyénli, comme
la glace qui est durcie par le froid.

títele, dureté.

telékêta ouámanũ huibirani² ébouë²,
natelerakêtacoyenli, affermissons
notre mâ, je l'affermis.

teteleraca, ou **tatálaraca**, une
cheville, un étauçon, un arc-
boutant.

télee, ou **talee nanàgane**, j'ai les reins
rompus.

Ah **telee**, ils disent cela quand un
canot° sort d'une rivière avec
vitesse, quand une balle, ou une

flèche est poussée rudement.

tèlecouába, natéleragoyenrou,
ébranche cet arbre, je le fais.

tèlecouátou ouálómán, du
Oualloman° moitié noir et moitié blanc.

Natéleroyem nitibouri, je coupe,
rogne mes cheveux.

tatélerágonné, ce que j'ai coupé,
rogné, ébranché.

tatélerácoaglê nhái, couperet, ou
couteau à chapelier* la viande.

tèlecouáboucae huéyou rocou, va
l'étendre au Soleil.

télékêtacouába bariangonné,
explique-toi.

allireba natéléroüa, je
l'élargirai.

telekêtacouáali laónicoüa, il s'étonne.

teléli, offrande.

telènati telenáali, il est effarouché.

Matelenannêti, non.

nátêlicaba mábiakecha,
j'arracherai du bois* de patate°.

temebeem allíte louágo, tu t'y
accoutumeras.

temebénri libouïc, ebemapati, il s'y
accoutume, non. **Karichouátילוágo**.

Lemére, c'est la coutume.

teménbouletí, temenboulépati, il est
fin industriel, non.

Litémboule laócheem, excuse,
finesse.

téme temérou coulehuéc íli. Voyez :
ouábaban.

tenábiri, mensonge.

tenabiti, irenapati, il ment, non.

tenámhali, mátenanikeínium, il s'est
envolé, ils ne volent pas encore.

tatênároni, vol.

tenámiba, natênáboyem, embarque-
toi, je m'embarque.

tênakêta homanum, tíla toróman

têlabala, embarquez le lest pour empêcher que le canot° ne roule.

Ralikêta hómanum itácobaye, débarquez vos hardes.

Natênácani, embarquement.

Natenabácayem, j'emprunte, j'espère.

tenénhali, tenénti, enépati, il paraît, non.

teónhali chanúmhali, le noeud d'un lit qui se défait.

Teóucoukéerou bénoulou, les yeux te pleurent.

Teóucouketou conóboüi, il pleut.

Voyez : **eoúcoupati**.

Teóucouti, eoúcoupati, il répond, non.

Teóucouli, réponse.

Teoullánnêti, eoullámapati, oulloúpati, ou ayoulloupati, grand parleur, taciturne, songeard.

Terebénnettina, erebapátina, j'ai des vivres, je n'en ai point.

Erébali², vivres, comme cassaves° ou patates°.

Kerébali, viens manger.

Terécae líalli, ereképati, il l'a irrité, il ne l'irrite pas.

Terékennê, irritation, provocation.

Terecoucouati, érecoupati, il se fâche, non.

Erécouli, fâcherie.

Terée, oui.

Terée nhányem ánac oni, ils sont bien loin en mer.

Teroúbouti, f. **kagouttiroúcouti**, le manioc° a bien des racines.

Têreureúhali nacamichen², ma robe traîne.

Têreureúkêtiem ouálououyourou, le tonnerre gronde, bruit.

Têreureúkêtaim têreureúkêtaim

cayeù ! nimoulihuéali ! ha ! comme il tonne ! quel bruit !

Tetéchiti, tetégouti, il est taché, souillé.

Tétechi, une tache.

Téteguê ouè báchouragoyéntina, oui, tu parles mal de moi.

Téteguêracayem, j'assure quelque chose avec jurement.

Téteroúcouti, il est au fond du panier.

téti céyeù ! parole de colère, d'admiration.

tétiáo caniratílám, f. **abaa noucouya kátégati**, oui, j'en fais bien.

Téti niénli, je le nommerai. Voyez : **eti**.

Teúbæ, náteuriénli, tue, je tue un poux, j'écrase une chique°, je casse une noix.

Teubéli, f. **teleti**, il est dur, trop fort.

Teucoüa teucoüa niénli, je le pillerai.

Teucoüáali loucabo, il a frappé sur son doigt.

Teúkêbæ, náteukêtiénli, cueille-le, je le cueille.

Nateúkêroni, ma cueillette.

Teúkêkêti, tehuékéri, métehuekênti, il est magnifique, fait bonne chère aux passants.

TêhueKennê, bon accueil.

Teúle-coboüe² láo ibatêté, il a les cheveux coupés jusques à la fossette du col, c'est-à-dire qu'il porte le deuil.

Teuleúkêta, ou leuleúkêta biénli, tu l'étourdiras, le feras devenir fou, **leuleúti láo**, il est fou.

Teútêli, terre à potier.

Teútêti, nipoutéali, mateurêrátiti, il est mouillé, il ne se mouille pas.

Teútêta okóati, il fait bien moite.

Teutêkêtába nhoária chique, fais arroser afin de faire mourir les chiques°.

TI

Tíállali, une latte.

Tiállápirou, de l'airain.

Tiámum, le corps, l'oeuvre* d'un Canot°.

Tibámêboule-catou hokóya, oüa bátênacoüa, vous peuplez plus que nous. Voyez : **ibámouli**.

Tibanáguêti, ibanápáti, il entend bien, non.

tibànali, ouïe.

ámanle yèntíbou tibaná guêcou,
ou **kácougnoucou liouíne**, tu
l'entends mieux que lui.

Tibanámali, entretien.

Ibanamátobo áo nharóman, ou
nhibanaguêmátobou ao, je suis
leur jouet, le sujet de leur
entretien.

Tibánichiti lóne, ibánipati árou lóne, il lui défend, il ne lui est pas défendu.

Tibáoca. Voyez : **ibáoca**.

Tibatétou, ibátoupatou, elle transperce, pénètre tout à travers, non.

ában tibátéli, ou **taoyágoni**, une par dessus.

Tibiali², tibirame liém coulíala², le canot° a tourné en mer, tourne.

Tíbibiénli laricóni, il aura la vue tournée.

Tíbi bonále áli nònum, la lune est tout a fait tournée, elle a passé notre zénith.

Tíbiפוie ou tizíפוie, la peau.

Tíbouchenti, cheméenti,

mechímenti, viande bonne à manger, non.

tíboucherégoutium éleboüe, ils étaient clairsemés.

Ti, ou **tou boucherécoüa nóanum**, je les ai éclaircis.

Tíboucou, Crabe rouge.

Tibouéguetou, ibouéguépatou, elle est honteuse, non.

Tibouékéli, nicheouánae áli, il est marié.

Tíboüit², femme. Voyez : **éboüe²**.

Tibouëlle, fruit spongieux qui sert de ballon aux Sauvages pour jouer.

Tibouïconné atátobou, un parc, un lieu palissadé.

Tibouïnati nóne, je l'aime, ou il me semble bien aimable. Voyez :

boénattéti, ou **ibouïnati**.

Tibouÿeri, respiration.

Tibouÿégouti, tibouÿyeti iouánni, f. aouára ouára niém nanichi, je respire.

Tiboulla-boulla, la moufle [bosse] d'un poisson.

Tibouléarou, tibouletou, viande qui corne, qui commence à sentir.

Toróman titiboulémeóka, à cause de la puanteur, de la mauvaise odeur.

Tibouloümeti, il est noir.

Tibouloüe, Nègre ou Maure.

Tibounêti, nibounaimcóyeti, atibouneti, ibounoumánti, il est gros et gras, non.

Tibouñanam, graisse.

Tibouñanum, un chevron.

Tic à la fin du mot avec **áo** signifie : jusques, comme **belouític láo**, jusques au Soleil couché, **ahoétic láo, nimátetic láo**, jusques à la mort, jusques à la fin ; sans **áo**, il signifie : pour rien, sans raison, mal à propos, comme **caintic, caincoüatic lié**, il se fâche sans sujet, **rótic nóba**, je le donnerai pour rien.

Catibiá-tica ? qu'est-ce que tu veux ?

Ticába áoto ticátibou ? natíkiē,
pêches-tu du poisson ? j'ai pêché, je pêche.

Natíkini, *ma pêche.*

Ticába pá tara, ou amátara
tirocoucheem íchaheu, *tire ta chair du pot.*

Iétum iéri, cátitouba ticá l ilam,
j'ai mal à une dent, qui me la tirera ?

Ticá arou aleí ba táo ticátobon, ou
tichétecou toí úaria boutá lli, *elle a tiré, ôté la Cassave° de dessus la platine avec le Caret°.*

Tícali ará bou, tícali balánna,
animaux de terre, poissons de mer.

Ticá l igueti, ou ticá l ineti tóna,
icá l ipati, *rivière poissonneuse, non.*
ticamaínkayhátina, ou chechécoüa
náo, *j'ai froid, je frissonne.*

ticá main, ou ticamoinkêtae á l i
huéyou, *le Soleil est couché.*
ticámouméli, ou ticomámouli, *nuit fermante.*

ticámouli, *latté.*
ticámouli éboüe², *chevron.*

ticánali canáoa², *l'alignement du canot°.*

ticánnêti racabouchou², canáoa², *il est bon armurier, bon charpentier de Navire.*

ticásket, *roseau à faire des paniers.*

ticároucarou, *grenade* de tortue.*

ticátenati ichí bou, icátêpati, *visage maigre, défait, non, il est en bon point.*

yakéra tiche óni, *là loin.*

tichécoüa líem, ticheti, *il est loin.*

tíchenk, ou tíchínketi, *il est près.*

tichoulfalí², *un chariot.*

Licómali óni, ou laticomáca óni
éleboüe Pfrance ácagnem
achebecaéra, *ils étaient proches*

de la France quand ils firent une prise.

ticomáti, icaópati, icacómati, *il est tout près, non, il n'approche pas, il n'avance pas.*

ticóbina, *coup, blessure d'une flèche.*
tícou boná leíem, *il est encore malade du coup qu'il a reçu.*

tícoulobu, *sont les perches qui sont rangées le long des pirogues° qui soutiennent les planches sur lesquelles on s'assoit, sont encore celles qui servent de ventrières dans les carbets°.*

tiétou, tiétonum, *femme, femmes.*

tiémboulenati lácou, *cela nettoie et éclairecít l'oeil.*

tiémbouleti, inyá bou pati, *il est bien adroit, maladroit.*

tiétonali, *c'est quand le vin a bouilli, et est bien rassis.*

tignonnê tignônê tiem, *elle reprend un autre mari.*

tíhuétouni-átina, íüétou pá tina, *je dors, non.*

atliéambarou bihuétou boubára,
chaccamaíncoüa bóarou,
combien seras-tu de "dormir" (c'est-à-dire de jours) avant ton retour, tu as été plus longtemps que tu ne disais.

tínhim, *il roule.*

tíkêchene, *la fallé*, l'estomac de l'écrevisse.*

tíkéle okóati, tíkeleti tímácou

cáyou², *cet oeuf de poule sent.*

tíkelékêta bíéntina icá l ipátina,

micá l i okoátina, *tu m'as mis en crédit ou divulgué, je ne le suis pas.*

líca çaga tíkeleénlam, *c'est lui qui est en crédit, qui a le renom.*

tíkennê tíkennê, *vite vite, preste preste.*

tíkennêba, *vas vite.*

tikénti, tikénnegonti, *il va vitelement.*

Nátikerouba, natikeroyem, átikêrahátina, tatíkeroni, *je tomberai, je tombe, je suis tombé, chute.*

tikícoüa yónna liem, *il se monte à vis.*

Lític-ticou, *une vis.*

rikícoüati [tikícoüati], *ou*

tikícoutícouti, *l'enfonçure de la vis, logógouati, ce qui est éminent.*

tíki tiki liem, tíki tíkiti, *il branle la tête.*

tíkikêta liènni, latíkeroubali, *il le fera pendre, il le pendra.*

tílfali, tilícoüáhali, natíliroyènni, natíliiragoyènni, matíliiragónti, *il est rompu, je le romps, non.*

Natílirouba iacaïcachi, *je vais abattre un Acajou°, couper.*

Natílirouni, *abattis, ce que j'ai rompu, coupé, ébranché.*

Tilítí tóna nárirocou, *l'eau froide me fait mal aux dents.*

Tíligati, ou tilíokáarou àmoyen tímámmèli ábon, *les matinées sont fraîches.*

Timáinbouliri, *les vagues qui roulent en haute mer.*

Timáinkêtae, ou tímagnákêtae áli limámmèli, *il est encore bien matin.*

Timóinoulou, *sang menstruel.*

Tímonon, *racine.*

Timóneti, *il a des racines.*

Timouèhigati, *homme grand comme un géant.*

Chanímèti, *petit et avorté comme un nain.*

Timoukèti, *il est laid.*

Timouletí, kamaláliti, *il fait du bruit.*

Títimouleni, *bruit.*

tímoulouneti, *il m'infecte.*

Tímoulou f. loubourri, *infection, air*

malsain.

bába² tìnaca, *mon propre et vrai Père.*

tìnaca liem lihuetúmali, *il est tout à fait ivre.*

tínhacati lanhánchi, *il se plaint bien.*

tínalecátina, *je crains.*

tíngiènni tóna. *Voyez : inchiènni, la Rivière est trouble.*

tínhali, ou tíncohali, natíragoyènni, ou natíncoyènni, *il est rompu, je le romps.*

matúnragóniba, *ne romps pas.*

natinrágoni, natinrákêtoni, *rupture.*

tínébou, *la couche d'un sanglier.*

tínounoucheti, *il est dangereux, périlleux.*

níbacai áo toári

tínounouchouni, *je suis hors de danger.*

tíou, *un oiseau appelé hoche-queue, les bécassines des salines ont le même nom. tíouaícátium, ils font un vin*, un festin.*

tíouámati itáratí nóne, *cela me plaît ainsi.*

tíouámali, *complaisance.*

maouámatánèti bóinóne, *ta viande ne me revient pas, ne me tente pas.*

ioüámátégatou inicábouli, *mon ouvrage me plaît.*

tíouáma-ocácatou, ioüámapa árou, *la mer est calme, petite, non, elle est rude, grosse.*

tíouámali liem, *il est petit.*

tíouámoneti, ioüámonpatènni, *homme retiré, il ne l'est pas.*

tíouámoulalikeirou, *jonc tendre qui n'est pas encore en maturité.*

tíouàninèbouleti, ou tíouínaboulèti

litoüälémali, *il est sage, prudent.*

liouáininêboule, *sagesse, prudence.*

tiouáónichaeáli, *il séjourne.*

tiouáonochéarou ekéleou loüágo, ou **tíbapoüe anichi arou**, ou **kabatêna okáarou lóne**, *sa fièvre est intermittente, elle lui donne quelque relâche.*

tioubáchiri canáoa², *l'oeuvre* de la pirogue^o.*

tiouë, *Sauvage né d'un libre et d'une esclave.*

Mátécaba tiouhouë, *bonjour beau-frère.*

tiouécaliarou, *le temps est serein.*

tiouécátium nhibatête, **tiouëllétium**, *ils sont de divers pays, mais non pas de diverses nations.*

tiougnem, *assommé à coups de boutou^o.*

tiouèhali, **iouépati**, *il a été tué, il ne tue pas.*

tiouéli, *meurtre, massacre.*

tiouëmátina, **iouëmali**, *je suis tombé, une chute.*

tiouïbonáleti, *il est homme de bien.*

tiouïnati², *il est riche. Voyez :*

ehuénapoüe.

tiounouchiti lóne, *il ne lui est pas permis, il n'ose.*

tiracóbae, *dénoue-le.*

tíri, ou **tri-lómêtibou**, *tu m'as touché.*

ácan tíri nóman, *si je le touche.*

tírí ketalicbae, *ne fais que le toucher.*

tírómoutouliàrou, **irómoïn ménkay**

árou, *il fait un temps serein, beau.*

tíromouli², *l'été.*

tírou, *bestioles qui sautillent dans les jardins, que les poules mangent.*

títáboüicátou linhoni, *instrument qui résonne bien, accorde bien. Voyez :*

títeboukérou.

títæ loáli ouécou, **mantíraerónti**, *le vin l'a abattu, assommé, non.*

títæ-coubae, **tiíntijn bonále**, ou **cõcõ bonále**, *il est tombé raide mort.*

títai nhányem, **matairátiba**, *ils jurent, ne jure pas. Voyez : tetéguê, et tėti.*

títaíkêta boátina, *tu m'as fait bailler un coup.*

títainco-náim, *que je lui baille une chiquenaude.*

títánhali, *il s'est piqué, heurté.*

títæ éntina áouiereérou noróman, **mitaletóntina**, *je dis bien, non. Voyez : tále, itæle.*

títáligueti tóna, **itáligapati**, *Rivière poissonneuse, non.*

áouémboüe títáligali, **telérou**, *il achève de couper, de creuser son arbre. Voyez : chitálicæ.*

títálouli, *friandise. Voyez : talóúnain.*

títánaimháli balánna, *la mer est calme. Voyez : nitánaim.*

títannê, *un travers de case.*

títánumkêti, **itánūpati**, *il y a quelqu'un, non il n'y a personne.*

títa-óni, *dedans.*

cáte titányem yára ? *qui est là-dedans ?*

títeboukérou, *il joue bien des instruments comme de la flûte.*

lítébouli [títébouli], *le jeu, le son de la flûte.*

títiébati, **títiéberi**, *l'aubelle* d'un arbre.*

títínti, *il se rompt aisément. Voyez : tínhali.*

títíntira, *herbe dont le tuyau sert aux enfants à faire des trompes.*

títóbouguetou mali mali, *la casse est médicinale. Voyez : ítobou.*

titóboukennê okáarou caloucaéra,
*l'île de la Gardeloupe abonde en
simples.*

títombae, nátitomragoyéni,
títoncanóa, *donne-lui un coup de pied,
de poing, etc., je lui donne, je lui ai
donné.*

tatitónraca, *l'instrument avec lequel
on donne le coup.*

Katítonracouátiti, *il assomme de
coups.*

títoula, títoule, ou titoulémene
oyémoüe, *la queue du crabe.*

títoula toulatou, *il est percé, troué.*

íkira béloüa títoula áboucheem,
il est entré dans un trou.

TL

T **Létle, ouágoni,** *sur la faite de la
case.*

tléarou, natlécayénrou mábiakécha,
je coupe, j'arrache du bois de patate°.*

tlínhali², tlincoüáhali réhoüa, *la
cloche sonne.*

tlítêti, ou tlíntlínti, ou

tatlínracouátiti, *elle sonne bien, elle a
un bon son.*

tatlínraca, *son.*

TO

T **Oáboüéntina bóne,** *je séjourne
trois jours chez toi.*

toháKia, *tout incontinent, après une
interrogation, c'est la réponse qu'on
fait quand on dit : c'est ce qu'on dit,
qu'on fait, etc.*

tokóya tóka ? *est-ce celle-là ?*

tóma² nitomáliem, *sauce, ma sauce.*

*Voyez : carioüati, elle s'appelle ainsi,
parce que les femmes pour l'ordinaire
la font avec du tómalí° de crabe qui est
huileux.*

tomáli-ácae, *c'est le pot de terre dans
lequel on le fait.*

tomáca, *la peau d'une bête.*

tombéli, *il brûle.*

tomónbae bíra², *mets les voiles au
vent.*

tomónhali litibouri, *ses cheveux sont
épars sur ses épaules.*

tomónharou nibitarrou, *ma ligne est
décordelée.*

latomonrágoní, *ce qu'il a épars.*

tómonac, *une fosse à manioc°.*

tómoüe, *apostume* aux aines.*

tónhon liê, latonroyem, *il corne avec
un lambis*.*

Inyára hámoüca tonhòn

hányem ácagnem arálira

hámoüca yéte, *ils auraient corné
s'ils avaient dessein de mettre ici
pied à terre. Les Sauvages portent
toujours des lambis* dans leurs
pirogues° pour corner et avertir
ceux du carbet° où ils descendent,
afin qu'ils viennent les aider à
débarquer ou qu'ils apportent du
feu si c'est la nuit, afin de ne pas
échouer, ou briser le canot°.*

emijn latónhonronnê, *il corne
longtemps.*

tóna ícali, ou áriche, *réservoir de
poisson.*

tonácli áli nyáim, *il y a là une Rivière.*

titonáliti, ou katonáliti

caloucaéra, etónapati áichi, *l'île
de la Gardeloupe est arrosée de
quantité de Rivières qui ne se
trouvent pas dans Marie-galande.*

tonárou, tónaca, le bord de la Rivière.
tóna², nitónali, Rivière, ma Rivière.
Suivent les noms d'une partie des
Rivières de la Gardeloupe que j'ai pu
apprendre des Sauvages.

Coyóúini, c'est la plus grande de
toute l'Ile qu'on appelle à
Goyaves, elle est dans le cul-de-sac
du nord ; des Capitaines Français
m'ont dit y avoir vogué trois lieues
en haut avec leur chaloupe. Nos
Sauvages croient opiniâtement
que le nom de cette Rivière
prononcé sur ses eaux, donne une
grande abondance de pluie, même
sur terre, et pour leur ôter cette
créance je la nommais souvent
devant eux et pourtant je ne faisais
point tomber de pluies.

Ohíbacoüa, la Rivière qui
avoisine les fontaines bouillantes,
elle sera un jour bien considérée si
on y fait des bains et un Hôpital.

atâtéli, c'est celle du fossé.

ínhabou, c'est celle de la ramée,
le Sieur Nicolas Suyllard dit de la
ramée, qui avait été Sergent en
l'Ile de St. Christophle, mena une
partie de la colonie dans la barque
du Capitaine Michel, et s'établit le
premier sur le bord de cette
Rivière, il commanda aux vieux
habitants de l'Ile longtemps en
qualité de Lieutenant ; mais il en
sortit mal satisfait des grands
travaux qu'il y avait eu.

cígaligati tóna, c'est celle de
Duplessis.

Iháki, c'est la petite Rivière, qui a
été nommée depuis du Baillif.

Oníga tónali, la Rivière des
Pères. Comme la plupart des
Rivières ont pris le nom de ceux
qui se sont les premiers établis sur

leurs bords, celle-ci aussi a pris le
nom des Pères de St. Dominique
qui étaient les uniques en ce temps-
là, envoyés avec la colonie, et qui
avaient assis leur demeure auprès
de cette Rivière, on l'appelait
avant qu'ils y fussent la Rivière de
la pointe des Galions, parce que la
flotte d'Espagne s'y rafraîchissant
en 1636, les Navires ancrèrent tout
le long de la côte jusqu'à celle-ci
devant laquelle quatre grands
Galions s'arrêtèrent pour l'avant-
garde.

Cállaca, c'est la place que Mr. de
l'Olive Gouverneur nous a donnée
par l'ordre exprès des Seigneurs,
dont le contrat a été passé par leur
Secrétaire, signé de leur Commis et
autres officiers, ratifiés des mêmes
Seigneurs par trois fois avec
connaissance de cause, parce que
Mr. Le Général de Poincy ayant
fait descente sur la place, avait
témoigné qu'elle ne pouvait
préjudicier au Roi, ni à l'Ile, elle
n'est pas si considérable qu'on se
persuade, puisqu'elle n'a qu'un
quart de lieue de largeur, bornée
de rivières, sa chasse étant comme
celles de tous les autres habitants*
de ce temps-là, savoir : du bord de
la mer jusques aux grandes
montagnes qui séparent la basse
terre d'avec la Cabesterre, et sans
retranchement. Ce qui doit apaiser
les murmures, et ôter le sujet d'en
parler, c'est que l'Ile a 60 à 80
lieues de circonférence, sur dix de
large, que nous avons concouru
comme les autres à sa conquête au
préjudice de nos vies, que nous
avons attiré et assisté les habitants
qui ont rendu notre quartier
considérable, qu'on n'aurait pas eu

cinq sols de la place quand on nous l'a donnée, quoique les ratifications aient été faites avec des conditions très onéreuses, que nous l'avons conservée nonobstant les efforts des Espagnols et des Sauvages qui mirent le feu aux cases en l'année 1637 et nous firent perdre la valeur de plus de quatre mille livres de hardes que nous avons apportées de France ; que nous l'avons cultivée par le travail de nos propres mains, que nous avons mangé notre pain à la sueur de notre front, et que nous avons administré tous les Sacrements pour la seule gloire de Dieu, néanmoins on nous y a voulu troubler après la jouissance paisible de 15 ans, mais la justice nous a maintenu, et le pouvoir souverain nous y a affermi et rétabli.

Mouloubégou, la rivière aux herbes.

Ouroüalégou², au premier ouragan qui survint après notre arrivée en l'Ile, cette rivière fit rouler une si grande quantité de roches, qui s'arrêtèrent à l'embouchure, que de là, on la nomma la rivière à Galets, depuis Mr. Hoüel lui a fait porter le nom de la rivière aux Galions. Son fort est bâti tout auprès.

Manioukani, elle fut nommée la rivière de Mr. Vollery, et depuis de Mr. Aubert qui succéda au Gouvernement de Mr. de l'Olive et qui s'établit auprès.

Manioumánti, c'est la rivière salée qui se perd dans le Galet, et n'a point d'embouchure.

Allicaoüa, c'est celle de la

Grande Anse.

Pónalli, c'est celle des trois rivières.

ouïaignógoati, ou **chécheti**, c'est celle du petit carbet°.

Coucharágoüati, c'est celle du trou au chien.

Oulítí² tonali, c'est la suivante.

Montóchibou, c'est celle du trou au chat.

topan, le ruisseau qui suit.

Coulourábou, celui de la Houssaye.

Callónnê, la rivière à d'Orange ; c'est le nom de celui qui a pris la première place au quartier de la Cabesterre, après avoir suivi Mr. de l'Olive, Lieutenant de Mr. de Nambuc, pendant la déroute de S. Christophle à saint Martin, à Mont-serat, à S. Christophle, et enfin à la Gardeloupe ; s'il a quelque chose à présent ce n'est pas sans peine.

Oüalábouchi, c'est celle du grand Carbet° où étaient les Sauvages.

Aóya, c'est sur le bord de celle-ci que nous sommes établis au quartier de la Cabesterre ; Mr. Hoüel, Gouverneur, nous permit d'acquérir la contiguë qui ne vaut pas grand-chose, mais afin de n'avoir point de démêlé avec des voisins.

Ahóracóüa, c'est la grande rivière. Mr. Vollery, Secrétaire de la compagnie, nous fit cession de la place qu'il y avait acquis, mais Mr. de Saboulis, Major des Iles, qui était venu pour y commander la désira, et Mr. Vollery nous ayant prié de lui céder pour la sienne d'Aóya, nous lui laissâmes et nous y fîmes notre établissement qui

subsiste encore aujourd'hui par la grâce de Dieu.

Couánali, oualloüala, Camouécourabou, sont les petites qui suivent.

Ayalabou, raognabali, sont les deux du fort Ste Marie, qu'on appelait avant la venue de Mr. Hotiel, la case du borgne, parce que le Sauvage qui l'habitait était borgne.

Oüaláchiri, c'est celle du Flamand, qui l'habita le premier.

Abouécouto, c'est une communication de la mer d'un cul-de-sac à l'autre, par laquelle passent les barques et les chaloupes, on l'appelle la Rivière salée, parce que son lit n'est pas plus grand que celui d'une Rivière. Celle du Baron où j'étais à la Dominique de la cabesterre s'appelle **Itachi.** Celle d'Henry Comte à la grande anse de la basse-terre s'appelle **ouyouhao,** ses marinières l'ayant enterré sur sa place ont transféré leur demeure auprès d'une autre qu'on nomme **coulhao,** où j'ai demeuré près de trois ans ; c'est là-même où m'a suivi le R. P. de Beaumont et Mr. de Château du Bois. L'embouchure de la rivière s'appelle **tiouma,** et celle qui se perd sous terre ou dans le Galet s'appelle **magnoumánti,** c'est-à-dire sans bouche ou embouchure, le haut de la Rivière se dit **lichiroconné tóna.**

tóna ícali, ou lariche, c'est une cache de poisson, un réservoir.

toüaléba, nitoüalémaint, souviens-toi, se ressouvenir.

Nianouánti, atoüalémali, tu es un ingrat, un mal instruit.

toüaleáli, il se ressouvient, il est privé*.

itoüalemali, souvenir.

itoüalemátobou loróman, mémorial.

itoüallèmêpa catou baníchi, tu es un ingrat.

toüálepac níem loària, je ne lui dis rien.

toüálichá², marron, fuyard.

toúarou calóon², le canon a tiré.

Katouratítina racabouchou², je tire bien une arme.

toutárati toúli titourágani, le santal pète, pétille, pétillement.

toúba bonam, cela se peut bien faire.

toübachétina, je m'en veux défaire.

toubábaranikéirou, fruit qui est encore vert.

toúbara, pour, devant.

toubayouála, étoile nommée Vénus, Lucifer.

toúboüa, nikémeri, c'est du bois à faire du feu.

toúbou náim, nátouroyénli tiráheu cáyou², que je hume, je hume un oeuf.

toubouchéti nóne itouboupati, je l'aime, je me souviens de lui, non.

touboulichí nonum, poussière.

toubouloüéro, petite couleuvre.

Toubouloüim toubouloüim cayeú, c'est quand le monde aborde de toutes parts.

Toubouroüa huéhue, la moelle, le lait du bois.

Toúca okòati, il est camus.

Toucábae, natoucaroyé, hume-le, je hume.

Toucapairoüa caga líka, c'est un gourmand.

toucouálipicáca, le coq d'Inde pouffe en faisant sa roue.

toucouloue, ortolans, sont [des] oiseaux qui ont quelque ressemblance avec la tourterelle, quoiqu'ils ne soient pas si gros de moitié, je ne les ai pas vus brancher quoique je les ai vus par troupe.

toucourábouca, avant-hier.

toucouúra ayoubáco nouballi, lorsque je me promenais.

toucouúra tóka ? est-ce celle-là ?

toucouretoucouréli, ou

toucouréouálic liem, il ne fait que serpenter.

toucouére liche, les vers fourmillent.

tougoucou, Flamand. C'est un oiseau qui a trois pieds de hauteur, dont les jambes sont rouges, hautes et menues, les pieds demi-marins, et le col fort long, sa couleur est blanche, incarnate et noire sous les ailes ; je n'en ai point vu qu'aux salines.

tougnoucouáli nibítarrou, ma ligne est toute retirée, décordelée.

tougnouti ichiri, camus.

tougnoukети, rárour-rárouti, homme qui tremble de peur.

tougnouba ichoulou, pêche des écrevisses.

tougnouúti, tougnoucouiati, il retire, plie là jambe.

tougnoucouiátina, tacakétaátina, je suis accroupi.

Natougnourouba ouátaboúii, je vais plonger, prendre des Lambis*.

Tougnoubae, natougnoukéta

noubatibou, arrose-le, je t'arroserai, je te mouillerai.

Natougnourágoni, ce que j'ai arrosé, c'est aussi un double fil qu'on tire dans un panier comme le ligneul du Cordonnier.

toulála², l'herbe qui guérit les coups de flèches empoisonnées.

toulábae nátoularoyénli, embroche-le, je le fais.

Natouálarone, ce que j'ai embroché, percé.

natouáragle, broche.

toulácoüa ionna nouáli noubára, je le vais faufler.

toula okáli, Natouánaimhali timámméli, le jour perce, le point du jour commence à paraître.

Latoula okátoni, le point du jour.

toulácoüabáe, perce-le.

Natouáacayem, je perce.

Litoula, le coin de la case en dedans, **leléáli**, c'est celui en dehors.

Ha inougouta toulán, voilà une ouverture.

toulaátibou lírocon ? pénètres-tu bien ? conçois-tu bien ?

Mántoularónti láo, il ne comprend pas.

Katoulatou, il est enflé.

Katoulacátitou, elle s'ouvre, se perce bien.

Natoula toulakêtiénli, je débände, relâche une corde.

toúle touléchiti, froncé.

touléelic liem héhue, le serpent ne fait que de ramper, serpenter.

toulémeri, le tour. Voyez :

natouleméali.

touléni, serpetté.

Natouléanum noubároüa, ils les ont détournés, débauchés.

toúli, santal, flambeau. Voyez la page 130.

toullouába, natoullouároyem, natoullouacayem, natoullouácaba, fouille, je bêche, je fouille la terre, je ferai des fosses à manioc^o.

tatoulloucani bouírocou²,

fouillure de cochon.

Atoúlagle, *houe.*

tatoúlouconné canáoa², *l'erre*
du Canot°, le sillonnement du
Navire.*

toúloua nouárou, atáracá nóarou,
j'ai fait des fosses, fouillé la terre.

touloüiarou imañali,

natoúmainharou, *mon jardin est gâté
d'herbiers.*

touloüli, *herbiers.*

toúlon toúlonbáe, natoullónroyem,
frappe à la porte, je le fais.

toulobáyem, *renverse-les.*

Natoúllouroyénli cibíba

toüágon boutálli, *je verse,
j'épanche la farine sur la platine.*

touloúarou huéyourocou, *il est
étendu au Soleil.*

touloúgouta lóarou, *il l'a fait
répandre.*

Katoullourátitou, *elle l'étend
bien.*

touloúti, *il est épais.*

**Bóá tahámouca márou tírocon
títoulou ítaheu tiránnacoüa
itáboüiri**, *il faut envelopper la
Cassave° dans des enveloppes de
feuilles assez épaisses au milieu du
Carbé°, qui est la salle, la halle,
l'ouvroir, le réservoir, le
réfectoire, le dortoir, et la case
commune des Sauvages ; il est à
peu près comme un berceau en
ovale sur sa hauteur, et longeur
qui a 60 pieds sur vingt de largeur,
bâti d'une manière rustique, mais
aussi délicatement et à profit que
l'on se le puisse imaginer ; on y
entre par quatre trous
diamétralement opposés sur le
centre de l'ovale qui n'ont que
quatre pieds de hauteur sans autres*

*portes, ni fenêtres, sans chevilles,
ni clous, sans étages, ni chambres
et sans autres séparations ni
embarras qui empêchent de s'y
promener douze personnes de
front ; seulement à la hauteur de
sept pieds il y a des travers sur dix
de longueur pour y suspendre cent
ou 120 lits* de coton où ils
reposent paisiblement avec une
intelligence très parfaite, sans
querelle et sans bruit, les femmes
n'y entrant que rarement et encore
pour les y servir.*

toúrae, nitouráini, *pot, marmite, ma
marmite.*

tourálli, *enfer.*

toúralicánum, *infernal.*

toùre-tourecouáli lácou, *il est louche.*

Mábourracatónti touríbouri

iouli, *il ne rejette pas, ni
n'émonde pas le pétun°.*

touríbouri-áli iouli, *le pétun° est gâté
de rejets.*

tourómba², *une trompe.*

toúrou-touroáli lichíbou, *il a le
visage flétri.*

toúrou, touROUTI, *viande ferme.*

tíkénti tatoúrou-touroùtouni íllehue,
une fleur qui flétrit bientôt.

toutàali, touraracoüáhali, *il est
fendu.*

toùta-toùtati, *quelque chose qui
s'effile, s'éclate.*

toútemijn, *après-demain.*

toutigétium aloüágé², *ils prennent,
enlèvent des ennemis.*

toutimétium, toutiméco nhányem,
ils ont de la pitance, de la provision.

toutou-ba² lone, *appelle, crie ce chien.*

TV

T *Vérou, Oiseau des Saintes.*

VE

V *Eréhuere, mouches communes, elles n'étaient pas bien fréquentes au commencement, parce que la cuisine n'était pas encore bien échauffée. Quoique le V [U] soit fort fréquent dans les mots Sauvages, pourtant il y en a peu qui commencent par cette voyelle.*

X

Je n'en ai point trouvé dans le Langage des Caraïbes°.

YA

Y *Aya, Pians°. C'est une maladie naturelle que l'on tient communément aux Iles, comme la grosse vérole en France, et dont les Sauvages se guérissent sans peine et sans danger, non seulement à cause de la température de l'air qui est fort égale, mais aussi à cause des puissants remèdes qui naissent sous la zone torride et qui n'ont rien perdu de leurs facultés récentes comme ceux qu'on apporte ici de ces Iles par un trajet de 18 cent lieues. Ils ont le jus de l'écorce de **Chipiou** dont ils se frottent au dehors, se noircissent du jus de **Génipa°**, et des feuilles de roseaux*

*brûlées ; ils prennent le jus de quelques lianes comme de l'écorce du **mibi** avec de la râpüre de cul de **Lambis*** ; quand les grosses pustules crèvent ils appliquent des plumasseaux* de coton cru qui resserrent les lèvres des ulcères, et en empêchent la difformité. Mais autant que cette grosse vérole est peu dangereuse chez eux quoique fort commune, et que tous les remèdes ci-dessus opèrent sans étuves ni vif-argent, d'autant plus la petite vérole qui est très rare parmi eux leur est-elle périlleuse et comme une sorte de peste parmi nous.*

Yayati houëe, vérolé.

Yalaracoüába, oüayalarácouba téboüe táboucheem canáoá²,

*engagez, je vais engager une bûche sous le Canot°, pour le faire glisser. Voyez : **Ayaláracouä.***

Ayáoüarannê tákia tóboüa

boróman, ne mets pas tant de bois au feu. Voyez : **Ayaoüarárou.**

Yáraba, yarámêba, nayarácayem, nayarácaba, aiguisse, fourbis, écure, je le fais, je le ferai.

Nayarácani, nayarátóni, ce que j'ai aiguisé.

Kayaracati, mayáracannê lumêti, il aiguisse bien, non.

Mánchouchónti bayáraca oni, il n'a pas tout aiguisé.

Yarayára niem nichikeric, je gratte mon dos.

Nayarátíem nougóuttirocou

lône, je lui fais la révérence.

Yatoüala, pie de mer.

YE

Y *Enkienkiéni² malíhi, les*

*Maringouins° cornent, bourdonnent
autour des oreilles.*

Yeuhéli, le mâle de l'écrevisse.

Couloüanum, écrevisses qui ont
de grandes pattes jaunes.

Ichoûlou, sont les communes.

YO

Catallou iyou, la Tortue femelle.

You-you, un clou, apostume*.

Yoúyoubétina, j'ai un clou.

Yohúou, passure de farine de manioc°.

*S'il y a d'autres mots appartenant à
cette lettre, ils sont confondus avec la*

lettre **I**.

Z

*Je n'en ai point trouvé ni au
commencement ni au milieu des mots
Caraïbes°, sinon dans **tizipoüe**, encore
ne suis-je pas assuré si on dit **tizipoüe**
ou **tibipoüe**, outre que je crois que ce
mot est plutôt des Caraïbes° de terre
ferme, que des Insulaires.*

Ceci soit dit à la gloire de Dieu, et pour le Salut des Insulaires Caraïbes°.



GLOSSAIRE FRANCAIS

Marina Besada Paisa et Duna Troiani

agare : regarde (Hug., Stef.).

amiral : voir **capitaine**.

apostume : abcès (Dup.).

aubelle : aubier (F-C : 33).

aval-le-vent : sous le vent (Jal).

bécune : désigne le barracuda, *Sphyraena barracuda*. (LN).

billon d'un grand coq : testicule : "*C'est un grand bien que les Diables soient chastrez, pource que tels qui sont doctes s'amuseront à chercher des caillettes qui leur soient propres, pour les mettre où il y en a faute,...; et ainsi laisseroient en paix le monde, estant en queste de billons*", Beroalde de Verville... (Hug.).

blé de Turquie, d'Inde, sarrasin : maïs (Dup.) ; voir **márichi**. Le mot **blé** s'est employé autrefois d'une façon très générale, et a désigné diverses plantes servant à l'alimentation. *Blé* n'était synonyme de froment que dans certaines régions (Hug.).

bois de patates ou de manioc : "*tige [...] de la plante*" (DT : 119).

boise : souche, pièce de bois, plancher... (Hug.).

boursier crabe : "*Ils s'accouplent tous au sortir de la mer (d'où ils sortent faibles...), et après s'être remis dans leur embonpoint, ils font des trous dans la terre, qu'ils bouchent si bien de la même terre et des feuilles, qu'il n'y peut entrer aucun air. Là, ils se dépouillent de leurs anciennes écailles, et ensemble de la carcasse de leurs os, (qui sont toutefois inséparables des écailles) sans en faire aucune rupture, et la laissent si entière qu'à peine peut-on connaître par où ils sont sortis [...]. Le Crabe demeure donc près de son écaille sans aucun mouvement, [...]. Pendant qu'ils sont dans cet état, ils n'ont point d'amertume dans l'estomac, le Taumaly en est jaune comme de l'or. Ils sont gras, pleins et en très bon*

point, et c'est bien le plus excellent et le plus délicieux manger qu'un Crabe boursièr (c'est ainsi qu'on les appelle, lorsqu'ils sont dans cet état)" (DT : 334-335).

bouteilles : s'employait autrefois dans le sens de bulles d'air (Dup.).

brasin : pluie très fine, bruine (LN).

brelingue : sans doute un coquillage - cf. : *brelingues de mer* (F-C : 54) - ayant peut-être forme de monnaie "*Le florin vaut xxv solz, et la livre impériale vaut la brelingue françoise, asçavoir viii solz*" J. de la Taille... (Hug.).

brouiller les voiles : carguer et trousser les voiles (LN, D'Al-D).

bube : petite élevation, pustule qui vient sur la peau (Dup.).

cacone : "*Caconnes, c'est-à-dire bijoux : comme leurs Arcs, Flèches, Boutous, Haches, Serpes, et Couteaux*" (DT : 395) ; *cacone* : nom donné par les nègres aux graines de légumineuses propres à faire des colliers, notamment à celles des adénanthères, du *Dolichos urens*, des *Abrus* (LN).

capitaine : "*Les Sauvages ont trois sortes de Capitaines qui leur commandent. Les premiers sont ceux qui sont les maîtres des quelques Canots ou Pirogues ; les autres sont ceux qui ont des habitations en propre ; les troisièmes ceux qui sont élus tels par suffrages, ou bien parce qu'ils ont fait paraître un grand courage dans leurs guerres, ou bien pour avoir tué plusieurs ennemis. Ils ne font jamais élection de jeunes gens[...].de crainte que le peu d'expérience qu'ils ont, et la témérité qui les transporte, ne leur soient préjudiciables; mais ils font choix de personnes âgées [...]. Quand ces vieillards connaissent qu'ils ne sont plus capables de supporter le fardeau de leurs charges [...] ils se déportent. Et c'est à ceux-là que le sieur de Rochefort donne assez mal à propos les noms de Généraux et d'Amiraux*" (DT : 399-400). Capitaine est aussi le nom de diverses sortes de poissons (F-C : 61).

Cayes : terme de géographie, îlot rocheux, île basse, banc formé de vase, de corail et de madrépores. On les trouve surtout autour des Grandes-Antilles, des îles Bahamas ou Loucayes, près des côtes de Floride, du Yucatan, du Honduras (LN).

chaleurs de foie : voir *ébullitions du sang*.

chapeler la viande : anc., frapper rudement, sabrer, tailler en pièces [...]. Fam., faire des coupures, des blessures nombreuses, mettre en morceaux, hacher. Vous ne découpez pas cette volaille, vous la chapelez (LN).

chappoter : voir chapelier (LN).

chasser : chasser à force, ou simplement, chasser, faire entrer de force. Les tonneliers chassent à force les cerceaux. (LN).

chènevotte : brin, morceau de la partie ligneuse du chanvre ou du lin dépouillé de son écorce (LN).

choux caraïbe : nom donné à diverses *aracées*.

controuver : inventer à plaisir, imaginer pour tromper. Inventer des faussetés (Lar. XIX).

côte de fer : celle formée par des rochers escarpés et perpendiculaires (Littré).

couleuvre à presser le manioc : voir **mátabi**. "*presse à manioc des Sauvages, c'est une chausse tissée d'oualloman qui étant pendue par le haut pleine de farine de manioc forme comme une figure de couleuvre (dont elle porte le nom), on passe dans son bout d'en bas un gros bâton qu'on fiche et arrête sous quelque pièce de bois, et l'autre bout d'en haut étant chargé de quelques roches, allonge et presse tellement cette chausse par sa pesanteur qu'il en fait sortir aisément toute l'eau qui est dedans la farine...*" (C-F).

courbe : terme de charpenterie. Toute pièce de bois cintrée. Se dit surtout des pièces de ce genre employées dans la construction des navires (Dup.).

crément : c'est dans les langues tant anciennes que modernes, l'accroissement d'une ou plusieurs syllabes qui surviennent à un mot, soit dans la formation de ces temps, soit dans la formation de ces cas. Le crément tombe toujours sur les syllabes qui précèdent immédiatement la désinence (D'Al-D, LN).

dépiter contre son ventre, se : se priver de manger par mauvaise humeur, comme font quelques fois les enfants (Dup.).

ébullitions de sang : éruptions cutanées (Dup.).

écale : carapace de tortue, de crabe, de tatou, coque d'un fruit...(C-F).

écaler : enlever l'écale.

échars : avare, chiche (Lar. XX).

échauffure : légère tuméfaction de l'épiderme produite par la chaleur vive (Lar. XX).

égruger : voir grager.

éjambe : voir **couchába íouli**, "*c'est séparer la feuille de sa tige, et la grosse côte de sa feuille pour le tordre*" (C-F).

élémie, gomme d' : mot espagnol d'origine arabe (Lar XX); en fait il s'agit ici de la gomme du gommier blanc, qu'on appelle quelquefois élémie d'Amérique, élémie bâtard ou occidental (D'Al-D, Littré); gomme blanche; voir **couloúcae**.

enivrer la rivière : empoisonner la rivière avec des plantes toxiques qui permettent de pêcher le poisson. Voir **conámi**.

enlevure : terme de médecine, vésicule qui apparaît sur la peau (Lar. XX).

éplucher s', une poule : se débarrasser les plumes des ordures, de la vermine qui s'y trouvent (Lar. XX).

erre : trace (Hug.).

falle : jabot (LN).

fétu-en-queue : nom vulgaire du Phaéton (Dup.); fétu-en-cul ou l'oiseau du tropique; paille-en-cul; paille-en-queue.

fève du Brésil : "*Toutes les fèves de brésil ou haricots, que nos habitants des Iles comprennent sous le nom de pois, y viennent tout le long de l'année en si grande abondance, que c'est une de leur principale nourriture*" (DT : 86).

figuier, figues : "*Les figuiers de ce pays sont semblables aux bananiers, et les figues aux bananes, sinon qu'elles ne sont si rondes, mais un peu plus plates et plus courtes, et n'ont pas du tout si bon goût*" (Bout. : 63).

filères de la case : terme de charpenterie synonyme de panne (Dup.).

fleurs, les filles rendent leurs : terme de médecine, écoulement menstruel (Lar. XIX).

flouette : terme de marine, girouette d'un vaisseau (LN).

fourbe : fourberie (Dup.).

franchit, le vent : terme de marine en parlant du vent, devenir plus favorable (Lar. XX).

gabarer : godiller (LN, Littré).

garcettes : de l'espagnol *garceta*, héron à aigrette; d'où "*bouquet de cheveux*" (Lar. XX).

gibelet : petit foret pour percer les barriques (Lar. XX).

giboyer : chasser, prendre du gibier (Dup.).

gourmer, se : se donner des coups mutuellement (Lar. XX).

grage : râpe qui sert à transformer le manioc en farine (LN).

grager : râper avec la grage. Grager du manioc.

grand gosier : pélican (DT : 271).

grenade : serait-ce le coeur ? *"J'ai cru fort longtemps que les tortues de ces quartiers avaient trois coeurs ; car au-dessus du coeur (qu'elles ont gros comme celui d'un homme) sort un gros tronc d'artères, aux deux côtés duquel sont attachées deux autres façons de coeurs, gros comme des oeufs de poule, et de la même forme et substance que le premier ; mais j'ai depuis changé d'opinion, et crois fermement que ce ne sont que les oreilles du coeur"* (DT : 228).

grève : l'os de la jambe (Lar. XX) ; voir **ourna / Nourna áboulongou**.

grillotis : petit bruit de grelot produit par des menus objets qui s'entrechoquent (Lar. XX).

gringotter unealebasse : la faire fredonner, résonner. *"Tous ces Vins, Oüycou, ou débauches, sont accompagnés de gallardises. Les uns jouent de la flûte, les autres chantent [...] ; il y a une fille qui tient une calebasse pleine de petites pierres, avec laquelle elle fait un peu de bruit, s'accordant au ton des autres. Pendant que ces violons animés fredonnent"* (DT : 387).

grottes : il s'agit de grottes artificielles de rocaïlle. La plupart des résidences princières et des châteaux en possédaient au XVII^e siècle, on en installa même à l'intérieur des appartements. Elles étaient ornées de statues et de jets d'eau ; on y employait les congélations [concrétions], les pétrifications, les marcassites, les cristaux, les améthystes, la nacre, le corail, l'écume de fer et généralement toutes sortes de minéraux fossiles, et des coquillages (D'Al-D, Lar. XX).

guinder les voiles : hisser.

habitant : aux Antilles françaises planteur, celui qui possède et exploite une propriété rurale : *"la canne à sucre fit jadis la fortune des habitants"*. (Lar. XX).

habitation : place d'un Sauvage. (F-C : 199). Aux Antilles françaises, propriété, exploitation rurale : *"les nègres d'une habitation"*. (Lar. XX).

habituer, s'habituer : peupler ; s'établir dans une colonie, dans un pays (LN) ; cf. : "j'irai habiter, ou m'habituer là" (F-C : 199).

hachée, entrecoupée, terre : voir **Tabouí-taboukiénli mōha**, terre penchante entrecoupée de ravines.

hain : hameçon (Lar. XX).

herbe à blé : on donne ce nom, à Saint-Domingue, à une graminée qui nourrit très mal les bestiaux, et dont on couvre les cases des nègres. C'est la *Canammelle vulnérable* de M. Tussac (B.) (N.D.).

Inde : bois d'Inde "Cet arbre est une espèce de Laurier [...] ; il a l'écorce jaunâtre, et si polie, qu'il semble que ce soit le bois dépouillé de son écorce, elle est mince, fort seiche et astringente au goût. Ses feuilles sont presque semblables à celles du laurier, mais un peu plus souples et rondes, elles sentent le clou de girofle, et ont un goût de cannelle, piquant, astringent, et qui laisse dans la bouche une petite amertume qui n'est pas désagréable. Les habitants, et même les Sauvages en usent dans toutes leurs sauces. Ce bois est le plus dur, le plus plein, le plus massif et le plus pesant de tous les bois du pays; d'où vient qu'il coule à fond comme du plomb. L'aubier est de couleur de chair, et le coeur de l'arbre est tout violet, il se polit comme du marbre en le travaillant, et ne pourrit jamais. La décoction de ses feuilles est fort nervale, soulage beaucoup les paralytiques, et fait désenfler les hydropiques" (DT : 157). Serait-ce le *Guaiacum officinale* ? Le gaïac reçoit par ailleurs le nom de **achourou**.

Jean de Vignes : sorte de sobriquet qui signifiait autrefois homme stupide ou malfait (LN) ; un sot, mal bâti. Il fait comme Jean de Vignes, se dit quand on voit quelqu'un s'engager dans un mauvais pas, par allusion dit-on, à la bataille de Poitiers, livré par le roi Jean dans les vignes. Jean des Vignes personnifie le vin (Stef.).

jéton : rejeton (D'Al-D).

lambis : gros coquillage de la famille des strombidés (Lar. XX).

lézard : désigne ici l'iguane ; *Iguana iguana*.

lit de coton, lit de Sauvage : hamac.

locher : secouer, branler, boiter (Hug.).

mâchelière : molaire (Lar. XIX).

mal caduc : épilepsie (Dup.).

malinot, crabe : "Crabes blancs ..., ils sont plus sujets à manger de la Mancenille, et à être malinots, c'est-à-dire, malades" (DT : 335).

manigat, mouche manigat : adroit (Bouton : 104, 117) ; de *manigant*, manoeuvre, ouvrier (Hug.) ? Le mot *mouche* est un emprunt à l'espagnol *mucho* : très.

mansfenix (manphénix, mansphoenix, manfenils, manfenix, manspfenix, mansfoenix) : oiseau de proie ; espèce de milan (F-C : 236, 247).

ménager : qui entend le ménage, l'épargne, l'économie (Dup.). Qui est chargé de l'administration domestique (Lar. XX).

mil, gros mil : maïs ; voir **aoüachi, marichi** (F-C : 247).

moitié de bois : boiseux, fibreux, ligneux (F-C : 280, Dup.).

mouchache : aux Antilles françaises, synonyme d'amidon (Lar. XX) ; voir **Eúkeheu** ; "on l'appelle moussache, comme qui dirait enfant de manioc, car le mot mouchache qui est espagnol signifie enfant" (Labat : 92).

mouche luisante : coléoptère du genre *Pyrophorus*. Les insectes qui le composent sont appelés *Cucuyos* o *Coyouyous* par les indigènes et Mouches lumineuses par les colons. [...] ils offrent à la base de leur corselet deux petites taches lisses et brillantes qui projettent la nuit une lumière vive et d'une teinte bleuâtre, au moyen de laquelle on peut lire dans l'obscurité la plus profonde, en réunissant plusieurs insectes dans le même vase (Dup.).

moustache : terme de mode, cheveux qu'on laisse croître et pendre le long des joues (Lar. XX).

nacelle, galère violette, excrément de mer : Breton donne ici les trois mots comme des synonymes alors qu'en fait, la *nacelle* est une patelle (Lar. XX) et la *galère violette* est la physalie (Lar. XX).

nager : terme de marine, ramer pour faire avancer une embarcation (LN).

oeuvage : bordage ; cf. "ils oeuvent une pirogue, la rehaussent avec des planches" (F-C : 264).

once : désigne le puma, *Felis concolor*.

pantalon : terme de chorégraphie, une des figures du quadrille ordinaire (LN).

patrouiller : patouiller.

picoter en mes discours : fig. et fam., attaquer souvent quelqu'un par des paroles dites avec malignité ; chercher à le fâcher, à l'irriter (Dup.).

pistache : Pistache de terre ou Arachide hypogée. (Dup.) "Nous avons encore une autre plante, [...] : on l'appelle Pistache, à cause de sa forme et de son goût" (DT : 121).

platine : ustensile de ménage, fort répandu au XVII^e siècle dans les offices et les cuisines, consistant en un grand rond de cuivre, un peu convexe, monté sur des pieds de fer, et dont on se servait pour sécher le petit linge empesé (Dup., Lar. XX).

plumache ou **panache de mer** : "Les panaches sont des petits arbrisseaux marins, dont le bois est pliant et souple comme de la baleine, ils sont plats ; et il semble que ce soient de grandes feuilles toutes percées à jour par une infinité de petits trous ; tous ces petits branchages confus sont induits d'un certain limon endurcis, colorés en divers endroits de blanc, jaune et violet, ce qui les fait paraître au fond de la mer comme de beaux panaches" (DT : 193-194). Il s'agit probablement d'un annélide marin.

plumasseaux de coton cru : terme de chirurgie, filaments de charpie de coton disposés parallèlement servant à faire des pansements. Anciennement ils étaient faits de plumes (LN, Lar. XX).

poivre : désigne ici le piment. "Le piment, poivre d'Inde, ou poivre du Brésil, que les Arboristes nomment Capsicum, a été de tout temps la principale Épicerie, tant des Sauvages que des habitants Français" (DT : 94). Cf. **âti**.

porc qui a un évant, qui a un soupirail sur les dos : "On nous apporte quelquefois de l'Île de Tabac, et des autres Îles voisines, (un porc) [...] qui a une chose bien remarquable, c'est un évant, ou un certain trou sur les reins, dans lequel on pourrait aisément fourrer le petit doigt, et qui pénètre jusqu'au creux ; ils respirent par cet endroit, d'où vient qu'ils ont la haleine plus forte, et durent d'avantage à la course, et font plus de peine aux chasseurs" (DT : 295). Il s'agit du pécarî dont les lombes présentent une ouverture glanduleuse très développée qui sécrète une humeur visqueuse et fétide, qui sort en plus grande abondance quand l'animal est en colère [...] L'orifice glanduleux [...] a été pris autrefois pour un canal urinaire [...] ; on a voulu voir aussi un second nombril, d'où le nom scientifique de *Dicotyles* donné à ce genre (Lar. XIX, Dup.).

poussinière : autre nom de la constellation des Pléiades, voir **chiric**.

privé : apprivoisé (Dup.).

progéniteur : aïeul, ancêtre (Lar. XX).

puchot : tourbillon de vent en mer (F-C : 317) ; d'après Littré le terme *puchot* viendrait du normand *pucher* (puiser) car cette trombe puise beaucoup d'eau en mer.

quartier : un quartier de terre, de vigne, de près, etc. Ancienne mesure agraire, valant le quart d'un arpent (Dup., Lar. XX).

quevalent, tortues qui : s'accouplent. "*La tortue Chevale, c'est-à-dire, s'accouple*" (DT : 230) ; "[...] *dans cet acte, le mâle est placé sur le dos de sa femelle, comme l'étalon sur sa cavale ; [...] L'accouplement des tortues est appelé cavalage par les marins*" (D. Sc.).

ralingues : terme de pêche, corde dont on borde un filet pour le fortifier (LN). Terme de marine, cordage que l'on coude autour d'une voile pour la fortifier (Dup, Lar. XX). Ici, on parle d'une tortue qu'on dépèce ; s'agirait-il des tendons, des tripes ?

Raquettes : "*Le figuier d'Inde, et que nous appelons Raquettes dans nos Iles, est une plante admirable qui produit des Rameaux de ses propres rameaux, des feuilles de ses propres feuilles, et des fleurs et des fruits de ces mêmes feuilles. Une seule feuille qui est quelques fois large comme une raquette, épaisse d'une ponce, et toute hérissée de petites aiguilles, plantée dans la terre, en produit deux autres semblables qui en poussent chacune deux ou trois, et s'étendent ainsi au moins dans nos Iles, jusqu'à couvrir plus de dix pieds de terre en carré. À côté de l'extrémité des feuilles croissent de petites fleurs jaunes, qui sont suivis de fruits qui ont quelque rapport avec nos figues; mais elles sont rouges mêlées de vert, et épineuses*" (DT : 131-132). Il s'agit probablement du *Opuntia ficus-indica*.

rassade : espèce de verroterie de traite ; ou perles de diverses couleurs dont les nègres de la côte d'Afrique et les peuples de l'Amérique se parent, et qu'on leur donne en échange de quantités de riches marchandises (D'Al-D, Lar. XX) ; voir **cachourou** et **Bouchékéti**.

rebiot : rabiau, terme de mariné, ce qui reste du vin ou d'eau-de-vie dans le vase qui a servi pour faire la distribution à une escouade (Littré).

rebouche, taillant qui : se fausse, se replie. "*L'épée se reboucha contre sa cuirasse*" (Dup.).

rengreger : augmenter, accroître (le mal, la douleur, la peine) (Dup., LN).

roche : Archit. hydraul., masse de rocaille qui sert de base à une fontaine (Lar. XX) ; cf. *grottes*.

rocher : amas de pierres disposé à imiter un rocher naturel (Dup.).

rogue : oeufs (Lar. XX).

rôle : c'est du tabac en feuille - après en avoir enlevé les côtes - cordé au moulin, et roulé en plusieurs rangs autour d'un bâton. La plupart du tabac de l'Amérique s'y débite en rouleaux de divers poids (D'Al-D, Dup.).

roulain du canot : probablement le roulis.

seing : tache "*Les enfants apportent du ventre de leurs mères plusieurs taches ou macules, dites vulgairement seings*" Paré (LN).

semonce : invitation faite dans les formes pour quelque cérémonie. En général, invitation.

semondre à : inviter, convier quelqu'un à une cérémonie, à quelque acte public ; convoquer (LN).

sifflet de châtreux : il s'agit du sifflet annonçant le passage du châtreux ; cf. sifflet du chaudronnier, le cris du chaudronnier (Fur.). "*Ce sont pauvres gens allans de village en village, comme font les chastreux avec leur fretel (sorte de flûte ou de sifflet)*" Du Fai (Hug.).

soie, bois de : le bois de glu ? Cf. : "**bárirí itica**, c'est cette petite terre, [...] les Sauvages la recueillent et pétrissent la gomme du bois de soie avec, [...] (c'est la vrai glu)".

soldat : bernard l'hermite (LN) ; voir **mákère**. "*Des Soldats ou Cancellés : Ils descendent tous les ans une fois au bord de la mer [...] c'est aussi pour y changer de coquille, car la nature qui les fait naître le derrière tout nu, leur a donné l'instinct d'y pourvoir en naissant, car à peine sont-ils au monde, qu'un chacun d'eux cherche une petite coquille, proportionnée à sa grandeur, fourre son derrière dedans, l'ajuste sur soi, et ainsi revêtus des dépouilles d'autrui, et armés comme des soldats de ces coquilles étrangères, gagnent la montagne [...] nos soldats croissent dans la montagne, et la coquille qui n'a pas été faite expressément pour eux, commence à leur presser et à les serrer si étroitement le derrière, qu'ils sont contraints de descendre au bord de la mer pour changer de maison. [...] Ils s'arrêtent à toutes les coquilles qu'ils rencontrent, les considèrent attentivement, et en ayant rencontré quelqu'une qu'ils croient leur être propre, ils quittent incontinent la vieille, et fourrent si promptement le derrière dedans l'autre, qu'il semble que l'air leur fasse*

mal, ou qu'ils aient honte de les montrer à nu. Aristote qui a dit, que les animaux ne combattaient que pour le manger et l'accouplement, aurait ajouté, s'il avait su ce que font ces petits animaux, et pour le logis, car si deux se rencontrent en même temps dépouillés, pour entrer en une même coquille, ils s'entremordent et se battent, jusqu'à ce qu'enfin le plus faible cède, et quitte la coquille au plus fort, qui en étant revêtu, fait trois ou quatre caracoles sur le rivage ; que s'il trouve que ce ne soit pas son fait, il la quitte et recourt promptement à son ancienne, et en va chercher un autre ailleurs. Ils changent souvent jusqu'à cinq ou six fois avant d'en trouver une propre" (DT : 338-339).

sommache : qui est un peu salé (saumache : D'Al-D).

tabourement : action de tabourer (Lar. XX).

tabourer : tambouriner (Lar. XX).

taillant : le tranchant d'un couteau, d'une épée, d'une hache (Dup.). *Couteau taillant*, arme de main, dont la lame plus ou moins courbe, à un seul tranchant, était faite pour frapper de taille (Lar. XX).

tarelle : anc., tarière (LN).

tartevelle : crécelle (LN).

tenant : anc., tenancier (LN). Personne qui a toute autorité dans une maison, qui y commande en maître (Lar. XIX).

terrir : se dit des tortues marines qui, après avoir fait un trou dans le sable du rivage, y pondent leurs oeufs, puis les recouvrent (Dup.).

tigre : désigne soit le tigre d'Amérique ou jaguar, - **caïcouchi timénoule** - *Panthera onca* ; soit les félidés comme générique - **malácaya** - cf. F-C : 380.

toste : cheville plantée sur le bord d'un canot qui arrête l'aviron ; voir **Tabouáli**.

traite : terme de marine, c'est le commerce qui se faisait entre les vaisseaux et les habitants de quelque côte (D'Al-D).

traiter : négocier pour vendre, acheter, etc. (Dup.).

vaisseau : récipient pour les liquides.

vareur, vareur, vare : sorte d'harpon pour la pêche du lamantin, de la tortue ou de gros poissons ; voir **mírra niábou** : "je vais à la vare, c'est-à-dire à la pêche du Lamantin°, de la Tortue, ou d'autres gros poissons. Le pêcheur

(qu'on appelle vareur) prend un petit Canot°, va au lieu où la pêche se doit faire armé d'une grande perche droite et longue comme une pertuisane, au bout de laquelle est le clou à vare auquel la ligne est attachée..." (C-F).

vigon (*vingon, vignon, vigeon*) : "(est une autre sorte de Canard, qu'on ne voit pas en France) lesquels de nuit quittent les rivières et étangs, et viennent fouir les patates dans les jardins, d'où est venu le mot de Vigeoner, tant usité dans les Indes, pour dire déraciner les patates avec les doigts" (DT : 277).

vigonner : déterrer avec les doigts en parlant des patates (Lar. XIX).

vin, vins : "Nos Sauvages font certaines assemblées, qu'ils appellent Oüycou, et depuis la fréquentation des Français, Vin ; ce sont des réjouissances communes, dans lesquelles hommes, femmes et enfants s'enivrent" (DT : 386).

violon : doit se comprendre comme terme générique pour instrument de musique (C-F, F-C) ; cf. *gringotter*.

Références bibliographiques

- (Besch.) BESCHEREL L. N., *Dictionnaire National*, Paris, 1846.
- (Bout.) BOUTON J., 1640, *Relation de l'establissement des François depuis l'an 1635, en l'isle de la Martinique*, Cramoisy.
- (C-F) BRETON R., *Dictionnaire caraïbe-françois*, Auxerre, 1665.
- (D. Sc.) *DICTIONNAIRE DES SCIENCES NATURELLES*, Tome VIII. Strasbourg-Paris. 1817.
- (D'Al-D) D'ALAMBERT-DIDEROT, *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers* ; nouvelle impression fac-similé de la première édition de 1751-1780.
- (DT) DU TERTRE J. B., *Histoire naturelle des Antilles de l'Amérique*, Paris, 1667.
- (Dup.) DUPINEY DE VOREPIERRE B., *Dictionnaire français illustré et encyclopédie universelle*, Paris, 1860-1864.
- (F-C) BRETON R., *Dictionnaire françois-caraïbe*, Auxerre, 1666.

- (Fur.) FURETIÈRE A., *Dictionnaire universel*, L'Haye-Rotterdam, 1690.
- (Hug.) HUGUET E., *Dictionnaire de la langue française du XVI^e*, Librairie Ancienne Honoré Champion pour T. I : 1928 et T. II : 1932, Didier pour T. III : 1946, T. IV : 1950, T. V : 1961, T. VI : 1965, T. VII : 1967.
- (Jal) JAL A., *Glossaire nautique. Répertoire polyglotte de termes de Marine anciens et modernes*, Paris, 1848.
- (Labat) LABAT J.B., *Nouveau Voyage aux Isles d'Amérique*, Paris, 1931.
- (Lar. XIX) LAROUSSE P., *Dictionnaire universel du XIX^e siècle*, Genève-Paris, 1982 (réimpression de l'édition de Paris 1866-1879).
- (Lar. XX) LAROUSSE DU XX^e SIÈCLE, Paris, 1930-1931.
- (Littré) LITTRÉ E., *Dictionnaire de la langue française*, Paris, 1973.
- (LN) *ENCYCLOPÉDIE UNIVERSELLE DU XX^e SIÈCLE*, Paris, Librairie nationale, 1912.
- (N.D.) *NOUVEAU DICTIONNAIRE D'HISTOIRE NATURELLE APPLIQUÉE AUX ARTS*, Deterville. Paris 1817.
- (Stef.) STEFANO Di G., *Dictionnaire des locutions en Moyen Français*, éd. CERES, Montréal, 1991.



GLOSSAIRE FRANCAIS D'ORIGINE AMERINDIENNE

Odile Renault-Lescure

acajou : mot peut-être d'origine arawak, désigne des essences à bois rouge de la famille des Meliaceae, du genre *Khaya* pour l'Afrique, *Swietenia* et *Cedrela* pour l'Amérique tropicale ; Breton l'emploie pour les deux dernières espèces. ◊ *Fr. com.*

agouti : mot d'origine tupi-guarani (en way. *akusi*), mais aussi en kal. *aku:li*, introduit par les Français du Brésil (Fr. : 45) ; petit mammifère de la famille des rongeurs (*Dasyprocta agouti*). ◊ *Fr. com.*

acomas : mot peut-être d'origine karib (kal. *akuma*) ; arbre (spp.), *Homalium racemosum* Jacq. (Flacourtiaceae) ; *Mastichodendron* (Lam.) Cronquist (Sapotaceae). ◊ *Fr. rég.*

ajoupa : mot d'origine tupi-guarani (en way. *yapa* "natte en vannerie pour couvrir les canots") ; apparaît avec Breton dans l'usage français (Fr. : 46) : abri temporaire recouvert de feuilles. ◊ *Fr. vieil.*

amac : voir hamac

ananas : mot d'origine tupi-guarani (en way. *nānā*), se rencontre aussi dans des langues karib (en kal. *na:na*) ; plante cultivée (sp.), *Ananas comosus* (L.) Merrill, Bromeliaceae. ◊ *Fr. com.*

ara : mot d'origine tupi-guarani (en way. *alala* "ara rouge") ou peut-être karib (en kal. *kalai-kalai*), plus vraisemblablement d'origine onomatopéique ; oiseau (sp.), *Ara macao*. ◊ *Fr. com.*

Arrouague : mot peut-être d'origine karib (en kal. *a:luwa:ko*), Arawak. ◊ *Fr. vieil.*

bacalla : mot d'origine tupi ou karib (en kal. *paka:la*). ◊ *Fr. vieil.*

balisier : mot d'origine tupi-guarani (en way. *palili*) ou karib (en kal. *pali:li*) ; plante herbacée (*Heliconia* spp.). ◊ *Fr. com.*

bamatta : en caraïbe insulaire **bamáta** ; arbre appelé "poirier" par Breton. ◊ *Fr. vieil.*

boucan : mot d'origine tupi-guarani (en way. *mokā'ě*) ; voir **aríbeletoiacaútu** et **aríbelet**. Ce mot a fait fortune en français; on le retrouvera avec de nouveaux sens "le boucan, petite cabane où l'on fait boucaner la viande" (Dionne : 88 *in Fr.*), "un boucan de tortue" qui désigne un four (Labat II : 434-435 *in Fr.*), ou dérivé :

- *boucane* : fumée.

- *boucaner* : fumer de la viande ou du poisson, passer par une sorte de fumigation (Bossu : 17, *in Fr.*),

- *boucanerie, boucanage* : "Etablissement où l'on expose des viandes et des poissons pour les faire fumer" (Dionne : 88, *in Fr.*),

- *boucanier* : dans le sens de flibustier, celui qui prend part à des fêtes ; "festin boucanier". ◊ *Fr. com.*

boutou : mot d'origine karib (en kal. *pu:tu*) ; Breton l'utilise en français comme emprunt, en ajoutant parfois pour plus de compréhension *massue* ; casse-tête. ◊ *Fr. vieil.*

Boyé, boyée : c'est un mot d'origine karib (en kal. *pɣ:yai*) ou tupi (way. *paye*). Il est introduit par Breton dans le français des îles (Fr. : 468), parfois explicité par les mots de "sorcier, médecin, prêtre" pour les hommes, "magicienne" pour les femmes ; chamane. ◊ *Fr. vieil.*

carebet : voir carbet

cachibou ou **chibou** : mot d'origine karib (en kal. *si:po*) mais aussi en way. *sipɣ* ; arbre résineux, résine. *Cachibou* désigne en Martinique, d'après Fournet, diverses espèces de *Asplundia*, (Cyclanthaceae) et d'après Duss, diverses espèces de *Carludovica*, (Cyclanthaceae) et aussi *Maranta cachibou* Jacq, Marantaceae. Le gommier peut désigner diverses espèces de Burseraceae des genres *Bursera*, *Dacryodes*, *Protium*, *Tetragastris*. Le "gommier blanc, dont on tire la gomme blanche, et dont on fait les pirogues" (F-C : 192) correspond à *Dacryodes excelsa* Vahl. ◊ *Fr. rég.*

cachima, cachiman : mot d'origine arawak (synonyme de *anon*, *corosol* ou *momim* in Fr. : 111) ; plusieurs espèces d'anones, fruits sauvages et cultivés. ◇ *Fr. rég.*

caicouchi : mot d'origine karib (en kal. *kaiku:si*) ; jaguar (*Panthera onca*). ◇ *Fr. vieil.* (remplacé par un terme d'origine tupi - way. *yawa* - devenu *jaguar*).

caïman : *Crocodilus americanus* ; l'origine du mot reste douteuse. Attribuée parfois au caraïbe des Iles parce que le mot a été relevé par Breton sous les formes **acáyouman**, **acayoúman**, elle serait plutôt à rechercher dans une origine africaine ; elle aurait été répandue par les Portugais et les Espagnols relayés par les esclaves noirs dans le nouveau monde (Fr. : 152-153). Pour étayer cette dernière hypothèse, l'auteur donne plusieurs raisons :

- l'introduction du mot est très tardive dans la littérature espagnole de la Conquête,

- le mot **acáyouman** du caraïbe des îles est sans doute un mot d'emprunt transmis par les Français ou flibustiers,

- le caïman était complètement inconnu dans les Iles : le mot se référerait plutôt à **macáiouman**, *crabe de mer*, dont on peut constater le rôle important dans l'économie domestique des Caraïbes.

◇ *Fr. com.*

caloucouli : mot d'origine karib (en kal. *kalu:kuli*) ; pièce de métal, or ou cuivre, bijou dans ce métal, souvent décrit sous une forme de demi-lune, pendentif de nez, pectoral puis pièce de monnaie. ◇ *Fr. vieil.*

canari : mot karib (en kal. *kana:li*), apparaît très tôt dans les emprunts amérindiens faits par les langues européennes ; cité d'abord comme un mot galibi, par Biet par exemple "canary", il est utilisé comme mot du français des îles par Breton ; récipient en terre. Du français d'Amérique où son emploi contemporain est limité, ce mot s'est répandu dans le français d'Afrique. ◇ *Fr. rég.*

canot : mot d'origine karib (en kal. *kana:wa*), apparaît dès 1493 sous la forme *canoá* en espagnol (Fr. : 127) ; pirogue ; utilisé aussi dans le français d'Amérique pour désigner un récipient. ◇ *Fr. com.*

caouane : mot d'origine karib (en kal. *kawa:na* ; grande tortue de mer, tortue luth, *Dermochelys coriacea*). Dans le français des îles, désigne les tortues à écaille, *Lepidochelys kempii*, *L. olivacea* et *Caretta caretta* (Cheloniidae). ◊ *Fr. com.*

caraĩbe : désigne chez Breton les Amérindiens insulaires et qualifie leur langue ; voir l'histoire du mot dans le chapitre introductif *Le caraĩbe insulaire : un imbroglio linguistique*. ◊ *Fr. com.*

carbet : mot d'origine tupi-guarani (en way. *okape*), introduit par les Français de Guyane et des Antilles avec différents sens : maison commune, maison du Conseil, maison des hommes, place du conseil, maison du chamane, place du conseil, et même village. Conservé avec son sens premier. ◊ *Fr. com.*

caret : Friederici propose l'hypothèse selon laquelle ce mot ferait partie de ceux que l'Ancien et le Nouveau Monde avaient déjà en commun avant 1492 ; tortue marine à carapace en écaille, *Chelonia imbricata* (Cheloniidae), désigne aussi chez Breton une spatule. Traduction de **Cárarou**, mot que l'on retrouve en kal. sous la forme *kata:lu*, nom générique des tortues de mer. ◊ *Fr. com.*

carrata : mot d'origine continentale, tupi (way. *kulawa*) ou karib (kal. *kula:wa*), apporté par les Français dans l'usage linguistique des îles (Fr. : 135) ; plante cultivée (spp.), *Bromelia pinguin* L. et *plumieri* (E. Morr.) L.B. Smith, de la famille des Bromeliaceae et *Furcraea tuberosa* Ait.f., de la famille des Agavaceae. ◊ *Fr. rég.*

cassave : mot d'origine arawak, des îles de Haïti et Cuba (*kazabí* Fr. : 155) ; galette de manioc. ◊ *Fr. com.*

catoli : en caraĩbe insulaire **catáoli** ; désigne une hotte de portage ouverte. ◊ *Fr. rég.*

Cayenne : toponyme, nom de ville, du nom karib d'une rivière des Guyanes *kala:ni*. ◊ *Fr. com.*

chibou : voir *cachibou*.

chique : mot d'origine karib (en kal. *si:ko*), attesté dans l'usage français dès 1640, chez Bouton ; espèce de puce (*Tunga penetrans*), voir **chicke**. ◊ *Fr. com.*

comati : mot d'origine karib (en kal. *kume:tɪ*) ou tupi-guarani (en way. *kumatɪ*) ; arbre à écorce colorante (*Eugenia anastomosans* DC. Myrtaceae). ◊ *Fr. vieil.*

coui : mot d'origine tupi-guarani (way. *kwi*), introduit, sous cette forme, depuis le Brésil par les Français ; calebasse et demi-calebasse tirée de la coque séchée du fruit du calebassier, utilisée comme récipient (*Crescentia cujete*, L. Bignoniaceae). ◊ *Fr. rég.*

coulirou : en caraïbe insulaire **couïlrou** ; poisson sp., *Selar crumenophthalmus* Bloch (Carangidae). ◊ *Fr. rég.*

courbaril : en caraïbe insulaire **caóurobali** ; arbre (sp.), *Hymenaea courbaril* L., Caesalpiniaceae. ◊ *Fr. com.*

gaïac : mot d'origine arawak (en taïno *guayacan* Fr. : 284) ; c'est chez Breton qu'apparaît pour la première fois le mot dans son usage français ; plante médicinale (*Guaiacum officinale*, L. Zygophyllaceae). ◊ *Fr. com.*

Galibi : désigne chez Breton les Caraïbes de terre ferme, voir **Galibi** et le chapitre introductif *Le caraïbe insulaire : un imbroglio linguistique*. ◊ *Fr. com.*

génipa : mot tupi-guarani (way. *yanpa*), fréquemment attesté dans les textes des voyageurs au Brésil –Thévet, Léry...– cité comme un mot français par Yves d'Evreux, dès 1614, et introduit par les Français dans les Iles des Antilles ; plante tinctoriale (*Genipa americana* L. Rubiaceae). ◊ *Fr. com.*

giraumont : mot d'origine tupi (en lingua geral *jurumú* Fr. : 260), introduit avec le français colonial dans les îles et présenté par Breton comme un mot du français (Fr. : 260) ; courge d'Amérique (*Cucurbita moschata* (Lam.) Poir. Cucurbitaceae). ◊ *Fr. com.*

goyave, goyavier : d'origine arawak, karib (en kal. *kuya:pa*) ou tupi (way. *kuya*), où il désigne l'arbre et le fruit, *Psidium guajava* L., Myrtaceae ; a été répandu par les Espagnols en Amérique ibérique, puis partout dans la zone intertropicale. ◊ *Fr. com.*

hamac : mot d'origine arawak, en taïno *amacca* (Fr. : 290) (voir **acat**). ◊ *Fr. com.*

huibichet : de **ibichet** : bluteau, crible, tamis à farine de manioc. ◊ *Fr. vieil.*

lamantin : mot d'origine arawak ou karib dont l'origine a été longtemps discutée. Fr. suppose que les deux étymologies populaires, l'une faisant dériver le mot du latin *manus*, l'autre du français *lamenter*, recouvrent en réalité une même origine américaine *manati*. En kal. *mana:ti* désigne les mamelles, il est devenu *la manati*, puis *lamantin* en français ; mammifère marin (*Trichechus manatus*). ◊ Fr. com.

latanier : en caraïbe insulaire **aláttani** ; un palmier des Antilles, du Venezuela et d'Amérique centrale servant à la fabrication des balais ou différentes espèces de *Thrinax* qui donnent des fibres et des feuilles de couverture. Peut-être aussi différentes espèces du genre *Coccothrinax*. ◊ Fr. com.

mabi : mot d'origine karib (en kal. *na:pi*) ; patate douce, bière de patate (*Ipomoea batatas* Lam. Convolvulaceae). ◊ Fr. rég.

mahot : originaire de l'arawak de Haïti et Cuba ; désigne diverses plantes, notamment des arbres à écorce à longues fibres permettant la confection de-liens, appartenant à divers genres de diverses familles, entre autres :

- *Cordia*, Boraginaceae ;
- *Pavonia*, Malvaceae et *Triumfetta*, Tiliaceae ;
- *Hibiscus*, Malvaceae ;
- *Sterculia*, Sterculiaceae.

◊ Fr. vieil.

manne : mot d'origine karib (en kal. *ma:ni*), plante résineuse, résine (*Symphonia globulifera* L.f.). ◊ Fr. vieil.

manioc : mot d'origine tupi-guarani (en way. *mani'o*) ; manioc amer (*Manihot esculenta* Crantz, Euphorbiaceae). ◊ Fr. com.

mapoya : esprit malin, diable. ◊ Fr. vieil.

maringouin : mot d'origine tupi-guarani (*méru'i*, *maruim*, *mariguí*... Fr. : 395) ; petit moustique (*Trichoprosopora compressum*). ◊ Fr. com.

matoutou : mot d'origine karib (en kal. *matu:tu*) ; petite table basse pour manger et qui sert en même temps de plat. ◊ Fr. rég.

- migant** : mot d'origine tupi (*mingau, mingáu, mingáo...* Fr. : 415) ; sorte de bouillie ou purée. ◊ *Fr. vieil.*
- mombin** : mot d'origine karib (en kal. *mo:pe* ou *mo'pe*) ; arbre sauvage et cultivé (*Spondias mombin* L. et *Spondias purpurea* L., Anacardiaceae). ◊ *Fr. rég.*
- oualloman** : mot d'origine karib (en kal. *walu:man*) ; roseau à vannerie (*Ichnosiphon arouma* (Aubl.) Körn. (Marantaceae). ◊ *Fr. rég.*
- ouicou** : en kal. *wo:ku* "boisson" ; boisson fermentée, bière de manioc, par extension : fête de boisson. Aujourd'hui est remplacé en français de Guyane par *cachiri*, d'un mot arawak désignant la patate douce, ferment utilisé dans l'élaboration de la bière de manioc. ◊ *Fr. vieil.*
- palétuvier** : d'origine tupi, désigne des arbres de mangrove, *Rhizophora mangle*, Rhizophoraceae, et *Avicennia* spp., Verbenaceae. ◊ *Fr. com.*
- papaye** : mot d'origine arawak, peut-être taïno ; fruit du papayer ou "arbre à melon" (*Carica papaya* L., Caricaceae). ◊ *Fr. com.*
- patate** : mot d'origine arawak, peut-être taïno ; patate douce *Ipomoea batatas* Lam. (Convolvulaceae). ◊ *Fr. com.*
- pétun** (*pétuner, pétuneur*) : mot d'origine tupi-guarani utilisé pour désigner le tabac (*Nicotiana tabacum* L., Solanaceae) jusque vers 1658, époque à laquelle on commence à relever l'usage du mot tabac en parallèle. C'est dans le dictionnaire de Breton qu'apparaît pour la première fois l'utilisation du mot tabac, puis chez Du Tertre et Labat on ne parle plus que de tabac. ◊ *Fr. vieil.*
- pian** : mot généralement indiqué comme étant d'origine tupi-guarani ou karib ; maladie cutanée. ◊ *Fr. com.*
- piperie** : peut-être un mot d'origine tupi ; radeau. ◊ *Fr. vieil.*
- pirogue** : d'après Fr. vient d'un mot caraïbe ; même si Breton n'en fait pas mention dans ses formes natives, c'est dans son dictionnaire qu'apparaissent les premières formes de ce mot qui semble avoir désigné le canot rehaussé de bordages. ◊ *Fr. com.*
- ravet** : mot d'origine tupi-guarani (en way. *alawe*) ; cafard (*Periplaneta americana*) ◊ *Fr. rég.*

rocou : mot d'origine tupi-guarani (en way. *uluku*) ; plante tinctoriale rouge, appelée aussi roucou (*Bixa orellana* L., Bixaceae). ◊ *Fr. com.*

sapajou : mot d'origine tupi-guarani ; singe capucin, introduit par les Français en Guyane et dans les Antilles françaises (*Cebus apella*). ◊ *Fr. com.*

Surinnames : toponyme, nom de rivière, du nom karib d'une rivière des Guyanes *sulinaman*. ◊ *Fr. com.* (*Surinam* désigne aujourd'hui l'ancienne Guyane hollandaise).

tabac : originaire de l'arawak de Haïti et Cuba, avant de supplanter l'usage du mot pétun, il apparaît dans le sens de "cigarette" ou "cigare" (Fr. : 577), cf. **pétun**. ◊ *Fr. com.*

tamarin : mot d'origine vraisemblablement tupi ; petit singe américain, *Saginus midas*. ◊ *Fr. com.*

tatou : mot d'origine tupi-guarani (way. *tatu*) ; tatou, nom générique (*Dasypodae*). ◊ *Fr. com.*

tomali : pot, bouillie (voir **tóma**, **tomáli**). ◊ *Fr. vieil.*

Abréviations

◊ *fr. com.* (français commun) indique que le mot, parfois attesté pour la première fois en français chez Breton, est resté dans la langue et figure dans un dictionnaire de langue française contemporaine, même s'il ne s'emploie plus, comme *pétun*.

◊ *fr. rég.* (français régional) désigne les mots qui sont restés dans les usages régionaux, aux Antilles ou en Guyane, comme *canari*.

◊ *fr. vieil.* (français vieilli) désigne les mots qui, mentionnés par Breton, sont, depuis, sortis de l'usage, soit qu'ils aient complètement disparu comme *caloucouli*, soit qu'ils aient été remplacés par un autre mot, comme *caicouchi* auquel a été substitué *jaguar* dans le français contemporain.

(F-C) : BRETON R.

(C-T) : CERVINKA-TAULIER B.

- (Fr.) : FRIEDERICI G.
(way.) : GRENAND F.
(kal.) : RENAULT-LESCURE O.
(T & B) : TOURNEUX H. et BARBOTIN M.

Bibliographie

- AHLBRINCK W., *L'encyclopédie des Caraïbes*, 1931, Traduction IGN, Paris, 544 p., 1956.
- BRETON R., *Dictionnaire françois-caraïbe*, Auxerre, Bouquet, 1666, (F-C).
- DUSS R.P., *Flore phanérogamique des Antilles françaises*. Annales de l'Institut Colonial, Marseille, 4ème année, 3ème Volume, 656 p., 1896.
- FOURNET J., *Flore illustrée des Phanérogames de Guadeloupe et de Martinique*. INRA, Paris, 1654 p., 1978.
- FRIEDERICI G., *Amerikanistisches Wörterbuch und Hilfswörterbuch für den Amerikanisten*, Hamburg, cram, De Gruyter, 831 p., 1960, (Fr.).
- GOEJE C.H., *The Arawak language of Guiana*, Koninklijke Akademie van Wetenschappen te Amsterdam, 309 p., 1928.
- GRENAND F., *Dictionnaire wayãpi-français*, Paris, Peeters/Selaf, 538 p., 1989, (way.).
- RENAULT-LESCURE O., *Evolution lexicale du galibi, langue caribe de Guyane*, Paris, ORSTOM TDM F16, 1985, (kal.).



GLOSSAIRE ETHNOLINGUISTIQUE

Odile Renault-Lescure

Abábai : *papaye* (glossaire 2) ; le nom amérindien a été intégré au créole *papay*.

Abouïtacaátibou imainnali ? *as-tu balayé mon jardin ?* : l'article décrit ici une pratique de travail collectif toujours en vigueur chez les Amérindiens. Voir **mouchíroumenbátiba lóne**.

acát, *lit de Sauvage* : *hamac* (glossaire 2, voir aussi *lit*) ; Breton n'utilise qu'une fois cette dernière forme qui n'apparaît d'ailleurs pas comme entrée dans la version français-caraïbe du dictionnaire. De fait c'est au milieu du XVII^e siècle que le mot *hamac* fait son apparition en français, remplaçant les nombreuses dénominations descriptives (outre celles de Breton, on relève "espèce de filet, lit pendant, lit branlant, lit portatif..." (différents auteurs in Friederici : 290-291) ou "espèce de lit volant ou de Branle (hamac de marin)" (Chrétien : 65). Le mot est déjà présent chez Biet : "...étant assis sur leurs lits qu'ils appellent *acado* ou *amac*". Son éditeur ajoute d'ailleurs, en note de ce terme dont on discute, à l'époque, l'étymologie : "Bescherelle, Littré et plusieurs autres lexicographes font dériver notre mot hamac de l'allemand *hangematte*. Il nous semble que ce mot vient directement d'Amérique, d'où les marins espagnols et portugais l'ont importé les premiers en Europe. Voyez le *Dictionnaire de la langue castillane*, composé par l'Académie Royale espagnole, au mot *Hamaca* qu'il définit ainsi : *Lit suspendu en l'air dont les Indiens ont coutume de se servir, ainsi que la plupart des Européens qui passent dans ces régions*" (Marre 1896 in Biet : 269). Sur la manière de se coucher des uns et des autres dans le hamac, Breton rapporte : **Keyéyecoüa tiém laróngon callínagó, ticháti balánagle**. *Le Sauvage se couche en rond et en travers du lit, le Français étendu et en longueur*. **Acát** a un correspondant en kaliña, *oka:to*, terme aujourd'hui vieilli, utilisé d'après l'*Encyclopédie des Caraïbes* pour désigner les hamacs au tissage serré (Ahlbrinck : 322), dont la technique est tupi et non karib.

acátobou, *frère de ma mère* : terme de parenté kaliña *ka:topo*, désigne le

- frère de la mère (utilisé par les hommes et les femmes).
- achourou** : voir **Achoúrou**, *bois d'Inde*, dans la liste des arbres, sous l'entrée **huéhue**.
- acoúcha** : aiguille ; emprunt à l'espagnol *aguja* ; présent dans les plus anciens vocabulaires et toujours utilisé aujourd'hui sous les formes *aku:sa* en kaliña et *agúsa* en garifuna (Taylor : 79).
- Aépouli** : terme de parenté kaliña *wo:pili* "ma tante (soeur du père)", utilisé par les hommes comme par les femmes, en adresse mais aussi dans la forme possessive, comme c'est le cas ici (cf. *o:pi* "soeur du père").
- ajoupas* : abri provisoire, cabane de feuillage, voir **ajoupa** (glossaire 2) : le mot se retrouve en créole *ajoupa* ou *joupa*.
- Alámi, yalamiri, f. nichepoulou**, *la chausse d'une femme, ma chausse* : jarrettière ; voir la description à l'entrée **échepoulou**. Ici vient un exemple où l'on remarquera, comme nous le signalons dans l'introduction, l'utilisation d'un mot arawak dans la langue des hommes et d'un mot karib dans la langue des femmes : f. **nichepoulou** ; en kaliña *se:pu-lu* désigne une des pièces symboliques des parures féminines.
- alliés dans un autre carbet* : le texte fait référence à la règle de résidence uxorilocale, qui veut que les nouveaux mariés s'établissent dans la famille de l'épouse, et aux règles de coopération et d'obéissance qui lient le gendre à son beau-père (voir **Bouïttoucou, Bouïttonum**).
- Allopfoler** : épingle ; emprunt à l'espagnol *alfiler*. Rencontré dans les premiers vocabulaires galibi, sauf celui de Biet qui présente *cacoussa* à la fois pour l'épingle et l'aiguille (Breton **acoúcha**), cet emprunt a été détrôné deux siècles plus tard en kaliña par *pi:ni*, mot originaire du créole parlé sur la côte du Surinam.
- áloi** : Anacardier, *Anacardium occidentale* L., Anacardiaceae. Le fruit "beau et bon" dont parle Breton est la "pomme cajou" qui est le pétiole hypertrophié du fruit, lequel est la "noix de cajou" que Breton appelle dans l'article suivant "le noyau qui pend". Le mot du caraïbe insulaire est le mot karib (kaliña *o:loi*) ; mais ce sera le mot d'origine tupi (way. *akayu*) qui sera emprunté par les langues européennes et le créole.
- alouágê** : c'est l'unique occurrence en caraïbe du mot "Arrouague" dans le dictionnaire caraïbe-français ; voir **Etoútu**. On ajoutera qu'il est mentionné dans la partie français-caraïbe à l'entrée **Arrouagues, toüálícha, f. aloúague** ; le premier mot de la traduction caraïbe, celui de la langue des hommes, désigne "les fuyards" (voir **toüálícha**), le

deuxième, de la langue des femmes, se réfère à la dénomination propre.

Aloubaéra, Tabac : l'île de Tobago.

anacoúcou : bois d'oeuvre, *Ormosia* spp. Papilionaceae et *Swartzia* spp., Caesalpiniaceae ; mot karib (kaliña *a:nako:ko* ou *pa:nako:ko*) intégré au créole guyanais *panakoko*. Les Kaliña utilisent les graines, de couleur rouge et noire, pour faire des colliers.

Anchuélou, fil de fer : emprunt à l'espagnol *anzuelo* "hameçon".

Ancoúroute, ancre de Navire : emprunt au français ou à l'espagnol *ancla*. Se rencontre en kaliña sous la forme *ankala* et en garifuna *áu,guru* (Taylor : 79). Voir **Tacháragle**, sous l'entrée **charakêtaali canibire**.

ánichi, coeur, âme : le rapprochement fait par Breton entre ce mot qui, "mis avec le verbe dénote : envie, volonté, désir" (cf. kaliña *ise ma:na* "tu en as la volonté, le désir, l'envie"), et **nichiti** "peu" (cf. kaliña *asi:to* "un peu") ne semble pas fondé.

Aoáchi : maïs, voir **márichi**.

Aoàlle, espèce de renard : le mot caraïbe nous indique qu'il s'agit ici de la sarigue ou opossum, *Didelphis marsupialis* (kaliña *awa:le*). La traduction de Breton est peut-être due à la réputation de l'animal ; les Indiens le traitent aussi de voleur de poules, d'animal rusé et insolent et lui font jouer de nombreux rôles dans les contes (Ahlbrinck : 122). Voir **Manicou**.

aplatis le front à ton enfant : cette pratique est courante chez les Amérindiens ; elle se rencontre notamment chez les Palikur, autre société arawak.

appeler : voir *traitent*.

Araliracautium, sont les Dieux prétendus des Sauvages qui descendent à ce qu'ils disent d'en haut, après les enchantements des Boyés : voir **Ataguérgati** et sa sous-entrée **Nataguérguetiem nimatoutou loubara**, ainsi que **Leremerícayem bóye loubara aráli racaútiü**, sous l'entrée **Emerícaba**.

arbre : sous cette rubrique, Breton ne traite pas seulement des arbres, mais aussi des plantes herbacées, des lianes, des produits sauvages et cultivés. Le mot **huéhue** est karib (kaliña *we:we* "arbre, bois") et ne présente pas d'équivalent arawak dans le dictionnaire.

arca : coffre, emprunt à l'espagnol *arca*.

Aríbelet, un boucan : voir **camboüe**.

átara : clouer, emprunt à l'espagnol *atar* "attacher, lier" [avec du fer]. Voir aussi les sous-entrées de **Tába nebénali**.

áti : piment, arbuste cultivé (*Capsicum* spp.); voir aussi **boémoin**, **bohémoin**.

áticonê : roseau à vannerie, voir **oüallóman**.

Ayoánaca : *iguane* (glossaire 1), voir **oüayámaca**.

baba tínaca, Bába-tínaca, mon propre Père : permet de distinguer le père des oncles, frères du père, appelés de la même façon.

Bácachou : vache ; emprunt à l'espagnol *vacazo* (origine présumée d'après Taylor). Se rencontre sous la forme *bágasu* en garifuna et *pa:ka* en kaliña (de l'espagnol *vaca*).

bacálla : panier ou "panier longuet" (F-C : 173) ; en kaliña *paka:la* ; ce mot a été emprunté par le créole guyanais, *pagra* ou *pagara*.

bacamíchen : chemise ; voir **camícha**.

baccáchou : voir **Bacáchou**.

Baccámon : constellation du Scorpion ; le nom de cette constellation chez les Kaliña vient du nom du poisson *paka:mu* [différentes espèces de Batracoidea] dont elle aurait la forme aplatie et large de la tête (Ahlbrinck : 345). Les grands vents qui l'accompagnent, d'après Breton, font penser à la "petite saison sèche" (fin février à début mai sur les côtes guyanaises) à laquelle elle est associée, *paka:mu we:yulu* "le soleil des *paka:mu*".

Bacoúcou, baccoúcou : banane, banane plantain, *Musa paradisiaca* (L.) (Musaceae) ; le mot, d'origine africaine, aurait transité avec les boutures de la plante vers l'Amérique et été emprunté par les Tupi (Fr. : 69) (way. *pako*) puis les Karib (kaliña *paku:ku*) ; le créole guyanais l'a intégré sous la forme *bakov*. Voir **Lacálla**, sous l'entrée **calábae**.

Baílla : un violon ; emprunt à l'espagnol par *baile* "danse" (esp. ancien *baila*).

Bainna, peigne de France : emprunt à l'espagnol *peine* (esp. ancien *peina* "peigne à fixer les cheveux") ou au français *peigne*.

Bàira : arbre (sp.) ; forme karib (kaliña *paila* "bois d'arc, arc") ; désigne un arbre dont le bois est utilisé dans la fabrication des arcs et des massues, *Brosimum guianense* (Aubl.) Hub. (Moraceae). Ce bois, inconnu aux Antilles était l'objet d'un troc important entre le continent et les îles. Le nom "bois de lettres" vient de l'usage qu'en faisaient les imprimeurs.

(des petits cubes gravés pour chaque lettre) tant il est dur. Le mot est devenu *bwa lèt* ou même *bwa dilèt* en créole, où il a perdu sa motivation étymologique.

Balábi : plat ; attesté chez Biet, on le retrouve en kaliña *pala:pi*.

Balámani : brai, coaltar (pour calfater les canots), emprunt au français *calamine* ; on rencontre les variantes *pala:mani* ou *kala:mani* en kaliña.

balánagle : suivant le contexte, Breton utilise l'une ou l'autre des traductions "Français", "Chrétien". La première lui sert à traduire un autre mot caraïbe *Pfrancê* (F-C : 183), dans lequel se reconnaît sans peine un emprunt au français *Français* (voir **pfrancê**). Cet emprunt, qui manifeste déjà une tentative d'intégration phonologique dans la première consonne, poursuivra son chemin et s'entend aujourd'hui en kaliña sous la forme *palansi*, forme totalement intégrée à la langue. La deuxième se voit dotée d'un correspondant dans la langue des femmes *Kiristianê* (F-C : 74), où l'on identifiera également sans difficulté un emprunt au français *Chrétien* ou à l'espagnol *Cristiano*. Quant à **balánagle**, il apparaît jusqu'à aujourd'hui en kaliña sous la forme *pala:nakî:lî* avec le sens de "Blanc". C'est un mot qui a donné lieu à plusieurs étymologies populaires ou savantes, toujours discutées d'ailleurs, mais qui s'accordent sur la forme composée du mot et de l'origine du premier élément. Sous *pala:na* est toujours identifiée "la mer". Sous *-kî:lî*, on identifie une "partie proéminente" de la mer (Ahlbrinck : 209), assimilée aux mâts des bateaux qui accostèrent, ou un "esprit" de la mer (Kloos : 84). Pour conforter cette dernière interprétation, on précisera que les esprits *akî:lî* sont des esprits qui viennent de l'eau et qu'ils sont dangereux, malfaisants et redoutés ; ce sont sans doute ceux-là que les Kaliña avaient choisis pour dénommer l'inconnu surgi de la mer.

Bálaou : poisson sp., *Hemiramphus balao* Le Sueur (Hemiramphidae), en créole *balaou* ou *balarou*.

Bálata : arbre sp., *Manilkara nitida* (Sapotaceae), aux Antilles ; *Manilkara bidentada* dans les Guyanes ; nom karib (kaliña *pa:lata*), intégré au créole *balata*.

Balátana, ballátana, balátanna : bananier, emprunt à l'espagnol *plátano* "banane" (*Musa cvs*).

balíri : balisier ; le mot amérindien *pali:li* a été intégré au créole *balizyé*.

banaré : ami ; le mot est attesté dans les relations de voyage et les vocabulaires concernant les Guyanes dès le XVII^e siècle ("Ami. - *banaré*" - Biet : 313 ; ou encore "[c'est] le nom général que nous leur donnons et qu'ils nous donnent c'est *Banaré* terme d'alliance et d'amitié mais faire en particulier amitié avec quelqu'un c'est lier une chaste union et l'entretenir par des présents mutuels" - Chrétien : 53). D'après Friederici, le terme est un mot issu du français de l'époque féodale, *banneret*, dans lequel il désignait un Seigneur ou un Chevalier ; il a été par la suite introduit dans le français du Canada avec le sens de "jeune Indien, jeune guerrier indien" (Fr. : 75-76). Voir **baouiñale**.

banátiri, *mamelle* : correspond à la forme *kaliña -mana:tihi* "sein, mamelle" avec une variation dans le trait nasal de la consonne initiale. Voir **manatoüi** et l'entrée **manatibekéirou**.

banna, *plume, foie [soie ?], maison* : la traduction initiale est claire et se trouve confortée par ce que l'on trouve ailleurs : **toúnoulou báanna**, *plume d'oiseau* (F-C : 199) ; celle qui suit l'est moins et l'on peut se demander s'il s'agit bien du "foie" (ce qui reste possible en raison d'une homonymie : **noúbana**, *mon foye* (F-C : 178), ou s'il ne s'agit pas de "soie", dans le sens de "poil", ce dernier mot venant dans l'entrée suivante en équivalent de plume et feuille ; elle pourrait être due à une interprétation erronée dans la lecture de *s* (parfois confondu avec *f*) ; la troisième traduction concerne les couvertures de maison faites de feuilles (cf. **árou-bánna**, *feuille d'arbre* (F-C : 172).

baouiñale : ami, compère ; voir **banaré** et **Itignaom**. C'est un mot que l'on retrouve, avec des sens variables, dans plusieurs langues des Guyanes - karib : *tamanaku* du Venezuela - *panári* "ami" (Mattéi-Müller et Henley : 86), tupi : *wayápi* de Guyane *panali* "Wayana".

baptise, je te baptise : on distingue, dans la formule de baptême, divers types de création néologique : transfert de sens avec **ioúman** "père", **acimacou** "fils", **aca** "esprit" (voir **balánagle**), emprunt avec **Sanct** et composition des procédés avec **aca Sanct** "Saint-Esprit".

báti : l'endroit, le lieu de quelqu'un, de quelque chose. Ahlbrinck explique : "Chaque habitant de la case, y compris le chien, possède un emplacement fixe (*pato*) à l'intérieur de la case. C'est là qu'il accroche son hamac. Parce que chacun possède une place fixe dans la case, "pati" (forme possessive de *pato* : endroit) est employé pour "hamac" (au sens figuré), parce que celui-ci est accroché au-dessus de la place de chaque habitant" (p. 117).

batía : pastèque *Citrullus lanatus* (Thunb.) Matsumura et Nakai (Cucurbitaceae), plante originaire d'Afrique ; emprunt à l'espagnol *badea* ; devenu *podiiya* en kaliña, *badia* en garifuna (Taylor : 79).

Bécune : "bécune" ou *békin* en créole antillais, désigne le barracuda, *Sphyraena barracuda* (Walbaum), (Sphyraenidae) (T & B : 47). On remarquera que dans ce domaine, comme en d'autres (Renault-Lescure, 1991 : 91), les premiers colons ont attribué aux poissons des noms connus, comme *carangue*, *bonite*, *vielle*, *sarde*, *capitaine*, *lune*, etc. ou descriptifs, comme *Nègre*, *goret*, etc. Ces formes ont été intégrées au créole.

béna : porte ; emprunt au français *pêne*. Cette étymologie est confortée par l'utilisation du mot dans certaines compositions néologiques, par exemple en kaliña du Venezuela *pantaroonu peenarii* "braguette" (Mosonyi : 86), littéralement le verrou, la fermeture du pantalon.

berébali : vivres, voir *erébali*.

bichet, rocou : la forme arawak a été à l'origine du nom latin *Bixa*, mais c'est le nom tupi de cette plante tinctoriale qui a été retenu par le français et par le créole *roukou* (voir *coucheüe*, *ollocámboüi* et *houlloucámboüi*).

bichiákêtoni : missive, lettre ; mot formé sur l'emprunt à l'espagnol *misiva*.

bière : c'est aussi le vin chez Breton.

binê, bîne : vin, rhum. Cet emprunt à l'espagnol *vino* est relevé dans Pelleprat sous la forme *binum* (Pelleprat : 25). Devenu *wi:nu* en kaliña, il y a spécifié son sens "vin" face à *palanduwini* "rhum" emprunt au hollandais *brande-wisjn*, déjà répertorié par Biet avec la forme *brandevin* et le sens "eau de vie" (Biet : 322). Son histoire est différente en garifuna où *bînu* s'est spécialisé dans le sens de "rhum ou tout autre alcool fort" alors que l'emprunt plus récent *diuéli*, du français *du vin*, a pris celui de "vin" (Taylor : 84).

bíra, bira : emprunt à l'espagnol *vela* "voile". Se rencontre sous la forme *pi:la* en kaliña et *bíra* en garifuna (Taylor : 79).

blé du pays : ou manioc ; le mot amérindien, d'origine tupi, a été intégré en créole *mangnok*.

boémoin, bohémoin : forme karib du mot qui sert à désigner le piment (kaliña *po:mîn*). Voir *áti*.

boínkê, un daim : pécarie à lèvres blanches *Tayassus pecari* Ill. (Tayassuidae, Ongulés). Mot karib (kaliña *pîingo*).

bois-tu bien... : c'est une distribution sémantique caractéristique du kaliña : on "mange" la viande ou le poisson (*ono:lî*), on "mange" (*ena:pî*) les tubercules et les légumes, on "boit" les fruits et les liquides (*eni:lî*).

bonet, chapeau : cet emprunt à l'espagnol *bonete* n'apparaît pas dans les vocabulaires du XVII^e siècle qui font état de *Sombréro* "Un chapeau" ou *Youmalîri* "Bonnet ou calote" (Pelleprat : 23). Le premier terme, kaliña *sombe:lu* (emprunt à l'espagnol *sombrero*), réfère au chapeau introduit par les Européens alors que le deuxième *uma:li* désigne la couronne de plumes dont Breton parle à **Ioumalîri**. L'emprunt a continué d'être employé en garifuna sous la forme *bunîdi* (Taylor : 78).

Bòrrigal, Porteric : île de Porto-Rico.

boucouchigné : couteau ; voir **couchigne**.

boüirocou, boüirocou : cochon, porc ; emprunt à l'espagnol *puerco* ; déjà attesté comme emprunt chez Pelleprat : "Cochon de France, *Bouïroucou*" (Pelleprat : 18) alors que Biet indique à l'entrée correspondante le mot karib *Poïnga* (Biet : 318), lequel désigne le pécari. L'emprunt a survécu en kaliña *piilugu* et en garifuna *buïruhu* (Taylor : 78).

boüitonum, bouitonum, boüitonû, Boüittoucou : *serviteur, sujet, marinier* de tel capitaine (ou carbet), *matelot, soldat, gens du commun* ; toutes les traductions du terme **boüitto** dénotent une relation de sujétion dont on pourra tirer le fil en renouant avec les sens du mot kaliña *piito*. Celui-ci désigne un "serviteur", "un jeune homme", dans l'idée de "quelqu'un qui doit obéir", avec un sens lié aux différents aspects de la structure du pouvoir dans cette société karib, où l'on distingue l'homme le plus ancien et le plus important d'un groupe local et les autres hommes, qu'ils soient fils, gendres, ou d'autres qui se sont volontairement rattachés à un chef. Il semblerait aussi que ce terme ait pu désigner un captif de guerre (Kloos : 51).

boulatta, argent : peut également désigner l'or (F-C : 266) ; emprunt à l'espagnol *plata* ; déjà attesté chez Pelleprat *Ouláta* où il se réfère au métal (Pelleprat : 16), *pila:ta* élargit son sens, en kaliña, à "monnaie".

boulébae, écris, peïns : ou encore graver, voir **chemérete**.

Bouléouïa : roseau à flèche ; voir **hipe**.

boupantîrani-kíaaya : drapeau ; voir **pantir**.

bourbrê : emprunt à l'espagnol *polvora* "poudre" ; attesté au XVII^e siècle en galibi sous la forme déjà adaptée à la langue *bouïroubourou* (Pelleprat : 21), cet emprunt a survécu dans le garifuna *búroburo* (Taylor : 78) et le

kaliña *ku:luba:la*.

boutéicha : emprunt à l'espagnol *botija* "récipient en terre ou en bois pour les liquides (utilisé sur les navires)".

boutélo : emprunt à l'espagnol *botellón* "dame-jeanne" ou *botella* "bouteille en verre", ou encore au français *bouteille*.

boúti : pécarie à collier, *Tayassus tajacu* L. (Tayaissuidae, Ongulés). Voir **pagnira**.

boútou : casse-tête ; le mot a été intégré par le créole *boutou* "massue de bois". Voir **oüáyouboutouli**.

boúyani, *coutelas espagnol* : emprunt à l'espagnol *puñal*.

bóye (**boyáicou**), **niboyeiri**, *médecin, prêtre des Sauvages, ou pour mieux dire, magicien, mon médecin, etc.* : le plus souvent **boyé** d'après la forme native (voir glossaire 2) ; pour la description des fonctions du chamane, voir **Leremerícayem bóye loubara aráli racaútiü**, sous l'entrée **Eremericaba láo eroúto**.

boyé : (glossaire 2), chamane ; la forme *pyay*, peu usuelle aux Antilles, se rencontre en créole avec le sens de "maléfice, mauvais sort, sortilège, sorcellerie" (C-T : 122) ; elle est à relier à la forme karib (kaliña *pi:yai* "chamane") ; voir **boyáicou**.

brûle-le : le texte caraïbe nous indique qu'il s'agit du canot ; voir **canáoa** et **chabicae noarou noucounni**.

ç, ch : variations liées à des phénomènes de palatalisation, ou mouillure de la consonne [s], non stabilisée.

cabáyo, **cabáyou** : cheval (*Equus caballus*) ; emprunt à l'espagnol *caballo*. Le mot s'est intégré phonologiquement en kaliña sous la forme *kawa:le* et y a poursuivi une carrière lexicale, comme le montre l'exemple du néologisme récent *kawa:le i:tupo* "whisky", littéralement "pissat de cheval". Il est attesté en garifuna sous la forme *gabáiu* (Taylor : 79).

Cáboya, **caboya** : pite ; l'étymologie admise indique le mot *cabuya* comme originaire d'un nom arawak, ou karib, de l'agave américain (Fr. : 108) ; on peut aussi penser à un emprunt à l'espagnol *cable* "corde, câble" (terme de marine généralisé dès le XV^e siècle) ; cette origine se retrouve dans la définition que donne Ahlbrinck au mot kaliña *kapu:ya* "corde que l'on trouve dans le commerce".

Cábrara : chèvre (*capra* sp.), emprunt à l'espagnol *cabra* ; se retrouve en kaliña *ka:pala* et en garifuna *gábara* (Taylor 78).

cachima : Corossolier ; le mot caraïbe a été intégré par le créole antillais *kachiman*. Voir *cachima* (glossaire 2).

cachourou, cachouïrou : emprunt au portugais *casulo* "collier de graines enfilées, de perles de verre". Se rapporte, dans le dictionnaire, spécifiquement aux perles de couleur blanche. Voir **cheliti**.

caïcouchi tabïre : *Once* ; il s'agit du puma, littéralement "félin rouge" (*Puma concolor*).

caïcouchi timénoule, Tigre : il s'agit du jaguar (*Panthera onca*), littéralement "félin tacheté". En créole *tig* désigne un personnage de conte cependant que le jaguar est dénommé, en créole guyanais, *yawa*, d'après le mot tupi. Voir *caïcouchi* dans le glossaire 2.

càlaba : la traduction indique le sens générique d'huile, comme il se trouve chez Biet : "Huile (quelconque). - *Calaba*" (Biet : 325), mais le terme n'apparaît pas dans la liste des arbres répertoriés par Breton sous l'entrée **huéhue**. En kaliña, cependant, *ka:lapa* désigne l'arbre : "karapa, le carapa, *Carapa guianensis* Aublet (Meliaceae). L'huile de cet arbre s'appelle aussi karapa. Karapa est aussi le mot qui indique n'importe quelle brillantine" (Ahlbrinck : 202). Le mot a été emprunté par le créole guyanais *karapa*, dans lequel il désigne également l'arbre et l'huile que l'on en fait. Voir **iaïcacachi**, sous l'entrée **huéhue**.

calabasse : dénote l'origine espagnole du mot *calabaza*. Breton utilise plusieurs fois cette forme.

calebasses : *Crescentia cujete* L. (Bignoniaceae).

Calinago, Callinago, Callinagoium : Breton nous rapporte qu'il s'agit de l'autodénomination que se donnent les Indiens de la Dominique dans la langue des hommes et qu'elle y correspond au mot **calliponam** dans celle des femmes (voir en introduction *Le caraïbe insulaire : un imbroglio linguistique*).

calloüarátina, ...c'est le chanvre du pays : pite, il s'agit ici de *Bromelia karatas* L. ou de *Bromelia pinguin* (Bromeliaceae), en kaliña *kula:wa*. Voir **Bacháoüara noucoulaóüani**, sous l'entrée **cháóüati ánichí** et **coulaóüa**.

calón, canon : ou pièce d'artillerie, emprunt à l'espagnol *cañón*. Chez Pelleprat est attestée une forme différente, *tírou*, emprunt à l'espagnol *tiro* "charge d'un canon" (kaliña *ti:lu*).

Camagnem : manioc doux appelé *kamagnok* ou *kramagnok* en créole, *Manihot esculenta* Crantz, Euphorbiaceae. La formation du mot a

suscité diverses explications, comme celle qui suit : "Il y a une espèce de manioc qui est exempt de cette qualité dangereuse. On appelle Camanioc, comme qui dirait, le chef des Maniocs" (Labat, 1722, cité par Fr. : 121).

camanioc : voir **camagnem**.

cámboüe : boucan ; on reconnaît bien, dans la forme caraïbe, le mot kaliña *kambo*.

camicha, cámica : emprunt à l'espagnol *camisa* "chemise"; attesté chez Pelleprat à la rubrique "Habits" : "Toute sorte d'habits, et en particulier une chemise, Camícha" (p. 23). On notera la spécification sémantique de l'emprunt dans les langues contemporaines : en garifuna *gamísa* "vêtement (tissu)" voisine avec *simísi* (du français *chemise*) "chemise", *gúdu* (du français *cotte*) "jupe", *galásu* (du français *caleçon*) "pantalon", etc. (Taylor : 84) tandis que le kaliña *kami:sa* "tissu, pagne en tissu, jupe de cotonnade, vêtement, linge", tout en gardant un sens large, est en concurrence avec *saiya* (de l'espagnol *saya*) "robe de fête, ornée de franges", *ko:to* (du français *cotte*) "robe", *pangi* (du créole surinamien *pangi*) "jupe", *pulu:ku* (du créole surinamien *broekoe*) "pantalon, short", *tili:ko* (du créole guyanais *triko*) "tee-shirt", *angísa* (du créole surinamien *hangisa*) "châle, mouchoir"...

camouécoulou : il s'agit d'une gourde, variété de *Lagenaria siceraria* ; la *calebasse d'herbe* du français des îles est devenue *kalbas tèt* en créole. Voir aussi **mouloútoucou**.

canabire, cánabire, canabiré, canabíre, Navire : emprunt au français. Celui-ci est cité chez Pelleprat sous la forme *Cannábira* (Pelleprat : 21) et chez Biet *Naviota*, emprunt à l'espagnol *navío* (Biet : 329).

canálli : récipient en terre ; le mot *kannari* désigne en créole une marmite.

Canáoa, pirogue : voir **canot** (glossaire 2) ; en kaliña, le mot *kana:wa*, aujourd'hui vieilli, fait toujours référence aux "galions" décrits par Breton.

caniche, caníche : herbe sp., graminée, *Saccharum officinarum* L. (Poaceae) ; le mot est un emprunt à l'espagnol *cañas* "cannes à sucre" ; se retrouve en garifuna *gániesi*, avec le même sens (Taylor : 78), alors que le kaliña utilise le mot *as:ika:lu*, de l'espagnol *azúcar* "sucre" (voir **choucré**).

canot : aujourd'hui, l'automobile a remplacé le cheval et les Kaliña en parlent parfois comme du "canot des Blancs" *pala:naki:lí ku:liya:lalí*.

Caouane : tortues marines spp. ; le mot est utilisé dans le créole antillais *kawann* avec les mêmes référents (voir *caouane* glossaire 2), alors que le créole guyanais utilise *kawen* pour désigner la tortue luth (Barthélémi : 107), avec le sens du modèle karib.

caóurobali : arbre sp., *courbaril* (glossaire 2) ; intégré au créole *koubari* ou *koubaril*.

caratóni : souris, emprunt à l'espagnol *ratón* "souris".

caret : **caret 1** (glossaire 2) ; utilisé en créole *karèt* pour désigner une tortue à écailles (voir glossaire 2) ; **caret 2** (glossaire 2) ; désigne dans le créole antillais, comme dans le français des îles de Breton, un couteau en bois avec lequel on remue la farine de manioc pendant la cuisson. Pour ce faire, on utilisait autrefois une pièce d'écaille de tortue (T & B : 182).

cárta, carta : livre, papier, lettre ; emprunt à l'espagnol *carta* ; a gardé tant en garifuna *gárada* qu'en kaliña *ka:leda* son large champ sémantique.

cassave : voir **erébali** et **Márou**.

catáoli : hotte de portage ouverte ; le mot amérindien a été intégré au créole guyanais avec les formes *katouri do* "hotte de portage" et *katouri tèt* "chapeau de vannerie".

cáyou : emprunt à l'espagnol *gallo* "coq" (*Gallus domesticus*). L'emprunt a survécu en garifuna *gáiu*, alors que le kaliña utilise, pour désigner l'animal, une forme onomatopéique *kolo:toko* qui rappelle le verbe utilisé en caraïbe (voir l'entrée **Ioúcouroucou liem**).

Cecérou : en français d'Amérique contemporain *sissérou* (le plus grand des deux perroquets de la Dominique), *Amazona imperialis* (Psittacidae), et en créole antillais *sisérou* (T & B : 374).

chabicae : élargir, mot karib (kaliña *api:ka*). Voir la note *élargir son canot*.

cháccoucoüatoucrabou, pincettes, tenailles : voir **crabou**.

chasse à l'agouti : voir l'entrée **Allirouca, acállirouca**.

chausses : jarrettières, voir **alami** et **echépoulou**.

chauve : il faut savoir que les Amérindiens ne sont que très exceptionnellement chauves lorsqu'ils ne sont pas métissés.

cheliti, rassade bleue : est distinguée dans le caraïbe insulaire de la rassade blanche (voir l'entrée **bouchékети** et **cachoulou**).

chemérete : forme karib que l'on retrouve dans les mots kaliña *me:lo* "dessiner", *me:lè* "dessin" qui servent aussi à désigner, respectivement l'action d'écrire, le signe écrit, la lettre. Voir **boulébae**.

chemijn, chemijn : Dieu ; mot d'origine arawak (taïno *cemi, cimi...* Fr. : 157) forme attestée dans Pelleprat "Les esprits, *Issimeíri* . Un homme qui a de l'esprit, *Issiméiké*" (Pelleprat : 25).

chesus : le nom de Jésus est emprunté sous sa forme d'origine, avec une adaptation phonétique ; mais ce n'est pas toujours le type de formation néologique retenu dans les dénominations religieuses (voir **chibábá**, **machíboyem**, **chibaátina**, sous l'entrée **Nachibiéntibou**).

cheuti huéyou, *le soleil brûle* : voir **huéyou**.

Chibáli : raie, *Dasyatis sayi* (Dasyatidae), en kaliña *siba:li*.

chibouchi : emprunt à l'espagnol *espejo* "miroir" ; survit sous la forme *isíbuse, isúbuse* en garifuna (Taylor : 78), alors que l'emprunt attesté en galibi dès les premiers relevés de vocabulaire *sibigri* (Biet : 328) correspond au kaliña *supi:kili*, du hollandais *spiegel* ; voir **ichibouchi** p. 137.

chicke : *chique* (voir glossaire 2) ; intégré au créole *chik*.

chien-chien, chién-chien, hors de là, chien : voir **chou-chou**.

chimáloba : le mot kaliña *sima:luba* désigne toujours l'arbre, *Simarouba amara* Aublet (Simaroubaceae), et les planches taillées dans son bois, utilisées pour la fabrication des bordages de pirogue. Le mot a été intégré par le créole guyanais *simarouba*.

chimónoni : emprunt à l'espagnol *timón* "gouvernail" ; le mot se retrouve avec le même sens tant en garifuna *simúni* qu'en kaliña *simo:ni*.

chíric, chiric : chez Breton ce mot désigne la constellation des Pléiades ou Poussinière, mais aussi l'année ; ces sens sont attestés dans les premiers relevés de vocabulaire, où l'on trouve en outre celui de "étoile" (Pelleprat : 15) ; en kaliña *si:líko* désigne toujours une étoile et la constellation des Pléiades (formée dans un des mythes de création par la montée au ciel de sept frères cherchant à échapper à la disette, chacun d'eux représentant une des étoiles de la constellation). C'est aussi le terme utilisé pour désigner l'année, celle-ci commençant par la "grande saison sèche" associée à une autre constellation *ombatapo* "le visage", visible au mois d'octobre (Ahlbrinck : 432).

chou-chou : Breton précise, dans le deuxième tome du dictionnaire, "chien d'Europe" (F-C : 73) ; voir aussi **chien-chien** et **toutou-ba**.

choucrê : sucre, *Saccharum officinarum* L ; d'après Taylor, le mot est emprunté à l'espagnol *azúcar* "sucre" et se retrouve sous la forme *súgaro* en garifuna (p. 78) ; Biet rapporte le mot *sicarou* "sucre"

(p. 335). Le kaliña a diversifié son lexique et utilise deux formes, l'une ancienne, *asi:kalu*, désigne la plante (*Saccharum officinarum*), l'autre plus récente, *su:kulu*, emprunt au créole surinamien *soekroe*, se réfère au sucre.

choulinama, *la rivière des Amazones* : peut-être, d'une façon générale veut-on indiquer toute rivière de la terre ferme, car le mot caraïbe se réfère au nom qui désigne en kaliña la rivière continentale de Surinam *suli:nama*.

coinkê, *porc de terre ferme* : ce mot n'apparaît pas dans le deuxième tome du dictionnaire ; il correspond peut-être à une variante de **boinkê**.

comáca : fromager, *Ceiba pentandra* Gaertner (Bombacaceae) ; le mot est d'origine arawak ou karib (kaliña *kuma:ka*).

comáti : appelé aussi dans le français des îles *comati* (voir glossaire 2) et en créole de Guyane *koumété*.

conámi : plante herbacée cultivée, poison de pêche, nivrée *Clibadium sylvestre* (Aubl.) Baill. (Asteraceae) ; il peut aussi désigner *Phyllanthus subglomeratus* Poirlet, synonyme de *P. kunami* Sw et *P. piscatorum* Kunth. (Euphorbiaceae), nivrées cultivées. Le mot est d'origine tupi (way. *kunami*), également présent dans les langues karib (kaliña *kuna:mi*). Voir la description qu'en fait Breton à l'entrée du mot.

connêdressê : sans doute employé pour désigner la tuile ronde, du français *cornet* ou *cône dressé*.

corvée : voir **mouchiroumenbátina lône**.

coton : voir l'entrée **ébou**.

coüáta : singe atèle, *Ateles paniscus* L. (Cebidae, Primates) ; mot répandu dans les Guyanes, en kaliña *kuwa:ta* ; intégré au créole guyanais sous cette forme *kwata*.

coucheüe, **couchéue** : **roucou** (glossaire 2) ; forme karib (kaliña *kuse:we*), voir **bichet** ; on retrouve en outre dans certaines entrées le mot tupi *uluku* qui a été à l'origine des termes français et créole, voir **Ollocámboüi** et **houlloucámboüi**.

coucheüelémon : on peut voir, peut-être, dans la première partie du mot, un emprunt au français *côchon*.

couchigne, **couchigné** : emprunt à l'espagnol *cuchillo* "couteau". Cet emprunt n'est mentionné ni par Pelleprat ni par Biet qui parlent tous les deux de *malía* ou *maria*, formes que l'on retrouve en kaliña *mali:ya*. Il est intéressant de noter des formes similaires dans des langues arawak

et notamment en Taïno où *manaya* désigne le couteau de pierre (Taylor : 79). L'emprunt a survécu en garifuna, *gusi,iu*, où il se serait spécialisé dans la désignation du couteau d'importation (Taylor : id.).

couchiboulou : écureuil de Guyane, *Guerlinguetus aestuans* L. (Sciuridae, Rongeurs), mot vraisemblablement tupi (way. *kusipulu*).

couchou : igname, voir **namoüin**.

coucïri : la forme caraïbe du mot (mot d'origine tupi, way. *kusili*) est ici le seul élément qui permette de lever l'ambiguïté de la traduction et de se référer au "tamarin" en tant qu'espèce de singe, *Saguinus midas* L. (Hapalidae).

coulaouïa : plante cultivée (sp.), *Bromelia karatas* L. (Bromeliaceae) ; en kaliña *ku:lawa*.

couleurs : les noms de couleur de base sont également limités en kaliña, mais la palette de dénominations par transposition métaphorique est extrêmement riche, comme par exemple *maulu epï:lili* "fleur de coton" qui nous renvoie à un exemple cité par Breton, voir les entrées **Nelemontae arou manhoulou** et **tiuemouli manhoulou**.

coulíala, couliála : canot. Embarcation monoxyle, ouverte au feu, légère. Elle se distingue de la pirogue, embarcation de guerre décrite à **canáoa** (voir la note correspondante). La distinction a perduré en kaliña, langue dans laquelle *kuli:yala* est le mot de référence pour le canot tel qu'il est décrit tout au long du dictionnaire par Breton. Le créole guyanais a intégré le mot amérindien sous la forme *kouyala* "pirogue".

Couïlrou : poisson sp., en français des Antilles contemporain *coulirou*, comme en créole *kouïrou*, *Selar crumenophthalmus* Bloch (Carangidae), (T & B : 210).

coulouïbi, esprit malin : esprit malfaisant du monde kaliña d'aujourd'hui, Kulupi était "bon" jadis, rapporte Ahlbrinck : "Kulupi ... aidait les Indiens à travailler. Il les aidait à faire des barrages dans les criques [rivières], les aidait ensuite à vider l'eau pour pouvoir y attraper les poissons plus facilement. De là vient qu'aujourd'hui encore il y a tant de blocs de pierre dans les rapides. C'est Kurupi qui les y a posés jadis, constituant ainsi des barrages pour capturer les poissons" (Ahlbrinck : 247). *Kulupi* est cependant un mot d'origine tupi où il désigne l'un des plus notoires esprits de la mythologie tupi, protecteur du gibier.

couloumon : ou plus précisément "étoile du charognard" (Ahlbrinck : 246), d'après *kulu.mi*, nom kaliña du vautour pape *Sarcoramphus papa*.

couloúra : l'article décrit les racines échasses du palétuvier, *Rhizophora mangle* L. (Rhizophoraceae).

cousin maternel : désigne un cousin croisé, ici, le fils du frère de la mère.

couverture : désigne soit les plantes dont on utilise les feuilles pour les toits, soit les feuilles pour fabriquer les toits, soit le toit de feuilles.

crabou, crábou : traduit par Breton par *fer* ou par *clou* ; emprunt à l'espagnol *clavo* "clou"; se retrouve en garifuna sous la forme *grábu* (Taylor : 78) et dans le kaliña du Venezuela *kuraavo* (Mosonyi : 28).

eau de manioc : voir **aoüemboüe tícali**, entrée **chaéba** ou **Inhali**.

Ebétiouman : une constellation ; voir ci-dessous la note de **Eboüic**.

eboue, éboüe : on reconnaît la racine **-eboue-** dans les composés des entrées suivantes du dictionnaire, avec le sens général de "support rigide" (manche, mât, bâton, échelle) que l'on rapportera au kaliña *-é:pí*, élément encore productif dans la néologie contemporaine ; on citera en particulier les deux néologismes *tala:la e:pí* "chassis de bicyclette" et *o:to e:pí* "chassis de voiture" dans lesquels resurgissent des éléments de sens indiqués à **Teboüe**, *charrette*, *chariot*, *carrosse* (voir aussi **téboüe**, *le manche de quoi que ce soit*).

Eboüepati, *il n'a point de femme* : voir **Tíboüit**.

Eboüic : traduit par ailleurs par "cuisse", équivalent dans la langue des femmes de **iébeti** (F-C : 99) ; on retrouve alors la forme **Ebétiouman** citée plus haut et l'on peut se rapporter au mythe de la création d'Orion conté par les Kaliña dans lequel la constellation porte le nom de "Cuisse coupée" et rappelle l'histoire d'un homme monté au ciel après qu'il ait été amputé d'une jambe.

échelle (du panier) : désigne les deux montants qui servent de support à une hotte de portage ouverte (voir **catáoli** et **eboue**).

échépoulou : jarretières ; voir **alami**.

echoubára : épée ; emprunt à l'espagnol *espada* "épée"; devenu *isúbara* en garifuna (Taylor : 78) et *supa:la* en kaliña où le mot désigne une machette.

écrire, sait-il bien écrire ? : voir **boulébae** et **chemérete**.

effleurer avec une dent d'agouti : inciser la peau. Voir **Ebéne** et **napuitágoni**, **oüatougátóni**.

élargir son canot : ou, commente Breton "quand l'arbre est creusé ils [les Sauvages] tournent l'ouverture en bas, font du feu dessous qui le fait

élargir, chassent un fort bâton en travers qui l'élargit encore davantage, et l'arrêtent quand et au point qu'ils veulent." (voir **Atamáicha** et **chabicae noarou noucounni**).

elemecherába : mot formé sur l'emprunt au français *messe*, **-meche-**, auquel Breton fait allusion dans l'article suivant.

emijnjêta há moucae huéyoulam táo noumaincle ou **emijnjêta há moucae huéyoulam táo noumánicle** : ce sont deux entrées similaires.

épouser : se réfère au mariage préférentiel qui est entre cousins croisés, c'est à dire les enfants d'un frère ou d'une soeur.

erébali, huerébali : traduit ici par "*des vivres, c'est-à-dire du pain, ou des patates*", ailleurs par "*du manioc*", quelque chose "*à manger*" : ces traductions se réfèrent aux sens que l'on retrouve dans le mot *kaliña ale:pa* (-*ele:palî*) "manioc amer, cassave, nourriture végétale (féculente), repas (combiné avec de la viande ou du poisson en bouillon)". Dans le sens de "pain", le caraïbe insulaire fait la distinction avec le pain de France, c'est-à-dire le pain de froment, qu'il désigne par un emprunt à l'espagnol, **panê** (F-C : 271) ; cette distinction s'est répercutée en kaliña. Le dialecte vénézuélien continue d'utiliser *paanî* (Mosonyi : 38), cependant que les dialectes orientaux emploient la forme *pele:le*, emprunt plus tardif au créole surinamien *brede*.

érei : emprunt à l'espagnol *el rey* "le roi" ; utilisé parallèlement à une forme karib, voir **ouíboutou** "chef, capitaine".

Eteignon, progéniteurs : voir **nitignon**, sous l'entrée **acátobou**.

Etoutou, etóútoú : *ennemis, par excellence*. Attesté dans les vocabulaires galibi du XVII^e siècle avec le sens d'ennemi (Biet donne l'exemple suivant : Les Palicours sont ennemis des Galibis = *Palicoura itoto Galibi* : 322), puis au XVIII^e siècle dans d'autres textes où il commence à désigner "les Indiens des montagnes et des bois", par rapport aux Indiens côtiers (Grenand et Grenand : 12), il a pris en kaliña des sens nettement différenciés : "Indiens de l'intérieur" sur les côtes des Guyanes, il désigne explicitement des non-Indiens, Blancs ou Créoles, au Venezuela (Mosonyi : 13). D'après Taylor, *idúdu*, utilisé actuellement en garifuna désigne non seulement les Indiens de l'intérieur et les ennemis mais aussi les Indiens Miskito (Taylor : 92).

f : voir **pf**.

figues : variété de petite banane, voir **figue** (glossaire 1), ainsi que **calábae**, sous-entrée **Lacálla**.

flèche garnie de bûchettes... : Breton éclaire lui-même sa définition : "Flèche dont la pointe est garnie de bûchettes en travers pour empêcher que le gibier ne soit percé, mais seulement étourdi pour l'avoir vif" (F-C : 176).

fourré dans la couverture : il faut imaginer l'intérieur d'un carbet au toit de feuilles tressées entre lesquelles sont rangés des objets usuels, tels que l'arc et flèches, hameçons, fuseaux, peignes ou couteaux.

frères du Père... appelés Pères : terme de parenté kaliña ; le terme *pa:pa* est employé par les hommes et les femmes pour s'adresser à leur père comme à ses frères, aux cousins parallèles et au mari de la soeur de la mère. Voir **baba-tínaca**.

fuyaient la conversation : Breton décrit les relations d'évitement, très répandues chez les Amérindiens, qui sont caractéristiques de ces relations familiales.

g : en kaliña, comme en caraïbe, l'occlusive vélaire sonore ne se rencontre pas à l'initiale d'un mot, sauf dans quelques rares emprunts. Voir **Galibi**.

Galibi : dénomination des Karib côtiers du continent ; voir **Caraïbe** (glossaire 2). Ce mot, en kaliña contemporain *gali:bi*, est un toponyme qui désigne l'ensemble de deux villages situés sur la rive gauche de l'embouchure du Maroni.

génipa : **génipa** (glossaire 2) ; le texte fait référence à un mythe dont l'histoire est racontée à **ierétté**.

gommier blanc : voir **chibou** glossaire 2.

harangue : d'après la description de Breton, il s'agit d'une langue diplomatique, ostentatoire. Les voyageurs ont tous été frappés par ces harangues ; Chrétien, par exemple, en décrit quelques caractéristiques intéressantes "... alors commence la harangue qui est ordinairement fort longue... Ce sont icy des discours de longue haleine dont la prononciation est tout à fait différente de celle des discours familiers ; ils parlent avec une rapidité extraordinaire et se servent de certaines liaisons et de quelques finales qui ne sont pas usitées ailleurs tellement qu'on diroit qu'ils parlent une autre langue que la leur... Pour moy, je crois qu'ils font ce manège pour se distinguer des jeunes gens et s'attirer du respect, les harangues recommencent lorsqu'on se quitte et toujours le même baragouin et le même flus de bouche" (Chrétien : 54).

hausser mon canot : border le canot, voir **oeuvage** dans le glossaire 1.

hibirani : voile ; voir **bíra**.

hípe : à l'entrée *Flèche* le dictionnaire français-caraïbe (F-C : 176) donne six mots différents dans la langue des hommes, un seul dans la langue des femmes. Parmi ceux-là, deux formes se retrouvent en kaliña, *pili:wa* et *í:pe*. La première se réfère à une flèche en général, ou une hampe de flèche, et recouvre plutôt l'usage décrit par Breton pour **hípe**. *í:pe* s'utilise, quant à lui, en remplacement de tous les noms de flèche spécifiques lorsqu'ils sont dans une relation de possession. Voir **Bouléouia**.

híppe boulíri, l'empenne d'une flèche : voir **hípe**.

Hoibáyoüa : requin, *Carcharhinidae* spp., en kaliña *aipa:yawa*. Les noms d'origine karib sont peu présents dans la liste des poissons ; on rapprochera cette remarque de la différence observable entre les milieux halieutiques, insulaire et continental côtier.

hottée de manioc : le manioc se mesure en charge transportable sur le dos dans la hotte de portage, soit en "hottée".

houëouë, *hache, houe* : emprunt au français *houé*. On retrouve la forme *wi:wi* en kaliña avec le sens de "hache".

houlloucámboüi : roucou en masse ; voir **ollocámboüi**. Cette distinction entre les préparations de roucou est notée par Ahlbrinck (p. 251) qui précise que la matière colorante séchée, dure, est utilisée pour peindre les roseaux à vannerie, les bouteilles à eau, les hamacs et les chiens. La matière colorante préparée sous forme liquide est utilisée pour la peinture du corps humain, sauf le visage car on y ajoute alors de la résine d'*ala:kuse:li* (une Burseracée) ou les jarrettières car on le mélange pour cet usage à l'huile de *carapa* (voir la note correspondante). On rapprochera la forme citée du terme tupi *ulukú*, à l'origine des mots français *roucou* et créole *roukou*. Voir aussi **coucheúe** et **bichet**.

Huelékia, *fusil* : bâton à feu (ou briquet à friction).

huerébali : cassave ; voir **erébali**.

huerébali éteponou : le texte caraïbe nous précise de la "chair" de quelque chose (voir **erebali**, **huerébali**).

Huéyou : soleil ; voir **cheuti huéyou**. On pourra comparer ces remarques avec ce qu'écrit Ahlbrinck au début du siècle "La chronologie n'existe pas... Pour le jour ils [les Caraïbes] disent "en pleine lumière" (*kurita*), qui signifie aussi le zénith dans lequel se trouve aussi une étoile ou la lune. La division de la semaine en jours et en heures n'existe pas. Il existe toutefois un nombre suffisant de points de repère pour indiquer

l'heure exacte" (Ahlbrinck : 420). Actuellement, les Garifuna, comme les Kaliña, ont adopté les divisions occidentales du temps ; les Karib de la côte guyanaise, par exemple, partagent les semaines (*sonde* "dimanche, semaine", emprunt au créole surinamien *sonde* ou *si:men*, emprunt au créole guyanais) en jours (*ale:mi* "jour de la semaine", emprunt au créole surinamien) et les jours en heures (*yu:lu* , emprunt au créole surinamien *joeroe*).

huibirani : voile ; voir **bíra**.

huichan : formule de salutation "adieu, au revoir", littéralement "je [m'en] vais" (kaliña *wi:sa*).

huile : huile de carapa, solvant gras utilisé pour l'application de la peinture sur le corps. Voir **càlaba**.

Iábuloupou, yaboúloupou : fait référence au **génipa** (voir glossaire 2) et à la teinture noire qu'on en fait (voir **tábuloubou**).

Iáboura : Tantale américain, *Mycteria americana* ; en kaliña *a:wílu*.

Iamánti : *yama:tu* désigne toujours chez les Kaliña un panier doublé.

ibalimoucou : terme de parenté kaliña *pa:lî* [*yu*]/*min*, désigne le gendre, littéralement "le père de mon petit fils". Le terme peut être utilisé en adresse avec le suffixe (pluralisateur/honorifique) *-ko* : *pa:lîmekon* par un homme, mais non par une femme qui ne parle pas à son gendre.

Ibamouïi : terme de parenté kaliña *pa:mî* ; est utilisé pour désigner le beau-frère.

Ibanátiri : sein, mamelle ; voir **banátiri**.

ibaoüánale : mon ami, ami ; voir **baoüanále**.

Ibátali, mon pays, ou mon visage : Breton fait référence à deux mots ici confondus : *visage* (voir **iemetábali, visage, face** ; kaliña *embata:lî*) et *pays* (voir **Oüelléchi-bátali, le pays des Amazones, voir aussi bāti**).

Ibáti : lit ; voir **báti**.

ibátomon : terme de parenté kaliña *pa:tîmin*, désigne le cousin croisé (réciproque) et le fils de la soeur (pour les hommes) ou le fils du frère (pour les femmes).

ibichet ou **hebechet** : emprunté par le français des îles *huibichet*, tamis à farine de manioc, intégré par le créole antillais *bichèt* ou *ébéchèt*. A cette forme arawak correspond une forme karib **manále** (kaliña *mana:lê*), laquelle a été intégrée par le créole guyanais *manaré*.

icábanum : dans la partie français-caraïbe du dictionnaire de Breton, l'entrée *Habitation* présente trois formes : **aüté**, de la langue des hommes (kaliña *auto* et *-auté*), **obogne**, de la langue des femmes, et **icábanum**, emprunt au français *cabane*, *cabaner*.

icálêtêpoüe : coton ; voir **manhoulou**.

icanáoali : pirogue ; voir **canáo**.

ichaba bíra : hausse la voile ! Emprunts à l'espagnol *jiza la vela!* Le premier mot est intégré, comme d'autres emprunts à la morphologie verbale ; il est formé de la base **icha-** à laquelle est suffixée la marque de l'impératif **-ba** (voir **Ba**). Voir aussi **richábae**.

Icháli, *jardin* : voir **máima**.

ichánoucou : forme particulière, construite par affixation d'une marque de déférence à la forme usuelle. L'entrée suivante présente les deux formes.

ichanumteni, *belle-mère* : belle-mère ; voir **ichanumteni**, sous l'entrée **acatobou**.

icheem, *ce que j'aime* : voir **ánichi**.

Ichíbani, *ancree* : voir **Tacháagle**, sous l'entrée **charakêtaali canibire**.

ichíbou, *visage* : les exemples qui accompagnent cette entrée, ou apparaissent ailleurs dans le dictionnaire, ont tous une connotation péjorative, associant un terme de mépris avec des idées de laideur (pointu, pâle, blême, abîmé). Dans ce contexte, ou, malgré le contexte, car **ichibou** appartient à la langue des femmes, arawak (voir **iemetábali**, *visage, face*, mot karib correspondant), on évoquera un mot kaliña, *sibo:kí* qui désigne un Blanc, avec une connotation péjorative également, sur l'étymologie duquel on pourra se poser de nouvelles questions : dans Renault-Lescure (1985 : 236) il est présenté comme un emprunt du début du siècle à l'argot du bagne de Guyane.

ichibouchi, *miroir* : voir **chibouchi**.

Ichouáa, *c'est aussi une constellation qui a la forme d'un boucan* : c'est une variante de **Ebouïc**, la grille du boucan (en kaliña *su:la*) rappelant le boucanage de la cuisse coupée.

iégue : ce mot se retrouve en kaliña ; il s'y utilise pour désigner les animaux familiers comme ceux dont parle Breton, lorsque l'on veut marquer leur appartenance. Ainsi *kolo:toko* "coq, poule", *tono:lo* "oiseau", *pe:lo* "chien" changeront-ils de forme et celui qui les élève en parlera en employant *ye:kí* "mon animal familier, coq, poule, oiseau ou chien".

ierébali : vivres, cassave ; voir **erébali**.

iérou, Acier : emprunt à l'espagnol *hierro* "fer".

ikimoúliri : siège, voir **moué**.

ila, balle de mousquet : littéralement, " ce qui est contenu dans le mousquet".
C'est une formation néologique similaire que le kaliña utilise :
ala:kapo:sa ta:no "cartouche", littéralement, ce qui est contenu dans le fusil.

iménouti : terme de parenté kaliña *i:me no:ti* ; désigne la belle-mère et ses sœurs, littéralement "la grand-mère de mon enfant".

imetámoulou : terme de parenté kaliña *ime ta:mulu*, utilisé par les hommes et les femmes pour désigner le beau-père et ses frères, littéralement " le grand-père de mon enfant".

imonchírouli : corvée, voir **mouchíroumenbátina lóne**.

incise-le avec la dent d'Agouti, je le fais, incision. Voyez : ebéne : voir aussi les entrées **caicouchi ora** ou **napuitágoni, oüatougátoni**.

inécou : liane ou arbuste, nivrée (*Lonchocarpus* sp., Papilionaceae) ; le mot est karib (kaliña *ine:ku*) et a pris la forme *nékou* en créole guyanais.

Inhali, eau de manioc : voir **kiére**.

inoubacálicou, Sauveur : voir l'introduction du Père Breton (remarque 7).

instrument : quelques siècles plus tard, les Kaliña disent toujours la même chose à propos de la confection des presses à manioc.

Iouécouroucou liem, ioucourouárou cáyou, le coq chante, il a chanté : on notera la formation onomatopéique du verbe.

iouloúca, iouloú cayem : *Dieu* ; la référence à un esprit malin du panthéon karib (kaliña *yolo:kan*) peut trouver une explication à **bóye, boyáicou, niboyeiri, ou Kaboyeicátiba náocheem**.

Ioumáliri : c'est une couronne de plumes (kaliña *uma:li*).

ioumánteni, beau-père : voir le mot, sous l'entrée **acatobou**.

ioumoulicou, homme de ma nation : voir **oumoulicou**.

íri, nom : ce mot qui appartient à la langue des femmes (correspondant en langue des hommes **éti**) est la racine qui apparaît dans la formation de **irítagle** "dictionnaire".

Irittagle ariangone Callinagoium : on remarquera que le titre donné au dictionnaire ne mentionne nullement l'aspect bilingue de l'ouvrage. Il

fait référence aux mots qui servent à nommer : **iri**, *nom*, à la langue : **ariangonê**, *langue, idiome* et aux locuteurs : **Callinago**, *c'est le véritable nom de nos caraïbes insulaires* (voir l'entrée correspondante).

itácobayê, *meuble, richesse* : voir **Iehuénapoüe**.

itataírocou, *le Palais* : il s'agit du palais de la bouche, voir ci-dessous l'entrée **ítete**.

Itíгнаom, *mon compère...le Français donne son nom au Sauvage et le Sauvage le sien au Français* : voir les entrées **éti**, **Iéti**.

jardin : désigne le champ de culture ou abattis, voir **ichali** et **maima**.

K : il s'agit d'une marque de première personne inclusive "nous", c'est-à-dire "toi et moi", une des marques grammaticales du kaliña qui a survécu en caraïbe insulaire.

Kebouebali, *ma hache sera bien amanchée* : voir **eboue**.

kibaouïána, *compère* : notre ami, voir **baouïána** et **K**.

Kibáti, *lit* : voir **báti**.

Kínoulou : ara bleu (kaliña *ki:nulu*).

kiríssêtil, **Kirístile**, **Kirístillê** : emprunt à l'espagnol ou au français *crystal*.

lacába bacamichen bichabátoni : voir respectivement **camicha** et **sabátto**.
Littéralement, "Retire ton habit, tes chaussures".

Lacálla : bananier, *Musa spp.*

langue : voir les entrées **ariangonê** et **Calinago**.

latacároni : conservation ; on reconnaît, dans la première partie du mot, l'emprunt à l'espagnol *lata* "boîte en fer blanc" : Celui-ci se retrouve dans le dialecte vénézuélien du kaliña *raata* (Mosonyi : 46) alors que les dialectes orientaux utilisent des formes empruntées aux créoles : *bele:kili* (du créole surinamien *brekri*), *bwet* (du créole guyanais *bwèt*), ou au français *bwat* (du français *boîte*).

leréballi : vivres, cassave ; voir **eréballi**.

lézard : désigne l'*iguane* (glossaire 1) ; voir **ouïayámaca**.

Liamáiga, *S. Christophe* : île de Saint-Christophe.

libouïtoulícou, **libouitoulícou** : homme de main, serviteur ; voir **bouïtocolou**.

Linécouli, *putain* : littéralement "celle qu'il a connue".

loucouchígne : couteau ; voir **couchigne**.

mabi : boisson, terme utilisé dans le français régional (voir glossaire 2) et en créole *mabi*.

Mábiritou, ou **Aouáalle** : sarigue, voir **Aoáalle**.

maboüic-ba : formule de salutation, voir **máboüica**.

máboüica, *bonjour, salut* : salutation de bienvenue, toujours en usage chez les Kaliña (*mo:pïi*, littéralement, "tu es venu") de même que la formule d'adieu **huichan** (*kaliña wi:sa*, littéralement, "je [m'en] vais").

maboya, **máboya** : lézard ; en créole antillais *mabouya* désigne le gecko (lézard à langue épaisse, Geckonidae). Ou : esprit malin, voir **Mápoya**, sous l'entrée **oupyem**.

mâchent (les femmes) de la cassave : un des procédés de fermentation pour faire de la bière de manioc: une petite quantité de cassave mâchée avec du sucre est ajoutée aux cassaves détremées ; le mélange est laissé à fermenter, tamisé le lendemain et bu le surlendemain.

máima, **nimainali** : champ de culture, abattis ; forme karib du mot (*kaliña maina*), voir **ichali**.

malácaya, *tigre* : ou chat tigre (*Felis tigrina*). "Plusieurs noms de félins sont formés par adjonction du suffixe -ya au nom de l'animal [ou autre chose] avec lequel ce félin présente quelque ressemblance. Ce chat tigre de taille assez petite aime se rouler en boule . Cette position rappelle au caraïbe le hochet de l'homme médecine, dit maraka" (Ahlbrinck : 184). Cette explication pourrait bien être cependant une étymologie populaire, car *malakaya* se retrouve dans de nombreuses langues tupi et arawak, et en kaliña avec la variante *mala:kala*.

malii : *maringoin* (glossaire 2) ; c'est le mot tupi qui a été retenu par le français, et le créole sous les formes *maengwen*, *mengwen*, *mangngwen* (C-T : 131).

maliti, *duvet* : voir l'entrée **eletoüacátium táo máliiti**.

manále : tamis, *huibichet* (voir glossaire 2). Le créole guyanais a emprunté le mot karib (*kaliña mana:le*) pour désigner le tamis *manaré*, alors que le créole antillais a conservé la forme arawak *bichèt*.

Manattoüi : voir *lamantin* ainsi que **banáttiri** et l'entrée **Ibanátiri** ou encore **manatibekeirou**. C'est cette forme que le créole a intégrée *manten* ou *lanmanten*.

mánholou : coton ; forme karib du mot (*kaliña maulu*), voir aussi les entrées **icálêtêpoüe** et **ébou**.

Manicou, Renard : sarigue. Voir **Aoálle** et **Mábiritou**. Le créole a retenu cette forme du caraïbe insulaire *mannikou* dont on notera la proximité avec la forme tupi-guarani (way. *miku*)

manoulou : c'est le mot que remplace "il" dans la traduction : *attendez qu'il soit mûr pour le cueillir*. Il s'agit du coton, voir l'entrée **Nelemontae arou manhoulou**, *le cotonnier est en fleur, blanchit*.

Mápoya, mápoyanum esprit malin : on reconnaîtra une même racine dans les mots qui désignent le **boyé** (glossaire 2) ou sa fonction ; voir **boyáicou, bóye, niboyeiri**, et les entrées **Manboyéiriti** ou encore **Kaboyeicátiba náocheem**.

márichi, aoiüachi : maïs. Le premier mot est arawak, le deuxième est karib (*kaliña awa:si*), mais d'origine tupi (wayãpi *awasi*).

marron, fugitif : voir **toiüálichá**.

mátabi, presse à manioc des Sauvages : les relations de voyage font état des difficultés de leurs auteurs à décrire cette étrange presse ; citons Biet : "...et des couloirs qui sont comme des chaussees à hypocras" (p. 271) ; attesté en créole antillais *matabi* (C-T : 122).

méchou : chat (*Felis catus*), emprunt à l'espagnol *micho* ; attesté chez Pelleprat *mécho* (p. 18) ; il a survécu dans le garifuna *mésu*, et dans le dialecte kaliña du Venezuela *mejshi* (Mosonyi : 114), cependant que les dialectes orientaux lui ont substitué *pu:sipu:si*, emprunt plus récent au créole surinamien *poespoesi* "chat".

merécoya, fleur de la passion : le nom amérindien (tupi-guarani et karib) de *Passiflora* spp. (Passifloraceae), s'est installé dans les usages français *maracuja, maracoudja* et créoles, guyanais *maricouja* ou antillais *maribouja, marigouja, marikoudja* (C-T : 131).

meubles : le mot désigne tous les objets utilisés par une personne.

míbiri, petites mouches : voir l'entrée **Mábiche**.

Monbein : poisson sp., *Myripristis jacobus* Cuvier et Valenciennes (Holocentridae) ; en créole antillais *monben* (à distinguer de son homonyme *monben mombin*, glossaire 2).

monben, le prunier : **mombin** (glossaire 2) ; voir **Oùbou**.

mort : les fêtes de lever de deuil sont communes chez les peuples karib ; les Kaliña appellent celle qu'ils font un an (ou plus) après le décès *epe:koto:no* dont le rituel est marqué la coupe des cheveux des proches du défunt.

mouchiroumenbátina lóne : cette entrée et les entrées suivantes permettent d'identifier le segment **mouchirou** (kalfiña *musi:lo*), travail collectif (voir l'entrée **IaKimátobou loróman**), entrepris pour défricher un abattis (voir **aboüita tibou imafhnali**, sous l'entrée **boüiteba**), construire une maison ou fabriquer une pirogue (voir **caíman icanáoali íbinac** sous l'entrée **chibínaimbáe**) et qui se termine par "un vin" (voir ci-dessous). Voir un proverbe à l'entrée **chibinaim bac**. C'est une coutume toujours vivante. Le créole guyanais a intégré *mayouri*, forme d'origine tupi (*mayuli*).

moüïcle, écharpe : voir **kiboüïcleti**.

moûle, siège : petit banc traditionnel (kalfiña *mu:le*).

moulei : comme le mot qui le précède (voir **comati**), ce mot est karib (kalfiña *mu:lei*) et désigne une espèce de *Byrsonima* (Malpighiaceae).

mouloutoucou, Calebasse : il s'agit d'une gourde, fruit d'une Cucurbitaceae rampante, *Lagenaria siceraria* (Molina) Standley, dont le nom est karib (kalfiña *mulu:tuku*).

nacamíchen, nacamichen : mouchoir, robe, habit ; voir **camicha**.

nacártani : livre ; voir **cárta**.

namoüin, ou couchou : igname (plante et nom d'origine africaine, Fr. : 450), *Dioscorea* spp. (Dioscoreaceae) ; les formes caraïbes se retrouvent dans les mots créoles *yanm*, *ghanm* ou *nanman* "igname" (B & T : 433) et *kouskouch* "igname couscouche".

Naníre : "une femme appelle son beau-frère le frère de son mari *naníre*" (F-C : 41), "...est le nom que le beau-frère donne à sa belle-soeur" (voir **acátobou**, sous-entrée **Nanníre**).

Naouragle, éventail à feu : pièce de vannerie qu'on agite pour attiser le feu.

nápouriérouta : prier ; voir **pouriéba**.

napuitágoni, oüatougátoni : incision, scarification ; voir aussi **caicouchi ora** et **Labaíchàgoni acáli callinágoium, nhapuitóni**.

Naraógnagle, lit : ici, renvoie peut-être à un lit européen ; littéralement, "ce qui sert à se coucher".

nebénali : porte ; voir **béna**.

nègre : poisson sp., voir **chiboulli**.

nhapantírani : drapeau ; voir **pantir**.

nhiboutou, *leur boutou* : massue ; voir la description à **boutou**. Le mot a été intégré dans le créole *boutou*.

Nibacálicou, *Sauveur* : voir l'introduction du Père Breton (remarque 7).

nibirani : voile ; voir **bíra**.

nicherou : beau-frère, belle-soeur, voir l'entrée **ícherou**.

Nichícoulou, *pissat* : c'est un mot que l'on retrouve de façon amusante dans le vocabulaire kaliña récent (voir **cabáyo**).

nichiguini : *chique* (glossaire 2) ; voir **chicke**.

nitouálicaéatina : marron, en fuite ; voir **touálichá**.

noir : ou noir de suie, voir les entrées **achála coina**, **achalácani** et **cóina**.

nom : appeler l'enfant du nom des grands-pères ou grands-mères est une coutume karib.

nónum, *la Lune, la terre* : il n'y a pas d'homonymie en kaliña entre *nu: no[n]* "lune" et *no: no* "terre"; les deux termes sont déjà signalés chez Pelleprat, respectivement, *Noûno* et *Nóno* (Pelleprat : 15 et 16), mais le caraïbe insulaire ne fait pas de distinction entre *u* et *o* (Taylor : 73).

noubi (Etoutou), *sont les Chrétiens qu'ils appellent ennemis contrefaits* : ou ennemis "monstrueux" ; **noúbi** est traduit par "monstre" dans la partie français-caraïbe (F-C : 250). On peut lire dans d'autres textes de l'époque combien les vêtements ont frappé l'imagination des Indiens : "ils appellent par dérision les Européens des tortues se figurant nos habits comme une espèce d'écaille hors de laquelle nous nous montrons" (Chrétien : 50).

noucouchigne : couteau ; voir **couchigne**.

noucoulàouïani : plante sp. ; voir **coúlaouïa**.

ócoácae, *panier à gros yeux* : vannerie à larges mailles ; voir **oullougoulou**.

Ollocámboüi, *rocou° en masse* : voir **houlloucámboüi**.

oncle : voir **acatobou**.

ouïabirani : voile ; voir **bíra**.

Oüacálla, *c'est une Aigrette blanche, dont ils donnent le nom aux Européens* : on retrouve en kaliña des dénominations humoristiques similaires, comme par exemple *pitu:ku*, nom d'un petit oiseau de la côte, attribué aux gendarmes car son plumage de tête évoque la visière du képi.

ouádli, *huile* : cette forme évoque celle du kaliña *dilwil*, emprunt au créole

guyanais *diluil*, lui-même construit par agglutination à partir du français de l'*huile*.

oüaladli, île d'*Antigoüa* : île d'Antigua.

oüaliri, *les nieves* : île Nevis.

oüallóman : roseau à vannerie, *Ischnosiphon obliquus* (Rudge) Koern et *I. arouma* (Aubl.) Koern (Marantaceae) ; d'après Breton, c'est le mot karib (*kaliña walu:man*) qui est utilisé par les femmes, le mot arawak **áticonê**, par les hommes. La forme karib a été intégrée par le créole, guyanais *arouman* et antillais *wanman*.

Oualloman rougi : voir **Llocámboüi**.

Oüayámaca, ouayámaca : *Iguane* (voir glossaire 1), en *kaliña waya:maka*.

oüayámun : voir *Tortue de terre*.

Oúbao, noubáoulou, Ile, mon Ile : le mot *kaliña pa:u* a élargi son sens et s'il désigne toujours une île, des îles, les îles des Antilles en particulier, il désigne aussi la terre de France, la métropole.

oubaobonocou, oubaóbonum, insulaire, les insulaires : formes karib qui désignent littéralement les "habitant[s] des îles", aujourd'hui en *kaliña* désigne les Antillais et les Métropolitains.

Oùbou, f. monben : *mombin* (glossaire 2), c'est la forme karib du mot (*kaliña mo:pe*), ici rapportée au parler des femmes, qui se retrouve dans le créole *monben*.

oùboutou, oüayouboutouli, oüáyouboutouli : *Capitaine* (glossaire 1), chef ; Biet donne l'étymologie du mot : "Capitaine. - *Iapotoli*, ou bien *Apoto Capitan* (de l'espagnol)." [littéralement "grand - ou l'on reconnaît la racine du mot *kaliña* - capitaine"], et une définition : "Ils [ces peuples] sont tous égaux entre eux, quoiqu'ils aient des capitaines qui sont comme chefs d'habitations, et aux ordres desquels ils obéissent dans les occasions ; néanmoins ils ne sont pas plus que le reste et ne portent aucune marque de leur prééminence que le *boutou* ou massue, qu'ils mettent sur leur lit ; c'est par là qu'on les reconnaît, quand on les voit dans leur case" (Biet : 317 et 277). Breton utilise aussi **youboutou**, suivant le contexte, comme chef de village ou capitaine de navire (F-C : 60).

Oúcou, poule de terre ferme : *hocco* (glossaire 2), *Crax alector* (*kaliña wo:ko*), intégré au créole guyanais *oko*.

ouecou : boisson, *ouicou* (glossaire 2) ; intégré au créole antillais *vikou* avec le sens de "désordre, tumulte, dévergondage" (C-T : 132).

oüekélli, *sans restriction, c'est un homme, avec restriction, c'est un mâle* : autrement dit, sans déterminant, c'est-à-dire quand le nom vient seul (*kaliña woki:lî* "homme"), ou avec déterminant ; dans ce dernier cas, le sens restrictif est lié au déterminé dont il désigne le mâle (*woki:lî pe:lo* "chien", littéralement, "mâle chien").

Oüéle anli : chienne ; littéralement "femelle chien", voir **oüéle**.

Oüéle : la remarque faite ci-dessus à **oüekelli** s'applique ici aussi ; voir **Oüéle anli**, *chienne*.

Oüéte, *bois de brésil* : un arbre dont le nom fait penser au mot karib désignant le feu, voir **oüattou** (en *kaliña wa:to* "feu, leur rouge du feu").

Oulaba, ioulábali, *arc, mon arc* : voir **racabouchou**.

Oulíti tonali, *c'est la suivante* : la signification du nom de la rivière apparaît dans l'entrée suivante : **oufilitou tóna**, *eau profonde*.

oúllougoulou, *panier à gros yeux* : littéralement, "les yeux du panier", c'est-à-dire "les mailles du panier" (*kaliña ku:luku:lu e:nulu*). Le nom du panier a été emprunté par le créole guyanais *kroukrou*.

oumoúlicou, *Caribes° d'une autre Ile* : mais, *de notre nation*, précise l'article suivant ; le mot *kaliña -omo:lîkon* se réfère aux membres d'une famille. Voir aussi l'entrée **ioumoúlicou**.

Ouragans : la puissance des Dieux est relatée de façon comparable par Ahlbrinck "Le tonnerre ! Il y a un homme qui vient de mourir ! C'est la voix de Dieu !"

oüero, *un dé* : emprunt à l'espagnol *oro* "or"; la pièce est décrite comme un bijou chez différents voyageurs : "elles [les femmes] estiment aussi beaucoup les dés à coudre, qu'elles percent pour les faire pendre à leurs cheveux" (Biet : 268).

Ouroüalégou, *au premier ouragan qui survint après notre arrivée en l'Ile* : le toponyme désigne la rivière du nom **ouragan** (glossaire 2) : on reconnaîtra l'étymologie arawak à laquelle on se réfère dans le glossaire. Voir les entrées **ioüállou** et **boîntara**, *ouragan, orage*.

Págnira, *sanglier* : la forme karib (*kaliña paki:la*) est à l'origine du mot *pécari*, terme générique pour le *pécari à collier* (*Tayassus tajacu*) et le *pécari à lèvres blanches* (*Tayassus pecari*), mais dont l'introduction en français est postérieure. Le créole de Guyane a gardé la forme karib pour le premier, *pakira*, et nommé le second *kochon bwa*.

Pálma : comme le note Breton en fin de paragraphe, le mot est emprunté à l'espagnol *palma* "palmier", pour désigner *Cocos nucifera* L. (Arecaceae), introduit en Amérique généralement avec le nom *coco* lui-même ; le mot est passé en garifuna sous la forme *fáluma* (Taylor : 78), en kaliña, le cocotier est appelé *ko:ko*.

palma-christi : désigne le ricin, *Ricinus communis* L. (Euphorbiaceae), appelé du même nom en créole guyanais, mais *karapat* en créole des Antilles (ne pas confondre avec *karapa*, voir **càlaba**).

pantir : *pavillon* : emprunt à l'espagnol *bandera*. Se reconnaît sous la forme *fanídira* en garifuna (Taylor : 79). On notera que chez les Kaliña, *pandila* représenté un objet symbolique du contact entre leur peuple et les Blancs.

parrain : voir l'emploi de ce mot à l'entrée **Ioubéne** et à **Ioubéne**, sous l'entrée **Ebéne**.

pâturage des chevaux sont les herbes : cette expression se retrouve dans la désignation de la citronnelle, herbe aromatique (*Cymbopogon citratus* Stapf, Poaceae), en kaliña *kawa:le ele:pali*, littéralement, "la pâture du cheval".

Peijn, Sapin : peut-être un emprunt au français *pin*.

Penétobou tóka : le mot est peut-être composé à partir du français *penne* "empennage d'une flèche".

perles de verre : voir **cachoulou**.

petit lit de coton : écharpe tissée à la manière des hamacs, portée en bandoulière, écharpe porte-enfant.

pf : La consonne notée **pf** marque un allophone de **p** ; elle est utilisée dans les emprunts du caraïbe aux langues européennes pour remplacer la fricative *f*, comme dans **Pfrancê** "Français", emprunt au français ; le kaliña, qui ne présente pas cette variante occlusive fricative, intégrera complètement le mot sous la forme *palansi*.

pfrancê : Français, voir **pf**.

pierre verte : c'est la "pierre verte des Amazones", ou jadéite. "Ils [les Sauvages] ont encore une certaine pierre verte qu'ils estiment fort, qui vient des Amazones et se pêche dans un certain lac avec de grandes cérémonies. Ces pierres ont quelques vertus, on dit qu'elles guérissent l'épilepsie et le flux de sang." (Biet : 268). Voir les entrées **macónabou** et **Tácoua**.

Pikienta lacou, petit oeil fermé : apparaît, dans la première partie du mot

initial, un emprunt qui peut venir de l'espagnol *pequeño*, du portugais *pequeno* ou du français *petit*, cité en introduction par Breton dans la liste des mots "qui ne sont point mots Sauvages" : *piknine*.

piperie : radeau, le mot se retrouve dans le créole antillais *pripri*. Voir *piperie* (glossaire 2).

poil de raie : il s'agit du dard de la raie.

pouriéba, napourieroutoyem, prie, je prie : la base du mot est un emprunt au français *prier* ou *prière*. Il est intégré, comme d'autres emprunts, à la morphologie verbale ; ainsi la première forme est composée de la base **pourié-** à laquelle est suffixée la marque de l'impératif **-ba** (voir **Ba** p. 34). Cet emprunt a survécu en garifuna sous la forme moderne *a-furie-da* (Taylor : 78), cependant que le kaliña ne présente pas de mot ancien correspondant.

poúti, éléhue : voir *ravet* (glossaire 2) ; le créole *ravèt* a intégré la deuxième forme (kaliña *ala:we*).

poux de bois ... on les nomme tête de nègres : cette désignation se retrouve dans le mot kaliña *kubi:sa* "termitière" qui peut désigner Créoles ou Noirs marrons.

premier enfant : Breton décrit ici la pratique de la couvade, très répandue en Amérique.

queue de raie : le dard de la raie.

racabouchou, racabouçhou, racabouçhou : arme à feu, arquebuse ; cet emprunt à l'espagnol *arcabuz* fait partie des anciens emprunts déjà répertoriés ; chez Pelleprat il désigne le mousquet ou fusil ; chez Biet l'arquebuse. En kaliña *ala:kabo:sa* le fusil est devenu partie intégrante de la panoplie des armes de jet ; ainsi, de même que l'on dit *paila* "arc" (voir **Bàira**) et *ila:palì* "mon arc, mon arme", on dira *ala:kabo:sa* "fusil" et *ila:palì* "mon fusil, mon arme", utilisant une même forme pour l'objet quand il est possédé. L'emprunt s'est perpétué en garifuna *arágabusu* (Taylor : 79).

Rhin-rhintou : onomatopée. Comparer avec **tlinhali, tlincoüáhali réhoüa** et **tiriín-tiriínhali réhoüa**.

richábae, dresse : emprunt à l'espagnol *izar* "hisser" ; voir **íchaba bíla**.

ritta, Rítta : le mot est répertorié par l'*Anonyme de Carpentras* chez lequel il désigne, lorsqu'il est "rougi", un récipient à vin : "...et celle, qui est à mettre du vin aussi nommée *rita*, est peinte de rouge avec des ouvrages noirs par dessus" (in Moreau : 130). Voir *rougir un coui* (glossaire 2).

rougir : rougir la peau au **roucou** (glossaire 2).

rougir un coui, rougis mon coui, rougir des couis : "on donne a ces couys une peinture dont le dessin sent fort le sauvage, mais on y ajoute un vernis qui est excellent" (Chrétien : 53). On remarquera par ailleurs, outre l'usage dans le français des îles du mot **coui** (voir glossaire 2) l'intégration du mot en créole *kwi*.

rougir, ils s'en rougissent souvent et c'est leur chemise blanche : c'est aussi ce que Breton appelle *haut-de-chausse* et que Du Tertre explique joliment : "Il faut un peu modifier ici ce que j'ai avancé dans le premier paragraphe de ce Traité : savoir, que les Sauvages n'ont aucun vêtement que celui dont la nature les a couverts; car il est très certain qu'ils ont presque tous les jours un bel habit écarlate, lequel quoiqu'aussi juste que la peau ne les empêche ni d'être vus comme s'ils n'avaient rien, ni de courir. C'est une certaine peinture qu'ils appellent *Roïcou*, qui est dissoute avec de l'huile, qui sèche comme de l'huile de lin ou de noix. Les femmes ne manquent pas tous les matins,[...], de leur donner au lieu de chemise blanche, un juste-à-corps de cette peinture, depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête. [...] Il me souvient à ce propos, qu'un Capitaine Sauvage vêtu tout de neuf, ayant été repris assez aigrement par Mademoiselle Aubert notre Gouvernante dans l'Île, de ce qu'il s'était assis sur son lit, qui était de futaine blanche, où il avait laissé une bonne partie de son haut-de-chausses [...]" (DT : 391-392).

Sabáto, nisabáttoni : emprunt à l'espagnol *zapato* "chaussure" ; le mot a survécu tant en garifuna *sabádu* (Taylor : 78) qu'en kaliña *sapa:to*.

Sáloú : emprunt à l'espagnol *sal* "sel". Le garifuna a conservé cet emprunt *sálu* (Taylor : 78) ; le kaliña a emprunté le verbe *salar* "saler" que l'on retrouve dans *sala:lu* "salaison, poisson salé" , mais utilise un autre mot pour désigner le sel, *wa:yo*.

Scierra, sierra : emprunt à l'espagnol *sierra* "scie" ; se retrouve dans le garifuna *siára*, cependant que le kaliña utilise un emprunt au créole surinamien *sa:sa*.

sihuiya, Sihuíya, sihuiyábonum, Espagnol, Espagnols : emprunt à l'espagnol *Sevilla* "Séville" ; le mot dérivé qui suit est la forme karib utilisée pour former les noms d'habitants d'un lieu, littéralement, "ceux qui habitent à Séville" (comparer avec **oubaonocou**).

soleil ? quelle heure est-il ? : voir **Huéyou**.

Tabicaeba, natabicayë canáoa, ouvre une pirogue, je l'ouvre : voir *élargir son canot* et **chabicae**.

Táboüi, *carbet*^o : mot karib (*kaliña tapï*) ; voir la description à **Bóa tahámouca márou tírocon tíoulou ítaheu tiránnacoüia itáboüiri**, sous-entrée de **toullóüti**.

táboloubou : c'est le nom karib, *kaliña ta:bulu:po*.

tacallálaca-kia, *la roue vire bien* : la forme et le sens font penser au *kaliña ala:kaka* utilisé pour désigner une poulie (de *ala:kaka* "petite tortue à carapace ronde" *Rhinoclemmys punctularia*).

Tácaoüia, *Pierre verte* : mot tupi (*way. takulu*) voir *Pierre verte* et l'entrée **macónabou**.

Tacháragle : ancre de métal ; utilisé parallèlement à l'emprunt **ancóuroute**. Voir aussi **ichíbani**.

Tacharakêtaáli canabíre, *l'ancre est mouillée* : voir **Tacháragle**.

Táya, *Choux Caraïbe* : Aracées ; encore utilisées chez les *Kaliña*, comme chez tous les Amérindiens, à des fins magiques, notamment pour se protéger des Blancs.

táya-taya : Aracée sp. ; voir **táya**.

Teboüe : charette, chariot ; voir **eboue**.

Teüle-coboüe láo ibatété : il porte le deuil ; voir **ítibouri** et *mort*.

Tibiali, **tibirame liem coulíala**, *le canot^o a tourné en mer, tourne* : voir **Atibicaáli canaoüia**, et **Laba labatou coulíala**, ainsi que leurs sous-entrées.

Tíboüit, *femme*. Voyez : **éboüe** : le renvoi indiqué par Breton est impropre. On ne trouvera, avec la même racine, que **Eboüepati**, *il n'a point de femme*. Si l'on compare avec le *kaliña*, le mot cité en référence **éboüe** correspond d'une part à *-e:pi* "support rigide" (voir **éboüe**) et d'autre part à *-pi:ti* "ma femme", terme d'adresse, dont on peut retrouver trace dans l'une des entrées du champ "femme" de la partie français-caraïbe : *la première femme*, **teboüitê** (F-C : 171).

tichouliali, *un chariot* : où l'on reconnaît le mot **couliála** "canot". Voir *canot* (glossaire 2).

tioüínati, *il est riche*. Voyez : **ehuénapoüe** : cela renvoie à **eoüénapoüe** ; on pourra se reporter également à **ouannétina liouïne**.

tiriín-tiriínhali réhoüa : on remarquera la formation onomatopéique du verbe "tinter, sonner".

tiromouli, *l'été* : ou saison sèche, décrite par Breton à **huéyou...** *car de*

Décembre jusqu'en Mai tout rôtit faute de pluie ; beaucoup d'arbres se dépouillent en ce temps-là à cause des véhémentes chaleurs ou sécheresses, et ce temps est appelé l'Été.

tirómoutouli : été ; voir **tiromouli**.

tínhali, tlincoüáhali réhoüa : comparer avec **tiriín-tiriínhali réhoüa** et **Rhin-rhintou**.

tóma, tomali, tomáli : sauce, pot, bouillie, *tomali* ; *touma* qui désigne dans les vocabulaires galibi du XVII^e siècle le pot de terre (Pelleprat), ou le potage, la sauce (Biet), désigne en kaliña la marmite et son contenu. On rapprochera ces mots des formes créoles (Antilles) *toma* "pot de chambre" et *tomalen* ou *toumálen* "partie amère dans le crabe" (C-T : 132) que l'on rapportera au *tomali de crabe* dont parle Breton.

tóna, Rivière : également "eau", voir les entrées **Báchuetitona**, *eau sommache, eau salée* et **amoyénti tóna**, *eau fraîche, eau douce*.

torche (par ressemblance) : il s'agit d'un cactus.

Tortue de terre, oüayamõ : sous ce nom sont répertoriés ici aussi bien des tortues de terre, de mer, des coquillages. C'est à l'entrée **oüayámun** que Breton présente la liste des tortues. On s'apercevra rapidement qu'il reprend les mêmes indications, avec de notables variations orthographiques.

toüálichá, marron, fuyard : on retrouve la racine karib dans le mot kaliña *tuwa:limbo* "ceux qui ont fui", ainsi que les termes de Breton, dans les désignations de populations *Noirs marrons* ou *Bushinenge* (voir l'entrée **nitouálicaéatina**, *je gagne le bois, je suis marron*).

toúlála, l'herbe qui guérit les coups de flèches empoisonnées : correspond à des espèces d'Araceae utilisées pour leurs pouvoirs magiques ; mot karib, kaliña *tula:la* (voir **Táya**).

touli : désigne diverses Burseraceae ; le mot désigne en kaliña un flambeau d'encens *tu:li*.

tourné, lorsqu'ils ont : l'habileté des Caraïbes à redresser leurs embarcations a frappé les navigateurs : "Et lorsque par mauvais temps, ou autre inconvénient, leurs pirogues viennent à tourner sens dessus dessous, tout ce qui est dedans ne se peut perdre parce qu'il est tout attaché aux bâtons qui sont en travers et, pour eux, ils nagent comme poissons. Mais pour vider leur bateau ils le poussent en avant puis en arrière, et par ainsi l'eau rejaillit contre les bords et ainsi ils la vident, et ne perdent rien de tout ce qui y est comme nous l'avons dit, et puis sautent fort dispostement dedans" (*Le flibustier anonyme in Moreau* : 213).

tourómba : trompe ou "trompe de bouche", comme le précise Breton dans la partie français-caraïbe pour la différencier de "trompe, cor de chasseur" (F-C : 391).

toutou-ba, *appelle, crie ce chien* : voir **chou-chou** ; on reconnaît une variante dans la forme suivie du suffixe d'impératif **-ba** (voir **Ba**).

traitent (s'ils vous) de père, il faut répliquer mon fils : il est fréquent chez les Amérindiens d'utiliser des termes de parenté en adresse

vomis : voir l'entrée **Eletouäcätium táomali**...*qu'ils en vomissaient une partie, mais c'était pour faire place au reste...*

Voyez : les renvois de Breton, en conséquence des fréquentes variations orthographiques et morphologiques, demanderont quelque effort au lecteur. Ainsi **Baïbae nabaïcayen nabaïchiem** renvoie-t-il en fait à l'entrée **baïcobée**.

yaouïalla : palmier sp.; désigne *Astrocaryum vulgare* Mart. (Arecaceae). Mot karib (*kaliña awa:la*), intégré sous la forme *awara* au créole guyanais.

Yenkienkiéni malíhi : on rapprochera la forme onomatopéique du verbe du nom *yenyen* par lequel sont désignées les simules en créole.

Abréviations

(F-C) : BRETON R.

(C-T) : CERVINKA-TAULIER B

(Fr.) : FRIEDERICI G.

(way.) : GRENAND F

(T & B) : TOURNEUX H. et BARBOTIN M.

Bibliographie

AHLBRINCK W., *L'encyclopédie des Caraïbes*, 1931, Traduction IGN, Paris, 544 p., 1956.

BARTHELEMI G., *Diksyoner pratik kreol Gwiyane-franse ke eleman gramatical, Dictionnaire pratique créole guyanais-français précédé d'éléments grammaticaux*, Cayenne : Ibis Rouge Editions, 1995.

- BIET A., *Les Galibis : Tableau véritable de leurs moeurs avec un vocabulaire de leur langue* (1661), Rem. et publié par Aristide Massé, *Revue de Linguistique*, juillet/octobre, Paris, 1896.
- BRETON R., *Dictionnaire caraïbe-françois*, Auxerre, Bouquet, 1665 [réédition Platzman, Leipzig : Teubner].
- BRETON R., *Dictionnaire françois-caraïbe*, Auxerre, Bouquet, 1666. (F-C).
- CERVINKA-TAULIER B., *Le lexique du créole de la Guadeloupe : Héritage, créativité, prédictibilité*, 3 volumes, Atelier National de reproduction de thèses, Université de Lille III, 1992, (C-T).
- CHRETIEN J., *Moeurs et Coutumes des Galibis d'après une lettre inédite, écrite en 1725 par le P. Jean Chrétien (Présentation de Raoul d'Harcourt)*, *Société des Américanistes*, Paris, 1957
- CONTOUT A., *Le patois guyanais*, Cayenne : Imprimerie Laporte, sans date.
- DUSS R.P., *Flore phanérogamique des Antilles françaises*. *Annales de l'Institut Colonial*, Marseille, 4ème année, 3ème Volume, 656 p., 1896.
- FOURNET J., *Flore illustrée des Phanérogames de Guadeloupe et de Martinique*. INRA, Paris, 1654 p., 1978.
- FRIEDERICI G., *Amerikanistisches Wörterbuch und Hilfsörterbuch für den Amerikanisten*, Hamburg, cram, De Gruyter, 831 p., 1960, (Fr.).
- GOEJE C.H., *The Arawak language of Guiana*, Koninklijke Akademie van Wetenschappen te Amsterdam, 309 p., 1928.
- GRENAND F., *Dictionnaire wayāpi-français*, Paris, Peeters/Selaf, 538 p., 1989, (way.).
- GRENAND P., MORETTI C. & JACQUEMIN H., *Pharmacopées traditionnelles en Guyane, Créoles, Palikur, Wayāpi*, Editions de l'ORSTOM, 1987.
- KLOOS P., *The Maroni River Caribs of Surinam*, Assen, Van Gorcum and Comp. n.v., 1971.
- LAFLEUR G., *Les Caraïbes des Petites Antilles*, Paris, Karthala, 1992.
- MOREAU J.P. (présenté par) *Un flibustier français dans la mer des Antilles, 1618-1620*, Manuscrit du début du XVIIème siècle, Paris, Seghers, 317 p.
- MOSONYI J. C., *Diccionario básico del idioma carina*, Trabajo presentado ante la facultad de ciencias económicas y sociales de la Universidad Central de Venezuela para optar a la categoría de profesor agregado, Caracas, marzo de 1978, 163 p.

- PELLEPRAT P., *Introduction à la langue des Galibis, Sauvages de la Terre Ferme de l'Amérique Méridionale*, Cramoisy S. et G. Paris, 1655.
- RENAULT-LESCURE O., *Evolution lexicale du galibi, langue caribe de Guyane*, Paris, ORSTOM TDM F16, 1985, (kal.).
- TAYLOR D. M., *Languages of the west Indies*. Baltimore and London : Johns Hopkins University Press, 1977.
- TOURNEUX H. et BARBOTIN M., *Dictionnaire pratique du créole de la Guadeloupe, suivi d'un index français-créole*, Paris, Karthala-ACCT, 486 p., 1896, (T & B).
- Woordenlijst, Sranan, Nederlands, English*, 1980, Evaco, Paramaribo, 203 p.

DICTIONNAIRE CARAIBE-FRANÇAIS

Cartes	V
Préface Michel LAUNEY	VII
Présentation Jean BERNABE	IX
Le Père Breton par lui-même Sybille DE PURY TOUMI	XV
Le caraïbe insulaire, langue arawak : un imbroglio linguistique Odile RENAULT-LESCURE	XLVII
La problématique langagière dans le dictionnaire de Breton Raymond RELOUZAT	LXIX
Avertissements aux lecteurs Marina BESADA PAISA	LXXXIX
Breton en Cédérom Marc THOUVENOT	CI

DICTIONNAIRE CARAIBE-FRANÇAIS composé par le R.P. Raymond Breton

<i>A Monsieur Claude André Lecler</i>	<i>i</i>
<i>Aux Révérends Pères Missionnaires</i>	<i>iii</i>
<i>Dictionnaire de la langue caraïbe</i>	<i>1</i>

Glossaire français Marina BESADA PAISA et Duna TROIANI	243
Glossaire français d'origine amérindienne Odile RENAULT-LESCURE	257
Glossaire ethnolinguistique Odile RENAULT-LESCURE	267

Espace caribéen et haïtien

- Jean JURAVER et Michel ÉCLAR, *Anse-Bertrand, une commune de Guadeloupe.*
Jacques ADÉLAÏDE, *La Caraïbe et la Guyane au temps de la Révolution.*
Gérard LAFLEUR, *Les Caraïbes des Petites Antilles.*
Martin-Luc BONNARDOT, *La chute de la maison Duvalier.*
Jacques ADÉLAÏDE-MERLANDE, *Delgrès.*
A. GISLER, *L'esclavage aux Antilles françaises.*
Alain ANSELIN, *L'émigration antillaise. La troisième Île.*
André-Marcel d'ANS, *Haïti, paysage et société.*
Georges B. MAUVOIS, *Louis des Étages. Itinéraire d'un homme politique martiniquais (1873-1925).*
Christiane Bougerol, *La médecine populaire à la Guadeloupe.*
Rémy BASTIEN, *Le paysan haïtien et sa famille.*
Christian MONTBRUN, *Les Petites Antilles avant Christophe Colomb.*
Jean-Pierre MOREAU, *Les Petites Antilles de Christophe Colomb à Richelieu.*
Pierre PLUCHON, *Vaudou, sorciers et empoisonneurs.*
M. GIRAUD, L. GANI et D. MANESSE, *L'école aux Antilles.*
Jacques de CAUNA, *Au temps des îles à sucre.*
Laënnec HURBON, *Comprendre Haïti.*
Victor SCHËLCHER, *Vie de Toussaint Louverture.*
Kern DELINCE, *Les forces politiques en Haïti.*
G. BARTHÉLEMY et C. GIRAULT, *La République haïtienne.*
J. ADÉLAÏDE et A. YACOU, *La découverte et conquête de la Guadeloupe.*
A.S. de WINPFEN, *Haïti au XVIII^e siècle (Lettres).*
Maurice BURAL et al., *Guadeloupe, Martinique et Guyane dans le monde américain.*
G. ETZER, *Le pouvoir politique en Haïti, de 1957 à nos jours.*
Mimi BARTHÉLEMY, *Contes diaboliques d'Haïti.*
Kern DELINCE, *Quelle armée pour Haïti ?*
G^{al} Pamphile de LACROIX, *La Révolution de Haïti.*
Alain YACOU (éd.), *Les apports du nouveau monde à l'ancien.*
Alain YACOU (éd.), *Créoles de la Caraïbe.*
J.-P. Giordani, *La Guadeloupe face à son patrimoine.*
Denis C. MARTIN, *Démocraties antillaise ambiguës.*
J. ADELAÏDE, *Les volcans dans l'histoire des Antilles.*
A. et M. GOGUET, *Lettres d'amour créoles.*
K. THÉSÉE, *Le G^{al} Douzelot à la Martinique.*



Achevé d'imprimer par Corlet, Imprimeur, S.A.
14110 Condé-sur-Noireau (France)
N° d'imprimeur : 36674 - Dépôt légal : mars 1999

Imprimé en U.E.

L'œuvre de Raymond Breton, dont nous publions ici le *Dictionnaire caraïbe-français* (sur deux supports, papier et cédérom pour PC joint à l'intérieur du livre), est l'unique témoignage aujourd'hui disponible sur la langue caraïbe telle qu'elle était parlée au début du XVII^e siècle dans les petites Antilles, quand les Français s'installèrent à la Guadeloupe.

Le dictionnaire est riche de nombreuses descriptions sur les mœurs et l'environnement des Indiens caraïbes. Il témoigne de contacts entre les populations qui se côtoyèrent au début de la colonisation européenne.

Le CELIA (Centre d'études des langues indigènes d'Amérique - CNRS) trouve son origine dans un groupe de recherche ethnolinguistique créé par Bernard Pottier au début des années 70. Aujourd'hui dirigé par Michel Launey, il regroupe une trentaine de chercheurs parmi lesquels Marina Besada Paisa, Sybille de Pury, Odile Renault-Lescure, Marc Thouvenot, Duna Troiani, qui ont réalisé cette nouvelle édition du dictionnaire caraïbe de Raymond Breton.

Le GEREK (Groupe d'études et de recherches en espace créolophone) a été créé en 1975 par Jean Bernabé, au sein de l'université Antilles-Guyane. Ses diverses activités et publications dans les domaines de la linguistique, de l'histoire, de la littérature et de la sociologie visent à jeter les bases d'une anthropologie du monde créole, en privilégiant l'espace américano-caraïbe. Il regroupe un grand nombre de chercheurs, dont Jean Bernabé lui-même, qui en assure la direction, et Raymond Relouzat, qui a participé à la présente édition.



Institut de recherche
pour le développement



Dictionnaires et langues

Collection dirigée par Henry Tourneux



ISBN : 2-86537-907-8